REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible, sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, [redacted] et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE



M. ALLAN KARDEC.

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

DEUXIÈME ANNÉE.

PARIS

BUREAUX, RUE ~~DES MARTYRS, 8.~~

2e année 59

1859

La REVUE SPIRITE paraît tous les mois, par cahiers de 2 feuilles au moins, grand in-octavo.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la France et l'Algérie.	10	fr. par an.
Étranger.	12	—
Amérique et pays d'outre-mer.	14	—

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année, on adresse les numéros arriérés.

Prix de chaque numéro, pris au bureau : 1 fr.; adressé *franco* : 1 fr. 10 c

Le prix d'un numéro acheté séparément, comme essai, peut être déduit du prix total de l'abonnement pour ceux qui souscrivent à la collection entière.

On s'abonne à Paris, au bureau de la REVUE, rue [redacted]; chez LEDOYEN, libraire, Palais-Royal, galerie d'Orléans, n° 31 ; DENTU, libraire, même galerie, n° 13 ; AUMONT, libr., Boulevart de Strasbourg, 33 ; SAVY, libr., rue Bonaparte, 20.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les Libraires et Directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, il suffit d'envoyer un mandat sur la poste, ou une traite à l'ordre de M. ALLAN KARDEC, rue [redacted] en indiquant les numéros que l'on n'a pas reçus. Ste Anne 59

On ne fait point traite sur les souscripteurs pour le prix de l'abonnement.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Le Livre des Esprits, contenant les principes de la Doctrine Spirite, sur la nature des êtres du monde incorporel, leurs manifestations et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité. Écrit sous la dictée et publié par l'ordre d'Esprits supérieurs, par M. ALLAN KARDEC. (2e édition, considérablement augmentée, sous presse.)

Instruction pratique sur les Manifestations Spirites, contenant l'exposé complet des conditions nécessaires pour communiquer avec les Esprits, et les moyens de développer la faculté médiatrice chez les médiums, par M. ALLAN KARDEC. — In-18. Prix, 2 fr.

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible, ou des Esprits, contenant les principes fondamentaux de la doctrine Spirite, et la réponse à quelques objections préjudicielles. — Prix : 60 cent., et 70 cent. par la poste.

Collection de LA REVUE SPIRITE pour les années 1858 et 1859. — Prix de chaque année : 10 fr.

NOTA. — Tous les ouvrages de M. ALLAN KARDEC se trouvent chez les libraires ci-dessus désignés.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

A S. A. le prince G.

PRINCE,

Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'adresser plusieurs questions touchant le spiritisme ; je vais essayer d'y répondre, autant que peut le permettre l'état des connaissances actuelles sur la matière, en résumant en peu de mots ce que l'étude et l'observation nous ont appris à ce sujet. Ces questions reposent sur les principes mêmes de la science : pour donner plus de clarté à la solution, il est nécessaire d'avoir ces principes présents à la pensée ; permettez-moi donc de prendre la chose d'un peu plus haut, en posant comme préliminaires certaines propositions fondamentales qui, du reste, serviront elles-mêmes de réponse à quelques-unes de vos demandes.

Il existe en dehors du monde corporel visible des êtres invisibles qui constituent le monde des Esprits.

Les Esprits ne sont point des êtres à part, mais les âmes mêmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres sphères, et qui ont dépouillé leurs enveloppes matérielles.

Les Esprits présentent tous les degrés de développement intellectuel et moral. Il y en a par conséquent de bons et de mauvais, d'éclairés et d'ignorants, de légers, de menteurs, de fourbes, d'hypocrites, qui cherchent à tromper et à induire au mal, comme il y en a de très supérieurs en tout, et qui ne cherchent qu'à faire le bien. Cette distinction est un point capital.

Les Esprits nous entourent sans cesse ; à notre insu, ils dirigent nos pensées et nos actions, et par là influent sur les événements et les destinées de l'humanité.

Les Esprits attestent souvent leur présence par des effets matériels. Ces effets n'ont rien de surnaturel ; ils ne nous paraissent tels que parce qu'ils reposent sur des bases en dehors des lois connues de la matière. Ces bases une fois connues, l'effet rentre dans la catégorie des phénomènes naturels.

est ainsi que les Esprits peuvent agir sur les corps inertes et les faire mouvoir sans le concours de nos agents extérieurs. Nier l'existence d'agents inconnus, par cela seul qu'on ne les comprend pas, ce serait poser des bornes à la puissance de Dieu, et croire que la nature nous a dit son dernier mot.

Tout effet a une cause; nul ne le conteste. Il est donc illogique de nier la cause, par cela seul qu'elle est inconnue.

Si tout effet a une cause, tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente. Lorsqu'on voit les bras du télégraphe faire des signaux qui répondent à la pensée, on en conclut, non pas que ces bras sont intelligents, mais qu'une intelligence les fait mouvoir. Il en est de même des phénomènes spirites. Si l'intelligence qui les produit n'est pas la nôtre, il est évident qu'elle est en dehors de nous.

Dans les phénomènes des sciences naturelles, on agit sur la matière inerte qu'on manipule à son gré; dans les phénomènes spirites on agit sur des intelligences qui ont leur libre arbitre, et ne sont pas soumises à notre volonté. Il y a donc entre les phénomènes usuels et les phénomènes spirites une différence radicale quant au principe : c'est pourquoi la science vulgaire est incompétente pour les juger.

L'Esprit incarné a deux enveloppes, l'une matérielle qui est le corps, l'autre semi-matérielle et indestructible qui est le périsprit. En quittant la première, il conserve la seconde qui constitue pour lui une sorte de corps, mais dont les propriétés sont essentiellement différentes. Dans son état normal, il est invisible pour nous, mais il peut devenir momentanément visible et même tangible : telle est la cause du phénomène des apparitions.

Les Esprits ne sont donc pas des êtres abstraits, indéfinis, mais des êtres réels et limités, ayant leur existence propre, qui pensent et agissent en vertu de leur libre arbitre. Ils sont partout, autour de nous; ils peuplent les espaces et se transportent avec la rapidité de la pensée.

Les hommes peuvent entrer en relation avec les Esprits et en recevoir des communications directes par l'écriture, la parole et d'autres moyens. Les Esprits étant à nos côtés, ou pouvant se rendre à notre appel, on peut, par certains intermédiaires, établir avec eux des communications suivies, comme un aveugle peut le faire avec les personnes qu'il ne voit pas.

Certaines personnes sont douées plus que d'autres d'une aptitude spéciale pour transmettre les communications des Esprits : ce sont les médiums. Le rôle du médium est celui d'un interprète; c'est un instrument dont se sert l'Esprit : cet instrument peut être plus ou moins parfait, et de là les communications plus ou moins faciles.

Les phénomènes spirites sont de deux ordres : les manifestations phy-

siques et matérielles, et les communications intelligentes. Les effets physiques sont produits par des Esprits inférieurs; les Esprits élevés ne s'occupent pas plus de ces choses que nos savants ne s'occupent à faire des tours de force : leur rôle est d'instruire par le raisonnement.

Les communications peuvent émaner des Esprits inférieurs, comme des Esprits supérieurs. On reconnaît les Esprits, comme les hommes, à leur langage : celui des Esprits supérieurs est toujours sérieux, digne, noble et empreint de bienveillance; toute expression triviale ou inconvenante, toute pensée qui choque la raison ou le bon sens, qui dénote l'orgueil, l'acrimonie ou la malveillance, émane nécessairement d'un Esprit inférieur.

Les Esprits élevés n'enseignent que de bonnes choses; leur morale est celle de l'Evangile, ils ne prêchent que l'union et la charité, ils ne trompent jamais. Les Esprits inférieurs disent des absurdités, des mensonges, et souvent même des grossièretés.

La bonté d'un médium ne consiste pas seulement dans la facilité des communications, mais surtout dans la nature des communications qu'il reçoit. Un bon médium est celui qui sympathise avec les bons Esprits et ne reçoit que de bonnes communications.

Nous avons tous un Esprit familier qui s'attache à nous depuis notre naissance, nous guide, nous conseille et nous protége; cet Esprit est toujours bon.

Outre l'Esprit familier, il y a des Esprits qui sont attirés vers nous par leur sympathie pour nos qualités et nos défauts, ou par d'anciennes affections terrestres. D'où il suit que, dans toute réunion, il y a une foule d'Esprits plus ou moins bons, selon la nature du milieu.

Les Esprits peuvent-ils révéler l'avenir?

Les Esprits ne connaissent l'avenir qu'en raison de leur élévation. Ceux qui sont inférieurs ne connaissent même pas le leur, à plus forte raison celui des autres. Les Esprits supérieurs le connaissent, mais il ne leur est pas toujours permis de le révéler. En principe, et par une vue très-sage de la Providence, l'avenir doit nous être caché; si nous le connaissions, notre libre arbitre en serait entravé. La certitude du succès nous ôterait l'envie de rien faire, parce que nous ne verrions pas la nécessité de nous donner de la peine; la certitude d'un malheur nous découragerait. Toutefois, il est des cas où la connaissance de l'avenir peut être utile, mais nous n'en pouvons jamais être juges : les Esprits nous le révèlent quand ils le croient utile et quand ils en ont la permission de Dieu; ils le font alors spontanément et non sur notre demande. Il faut attendre avec confiance l'opportunité, et surtout ne pas insister en cas de refus, autrement on risque d'avoir affaire à des Esprits légers qui s'amusent à nos dépens.

Les Esprits peuvent-ils nous guider par des conseils directs dans les choses de la vie?

Oui, ils le peuvent et le font volontiers. Ces conseils nous arrivent journellement par les pensées qu'ils nous suggèrent. Souvent nous faisons des choses dont nous nous attribuons le mérite, et qui ne sont en réalité que le résultat d'une inspiration qui nous a été transmise. Or comme nous sommes entourés d'Esprits qui nous sollicitent, les uns dans un sens, les autres dans un autre, nous avons toujours notre libre arbitre pour nous guider dans le choix, heureux pour nous quand nous donnons la préférence à notre bon génie.

Outre ces conseils occultes, on peut en avoir de directs par un médium; mais c'est ici le cas de se rappeler les principes fondamentaux que nous avons émis tout à l'heure. La première chose à considérer, c'est la qualité du médium, si on ne l'est pas soi-même. Un médium qui n'a que de bonnes communications, qui, par ses qualités personnelles ne sympathise qu'avec les bons Esprits, est un être précieux dont on peut attendre de grandes choses, si toutefois on le seconde par la pureté de ses propres instructions, et en s'y prenant convenablement : je dis plus, c'est un instrument providentiel.

Le second point, qui n'est pas moins important, consiste dans la nature des Esprits auxquels on s'adresse, et il ne faut pas croire que le premier venu puisse nous guider utilement. Quiconque ne verrait dans les communications spirites qu'un moyen de divination, et dans un médium une sorte de diseur de bonne aventure, se tromperait étrangement. Il faut considérer que nous avons dans le monde des Esprits, des amis qui s'intéressent à nous, plus sincères et plus dévoués que ceux qui prennent ce titre sur la terre, et qui n'ont aucun intérêt à nous flatter et à nous tromper. Ce sont, outre notre Esprit protecteur, des parents ou des personnes qui nous ont affectionné de leur vivant, ou des Esprits qui nous veulent du bien par sympathie. Ceux-là viennent volontiers quand on les appelle et viennent même sans qu'on les appelle; nous les avons souvent à nos côtés sans nous en douter. Ce sont ceux auxquels on peut demander des conseils par la voie directe des médiums, et qui en donnent même spontanément sans qu'on leur en demande. Ils le font surtout *dans l'intimité, dans le silence, et alors qu'aucune influence étrangère ne vient les troubler* : ils sont d'ailleurs très prudents, et l'on n'a jamais à craindre de leur part une indiscrétion déplacée : ils se taisent quand il y a des oreilles de trop. Ils le font encore plus volontiers lorsqu'ils sont en communication fréquente avec nous ; comme ils ne disent les choses qu'à propos et selon l'opportunité, il faut attendre leur bon vouloir et ne pas croire qu'à première vue ils vont

satisfaire à toutes nos demandes ; ils veulent nous prouver par là qu'ils ne sont pas à nos ordres.

La nature des réponses dépend beaucoup de la manière de poser les questions ; il faut apprendre à converser avec les Esprits comme on apprend à converser avec les hommes : en toutes choses il faut l'expérience. D'un autre côté l'habitude fait que les Esprits s'identifient avec nous et avec le médium ; les fluides se combinent et les communications sont plus faciles ; alors il s'établit entre eux et nous de véritables conversations familières ; ce qu'ils ne disent pas un jour, ils le disent un autre ; ils s'habituent à notre manière d'être, comme nous à la leur : on est réciproquement plus à l'aise. Quant à l'immixtion des mauvais Esprits et des Esprits trompeurs, ce qui est le grand écueil, l'expérience apprend à les combattre, et on peut toujours l'éviter. Si on ne leur donne pas prise, ils ne viennent pas où ils savent perdre leur temps.

Quelle peut être l'utilité de la propagation des idées spirites? — Le spiritisme étant la preuve palpable, évidente de l'existence, de l'individualité et de l'immortalité de l'âme, c'est la destruction du matérialisme, cette négation de toute religion, cette plaie de toute société. Le nombre des matérialistes qu'il a ramenés à des idées plus saines est considérable et s'augmente tous les jours : cela seul serait un bienfait social. Il ne prouve pas seulement l'existence de l âme et son immortalité ; il montre l'état heureux ou malheureux de celle-ci selon les mérites de cette vie. Les peines et les récompenses futures ne sont plus une théorie, c'est un fait patent que l'on a sous les yeux. Or, comme il n'y a pas de religion possible sans la croyance en Dieu, à l'immortalité de l'âme, aux peineset aux récompenses futures, que le spiritisme ramène à ces croyances ceux en qui elles étaient éteintes, il en résulte que c'est le plus puissant auxiliaire des idées religieuses : il donne de la religion à ceux qui n'en ont pas ; il la fortifie chez ceux en qui elle est chancelante ; il console par la certitude de l'avenir, fait prendre avec patience et résignation les tribulations de cette vie, et détourne de la pensée du suicide, pensée que l'on repousse naturellement quand on en voit les conséquences : voilà pourquoi ceux qui ont pénétré ces mystères en sont heureux ; c'est pour eux une lumière qui dissipe les ténèbres et les angoisses du doute.

Si nous considérons maintenant la morale enseignée par les Esprits supérieurs, elle est tout évangélique, c'est tout dire : elle prêche la charité chrétienne dans toute sa sublimité ; elle fait plus, elle en montre la nécessité pour le bonheur présent et à venir, car les conséquences du bien et du mal que nous faisons sont là devant nos yeux. En ramenant les hommes aux sentiments de leurs devoirs réciproques, le spiritisme neutralise l'effet des doctrines subversives de l'ordre social.

Ces croyances ne peuvent-elles pas avoir un danger pour la raison? — Toutes les sciences n'ont-elles pas fourni leur contingent aux maisons d'aliénés? Faut-il les condamner pour cela? Les croyances religieuses n'y sont-elles pas largement représentées? Serait-il juste pour cela de proscrire la religion? Connaît-on tous les fous qu'a produits la peur du diable? Toutes les grandes préoccupations intellectuelles portent à l'exaltation et peuvent réagir fâcheusement sur un cerveau faible; on serait fondé à voir dans le spiritisme un danger spécial sous ce rapport, s'il était la cause unique ou même prépondérante des cas de folie. On fait grand bruit de deux ou trois cas auxquels on n'aurait fait aucune attention en toute autre circonstance; et encore ne tient-on pas compte des causes prédisposantes antérieures. Je pourrais en citer d'autres où les idées spirites bien comprises ont arrêté le développement de la folie. En résumé, le spiritisme n'offre pas plus de danger sous ce rapport que les mille et une causes qui la produisent journellement; je dis plus, c'est qu'il en offre beaucoup moins, en ce qu'il porte en lui-même son correctif, et qu'il peut, par la direction qu'il donne aux idées, par le calme qu'il procure à l'esprit de ceux qui le comprennent, neutraliser l'effet des causes étrangères. Le désespoir est une de ces causes; or le spiritisme, en nous faisant envisager les choses les plus fâcheuses avec sang froid et résignation, nous donne la force de les supporter avec courage et résignation, et atténue les funestes effets du désespoir.

Les croyances spirites ne sont-elles pas la consécration des idées superstitieuses de l'antiquité et du moyen âge, et ne peuvent-elles pas les accréditer? — Les gens sans religion ne taxent-ils pas de superstition la plupart des croyances religieuses? Une idée n'est superstitieuse que parce qu'elle est fausse; elle cesse de l'être si elle devient une vérité. Il est prouvé qu'au fond de la plupart des superstitions il y a une vérité amplifiée et dénaturée par l'imagination. Or, ôter à ces idées tout leur appareil fantastique, et ne laisser que la réalité, c'est détruire la superstition : tel est l'effet de la science spirite, qui met à nu ce qu'il y a de vrai ou de faux dans les croyances populaires. On a longtemps regardé les apparitions comme une croyance superstitieuse; aujourd'hui qu'elles sont un fait prouvé, et, qui plus est, parfaitement expliqué, elles rentrent dans le domaine des phénomènes naturels. On aura beau les condamner, on ne les empêchera pas de se produire; mais ceux qui s'en rendent compte et les comprennent, non-seulement n'en sont point effrayés, mais en sont satisfaits, et c'est au point que ceux qui n'en ont pas désirent en avoir. Les phénomènes incompris, laissant le champ libre à l'imagination, sont la source d'une foule d'idées accessoires, absurdes, qui dégénèrent en superstitions. Montrez la réalité, expliquez la cause, et l'imagination s'arrête sur la limite du possible; le

merveilleux, l'absurde et l'impossible disparaissent, et avec eux la superstition; telles sont, entre autres, les pratiques cabalistiques, la vertu des signes et des paroles magiques, les formules sacramentelles, les amulettes, les jours néfastes, les heures diaboliques, et tant d'autres choses dont le spiritisme bien compris démontre le ridicule.

Telles sont, Prince, les réponses que j'ai cru devoir faire aux demandes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, heureux si elles peuvent corroborer les idées que Votre Altesse possède déjà sur ces matières, et vous engager à approfondir une question d'un si haut intérêt; plus heureux encore si mon concours ultérieur peut vous être de quelque utilité.

Je suis, avec le plus profond respect,
de Votre Altesse,
le très-humble et très-obéissant serviteur,
ALLAN KARDEC.

M. Adrien, médium voyant.

(Deuxième article.)

Depuis la publication de notre article sur M. Adrien, médium voyant, il nous a été communiqué un grand nombre de faits qui nous confirment dans notre opinion que cette faculté, de même que toutes les autres facultés médiatrices, est plus commune qu'on ne pense; nous l'avions déjà observée dans une foule de cas particuliers et surtout dans l'état somnambulique. Le phénomène des apparitions est aujourd'hui un fait acquis et on peut dire fréquent, sans parler des nombreux exemples que nous offrent l'histoire profane et les Écritures sacrées. Beaucoup nous ont été rapportés qui sont personnels à ceux de qui nous les tenons, mais ces faits sont presque toujours fortuits et accidentels; nous n'avions encore vu personne dont cette faculté fût en quelque sorte l'état normal. Chez M. Adrien elle est permanente; partout où il est, le peuple occulte qui fourmille autour de nous est visible pour lui, sans qu'il l'appelle : il joue pour nous le rôle d'un voyant au milieu d'un peuple d'aveugles; il voit ces êtres, qu'on pourrait dire la doublure du genre humain, aller, venir, se mêler à nos actions, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, vaquer à ses affaires. Les incrédules diront que c'est une hallucination, mot sacramentel par lequel on prétend expliquer ce que l'on ne comprend pas. Nous voudrions bien qu'ils pussent nous définir eux-mêmes l'hallucination, et surtout nous en expliquer la cause. Toutefois, chez M. Adrien, elle offrirait un caractère bien insolite :

celui de la permanence. Jusqu'à présent, ce que l'on est convenu d'appeler hallucination est un fait anormal et presque toujours la suite d'un état pathologique, ce qui n'est point ici le cas. Pour nous, qui avons étudié cette faculté, qui l'observons tous les jours dans ses plus minutieux détails, nous avons été à même d'en constater la réalité. Elle ne fait donc pour nous l'objet d'aucun doute, et, comme on le verra, elle nous a été d'un éminent secours dans nos études spirites; elle nous a permis de porter le scalpel de l'investigation dans la vie extra-corporelle : c'est le flambeau dans l'obscurité. M. Home, doué d'une faculté remarquable comme médium à influence physique, a produit des effets surprenants. M. Adrien nous initie à la cause de ces effets, parce qu'il les voit se produire et qu'il va bien au-delà de ce qui frappe nos sens.

La réalité de la vision de M. Adrien est prouvée par le portrait qu'il fait de personnes qu'il n'a jamais vues, et dont le signalement est reconnu exact. Assurément quand il décrit avec une minutie rigoureuse jusqu'aux moindres traits d'un parent ou d'un ami que l'on évoque par son intermédiaire, on est certain qu'il le voit, car il ne peut prendre la chose dans son imagination; mais il est des gens chez lesquels c'est un parti pris de rejeter même l'évidence; et ce qu'il y a de bizarre, c'est que pour réfuter ce qu'ils ne veulent pas admettre, ils l'expliquent par des causes plus difficiles encore que celles qu'on leur donne.

Les portraits de M. Adrien ne sont cependant pas toujours infaillibles, et en cela comme en toute science, quand une anomalie se présente, il faut en rechercher la cause, car la cause d'une exception est souvent la confirmation du principe général. Pour comprendre ce fait, il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons déjà dit sur la forme apparente des Esprits. Cette forme tient au périsprit, dont la nature essentiellement flexible se prête à toutes les modifications qu'il plaît à l'Esprit de lui donner. En quittant l'enveloppe matérielle, l'Esprit emporte avec lui son enveloppe éthérée, qui constitue une autre espèce de corps. Dans son état normal, ce corps a une forme humaine, mais qui n'est pas calquée trait pour trait sur celui qu'il a quitté, surtout quand il l'a quitté depuis un certain temps. Dans les premiers instants qui suivent la mort, et pendant tout le temps qu'il existe encore un lien entre les deux existences, la similitude est plus grande; mais cette similitude s'efface à mesure que le dégagement s'opère et que l'Esprit devient plus étranger à sa dernière enveloppe. Toutefois, il peut toujours reprendre cette première apparence, soit pour la figure, soit pour le costume, lorsqu'il le juge utile pour se faire reconnaître; mais ce n'est en général que par suite d'un très grand effort de volonté. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, dans certains cas, la ressemblance pèche par quelques

détails : il suffit des traits principaux. Chez le médium cette investigation ne se fait pas non plus sans un certain effort qui devient pénible quand il est trop répété. Ses visions ordinaires ne lui coûtent aucune fatigue, parce qu'il ne s'attache qu'aux généralités. Il en est de même de nous quand nous voyons une foule : nous voyons tout ; tous les individus se détachent à nos yeux avec leurs traits distinctifs, sans qu'aucun de ces traits nous frappe assez pour pouvoir les décrire ; pour les préciser, il faut concentrer notre attention sur les détails intimes que nous voulons analyser, avec cette différence que, dans les circonstances ordinaires, la vue se porte sur une forme matérielle, invariable, tandis que dans la vision elle repose sur une forme essentiellement mobile qu'un simple effet de la volonté peut modifier. Sachons donc prendre les choses pour ce qu'elles sont ; considérons-les en elles-mêmes et en raison de leurs propriétés. N'oublions pas que, dans le spiritisme, on n'opère point sur la matière inerte, mais sur des intelligences qui ont leur libre arbitre, et que nous ne pouvons par conséquent soumettre à notre caprice, ni faire agir à notre gré comme un mouvement de pendule. Toutes les fois qu'on voudra prendre nos sciences exactes pour point de départ dans les observations spirites, on se fourvoiera ; c'est pourquoi la science vulgaire est incompétente dans cette question : c'est absolument comme si un musicien voulait juger l'architecture au point de vue musical. Le spiritisme nous révèle un nouvel ordre d'idées, de nouvelles forces, de nouveaux éléments, des phénomènes qui ne reposent en rien sur ce que nous connaissons ; sachons donc, pour les juger, nous dépouiller de nos préjugés et de toute idée préconçue ; pénétrons-nous surtout de cette vérité qu'en dehors de ce que nous connaissons il peut y avoir autre chose, si nous ne voulons pas tomber dans cette erreur absurde, fruit de notre orgueil, que Dieu n'a plus de secrets pour nous.

On comprend, d'après cela, quelles influences délicates peuvent agir sur la production des phénomènes spirites ; mais il en est d'autres qui méritent une attention non moins sérieuse. L'Esprit dépouillé du corps conserve, disons-nous, toute sa volonté, et une liberté de penser bien plus grande que de son vivant : il a des susceptibilités que nous avons de la peine à comprendre ; ce qui nous parait souvent tout simple et tout naturel, le froisse et lui déplatt ; une question déplacée le choque, le blesse ; et il nous montre son indépendance en ne faisant pas ce que nous voulons, tandis que de lui-même il fait quelquefois plus que nous n'aurions songé à demander. C'est par cette raison que les questions d'épreuve et de curiosité sont essentiellement antipathiques aux Esprits, et qu'ils y répondent rarement d'une manière satisfaisante ; les Esprits sérieux surtout ne s'y prêtent jamais, et dans aucun cas, ne veulent servir d'amusement. On conçoit donc que l'in-

tention peut influer beaucoup sur leur bonne volonté à se présenter aux yeux d'un médium voyant, sous telle ou telle apparence; et comme en définitive ils ne révêtent une apparence déterminée qu'autant que cela leur convient, ils ne le font que s'ils y voient un motif sérieux et utile.

Une autre raison tient en quelque sorte à ce que nous pourrions appeler la physiologie spirite. La vue de l'Esprit par le médium se fait par une sorte de rayonnement fluidique partant de l'Esprit et se dirigeant sur le médium; celui-ci absorbe pour ainsi dire ces rayons et se les assimile. S'il est seul, ou s'il n'est entouré que de personnes sympathiques, unies d'intention et de pensées, ces rayons se concentrent sur lui; alors la vue est nette, précise, et c'est dans ces circonstances que les portraits sont presque toujours d'une exactitude remarquable. Si, au contraire, il y a autour de lui des influences antipathiques, des pensées divergentes et hostiles, s'il n'y a pas recueillement, les rayons fluidiques se dispersent, s'absorbent par le milieu ambiant: de là une sorte de brouillard qui se projette sur l'Esprit et ne permet pas d'en distinguer les nuances. Telle serait une lumière avec ou sans réflecteur. Une autre comparaison moins matérielle peut encore nous rendre raison de ce phénomène. Chacun sait que la verve d'un orateur est excitée par la sympathie et l'attention de son auditoire; qu'il soit au contraire distrait par le bruit, l'inattention ou le mauvais vouloir, ses pensées ne sont plus aussi libres, elles se dispersent, et ses moyens en souffrent. L'Esprit qui est influencé par un milieu absorbant est dans le même cas: son rayonnement, au lieu de se diriger sur un point unique, perd de sa force en se disséminant.

Aux considérations qui précèdent, nous devons en ajouter une dont l'importance sera facilement comprise de tous ceux qui connaissent la marche des phénomènes spirites. On sait que plusieurs causes peuvent empêcher un Esprit de se rendre à notre appel au moment où nous l'évoquons : il peut être réincarné ou occupé ailleurs. Or, parmi les Esprits qui se présentent presque toujours simultanément, le médium doit distinguer celui qu'on demande, et s'il n'est pas là, il peut prendre pour lui un autre Esprit également sympathique à la personne qui évoque. Il décrit l'Esprit qu'il voit sans pouvoir toujours affirmer que c'est plutôt tel ou tel; mais si l'Esprit qui se présente est sérieux, il ne trompera pas sur son identité; si on l'interroge à cet effet, il peut expliquer la cause de la méprise, et dire ce qu'il est.

Un milieu peu propice nuit encore par une autre cause. Chaque individu a pour acolytes des Esprits qui sympathisent avec ses défauts et ses qualités. Ces Esprits sont bons ou mauvais selon les individus; plus il y a de personnes réunies, plus il y a de variété parmi eux, et plus il y a de

chances d'en trouver d'antipathiques. Si donc dans la réunion il y a des personnes hostiles, soit par des pensées dénigrantes, soit par la légèreté de leur caractère, soit par une incrédulité systématique, elles attirent par cela même des Esprits peu bienveillants qui souvent viennent entraver les manifestations, de quelque nature qu'elles soient, écrites ausi bien que visuelles; de là la nécessité de se placer dans les conditions les plus favorables si l'on veut avoir des manifestations sérieuses : qui veut la fin veut les moyens. Les manifestations spirites ne sont pas de ces choses dont il soit permis de se jouer impunément. Soyez sérieux selon toute l'acception du mot si vous voulez des choses sérieuses, autrement ne vous attendez qu'à être le jouet des Esprits légers, qui s'amuseront à vos dépens.

Le Follet de Bayonne.

Dans notre dernier numéro nous avons dit quelques mots de cette étrange manifestation. Ces renseignements nous avaient été donnés de vive voix et très succinctement par un de nos abonnés, ami de la famille où les faits se sont accomplis. Il nous avait promis des détails plus circonstanciés, et nous devons à son obligeance la communication des lettres qui en contiennent un récit plus détaillé.

Cette famille habite près de Bayonne, et ces lettres ont été écrites par la mère même de la jeune fille, enfant d'une dixaine d'années, à son fils qui demeure à Bordeaux, pour lui rendre compte de ce qui se passait dans sa maison. Ce dernier a bien voulu se donner la peine de les transcrire pour nous, afin que l'authenticité n'en pût être contestée ; c'est une attention dont nous lui sommes infiniment reconnaissant. On conçoit la réserve à laquelle nous sommes tenu à l'égard des noms propres, réserve que nous nous sommes toujours fait une loi d'observer, à moins d'une autorisation formelle. Tout le monde ne se soucie pas d'attirer chez soi la foule des curieux. A ceux pour qui cette réserve serait un motif de suspicion, nous dirons qu'il faut faire une différence entre un journal éminemment sérieux et ceux qui n'ont en vue que d'amuser le public. Notre but n'est pas de raconter des faits pour remplir notre cadre, mais d'éclairer la science; si nous étions trompé, nous le serions de bonne foi : quand, à nos yeux, une chose n'est pas formellement avérée, nous la donnons sous bénéfice d'inventaire; il n'en saurait être ainsi quand elle émane de personnes graves dont l'honorabilité nous est connue, et qui, loin d'avoir aucun intérêt à nous induire en erreur, veulent elles-mêmes s'instruire.

La première lettre est celle du fils à notre abonné en lui adressant celles de sa mère.

Saint-Esprit, 20 novembre 1858.

Mon cher ami,

« Appelé dans ma famille par la mort d'un de mes petits frères, que Dieu vient de nous enlever, cette circonstance, qui m'a tenu éloigné depuis quelque temps de chez moi, est cause du retard que j'ai apporté à vous répondre. Je serais très-peiné de vous faire passer pour un faiseur de contes auprès de M. Allan Kardec, aussi vais-je vous donner quelques détails sommaires sur les faits accomplis dans ma famille. Je crois vous avoir déjà dit que les apparitions ont cessé depuis longtemps et ne se manifestent plus à ma sœur. Voici les lettres que ma mère m'écrivait à ce sujet. Je dois observer que beaucoup de faits y sont omis, et ce ne sont pas les moins intéressants. Je vous écrirai de nouveau pour compléter l'histoire si, par vous-même, vous ne pouvez le faire en vous souvenant de ce que je vous ai dit de vive voix. »

23 avril 1855.

Il y a environ trois mois qu'un soir ta sœur X. eut besoin de sortir pour faire une emplette. Le corridor de la maison qui est très-long, tu le sais, n'est jamais éclairé, et la grande habitude que nous avons de le parcourir sans lumière fait que nous évitons de trébucher sur les marches de l'escalier. X. nous avait déjà dit que chaque fois qu'elle sortait elle entendait une voix qui lui tenait des discours dont elle ne comprit pas tout d'abord le sens, mais qui, plus tard, sont devenus intelligibles. Quelque temps après elle vit une ombre, et ne cessait, durant le trajet, d'entendre la même voix. Les discours tenus par cet être invisible tendaient toujours à la rassurer et à lui donner des conseils très-sages. Une bonne morale était le fond de ses paroles. X. fut très troublée, et souvent, nous a-t-elle dit, elle n'eut pas la force de continuer son chemin. Mon enfant, lui disait l'invisible, chaque fois qu'elle était troublée, ne crains rien, car je ne te veux que du bien. Il lui enseigna un endroit où pendant plusieurs jours elle trouva quelques pièces de monnaie; d'autres fois elle ne trouvait rien. X. s'est conformée à la recommandation qui lui était faite, et pendant très-longtemps elle a trouvé, si ce n'est des pièces de monnaie, quelques joujoux que tu verras. Ces dons sans doute ne lui étaient faits que pour l'encourager. Tu n'étais pas oublié dans les conversations de cet être; il parlait souvent de toi et nous donnait de tes nouvelles par l'intermédiaire de ta sœur. Plusieurs fois il nous a rendu compte de l'emploi de tes soirées; il t'a vu lisant dans ta chambre; d'autres fois il nous disait que tes amis étaient réunis chez toi; enfin il nous rassurait toujours quand la paresse t'empêchait de nous écrire.

Depuis quelque temps X. a des rapports presque continuels avec l'invisible. Dans le jour elle ne voit rien; elle entend toujours la même voix qui lui tient des discours très-sages, qui ne cesse de l'encourager au travail et à l'amour de Dieu. La nuit elle voit, dans la direction d'où part la voix, une lumière rose qui n'éclaire pas, mais qui d'après elle pourrait être comparée à l'éclat d'un diamant dans l'ombre. Maintenant toute crainte a disparu chez elle; si je lui manifeste des doutes : « Maman, me dit-elle, c'est un ange qui me parle, et si pour te convaincre, tu veux t'armer de courage, il me prie de te dire que ce soir il te fera lever. S'il te parle, tu devras répondre. Vas où il te dira d'aller; tu verras devant toi des personnes, n'aie aucune peur. » Je n'ai pas voulu mettre mon courage à l'épreuve : j'ai eu peur, et l'impression que cela m'a fait m'a empêchée de dormir. Très souvent, dans la nuit, il me semblait entendre un souffle au chevet de mon lit. Mes chaises se mouvaient sans qu'aucune main y touchât. Mes frayeurs ont complètement disparu depuis quelque temps, et j'ai grand regret de ne m'être pas soumise à l'épreuve qui m'était proposée pour avoir des rapports directs avec l'invisible, et aussi pour n'avoir pas continuellement à lutter contre des doutes.

J'ai engagé X. à interroger l'invisible sur sa nature; voici l'entretien qu'ils ont eu ensemble :

X. Qui es-tu?

Inv. Je suis ton frère Élysée.

X. Mon frère est mort il y a douze ans.

Inv. C'est vrai; ton frère est mort il y a douze ans; mais il y avait en lui comme en tous les êtres une âme qui ne meurt pas et qui est devant toi à l'instant même, qui t'aime et te protége tous.

X. Je voudrais te voir.

Inv. Je suis devant toi.

X. Je ne vois rien, cependant.

Inv. Je prendrai une forme visible pour toi. Après l'office religieux tu descendras, tu me verras alors et je t'embrasserai.

X. Maman voudrait te connaître aussi.

Inv. Ta mère est la mienne; elle me connaît. J'aurais plutôt voulu me manifester à elle qu'à toi : c'était mon devoir; mais je ne puis me montrer à plusieurs personnes, car Dieu me le défend; je regrette que maman ait manqué de courage. Je te promets de donner des preuves de mon existence et alors tous les doutes disparaîtront.

Le soir, au moment marqué, X. se rendit à la porte du temple. Un jeune homme s'est présenté à elle et lui a dit : « Je suis ton frère. Tu as demandé à me voir; te voilà satisfaite. Embrasse-moi, car je ne puis conserver longtemps la forme que j'ai prise. »

Comme tu le penses bien, la présence de cet être dût étonner X. au point de l'empêcher de faire aucune observation. Aussitôt qu'il l'eut embrassée, il disparut dans l'air.

Le lendemain matin l'invisible, profitant du moment où X. a été obligée de sortir, s'est manifesté de nouveau à elle et lui a dit : « Tu as dû être bien surprise de ma disparition. Eh bien! je veux t'apprendre à t'enlever dans les airs, et il te sera possible de me suivre. » Toute autre que X. eut sans doute été épouvantée de la proposition. Elle accepta l'offre avec empressement et aussitôt elle se sentit enlever comme une hirondelle. Elle est arrivée en peu de temps à un endroit où il y avait une foule considérable. Elle a vu, nous a-t-elle dit, de l'or, des diamants, et tout ce qui, sur cette terre, satisfait notre imagination. Personne ne considérait ces choses plus que nous ne le faisons des pavés sur lesquels nous marchons. Elle a reconnu plusieurs enfants de son âge qui habitaient la même rue que nous et qui étaient morts depuis longtemps. Dans un appartement richement décoré, et où il n'y avait personne, ce qui frappa surtout son attention, c'est une grande table où de distance en distance il y avait du papier. Devant chaque cahier se trouvait un encrier; elle voyait les plumes s'humecter elles-mêmes et tracer des caractères sans qu'aucune main les fît mouvoir.

A son retour je lui ai reproché de s'être absentée sans mon autorisation, et lui ai expressémeut défendu de recommencer de pareilles excursions. L'invisible lui a témoigné beaucoup de regret de m'avoir mécontentée, et lui a formellement promis que dorénavant il ne l'engagerait plus à faire d'absence sans m'en prévenir.

26 avril.

L'invisible s'est transformé sous les yeux de X. Il a pris ta forme, si bien que ta sœur a cru que tu étais dans le salon; pour s'en assurer elle lui dit de reprendre sa forme primitive; aussitôt tu disparus et tu fus remplacé par moi. Son étonnement fut grand; elle me demanda comment je me trouvais là, la porte du salon étant fermée à clef. Alors une nouvelle transformation eut lieu; il prit la forme du frère mort et dit à X : « Ta mère et tous les membres de ta famille ne voient point sans étonnemeut, et même sans un sentiment de crainte, tous les faits qui s'accomplissent par mon intervention. Mon désir n'est point d'occasionner de la frayeur; cependant, je veux prouver mon existence, et te mettre à l'abri de l'incrédulité de tous, parce qu'on pourrait prendre pour un mensonge de ta part ce qui ne serait de la leur qu'une obstination à ne pas se rendre à l'évidence. Madame C. est une mercière; tu sais qu'on a besoin d'acheter des boutons; nous irons tous les deux les acheter. Je me transformerai en ton petit frère (il avait alors 9 ans) et quand tu seras de retour à la maison, tu prieras maman d'envoyer

chez Madame C. demander avec qui tu te trouvais au moment où l'on t'a vendu les boutons. » X. n'a pas manqué de se conformer à ces instructions. J'ai envoyé chez Madame C.; elle m'a fait répondre que ta sœur était avec son frère, dont elle a fait un grand éloge, disant qu'on ne pouvait pas se figurer qu'à son âge il fût possible d'avoir la répartie si facile, et surtout si peu de timidité. Il est bon de dire que le petit frère était en classe depuis le matin et ne devait revenir que le soir vers sept heures, et qu'en outre il est très-timide et n'a pas cette facilité qu'on voulait bien lui accorder. C'est fort curieux, n'est-ce pas? Je crois que la main de Dieu n'est point étrangère à ces choses inexplicables.

7 mai 1855.

Je ne suis pas plus crédule qu'on ne doit l'être et ne me laisse pas dominer par des idées superstitieuses. Je ne puis cependant pas me refuser à croire à des faits qui s'accomplissent sous mes yeux. Il me fallait des preuves bien évidentes pour ne plus infliger à ta sœur les punitions que je lui donnais quelquefois à regret, dans la crainte qu'elle ne voulût se jouer de nous en abusant de notre confiance.

Hier il était cinq heures environ, quand l'invisible dit à X : « Il est probable que maman va t'envoyer quelque part faire une commission. Dans ta course tu seras agréablement surprise par l'arrivée de la famille de ton oncle. » X me transmet aussitôt ce que l'invisible avait dit, j'étais bien loin de m'attendre à cette arrivée, et plus surprise encore de l'apprendre de cette façon. Ta sœur est sortie et les premières personnes qu'elle a rencontrées étaient effectivement mon frère, sa femme et ses enfants, qui venaient nous voir. X. s'empressa de me dire que je devais avoir une preuve de plus de la véracité de tout ce qu'elle me disait.

10 mai 1855.

Je ne puis plus douter aujourd'hui de quelque chose d'extraordinaire dans la maison; je vois accomplir tous ces faits singuliers sans frayeur, mais n'en puis retirer aucun enseignement, car ces mystères sont inexplicables pour moi.

Hier après avoir établi l'ordre dans tous les appartements, et tu sais que c'est une chose à laquelle je tiens essentiellement, l'invisible dit à X, que malgré les preuves qu'il avait données de son intervention dans tous les faits curieux que je t'ai racontés, j'avais toujours des doutes qu'il voulait faire complétement cesser. Sans qu'aucun bruit se soit fait entendre, une minute a suffi pour mettre le plus grand désordre dans les appartements. Sur les parquets une matière rouge avait été répandue; je crois que c'était du sang. Si c'eût été quelques gouttes seulement, j'aurais cru que X.

s'était piquée ou avait saigné au nez, mais figure-toi que le plancher était inondé. Cette preuve bizarre nous a donné un travail considérable pour rendre au salon son luisant primitif.

Avant de décacheter les lettres que tu nous adresses, X en connaît le contenu. L'invisible le lui transmet.

16 mai 1855.

X n'a pas accepté une observation que sa sœur lui a faite, je ne sais à propos de quoi ; elle fit une réponse d'autant moins convenable que le reproche était fondé. Je lui infligeai une punition et elle alla se coucher sans souper. Avant de se coucher elle a l'habitude de prier Dieu. Ce soir là elle l'oublia ; mais peu d'instants après qu'elle fut au lit l'invisible lui apparut ; il lui présenta un flambeau et un livre de prières pareil à celui dont elle a l'habitude de se servir, et lui dit que malgré la punition qu'elle avait si bien méritée, elle ne devait pas oublier de remplir son devoir. Alors elle se leva, fit ce qui lui était ordonné, et sitôt sa prière achevée, tout disparut.

Le lendemain matin, X, après m'avoir embrassée, m'a demandé si le chandelier qui se trouvait sur la table à un étage au-dessus de sa chambre avait été enlevé. Or ce flambeau, semblable à celui qui lui avait été présenté la veille, n'avait pas bougé de sa place, non plus que son livre de prières.

4 juin 1855.

Depuis quelque temps aucun fait bien saillant ne s'est accompli, si ce n'est le suivant. J'étais enrhumée ces jours-ci ; avant hier toutes tes sœurs étaient occupées et je ne pouvais disposer de personne pour envoyer acheter de la pâte pectorale. Je dis à X que quand elle aurait achevé son ouvrage elle ferait bien d'aller me chercher quelque chose chez le pharmacien le plus près. Elle oublia ma recommandation, et moi-même n'y pensai plus. Je suis certaine qu'elle n'est pas sortie et n'a quitté son travail que pour aller prendre une soupière dont nous avions besoin. Sa surprise fut grande en ôtant le couvercle d'y trouver un paquet de sucre d'orge que l'invisible y avait déposé pour lui épargner une course, et aussi pour satisfaire mon désir que l'on avait perdu de vue.

Nous avons évoqué cet Esprit dans une des séances de la Société et lui avons adressé les questions suivantes. M. Adrien l'a vu sous les traits d'un enfant de 10 à 12 ans ; jolie tête, cheveux noirs et ondoyants, œil noir et vif, teint pâle, bouche moqueuse, caractère léger, mais bon. L'Esprit dit ne pas trop savoir pourquoi on l'a évoqué.

Notre correspondant qui était présent à la séance dit que ce sont bien là les traits sous lesquels la jeune fille l'a dépeint en plusieurs circonstances.

1. Nous avons entendu raconter l'histoire de tes manifestations dans une famille de Bayonne et nous désirons t'adresser à ce sujet quelques questions. — R. Faites et je répondrai; faites vite, je suis pressé, je veux m'en aller.

2. Où as-tu été prendre l'argent que tu donnais à la jeune fille? — R. J'ai été puiser dans l'escarcelle des autres; vous comprenez bien que je ne vais pas m'amuser à frapper monnaie. Je prends à ceux qui peuvent donner.

3. Pourquoi t'es-tu attaché à cette jeune fille? — R. Grande sympathie.

4. Est-il vrai que tu aies été son frère mort à l'âge de 4 ans? — R. Oui.

5. Pourquoi étais-tu visible pour elle et non pour sa mère? — R. Ma mère doit être privée de ma vue; mais ma sœur n'avait pas besoin de punition; du reste c'est par permission spéciale que je lui ai apparu.

6. Pourrais-tu nous expliquer comment tu te rends visible ou invisible à volonté? — R. Je ne suis pas assez élevé, et suis trop préoccupé de ce qui m'attire, pour répondre à cette question.

7. Pourrais-tu, si tu le voulais, paraître ici au milieu de nous, comme tu t'es montré à la mercière? — R. Non.

8. Dans cet état, serais-tu sensible à la douleur si l'on te frappait? — R. Non.

9. Que serait-il arrivé si la mercière eut voulu te frapper? — R. Elle n'eut frappé que dans le vide.

10. Sous quel nom pouvons-nous te désigner quand nous parlerons de toi? — R. Appelez-moi Follet si vous voulez. Laissez-moi, il faut que je m'en aille.

11. (A Saint-Louis). Serait-il utile d'avoir à ses ordres un esprit semblable? — R. Vous en avez souvent autour de vous qui vous assistent sans que vous vous en doutiez.

Considérations sur le Follet de Bayonne.

Si nous rapprochons ces faits de ceux de Bergzabern, dont nos lecteurs n'ont sans doute pas perdu le souvenir, on y verra une différence capitale. Là c'était plus qu'un Esprit frappeur; c'était, et c'est encore en ce moment, un Esprit perturbateur dans toute l'acception du mot. Sans faire de mal, c'est un commensal fort incommode et fort désagréable, sur lequel nous reviendrons, dans notre prochain numéro, ayant eu des nouvelles de ses récentes prouesses. Celui de Bayonne, au contraire, est éminemment bienveillant et obligeant; c'est le type de ces bons Esprits servants dont les légendes allemandes nous racontent les hauts faits, preuve nouvelle qu'il peut y avoir, dans les histoires légendaires, un fond de vérité. On conviendra, du reste, que l'imagination aurait peu de choses à faire pour mettre ces faits à la hauteur d'une légende, et qu'on pourrait les prendre pour un

conte du moyen âge, s'ils ne s'étaient passés, pour ainsi dire, sous nos yeux.

Un des traits les plus saillants de l'Esprit auquel nous avons donné le nom de follet de Bayonne, ce sont ses transformations. Que dira-t-on maintenant de la fable de Protée? Il y a encore cette différence entre lui et l'Esprit de Bergzabern que ce dernier ne s'est jamais montré autrement qu'en rêve, tandis que notre petit lutin se rendait visible et tangible, comme une personne réelle, non-seulement à sa sœur, mais à des étrangers : témoin l'achat des boutons chez la mercière. Pourquoi ne se montrait-il pas à tout le monde et à toute heure? c'est ce que nous ne savons pas ; il paraît que ce n'était pas en son pouvoir, et qu'il ne pouvait même pas rester longtemps en cet état. Il fallait peut être pour cela un travail intime, une puissance de volonté au-dessus de ses forces.

De nouveaux détails nous étant promis sur ces étranges phénomènes, nous aurons occasion d'y revenir.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Chaudruc Duclos et Diogène.

Duclos.

1. *Evocation.* — R. Je suis là.

M. Adrien, médium voyant, qui ne l'avait jamais vu de son vivant, en fait le portrait suivant, trouvé très-exact par les personnes présentes qui l'avaient connu.

Figure allongée; joues creuses; front bombé et ridé. Nez un peu long et courbé légèrement; yeux gris et un peu à fleur de tête; bouche moyenne, moqueuse; teint un peu jaune; cheveux grisonnants, et longue barbe. Taille, plutôt grande que petite.

Paletot drap bleu, tout rapé et troué ; pantalon noir, usé et en loques ; gilet de couleur claire ; fichu noué en cravate, d'une couleur sans nom.

2. *Vous rappelez-vous votre dernière existence terrestre?* — R. Parfaitement.

3. *Quel motif a pu vous porter au genre de vie excentrique que vous aviez*

adopté? — R. J'étais fatigué de la vie et je prenais en pitié les hommes et les motifs de leurs actions.

4. *On dit que c'était une vengeance et pour humilir un parent élevé; est-ce vrai?* — R. Non-seulement pour cela; en humiliant cet homme j'en humiliais beaucoup d'autres.

5. *Si c'était une vengeance, elle vous coûtait cher, car vous vous êtes privé pendant de longues années de toutes les jouissances sociales pour la satisfaire. Ne trouviez-vous pas cela un peu dur?* — R. Je jouissais d'une autre manière.

6. *Y avait-il, à côté de cela, une pensée philosophique, et est-ce avec raison qu'on vous a comparé à Diogène?* — R. Il y avait quelque rapport avec la partie la moins saine de la philosophie de cet homme.

7. *Que pensez-vous de Diogène?* — R. Peu de chose; c'est un peu ce que je pense de moi. Diogène avait sur nous l'avantage d'avoir fait quelques mille ans plus tôt ce que j'ai fait, et au milieu d'hommes moins policés que ceux au milieu desquels je vivais.

8. *Il y a cependant une différence entre Diogène et vous : chez lui sa conduite était une conséquence de son système philosophique; tandis que chez vous elle avait son principe dans la vengeance!* — R. La vengeance, chez moi, a amené la philosophie.

9. *Souffriez vous de vous voir ainsi isolé, et d'être un objet de mépris et de dégoût; car votre éducation vous éloignait de la société des mendiants et des vagabonds, et vous étiez repoussé par les gens bien élevés?* — R. Je savais qu'on n'a pas d'amis sur terre; je l'avais assez éprouvé, hélas!

10. *Quelles sont vos occupations actuelles et où passez vous votre temps?* — R. Je parcours des mondes meilleurs et je m'instruis..... Là il y a tant de bonnes âmes qui nous révèlent la science céleste des Esprits.

11. *Revenez-vous quelquefois au Palais-Royal, depuis votre mort?* — Que m'importe le Palais-Royal!

12. *Parmi les personnes qui sont ici en reconnaissez-vous que vous avez connues dans vos périgrinations au Palais-Royal?* — R. Comment ne le ferais-je pas?

13. *Les revoyez-vous avec plaisir?* — R. Avec plaisir; avec même le plus grand plaisir : ils furent bons pour moi.

14. *Revoyez-vous votre ami Charles Nodier?* — R. Oui, surtout depuis sa mort.

15. *Est-il errant ou réincarné?* — R. Errant comme moi.

16. *Pourquoi aviez-vous choisi le Palais-Royal, le lieu le plus fréquenté alors de Paris, pour vos promenades; cela n'est pas d'accord avec vos goûts misanthropes?* — R. Là je voyais tous les mondes, toutes les sociétés.

17. *N'y avait-il pas, peut-être, un sentiment d'orgueil de votre part?* — R. Oui, malheureusement; l'orgueil a eu une bonne part dans ma vie.

18. *Etes-vous plus heureux maintenant?* — R. Oh ! oui.

19. *Cependant votre genre d'existence n'a pas dû contribuer à votre perfectionnement?* — R. Cette existence terrestre! plus que vous ne pensez pourtant : n'avais-je pas de sombres moments, quand je rentrais seul et delaissé chez moi? Là, j'avais le temps de mûrir bien des pensées.

20. *Si vous aviez à choisir une autre existence, comment la choisiriez vous?* — Non pas sur votre terre; je puis espérer mieux aujourd'hui.

21. *Vous souvenez-vous de votre avant-dernière existence?* — R. Oui, et des autres aussi.

22. *Où avez-vous eu ces existences?* — R. Sur la terre et dans d'autres mondes.

23. *Et l'avant-dernière?* — R. Sur la terre.

24. *Pouvez-vous nous la faire connaître?* — R. Je ne le puis; c'était une existence obscure et cachée.

25. *Sans nous révéler cette existence, vous pourriez nous dire quel rapport elle avait avec celle que nous connaissons, car celle-ci doit être une conséquence de l'autre?* — R. Une conséquence, pas positivement, mais un complément : j'avais vécu malheureux par des vices et des défauts qui se sont bien modifiés avant que je vinsse habiter le corps que vous avez connu.

26. *Pouvons-nous faire quelque chose qui vous soit utile, ou agréable?* — R. Hélas! peu; je suis bien au-dessus de la terre, aujourd'hui.

Diogène.

1. *Evocation.* — R. Ah! que je viens de loin!

2. *Pouvez-vous apparaître à M. Adrien, notre médium voyant, tel que vous étiez dans l'existence que nous vous connaissons?* — R. Oui; et même venir avec ma lanterne, si vous le voulez.

Portrait.

Front large et les bosses de côté très-osseuses; nez mince et courbé; bouche grande et sérieuse; yeux noirs et enfoncés dans l'orbite; regard perçant et moqueur. Figure un peu allongée, maigre et ridée; teint jaune; moustaches et barbe incultes; cheveux gris et clair-semés.

Draperies blanches et très-sales; les bras nus ainsi que les jambes; le corps maigre, osseux. Mauvaises sandales attachées aux jambes par des cordes.

3. *Vous dites que vous venez de loin : de quel monde venez-vous?* — R. Vous ne le connaissez.

4. *Auriez-vous la bonté de répondre à quelques questions?* — R. Avec plaisir.

5. *L'existence que nous vous connaissons sous le nom de Diogène le Cynique vous a-t-elle profité pour votre bonheur futur?* — R. Beaucoup; vous avez eu tort de la tourner en dérision, comme l'ont fait mes contemporains; je m'étonne même que l'histoire ait si peu éclairé mon existence, et que la postérité ait été, on peut le dire, injuste à mon égard.

6. *Quel bien avez-vous pu faire, car votre existence était assez personnelle?* — R. J'ai travaillé pour moi, mais on pouvait beaucoup apprendre en me voyant.

7. *Quelles sont les qualités que vous vouliez trouver dans l'homme que vous cherchiez avec votre lanterne?* — R. De l'énergie.

8. *Si vous aviez rencontré sur votre route l'homme que nous venons d'évoquer, Chaudruc-Duclos, auriez-vous trouvé en lui l'homme que vous cherchiez; car lui aussi se passait volontairement de tout superflu?* — R. Non.

9. *Que pensez-vous de lui?* — R. Son âme fut égarée sur la terre; combien sont comme lui et ne le savent pas; lui le savait au moins.

10. *Les qualités que vous cherchiez dans l'homme, selon vous, avez-vous cru les posséder?* — R. Sans doute ; j'étais mon critérium.

11. *Quel est celui des philosophes de votre temps que vous préfériez?* — R. Socrate.

12. *Quel est celui que vous préférez maintenant?* — R. Socrate.

13. *Et Platon, qu'en dites-vous?* — R. Trop dur; sa philosophie est trop sévère : j'admettais les poëtes, et lui, non.

14. *Ce que l'on raconte de votre entrevue avec Alexandre est-il réel?* — R. Très-réel; l'histoire même l'a tronqué.

15. *En quoi l'histoire l'a-t-elle tronqué?* — R. J'entends parler des autres discours que nous avons tenus ensemble : croyez-vous qu'il fût venu me voir pour ne me dire qu'un mot?

16. *Le mot qu'on lui prête, savoir, que s'il n'était Alexandre il voudrait être Diogène, est-il réel?* — R. Il l'a dit, peut-être, mais pas devant moi. Alexandre était un jeune fou, vain et fier; j'étais à ses yeux un mendiant; comment le tyran aurait-il osé se montrer instruit par le misérable?

17. *Depuis votre existence à Athènes, avez-vous été réincarné sur la terre?* — R. Non, mais dans d'autres mondes. Actuellement j'appartiens à un monde dont nous ne sommes pas esclaves : cela veut dire que si l'on vous évoquait éveillés, vous ne feriez pas ce que j'ai fait ce soir.

18. *Voudriez-vous nous tracer le tableau des qualités que vous cherchiez*

dans l'homme telles que vous les conceviez alors, et telles que vous les concevez maintenant?

— R. *Alors.*

Courage, hardiesse, sûreté de soi-même et puissance sur les hommes par l'Esprit.

Maintenant.

Abnégation, douceur, puissance sur les hommes par le cœur.

Les Anges gardiens.

Communication spontanée obtenue par M. L..., un des médiums de la Société.

Il est une doctrine qui devrait convertir les plus incrédules par son charme et par sa douceur : celle des anges gardiens. Penser qu'on a toujours près de soi des êtres qui vous sont supérieurs, qui sont toujours là pour vous conseiller, vous soutenir, pour vous aider à gravir l'âpre montagne du bien, qui sont des amis plus sûrs et plus dévoués que les plus intimes liaisons que l'on puisse contracter sur cette terre, n'est-ce pas une idée bien consolante? Ces êtres sont là par l'ordre de Dieu; c'est lui qui les a mis près de nous, ils sont là pour l'amour de lui, et ils accomplissent auprès de nous une belle mais pénible mission. Oui, quelque part que vous soyez, il sera avec vous : les cachots, les hôpitaux, les lieux de débauche, la solitude, rien ne vous sépare de cet ami que vous ne pouvez voir, mais dont votre âme sent les plus douces impulsions et entend les sages conseils.

Que ne connaissez-vous mieux cette vérité! combien de fois elle vous aiderait dans les moments de crise, combien de fois elle vous sauverait des mains des mauvais Esprits! Mais au grand jour cet ange de bien aura souvent à vous dire : « Ne t'ai-je pas dit cela? et tu ne l'as pas fait; ne t'ai-je pas montré l'abîme, et tu t'y es précipité; ne t'ai-je pas fait entendre dans la conscience la voix de la vérité, et n'as-tu pas suivi les conseils du mensonge? » Ah! questionnez vos anges gardiens; établissez entre eux et vous cette tendre intimité qui règne entre les meilleurs amis. Ne pensez pas à leur rien cacher, car ils ont l'œil de Dieu, et vous ne pouvez les tromper. Songez à l'avenir, cherchez à avancer dans cette vie, vos épreuves en se-

ront plus courtes, vos existences plus heureuses. Allons ! hommes, du courage ; rejetez loin de vous, une fois pour toutes, préjugés et arrière-pensées ; entrez dans la nouvelle voie qui s'ouvre devant vous ; marchez, marchez, vous avez des guides, suivez-les : le but ne peut vous manquer, car ce but, c'est Dieu lui-même.

A ceux qui penseraient qu'il est impossible à des Esprits vraiment élevés de s'astreindre à une tâche si laborieuse et de tous les instants, nous dirons que nous influençons vos âmes tout en étant à plusieurs millions de lieues de vous : pour nous l'espace n'est rien, et tout en vivant dans un autre monde, nos esprits conservent leur liaison avec le vôtre. Nous jouissons de qualités que vous ne pouvez comprendre, mais soyez surs que Dieu ne nous a pas imposé une tâche au-dessus de nos forces, et qu'ils nè vous a pas abandonnés seuls sur la terre sans amis et sans soutiens. Chaque ange gardien a son protégé sur lequel il veille, comme un père veille sur son enfant ; il est heureux quand il le voit suivre le bon chemin, il gémit quand ses conseils sont méconnus.

Ne craignez pas de nous fatiguer de vos questions ; soyez au contraire toujours en rapport avec nous : vous serez plus forts et plus heureux. Ce sont ces communications de chaque homme avec son Esprit familier, qui font tous les hommes médiums, médiums ignorés aujourd'hui mais qui se manifesteront plus tard, et qui se répandront comme un océan sans bornes pour refouler l'incrédulité et l'ignorance. Hommes instruits, instruisez ; hommes de talents, élevez vos frères. Vous ne savez pas qu'elle œuvre vous accomplissez ainsi : c'est celle du Christ, celle que Dieu vous impose. Pourquoi Dieu vous a-t-il donné l'intelligence et la science, si ce n'est pour en faire part à vos frères, pour les avancer dans la voie du bonheur et de la félicité éternelle.

Saint Louis, Saint Augustin.

Remarque. — La doctrine des anges gardiens veillant sur leurs protégés malgré la distance qui sépare les mondes n'a rien qui doive surprendre ; elle est au contraire grande et sublime. Ne voyons-nous pas sur la terre, un père veiller sur son enfant, quoiqu'il en soit éloigné, l'aider de ses conseils par correspondance ? Qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce que les Esprits pussent guider ceux qu'ils prennent sous leur protection, d'un monde à l'autre, puisque pour eux la distance qui sépare les mondes est moindre que celle qui, sur la terre, sépare les continents ?

Une nuit oubliée ou la sorcière Manouza,

Mille deuxième nuit des contes arabes,

Dictée par l'Esprit de Frédéric Soulié.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Remarque. — Les chiffres romains indiquent les suspensions qui ont eu lieu dans la dictée. Souvent elle n'était reprise qu'après une interruption de deux ou trois semaines, et malgré cela, ainsi que nous l'avons fait observer, le récit se suit comme s'il eût été écrit d'un seul jet ; et ce n'est pas là un des caractères les moins curieux de cette production d'outre-tombe. Le style en est correct et parfaitement approprié au sujet. Nous le répétons, pour ceux qui n'y verraient qu'une chose futile, nous ne le donnons pas comme une œuvre philosophique, mais comme étude. Pour l'observateur, rien n'est inutile : il sait profiter de tout pour approfondir la science qu'il étudie.

III

Rien cependant ne semblait devoir troubler notre bonheur ; tout était calme autour de nous : nous vivions dans une parfaite sécurité, lorsqu'un soir, au moment où nous nous croyions le plus en sûreté, parut tout à coup à nos côtés (je puis dire ainsi, car nous étions à un rond-point où venaient aboutir plusieurs allées), tout à coup donc et à nos côtés, apparut le sultan accompagné de son grand-visir. Tous deux avaient une figure effrayante : la colère avait bouleversé leurs traits ; ils étaient, le sultan surtout, dans une exaspération facile à comprendre. La première pensée du sultan fut de me faire périr, mais sachant à quelle famille j'appartiens, et le sort qui l'attendait s'il osait ôter un seul cheveu de ma tête, il fit semblant (comme à son arrivée je m'étais jeté à l'écart), il fit, dis-je, semblant de ne pas m'apercevoir, et se précipita comme un furieux sur Nazara, à qui il promit de ne pas faire attendre le châtiment qu'elle méritait. Il l'emmena avec lui, toujours accompagné du visir. Pour moi, le premier moment de frayeur passé, je me hâtai de retourner dans mon palais pour chercher un moyen de soustraire l'astre de ma vie aux mains de ce barbare, qui probablement, allait trancher cette chère existence.

— Et puis après, que fis-tu ? demanda Manouza ; car enfin, dans tout cela, je ne vois pas en quoi tu t'es tant tourmenté pour tirer ta maîtresse du mauvais pas où tu l'as mise par ta faute. Tu me fais l'effet d'un pauvre homme qui n'a ni courage ni volonté, lorsqu'il s'agit de choses difficiles.

— Manouza, avant de condamner, il faut écouter. Je ne viens pas auprès de toi sans avoir essayé de tous les moyens en mon pouvoir. J'ai fait des offres au sultan; je lui ai promis de l'or, des bijoux, des chameaux, des palais même, s'il me rendait ma douce gazelle; il a tout dédaigné. Voyant mes sacrifices repoussés, j'ai fait des menaces; les menaces ont été méprisées comme le reste : à tout il a ri et s'est moqué de moi. J'ai aussi essayé de m'introduire dans le palais; j'ai corrompu les esclaves, je suis arrivé dans l'intérieur des appartements; malgré tous mes efforts, je n'ai pu parvenir jusqu'à ma bien-aimée.

— Tu es franc, Noureddin; ta sincérité mérite une récompense, et tu auras ce que tu viens chercher. Je vais te faire voir une chose terrible : si tu as la force de subir l'épreuve par laquelle je te ferai passer, tu peux être sûr que tu retrouveras ton bonheur d'autrefois. Je te donne cinq minutes pour te décider.

Ce temps écoulé, Noureddin dit à Manouza qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle voudrait pour sauver Nazara. Alors la sorcière se levant lui dit : Eh bien ! marche. Puis, ouvrant une porte placée au fond de l'appartement, elle le fit passer devant elle. Ils traversèrent une cour sombre, remplie d'objets hideux : des serpents, des crapauds qui se promenaient gravement en compagnie de chats noirs ayant l'air de trôner parmi ces animaux immondes.

IV

A l'extrémité de cette cour se trouvait une autre porte que Manouza ouvrit également; et, ayant fait passer Noureddin, ils entrèrent dans une salle basse, éclairée seulement par le haut : le jour venait d'un dôme très-élevé garni de verres de couleur qui formaient toutes sortes d'arabesques. Au milieu de cette salle se trouvait un réchaud allumé, et sur un trépied posé sur ce réchaud, un grand vase d'airain dans lequel bouillaient toutes sortes d'herbes aromatiques, dont l'odeur était si forte qu'on pouvait à peine la supporter. A côté de ce vase se trouvait une espèce de grand fauteuil en velours noir, d'une forme extraordinaire. Lorsqu'on s'asseyait dessus, à l'instant on disparaissait entièrement; car Manouza s'y étant placée, Noureddin la chercha pendant quelques instants sans pouvoir l'apercevoir. Tout à coup elle reparut et lui dit : Es-tu toujours disposé ? » — Oui, reprit Noureddin. — Eh bien ! va t'asseoir dans ce fauteuil et attends. »

Noureddin ne fut pas plutôt dans le fauteuil que tout changea d'aspect, et la salle se peupla d'une multitude de grandes figures blanches qui, d'abord à peine visibles, parurent ensuite d'un rouge de sang, on eut dit des hommes couverts de plaies saignantes, dansant des rondes infernales,

et au milieu d'eux, Manouza, les cheveux épars, les yeux flamboyants, les habits en lambeaux, et sur la tête une couronne de serpents. Dans la main, en guise de sceptre, elle brandissait une torche allumée lançant des flammes dont l'odeur prenait à la gorge. Après avoir dansé un quart d'heure, ils s'arrêtèrent tout à coup sur un signe de leur reine qui, à cet effet, avait jeté sa torche dans la chaudière en ébullition. Quand toutes ces figures se furent rangées autour de la chaudière, Manouza fit approcher le plus vieux que l'on reconnaissait à sa longue barbe blanche, et lui dit : « Viens ici, toi le suivant du diable ; j'ai à te charger d'une mission fort délicate. Noureddin veut Nazara, je lui ai promis de la lui rendre ; c'est chose difficile ; je compte, Tanaple, sur ton concours à tous. Noureddin supportera toutes les épreuves nécessaires ; agis en conséquence. Tu sais ce que je veux, fais ce que tu voudras, mais arrive ; tremble si tu échoues. Je récompense qui m'obéit, mais malheur à qui ne fait pas ma volonté. — Tu seras satisfaite, dit Tanaple, et tu peux compter sur moi. — Eh bien, va et agis. »

V

« A peine eut-elle achevé ces mots que tout changea aux yeux de Noureddin ; les objets devinrent ce qu'ils étaient auparavant, et Manouza se trouva seule avec lui. « Maintenant, dit-elle, retourne chez toi et attends ; je t'enverrai un de mes gnômes, il te dira ce que tu as à faire, obéis et tout ira bien. »

Noureddin fut très heureux de cette parole, et plus heureux encore de quitter l'antre de la sorcière. Il traversa de nouveau la cour et la chambre par où il était entré, puis elle le reconduisit jusqu'à la porte extérieure. Là, Noureddin lui ayant demandé s'il devait revenir, elle répondit : « Non ; pour le moment, c'est inutile ; si cela devient nécessaire, je te le ferai savoir. »

Noureddin se hâta de retourner à son palais ; il était impatient de savoir s'il s'y était passé quelque chose de nouveau depuis sa sortie. Il trouva tout dans le même état ; seulement, dans la salle de marbre, salle de repos en été chez les habitants de Bagdad, il vit près du bassin placé au milieu de cette salle, une espèce de nain d'une laideur repoussante. Son habillement était de couleur jaune, brodé de rouge et de bleu ; il avait une bosse monstrueuse, de petites jambes, la figure grosse, avec des yeux verts et louches, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et les cheveux d'un roux pouvant rivaliser avec le soleil.

Noureddin lui demanda comment il se trouvait là, et ce qu'il venait y faire. « Je suis envoyé par Manouza, dit-il, pour te rendre ta maîtresse ; je

m'appelle Tanaple. — Si tu es réellement l'envoyé de Manouza, je suis prêt à obéir à tes ordres, mais dépêche-toi, celle que j'aime est dans les fers et j'ai hâte de l'en sortir. — Si tu es prêt, conduis-moi de suite dans ton appartement, et je te dirai ce qu'il faudra faire. — Suis-moi donc, dit Noureddin. »

VI

Après avoir traversé plusieurs cours et jardins, Tanaple se trouva dans l'appartement du jeune homme ; il en ferma toutes les portes, et lui dit : « Tu sais que tu dois faire tout ce que je te dirai, sans objection. Tu vas mettre ces habits de marchand. Tu porteras sur ton dos ce ballot qui renferme les objets qui nous sont nécessaires ; moi, je vais m'habiller en esclave et je porterai un autre ballot. »

A sa grande stupéfaction, Noureddin vit deux énormes paquets à côté du nain, et pourtant il n'avait vu ni entendu personne les apporter. « Ensuite, continua Tanaple, nous irons chez le sultan. Tu lui feras dire que tu as des objets rares et curieux ; que s'il veut en offrir à la sultane favorite, jamais houri n'en aura porté de pareils. Tu connais sa curiosité ; il aura le désir de nous voir. Une fois admis en sa présence, tu ne feras pas de difficulté de déployer ta marchandise et tu lui vendras tout ce que nous portons : ce sont des habits merveilleux qui changent les personnes qui les mettent. Sitôt que le sultan et la sultane s'en seront revêtus, tout le palais les prendra pour nous et non pour eux : toi pour le sultan, et moi pour Ozara, la nouvelle sultane. Cette métamorphose opérée, nous serons libres d'agir à notre guise et tu délivreras Nazara. »

Tout se passa comme Tanaple l'avait annoncé ; la vente au sultan et la transformation. Après quelques minutes d'une horrible fureur de la part du sultan, qui voulait faire chasser ces importuns et faisait un bruit épouvantable, Noureddin ayant, d'après l'ordre de Tanaple, appelé plusieurs esclaves, fit enfermer le sultan et Ozara comme étant des esclaves rebelles, et ordonna qu'on le conduisît de suite auprès de la prisonnière Nazare. Il voulait, disait-il, savoir si elle était disposée à avouer son crime, et si elle était prête à mourir. Il voulut aussi que la favorite Ozara vînt avec lui pour voir le supplice qu'il infligeait aux femmes infidèles. Cela dit, il marcha, précédé du chef des eunuques, pendant un quart d'heure dans un sombre couloir, au bout duquel était une porte de fer lourde et massive. L'esclave ayant pris une clef, ouvrit trois serrures, et ils entrèrent dans un cabinet alrge, long et haut de trois ou quatre coudées ; là, sur une natte de paille, était assise Nazara, une cruche d'eau et quelques dattes à côté d'elle. Ce n'était plus la brillante Nazara d'autrefois ; elle était toujours belle, mais

pâle et amaigrie. A la vue de celui qu'elle prit pour son maître, elle tressaillit de frayeur, car elle pensait bien que son heure était venue.

(La suite au prochain numéro).

Aphorismes spirites.

Sous ce titre, nous donnerons de temps en temps des pensées détachées qui résumeront, en peut ;de mots, certains principess essentiels du spiritisme.

I. Ceux qui croient se préserver de l'action des mauvais Esprits en sabstenant des communications spirites, sont comme ces enfants qui croient éviter un danger en se bandant les yeux. Autant vaudrait dire qu'il est préferable de ne savoir lire ni écrire, parce qu'on ne serait pas exposé à lire de mauvais livres ou à écrire des sottises.

II. Quiconque a de mauvaises communications spirites, verbales ou par écrit, est sous une mauvaise influence ; cette influence s'exerce sur lui, qu'il écrive ou qu'il n'écrive pas. L'écriture lui donne un moyen de s'assurer de la nature des Esprits qui agissent sur lui. S'il est assez fasciné pour ne pas les comprendre, d'autres peuvent lui ouvrir les yeux.

III Est-il besoin d'être médium pour écrire des absurdités? Qui dit que parmi toutes les choses ridicules ou mauvaises qui s'impriment, il n'en est pas où l'écrivain, poussé par quelque Esprit moqueur ou malveillant, joue le rôle de médium obsédé sans le savoir?

IV. Les Esprit bons, mais ignorants, avouent leur insuffisance sur les choses qu'ils ne savent pas ; les mauvais disent tout savoir.

V. Les Esprits élevés prouvent leur supériorité par leurs paroles et la constante sublimité de leurs pensées, mais ils ne s'en vantent pas. Défiez-vous de ceux qui disent avec emphase être au plus haut degé de perfection, et parmi les élus ; la forfanterie, chez les Esprits, comme chez les hommes, est toujours un signe de médiocrité.

Société parisienne des études spirites.

Avis. Les séances qui se tenaient le mardi ont lieu maintenant le vendredi dans le nouveau local de la Société, rue Montpensier, 12, au Palais-Royal, à 8 heures du soir. Les étrangers n'y sont admis que le deuxième et le quatrième vendredi, du moins sur lettres personnelles d'introduction. — S'adresser, pour tout ce qui concerne la Société, à M. Allan Kardec, rue des Martyrs, 8, ou à M. Le Doyen, libraire, galerie d'Orléans, 31, au Palais-Royal.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Écueils des médiums.

La médiumnité est une faculté très multiple, et qui présente une variété infinie de nuances dans ses moyens et dans ses effets. Quiconque est apte à recevoir ou à transmettre les communications des Esprits est, par cela même, médium, quel que soit le mode employé ou le degré de développement de la faculté, depuis la simple influence occulte jusqu'à la production des phénomènes les plus insolites. Toutefois, dans l'usage ordinaire, ce mot a une acception plus restreinte et se dit généralement des personnes douées d'une puissance médiatrice assez grande, soit pour produire des effets physiques, soit pour transmettre la pensée des Esprits par l'écriture ou par la parole.

Quoique cette faculté ne soit pas un privilége exclusif, il est certain qu'elle trouve des réfractaires, du moins dans le sens qu'on y attache ; il est certain aussi qu'elle n'est pas sans écueils pour ceux qui la possèdent ; qu'elle peut s'altérer, se perdre même, et souvent être une source de graves mécomptes. C'est sur ce point que nous croyons utile d'appeler l'attention de tous ceux qui s'occupent de communications spirites, soit directement, soit par intermédiaire. Nous disons par intermédiaire, parce qu'il importe aussi à ceux qui se servent de médiums de pouvoir apprécier leur valeur et la confiance que méritent leurs communications.

Le don de médiumnité tient à des causes qui ne sont pas encore parfaitement connues et auxquelles le physique paraît avoir une grande part. Au premier abord il semblerait qu'un don si précieux ne doit être le partage que des âmes d'élite ; or, l'expérience prouve le contraire, car on trouve de puissants médiums chez des personnes dont le moral laisse beaucoup à désirer, tandis que d'autres, estimables à tous égards, en sont privés. Celui qui échoue malgré son désir, ses efforts et sa persévérance, n'en doit rien conclure de défavorable pour lui, et ne pas se croire indigne de la

bienveillance des bons Esprits; si cette faveur ne lui est pas accordée, il en a d'autres sans doute qui peuvent lui offrir une ample compensation. Par la même raison, celui qui en jouit ne saurait s'en prévaloir, car elle n'est chez lui le signe d'aucun mérite personnel. Le mérite n'est donc pas dans la possession de la faculté médiatrice qui peut être donnée à tout le monde, mais dans l'usage que l'on en peut faire; là est une distinction capitale qu'il ne faut jamais perdre de vue : la bonté du médium n'est pas dans la facilité des communications, mais uniquement dans son aptitude à n'en recevoir que de bonnes; or, c'est là que les conditions morales dans lesquelles il se trouve sont toutes puissantes; là aussi se rencontrent pour lui les plus grands écueils.

Pour se rendre compte de cet état de choses et comprendre ce que nous allons dire, il faut se reporter à ce principe fondamental, que parmi les Esprits il y en a de tous les degrés en bien et en mal, en science et en ignorance; que les Esprits pullulent autour de nous, et que lorsque nous croyons être seuls, nous sommes sans cesse environnés d'êtres qui nous coudoient, les uns avec indifférence comme des étrangers, les autres qui nous observent avec des intentions plus ou moins bienveillantes selon leur nature.

Le proverbe : Qui se ressemble s'assemble, a son application parmi les Esprits comme parmi nous, et plus encore parmi eux, si c'est possible, parce qu'ils ne sont pas comme nous sous l'influence des considérations sociales. Toutefois si, parmi nous, ces considérations confondent quelquefois les hommes de mœurs et de goût très différents, cette confusion n'est, en quelque sorte, que matérielle et transitoire; la similitude ou la divergence des pensées sera toujours la cause des attractions et des répulsions.

Notre âme qui n'est, en définitive, qu'un Esprit incarné, n'en est pas moins Esprit; s'il est momentanément revêtu d'une enveloppe matérielle, ses relations avec le monde incorporel, quoique moins faciles qu'à l'état de liberté, n'en sont pas interrompues pour cela d'une manière absolue; la pensée est le lien qui nous unit aux Esprits, et par cette pensée nous attirons ceux qui sympathisent avec nos idées et nos penchants. Représentons-nous donc la masse des Esprits qui nous environnent comme la foule que nous rencontrons dans le monde; partout où nous allons de préférence, nous trouvons des hommes attirés par les mêmes goûts et les mêmes désirs; dans les réunions qui ont un but sérieux, vont les hommes sérieux; dans celles qui ont un but frivole, vont les hommes frivoles; partout aussi se trouvent des Esprits attirés par la pensée dominante. Si nous jetons un coup d'œil sur l'état moral de l'humanité en général, nous concevrons sans peine que, dans cette foule occulte, les Esprits élevés ne doivent pas être

en majorité ; c'est une des conséquences de l'état d'infériorité de notre globe.

Les Esprits qui nous entourent ne sont point passifs ; c'est un peuple essentiellement remuant, qui pense et agit sans cesse, qui nous influence à notre insu, qui nous excite ou nous dissuade, qui nous pousse au bien ou au mal, ce qui ne nous ôte pas plus notre libre arbitre que les conseils bons ou mauvais que nous recevons de nos semblables. Mais quand les Esprits imparfaits sollicitent quelqu'un à faire une chose mauvaise, ils savent très bien à qui ils s'adressent et ne vont pas perdre leur temps où ils voient qu'ils seront mal reçus ; ils nous excitent selon nos penchants ou selon les germes qu'ils voient en nous et nos dispositions à les écouter : voilà pourquoi l'homme ferme dans les principes du bien ne leur donne pas prise.

Ces considérations nous ramènent naturellement à la question des médiums. Ces derniers sont, comme tout le monde, soumis à l'influence occulte des Esprits bons ou mauvais ; ils les attirent ou les repoussent selon les sympathies de leur esprit personnel, et les Esprits mauvais profitent de tout travers, comme d'un défaut de cuirasse, pour s'introduire auprès d'eux et s'immiscer à leur insu dans tous les actes de leur vie privée. Ces Esprits trouvant en outre dans le médium un moyen d'exprimer leur pensée d'une manière intelligible et d'attester leur présence, se mêlent aux communications, les provoquent, parce qu'ils espèrent avoir plus d'influence par ce moyen, et finissent par y dominer en maîtres. Ils se regardent comme chez eux, en écartent les Esprits qui pourraient les contrecarrer, et au besoin prennent leurs noms et même leur langage pour donner le change ; mais ils ne peuvent longtemps soutenir leur rôle, et pour peu qu'ils aient affaire à un observateur expérimenté et non prévenu, ils sont bien vite démasqués. Si le médium se laisse aller à cette influence, les bons Esprits s'éloignent de lui, ou ils ne viennent pas du tout quand on les appelle, ou ils ne viennent qu'avec répugnance, parce qu'ils voient que l'Esprit qui s'est identifié avec le médium, qui a en quelque sorte élu domicile chez lui, peut altérer leurs instructions. Si nous avons à choisir un interprète, un secrétaire, un mandataire quelconque, il est évident que nous choisirons non-seulement un homme capable, mais en outre digne de notre estime, et que nous ne confierons pas une mission délicate et nos intérêts à un homme taré ou fréquentant une société suspecte. Il en est de même des Esprits ; les Esprits supérieurs ne choisiront pas pour transmettre des instructions sérieuses un médium qui a des accointances avec les Esprits légers, A MOINS QU'IL N'Y AIT NÉCESSITÉ ET QU'ILS N'EN AIENT PAS D'AUTRES A LEUR DISPOSITION POUR LE MOMENT, *à moins encore qu'ils ne veuillent donner une leçon au médium lui-même*, ce qui arrive quelquefois ; mais alors ils ne

s'en servent qu'accidentellement, et le quittent dès qu'ils trouvent mieux, le laissant à ses sympathies s'il y tient. Le médium parfait serait donc celui qui ne donnerait aucun accès aux mauvais Esprits par un travers quelconque. Cette condition est bien difficile à remplir ; mais si la perfection absolue n'est pas donnée à l'homme, il lui est toujours donné d'en approcher par ses efforts, et les Esprits tiennent surtout compte des efforts, de la volonté et de la persévérance.

Le médium parfait n'aurait ainsi que des communications parfaites de vérité et de moralité; la perfection n'étant pas possible, le meilleur sera celui qui aura les meilleures communications : c'est à l'œuvre qu'on peut le juger. Des communications constamment bonnes et élevées, et où ne percerait aucun indice d'infériorité, seraient incontestablement une preuve de la supériorité morale du médium, parce qu'elles attesteraient d'heureuses sympathies. Par cela même que le médium ne saurait être parfait, des Esprits légers, fourbes et menteurs, peuvent se mêler à ses communications, en altérer la pureté et l'induire en erreur, lui et ceux qui s'adressent à lui. C'est là le plus grand écueil du spiritisme et nous ne nous en dissimulons pas la gravité. Peut-on l'éviter? Nous disons hautement : oui, on le peut; le moyen n'est pas difficile, il ne demande que du jugement.

Les bonnes intentions, la moralité même du médium ne suffisent pas toujours pour le préserver de l'imixtion des Esprits légers, menteurs ou faux savants dans ses communications; outre les défauts de son propre Esprit, il peut leur donner prise par d'autres causes dont la principale est la faiblesse de son caractère et une trop grande confiance dans l'invariable supériorité des Esprits qui se communiquent à lui; cette confiance aveugle tient à une cause que nous expliquerons tout à l'heure. Si l'on ne veut pas être dupe de ces Esprits légers, il faut les juger, et pour cela nous avons un critérium infaillible : le bon sens et la raison. Nous savons les qualités du langage qui caractérisent parmi nous les hommes vraiment bons et supérieurs, ces qualités sont les mêmes pour les Esprits; nous devons les juger à leur langage. Nous ne saurions trop répéter ce qui caractérise celui des Esprits élevés : il est constamment digne, noble, sans forfanterie ni contradiction, pur de toute trivialité, empreint d'une inaltérable bienveillance. Les bons Esprits conseillent; ils ne commandent pas; *ils ne s'imposent pas;* sur ce qu'ils ignorent, ils se taisent. Les Esprits légers parlent avec la même assurance de ce qu'ils savent et de ce qu'ils ne savent pas, ils répondent à tout sans se soucier de la vérité. Nous en avons vu, dans une dictée soi-disant sérieuse, placer avec un imperturbable aplomb César au temps d'Alexandre; d'autres affirmer que ce n'est pas la terre qui tourne autour du soleil. En résumé toute expression grossière ou simplement inconve-

nante, toute marque d'orgueil et d'outrecuidance, toute maxime contraire à la saine morale, toute hérésie scientifique notoire, est, chez les Esprits, comme chez les hommes, un signe incontestable de mauvaise nature, d'ignorance ou tout au moins de légèreté. D'où il suit qu'il faut peser tout ce qu'ils disent et le faire passer au creuset de la logique et du bon sens ; c'est une recommandation que nous font sans cesse les bons Esprits. « Dieu, nous disent-ils, ne vous a pas donné le jugement pour rien; servez-vous-en donc pour savoir à qui vous avez affaire. » Les mauvais Esprits redoutent l'examen; ils disent : « Acceptez nos paroles et ne les jugez pas. » S'ils avaient la conscience d'être dans le vrai, ils ne craindraient pas la lumière.

L'habitude de scruter les moindres paroles des Esprits, d'en peser la valeur, (au point de vue de la pensée, et non de la forme grammaticale, dont ils ont peu de souci,) éloigne forcément les Esprits malintentionnés qui ne viennent point alors perdre inutilement leur temps, puisqu'on rejette tout ce qui est mauvais ou d'une origine suspecte. Mais lorsqu'on accepte aveuglément tout ce qu'ils disent, qu'on se met pour ainsi dire à genoux devant leur prétendue sagesse, ils font ce que feraient les hommes, ils en abusent.

Si le médium est maître de lui, s'il ne se laisse pas dominer par un enthousiasme irréfléchi, il peut faire ce que nous conseillons ; mais il arrive souvent que l'Esprit le subjugue au point de le fasciner et de lui faire trouver admirables les choses les plus ridicules, et il s'abandonne d'autant plus à cette pernicieuse confiance que, fort de ses bonnes intentions et de ses bons sentiments, il croit que cela suffit pour écarter les mauvais Esprits; non, cela ne suffit pas, car ces Esprits sont enchantés de le faire tomber dans le piége en profitant de sa faiblesse et de sa crédulité. Que faire alors? En référer à un tiers désintéressé qui, jugeant avec sang-froid et sans prévention, pourra voir une paille là où il ne voyait pas une poutre.

La science spirite exige une grande expérience qui ne s'acquiert, comme dans toutes les sciences philosophiques et autres, que par une étude longue, assidue et persévérante, et par de nombreuses observations. Elle ne comprend pas seulement l'étude des phénomènes proprement dits, mais aussi et surtout celle des mœurs, si nous pouvons nous exprimer ainsi, du monde occulte, depuis le plus bas jusqu'au plus haut degré de l'échelle. Il serait trop présomptueux de se croire suffisamment éclairé et passé maître après quelques essais. Une telle prétention ne serait pas d'un homme sérieux; car quiconque jette un coup d'œil scrutateur sur ces mystères étranges, voit se dérouler devant lui un horizon si vaste que des années

suffisent à peine pour l'atteindre; et il y en a qui prétendent le faire en quelques jours!

De toutes les dispositions morales, celle qui donne le plus de prise aux Esprits imparfaits, c'est l'orgueil. L'orgueil est pour les médiums un écueil d'autant plus dangereux qu'ils ne se l'avouent pas. C'est l'orgueil qui leur donne cette croyance aveugle dans la supériorité des Esprits qui s'attachent à eux, parce qu'ils sont flattés de certains noms qui leur imposent; dès qu'un Esprit leur dit : Je suis un tel, ils s'inclinent et se gardent bien d'en douter, car leur amour-propre souffrirait de trouver sous ce masque un Esprit de bas étage ou de mauvais aloi. L'Esprit qui voit le côté faible en profite; il flatte son prétendu protégé, lui parle d'origines illustres qui le gonflent encore davantage, lui promet un avenir brillant, les honneurs, la fortune, dont il semble être le dispensateur; au besoin il affecte avec lui une tendresse hypocrite; comment résister à tant de générosité? En un mot, il le berne et le mène, comme on dit vulgairement, par le bout du nez; son bonheur est d'avoir un être sous sa dépendance. Nous en avons interrogé plus d'un sur les motifs de leur obsession; l'un d'eux nous répondit ceci : *Je veux avoir un homme qui fasse ma volonté; c'est mon plaisir.* Lorsque nous lui dîmes que nous allions mettre tout en œuvre pour déjouer ses artifices et dessiller les yeux de son opprimé, il dit : *Je lutterai contre vous, et vous ne réussirez pas, car je ferai tant qu'il ne vous croira pas.* C'est en effet une des tactiques de ces Esprits malfaisants; ils inspirent de la défiance et de l'éloignement pour les personnes qui peuvent les démasquer et donner de bons conseils. Jamais pareille chose n'arrive de la part des bons Esprits. Tout Esprit qui souffle la discorde, qui excite l'animosité, entretient les dissentiments, révèle par cela même sa mauvaise nature; il faudrait être aveugle pour ne pas le comprendre et pour croire qu'un bon Esprit puisse pousser à la mésintelligence.

L'orgueil se développe souvent chez le médium à mesure que grandit sa faculté; elle lui donne de l'importance; on le recherche, et il finit par se croire indispensable; de là quelquefois chez lui un ton de jactance et de prétention, ou des airs de suffisance et de dédain incompatibles avec l'influence d'un bon Esprit. Celui qui tombe dans ce travers est perdu, car Dieu lui a donné sa faculté pour le bien et non pour satisfaire sa vanité ou en faire le marchepied de son ambition. Il oublie que ce pouvoir dont il est fier peut lui être retiré et que souvent il ne lui a été donné que comme épreuve, de même que la fortune pour certaines gens. S'il en abuse, les bons Esprits l'abandonnent peu à peu, et il devient le jouet des Esprits légers qui le bercent de leurs illusions, satisfaits d'avoir vaincu celui qui se croyait fort. C'est ainsi que nous avons vu s'annihiler et se perdre les facul-

tés les plus précieuses qui, sans cela, eussent pu devenir les plus puissants et les plus utiles auxiliaires. Ceci s'applique à tous les genres de médiums, qu'ils soient pour les manifestations physiques ou pour les communications intelligentes. Malheureusement l'orgueil est un des défauts qu'on est le moins disposé à s'avouer à soi-même et qu'on peut le moins avouer aux autres, parce qu'ils ne le croient pas. Allez donc dire à un de ces médiums qu'il se laisse mener comme un enfant, il vous tournera le dos en disant qu'il sait se conduire et que vous ne voyez pas clair. Vous pouvez dire à un homme qu'il est ivrogne, débauché, paresseux, maladroit, imbécile, il en rira ou en conviendra; dites-lui qu'il est orgueilleux, il se fâchera : preuve évidente que vous aurez dit vrai. Les conseils, dans ce cas, sont d'autant plus difficiles que le médium évite les personnes qui pourraient les lui donner, fuit une intimité qu'il redoute. Les Esprits, qui sentent que les conseils sont des coups portés à leur pouvoir, le poussent au contraire vers celles qui l'entretiennent dans ses illusions. Il se prépare bien des déceptions, dont son amour-propre aura plus d'une fois à souffrir; heureux encore s'il n'en résulte rien de plus grave pour lui.

Si nous avons longuement insisté sur ce point, c'est que l'expérience nous a démontré en maintes occasions que là est une des grandes pierres d'achoppement pour la pureté et la sincérité des communications des médiums. Il est presque inutile, après cela, de parler des autres imperfections morales, telles que l'égoïsme, l'envie, la jalousie, l'ambition, la cupidité, la dureté de cœur, l'ingratitude, la sensualité, etc. Chacun comprend qu'elles sont autant de portes ouvertes aux Esprits imparfaits, ou tout au moins des causes de faiblesse. Pour repousser ces derniers, il ne suffit pas de leur dire de s'en aller; il ne suffit même pas de le vouloir et encore moins de les conjurer : il faut leur fermer sa porte et ses oreilles, leur prouver qu'on est plus fort qu'eux, et on l'est incontestablement par l'amour du bien, la charité, la douceur, la simplicité, la modestie et le désintéressement, qualités qui nous concilient la bienveillance des bons Esprits; c'est leur appui qui fait notre force, et s'ils nous laissent quelquefois aux prises avec les mauvais, c'est une épreuve pour notre foi et notre caractère.

Que les médiums ne s'effraient pas trop cependant de la sévérité des conditions dont nous venons de parler; elles sont logiques, on en conviendra, mais on aurait tort de se rebuter. Les communications mauvaises que l'on peut avoir sont bien, il est vrai, l'indice de quelque faiblesse, mais non toujours un signe d'indignité; on peut être faible et bon. C'est dans tous les cas un moyen de reconnaître ses propres imperfections. Nous l'avons dit dans un autre article, on n'a pas besoin d'être médium pour être sous l'influence de mauvais Esprits qui agissent dans l'ombre; avec la faculté mé-

diatrice, l'ennemi se montre et se trahit; on sait à qui l'on a affaire et on peut le combattre; c'est ainsi qu'une mauvaise communication peut devenir une utile leçon si l'on sait en profiter.

Il serait injuste, du reste, de mettre toutes les mauvaises communications sur le compte du médium; nous avons parlé de celles qu'il obtient par lui-même en dehors de toute autre influence, et non de celles qui se produisent dans un milieu quelconque; or, tout le monde sait que les Esprits attirés par ce milieu peuvent nuire aux manifestations, soit par la diversité des caractères, soit par le défaut de recueillement. C'est une règle générale que les meilleures communications ont lieu dans l'intimité et dans un cercle recueilli et homogène. Dans toute communication plusieurs influences sont en jeu : celle du médium, celle du milieu et celle de la personne qui interroge. Ces influences peuvent réagir sur les autres, se neutraliser ou se corroborer : cela dépend du but que l'on se propose, et de la pensée dominante. Nous avons vu d'excellentes communications obtenues dans des cercles et avec des médiums qui ne réunissaient pas toutes les conditions désirables; dans ce cas les bons Esprits venaient pour une personne en particulier, parce que cela était utile; nous en avons vu de mauvaises obtenues par de bons médiums, uniquement parce que l'interrogateur n'avait pas des intentions sérieuses et attirait des Esprits légers qui se moquaient de lui. Tout cela demande du tact et de l'observation, et l'on conçoit aisément la prépondérance que doivent avoir toutes les conditions réunies.

Les Agénères.

Nous avons donné à plusieurs reprises la théorie des apparitions, et nous l'avons rappelée dans notre dernier numéro à propos des phénomènes étranges que nous avons rapportés. Nous y renvoyons nos lecteurs pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Tout le monde sait qu'au nombre des manifestations les plus extraordinaires produites par M. Home, était l'apparition de mains, parfaitement tangibles, que chacun pouvait voir et palper, qui pressaient et étreignaient, puis qui, tout à coup, n'offraient que le vide quand on voulait les saisir par surprise. C'est là un fait positif qui s'est produit en maintes circonstances, et qu'attestent de nombreux témoins oculaires. Quelqu'étrange et anormal qu'il paraisse, le merveilleux cesse dès l'instant qu'on peut s'en rendre compte par une explication logique; il rentre alors dans

la catégorie des phénomènes naturels, quoique d'un ordre bien différent de ceux qui se produisent sous nos yeux, et avec lesquels il faut se garder de les confondre. On peut trouver, dans les phénomènes usuels, des points de comparaison, comme cet aveugle qui se rendait compte de l'éclat de la lumière et des couleurs par l'éclat de la trompette, mais non des similitudes; c'est précisément la manie de vouloir tout assimiler à ce que nous connaissons qui cause tant de mécomptes à certaines gens; ils se figurent pouvoir opérer sur ces éléments nouveaux comme sur l'ydrogène et l'oxygène. Or, c'est là l'erreur; ces phénomènes sont soumis à des conditions qui sortent du cercle habituel de nos observations; il faut, avant tout, les connaître et s'y conformer si l'on veut obtenir des résultats. Il faut surtout ne pas perdre de vue ce principe essentiel, véritable clef de voûte de la science spirite, c'est que l'agent des phénomènes vulgaires est une force physique, matérielle, qui peut être soumise aux lois du calcul, tandis que dans les phénomènes spirites, cet agent *est constamment une intelligence qui a sa volonté propre, et que nous ne pouvons soumettre à nos caprices.*

Dans ces mains y avait-il de la chair, de la peau, des os, des ongles réels? évidemment non, ce n'était qu'une apparence, mais telle qu'elle produisait l'effet d'une réalité. Si un Esprit a le pouvoir de rendre une partie quelconque de son corps éthéré visible et palpable, il n'y a pas de raison pour qu'il ne puisse en être de même des autres organes. Supposons donc qu'un Esprit étende cette apparence à toutes les parties du corps, nous croirons voir un être semblable à nous, agissant comme nous, tandis que ce ne sera qu'une vapeur momentanément solidifiée. Tel est le cas du follet de Bayonne. La durée de cette apparence est soumise à des conditions qui nous sont inconnues; elle dépend, sans doute, de la volonté de l'Esprit qui peut la produire ou la faire cesser à son gré, mais dans certaines limites qu'il n'est pas toujours libre de franchir. Les Esprits interrogés à ce sujet, aussi bien que sur toutes les intermittences des manifestations quelconques, ont toujours dit qu'ils agissaient en vertu d'une permission supérieure.

Si la durée de l'apparence corporelle est bornée pour certains Esprits, nous pouvons dire qu'en principe elle est variable, et peut persister plus ou moins longtemps; qu'elle peut se produire en tous temps et à toute heure. Un Esprit, dont tout le corps serait ainsi visible et palpable, aurait pour nous toutes les apparences d'un être humain, il pourrait causer avec nous, s'asseoir à notre foyer comme le premier venu, car pour nous ce serait un de nos pareils.

Nous sommes parti d'un fait patent, l'apparition des mains tangibles, pour arriver à une supposition qui en est la conséquence logique; et pourtant

nous ne l'aurions pas hasardée si l'histoire de l'enfant de Bayonne ne nous eût mis sur la voie, en nous en montrant la possibilité. Un Esprit supérieur, questionné sur ce point, a répondu, qu'en effet, on peut rencontrer des êtres de cette nature sans s'en douter; il a ajouté que cela est rare, mais que cela se voit. Comme poúr s'entendre il faut un nom à chaque chose, la Société parisienne des Études spirites les appelle *agénères* pour indiquer que leur origine n'est point le produit d'une génération. Le fait suivant, qui s'est passsé dernièrement à Paris, semble appartenir à cette catégorie :

Une pauvre femme était dans l'église de Saint-Roch, et priait Dieu de lui venir en aide dans sa détresse. A sa sortie de l'église, dans la rue Saint-Honoré, elle rencontre un monsieur qui l'aborde en lui disant : « Ma brave femme seriez-vous contente de trouver de l'ouvrage? — Ah! mon bon monsieur, dit-elle, je prie Dieu qu'il m'en fasse trouver, car je suis bien malheureuse. — Eh bien! allez dans telle rue, à tel numéro; vous demanderez Madame T...; elle vous en donnera. » La dessus il continua son chemin. La pauvre femme se rendit sans tarder à l'adresse indiquée. — J'ai, en effet, de l'ouvrage à faire faire, dit la dame en question, mais comme je n'ai encore demandé personne, comment se fait-il que vous soyez venue me trouver? La pauvre femme avisant alors un portrait appendu à la muraille dit : — Madame, c'est ce monsieur là qui m'a envoyée. — Ce monsieur! reprit la dame étonnée, mais cela n'est pas possible; c'est le portrait de mon fils mort il y a trois ans. — Je ne sais comment cela se fait, mais je vous assure que c'est ce monsieur que je viens de rencontrer en sortant de l'église où j'étais allée prier Dieu de m'assister; il m'a abordée, et c'est bien lui qui m'a envoyée ici.

D'après ce que nous venons de voir, il n'y aurait rien de surprenant à ce que l'Esprit du fils de cette dame, pour rendre service à cette pauvre femme dont il avait sans doute entendu la prière, lui eût apparu sous sa forme corporelle pour lui indiquer l'adresse de sa mère. Qu'est-il devenu depuis? Sans doute ce qu'il était avant : un Esprit, à moins qu'il n'ait jugé à propos de se montrer à d'autres sous la même apparence en continuant sa promenade. Cette femme aurait ainsi rencontré un *agénère* avec lequel elle se serait entretenue. Mais alors, dira-t-on, pourquoi ne pas se présenter à sa mère? Dans ces circonstances les motifs déterminants des Esprits nous sont complétement inconnus; ils agissent comme bon leur semble, ou mieux, comme ils l'ont dit, en vertu d'une permission sans laquelle ils ne peuvent révéler leur existence d'une manière matérielle. On comprend, du reste, que sa vue eût pu causer une émotion dangereuse à la mère; et qui sait s'il ne s'est pas présenté à elle soit pendant le sommeil, soit de toute autre façon? Et, d'ailleurs, n'était-ce pas un moyen de

lui révéler son existence? Il est plus que probable qu'il était témoin invisible de l'entrevue.

Le Follet de Bayonne ne nous paraît pas devoir être considéré comme un *agénère,* du moins dans les circonstances où il s'est manifesté ; car pour la famille, il a toujours eu le caractère d'un Esprit, caractère qu'il n'a jamais cherché à dissimuler : c'était son état permanent, et les apparences corporelles qu'il a prises n'étaient qu'accidentelles; tandis que l'*agénère* proprement dit ne révèle pas sa nature, et n'est à nos yeux qu'un homme ordinaire ; son apparition corporelle peut au besoin être d'assez longue durée pour pouvoir établir des relations sociales avec un ou plusieurs individus.

Nous avons prié l'Esprit de saint Louis de vouloir bien nous éclairer sur ces différents points en répondant à nos questions.

1. L'Esprit du Follet de Bayonne pourrait-il se montrer corporellement en d'autres lieux et à d'autres personnes que dans sa famille? — R. Oui, sans doute.

2. Cela dépend-il de sa volonté? — R. Pas précisément; le pouvoir des Esprits est borné; ils ne font que ce qu'il leur est permis de faire.

3. Que serait-il arrivé s'il se fût présenté à une personne inconnue? — R. On l'aurait pris pour un enfant ordinaire. Mais je vous dirai une chose, c'est qu'il existe quelquefois sur la terre des Esprits qui ont revêtu cette apparence, et que l'on prend pour des hommes.

4. Ces êtres appartiennent-ils aux Esprits inférieurs ou supérieurs? — R. Ils peuvent appartenir aux deux; ce sont des faits rares. Vous en avez des exemples dans la Bible.

5. Rares ou non, il suffit que cela se puisse pour mériter l'attention. Qu'arriverait-il si, prenant un pareil être pour un homme ordinaire on lui faisait une blessure mortelle? serait-il tué? — R. Il disparaîtait subitement, comme le jeune homme de Londres. (Voir le numéro de décembre 1858, Phénomène de bi-corporéité.)

6. Ont-ils des passions? — R. Oui, comme Esprits, ils ont les passions des Esprits selon leur infériorité. S'ils prennent un corps apparent, c'est quelquefois pour jouir des passions humaines ; s'ils sont élevés, c'est dans un but utile.

7. Peuvent-ils engendrer? — R. Dieu ne le permettrait pas; ce serait contraire aux lois qu'il a établies sur la terre; elles ne peuvent être éludées.

8. Si un être semblable se présentait à nous, y aurait-il un monyen de le reconnaître? — R. Non, si ce n'est à sa disparition qui se fait d'une manière inattendue. C'est le même fait que celui du transport des meubles d'un rez-de-chaussée au galetas, fait que vous avez lu d'abord.

Remarque. Allusion à un fait de cette nature rapporté au commencement de la séance.

9. Quel est le but qui peut exciter certains esprits à prendre cet état corporel; est-ce plutôt pour le mal que pour le bien? — R. souvent pour le mal; les bons Esprits ont pour eux l'inspiration; ils agissent sur l'âme et par le cœur. Vous le savez, les manifestations physiques sont produites par des Esprits inférieurs, et celles-là sont de ce nombre. Cependant, comme je l'ai dit, de bons Esprits peuvent aussi prendre cette apparence corporelle dans un but utile; j'ai parlé en général.

10. Dans cet état peuvent-ils se rendre visibles ou invisibles à volonté? — R. Oui, puisqu'ils peuvent disparaître quand ils le veulent.

11. Ont-ils un pouvoir occulte supérieur à celui des autres hommes? — R. Ils n'ont que le pouvoir que leur donne leur rang comme Esprit.

12. Ont-ils un besoin réel de nourriture? — R. Non; le corps n'est pas un corps réel.

13. Cependant le jeune homme de Londres n'avait pas un corps réel, et pourtant il a déjeûné avec ses amis, et leur a serré la main. Qu'est devenue la nourriture absorbée? — R. Avant de serrer la main où étaient les doigts qui pressent? Comprenez-vous que le corps disparaisse? Pourquoi ne voulez-vous pas comprendre que la matière disparaisse aussi. Le corps du jeune homme de Londres n'était pas une réalité, puisqu'il était à Boulogne; c'était donc une apparence; il en était de même de la nourriture qu'il paraissait absorber.

14. Si l'on avait un être semblable dans son intérieur, serait-ce un bien ou un mal? — R. Ce serait plutôt un mal; du reste on ne peut pas faire de longues connaissances avec ces êtres. Nous ne pouvons trop vous le dire, ces faits sont excessivement rares et n'ont jamais un caractère de permanence. Ceux d'apparitions corporelles instantanées, comme celui de Bayonne, le sont beaucoup moins.

15. L'Esprit familier protecteur prend-il quelquefois cette forme? — R. Non; n'a-t-il pas les cordes intérieures? Il les touche plus aisément qu'il ne le ferait sous une forme visible, et si nous le prenions pour un de nos pareils.

16. On s'est demandé si le comte de Saint-Germain n'appartenait pas à la catégorie des agénères. — R. Non; c'était un habile mystificateur.

L'histoire du jeune homme de Londres, rapportée dans notre numéro de décembre, est un fait de bi-corporéité, ou mieux de double présence, qui diffère essentiellement de celui dont il est question. L'agénère n'a pas de corps vivant sur la terre; son périsprit seul prend une forme palpable. Le jeune homme de Londres était parfaitement vivant; pendant que son corps

dormait à Boulogne, son esprit, enveloppé du périsprit, est allé à Londres où il a pris une apparence tangible.

Un fait à peu près analogue nous est personnel. Tandis que nous étions paisiblement dans notre lit, un de nos amis nous a vu plusieurs fois chez lui, quoique sous une apparence non tangible, nous asseyant à ses côtés et causant avec lui comme d'habitude. Une fois il nous a vu en robe de chambre, d'autres fois en paletot. Il a transcrit notre conversation qu'il nous a communiquée le lendemain. Elle était, comme on le pense bien, relative à nos travaux de prédilection. En vue de faire une expérience, il nous a offert des rafraîchissements, voici notre réponse : « Je n'en ai pas besoin, puisque ce n'est pas mon corps qui est ici ; vous le savez, il n'y a donc aucune nécessité de produire une illusion sur vous. » Une circonstance assez bizarre s'est présentée à cette occasion. Soit prédisposition naturelle, soit résultat de nos travaux intellectuels, sérieux depuis notre jeunesse, nous pourrions dire depuis l'enfance, le fond de notre caractère a toujours été une extrême gravité, même à l'âge où l'on ne songe guère qu'au plaisir. Cette préoccupation constante nous donne un abord très froid, même beaucoup trop froid; c'est du moins ce qui nous a souvent été reproché; mais sous cette enveloppe glaciale en apparence, l'Esprit sent peut-être plus vivement que s'il y avait plus d'expansion extérieure. Or, dans nos visites nocturnes à notre ami, celui-ci a été très surpris de nous trouver tout autre; nous étions plus ouvert, plus communicatif, presque gai. Tout respirait en nous, la satisfaction et le calme du bien-être. N'est-ce pas là un effet de l'Esprit dégagé de la matière?

Mon ami Hermann.

Sous ce titre, M. H. Lugner a publié dans le feuilleton du *Journal des Débats* du 26 novembre 1858, une spirituelle histoire fantastique dans le genre d'Hoffmann, et qui au premier abord paraît avoir quelque analogie avec nos agénères et les phénomènes de tangibilité dont nous avons parlé. L'étendue de cette histoire ne nous permet pas de la reproduire dans son entier ; nous nous bornerons à en faire l'analyse, en faisant observer que l'auteur la raconte comme un fait dont il aurait été personnellement témoin, étant, dit-il, lié d'amitié avec le héros de l'aventure. Ce héros, du nom d'Hermann, habitait une petite ville du fond de l'Allemagne. « C'était, dit le narrateur, un beau garçon de 25 ans, d'une mine avantageuse, plein

de noblesse dans tous ses mouvements, gracieux et spirituel dans son langage. Il était fort instruit sans la moindre pédanterie, très fin sans malice, très soigneux de sa dignité sans la moindre arrogance. Bref, il était parfait en tout, et plus parfait encore en trois choses qu'en tout le reste : son amour pour la philosophie, sa vocation particulière pour la valse, et la douceur de son caractère. Cette douceur n'était pas faiblesse, ni crainte d'autrui, ni défiance exagérée de soi-même : c'était une inclination naturelle, une surabondance de ce *milk of human kindness* qu'on ne trouve ordinairement que dans les fictions des poètes, et dont la nature avait départi à Hermann une dose inaccoutumée. Il contenait et soutenait à la fois ses ennemis avec une bonté toute puissante et supérieure aux outrages ; on pouvait le blesser, mais non pas le mettre en colère. Son coiffeur lui ayant un jour brûlé le bout de l'oreille en le frisant, Hermann s'empressa de s'excuser, prenant la faute sur lui, assurant même qu'il avait remué mal à propos. Il n'en était rien cependant, et je puis le dire en conscience, car j'étais là et j'avais vu clairement que tout venait de la maladresse du coiffeur. Il donna bien d'autres marques de l'imperturbable bonté de son âme. Il écoutait lire de mauvais vers d'un air angélique, il répondait aux plus sottes épigrammes par des compliments bien tournés, et les plus méchants esprits avaient usé contre lui leurs méchancetés. Cette douceur inouïe l'avait rendu célèbre ; il n'était pas de femme qui n'eût donné sa vie pour surveiller sans relâche le caractère d'Hermann et pour chercher à lui faire perdre patience au moins une fois en sa vie. »

« Ajoutez à tous ces mérites l'avantage d'une entière indépendance et une fortune suffisante pour être compté parmi les plus riches citoyens de la ville, et vous aurez peine à imaginer qu'il pût manquer quelque chose au bonheur d'Hermann. Cependant il n'était pas heureux et donnait souvent des signes de tristesse..... Cela tenait à une infirmité singulière qui l'avait affligé toute sa vie et qui avait longtemps exercé la curiosité de sa petite ville. »

« Hermann ne pouvait rester éveillé un instant après le coucherdu soleil. Lorsque le jour approchait de sa fin, il était pris d'une langueur insurmontable, et tombait par degré dans un assoupissement que rien ne pouvait prévenir et dont rien ne pouvait le tirer. S'il se couchait avec le soleil, il se levait avec le jour, et ses habitudes matinales auraient fait de lui un excellent chasseur s'il avait pu surmonter son horreur pour le sang et souffrir l'idée de donner une mort cruelle à d'innocentes créatures. » Voici en quels termes, dans un moment d'épanchement, il rend compte de sa situation à son ami du *Journal des Débats* :

« Vous savez, mon cher ami, à quelle infirmité je suis sujet et quel som-

meil invincible m'opprime régulièrement depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. Vous êtes là-dessus aussi instruit que tout le monde, et comme tout le monde, vous avez entendu dire que ce sommeil ressemble à s'y méprendre à la mort. Rien n'est plus vrai, et ce prodige m'importerait peu, je vous le jure, si la nature s'était contentée de prendre mon corps pour le sujet d'une de ses fantaisies. Mais mon âme est aussi son jouet, et je ne puis vous dire sans horreur le sort bizarre et cruel qui lui a été infligé. Chacune de mes nuits est remplie par un rêve, et ce rêve se rattache avec la plus fatale clarté au rêve de la nuit précédente. Ces rêves (plût à Dieu que ce fussent des rêves !) se suivent et s'enchaînent comme les événements d'une existence ordinaire qui se développerait à la face du soleil et dans la compagnie des autres hommes. Je vis donc deux fois et je mène deux existences bien différentes : l'une se passe ici avec vous et avec nos amis, l'autre bien loin d'ici, avec des hommes que je connais aussi bien que vous, à qui je parle comme je vous parle, et qui me traitent de fou, comme vous allez le faire, quand je fais allusion à une autre existence que celle que je passe avec eux. Et pourtant ne suis-je pas ici vivant et parlant, assis auprès de vous, bien éveillé je pense; et celui qui prétendrait que nous rêvons ou que nous sommes des ombres, ne passerait-il pas à juste titre pour un insensé? Eh bien! mon cher ami, chacun des moments, chacun des actes qui remplissent les heures de mon inévitable sommeil n'a pas moins de réalité, et quand je suis tout entier à cette autre existence, c'est celle-ci que je serais tenté d'appeler un rêve. »

« Pourtant je ne rêve pas plus ici que là-bas; je vis tour à tour des deux côtés, et je ne saurais douter, bien que ma raison en soit étrangement blessée, que mon âme n'anime successivement deux corps et ne mène ainsi de front deux existences. Hélas! mon cher ami, plût à Dieu qu'elle eût dans ces deux corps les mêmes instincts et la même conduite, et que je fusse là-bas l'homme que vous connaissez et que vous aimez ici. Mais il n'en est rien, et l'on n'oserait guère contester l'influence du physique sur le moral si l'on connaissait mon histoire. Je ne veux point me vanter, et d'ailleurs l'orgueil que pourrait m'inspirer l'une de mes deux existences est bien rabattu par la honte qui est inséparable de l'autre; cependant je puis dire sans vanité qu'ici je suis justement aimé et respecté de tout le monde ; on loue ma figure et mes manières; on me trouve l'air noble, libéral et distingué. J'aime, comme vous le savez, les lettres, la philosophie, les arts, la liberté, tout ce qui fait le charme et la dignité de la vie humaine; je suis secourable aux malheureux et sans envie contre mon prochain. Vous connaissez ma douceur passée en proverbe, mon esprit de justice et de miséricorde, mon insurmontable horreur pour la violence. Toutes ces qualités qui

m'élèvent et qui m'ornent ici, je les expie là-bas par les vices contraires ; la nature, qui m'a comblé ici de ses bénédictions, s'est plu là-bas à me maudire. Non-seulement elle m'a jeté dans une situation inférieure où j'ai dû rester, sans lettres et sans culture, mais elle a donné à cet autre corps, qui est aussi le mien, des organes si grossiers ou si pervers, des sens si aveugles et si forts, de tels penchants et de tels besoins, que mon âme obéit au lieu de commander, et qu'elle se laisse traîner à la suite de ce corps despotique dans les plus vils désordres. Là-bas, je suis dur et lâche, persécuteur des faibles et rampant devant les forts, impitoyable et envieux, naturellement injuste, violent jusqu'au délire. C'est moi-même pourtant, et j'ai beau me haïr et me mépriser, je ne puis me méconnaître. »

« Hermann s'arrêta un instant ; sa voix était tremblante et ses yeux mouillés de larmes. Je lui dis en essayant de sourire : Je veux flatter votre folie, Hermann, pour la mieux guérir. Dites-moi tout ; et d'abord, où se passe cette autre existence et sous quel nom y êtes-vous connu ? »

« Je m'appelle William Parker, reprit-il ; je suis citoyen de Melbourne, en Australie. C'est là, aux antipodes, que mon âme s'envole aussitôt qu'elle vous quitte. Lorsque le soleil se couche ici, elle laisse Hermann inanimé derrière elle, et le soleil se lève là-bas lorsqu'elle vient rendre la vie au corps inanimé de Parker. Alors commence ma misérable existence de vagabondage, de fraude, de rixes et de mendicité. Je fréquente une mauvaise société, et j'y suis compté parmi les pires ; je suis sans cesse en lutte avec mes compagnons et j'ai souvent la main au couteau ; je suis toujours en guerre avec la police et souvent réduit à me cacher. Mais tout a un terme en ce monde, et ce supplice touche à sa fin. J'ai heureusement commis un crime. J'ai tué lâchement et brutalement une pauvre créature qui s'était attachée à moi. J'ai ainsi porté à son comble l'indignation publique, déjà excitée par mes méfaits. Le jury m'a condamné à mort et j'attends mon exécution. Quelques personnes humaines et religieuses ont intercédé auprès du gouverneur pour obtenir ma grâce ou du moins un sursis qui me donnât le temps de me convertir. Mais on connaît trop bien ma nature grossière et intraitable. On a refusé, et demain, ou, si vous l'aimez mieux, cette nuit, je serai infailliblement conduit à la potence. »

« Eh bien ! lui dis-je en riant, tant mieux pour vous et pour nous ; c'est un bon débarras que la mort de ce drôle. Une fois Parker lancé dans l'éternité, Hermann vivra tranquille ; il pourra veiller comme tout le monde et rester jour et nuit avec nous. Cette mort-là vous guérira, mon cher ami, et je sais gré au gouverneur de Melbourne d'avoir refusé la grâce à ce misérable. »

« Vous vous trompez, me répondit Hermann avec une gravité qui me fit

peine; nous mourrons tous deux ensemble, car nous ne sommes qu'un malgré nos diversités et notre antipathie naturelle, nous n'avons qu'une âme qui sera frappée d'un seul coup, et en toute chose nous répondons l'un pour l'autre. Croyez-vous donc que Parker vivrait encore si Hermann n'avait pas senti que dans la mort comme dans la vie ils étaient inséparables? Aurais-je hésité un instant si j'avais pu arracher et jeter au feu cette autre existence comme l'œil maudit dont parle l'Écriture? Mais j'étais si heureux de vivre ici que je ne pouvais me résoudre à mourir là-bas, et mon irrésolution a duré jusqu'à ce que le sort ait tranché pour moi cette question redoutable. Aujourd'hui tout est dit, et croyez bien que je vous fais mes adieux. »

« Le lendemain on trouva Hermann mort dans son lit, et quelques mois après, les journaux d'Australie apportèrent la nouvelle de l'exécution de William Parker, avec toutes les circonstances décrites par sa doublure. »

Toute cette histoire est racontée avec un imperturbable sang-froid et du ton le plus sérieux; rien ne manque, dans les détails que nous omettons, pour y donner un cachet de vérité. En présence des phénomènes étranges dont nous sommes témoins, un fait de cette nature pourrait sembler sinon réel, du moins possible, et se rapporter jusqu'à un certain point à ceux que nous avons cités. Ne serait-il pas en effet l'analogue de celui du jeune homme qui dormait à Boulogne tandis qu'au même instant il causait à Londres avec ses amis? de saint Antoine de Padoue, qui le même jour prêchait en Espagne et se montrait à Padoue pour sauver la vie de son père accusé de meurtre? Au premier abord on peut se dire que si ces derniers faits sont exacts, il n'est pas plus impossible que cet Hermann vécût en Australie tandis qu'il dormait en Allemagne et réciproquement. Quoique notre opinion fût parfaitement établie à cet égard, nous crûmes devoir en référer à nos instructeurs d'outre-tombe dans une des séances de la société. A cette question : *Le fait rapporté par le Journal des Débats est-il réel?* il fut répondu : Non; c'est une histoire faite à plaisir pour amuser les lecteurs. — *S'il n'est pas réel, est-il possible?* — R. Non; une âme ne peut animer deux corps différents.

En effet, dans l'histoire de Boulogne, bien que le jeune homme se soit montré en deux endroits simultanément, il n'avait bien réellement qu'un corps en chair et en os qui était à Boulogne; à Londres, il n'y avait que l'apparence ou périsprit, tangible, il est vrai, mais qui n'était pas le corps lui-même, le corps mortel; il n'aurait pas pu mourir à Londres et à Boulogne. Hermann, au contraire, selon l'histoire, avait bien réellement deux corps, puisque l'un fut pendu à Melbourne et l'autre enterré en Allemagne. La même âme aurait ainsi mené de front deux existences, ce qui, selon les

Esprits, n'est pas possible. Les phénomènes du genre de celui de Boulogne et de saint Antoine de Padoue, bien qu'assez fréquents, sont d'ailleurs toujours accidentels et fortuits chez un individu, et n'ont jamais un caractère de permanence, tandis que le prétendu Hermann était ainsi depuis son enfance. Mais la raison la plus grave de toutes est celle de la différence des caractères; assurément, si ces deux individus n'avaient eu qu'une seule et même âme, elle ne pouvait être alternativement celle d'un homme de bien et celle d'un bandit. L'auteur se fonde, il est vrai, sur l'influence de l'organisation; nous le plaignons si telle est sa philosophie, et plus encore s'il cherche à l'accréditer, car ce serait nier la responsabilité des actes; une pareille doctrine serait la négation de toute morale, puisqu'elle réduirait l'homme à l'état de machine.

Les Esprits tapageurs; moyen de s'en débarrasser.

On nous écrit de Gramat (Lot) :

« Dans une maison du hameau de Coujet, commune de Bastat (Lot), des bruits extraordinaires se font entendre depuis environ deux mois. C'étaient d'abord des coups secs et assez semblables au choc d'une massue sur des planches qu'on entendait de tous côtés : sous les pieds, sur la tête, dans les portes, à travers les meubles; puis bientôt les pas d'un homme qui marche pieds nus, le tapotement des doigts sur les vitres. Les habitants de la maison s'effrayèrent et firent dire des messes; la population inquiète se porta dans le hameau et entendit; la police intervint, fit plusieurs perquisitions, et le bruit augmenta. Bientôt ce furent des portes ouvertes, des objets renversés, chaises projetées dans l'escalier, des meubles transportés du rez-de-chaussée au galetas. Tout ce que je vous raconte, attesté par un grand nombre de personnes, se passe en plein jour. La maison n'est pas une antique masure sombre et noire dont l'aspect seul fait rêver fantômes; c'est une maison nouvellement bâtie, qui est riante; les propriétaires sont de bonnes gens incapables de vouloir tromper personne, et malades de peur. Cependant bien des personnes ne pensent pas qu'il y ait rien de surnaturel, et tâchent d'expliquer, soit par la physique, soit par de mauvaises intentions qu'ils prêtent aux habitants de la maison, tout ce qui s'y passe d'extraordinaire. Pour moi, qui ai vu et qui crois, j'ai résolu de m'adresser à vous pour savoir quels sont les Esprits qui font ce tapage, et connaître le moyen, si toutefois il y en a un, de les faire taire. C'est un service que vous rendrez à ces bonnes gens, etc.... »

Les faits de cette nature ne sont pas rares ; ils se ressemblent tous à peu de chose près et ne diffèrent en général que par leur intensité et leur plus ou moins de ténacité. On s'en inquiète peu quand ils se bornent à quelques bruits sans conséquence, mais ils deviennent une véritable calamité quand ils acquièrent certaines proportions. Notre honorable correspondant nous demande quels sont les Esprits qui font ce tapage. La réponse n'est pas douteuse : on sait que des Esprits d'un ordre très inférieur en sont seuls capables.

Les Esprits supérieurs, pas plus que parmi nous les hommes graves et sérieux, ne s'amusent à donner des charivaris. Nous en avons souvent fait venir pour leur demander le motif qui les porte à troubler ainsi le repos. La plupart n'ont d'autre but que de s'amuser; ce sont des Esprits plutôt légers que méchants, qui se rient des frayeurs qu'ils occasionnent, et des recherches inutiles que l'on fait pour découvrir la cause du tumulte. Souvent ils s'acharnent après un individu qu'ils se plaisent à vexer et qu'ils poursuivent de demeure en demeure ; d'autres fois ils s'attachent à un local sans autre motif que leur caprice. C'est quelquefois aussi une vengeance qu'ils exercent comme nous aurons occasion de le voir. Dans certains cas, leur intention est plus louable ; ils veulent appeler l'attention et se mettre en rapport, soit pour donner un avertissement utile à la personne à laquelle ils s'adressent, soit pour demander quelque chose pour eux-mêmes. Nous en avons souvent vu demander des prières, d'autres solliciter l'accomplissement en leur nom d'un vœu qu'ils n'avaient pu remplir, d'autres enfin vouloir, dans l'intérêt de leur propre repos, réparer une mauvaise action commise par eux de leur vivant. En général, on a tort de s'en effrayer; leur présence peut être importune, mais non dangereuse. On conçoit du reste le désir qu'on a de s'en débarrasser et l'on fait généralement pour cela tout le contraire de ce qu'il faudrait. Si ce sont des Esprits qui s'amusent, plus on prend la chose au sérieux, plus ils persistent, comme des enfants espiègles qui harcèlent d'autant plus ceux qu'ils voient s'impatienter, et qui font peur aux poltrons. Si l'on prenait le sage parti de rire soi-même de leurs mauvais tours, ils finiraient par se lasser et par rester tranquilles. Nous connaissons quelqu'un qui, loin de s'irriter, les excitait, les mettait au défi de faire telle ou telle chose, si bien qu'au bout de quelques jours ils ne revinrent plus. Mais, comme nous l'avons dit, il y en a dont le motif est moins frivole. C'est pourquoi il est toujours utile de savoir ce qu'ils veulent. S'ils demandent quelque chose, on peut être certain qu'ils cesseront leurs visites dès que leur désir sera satisfait. Le meilleur moyen d'être renseigné à cet égard c'est d'évoquer l'Esprit par l'intermédiaire d'un bon médium écrivain ; à ses réponses on verra tout de suite à qui l'on a affaire, et l'on

agira en conséquence; si c'est un Esprit malheureux, la charité veut qu'on le traite avec les égards qu'il mérite. Si c'est un mauvais plaisant, on peut agir envers lui sans façon; s'il est malveillant, il faut prier Dieu de le rendre meilleur. En tout état de cause, la prière ne peut toujours avoir qu'un bon résultat. Mais la gravité des formules d'exorcisme les fait rire et ils n'en tiennent aucun compte. Si l'on peut entrer en communication avec eux, il faut se défier des qualifications burlesques ou effrayantes qu'ils se donnent quelquefois pour s'amuser de la crédulité.

La difficulté, dans beaucoup de cas, est d'avoir un médium à sa disposition. Il faut alors chercher à le devenir soi-même, ou interroger directement l'Esprit en se conformant aux préceptes que nous donnons à ce sujet dans notre *Instruction pratique sur les manifestations*.

Ces phénomènes, quoique exécutés par des Esprits inférieurs, sont souvent provoqués par des Esprits d'un ordre plus élevé, dans le but de convaincre de l'existence des êtres incorporels et d'une puissance supérieure à l'homme. Le retentissement qui en résulte, l'effroi même que cela cause, appellent l'attention, et finiront par faire ouvrir les yeux des plus incrédules. Ceux-ci trouvent plus simple de mettre ces phénomènes sur le compte de l'imagination, explication très commode et qui dispense d'en donner d'autres; pourtant quand des objets sont bousculés ou vous sont jetés à fa tête, il faudrait une imagination bien complaisante pour se figurer que pareilles choses sont quand elles ne sont pas. On remarque un effet quelconque, cet effet a nécessairement une cause; si une *froide et calme* observation nous démontre que cet effet est indépendant de toute volonté humaine et de toute cause matérielle, si de plus il nous donne des signes *évidents* d'intelligence et de libre volonté, *ce qui est le signe le plus caractéristique*, on est bien forcé de l'attribuer à une intelligence occulte. Quels sont ces êtres mystérieux? c'est ce que les études spirites nous apprennent de la manière la moins contestable, par les moyens qu'elle nous donne de communiquer avec eux. Ces études nous apprennent en outre à faire la part de ce qu'il y a de réel, de faux ou d'exagéré dans les phénomènes dont nous ne nous rendons pas compte. Si un effet insolite se produit: bruit, mouvement, apparition même, la première pensée que l'on doit avoir, c'est qu'il est dû à une cause toute naturelle, parce que c'est la plus probable; il faut alors rechercher cette cause avec le plus grand soin, et n'admettre l'intervention des Esprits qu'à bon escient; c'est le moyen de ne pas se faire illusion.



Dissertation d'outre-tombe.

L'enfance.

Communication spontanée de M. Nélo, médium, lue à la Société le 14 janvier 1859.

Vous ne connaissez pas le secret que cachent les enfants dans leur innocence ; vous ne savez pas ce qu'ils sont, ni ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils seront ; et pourtant vous les aimez, vous les chérissez comme s'ils étaient une partie de vous-même, tellement que l'amour d'une mère pour ses enfants est réputé le plus grand amour qu'un être puisse avoir pour un autre être. D'où vient cette douce affection, cette tendre bienveillance que les étrangers eux-mêmes éprouvent envers un enfant? Le savez-vous? non ; c'est cela que je vais vous expliquer.

Les enfants sont les êtres que Dieu envoie dans de nouvelles existences ; et pour qu'ils ne puissent pas lui reprocher une sévérité trop grande, il leur donne toutes les apparences de l'innocence ; même chez un enfant d'un mauvais naturel, on couvre ses méfaits de la non-conscience de ses actes. Cette innocence n'est pas une supériorité réelle sur ce qu'ils étaient avant ; non, c'est l'image de ce qu'ils devraient être, et s'ils ne le sont pas, c'est sur eux seuls qu'en retombe la peine.

Mais ce n'est pas seulement pour eux que Dieu leur a donné cet aspect, c'est aussi et surtout pour leurs parents dont l'amour est nécessaire à leur faiblesse, et cet amour serait singulièrement affaibli par la vue d'un caractère acariâtre et revêche, tandis que croyant leurs enfants bons et doux, ils leur donnent toute leur affection, et les entourent des soins les plus délicats. Mais lorsque les enfants n'ont plus besoin de cette protection, de cette assistance qui leur a été donnée pendant quinze à vingt années, leur caractère réel et individuel reparaît dans toute sa nudité : il reste bon s'il était fondamentalement bon, mais il s'irise toujours de nuances qui étaient cachées par la première enfance.

Vous voyez que les voies de Dieu sont toujours les meilleures, et que lorsqu'on a le cœur pur, l'explication en est facile à concevoir.

En effet, songez bien que l'Esprit des enfants qui naissent parmi vous peut venir d'un monde où il a pris des habitudes toutes différentes ; comment voudriez-vous que fût au milieu de vous ce nouvel être qui vient avec des passions tout autres que celles que vous possédez, avec des inclinations, des goûts entièrement opposés aux vôtres ; comment voudriez-vous qu'il

s'incorporât dans vos rangs autrement que comme Dieu l'a voulu, c'est-à-dire par le tamis de l'enfance? Là viennent se confondre toutes les pensées, tous les caractères, toutes les variétés d'êtres engendrés par cette foule de mondes dans lesquels grandissent les créatures. Et vous-mêmes, en mourant, vous vous trouvez dans une sorte d'enfance, au milieu de nouveaux frères; et dans votre nouvelle existence non terrestre, vous ignorez les habitudes, les mœurs, les rapports de ce monde nouveau pour vous; vous manierez avec peine une langue que vous ne serez pas habitués à parler, langue plus vive que n'est aujourd'hui votre pensée.

L'enfance a encore une autre utilité; les Esprits n'entrent dans la vie corporelle que pour se perfectionner, s'améliorer; la faiblesse du jeune âge les rend flexibles, accessibles aux conseils de l'expérience et de ceux qui doivent les faire progresser; c'est alors qu'on peut réformer leur caractère et réprimer leurs mauvais penchants; tel est le devoir que Dieu a confié à leurs parents, mission sacrée dont ils auront à répondre.

C'est ainsi que l'enfance est, non-seulement utile, nécessaire, indispensable, mais encore qu'elle est la suite naturelle des lois que Dieu a établies et qui régissent l'univers.

Remarque. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur cette remarquable dissertation dont la haute portée philosophique sera facilement comprise. Quoi de plus beau, de plus grandiose, que cette solidarité qui existe entre tous les mondes! Quoi de plus propre à nous donner une idée de la bonté et de la majesté de Dieu! L'humanité grandit par de telles pensées, tandis que nous la rapetissons en la réduisant aux mesquines proportions de notre vie éphémère et de notre monde imperceptible parmi les mondes.

Correspondance.

Loudéac, 20 décembre 1858.

Monsieur Allan Kardec,

Je me félicite de m'être mis en rapport avec vous pour le genre d'étude auquel nous nous livrons mutuellement. Il y a plus de vingt ans que je m'occupais d'un ouvrage que je devais intituler : *Étude sur les germes*. Cet ouvrage devait être spécialement physiologique; cependant mon intention était de démontrer l'insuffisance du système de Bichat, qui n'a admis que la vie organique et la vie de relation. Je voulais prouver qu'il existe un troisième mode d'existence qui survivait aux deux autres à l'état anorga-

nique. Ce troisième mode n'est pas autre chose que la vie animique, ou *spirite*, comme vous l'appelez. C'est en un mot le germe primitif qui engendre les deux autres modes d'existence, organique et de relation. Je voulais démontrer aussi que les germes sont de nature fluide, qu'ils sont bidynamiques, attractifs, indestructibles, autogènes et en nombre défini sur notre planète comme dans tous les milieux circonscrits. Quand parut *Ciel et Terre*, de Jean Reynaud, je fus obligé de modifier mes convictions. Je reconnus que mon système était trop étroit, et j'admis avec lui, que les astres, par l'échange d'électricité qu'ils peuvent s'envoyer réciproquement, doivent nécessairement, par ces divers courants électriques, favoriser la transmigration des germes ou Esprits qui sont de même nature fluidique.

Lorsqu'on parla des tables tournantes, je me livrai de suite à cette pratique et j'obtins des résultats tels que je n'eus plus aucun doute sur ces manifestations. Je compris de suite que nous touchions au moment où le monde invisible allait devenir visible et tangible, et que dès lors, nous marchions à une révolution sans exemple dans les sciences et dans la philosophie. J'étais loin de m'attendre, cependant, qu'un journal *spirite* pût s'établir si tôt et se maintenir en France. Aujourd'hui, Monsieur, grâce à votre persévérance, c'est un fait acquis, et ce fait est d'une grande portée. Je suis loin de croire les difficultés vaincues ; vous éprouverez bien des obstacles, et vous subirez bien des quolibets, mais en fin de compte, la vérité se fera jour ; on arrivera à reconnaître la justesse de l'observation de notre célèbre professeur Gay-Lussac, qui nous disait dans son cours, à propos des corps *impondérables* et *invisibles*, que ces expressions étaient inexactes, et constataient seulement notre impuissance dans l'état actuel de la science ; il ajoutait qu'il serait plus logique de les appeler *impondérés*. Il en est de même de la visibilité et de la tangibilité ; ce qui n'est pas visible pour l'un, l'est pour l'autre, même à l'œil nu ; exemple, les sensitifs ; enfin, l'ouïe, l'odorat et le goût, qui ne sont que des modifications de la propriété tangible, sont nuls chez l'homme, par rapport au chien, à l'aigle, et à divers animaux. Donc il n'y a rien d'absolu dans ces propriétés qui se multiplient suivant les organisations. Il n'y a rien d'invisible, d'intangible, d'impondérable : tout peut être vu, touché ou pesé quand nos organes, qui sont nos premiers et nos plus précieux instruments, seront devenus plus subtils.

A tant d'expériences, auxquelles vous avez déjà eu recours pour constater notre troisième mode d'existence (vie spirite), je vous prie d'ajouter le suivant. Veuillez bien magnétiser un aveugle de naissance, et dans l'état somnambulique lui adresser une série de questions sur les formes et les couleurs. Si le sujet est lucide, il vous prouvera d'une manière péremptoire

qu'il a sur ces choses des connaissances qu'il n'a pu acquérir que dans *une ou plusieurs existences antérieures.*

Je termine, Monsieur, en vous priant d'agréer mes biens sincères félicitations sur le genre d'études auquel vous vous consacrez. Comme je n'ai jamais eu peur de manifester mes opinions, vous pouvez insérer ma lettre dans votre Revue si vous jugez que cela soit utile.

Votre tout dévoué serviteur,
MORHÉRY, *docteur médecin.*

Remarque. Nous sommes bien heureux de l'autorisation que M. le docteur Morhéry veut bien nous donner de publier en le nommant, la lettre remarquable que nous venons de lire. Elle prouve en lui, à côté de l'homme de science, l'homme judicieux qui voit quelque chose au-delà de nos sensations, et qui sait faire le sacrifice de ses opinions personnelles en présence de l'évidence. Chez lui, la conviction n'est pas une foi aveugle, mais raisonnée ; c'est la déduction logique du savant qui ne croit pas tout savoir.

Une nuit oubliée ou la sorcière Manouza,

Mille deuxième nuit des contes arabes,

Dictée par l'Esprit de Frédéric Soulié.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

VII

— Levez-vous, lui dit Noureddin, et suivez-moi. Nazara se jeta tout éplorée à ses pieds et implora sa grâce.—Pas de pitié pour une telle faute, dit le prétendu sultan ; apprêtez-vous à mourir. Noureddin souffrit beaucoup de lui tenir un pareil langage, mais il ne jugea pas le moment venu pour se faire connaître.

Nazara voyant qu'il était impossible de le fléchir, le suivit en tremblant. Ils retournèrent aux appartements ; là Noureddin dit à Nazara d'aller mettre des habits plus convenables ; puis, la toilette étant achevée, sans autre explication, il lui dit qu'ils allaient, lui et Ozana (le nain) la conduire dans un faubourg de Bagdad où elle trouverait ce qu'elle méritait. Ils se couvrirent tous les trois de grands manteaux pour n'être pas reconnus et sortirent du palais. Mais, ô terreur! à peine en eurent-ils franchi les portes qu'ils changèrent d'aspect aux yeux de Nazara ; ce n'était pas le sultan et Ozana, ni les marchands d'habits, mais Noureddin lui-même et Tanaple ; ils

furent si effrayés, Nazara surtout, de se voir si près de la demeure du sultan, qu'ils hâtèrent le pas de peur d'être reconnus.

A peine furent-ils entrés chez Noureddin, que la maison se trouva cernée par une foule d'hommes, d'esclaves et de troupes, envoyés par le sultan pour les arrêter.

Au premier bruit, Noureddin, Nazara et le nain s'étaient réfugiés dans l'appartement le plus retiré du palais. Là, le nain leur dit de ne pas s'effrayer; qu'il n'y avait qu'une chose à faire pour ne pas être pris, c'était de se mettre le petit doigt de la main gauche dans la bouche et de siffler trois fois; que Nazara devait faire de même, et qu'à l'instant ils deviendraient invisibles pour tous ceux qui voudraient s'emparer d'eux.

Le bruit continuant d'augmenter d'une manière alarmante, Nazara et Noureddin suivirent le conseil de Tanaple; lorsque les soldats pénétrèrent dans l'appartement ils le trouvèrent vide et se retirèrent après avoir fait les recherches les plus minutieuses. Alors le nain dit à Noureddin de faire le contraire de ce qu'ils avaient fait, c'est-à-dire de mettre le petit doigt de la main droite dans la bouche et de siffler trois fois; ils le firent, et aussitôt ils se trouvèrent ce qu'ils étaient auparavant.

Le nain leur fit ensuite remarquer que ne se trouvant pas en sûreté dans la maison, ils devaient la quitter pour quelque temps afin de laisser apaiser la colère du sultan. Il leur offrit en conséquence de les emmener dans son palais souterrain, où ils seraient fort à l'aise pendant qu'on aviserait aux moyens de tout arranger afin qu'ils pussent rentrer sans crainte à Bagdad, et dans les meilleures conditions possibles.

VIII

Noureddin hésitait, mais Nazara le pria tant, qu'il finit par consentir. Le nain leur dit d'aller dans le jardin, de manger une orange la tête tournée du côté du levant, et qu'alors ils seraient transportés sans s'en apercevoir. Ils eurent l'air de douter, mais Tanaple leur dit qu'il ne comprenait pas leur doute après ce qu'il avait fait pour eux.

Étant descendus dans le jardin et ayant mangé l'orange de la manière indiquée, ils se trouvèrent subitement enlevés à une hauteur prodigieuse; puis soudain ils éprouvèrent une forte secousse et un grand froid, et se sentirent descendre avec une grande vitesse. Ils ne virent rien pendant le trajet, mais lorsqu'ils eurent conscience de leur situation, ils se trouvèrent sous terre dans un magnifique palais éclairé par plus de vingt mille bougies.

Laissons nos amoureux dans leur palais souterrain et revenons à notre petit nain que nous avons laissé chez Noureddin. Vous savez que le sultan

avait envoyé des soldats pour s'emparer des fugitifs; après avoir exploré les coins les plus retirés de l'habitation, ainsi que les jardins, ne trouvant rien, force leur fut de retourner rendre compte au sultan de leur démarche infructueuse.

Tanaple les avait accompagnés tout le long du chemin; il les regardait d'un air narquois, et de temps en temps leur demandait quel prix le sultan donnerait à celui qui lui ramènerait les deux fugitifs. — Si le sultan, ajouta-t-il, est disposé à m'accorder une heure d'audience, je lui dirai quelque chose qui l'apaisera, et il sera charmé d'être débarrassé d'une femme comme Nazara qui a en elle un mauvais génie, et qui eût fait descendre sur lui tous les malheurs possibles si elle y fût restée quelques lunes de plus. Le chef des Eunuques lui promit de faire sa commission et de lui transmettre la réponse du sultan.

Ils étaient à peine rentrés au palais que le chef des noirs vint lui dire que son maître l'attendait, le prévenant toutefois qu'il serait empalé s'il avançait des impostures.

Notre petit monstre s'empressa de se rendre chez le sultan. Arrivé devant cet homme dur et sévère, il s'inclina trois fois comme c'est l'habitude, devant les princes de Bagdad.

— Qu'as-tu à me dire? lui demanda le sultan. Tu sais ce qui t'attend si tu ne dis pas la vérité. Parle; je t'écoute.

« Grand Esprit, céleste Lune, triade de Soleils, je ne t'annonce que la vérité. Nazara est l'enfant de la fée Noire et du génie le Grand-Serpent des Enfers. Sa présence chez toi t'amènerait toutes les plaies imaginables : pluie de serpents, soleil éclipsé, lune bleue empêchant les amours de nuit; tous tes désirs enfin auraient été contrariés, et tes femmes vieillies avant même qu'une lune soit passée. Je pourrais te donner une preuve de ce que j'avance; je sais où se trouve Nazara; si tu veux j'irai la chercher et tu pourras te convaincre par toi-même. Il n'est qu'un moyen d'éviter ces malheurs, c'est de la donner à Noureddin. Noureddin n'est pas non plus ce que tu penses; il est fils de la sorcière Manouza et du génie le Rocher de Diamant. Si tu les maries, en reconnaissance, Manouza te protégera; si tu refuses.... Pauvre prince! je te plains. Fais-en l'essai; après cela tu décideras. »

Le sultan écouta avec assez de calme le discours de Tanaple; mais aussitôt après il appela une troupe d'hommes armés, et leur ordonna d'emprisonner le petit monstre jusqu'à ce qu'un événement fût venu le convaincre de ce qu'il venait d'entendre.

Je croyais, dit Tanaple, avoir affaire à un grand prince; mais je vois que je me suis trompé et je laisse aux génies le soin de venger leurs enfants. Cela dit, il suivit ceux qui étaient venus pour l'enfermer.

IX

Tanaple était à peine en prison depuis quelques heures, que le soleil se couvrit d'un nuage de couleur sombre, comme si un voile eût voulu le dérober à la terre; puis un grand bruit se fit entendre, et d'une montagne placée à l'entrée de la ville sortit un géant armé qui se dirigea vers le palais du sultan.

Je ne vous dirai pas que le sultan fût très calme, loin de là; il tremblait comme une feuille d'oranger qu'Éole aurait tourmentée. A l'approche du géant il ordonna de fermer toutes les portes, et à tous ses soldats de se tenir prêts, les armes à la main, pour défendre leur prince. Mais, ô stupéfaction! à l'approche du géant toutes les portes s'ouvrirent, comme poussées par une main secrète; puis, gravement, le géant s'avance vers le sultan, sans avoir fait un signe, ni dit une parole. A cette vue le sultan se jette à genoux, prie le géant de l'épargner et de lui dire ce qu'il exige.

« Prince! dit le géant, je ne dis pas grand'chose pour la première fois; je ne fais que t'avertir. Fais ce que Tanaple t'a conseillé, et notre protection t'est assurée; autrement tu subiras la peine de ton obstination. » Cela dit, il se retira.

Le sultan fut d'abord fort effrayé; mais au bout d'un quart d'heure s'étant remis de son trouble, loin de suivre les conseils de Tanaple, il fit aussitôt publier un édit qui promettait une récompense magnifique à celui qui pourrait le mettre sur les traces des fugitifs; puis ayant fait mettre des gardes aux portes du palais et de la ville, il attendit patiemment. Mais sa patience ne fut pas de longue durée, ou du moins on ne lui laissa pas le temps de la mettre à l'épreuve. Dès le second jour il apparut aux portes de la ville une armée qui avait l'air de sortir de dessous terre; les soldats étaient vêtus de peaux de taupes, et avaient des armures d'écailles de tortues; ils portaient des massues faites d'éclats de rochers.

A leur approche les gardes voulurent faire résistance, mais l'aspect formidable de l'armée leur fit bientôt mettre bas les armes; ils ouvrirent les portes sans parler, sans briser leurs rangs, et la troupe ennemie alla gravement jusqu'au palais. Le sultan voulut se montrer à l'entrée de ses appartements; mais à sa grande surprise ses gardes s'endormirent et les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes; puis le chef de l'armée s'avança d'un pas grave jusqu'aux pieds du sultan, et lui dit :

« Je suis venu pour te dire que Tanaple voyant ton opiniâtreté nous a envoyés pour te chercher; au lieu d'être sultan d'un peuple que tu ne sais pas gouverner, nous allons te conduire chez les taupes; tu deviendras taupe toi-même, et tu seras sultan velouté. Vois si cela te convient plutôt que de faire ce que t'ordonne Tanaple; je te donne dix minutes pour réfléchir. »

X

Le sultan aurait voulu résister; mais par bonheur pour lui, après quelques moments de réflexion, il consentit à ce qu'on exigeait de lui; il ne voulut y mettre qu'une condition, c'est que les fugitifs n'habiteraient pas

son royaume. On le lui promit, et à l'instant, sans savoir de quel côté ni comment, l'armée disparut à ses yeux.

Maintenant que le sort de nos amants est tout-à-fait assuré, revenons auprès d'eux. Vous savez que nous les avons laissés dans le palais souterrain.

Après quelques minutes, éblouis et ravis par l'aspect des merveilles qui les environnaient, ils voulurent visiter le palais et ses environs. Ils virent des jardins ravissants. Chose étrange! on y voyait presque aussi clair qu'à ciel découvert. Ils approchèrent du palais : toutes les portes en étaient ouvertes, et il y avait des apprêts comme pour une grande fête. Sur la porte était une dame dans une magnifique toilette. Nos fugitifs ne la reconnurent pas d'abord; mais en s'approchant davantage, ils virent Manouza la sorcière, Manouza toute transformée; ce n'était plus cette vieille femme sale et décrépite, c'était une femme déjà d'un certain âge, mais belle encore et d'un grand air.

« Noureddin, lui dit-elle, je t'ai promis aide et assistance. Aujourd'hui je vais tenir ma promesse; tu es à la fin de tes maux et tu vas recevoir le prix de ta constance : Nazara va être ta femme; de plus je te donne ce palais; tu l'habiteras et tu seras le roi d'un peuple de braves et reconnaissants sujets; ils sont dignes de toi, comme tu es digne de régner sur eux. »

A ces mots une musique harmonieuse se fit entendre; de tous côtés parut une foule innombrable d'hommes et de femmes en habits de fête; à leur tête étaient de grands seigneurs et de grandes dames qui vinrent se prosterner aux pieds de Noureddin; ils lui offrirent une couronne d'or enrichie de diamants, lui dirent qu'ils le reconnaissaient pour leur roi; que ce trône lui appartenait comme étant l'héritage de son père; qu'ils étaient enchantés depuis 400 ans par la volonté de méchants magiciens, que cet enchantement ne devait finir que par la présence de Noureddin. Ensuite ils firent un long discours sur ses vertus et sur celles de Nazara.

Alors Manouza lui dit : Vous êtes heureux, je n'ai plus rien à faire ici. Si jamais vous avez besoin de moi, frappez sur la statue qui est au milieu de votre jardin, et à l'instant je viendrai. Puis elle disparut.

Noureddin et Nazara auraient voulu la garder plus longtemps pour la remercier de toutes ses bontés pour eux. Après quelques moments passés à s'en entretenir, ils retournèrent à leurs sujets; les fêtes et les réjouissances durèrent huit jours. Leur règne fut long et heureux; ils vécurent des milliers d'années, et même je puis vous dire qu'ils vivent encore; seulement le pays n'est pas retrouvé, ou pour mieux dire il n'a jamais été bien connu.

FIN.

Remarque. — Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les observations dont nous avons fait précéder ce conte dans nos numéros de novembre 1858 et janvier 1859.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

OURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Etude sur les médiums.

Les médiums étant les interprètes des communications spirites, leur rôle est extrêmement important, et l'on ne saurait donner trop d'attention à l'étude de toutes les causes qui peuvent les influencer, non-seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour ceux qui, n'étant pas médiums, se servent de leur intermédiaire, afin de pouvoir juger le degré de confiance que méritent les communications qu'ils peuvent recevoir.

Tout le monde, nous l'avons dit, est plus ou moins médium ; mais on est convenu de donner ce nom à ceux chez qui les manifestations sont patentes, et pour ainsi dire facultatives. Or, parmi ces derniers, il y a des aptitudes très diverses : on peut dire que chacun a sa spécialité. Au premier aspect, se dessinent deux catégories assez nettement tranchées : les médiums à influences physiques, et ceux à communications intelligentes. Ces derniers présentent de nombreuses variétés dont les principales sont : les écrivains ou psycographes, les dessinateurs, les parlants, les auditifs et les voyants. Les médiums poètes, musiciens et polyglottes, sont des variétés des écrivains et des parlants. Nous ne reviendrons pas sur les définitions que nous avons données de ces différents genres, nous ne voulions qu'en rappeler succinctement l'ensemble pour plus de clarté.

De tous les genres de médiums, le plus commun est celui des écrivains; c'est celui qu'il est le plus facile d'acquérir par l'exercice ; aussi est-ce de ce côté, et avec raison, que sont généralement dirigés les désirs et les efforts des aspirants. Ils présentent eux-mêmes deux variétés que l'on retrouve également dans plusieurs autres catégories : les écrivains mécaniques et les écrivains intuitifs. Dans les premiers, l'impulsion de la main est indépendante de la volonté; elle se meut d'elle-même sans que le médium ait aucune conscience de ce qu'il écrit, sa pensée pouvant être à toute autre chose. Chez le médium intuitif, l'Esprit agit sur le cerveau ; sa pensée

traverse pour ainsi dire la pensée du médium, sans qu'il y ait confusion. Il en résulte chez celui-ci la conscience de ce qu'il écrit, souvent même une conscience anticipée, car l'intuition devance quelquefois le mouvement de la main, et pourtant la pensée exprimée n'est pas celle du médium. Une comparaison bien simple nous fait comprendre ce phénomène. Lorsque nous voulons converser avec quelqu'un dont nous ne savons pas la langue, nous nous servons d'un truchement; le truchement a conscience de la pensée des interlocuteurs, il doit la comprendre pour l'exprimer, et pourtant cette pensée n'est pas la sienne. Eh bien, le rôle du médium intuitif est celui d'un truchement entre l'Esprit et nous. L'expérience nous a appris que les médiums mécaniques et les médiums intuitifs sont également bons, également aptes à recevoir et à transmettre de bonnes communications. Comme moyen de conviction, les premiers valent mieux sans doute, mais quand la conviction est acquise, il n'y a pas de préférence utile; l'attention doit se porter toute entière sur la nature des communications, c'est-à-dire sur l'aptitude du médium à recevoir celles des bons ou des mauvais Esprits, et sous ce rapport on dit qu'il est bien ou mal assisté : toute la question est là, et cette question est capitale, car elle seule peut déterminer le degré de confiance qu'il mérite; c'est un résultat d'étude et d'observation pour lequel nous renvoyons à notre précédent article sur les écueils des médiums.

La difficulté, avec un médium intuitif, consiste à distinguer les pensées qui lui sont propres de celles qui lui sont suggérées. Cette difficulté existe pour lui-même; la pensée suggérée lui semble si naturelle, qu'il la prend souvent pour la sienne, et qu'il doute de sa faculté. Le moyen de le convaincre, lui et les autres, est un exercice fréquent. Alors, dans le nombre des évocations auxquelles il concourra, il se présentera mille circonstances, une foule de communications intimes, de particularités dont il ne pouvait avoir aucune connaissance préalable, et qui constateront d'une manière irrécusable l'entière indépendance de son propre Esprit.

Les différentes variétés de médiums reposent sur des aptitudes spéciales, et jusqu'à présent on ne sait trop quel en est le principe. Au premier abord, et pour les personnes qui n'ont pas fait de cette science une étude suivie, il ne semble pas plus difficile à un médium d'écrire des vers que de la prose; s'il est mécanique surtout, l'Esprit, dira-t-on, peut tout aussi bien le faire écrire dans une langue étrangère, le faire dessiner ou lui dicter de la musique. Il n'en est rien pourtant. Bien que l'on voie à chaque instant des dessins, des vers, de la musique faits par des médiums qui, dans leur état normal, ne sont ni dessinateurs, ni poètes, ni musiciens, tous ne sont pas aptes à produire ces choses. Malgré leur ignorance, il y a en

eux une faculté intuitive, une flexibilité qui en fait des instruments plus dociles. C'est ce qu'a très bien exprimé Bernard Palissy quand on lui a demandé pourquoi il avait choisi, pour faire ses admirables dessins, M. Victorein Sardou, qui ne sait pas dessiner; *c'est parce que*, a-t-il dit, *je le trouve plus souple.* Il en est de même des autres aptitudes; et chose bizarre, nous avons vu des Esprits se refuser à dicter des vers à des médiums qui connaissaient la poésie, et en donner de charmants à des personnes qui n'en savaient pas les premières règles; ce qui prouve une fois de plus que les Esprits ont leur libre arbitre, et que c'est en vain que nous voudrions les soumettre à nos caprices.

Il résulte des observations précédentes qu'un médium doit suivre l'impulsion qui lui est donnée selon son aptitude; qu'il doit tâcher de perfectionner cette aptitude par l'exercice, mais qu'il chercherait inutilement à acquérir celle qui lui manque, ou tout au moins que ce serait au préjudice de celle qu'il possède. Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce, a dit La Fontaine; nous pouvons ajouter : nous ne ferions rien de bon. Lorsqu'un médium possède une faculté précieuse avec laquelle il peut se rendre vraiment utile, qu'il s'en contente, et ne cherche pas une vaine satisfaction d'amour-propre dans une variété qui serait l'affaiblissement de la faculté primordiale; si celle-ci doit être transformée, ce qui arrive souvent, ou s'il doit en acquérir une nouvelle, cela aura lieu spontanément et non par un effet de sa volonté.

La faculté de produire des effets physiques forme une catégorie bien tranchée qui s'allie rarement avec les communications intelligentes, surtout avec celles d'une haute portée. On sait que les effets physiques sont dévolus aux Esprits de bas étage, comme chez nous les tours de force aux saltimbanques; or, les Esprits frappeurs appartiennent à cette classe inférieure; ils agissent le plus souvent pour leur propre compte, pour s'amuser ou vexer, mais quelquefois aussi par l'ordre d'Esprits élevés qui s'en servent, comme nous nous servons de manœuvres; il serait absurde de croire que des Esprits supérieurs vinssent s'amuser à faire tourner ou frapper des tables. Ils se servent de ces moyens, disons-nous, par des intermédiaires, soit dans le but de convaincre, soit pour communiquer avec nous quand nous n'en avons pas d'autres; mais ils les abandonnent du moment qu'ils peuvent agir par un moyen plus rapide, plus commode et plus direct, comme nous avons abandonné le télégraphe aérien, dès que nous avons eu le télégraphe électrique. Les effets physiques ne sont point à dédaigner, parce que, pour beaucoup de gens, c'est un moyen de conviction; ils offrent d'ailleurs un précieux sujet d'étude sur les forces occultes; mais il est remarquable que les Esprits les refusent en général à ceux qui

n'en not pas besoin, ou que tout au moins ils leur conseillent de ne pas s'en occuper d'une manière spéciale. Voilà ce qu'écrivait à ce sujet l'Esprit de saint Louis à la *Société parisienne des Études spirites* :

« On s'est moqué des tables tournantes, on ne se moquera jamais de la « philosophie, de la sagesse et de la charité qui brillent dans les communi- « cations sérieuses. Ce fut le vestibule de la science ; c'est là qu'en entrant « on doit laisser ses préjugés, comme on laisse son manteau. Je ne puis « trop vous engager à faire de vos réunions un centre sérieux : qu'ailleurs « on fasse des démonstrations physiques, qu'ailleurs on voie, qu'ailleurs « on entende, *que chez vous on comprenne et qu'on aime*. Que pensez-vous « être aux yeux des Esprits supérieurs quand vous avez fait tourner une « table? Des ignorants. Le savant passe-t-il son temps à repasser l'*a b c* de « la science ? Tandis qu'en vous voyant rechercher les communications « intelligentes et instructives, on vous considère comme des hommes sé- « rieux en quête de la vérité. »

Il est impossible de résumer d'une manière plus logique et plus précise le caractère des deux genres de manifestations. Celui qui a des communications élevées le doit à l'assistance des bons Esprits : c'est une marque de leur sympathie pour lui ; y renoncer pour rechercher les effets matériels, c'est quitter une société choisie pour une plus infime ; vouloir allier les deux choses, c'est appeler autour de soi des êtres antipathiques, et dans ce conflit il est probable que les bons s'en iront et que les mauvais resteront. Loin de nous de mépriser les médiums à influences physiques ; ils ont leur raison d'être, leur but providentiel ; ils rendent d'incontestables services à la science spirite ; mais lorsqu'un médium possède une faculté qui peut le mettre en rapport avec des êtres supérieurs, nous ne comprenons pas qu'il l'abdique, ou même qu'il en désire d'autres, autrement que par ignorance ; car souvent l'ambition de vouloir être tout, fait que l'on finit par n'être rien.

Médiums intéressés.

Dans notre article sur les écueils des médiums, nous avons placé la cupidité au nombre des travers qui peuvent donner prise sur eux aux Esprits imparfaits. Quelques développements sur ce sujet ne seront pas inutiles. Il faut placer au premier rang des médiums intéressés ceux qui pourraient faire un métier de leur faculté, en donnant ce qu'on appelle

des consultations ou séances rétribuées. Nous n'en connaissons pas, en France du moins, mais comme tout peut devenir un sujet d'exploitation, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on voulût un jour exploiter les Esprits; reste à savoir comment ils prendraient la chose, si jamais une telle spéculation tentait de s'introduire. Sans être complétement initié au spiritisme, on comprend ce qu'elle aurait d'avilissant; mais quiconque connaît tant soit peu les conditions difficiles dans lesquelles les bons Esprits se communiquent à nous, combien il faut peu de chose pour les éloigner, leur répulsion pour tout ce qui est d'intérêt égoïste, ne pourra jamais admettre que des Esprits supérieurs soient au caprice du premier venu qui les ferait venir à tant par heure; le simple bon sens repousse une pareille supposition. Ne serait-ce pas aussi une profanation d'évoquer son père, sa mère, son enfant ou son ami par un pareil moyen? Sans doute on peut avoir ainsi des communications, mais Dieu sait de quelle source! Les Esprits légers, menteurs, espiègles, moqueurs et toute la cohue des Esprits inférieurs viennent toujours; ils sont toujours prêts à répondre à tout; Saint-Louis nous disait l'autre jour à la société : *Evoquez un rocher, il vous répondra.* Celui qui veut des communications sérieuses, doit s'édifier avant tout sur la nature des sympathies du médium avec les êtres d'outre-tombe; or, celles que peut donner l'appât du gain ne peuvent inspirer qu'une fort médiocre confiance.

Les médiums intéressés ne sont pas uniquement ceux qui pourraient exiger une rétribution fixe; l'intérêt ne se traduit pas toujours par l'espoir d'un gain matériel, mais aussi par les vues ambitieuses de toute nature sur lesquelles on peut fonder des espérances personnelles; c'est encore là un travers que savent très-bien saisir les Esprits moqueurs et dont ils profitent avec une adresse, une rouerie vraiment remarquable, en berçant de trompeuses illusions ceux qui se mettent ainsi sous leur dépendance. En résumé, la médiumnité est une faculté donnée pour le bien, et les bons Esprits s'éloignent de quiconque prétendrait s'en faire un marchepied pour arriver à quoi que ce soit qui ne répondrait pas aux vues de la Providence. L'égoïsme est la plaie de la société; les bons Esprits le combattent, on ne peut supposer qu'ils viennent le servir. Cela est si rationnel qu'il serait inutile d'insister davantage sur ce point.

Les médiums à effets physiques ne sont pas dans la même catégorie; ces effets étant produits par des Esprits inférieurs peu scrupuleux sur les sentiments moraux, un médium de cette catégorie qui voudrait exploiter safaculté, pourrait donc en avoir qui l'assisteraient sans trop de répugnance; mais là encore se présente un autre inconvénient. Le médium à effets physiques, pas plus que celui à communications intelli-

gentes, n'a reçu sa faculté pour son plaisir : elle lui a été donnée à la condition d'en faire un bon usage, et s'il en abuse, elle peut lui être retirée, ou bien tourner à son détriment, parce qu'en définitive les Esprits inférieurs sont aux ordres des Esprits supérieurs. Les Esprits inférieurs aiment bien à mystifier, mais ils n'aiment pas être mystifiés ; s'ils se prêtent volontiers à la plaisanterie, aux choses de curiosité, ils n'aiment pas plus que les autres à être exploités, et ils prouvent à chaque instant qu'ils ont leur volonté, qu'ils agissent quand et comme bon leur semble, ce qui fait que le médium à effets physiques est encore moins sûr de la régularité des manifestations que le médium écrivain. Prétendre les produire à jours et heures fixes, serait faire preuve de la plus profonde ignorance. Que faire alors pour gagner son argent ? Simuler les phénomènes ; c'est ce qui peut arriver non-seulement à ceux qui en feraient un métier avoué, mais même à des gens simples en apparence, et qui se bornent à recevoir une rétribution quelconque des visiteurs. Si l'Esprit ne donne pas, on y supplée : l'imagination est si féconde quand il s'agit de gagner de l'argent ; c'est une thèse que nous développerons dans un article spécial afin de mettre en garde contre la fraude.

De tout ce qui précède, nous concluons que le désintéressement le plus absolu est la meilleure garantie contre le charlatanisme, car il n'y a pas de charlatans désintéressés ; s'il n'assure pas toujours la bonté des communications intelligentes, il enlève aux mauvais Esprits un puissant moyen d'action et ferme la bouche à certains détracteurs

---

Phénomène de transfiguration.

Nous extrayons le fait suivant d'une lettre que nous écrivait, au mois de septembre 1857, un de nos correspondants de St-Etienne. Après avoir parlé de diverses communications dont il a été témoin, il ajoute :

« Un fait plus étonnant se passe dans une famille de nos environs. Des tables tournantes on a passé au fauteuil qui parle ; puis on a attaché un crayon au pied de ce fauteuil et ce fauteuil a indiqué la psychographie ; on l'a pratiquée longtemps, plutôt comme jouet que comme chose sérieuse. Enfin l'écriture a désigné l'une des filles de la maison, a ordonné de passer les mains sur sa tête après l'avoir fait coucher ; elle s'est endormie presque aussitôt, et après un certain nombre d'expériences, cette jeune fille s'est transfigurée : elle prenait les traits, la voix, les gestes de parents morts, de grands parents qu'elle n'avait jamais connus, d'un frère décédé depuis quelques mois ; ces transfigurations se faisaient successivement dans une

même séance. Elle parlait un patois qui n'est plus celui de l'époque, m'a-t-on dit, car je ne connais ni l'un ni l'autre ; mais ce que je puis affirmer, c'est que dans une séance où elle avait pris les apparences de son frère, vigoureux gaillard, cette jeune fille de 13 ans m'a serré la main d'une rude étreinte.

« Depuis 18 mois ou deux ans ce phénomène s'est constamment répété de la même manière, seulement aujourd'hui il se produit spontanément et naturellement, sans imposition des mains. »

Cet étrange phénomène, bien qu'assez rare, n'est point exceptionnel ; on nous a déjà parlé de plusieurs faits semblables, et nous-même avons plusieurs fois été témoin de quelque chose d'analogue chez des somnambules à l'état d'extase, et même chez des extatiques qui n'étaient point en somnambulisme. Il est certain, en outre, que des émotions violentes opèrent sur la physionomie un changement qui lui donne un tout autre caractère que celui de l'état normal. Ne voyons-nous pas également des personnes dont les traits mobiles se prêtent, suivant la volonté, à des modifications qui leur permettent de prendre les apparences de certaines autres personnes ? On voit donc par là que la rigidité de la face n'est pas telle qu'elle ne puisse se plier à des modifications passagères plus ou moins profondes, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un fait semblable puisse se produire dans le cas dont il s'agit, quoique, peut-être, par une cause indépendante de la volonté.

Voici les réponses que nous avons obtenues de saint Louis à ce sujet, dans la séance de la société du 25 février dernier.

1. Le fait de transfiguration dont nous venons de parler est-il réel ? — R. Oui.

2. Dans ce phénomène y a-t-il un effet matériel ? — R. Le phénomène de la transfiguration peut avoir lieu d'une manière matérielle, à tel point que, dans les phases diverses qu'il présente, on pourrait le reproduire au daguerréotype.

3. Comment cet effet est-il produit ? — R. La transfiguration, comme vous l'entendez, n'est qu'une modification d'apparence, un changement, une altération dans les traits qui peut être produite par l'action de l'Esprit lui-même sur son enveloppe, ou par une influence extérieure. Le corps ne change jamais, mais par suite d'une contraction nerveuse, il subit des apparences diverses.

4. Peut-il arriver que les spectateurs soient trompés par une fausse apparence ? — R. Il peut arriver aussi que le périsprit joue le rôle que vous connaissez. Dans le fait cité il y a eu contraction nerveuse, et l'imagination l'a beaucoup augmenté ; du reste, ce phénomène est assez rare.

5. Le rôle du périsprit serait-il analogue à ce qui se passe dans le phénomène de bi-corporité? — R. Oui.

6. Il faut alors que, dans le cas de la transfiguration, il y ait disparition du corps réel pour les spectateurs qui ne voient plus que le périsprit sous une forme différente? — R. Disparition, pas physique, mais *occlusion*. Entendez-vous sur les mots.

7. Il semble résulter de ce que vous venez de dire, que dans le phénomène de la transfiguration il peut y avoir deux effets: 1° Altération des traits du corps réel, par suite d'une contraction nerveuse. 2° Apparence variable du périsprit rendu visible. Est-ce ainsi que nous devons l'entendre? — R. Certainement.

8. Quelle est la cause première de ce phénomène? — R. La volonté de l'Esprit.

9. Tous les Esprits peuvent-ils le produire? — R. Non; les Esprits ne peuvent pas toujours faire ce qu'ils voudraient.

10. Comment expliquer la force anormale de cette jeune fille transfigurée en la personne de son frère? — R. L'Esprit ne possède-t-il pas une grande force? Du reste c'est celle du corps à son état normal.

Remarque. Ce fait n'a rien de surprenant; on voit souvent les personnes les plus faibles douées momentanément d'une force musculaire prodigieuse par une cause surexcitante.

11. Puisque, dans le phénomène de la transfiguration, l'œil de l'observateur peut voir une image différente de la réalité, en est-il de même dans certaines manifestations physiques? Quand, par exemple, une table s'enlève sans le contact des mains, et qu'on la voit au-dessus du sol, est-ce véritablement la table qui est déplacée? — R. Pouvez-vous le demander?

12. Qu'est-ce qui la soulève? — R. La force de l'Esprit.

Remarque. Ce phénomène a déjà été expliqué par saint Louis, et nous avons traité cette question d'une manière complète dans les numéros de mai et juin 1858, à propos de la théorie des manifestations physiques. Il nous a été dit que, dans ce cas, la table, ou l'objet quelconque qui se meut, s'anime d'une vie factice momentanée qui lui permet d'obéir à la volonté de l'Esprit.

Certaines personnes ont voulu voir dans ce fait une simple illusion d'optique qui ferait voir, par une sorte de mirage, la table dans l'espace, tandis qu'elle est réellement sur le sol. La chose fût-elle ainsi, qu'elle n'en serait pas moins digne d'attention; il est remarquable que ceux qui veulent contester ou dénigrer les phénomènes spirites, les expliquent par des causes qui seraient elles-mêmes de véritables prodiges, et bien autrement difficiles à comprendre; or, pourquoi donc traiter cela avec tant de

dédain? Si la cause qu'ils assignent est réelle, pourquoi ne pas l'approfondir? le physicien cherche à se rendre compte du moindre mouvement anormal de l'aiguille aimantée; le chimiste du plus léger changement dans l'attraction musculaire; pourquoi donc verrait-on avec indifférence des phénomènes aussi bizarres que ceux dont nous parlons, fussent-ils le résultat d'une simple déviation du rayon visuel et une nouvelle application des lois connues? cela n'est pas logique.

Il ne serait certes pas impossible que, par un effet d'optique analogue à celui qui nous fait voir un objet dans l'eau plus haut qu'il n'est par suite de la réfraction du rayon lumineux, une table nous apparût dans l'espace, tandis qu'elle serait sur le sol; mais il y a un fait qui résout péremptoirement la question, c'est quand la table retombe bruyamment sur le sol et quand elle se brise; ceci ne nous paraît pas être une illusion d'optique. Revenons à la transfiguration.

Si une contraction musculaire peut modifier les traits du visage, ce ne peut être que dans une certaine limite; mais assurément si une jeune fille prend l'apparence d'un vieillard, aucun effet physiologique ne lui fera pousser de la barbe; il faut donc en chercher la cause ailleurs. Si l'on veut bien se reporter à ce que nous avons dit précédemment sur le rôle du périsprit dans tous les faits d'apparitions, même de personnes vivantes, on comprendra que là est encore la clef du phénomène de la transfiguration. En effet, puisque le périsprit peut s'isoler du corps, qu'il peut devenir visible, que par son extrême subtilité il peut prendre diverses apparences au gré de l'Esprit, on concevra sans peine qu'il en soit ainsi dans une personne transfigurée : le corps reste le même, le périsprit seul a changé d'aspect. Mais alors, dira-t-on, que devient le corps? Pourquoi l'observateur ne voit-il pas une double image? D'un côté le corps réel et de l'autre le périsprit transfiguré? Des faits étranges dont nous aurons à parler prochainement prouvent que par suite de la fascination qui s'opère en cette circonstance chez l'observateur, le corps réel peut être en quelque sorte voilé par le périsprit.

Le phénomène qui fait l'objet de cet article nous a été transmis il y a déjà fort longtemps, et si nous n'en avons pas encore parlé, c'est que nous ne nous proposons pas de faire de notre *Revue* un simple catalogue de faits propres à alimenter la curiosité, une aride compilation sans appréciation ni commentaires; notre tâche serait par trop facile, et nous la prenons plus au sérieux; nous nous adressons avant tout aux hommes de raisonnement, à ceux qui, comme nous, veulent se rendre compte des choses, autant du moins que cela est possible. Or, l'expérience nous a appris que les faits, quelque étranges et multipliés qu'ils soient, ne sont point des

éléments de conviction ; ils le sont d'autant moins qu'ils sont plus étranges ; plus un fait est extraordinaire, plus il paraît anormal, moins on est disposé à y croire ; on veut voir, et quand on a vu on doute encore ; on se défie de l'illusion et des connivences. Il n'en est pas ainsi quand on trouve aux faits une raison d'être par une cause plausible. Nous voyons tous les jours des personnes qui rejetaient jadis les phénomènes spirites sur le compte de l'imagination et d'une aveugle crédulité, et qui aujourd'hui sont des adeptes fervents, précisément parce que ces phénomènes n'ont maintenant rien qui répugne à leur raison ; elles se les expliquent, elles en comprennent la possibilité, et elles y croient *même sans avoir vu*. Avant de parler de certains faits, nous avons donc dû attendre que les principes fondamentaux fussent suffisamment développés pour pouvoir s'en rendre compte ; celui de la transfiguration est de ce nombre. Le spiritisme est pour nous plus qu'une croyance : c'est une science, et nous sommes heureux de voir que nos lecteurs nous ont compris.

Diatribes.

Quelques personnes s'attendent sans doute à trouver ici une réponse à certaines attaques assez peu mesurées dont la société, nous personnellement, et les partisans du spiritisme en général ont été l'objet dans ces derniers temps. Nous les prions de vouloir bien se reporter à notre article sur la polémique spirite placé en tête de notre numéro de novembre dernier, où nous avons fait notre profession de foi à cet égard. Nous n'y ajouterons que peu de mots, n'ayant pas le loisir de nous occuper de toutes ces discussions oiseuses. Que ceux qui ont du temps à perdre pour rire de tout, même de ce qu'ils ne comprennent pas, faire de la médisance, de la calomnie ou du bel-esprit, se contentent, nous n'avons pas la prétention de les en empêcher. La société parisienne des Etudes spirites, composée d'hommes honorables par leur savoir et leurs positions, tant Français qu'Étrangers, de médecins, de littérateurs, d'artistes, de fonctionnaires, d'officiers, de négociants, etc., recevant chaque jour les plus hautes notabilités sociales, et correspondant avec toutes les parties du monde, est au-dessus des petites intrigues de la jalousie et de l'amour-propre ; elle poursuit ses travaux dans le calme et le recueillement, sans s'inquiéter des quolibets qui n'épargnent pas même les corps les plus respectables.

Quand au spiritisme en général, comme c'est une des puissances de la

nature, la raillerie viendra s'y briser, comme elle s'est brisée contre tant d'autres choses que le temps a consacrées ; cette utopie, cette tocade, comme l'appellent certaines gens, a déjà fait le tour du globe et toutes les diatribes ne l'empêcheront pas plus de marcher que jadis les anathèmes n'ont empêché la terre de tourner. Laissons donc les railleurs rire à leur aise, puisque tel est leur bon plaisir ; ils en seront pour leurs frais d'esprit ; ils rient bien de la religion, pourquoi ne riraient-ils pas du spiritisme qui n'est qu'une science ? En attendant ils nous servent plus qu'ils ne nous nuisent et nous économisent des frais de publicité, car il n'est pas un de leurs articles, plus ou moins spirituels, qui n'ait fait vendre quelques-uns de nos livres et procuré quelques abonnements. Merci donc à eux pour le service qu'ils nous rendent sans le vouloir.

Nous dirons également peu de chose pour ce qui nous touche personnellement ; si ceux qui nous attaquent ostensiblement ou par-dessous main, croient nous troubler, ils perdent leur temps ; s'ils pensent à nous barrer le chemin, ils se trompent également, puisque nous ne demandons rien, et n'aspirons à rien qu'à nous rendre utile dans la limite des forces que Dieu nous a données ; quelque modeste que soit notre position, nous nous contentons de ce qui, pour beaucoup, serait de la médiocrité ; nous n'ambitionnons ni rang, ni fortune, ni honneurs ; nous ne recherchons ni le monde, ni ses plaisirs ; ce que nous ne pouvons avoir ne nons cause aucun regret : nous le voyons avec la plus complète indifférence ; cela n'est pas dans nos goûts, par conséquent nous ne portons envie à aucun de ceux qui possèdent ces avantages, si avantages il y a, ce qui à nos yeux est une question, car les puériles jouissances de ce monde n'assurent pas une meilleure place dans l'autre, loin de là ; notre vie est toute de labeur et d'étude, consacrant au travail jusqu'aux instants du repos : il n'y a pas là de quoi faire des jaloux. Nous apportons, comme tant d'autres, notre pierre à l'édifice qui s'élève ; mais nous rougirions de nous en faire un échelon pour arriver à quoi que ce soit ; que d'autres en apportent plus que nous ; que d'autres travaillent autant que nous et mieux que nous, nous le verrons avec une joie sincère ; ce que nous voulons avant tout, c'est le triomphe de la vérité, de quelque part qu'elle vienne, n'ayant pas la prétention d'avoir seul la lumière ; s'il en doit rejaillir quelque gloire, le champ est ouvert à tout le monde, et nous tendrons la main à tous ceux qui, dans cette rude carrière, nous suivront loyalement, avec abnégation et sans arrière pensée personnelle.

Nous savions bien qu'en arborant ouvertement le drapeau des idées dont nous nous sommes fait un des propagateurs, en bravant les préjugés, nous nous attirerions des ennemis, toujours prêts à décocher des traits enveni-

més contre quiconque lève la tête et se met en évidence; mais il y a cette différence entre eux et nous, c'est que nous ne leur en voulons pas du mal qu'ils cherchent à nous faire, parce que nous faisons la part de la faiblesse humaine, et c'est en cela seulement que nous croyons leur être supérieur ; on s'abaisse par l'envie, la haine, la jalousie et toutes les mesquines passions : on s'élève par l'oubli des offenses. C'est là la morale spirite; ne vaut-elle pas celle des gens qui déchirent leur prochain? c'est celle que nous ont dictée les Esprits qui nous assistent, et l'on peut juger par là s'ils sont *bons* ou *mauvais*. Elle nous montre les choses d'en haut si grandes et celles d'en bas si petites qu'on ne peut que plaindre ceux qui se torturent volontairement pour se donner quelque éphémère satisfaction d'amour-propre

---

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Paul Gaimard.

Médecin de la marine et voyageur naturaliste, décédé le 11 décembre 1858; évoqué le 24 du même mois, à l'âge de 64 ans, par un de ses amis, M. Sardou.

1. Evocation. — R. Je suis là; que veux-tu?

2. Quel est ton état actuel? — R. J'erre comme les Esprits qui quittent la terre et qui ont le désir de s'avancer dans les voies du bien. Nous cherchons, nous étudions, et puis nous choisissons.

3. Tes idées sur la nature de l'homme sont-elles modifiées? — R. Beaucoup; tu peux le penser.

4. Quel jugement portes-tu maintenant sur le genre de vie que tu as menée pendant l'existence que tu viens de terminer ici-bas? — R. J'en suis content, car j'ai travaillé.

5. Tu croyais que, pour l'homme, tout finit à la tombe : de là ton épicurisme et le désir que tu exprimais quelquefois de vivre des siècles pour bien jouir de la vie. Que penses-tu des vivants qui n'ont pas d'autre philosophie que celle-là? — R. Je les plains, mais cela leur sert néanmoins : avec un tel système, ils peuvent apprécier froidement tout ce qui enthousiasme les autres hommes, et cela leur permet de juger sainement de bien des choses qui fascinent les crédules à trop bon compte.

Remarque. — C'est l'opinion personnelle de l'esprit; nous la donnons comme telle et non comme maxime.

6. L'homme qui s'efforce moralement plutôt qu'intellectuellement, fait-

il mieux que celui qui s'attache surtout au progrès intellectuel et néglige le progrès moral? — R. Oui; le moral passe avant. Dieu donne l'esprit comme récompense aux bons, tandis que le moral nous devons l'acquérir.

7. Qu'entends-tu par esprit que Dieu donne? — R. Une vaste intelligence.

8. Il y a cependant beaucoup de méchants qui ont une vaste intelligence. — R. Je l'ai dit. Vous avez demandé lequel il valait mieux chercher à acquérir; je vous ai dit que le moral est préférable; mais celui qui travaille à perfectionner son Esprit peut acquérir un haut degré d'intelligence. Quand donc entendrez-vous à demi-mot?

9. Es-tu complétement dégagé de l'influence matérielle du corps? — R. Oui; ce qui vous en a été dit ne comprend qu'une certaine classe de l'humanité.

Remarque. Il est arrivé plusieurs fois que des Esprits évoqués, même quelques mois après leur mort, ont déclaré être encore sous l'influence de la matière; mais ces Esprits avaient tous été des hommes qui n'avaient progressé ni moralement ni intellectuellement. C'est de cette classe de l'humanité que veut parler l'Esprit qui fut Paul Gaimard.

10. As-tu eu sur cette terre d'autres existences que la dernière? — R. Oui.

11. Cette dernière est-elle la conséquence de la précédente? — R. Non, il y a eu un grand espace de temps entre les deux.

12. Malgré ce long intervalle ne pourrait-il pas y avoir cependant un certain rapport entre ces deux existences? — R. Chaque minute de notre vie est la conséquence de la minute précédente, si tu l'entends ainsi.

Remarque. Le docteur B..., qui assistait à cet entretien, exprime l'opinion que certains penchants, certains instincts qui parfois s'éveillent en nous, pourraient bien être comme un reflet d'une existence antérieure. Il cite plusieurs faits parfaitement constatés de jeunes femmes qui, dans la grossesse, ont été poussées à des actes féroces, comme, par exemple, celle qui se jeta sur le bras d'un garçon boucher et le mordit à belles dents; une autre qui coupa la tête à un petit enfant, et porta elle-même cette tête au commissaire de police; une troisième qui tua son mari, le coupa en petits morceaux qu'elle sala et dont elle se nourrit pendant plusieurs jours. Le docteur demande si, dans une existence antérieure, ces femmes n'avaient pas été anthropophages.

13. Tu as entendu ce que vient de dire le docteur B...; est-ce que ces instincts désignés sous le nom d'envies de femmes grosses sont des conséquences d'habitudes contractées dans une existence antérieure? — R.

Non ; folie *transitoire;* passion à son plus haut degré; l'Esprit est éclipsé par la volonté.

Remarque. Le docteur B... fait observer qu'effectivement les médecins considèrent ces actes comme des cas de folie transitoire. Nous partageons cette opinion, mais non par les mêmes motifs, attendu que ceux qui ne sont pas familiarisés avec les phénomènes spirites, sont généralement portés à les attribuer aux seules causes qu'ils connaissent. Nous sommes persuadés que nous devons avoir des réminiscences de certaines dispositions morales antérieures ; nous ajoutons même qu'il est impossible qu'il en soit autrement, le progrès ne pouvant s'accomplir que graduellement ; mais ce ne peut être ici le cas, et ce qui le prouve, c'est que les personnes dont on vient de parler ne donnaient aucun signe de férocité en dehors de leur état pathologique : il n'y avait évidemment chez elles qu'une perturbation momentanée des facultés morales. On reconnaît le reflet des dispositions antérieures à d'autres signes en quelque sorte non équivoques et que nous développerons dans un article spécial, avec des faits à l'appui.

14. Chez toi, dans ta dernière existence, y a-t-il eu à la fois progrès moral et progrès intellectuel? — R. Oui ; intellectuel surtout.

15. Pourrais-tu nous dire quel était le genre de ton avant-dernière existence? — R. Oh! je fus obscur. J'eus une famille que je rendis malheureuse ; je l'ai bien expié plus tard. Mais pourquoi me demander cela? C'est bien passé, et je suis maintenant dans de nouvelles phases.

Remarque. P, Gaimard est mort célibataire à l'âge de 64 ans. Plus d'une fois il a pu regretter de ne pas avoir de foyer domestique.

16. Espères-tu être bientôt réincarné? — R. Non, je veux chercher avant. Nous aimons cet état d'erraticité, parce que l'âme se possède mieux ; l'Esprit a plus conscience de sa force ; la chair charge, obscurcit, entrave.

Remarque. Tous les Esprits disent qu'à l'état errant ils cherchent, étudient, observent pour faire leur choix. N'est-ce pas la contrepartie de la vie corporelle? Ne cherchons-nous pas souvent pendant des années avant de fixer notre choix sur la carrière que nous croyons la plus propre à nous faire faire notre chemin? N'en changeons-nous pas quelquefois à mesure que nous avançons en âge? Chaque jour n'est-il pas employé à chercher ce que nous ferons le lendemain?

Or, qu'est-ce que les différentes existences corporelles pour l'Esprit, sinon des phases, des périodes, des jours de la vie spirite qui est, comme nous le savons, la vie normale, la vie corporelle n'étant que transitoire et passagère? Quoi de plus sublime que cette théorie? N'est-elle pas en rapport avec l'harmonie grandiose de l'univers? Encore une fois ce n'est pas

nous qui l'avons inventée, et nous regrettons de n'en avoir pas le mérite; mais plus nous l'approfondissons, plus nous la trouvons féconde en solutions de problèmes jusqu'alors inexpliqués.

17. Sur quelle planète penses-tu, ou désires-tu être réincarné? — R. Je ne sais pas ; donne-moi le temps de chercher.

18. Quel genre d'existence demanderas-tu à Dieu? — R. La continuation de cette dernière ; le plus grand développement possible des facultés intellectuelles.

19. Tu parais toujours placer en première ligne le développement des facultés intellectuelles, faisant moins de cas des facultés morales, malgré ce que tu as dit précédemment. — R. Mon cœur n'est pas encore assez formé pour bien apprécier les autres.

20, Vois-tu d'autres Esprits, et es-tu en relation avec eux? — R. Oui.

21. Parmi ces Esprits y en a-t-il que tu aies connu sur cette terre? — R. Oui; Dumont-d'Urville.

22. Vois-tu aussi l'Esprit de Jacques Arago, avec lequel tu as voyagé? — R. Oui.

23, Ces Esprits sont-ils dans la même condition que toi? — R. Non; les uns plus haut, les autres plus bas.

24. Nous voulons parler de l'Esprit de Dumont-d'Urville et de Jacques Arago. — R. Je ne veux pas spécialiser.

25. Es-tu satisfait que nous t'ayons évoqué?. — R. Oui, surtout par une personne.

26. Pouvons-nous faire quelque chose pour toi? — R. Oui.

27. Si nous t'évoquions dans quelques mois, voudrais-tu bien répondre encore à nos questions? — R. Avec plaisir. Adieu.

28. Tu nous dis adieu; fais-nous le plaisir de nous dire où tu vas. — R. Je vais de ce pas (pour parler comme j'aurais fait il a quelques jours) traverser un espace mille fois plus considérable que le chemin que je fis sur terre dans mes voyages que je croyais si lointains; et cela, en moins d'une seconde, d'une pensée. Je vais dans une réunion d'Esprits où je prendrai des leçons, et où je pourrai apprendre ma nouvelle science, ma nouvelle vie. Adieu.

Remarque. Quiconque a parfaitement connu M. Paul Gaimard, avouera que cette communication est bien marquée du cachet de son individualité. Apprendre, voir, connaître, était sa passion dominante : c'est ce qui explique ses voyages autour du monde et dans les régions du pôle nord, ainsi que ses excursions en Russie et en Pologne, à la première apparition du choléra en Europe, Dominé par cette passion et par le besoin de la satis-

faire, il conservait un rare sangfroid dans les plus grands dangers ; c'est ainsi que par son calme et par sa fermeté, il sut se tirer des mains d'une troupe d'anthropophages qui l'avaient surpris dans l'intérieur d'une île de l'Océanie.

Une parole de lui caractérise parfaitement cette avidité de voir des faits nouveaux, d'assister au spectacle d'accidents imprévus. « Quel bonheur ! s'écria-t-il un jour pendant la période la plus dramatique de 1848, quel bonheur de vivre à une époque si fertile en événements extraordinaires et inattendus ! »

Son esprit, tourné presque uniquement vers les sciences qui traitent de la matière organisée, avait trop négligé les sciences philosophiques : aussi serait-on en droit de dire qu'il manquait d'élévation dans les idées. Cependant aucun acte de sa vie ne prouve qu'il ait jamais méconnu les grandes lois morales imposées à l'humanité. En somme, M. Paul Gaimard avait une belle intelligence : essentiellement probe et honnête, naturellement obligeant, il était incapable de faire le moindre tort à personne. On ne peut lui reprocher peut-être que d'avoir été un peu trop ami des plaisirs ; mais le monde et les plaisirs ne corrompirent ni son jugement ni son cœur : aussi M. Paul Gaimard a-t-il mérité les regrets de ses amis et de tous ceux qui le connaissaient. SARDOU.

Mme Reynaud,

Somnambule, décédée à Annonay, il y a environ un an ; sa lucidité était surtout remarquable pour les questions médicales, quoiqu'illettrée dans son état naturel.

Un de nos correspondants, qui l'avait connue de son vivant, pensant qu'on pourrait en obtenir des renseignements utiles, nous adressa quelques questions qu'il nous pria de lui faire, si nous jugions à propos de l'interroger, ce que nous fîmes dans la séance de la Société du 28 janvier 1859. Aux questions de notre correspondant, nous avons ajouté toutes celles qui nous ont paru avoir quelque intérêt.

1. Évocation. — R. Je suis là ; que me voulez-vous ?

2. Avez-vous un souvenir exact de votre existence corporelle ? — R. Oui, très précis.

3. Pouvez-vous nous dépeindre votre situation actuelle ? — R. C'est la même que celle de tous les Esprits qui habitent notre terre : généralement ils possèdent l'intuition du bien, et pourtant ne peuvent pas obtenir le bonheur parfait, réservé seulement à plus de perfection.

4. De votre vivant, vous étiez somnambule lucide ; pourriez-vous nous dire si votre lucidité d'alors était analogue à celle que vous avez maintenant, comme Esprit? — R. Non : elle différait en ce qu'elle n'avait pas la promptitude et la justesse que mon Esprit possède aujourd'hui.

5. La lucidité somnambulique est-elle une anticipation de la vie spirite, c'est-à-dire un isolement de l'Esprit, par rapport à la matière? — R. C'est une des phases de la vie terrestre ; mais la vie terrestre est la même que la vie céleste.

6. Qu'entendez-vous, en disant que la vie terrestre est la même que la vie céleste? — R. Que la chaîne des existences est formée d'anneaux suivis et continus : aucune interruption n'en vient arrêter le cours. On peut donc dire que la vie terrestre est la suite de la vie céleste précédente et le prélude de la vie céleste future, et ainsi de suite, pour toutes les incarnations qu'un Esprit peut avoir à subir : ce qui fait qu'il n'y a pas entre ces deux existences une séparation aussi absolue que vous le croyez.

Remarque. — Pendant la vie terrestre l'Esprit ou l'âme peut agir indépendamment de la matière, et l'homme jouit, dans certains moments, de la vie spirite, soit pendant le sommeil, soit même à l'état de veille. Les facultés de l'Esprit s'exerçant malgré la présence des corps, il y a entre la vie terrestre et celle d'outre-tombe une corrélation constante qui a fait dire à Mme Reynaud que c'est la même : la réponse subséquente a clairement défini sa pensée.

7. Pourquoi alors tout le monde n'est-il pas somnambule? — R. Vous ignorez donc encore que vous l'êtes tous, même sans sommeil et très éveillés, à des degrés différents.

8. Nous concevons que nous le soyons tous plus ou moins pendant le sommeil, puisque l'état de rêve est une sorte de somnambulisme imparfait ; mais qu'entendez-vous en disant que nous le sommes, même à l'état de veille? — R. N'avez-vous pas les intuitions dont on ne se rend pas compte, et qui ne sont autre chose qu'une faculté de l'Esprit? Le poëte est un médium, un somnambule.

9. Votre faculté somnambulique a-t-elle contribué à votre développemement comme Esprit après la mort? — R. Peu.

10. Au moment de la mort, avez-vous été longtemps dans le trouble? — R. Non ; je me reconnus bientôt : j'étais entourée d'amis.

11. Attribuez-vous à votre lucidité somnambulique votre prompt dégagement? — R. Oui, un peu. Je connaissais d'avance le sort des mourants ; mais cela ne m'eût servi de rien, si je n'eusse possédé une âme capable de trouver une vie meilleure par plus de bonnes facultés.

12. Peut-on être bon somnambule sans posséder un Esprit d'un ordre

élevé? — R. Oui. Les facultés sont toujours en rapport : seulement vous vous vous trompez, en croyant que telles facultés demandent de bonnes dispositions ; non, ce que vous croyez bon est souvent mauvais : je développerai cela, si vous ne comprenez pas.

Il y a des somnambules qui possèdent l'avenir, qui racontent des faits arrivés et dont ils n'ont aucune connaissance dans leur état normal ; il y en a d'autres qui savent parfaitement dépeindre les caractères de ceux qui les interrogent, indiquer exactement un nombre d'années, une somme d'argent, etc. : cela ne demande aucune supériorité réelle ; c'est simplement l'exercice de la faculté que possède l'Esprit et qui se manifeste chez la somnambule endormie. Ce qui demande une réelle supériorité, c'est l'usage qu'elle peut en faire pour le bien ; c'est la conscience du bien et du mal ; c'est de connaître Dieu mieux que les hommes ne le connaissent ; c'est de pouvoir donner des conseils propres à faire progresser dans la voie du bien et du bonheur.

13. L'usage qu'un somnambule fait de sa faculté influe-t-il sur son état d'Esprit, après la mort? — R. Oui, beaucoup, comme l'usage bon ou mau- de toutes les facultés que Dieu nous a données.

14. Veuillez nous expliquer comment vous aviez des connaissances médicales sans avoir fait aucune étude? — R. Toujours faculté spirituelle : d'autres Esprits me conseillaient ; j'étais médium : c'est l'état de tous les somnambules.

15, Les médicaments que prescrit un somnambule lui sont-ils toujours indiqués par d'autres Esprits, ou bien le sont-ils aussi par l'instinct, comme chez les animaux qui vont chercher l'herbe qui leur est salutaire? — R. On les lui indique s'il demande des conseils, dans le cas où son expérience ne suffit pas. Il les connaît à leurs qualités.

16. Le fluide magnétique est-il l'agent de la lucidité des somnambules, comme la lumière pour nous? — Non, il est l'agent du sommeil.

17. Le fluide magnétique est-il l'agent de la vue, à l'état d'Esprit? — R. Non.

18. Nous voyez-vous ici aussi clairement que si vous étiez vivante, avec votre corps? — R. Mieux, maintenant : ce que je vois de plus c'est l'homme intérieur.

19. Nous verriez-vous de même, si nous étions dans l'obscurité? — R. Aussi bien.

20. Nous voyez-vous aussi bien, mieux ou moins bien que vous ne nous auriez vus de votre vivant, mais en somnambulisme? — R. Mieux encore.

21 Quel est l'agent ou l'intermédiaire qui vous sert à nous voir? — R. Mon Esprit. Je n'ai ni œil, ni prunelle, ni rétine, ni cils, et pourtant je

vous vois mieux qu'aucun de vous ne voit son voisin : c'est par l'œil que vous voyez, mais c'est votre Esprit qui voit.

22. Avez-vous conscience de l'obscurité? — R. Je sais qu'elle existe pour vous; pour moi il n'y en a pas.

Remarque. Ceci confirme ce qui nous a été dit de tout temps que la faculté de voir est une propriété inhérente à la nature même de l'Esprit et qui réside dans tout son être; dans le corps elle est localisée.

23. La double vue peut-elle être comparée à l'état somnambulique? — R. Oui : faculté qui ne vient point du corps.

24. Le fluide magnétique émane-t-il du système nerveux ou est-il répandu dans la masse atmosphérique? — R. Système nerveux; mais le système nerveux le puise dans l'atmosphère, foyer principal. L'atmosphère ne le possède pas par elle-même; il vient des êtres qui peuplent l'univers : ce n'est pas le néant qui le produit, c'est au contraire l'accumulation de la vie et de l'électricité que dégage cette foule d'existences.

25. Le fluide nerveux est-il un fluide propre, ou serait-il le résultat d'une combinaison de tous les autres fluides impondérables qui pénètrent dans le corps, tels que le calorique, la lumière, l'électricité? — R. Oui et non : vous ne connaissez pas assez ces phénomènes pour en parler ainsi; vos termes n'expriment pas ce que vous voulez dire.

26. D'où vient l'engourdissement produit par l'action magnétique? — R. Agitation produite par la surcharge du fluide qui encombre le magnétisé.

27. La puissance magnétique, chez le magnétiseur, dépend-elle de sa constitution physique? — R. Oui, mais beaucoup de son caractère : en un mot, de lui-même.

28. Quelles sont les qualités morales qui, chez un somnambule, peuvent aider au développement de sa faculté? — R. Les bonnes : vous me demandez ce qui peut aider.

29. Quels sont les défauts qui lui nuisent le plus? — R. La mauvaise foi.

30. Quelles sont les qualités les plus essentielles, chez le magnétiseur? — R. Le cœur; les bonnes intentions toujours soutenues; le désintéressement.

31. Quels sont les défauts qui lui nuisent le plus? — R. Les mauvais penchants, ou plutôt le désir de nuire.

32. De votre vivant voyiez-vous les Esprits dans votre état somnambulique? — R. Oui.

33. Pourquoi tous les somnambules ne les voient-ils pas? — R. Tous les voient par moments et à différents degrés de clarté.

34. D'où vient à certaines personnes non somnambules la faculté de

voir les Esprits à l'état de veille? — R. Cela est donné par Dieu, comme à d'autres l'intelligence ou la bonté.

35. Cette faculté vient-elle d'une organisation physique spéciale? — R. Non.

36. Cette faculté peut-elle se perdre? — R. Oui, comme elle peut s'acquérir.

37. Quelles sont les causes qui peuvent la faire perdre? — R. Les intentions mauvaises, nous l'avons dit. Pour première condition il faut chercher à se proposer réellement d'en faire un bon usage; cela une fois défini, jugez si vous méritez cette faveur, car elle n'est pas donnée inutilement. Ce qui nuit à ceux qui la possèdent, c'est qu'il s'y mêle presque toujours cette malheureuse passion humaine que vous connaissez si bien (l'orgueil), même avec le désir d'amener les meilleurs résultats; on se glorifie de ce qui n'est l'œuvre que de Dieu, et souvent on veut en faire son profit. — Adieu.

38. Où allez-vous en nous quittant? — R. A mes occupations,

39. Pourriez-vous nous dire quelles sont vos occupations? — R. J'en ai comme vous; je tâche d'abord de m'instruire, et pour cela je me mêle aux sociétés meilleures que moi; comme délassement je fais le bien, et ma vie se passe dans l'espérance d'atteindre à un plus grand bonheur. Nous n'avons aucun besoin matériel à satisfaire, et par conséquent toute notre activité se porte vers notre progrès moral.

Hitoti, chef taïtien.

Un officier de marine, présent à la séance de la Société du 4 février dernier, témoigna le désir d'évoquer un chef taïtien, nommé Hitoti, qu'il avait personnellement connu pendant son séjour dans l'Océanie.

1. Évocation. — R. Que voulez-vous?

2. Pourriez-vous nous dire pourquoi vous avez embrassé de préférence la cause française dans l'Océanie? — R. J'aimais cette nation; du reste, mon intérêt me le commandait.

3. Avez-vous été satisfait du voyage que nous avons fait faire en France à votre petit-fils, et des soins que nous lui avons donnés? — R. Oui, et non. Ce voyage a peut-être beaucoup perfectionné son esprit, mais cela l'a complétement rendu étranger à sa patrie, en lui donnant des idées qui n'auraient jamais dû naître en lui.

4. Des récompenses que vous avez reçues du gouvernement français, quelles sont celles qui vous ont le plus satisfait? — R. Les décorations.

5. Et parmi les décorations, laquelle préfériez-vous? — R. La Légion d'honneur.

Remarque. Cette circonstance était ignorée du médium et de tous les assistants; elle a été confirmée par la personne qui faisait l'évocation. Quoique le médium qui servait d'intermédiaire fut intuitif, et non mécanique, comment cette pensée aurait-elle pu être la sienne propre? On le concevrait pour une question banale, mais cela n'est pas admissible quand il s'agit d'un fait positif dont rien ne pouvait lui donner l'idée.

6. Êtes-vous plus heureux maintenant que de votre vivant? — Oui, beaucoup plus.

7. Dans quel état est votre Esprit? — R. Errant, devant me réincarner bientôt.

8. Quelles sont vos occupations dans votre vie errante? — R. M'instruire.

Remarque. Cette réponse est presque générale chez tous les Esprits errants; ceux qui sont plus avancés moralement ajoutent qu'ils s'occupent à faire le bien, et assistent ceux qui ont besoin de conseils.

9. De quelle manière vous instruisez-vous, car vous ne devez pas le faire de la même manière que de votre vivant? — R. Non; je travaille mon esprit; je voyage. Je comprends que cela est peu intelligible pour vous; vous serez au fait plus tard.

10. Quelles sont les contrées que vous fréquentez le plus volontiers? — R. Contrées? Je ne voyage plus sur votre terre, soyez-en bien persuadés; je vais plus haut, plus bas, au-dessus, au-dessous, moralement et physiquement. J'ai vu et examiné avec le plus grand soin des mondes à votre orient et à votre couchant qui sont encore dans un état de barbarie affreuse, et d'autres qui sont puissamment élevés au-dessus de vous.

11. Vous avez dit que vous seriez bientôt réincarné, savez-vous dans quel monde? — R. Oui, j'y ai été souvent.

12. Pouvez-vous le désigner? — R. Non.

13. Pourquoi, dans vos voyages négligez-vous la terre? — R. Je la connais.

14. Quoique vous ne voyagiez plus sur cette terre, pensez-vous encore à quelques-unes des personnes que vous y avez pu aimer? — R. Peu.

15. Vous ne vous occupez donc plus de ceux qui vous ont témoigné de l'affection? — R. Peu.

16. Vous les rappelez-vous? — R. Très-bien; mais nous nous reverrons, et je compte payer tout cela. On me demande si je m'en occupe? non, mais je ne les oublie pas pour cela.

17. N'avez-vous pas revu cet ami auquel je faisais allusion tout à l'heure

et qui est mort comme vous? — R. Oui, mais nous nous reverrons plus matériellement ; nous serons incarnés dans une même sphère, et nos existence se toucheront.

18. Nous vous remercions d'avoir bien voulu répondre à notre appel.— R. Adieu ; travaillez et pensez.

Remarque. La personne qui a fait l'évocation et qui connaît les mœurs de ces peuples, déclare que cette dernière phrase est conforme à leurs habitudes; c'est chez eux une locution d'usage en quelque sorte banale, et que ne pouvait deviner le médium. Il reconnaît également que tout l'entretien est en rapport avec le caractère de l'Esprit évoqué, et que son identité est évidente pour lui.

La réponse à la question 17 offre une particularité remarquable : *Nous serons incarnés dans une même sphère, et nos existences se toucheront.* Il est avéré que les êtres qui se sont aimés se retrouvent dans le monde des Esprits, mais il paraît en outre, d'après beaucoup de réponses analogues, qu'ils peuvent se suivre quelquefois dans une autre existence corporelle où les circonstances les rapprochent sans qu'ils s'en doutent, soit par des liens de parenté, soit par des relations amicales. Ceci nous donne la raison de certaines sympathies.

Un Esprit follet.

M. J..., un de nos collègues de la Société, avait vu à plusieurs reprises des flammes bleues se promener sur son lit. Ayant acquis la certitude que c'était une manifestation, nous eûmes l'idée, le 20 janvier dernier, d'évoquer un de ces Esprits, afin de nous édifier sur sa nature.

1. Évocation. — R. Et que me veux-tu ?

2. Dans quel but t'es-tu manifesté chez M. J......? — R. Que t'importe?

3. A moi, cela importe peu, c'est vrai ; mais cela n'est pas indifférent pour M. J... — R. Ah ! la belle raison !

Remarque. Ces premières questions ont été faites par M. Kardec. M. J... poursuit l'interogatoire.

4. C'est que je ne reçois pas volontiers tout le monde chez moi. — R. Tu as tort ; je suis très bon.

5. Fais-moi donc le plaisir de me dire ce que tu venais faire chez moi? — R. Crois-tu, par hasard, que, parce que je suis bon, je doive t'obéir ?

6. Il m'a été dit que tu es un Esprit très léger. — R. On m'a fait une bien mauvaise réputation mal à propos.

7. Si c'est une calomnie, prouve-le. — R. Je n'y tiens pas.

8. Je pourrais bien employer un moyen pour te faire connaître. — R. Cela ne pourra que me divertir, ma foi, un peu.

9. Je te somme de me dire ce que tu venais faire chez moi. — R. Je n'avais qu'un but, celui de me divertir.

10. Ceci n'est pas en rapport avec ce qui m'a été dit par des Esprits supérieurs. — R. J'ai été envoyé chez toi, tu en connais la raison. Es-tu content?

11. Tu as donc menti? — R. Non.

12. Tu n'avais donc pas de mauvaises intentions? — R. Non; on te l'a dit ainsi que moi.

13. Pourrais-tu me dire quel est ton rang parmi les Esprits? — R. Ta curiosité me plaît.

14. Puisque tu prétends être bon, pourquoi me réponds-tu d'une manière aussi peu convenable? — R. Est-ce que je t'aurais insulté?

15. Non; mais pourquoi réponds-tu d'une manière évasive, et te refuses-tu à me donner les renseignements que je te demande? — R. Je suis libre de faire ce que je veux, sous le commandement cependant de certains Esprits.

16. Allons, je vois avec plaisir que tu commences à devenir plus convenable, et j'en augure que je vais avoir avec toi des rapports plus aimables. — R. Mets tes phrases de côté; tu feras beaucoup mieux.

17. Sous quelle forme es-tu ici? — R. De forme, je n'en ai pas.

18. Sais-tu ce que c'est que le périsprit? — R. Non; à moins que ce soit du vent.

19. Que pourrais-je faire qui te soit agréable? — R. Je te l'ait dit: tais-toi.

20. La mission que tu-es venu remplir chez moi t'a-t-elle fait avancer comme Esprit? — R. Ceci est une autre affaire; ne m'adresse pas de telles questions. Tu sais que j'obéis à certains Esprits; adresse-toi à eux; quant à moi, je demande à m'en aller.

21. Aurions-nous eu de mauvais rapports, dans une autre existence, et serait-ce la cause de ta mauvaise humeur? — R. Tu ne te rappelles-pas le mal que tu as dit de moi, et cela à qui voulait l'entendre. Tais-toi, je te dis.

22. Je n'ai dit de toi que ce qui m'a été dit par des Esprits supérieurs à toi. — R. Tu as dit aussi que je t'avais obsédé.

23. As-tu été satisfait du résultat que tu as obtenu? — R. Ceci est mon affaire.

24. Tu tiens donc toujours à ce que je conserve de toi une mauvaise opinion? — R. C'est possible; je m'en vais.



Remarque. On peut voir, par les entretiens que nous rapportons, la diversité extrême qu'il y a dans le langage des Esprits, selon le degré de leur élévation. Celui des Esprits de cette nature est presque toujours caractérisé par la brusquerie et l'impatience; quand ils sont appelés dans des réunions sérieuses, on sent qu'ils n'y viennent pas de bon gré; ils ont hâte de s'en aller, et cela parce qu'il n'y sont pas à leur aise, au milieu de leurs supérieurs et de gens qui les mettent en quelque sorte sur la sellette. Il n'en est pas de même dans les réunions frivoles, où l'on s'amuse de leurs facéties; ils sont dans leur centre et s'en donnent à cœur joie.

Pline le jeune.

Lettre de Pline le jeune à Sura.

(Livre VII. — Lettre 27e.)

« Le loisir dont nous jouissons vous permet d'enseigner et me permet d'apprendre. Je voudrais donc bien savoir si les fantômes ont quelque chose de réel, s'ils ont une vraie figure, si ce sont des génies, ou si ce ne sont que de vaines images qui se tracent dans une imagination troublée par la crainte. Ce qui me fait pencher à croire qu'il y a de véritables spectres, c'est ce qu'on m'a dit être arrivé à Curtius Rufus. Dans le temps qu'il était encore sans fortune et sans nom, il avait suivi en Afrique celui à qui le gouvernement en était échu. Sur le déclin du jour, il se promenait sous un portique, lorsqu'une femme, d'une taille et d'une beauté plus qu'humaines se présente à lui : « Je suis, dit-elle, l'Afrique. Je viens te prédire ce qui doit t'arriver. « Tu iras à Rome, tu rempliras les plus grandes charges, et tu reviendras « ensuite gouverner cette province où tu mourras. »

Tout arriva comme elle l'avait prédit. On conte même, qu'abordant à Carthage, et sortant de son vaisseau, la même figure se présenta devant lui, et vint à sa rencontre sur le rivage.

« Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il tomba malade, et que, jugeant de l'avenir par le passé, du malheur qui le menaçait par la bonne fortune qu'il avait éprouvée, il désespéra d'abord de sa guérison, malgré la bonne opinion que les siens en avaient conçue.

« Mais voici une autre histoire qui ne vous paraîtra pas moins surprenante, et qui est bien plus horrible. Je vous la donnerai telle que je l'ai reçue. — Il y avait à Athènes une maison fort grande et fort logeable, mais dé-

criée et déserte. Dans le plus profond silence de la nuit, on entendait un bruit de fers, et, si l'on prêtait l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaînes, qui paraissait d'abord venir de loin, et ensuite s'approcher. Bientôt on voyait un spectre fait comme un vieillard, très maigre, très abattu, qui avait une longue barbe, les cheveux hérissés, des fers aux pieds et aux mains, qu'il secouait horriblement. De là, des nuits affreuses et sans sommeil pour ceux qui habitaient cette maison. L'insommie, à la longue, amenait la maladie, et la maladie, en redoublant la frayeur, était suivie de la mort. Car pendant le jour, quoique le spectre ne parût plus, l'impression qu'il avait faite le remettait toujours devant les yeux, et la crainte passée en donnait une nouvelle. A la fin, la maison fut abandonnée, et laissée tout entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu'elle était à louer ou à vendre, dans la pensée que quelqu'un, peu instruit d'une incommodité si terrible, pourrait y être trompé.

Le philosophe Athénodore vint à Athènes. Il aperçoit l'écriteau, il demande le prix. La modicité le met en défiance; il s'informe. On lui dit l'histoire, et loin de lui faire rompre son marché, elle l'engage à le conclure sans remise. Il s'y loge, et sur le soir il ordonne qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes, sa plume et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, de peur que son imagination n'allât au gré d'une crainte frivole se figurer des fantômes, il applique son esprit, ses yeux et sa main à écrire. Au commencement de la nuit un profond silence règne dans cette maison, comme partout ailleurs. Ensuite il entend des fers s'entrechoquer, des chaînes se heurter; il ne lève pas les yeux, il ne quitte point sa plume; il se rassure et s'efforce d'imposer à ses oreilles. Le bruit augmente, s'approche; il semble qu'il se fasse près de la porte de la chambre. Il regarde, il aperçoit le spectre, tel qu'on le lui avait dépeint. Ce spectre était debout et l'appelait du doigt. Athénodore lui fait signe de la main d'attendre un peu, et continue à écrire comme si de rien n'était. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes, qu'il fait sonner aux oreilles du philosophe. Celui-ci regarde encore une fois, et voit que l'on continue à l'appeler du doigt. Alors, sans tarder davantage, il se lève, prend la lumière et suit. Le fantôme marche d'un pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Arrivé dans la cour de la maison, il disparaît tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles, et les place à l'endroit où il avait été quitté, pour le pouvoir reconnaître. Le lendemain, il va trouver les magistrats, et les supplie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit. On le fait; on y trouve des os encore enlacés dans des chaînes; le temps avait consumé les chairs. Après qu'on les eut soigneusement rassem-

blés, on les ensevelit publiquement, et, depuis que l'on eût rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus le repos de cette maison.

« Ce que je viens de raconter, je le crois sur la foi d'autrui. Mais voici ce que je puis assurer aux autres sur la mienne. — J'ai un affranchi nommé Marcus, qui n'est point sans savoir. Il était couché avec son jeune frère. Il lui semblait voir quelqu'un assis sur son lit, et qui approchait des ciseaux de sa tête, et même lui coupait des cheveux au-dessus du front. Quand il fut jour, on aperçut qu'il avait le haut de la tête rasé, et ses cheveux furent trouvés répandus près de lui. Peu après, pareille aventure arrivée à un de mes gens ne me permit plus de douter de la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormait avec ses compagnons dans le lieu qui leur est destiné. Deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il le racontait) vinrent par les fenêtres, lui rasèrent la tête pendant qu'il était couché, et s'en retournèrent comme ils étaient venus. Le lendemain, lorsque le jour parut, on le trouva rasé, comme on avait trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avait coupés, épars sur le plancher.

« Ces aventures n'eurent aucune suite, si ce n'est que je ne fus point accusé devant Domitien, sous l'empire de qui elles arrivèrent. Je ne l'eusse pas échappé, s'il eût vécu, car on trouva dans son portefeuille une requête contre moi, donnée par Carus. De là on peut conjecturer que, comme la coutume des accusés est de négliger leurs cheveux, et de les laisser croître, ceux que l'on avait coupés à mes gens marquaient que j'étais hors de danger. Je vous supplie donc de mettre ici toute votre érudition en œuvre. Le sujet est digne d'une profonde méditation, et peut-être ne suis-je pas indigne que vous me fassiez part de vos lumières. Si, selon votre coutume, vous balancez les deux opinions contraires, faites pourtant que la balance penche de quelque côté pour me tirer de l'inquiétude où je suis, car je ne vous consulte que pour n'y plus être. — Adieu. »

Réponses de Pline le Jeune aux questions qui lui furent adressées dans la séance de la Société du 28 janvier 1859.

1. Évocation. — Rép. Parlez ; je répondrai.

2. Quoique vous soyez mort depuis 1743 ans, avez-vous le souvenir de votre existence à Rome du temps de Trajan ? — R. Pourquoi donc, nous, Esprits, ne pourrions-nous nous souvenir ? Vous vous souvenez bien des actes de votre enfance. Quest-ce donc pour l'Esprit une existence passée, sinon l'enfance des existences par lesquelles nous devons passer avant d'arriver à la fin de nos épreuves. Toute existence terrestre, ou enveloppée du voile matériel est un rapprochement vers l'éther et en même temps une

enfance spirituelle et matérielle; spirituelle, parce que l'Esprit est encore au début des épreuves; matérielle, parce qu'il ne fait qu'entrer dans les phases grossières par lesquelles il doit passer pour s'épurer et s'instruire.

3. Pourriez-vous nous dire ce que vous avez fait depuis cette époque? — R. Ce que j'ai fait, ce serait bien long; j'ai cherché à faire le bien; vous ne voulez pas sans doute passer des heures entières à attendre que j'aie fini; contentez-vous donc d'une réponse; je le répète, j'ai cherché à faire le bien, à m'instruire, et à amener les créatures terrestres et errantes à se rapprocher du créateur de toutes choses; de celui qui nous donne le pain de vie spirituelle et matérielle.

4. Quel monde habitez-vous? — R. Peu importe; je suis un peu partout: l'espace est mon domaine et celui de bien d'autres. Ce sont de ces questions auxquelles un Esprit sage et éclairé de la lumière sainte et divine ne doit pas répondre, ou seulement dans des occasions très rares.

5. Dans une lettre que vous écriviez à Sura, vous rapportez trois faits d'apparition; vous les rappelez-vous? — R. Je les soutiens parce qu'ils sont vrais; tous les jours vous avez des faits semblables auxquels vous ne faites pas attention; ils sont très simples, mais à l'époque à laquelle je vivais, nous les avons trouvés surprenantes; vous, vous ne devez pas vous en étonner; laissez donc de côté ces choses, vous en avez de plus extraordinaires.

6. Nous aurions pourtant le désir de vous adresser quelques questions à ce sujet. — R. Puisque je vous réponds d'une manière générale, cela doit suffire; cependant faites, si vous y tenez absolument; je serai laconique dans mes réponses.

7. Dans le premier fait, une femme apparaît à Curtius Rufus et lui dit qu'elle est l'Afrique. Qu'était-ce que cette femme? — R. Une grande figure; il me semble qu'elle est très-simple pour des hommes éclairés tels que ceux du XIXe siècle.

8. Quel motif faisait agir l'Esprit qui apparut à Athénodore, et pourquoi ce bruit de chaînes? — R. Figure de l'esclavage, manifestation; moyen de convaincre les hommes, d'appeler leur attention en faisant parler de la chose, et de prouver l'existence du monde spirituel.

9. Vous avez défendu devant Trajan la cause des chrétiens persécutés; était-ce par un simple motif d'humanité ou par conviction de la vérité de leur doctrine? — R. J'avais les deux motifs; l'humanité ne marchait qu'en seconde ligne.

10. Que pensez-vous de votre panégyrique de Trajan? — R. Il aurait besoin d'être refait.

11. Vous avez écrit une histoire de votre temps, elle a été perdue; vous

serait-il possible de réparer cette perte en nous la dictant? — R. Le monde des Esprits ne se manifeste pas spécialement pour ces choses-là; vous avez de ces sortes de manifestations, elles ont leur but; ce sont autant de jalons semés à droite et à gauche sur la grande voie de vérité, mais laissez taire et ne vous en occupez pas en y consacrant vos études; à nous le soin de voir et de juger ce qu'il importe que vous sachiez; chaque chose a son temps; ne vous écartez donc pas de la ligne que nous vous traçons.

12. On se plaît à rendre justice à vos bonnes qualités et surtout à votre désintéressement. On dit que vous n'exigiez rien de vos clients pour vos plaidoyers; ce désintéressement était-il aussi rare à Rome qu'il l'est chez nous? — R. Ne flattez donc pas mes qualités passées : je n'y tiens pas. Le désintéressement n'est guère de votre siècle; sur deux cents hommes, à peine en avez-vous un ou deux de vraiment désintéressés; vous savez bien que le siècle est à l'égoïsme et à l'argent. Les hommes d'à présent sont bâtis avec de la boue et ils se revêtent de métal. Autrefois il y avait du cœur, de l'étoffe chez les Anciens, maintenant il n'y a plus que la place.

13. Sans absoudre notre siècle, il nous semble cependant qu'il vaut encore mieux que celui où vous viviez, celui où la corruption était à son comble et où la délation ne connaissait rien de sacré. — R. Je fais une généralité qui est bien vraie; je sais qu'à l'époque où je vivais il n'y avait pas non plus beaucoup de désintéressement; mais cependant il y avait ce que vous ne possédez pas, je le répète, ou du moins à une dose très faible : l'amour du beau, du noble et du grand. Je parle pour tout le monde; l'homme d'à présent, surtout les peuples de l'Occident, particulièrement le Français, ont le cœur prompt à faire de grandes choses, mais ce n'est que l'éclair qui passe; après vient la réflexion, et la réflexion regarde et dit : le positif, le positif avant tout; et l'argent, et l'égoïsme de revenir prendre le dessus. Nous nous manifestons justement parce que vous vous écartez des grands principes donnés par Jésus. Au revoir, vous ne comprenez pas.

Remarque. Nous comprenons très bien que notre siècle laisse encore beaucoup à désirer; sa plaie est l'égoïsme, et l'égoïsme engendre la cupidité et la soif des richesses. Sous ce rapport, il est loin du désintéressement dont le peuple romain a donné tant d'exemples sublimes à une certaine époque, mais qui n'est pas celle de Pline. Il serait injuste pourtant de méconnaître sa supériorité à plus d'un égard, même sur les plus beaux temps de Rome, qui eurent aussi leurs exemples de barbarie. Il y avait alors de la férocité jusque dans la grandeur et le désintéressement; tandis que notre siècle marquera par l'adoucissement des mœurs, les sentiments de justice et d'humanité qui président à toutes les institutions qu'il voit naître, et jusque dans les querelles des peuples.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. Carion, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Tableau de la vie Spirite.

Tous, sans exception, nous atteignons tôt ou tard le terme fatal de la vie; nulle puissance ne saurait nous soustraire à cette nécessité, voilà qui est positif. Les préoccupations du monde nous détournent souvent de la pensée de ce qui se passe au delà de la tombe, mais quand arrive le moment suprême, il en est peu qui ne se demandent ce qu'ils vont devenir, car l'idée de quitter sans retour l'existence a quelque chose de navrant Qui pourrait, en effet, envisager avec indifférence une séparation absolue, éternelle, de tout ce que l'on a aimé? Qui pourrait voir sans effroi s'ouvrir devant soi le gouffre immense du néant où viendraient s'engloutir à jamais toutes nos facultés, toutes nos espérances? « Quoi! après moi, rien, plus rien que le vide; tout est fini sans retour; encore quelques jours et mon souvenir sera effacé de la mémoire de ceux qui me survivent; bientôt il ne restera nulle trace de mon passage sur la terre; le bien même que j'ai fait sera oublié des ingrats que j'ai obligés; et rien pour compenser tout cela, aucune autre perspective que celle de mon corps rongé par les vers! » Ce tableau de la fin du matérialiste, tracé par un Esprit qui avait vécu dans ces pensées, n'a-t-il pas quelque chose d'affreux, de glacial? La religion nous enseigne qu'il ne peut en être ainsi, et la raison nous le confirme; mais cette existence future, vague et indéfinie, n'a rien qui satisfasse notre amour du positif; c'est ce qui, chez beaucoup, engendre le doute. Nous avons une âme, soit; mais qu'est-ce que c'est que notre âme? A-t-elle une forme, une apparence quelconque? Est-ce un être limité ou indéfini? Les uns disent que c'est un souffle de Dieu, d'autres une étincelle, d'autres une partie du grand tout, le principe de la vie et de l'intelligence; mais qu'est-ce que tout cela nous apprend? On dit encore qu'elle est immatérielle; mais une chose immatérielle ne saurait avoir des proportions définies; pour nous ce n'est rien. La religion nous enseigne encore que nous serons heureux ou malheureux, selon le bien ou le mal que nous aurons fait; mais

quel est ce bonheur qui nous attend dans le sein de Dieu? Est-ce une béatitude, une contemplation éternelle, sans autre emploi que de chanter les louanges du Créateur? Les flammes de l'enfer sont-elles une réalité ou une figure? L'Église elle-même l'entend dans cette dernière acception, mais quelles sont ces souffrances? où est ce lieu de supplice? En un mot, que fait-on, que voit-on, dans ce monde qui nous attend tous? Personne, dit-on, n'est revenu pour nous en rendre compte. C'est une erreur, et la mission du spiritisme est précisément de nous éclairer sur cet avenir, de nous le faire, jusqu'à un certain point, toucher au doigt et à l'œil, non plus par le raisonnement, mais par les faits. Grâce aux communications spirites, ce n'est plus une présomption, une probabilité sur laquelle chacun brode à sa guise, que les poètes embellissent de leurs fictions, ou sèment d'images allégoriques qui nous trompent, c'est la réalité même qui nous apparaît, car ce sont les êtres mêmes d'outre-tombe qui viennent nous dépeindre leur situation, nous dire ce qu'ils font, qui nous permettent d'assister pour ainsi dire à toutes les péripéties de leur vie nouvelle, et, par ce moyen, nous montrent le sort inévitable qui nous attend selon nos mérites et nos méfaits. Y a-t-il là rien d'anti religieux? bien au contraire, puisque les incrédules y trouvent la foi, et les tièdes un renouvellement de ferveur et de confiance. Le spiritisme est donc le plus puissant auxiliaire de la religion. Puisque cela est, c'est que Dieu le permet, et il le permet pour ranimer nos espérances chancelantes, et nous ramener dans la voie du bien par la perspective de l'avenir qui nous attend.

Les entretiens familiers d'outre-tombe que nous donnons, les récits qu'ils contiennent de la situation des Esprits qui nous parlent, nous initient à leurs peines, à leurs joies, à leurs occupations; c'est le tableau animé de la vie spirite, et dans la variété même des sujets, nous pouvons trouver les analogies qui nous touchent. Nous allons essayer d'en résumer l'ensemble.

Prenons d'abord l'âme à sa sortie de ce monde, et voyons ce qui se passe dans cette transmigration. Les forces vitales s'éteignant, l'Esprit se dégage du corps au moment où cesse la vie organique; mais la séparation n'est pas brusque et instantanée. Elle commence quelquefois avant la cessation complète de la vie; elle n'est pas toujours complète à l'instant de la mort. Nous savons qu'entre l'Esprit et le corps il y a un lien semi-matériel qui constitue une première enveloppe; c'est ce lien qui n'est pas brisé subitement, et tant qu'il subsiste, l'Esprit est dans un état de trouble qu'on peut comparer à celui qui accompagne le réveil; souvent même il doute de sa mort; il sent qu'il existe, il se voit, et ne comprend pas qu'il puisse vivre sans son corps dont il se voit séparé; les liens qui l'unissent encore à la matière le rendent même accessible à certaines sensations qu'il prend pour

des sensations physiques; ce n'est que lorsqu'il est complétement libre que l'Esprit se reconnaît : jusque-là il ne se rend pas compte de sa situation. La durée de cet état de trouble, ainsi que nous l'avons dit en d'autres occasions, est très variable; elle peut être de plusieurs heures, comme de plusieurs mois, mais il est rare qu'au bout de quelques jours l'Esprit ne se reconnaisse pas plus ou moins bien. Cependant comme tout est étrange et inconnu pour lui, il lui faut un certain temps pour se familiariser avec sa nouvelle manière de percevoir les choses.

L'instant où l'un d'eux voit cesser son esclavage par la rupture des liens qui le retiennent au corps, est un instant solennel; à sa rentrée dans le monde des Esprits, il est accueilli par ses amis qui viennent le recevoir comme au retour d'un pénible voyage; si la traversée a été heureuse, c'est-à-dire, si le temps d'exil a été employé d'une manière profitable pour lui et l'élève dans la hiérarchie du monde des Esprits, ils le félicitent; là il retrouve ceux qu'il a connus, se mêle à ceux qui l'aiment et sympathisent avec lui, et alors commence véritablement pour lui sa nouvelle existence.

L'enveloppe semi-matérielle de l'Esprit constitue une sorte de corps d'une forme définie, limitée et analogue à la nôtre; mais ce corps n'a point nos organes et ne peut ressentir toutes nos impressions. Il perçoit cependant tout ce que nous percevons : la lumière, les sons, les odeurs, etc.; et ces sensations, pour n'avoir rien de matériel, n'en sont pas moins réelles; elles ont même quelque chose de plus clair, de plus précis, de plus subtil, parce qu'elles arrivent à l'Esprit sans intermédiaire, sans passer par la filière des organes qui les émoussent. La faculté de percevoir est inhérente à l'Esprit : c'est un attribut de tout son être; les sensations lui arrivent de partout et non par des canaux circonscrits. L'un d'eux nous disait en parlant de la vue : « C'est une faculté de l'Esprit et non du corps; vous voyez par les yeux, mais en vous ce n'est pas l'œil qui voit, c'est l'Esprit. »

Par la conformation de nos organes, nous avons besoin de certains véhicules pour nos sensations; c'est ainsi qu'il nous faut la lumière pour refléter les objets, l'air pour nous transmettre les sons; ces véhicules deviennent inutiles dès lors que nous n'avons plus les intermédiaires qui les rendaient nécessaires; l'Esprit voit donc sans le secours de notre lumière, entend sans avoir besoin des vibrations de l'air; c'est pourquoi il n'y a point pour lui d'obscurité. Mais des sensations perpétuelles et indéfinies, quelque agréables qu'elles soient, deviendraient fatigantes à la longue si l'on ne pouvait s'y soustraire; aussi l'Esprit a-t-il la faculté de les suspendre; il peut cesser à volonté de voir, d'entendre, de sentir telles ou telles choses, par conséquent, ne voir, n'entendre, ne sentir que ce qu'il veut; cette

faculté est en raison de sa supériorité, car il est des choses que les Esprits inférieurs ne peuvent éviter, et voilà ce qui rend leur situation pénible.

C'est cette nouvelle manière de sentir que l'Esprit ne s'explique pas tout d'abord, et dont il ne se rend compte que peu à peu. Ceux dont l'intelligence est encore arriérée ne la comprennent même pas du tout, et seraient fort en peine de la décrire ; absolument comme parmi nous, les ignorants voient et se meuvent sans savoir pourquoi ni comment.

Cette impuissance à comprendre ce qui est au-dessus de leur portée, jointe à la forfanterie, compagne ordinaire de l'ignorance, est la source des théories absurdes que donnent certains Esprits, et qui nous induiraient nous-mêmes en erreur si nous les acceptions sans contrôle, et sans nous être assurés, par les moyens que donne l'expérience et l'habitude de converser avec eux, du degré de confiance qu'ils méritent.

Il y a des sensations qui ont leur source dans l'état même de nos organes ; or les besoins inhérents à notre corps ne peuvent avoir lieu du moment que le corps n'existe plus. L'Esprit n'éprouve donc ni la fatigue, ni le besoin du repos, ni celui de nourriture, parce qu'il n'a aucune déperdition à réparer; il n'est affligé d'aucune de nos infirmités. Les besoins du corps entraînent des besoins sociaux qui n'existent plus pour les Esprits: ainsi pour eux les soucis des affaires, les tracasseries, les mille tribulations du monde, les tourments que l'on se donne pour se procurer les nécessités ou les superfluités de la vie n'existent plus ; ils prennent en pitié la peine que nous nous donnons pour de vains hochets ; et pourtant, autant les Esprits élevés sont heureux, autant les Esprits inférieurs souffrent, mais ces souffrances sont plutôt des angoisses qui pour n'avoir rien de physique n'en sont pas moins poignantes ; ils ont toutes les passions, tous les désirs qu'ils avaient de leur vivant (nous parlons des Esprits inférieurs), et leur châtiment est de ne pouvoir les satisfaire ; c'est pour eux une véritable torture qu'ils croient perpétuelle, parce que leur infériorité même ne leur permet pas d'en voir le terme, et c'est encore pour eux un châtiment.

La parole articulée est aussi une nécessité de notre organisation ; les Esprits n'ayant pas besoin de sons vibrants pour frapper leurs oreilles, se comprennent par la seule transmission de la pensée, comme il nous arrive souvent à nous-mêmes de nous comprendre par le seul regard. Les Esprits cependant font du bruit ; nous savons qu'ils peuvent agir sur la matière, et cette matière nous transmet le son ; c'est ainsi qu'ils font entendre, soit des coups frappés, soit des cris dans le vague de l'air, mais alors c'est pour nous qu'ils le font, et non pour eux. Nous aurons à revenir sur ce sujet dans un article spécial où nous traiterons de la faculté des médiums auditifs.

Tandis que nous traînons péniblement notre corps lourd et matériel sur

la terre, comme le galérien son boulet, celui des Esprits, vaporeux, éthéré, se transporte sans fatigue d'un lieu à un autre, franchit l'espace avec la rapidité de la pensée; il pénètre partout, aucune matière ne lui fait obstacle.

L'Esprit voit tout ce que nous voyons, et plus clairement que nous ne pouvons le faire; il voit de plus ce que nos sens bornés ne nous permettent pas de voir; pénétrant lui-même la matière, il découvre ce que la matière dérobe à notre vue.

Les Esprits ne sont donc point des êtres vagues, indéfinis, selon les définitions abstraites de l'âme que nous avons rapportées plus haut; ce sont des êtres réels, déterminés, circonscrits, jouissant de toutes nos facultés et de beaucoup d'autres qui nous sont inconnues, parce qu'elles sont inhérentes à leur nature; ils ont les qualités de la matière qui leur est propre, et composent le monde indivisible qui peuple l'espace, nous entoure, nous coudoie sans cesse. Supposons pour un instant que le voile matériel qui les dérobe à notre vue soit déchiré, nous nous verrions environnés d'une multitude d'êtres qui vont, viennent, s'agitent autour de nous, nous observent, comme nous sommes nous-mêmes quand nous nous trouvons dans une assemblée d'aveugles. Pour les Esprits nous sommes les aveugles, et ils sont les voyants.

Nous avons dit qu'en entrant dans sa nouvelle vie, l'Esprit est quelque temps à se reconnaître, que tout est étrange et inconnu pour lui. On se demandera sans doute comment il peut en être ainsi s'il a déjà eu d'autres existences corporelles; ces existences ont été séparées par des intervalles pendant lesquels il habitait le monde des Esprits; ce monde ne doit donc pas lui être inconnu, puisqu'il ne le voit pas pour la première fois.

Plusieurs causes contribuent à rendre ces perceptions nouvelles pour lui, quoiqu'il les ait déjà éprouvées. La mort, avons-nous dit, est toujours suivie d'un instant de trouble, mais qui peut être de courte durée. Dans cet état ses idées sont toujours vagues et confuses : la vie corporelle se confond en quelque sorte avec la vie spirite, il ne peut encore les séparer dans sa pensée. Ce premier trouble dissipé, les idées s'élucident peu à peu et avec elles le souvenir du passé qui ne lui revient que graduellement à la mémoire, car jamais cette mémoire ne fait en lui une brusque irruption. Ce n'est que lorsqu'il est tout à fait dématérialisé que le passé se déroule devant lui, comme une perspective sortant d'un brouillard. Alors seulement il se rappelle tous les actes de sa dernière existence, puis ses existences antérieures et ses divers passages dans le monde des Esprits. On conçoit donc, d'après cela, que, pendant un certain temps, ce monde doit lui paraître nouveau, jusqu'à ce qu'il s'y soit complétement reconnu, et que le souvenir des sensations qu'il y a éprouvées lui soit revenu d'une manière précise. Mais

à cette cause il faut en ajouter une autre non moins prépondérante.

L'état de l'Esprit, comme Esprit, varie extraordinairement en raison du degré de son élévation et de sa pureté. A mesure qu'il s'élève et s'épure, ses perceptions et ses sensations sont moins grossières ; elles acquièrent plus de finesse, de sutibilité, de délicatesse ; il voit, sent, et comprend des choses qu'il ne pouvait ni voir, ni sentir, ni comprendre dans une condition inférieure. Or, chaque existence corporelle étant pour lui une occasion de progrès l'amène dans un milieu nouveau pour lui, parce qu'il se trouve, s'il a progressé, parmi des Esprits d'un autre ordre dont toutes les pensées et toutes les habitudes sont différentes. Ajoutons à cela que cette épuration lui permet de pénétrer, toujours comme Esprit, dans des mondes inaccessibles aux Esprits inférieurs, comme chez nous les salons du grand monde sont interdits aux gens mal élevés. Moins il est éclairé, plus l'horizon est borné pour lui ; à mesure qu'il s'élève et s'épure, cet horizon grandit, et avec lui le cercle de ses idées et de ses perceptions. La comparaison suivante peut nous le faire comprendre. Supposons un paysan brut et ignorant, venant à Paris pour la première fois; connaîtra-t-il et comprendra-t-il le Paris du monde élégant et du monde savant? non, car il n'y fréquentera que les gens de sa classe et les quartiers qu'ils habitent. Mais que, dans l'intervalle d'un second voyage, ce paysan se soit débrouillé, qu'il ait acquis de l'instruction et des manières polies, ses habitudes et ses relations seront tout autres; alors il verra un monde nouveau pour lui qui ne ressemblera plus à son Paris d'autrefois. Il en est de même des Esprits ; mais tous n'éprouvent pas cette incertitude au même degré. A mesure qu'ils progressent, leurs idées se développent, la mémoire est plus prompte ; ils sont familiarisés d'avance avec leur nouvelle situation ; leur retour parmi les autres Esprits n'a plus rien qui les étonne : ils se retrouvent dans leur milieu normal, et le premier moment de trouble passé, ils se reconnaissent presque immédiatement.

Telle est la situation générale des Esprits à l'état que l'on appelle errant; mais dans cet état, que font-ils? à quoi passent-ils leur temps? cette question est pour nous d'un intérêt capital. Ce sont eux-mêmes qui vont y répondre, comme ce sont eux qui nous ont fourni les explications que nous venons de donner, car dans tout ceci rien n'est le fait de notre imagination; ce n'est pas un système éclos dans notre cerveau : nous jugeons d'après ce que nous voyons et entendons. Toute opinion à part sur le spiritisme, on conviendra que cette théorie de la vie d'outre-tombe n'a rien d'irrationnel; elle présente une suite, un enchaînement parfaitement logiques et dont plus d'un philosophe se ferait honneur.

On serait dans l'erreur si l'on croyait que la vie spirite est une vie oisive; elle est au contraire essentiellement active, et tous nous parlent

de leurs occupations; ces occupations diffèrent nécessairement selon que l'Esprit est errant ou incarné. A l'état d'incarnation, elles sont relatives à la nature des globes qu'ils habitent, aux besoins qui dépendent de l'état physique et moral de ces globes, ainsi que de l'organisation des êtres vivants. Ce n'est pas ce dont nous avons à nous occuper ici; nous ne parlerons que des Esprits errants. Parmi ceux qui ont atteint un certain degré d'élévation, les uns veillent à l'accomplissement des desseins de Dieu dans les grandes destinées de l'Univers; ils dirigent la marche des événements, et concourent au progrès de chaque monde; d'autres prennent les individus sous leur protection et s'en constituent les génies tutélaires, les anges gardiens, les suivent depuis la naissance jusqu'à la mort en cherchant à les diriger dans la voie du bien : c'est un bonheur pour eux quand leurs efforts sont couronnés de succès. Quelques-uns s'incarnent dans des mondes inférieurs pour y accomplir des missions de progrès; ils cherchent par leurs travaux, leurs exemples, leurs conseils, leurs enseignements à faire avancer ceux-ci dans les sciences ou les arts, ceux-là dans la morale. Ils se soumettent alors volontairement aux vicissitudes d'une vie corporelle souvent pénible, en vue de faire le bien, et le bien qu'ils font leur est compté. Beaucoup enfin n'ont point d'attributions spéciales; ils vont partout où leur présence peut être utile, donner des conseils, inspirer de bonnes idées, soutenir les courages défaillants, donner de la force aux faibles et châtier les présomptueux.

Si l'on considère le nombre infini des mondes qui peuplent l'univers, et le nombre incalculable des êtres qui les habitent, on concevra qu'il y a de quoi occuper les Esprits; mais ces occupations n'ont rien de pénible pour eux; ils les remplissent avec joie, volontairement et non par contrainte, et leur bonheur est de réussir dans ce qu'ils entreprennent; nul ne songe à une oisiveté éternelle qui serait un véritable supplice. Quand les circonstances l'exigent, ils se réunissent en conseil, délibèrent sur la marche à suivre, selon les événements, donnent des ordres aux Esprits qui leur sont subordonnés, et vont ensuite où le devoir les appelle. Ces assemblées sont plus ou moins générales ou particulières selon l'importance du sujet; aucun lieu spécial et circonscrit n'est affecté à ces réunions : l'espace est le domaine des Esprits; pourtant elles se tiennent de préférence sur les globes qui en font l'objet. Les Esprits incarnés qui y sont en mission y prennent part selon leur élévation; tandis que leur corps repose, ils vont puiser des conseils parmi les autres Esprits, souvent recevoir des ordres sur la conduite qu'ils doivent tenir comme hommes. A leur réveil ils n'ont point, il est vrai, un souvenir précis de ce qui s'est passé, mais ils en ont l'intuition qui les fait agir comme de leur propre mouvement.

En descendant la hiérarchie, nous trouvons des Esprits moins élevés, moins épurés, et par conséquent moins éclairés, mais qui n'en sont pas moins bons, et qui, dans une sphère d'activité plus restreinte, remplissent des fonctions analogues. Leur action, au lieu de s'étendre aux différents mondes, s'exerce plus spécialement sur un globe déterminé en rapport avec le degré de leur avancement; leur influence est plus individuelle, et a pour objet des choses de moindre importance.

Vient ensuite la foule des Esprits vulgaires plus ou moins bons ou mauvais qui pullulent autour de nous; ils s'élèvent peu au-dessus de l'humanité dont ils représentent toutes les nuances et en sont comme le reflet, car ils en ont tous les vices et toutes les vertus; chez un grand nombre on retrouve les goûts, les idées et les penchants qu'ils avaient de leur vivant; leurs facultés sont bornées, leur jugement faillible comme celui des hommes, souvent erronné et imbu de préjugés.

Chez d'autres le sens moral est plus développé; sans avoir ni grande supériorité, ni grande profondeur, ils jugent plus sainement, et souvent condamnent ce qu'ils ont fait, dit ou pensé pendant la vie. Du reste il y a ceci de remarquable, c'est que même parmi les Esprits les plus ordinaires, la plupart ont des sentiments plus purs comme Esprits que comme hommes; la vie spirite les éclaire sur leurs défauts; et, à bien peu d'exceptions près, ils se repentent amèrement, et regrettent le mal qu'ils ont fait, car ils en souffrent plus ou moins cruellement. Nous en avons quelquefois vus qui n'étaient pas meilleurs, mais jamais qui fussent plus mauvais qu'ils n'avaient été de leur vivant. L'endurcissement absolu est fort rare et n'est que temporaire, car tôt ou tard ils finissent par gémir de leur position, et l'on peut dire que tous aspirent à se perfectionner, car tous comprennent que c'est le seul moyen de sortir de leur infériorité; s'instruire, s'éclairer c'est là leur grande préoccupation, *et ils sont heureux quand ils peuvent y joindre quelques petites missions de confiance qui les relèvent à leurs propres yeux.*

Ils ont aussi leurs assemblées, mais plus ou moins sérieuses selon la nature de leurs pensées. Ils nous parlent, voient et observent ce qui se passe; ils se mêlent à nos réunions, à nos jeux, à nos fêtes, à nos spectacles, comme à nos affaires sérieuses; ils écoutent nos conversations : les plus légers pour s'amuser et souvent rire à nos dépens ou nous faire quelques malices s'ils le peuvent, les autres pour s'instruire; ils observent les hommes, leur caractère, et font ce qu'ils appellent des études de mœurs, en vue de se fixer sur le choix de leur existence future.

Nous avons vu l'Esprit au moment où, quittant son corps, il entre dans sa vie nouvelle; nous avons analysé ses sensations, suivi le développement

graduel de ses idées. Les premiers moments sont employés à se reconnaître, à se rendre compte de ce qui se passe en lui; en un mot il essaye pour ainsi dire ses facultés, comme l'enfant qui peu à peu voit grandir ses forces et ses pensées. Nous parlons des Esprits vulgaires, car les autres, comme nous l'avons dit, sont en quelque sorte identifiés d'avance avec l'état spirite qui ne leur cause aucune surprise, mais seulement la joie d'être délivrés de leurs entraves et des souffrances corporelles. Parmi les Esprits inférieurs beaucoup regrettent la vie terrestre, parce que leur situation comme Esprit est cent fois pire, c'est pourquoi ils cherchent une distraction dans la vue de ce qui faisait jadis leurs délices, mais cette vue même est pour eux un supplice, car ils ont les désirs et ne peuvent les satisfaire.

Le besoin de progresser est général chez les Esprits, et c'est ce qui les excite à travailler à leur amélioration, car ils comprennent que leur bonheur est à ce prix; mais tous n'éprouvent pas ce besoin au même degré, surtout en commençant; quelques-uns même se complaisent dans une sorte de flânerie, mais qui n'a qu'un temps; l'activité devient bientôt pour eux une nécessité impérieuse, à laquelle d'ailleurs ils sont poussés par d'autres Esprits qui stimulent en eux le sentiment du bien.

Vient ensuite ce que l'on peut appeler la lie du monde spirite, composée de tous les Esprits impurs dont le mal est la seule préoccupation. Ils souffrent, et voudraient voir tous les autres souffrir comme eux. La jalousie leur rend toute supériorité odieuse; la haine est leur essence; ne pouvant s'en prendre aux Esprits, ils s'en prennent aux hommes et s'attaquent à ceux qu'ils sentent plus faibles. Exciter les mauvaises passions, souffler la discorde, séparer les amis, provoquer les rixes, gonfler l'orgueil des ambitieux pour se donner le plaisir de l'abattre ensuite, répandre l'erreur et le mensonge, en un mot détourner du bien, telles sont leurs pensées dominantes.

Mais pourquoi Dieu permet-il qu'il en soit ainsi? Dieu n'a pas de comptes à nous rendre. Les Esprits supérieurs nous disent que les méchants sont des épreuves pour les bons, et qu'il n'y a pas de vertu là où il n'y a pas de victoire à remporter. Du reste si ces Esprits malfaisants se donnent rendez-vous sur notre terre, c'est qu'ils y trouvent des échos et des sympathies. Consolons-nous en pensant qu'au-dessus de cette fange qui nous entoure, il y a des êtres purs et bienveillants qui nous aiment, nous soutiennent, nous encouragent, et nous tendent les bras pour nous amener à eux, et nous conduire dans des mondes meilleurs où le mal n'a pas d'accès, si nous savons faire ce qu'il faut pour le mériter.

Fraudes spirites.

Ceux qui n'admettent pas la réalité des manifestations physiques, attribuent généralement à la fraude les effets produits. Ils se fondent sur ce que les prestidigitateurs habiles font des choses qui paraissent des prodiges quand on ne connaît pas leurs secrets; d'où ils concluent que les médiums ne sont autres que des escamoteurs. Nous avons déjà réfuté cet argument, ou plutôt cette opinion, notamment dans nos articles sur M. Home et dans les n^{os} de la *Revue* de janvier et février 1858; nous n'en dirons donc que quelques mots avant de parler d'une chose plus sérieuse.

De ce qu'il y a des charlatans qui débitent des drogues sur les places publiques, de ce qu'il y a même des médecins qui, sans aller sur la place publique, trompent la confiance, s'ensuit-il que tous les médecins sont des charlatans, et le corps médical en est-il atteint dans sa considération? De ce qu'il y a des gens qui vendent de la teinture pour du vin, s'ensuit-il que tous les marchands de vin sont des frelateurs et qu'il n'y a point de vin pur? On abuse de tout, même des choses les plus respectables, et l'on peut dire que la fraude a aussi son génie. Mais la fraude a toujours un but, un intérêt matériel quelconque; là où il n'y a rien à gagner il n'y a nul intérêt à tromper. Aussi avons-nous dit, dans notre numéro précédent, à propos des médiums mercenaires, que la meilleure de toutes les garanties est un désintéressement absolu.

Cette garantie, dira-t-on, n'en est pas une, car en fait de prestidigitation il y a des amateurs fort habiles qui n'ont en vue que d'amuser une société et n'en font point un métier; ne peut-il en être de même des médiums? Sans doute, on peut s'amuser un instant à amuser les autres, mais pour y passer des heures entières, et cela pendant des semaines, des mois et des années, il faudrait vraiment être possédé du démon de la mystification, et le premier mystifié serait le mystificateur. Nous ne répèterons point ici tout ce qui a été dit sur la bonne foi possible des médiums et des assistants qui peuvent être le jouet d'une illusion ou d'une fascination. Nous y avons répondu vingt fois ainsi qu'à toutes les autres objections pour lesquelles nous renvoyons notamment à notre *Instruction pratique sur les manifestations* et à nos précédents articles de la Revue. Notre but n'est pas ici de convaincre les incrédules; s'ils ne le sont pas par les faits, ils ne le seront pas davantage par des raisonnements : ce serait donc perdre notre temps. Nous nous adressons au contraire aux adeptes pour les prémunir contre les subterfuges dont ils pourraient être dupes de la part de gens in-

téressés, par un motif quelconque, à simuler certains phénomènes ; nous disons certains phénomènes, parce qu'il en est qui défient évidemment toute l'habileté de la prestidigitation, tels sont notamment le mouvement des objets sans contact, la suspension des corps graves dans l'espace, les coups frappés de différents côtés, les apparitions, etc., et encore, pour quelques uns de ces phénomènes, pourrait-on, jusqu'à un certain point, les simuler, tant l'art de l'imitation a progressé. Ce qu'il faut faire en pareil cas, c'est observer attentivement les circonstances, et surtout tenir compte du caractère et de la position des personnes, du but et de l'intérêt qu'elles pourraient avoir à tromper : c'est là le meilleur de tous les contrôles, car il est telles circonstances qui enlèvent tout motif à la suspicion. Nous posons donc en principe qu'il faut se défier de quiconque ferait de ces phénomènes un spectacle ou un objet du curiosité et d'amusement, qui en tirerait un profit quelque minime qu'il soit, et se vanterait de les produire à volonté et à point nommé. Nous ne saurions trop le répéter, les intelligences occultes qui se manifestent à nous ont leurs susceptibilités, et veulent nous prouver qu'elles ont aussi leur libre arbitre, et ne se soumettent pas à nos caprices.

De tous les phénomènes physiques, un des plus ordinaires est celui des coups intimes frappés dans la substance même du bois, avec ou sans mouvement de la table ou autre objet dont on se sert. Or, cet effet est un des plus faciles à imiter, et comme c'est aussi un de ceux qui se produisent le plus fréquemment, nous croyons utile de dévoiler la petite ruse avec laquelle on peut donner le change. Il suffit pour cela de poser ses deux mains à plat sur la table et assez rapprochées pour que les ongles des pouces appuient fortement l'un contre l'autre ; alors par un mouvement musculaire tout à fait imperceptible, on leur fait éprouver un frottement qui donne un petit bruit sec, ayant une grande analogie avec ceux de la typtologie intime. Ce bruit se répercute dans le bois et produit une illusion complète. Rien n'est plus facile que de faire entendre autant de coups qu'on en demande, une batterie de tambour, etc. ; de répondre à certaines questions par oui ou par non, par des nombres, ou même par l'indication des lettres de l'alphabet.

Une fois prévenu, le moyen de reconnaître la fraude est bien simple. Elle n'est plus possible si les mains sont écartées l'une de l'autre, et si l'on est assuré qu'aucun autre contact ne peut produire le bruit. Les coups réels offrent d'ailleurs cela de caractéristique, qu'ils changent de place et de timbre à volonté, ce qui ne peut avoir lieu quand il est dû à la cause que nous signalons ou à toute autre analogue ; qu'il sort de la table pour se porter sur un meuble quelconque que personne ne touche, qu'il répond enfin à des questions non prévues.

Nous appelons donc l'attention des gens de bonne foi sur ce petit stratagème et sur tous ceux qu'ils pourraient reconnaître, afin de les signaler sans ménagement. La possibilité de la fraude et de l'imitation n'empêche pas la réalité des faits, et le spiritisme ne peut que gagner à démasquer les imposteurs. Si quelqu'un nous dit : J'ai vu tel phénomène, mais il y avait supercherie, nous répondrons que c'est possible ; nous avons vu nous-même de soi-disant somnambules simuler le somnambulisme avec beaucoup d'adresse, ce qui n'empêche pas le somnambulisme d'être un fait ; tout le monde a vu des marchands vendre du coton pour de la soie, ce qui n'empêche pas qu'il y ait de véritables étoffes de soie. Il faut examiner toutes les circonstances et voir si le doute est fondé ; mais en cela, comme en toutes choses, il faut être expert ; or, nous ne saurions reconnaître pour juge d'une question quelconque celui qui n'y connaît rien.

Nous en dirons autant des médiums écrivains. On pense généralement que ceux qui sont mécaniques offrent plus de garantie, non-seulement pour l'indépendance des idées, mais aussi contre la supercherie. Eh bien ! c'est une erreur. La fraude se glisse partout, et nous savons qu'avec de l'habileté on peut diriger à volonté même une corbeille ou une planchette qui écrit, et lui donner toutes les apparences des mouvements spontanés. Ce qui lève tous les doutes, ce sont les pensées exprimées, qu'elles viennent d'un médium mécanique, intuitif, auditif, parlant ou voyant. Il y a des communications qui sont tellement en dehors des idées, des connaissances, et même de la portée intellectuelle du médium qu'il faudrait s'abuser étrangement pour lui en faire honneur. Nous reconnaissons au charlatanisme une grande habileté et de fécondes ressources, mais nous ne lui connaissons pas encore le don de donner du savoir à un ignorant, ou de l'esprit à celui qui n'en a pas.

Problème moral.

Les Cannibales.

Un de nos abonnés nous adresse la question suivante, avec prière de la faire résoudre par les Esprits qui nous assistent, si elle ne l'a déjà été.

« Les Esprits errants désirent, après un laps de temps plus ou moins long, et demandent à Dieu leur réincarnation comme moyen d'avancement

spirituel. Ils ont le choix des épreuves, et usant en cela de leur libre arbitre, ils choisissent naturellement celles qui leur semblent les plus propres à cet avancement dans le monde où la réincarnation leur est permise. Or, pendant leur existence errante, qu'ils emploient à s'instruire (ce sont eux qui nous le disent), ils doivent apprendre quelles sont les nations qui peuvent le mieux leur faire atteindre le but qu'ils se proposent. Ils voient des peuplades féroces, anthropophages, et ils ont la certitude qu'en s'incarnant chez elles, ils deviendront féroces et mangeurs de chair humaine. Ce n'est assurément pas là qu'ils trouveront leur progrès spirituel; leurs instincts brutaux n'en auront acquis que plus de consistance par la force de l'habitude. Voilà donc leur but manqué quant au choix des incarnations chez tel ou tel peuple.

« Il en est de même de certaines positions sociales. Parmi celles-ci, il en est certainement qui présentent des obstacles invincibles à l'avancement spirituel. Je ne citerai que les tueurs de bestiaux dans les abattoirs, les bourreaux, etc. On dit que ces gens-là sont nécessaires: les uns, parce que nous ne pouvons nous passer de nourriture animale; les autres, parce qu'il faut bien exécuter les arrêts de la justice, notre organisation sociale le voulant ainsi. Il n'en est pas moins vrai que l'Esprit en s'incarnant dans le corps d'un enfant destiné à embrasser l'une ou l'autre de ces professions, doit savoir qu'il fait fausse route et qu'il se prive volontairement des moyens qui peuvent le conduire à la perfection. Ne pourrait-il arriver, avec la permission de Dieu, qu'aucun Esprit ne voulût de ces genres d'existence, et dans ce cas, que deviendraient ces professions nécessaires à notre état social? »

La réponse à cette question découle de tous les enseignements qui nous ont été donnés; nous pouvons donc la résoudre sans avoir besoin de la soumettre de nouveau aux Esprits.

Il est évident qu'un Esprit déjà élevé, celui d'un Européen éclairé, par exemple, ne peut choisir comme voie de progrès, une existence de sauvage : au lieu d'avancer, ce serait rétrograder. Mais nous savons que nos anthropophages même, ne sont pas au dernier degré de l'échelle, et qu'il y a des mondes où l'abrutissement et la férocité n'ont pas d'analogues sur la Terre. Ces Esprits sont donc encore inférieurs aux plus inférieurs de notre monde, et venir parmi nos sauvages, c'est pour eux un progrès. S'ils ne visent pas plus haut, c'est que leur infériorité morale ne leur permet pas de comprendre un progrès plus complet. L'Esprit ne peut avancer que graduellement; il doit passer successivement par tous les degrés, de manière que chaque pas en avant soit une base pour asseoir un nouveau progrès. Il ne peut tranchir d'un bond la distance qui sépare la barbarie

de la civilisation, comme l'écolier ne peut franchir sans transition, de l'ABC à la Rhétorique, et c'est en cela que nous voyons une des nécessités de la réincarnation, qui est bien véritablement selon la justice de Dieu; autrement que deviendraient ces millions d'êtres qui meurent dans le dernier état de dégradation, s'ils n'avaient les moyens d'atteindre à la supériorité? Pourquoi Dieu les aurait-il déshérités des faveurs accordées à d'autres hommes? Nous le répétons, car c'est un point essentiel, en raison de leur intelligence bornée, ils ne comprenent le mieux que dans une étroite limite, et à leur point de vue. Il en est pourtant qui se fourvoient en voulant monter trop haut, et qui nous donnent le triste spectacle de la férocité au milieu de la civilisation; ceux-là, en retournant parmi les cannibales, gagneront encore.

Ces considérations s'appliquent aussi aux professions dont parle notre correspondant; elles offrent évidemment une supériorité relative pour certains Esprits, et c'est en ce sens qu'on doit concevoir le choix qu'ils en font. A position égale, elles peuvent même être choisies comme expiation ou comme mission, car il n'en est pas où l'on ne puisse trouver l'occasion de faire du bien et de progresser par la manière même dont elles sont exercées.

Quant à la question de savoir ce qu'il en adviendrait de ces professions dans le cas où aucun Esprit ne voudrait s'en charger, elle est résolue par le fait; dès lors que les Esprits qui les alimentent partent de plus bas, il n'est pas à craindre de les voir chômer. Lorsque le progrès social permettra de supprimer l'office de bourreau, c'est la place qui fera défaut, et non les candidats qui iront se présenter chez d'autres peuples ou dans d'autres mondes moins avancés.

L'Industrie.

Communication spontanée de M. Croz, médium écrivain, lue à la Société le 21 janvier 1859.

Les entreprises que chaque jour voit éclore sont des actes providentiels et le développement des germes déposés par les siècles. L'humanité et la planète qu'elle habite ont une même existence dont les phases s'enchaînent et se répondent.

Aussitôt que les grandes convulsions de la nature se calment, la fièvre qui poussait aux guerres d'extermination s'appaise, la philosophie se fait jour, l'esclavage disparait, et les sciences et les arts fleurissent.

La perfection divine peut se résumer par le beau et l'utile, et si Dieu a

fait l'homme à son image, c'est parce qu'il a voulu qu'il vécût de son intelligence, comme lui-même vit au sein des splendeurs de la création.

Les entreprises que Dieu bénit, quelles que soient leurs proportions, sont donc celles qui répondent à ses desseins en apportant leur concours à l'œuvre collective dont la loi est écrite dans l'univers : le beau et l'utile; l'art, fils du loisir et de l'inspiration, c'est le beau; l'industrie, fille de la science et du travail, c'est l'utile.

Remarque. — Cette communication est à peu près le début d'un médium qui vient de se former avec une rapidité étonnante; on conviendra que pour un coup d'essai, cela promet. Dès la première séance il a écrit d'un seul trait quatre pages qui ne le cèdent pas à ce qu'on vient de lire pour la profondeur des pensées, et qui dénotent en lui une aptitude remarquable à servir d'intermédiaire à tous les Esprits pour les communications particulières. Nous avons du reste besoin de l'étudier davantage sous ce rapport, car cette flexibilité n'est pas donnée à tous; nous en connaissons qui ne peuvent servir d'interprètes qu'à certains Esprits, et pour un certain ordre d'idées.

Depuis que cette note a été écrite, nous avons été à même de constater les progrès de ce médium, dont la faculté offre des caractères spéciaux et dignes de toute l'attention de l'observateur.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Benvenuto Cellini.

(Séance de la Société parisienne des études spirites du 11 mars 1859.)

1. Évocation. — R. Interrogez-moi, je suis prêt; soyez aussi longs que vous voudrez : j'ai du temps à vous donner.

2. Vous rappelez-vous l'existence que vous avez eue sur la Terre dans le XVI[e] siècle, de 1500 à 1570? — R. Oui, oui.

3. Quelle est actuellement votre situation comme Esprit? — R. J'ai vécu dans plusieurs autres mondes, et je suis assez content du rang que j'occupe aujourd'hui; ce n'est pas un trône, mais je suis sur les marches.

4. Avez-vous eu d'autres existences corporelles sur la Terre depuis celle que nous vous connaissons? — R. Corporelles, oui; sur la Terre, non.

5. Combien de temps êtes-vous resté errant? — R. Je ne puis chiffrer : quelques années.

6. Quelles étaient vos occupations à l'état errant? — R. Je me travaillais.

7. Revenez-vous quelquefois sur la Terre? — Peu.

8. Avez-vous assisté au drame où vous êtes représenté, et qu'en pensez-vous? — R, J'y suis allé plusieurs fois; j'en ai été flatté en tant que Cellini, mais peu comme Esprit qui avait progressé.

9. Avant l'existence que nous vous connaissons, en aviez-vous eu d'autres sur la Terre? — R. Non, aucune.

10. Pourriez-vous nous dire ce que vous étiez dans votre précédente existence? — R. Mes occupations étaient tout autres que celles que j'eus sur votre terre.

11. Quel monde habitez-vous? — R. Il n'est pas connu de vous, et vous ne le voyez point.

12. Pourriez-vous nous en donner une description au physique et au moral? — R. Oui, facilement.

Au physique, mes chers amis, j'y ai trouvé mon contentement en beauté plastique : là, rien ne choque les yeux; toutes les lignes s'harmonisent parfaitement; la mimique y est à l'état constant; les parfums nous entourent, et nous ne saurions que souhaiter pour notre bien-être physique, car les nécessités peu nombreuses auxquelles nous sommes soumis sont aussitôt satisfaites.

Pour le moral, la perfection est moins grande, car là encore on peut voir des consciences troublées et des Esprits portés au mal; ce n'est pas la perfection, tant s'en faut, mais, comme je vous l'ai dit, c'en est le chemin, et tous nous espérons y arriver un jour.

13. Quelles sont vos occupations dans le monde que vous habitez? — R. Nous travaillons les arts. Je suis artiste.

14. Dans vos mémoires, vous relatez une scène de sorcellerie et de diablerie qui se serait passée au Colisée, à Rome, et à laquelle vous auriez pris part; vous la rappelez-vous? — Peu clairement.

15. Si nous en faisions la lecture, cela rappellerait-il vos souvenirs? — R. Oui, cela m'en donnerait connaissance.

(Lecture est donnée du fragment ci-après de ses mémoires.)

« Au milieu de cette vie étrange, je me liai avec un prêtre Sicilien, d'un « esprit très distingué, et qui était profondément versé dans les lettres « grecques et latines. Un jour que je causais avec lui, la conversation « tomba sur la nécromancie, et je lui dis que toute ma vie j'avais ardem-« ment désiré voir et apprendre quelque chose de cet art. Pour aborder « une semblable entreprise, il faut une âme ferme et intrépide, me répon-« dit le prêtre...

« Un soir donc, le prêtre fit ses préparatifs et me dit de chercher un « compagnon ou deux. Il s'adjoignit un homme de Pistoia, qui s'occupait

« lui-même de nécromancie. Nous nous rendîmes au Colysée. Là, le « prêtre se vêtit à la manière des nécromants, puis se mit à dessiner sur « le sol des cercles, avec les plus belles cérémonies que l'on puisse imagi- « ner. Il avait apporté des parfums précieux, des drogues fétides et du « feu. Lorsque tout fut en ordre, il pratiqua une porte au cercle et nous y « introduisit en nous prenant l'un après l'autre par la main. Il distribua « ensuite les rôles. Il remit le talisman entre les mains de son ami le né- « cromant, chargea les autres de veiller au feu et aux parfums, et enfin « commença ses conjurations. Cette cérémonie dura plus d'une heure et « demi. Le colysée se remplit de légions d'esprits infernaux. Lorsque le « prêtre vit qu'ils étaient assez nombreux, il se tourna vers moi, qui avais « soin des parfums, et il me dit: Benvenuto, demande-leur quelque chose. « Je répondis que je désirais qu'ils me réunissent à ma Sicilienne Angé- « lica. Cette nuit-là nous n'eûmes point de réponse ; je fus néanmoins en- « chanté de ce que j'avais vu. Le nécromant me dit qu'il fallait y retourner « une seconde fois, que j'obtiendrais tout ce que je demanderais pourvu « que j'amenasse un jeune garçon qui eût encore sa virginité. Je choisis « un de mes apprentis et je pris encore avec moi deux de mes amis...

« Il me mit en main le talisman, en me disant de le tourner vers les en- « droits qu'il me désignerait. Mon apprenti était placé sous le talisman. « Le nécromant commença ses terribles évocations, appela par leur nom « une multitude de chefs de légions infernales, et leur exprima des ordres « en hébreu, en grec et en latin, au nom du Dieu incréé, vivant et éternel. « Bientôt le Colysée fut rempli d'un nombre de démons cent fois plus con- « sidérable que la première fois. Par le conseil du nécromant, je demandai « de nouveau à me trouver avec Angélica. Il se retourna vers moi et me « dit: Ne les as-tu pas entendus t'annoncer que dans un mois tu serais avec « elle? Et il me pria de tenir ferme, parce qu'il y avait mille légions de « plus qu'il n'en avait appelé. Il ajouta qu'elles étaient les plus dangereuses, « et que, puisqu'elles avaient répondu à mes questions, il fallait les traiter « avec douceur et les renvoyer tranquillement. D'un autre côté, l'enfant « s'écriait avec épouvante qu'il apercevait un million d'hommes terribles « qui nous menaçaient, et quatre énormes géants, armés de pied en cap, « qui semblaient vouloir entrer dans notre cercle. Pendant ce temps, le « nécromant, tremblant de peur, essayait de les conjurer, en prenant la « voix la plus douce. L'enfant s'était fourré la tête entre ses genoux et « criait: Je veux mourir ainsi ! Nous sommes morts ! Je lui dis alors: « Ces « créatures sont toutes au-dessous de nous, et ce que tu vois n'est que de « la fumée et de l'ombre ; ainsi, lève les yeux. » A peine m'eut-il obéi « qu'il reprit: Tout le Colysée brûle et le feu vient sur nous. Le nécromant

« ordonna de brûler de l'assa-fœtida. Agnolo, chargé des parfums, était à
« demi-mort de peur.

« A ce bruit et à cette affreuse puanteur, l'enfant se hasarda à lever la
« tête. En m'entendant rire, il se rassura un peu, et dit que les démons
« commençaient à opérer leur retraite. Nous restâmes ainsi jusqu'au mo-
« ment où matines sonnèrent. L'enfant nous dit qu'il n'apercevait plus que
« quelques démons, et à une grande distance. Enfin, dès que le nécromant
« eut accompli le reste de ses cérémonies et quitté son costume, nous sor-
« tîmes tous du cercle. Pendant que nous cheminions vers la rue des Ban-
« chi pour regagner nos demeures, il assurait que deux des démons gam-
« badaient devant nous, et couraient tantôt sur les toits, tantôt sur le sol.

« Le nécromant jurait que depuis qu'il avait mis le pied dans un cercle
« magique il ne lui était jamais arrivé rien d'aussi extraordinaire. Il essaya
« ensuite de me déterminer à me joindre à lui pour consacrer un livre
« qui devait nous procurer des richesses incalculables, et nous fournir les
« moyens de forcer les démons à nous indiquer les endroits où sont ca-
« chés les trésors que la terre recèle dans son sein...

« Après différents récits qui ont plus ou moins de rapport avec ce qui précède, Benvenuto raconte comment au bout de trente jours, c'est-à-dire dans le délai fixé par les démons, il retrouva son Angélica. »

16. Pourriez-vous nous dire ce qu'il y a de vrai dans cette scène? — R. Le nécromant était un charlatan, j'étais un romancier et Angelica était ma maîtresse.

17. Avez-vous revu François Ier, votre protecteur? — R. Certainement; il en a revu bien d'autres qu'il n'avait pas protégés.

18. Comment le jugiez-vous de votre vivant, et comment le jugez-vous maintenant? — R. Je vous dirai comment je le jugeais : comme un prince, et en cette qualité, aveuglé par son éducation et son entourage.

19. Et maintenant, qu'en dites-vous? — R. Il a progressé.

20. Était-ce par amour sincère de l'art qu'il protégeait les artistes? — R. Oui, et par plaisir et par vanité.

21. Où est-il maintenant? — R. Il vit.

22. Est-ce sur la Terre? — R. Non.

23. Si nous l'évoquions en ce moment, pourrait-il venir et causer avec vous? — R. Oui, mais ne pressez pas ainsi les Esprits; que vos évocations soient préparées de longue main, et alors vous aurez peu de chose à demander à l'Esprit. Vous risquerez ainsi beaucoup moins d'être trompés, car on l'est quelquefois. (Saint Louis).

24. (A saint Louis) : Pourriez-vous faire venir deux Esprits qui se parleraient? — R. Oui.

24. Dans ce cas, serait-il utile d'avoir deux médiums? — R. Oui, nécessaire.

Nota. Ce dialogue a eu lieu dans une autre séance; nous le rapporterons dans notre prochain numéro.

25. (A Cellini) : D'où vous venait le sentiment de l'art qui était en vous; tenait-il à un développement spécial antérieur? — R. Oui; j'avais été longtemps attaché à la poésie et à la beauté du langage. Sur la Terre, je m'attachai à la beauté comme reproduction, aujourd'hui je m'occupe de la beauté comme invention.

26. Vous aviez aussi des talents militaires, puisque le pape Clément VII vous confia la défense du château Saint-Ange. Cependant, vos talents d'artiste ne devaient pas vous donner beaucoup d'aptitude pour la guerre? — R. J'avais du talent et je savais l'appliquer. En tout, il faut du jugement, surtout pour l'art militaire d'alors.

27. Pourriez-vous dicter quelques conseils aux artistes qui cherchent à marcher sur vos traces? — R. Oui; je leur dirai simplement de s'attacher plus qu'ils ne le font, et que je ne l'ai fait moi-même, à la pureté et à la vraie beauté; ils me comprendront.

28. La beauté n'est-elle pas relative et de convention? L'Européen se croit plus beau que le nègre, et le nègre plus beau que le blanc. S'il y a une beauté absolue, quel en est le type? Veuillez nous donner votre opinion à ce sujet. — R. Volontiers. Je n'ai pas entendu faire allusion à une beauté de convention : bien au contraire; le beau est partout, c'est le reflet de l'Esprit sur le corps, et non la forme corporelle seule. Comme vous le dites, un nègre peut être beau, d'une beauté qui sera appréciée seulement par ses pareils, il est vrai. De même, notre beauté terrestre est difformité pour le Ciel, comme pour vous, Blancs, le beau nègre vous paraît presque difforme. La beauté, pour l'artiste, c'est la vie, le sentiment qu'il sait donner à son œuvre; avec cela il donnera de la beauté aux choses les plus vulgaires.

29. Pourriez-vous guider un médium dans l'exécution d'un modelage, comme Bernard de Palissy en a guidé pour des dessins? — R. Oui.

30. Pourriez-vous faire faire quelque chose au médium qui vous sert actuellement d'interprète? — R. Comme d'autres, mais je préférerais un artiste qui connût les trucs.

Remarque. L'expérience prouve que l'aptitude d'un médium pour tel ou tel genre de production tient à la flexibilité qu'il présente à l'Esprit, et cela abstraction faite du talent. La connaissance du métier et des moyens matériels d'exécution n'est pas le talent, mais on conçoit que l'Esprit qui dirige le médium y trouve une difficulté mécanique de moins à vaincre. On voit pourtant des médiums faire des choses admirables dont ils n'ont pas

les premières notions, telles que de la poésie, des dessins, des gravures, de la musique, etc.; mais c'est qu'alors il y a en eux une aptitude innée, tenant sans doute à un développement antérieur dont ils n'ont conservé que l'intuition.

31. Pourriez-vous diriger Mme G. S., ici présente, qui elle-même est artiste, mais n'a jamais réussi a produire quelque chose comme médium? — R. J'essaierai, si elle veut bien.

32. (Mme G. S.) Quand veux-tu commencer? — R. Quand tu voudras, dès demain.

33. Mais comment saurai-je que l'inspiration vient de toi? — R. La conviction vient avec les preuves; laissez-la venir lentement.

34. Pourquoi n'ai-je pas réussi jusqu'à présent? — R. Peu de persistance et de bonne volonté chez l'Esprit prié.

35. Je te remercie de l'assistance que tu me promets. — R. Adieu; au revoir à ma compagne de travail.

Nota. Mme G. S. a dû se mettre à l'œuvre, mais nous ne savons encore ce qu'elle a obtenu.

M. Girard de Codemberg,

Ancien élève de l'École polytechnique, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur d'un livre intitulé : *Le Monde spirituel, ou science chrétienne de communiquer intimement avec les puissances célestes et les âmes heureuses.* Mort en novembre 1858; évoqué dans la Société le 14 janvier suivant.

1. Évocation. — R. Je suis là; que me voulez-vous?

2. Venez-vous volontiers à notre appel? — R. Oui.

3. Voulez-vous nous dire ce que vous pensez actuellement du livre que vous avez publié? — R. J'ai commis quelques erreurs, mais il y a du bon, et je suis très porté à croire que vous-mêmes approuverez ce que je dis-là, sans flatterie.

4. Vous dites notamment que vous avez eu des communications avec la mère du Christ; voyez-vous maintenant si c'était réellement elle? — R. Non, ce n'était pas elle, mais un Esprit qui prenait son nom.

5. Dans quel but cet Esprit prenait-il ce nom? — R. Il me voyait prendre le chemin de l'erreur, et il en profitait pour m'y engager davantage; c'était un Esprit de trouble, un être léger; plus propre au mal qu'au bien; il était heureux de voir ma fausse joie; j'étais son jouet, comme vous autres hommes l'êtes souvent de vos semblables.

6. Comment vous, doué d'une intelligence supérieure, ne vous êtes-vous pas aperçu du ridicule de certaines communications? — R. J'étais fasciné, et je croyais bon tout ce qui m'était dit.

7. Ne pensez-vous pas que cet ouvrage peut faire du mal en ce sens qu'il prête au ridicule à l'égard des communications d'outre-tombe? — R. Dans ce sens là, oui; mais j'ai dit aussi qu'il y a du bon et du vrai; et à un autre point de vue il frappe les yeux des masses; dans ce qui nous paraît mauvais, souvent vous trouvez un bon germe.

8. Êtes-vous plus heureux maintenant que de votre vivant? — R. Oui, mais j'ai bien besoin de m'éclairer, car je suis encore dans les brouillards qui suivent la mort; je suis comme l'écolier qui commence à épeler.

9. De votre vivant connaissiez-vous le Livre des Esprits? — R. Je n'y avais jamais fait attention; j'avais mes idées arrêtées; en cela je péchais, car on ne saurait trop approfondir et étudier toutes choses; mais l'orgueil est toujours là qui nous fait illusion; c'est du reste le propre des ignorants en général; ils ne veulent étudier que ce qu'ils préfèrent, et n'écoutent que ceux qui les flattent.

10. Mais vous n'étiez pas un ignorant; vos titres en sont la preuve? — R. Qu'est-ce que le savant de la terre devant la science du ciel? D'ailleurs, n'y a-t-il pas toujours l'influence de certains Esprits intéressés à écarter de nous la lumière.

Remarque. Ceci corrobore ce qui a déjà été dit que certains Esprits inspirent de l'éloignement pour les personnes dont on peut recevoir d'utiles conseils et qui peuvent les déjouer. Cette influence n'est jamais celle d'un bon Esprit.

11. Et maintenant que pensez-vous de ce livre? — R. Je ne puis le dire sans flatterie, or nous ne flattons pas : vous devez me comprendre.

12. Votre opinion sur la nature des peines futures s'est elle modifiée? —R. Oui; je croyais aux peines matérielles; je crois maintenant aux peines morales.

13. Pouvons-nous faire quelque chose qui vous soit agréable? — R. Toujours; dites chacun une petite prière ce soir à mon intention; je vous en serai reconnaissant; surtout ne l'oubliez-pas.

Remarque. Le livre de M. de Codemberg a fait une certaine sensation, et nous devons le dire, une sensation pénible parmi les partisants éclairés de spiritisme, à cause de l'étrangeté de certaines communications qui prêtent trop au ridicule. Son intention était louable, parce que c'était un homme sincère; mais il est un exemple de l'empire que certains Esprits peuvent prendre en flattant et en exagérant les idées et les préjugés de ceux qui ne pèsent pas avec assez de sévérité le pour et le contre des communications spirites. Il nous montre surtout le danger de les répandre trop légèrement dans le public, parce qu'elles peuvent être un motif de répulsion, fortifier certaines gens dans leur incrédulité, et faire ainsi plus de

mal que de bien en donnant des armes aux ennemis de la chose. On ne saurait donc être trop circonspect à cet égard.

M. Poitevin, aéronaute.

Mort, il y a deux mois environ, d'une fièvre typhoïde contractée à la suite d'une descente qu'il fit en pleine mer.

Séance de la Société parisienne des études spirites du 11 février 1859.

1. Évocation. — R. Me voilà; parlez.

2. Regrettez-vous la vie terrestre? — R. Non.

3. Êtes-vous plus heureux que de votre vivant? — R. Beaucoup.

4. Quel motif a pu vous porter vers les expériences aéronautiques? — R. La nécessité.

5. Aviez-vous la pensée de servir la science? — R. Aucunement.

6. Voyez-vous maintenant la science aéronautique à un autre point de vue que de votre vivant? — R. Non; je la voyais comme je la vois maintenant, parce que je la voyais bien. Je voyais beaucoup de perfectionnements à amener que je ne pouvais développer faute de science; mais attendez; des hommes viendront qui lui donneront le relief qu'elle mérite et qu'elle méritera un jour.

7. Croyez-vous que la science aéronautique devienne un jour un objet d'utilité publique? — R. Oui, certainement.

8. La grande préoccupation de ceux qui s'occupent de cette science est la recherche des moyens de diriger les ballons; pensez-vous qu'on y arrive? — R. Oui, certainement.

9. Quelle est, selon vous, la plus grande difficulté que présente la direction des ballons? — R. Le vent, les orages.

10. Ainsi ce n'est pas la difficulté de trouver un point d'appui? — R. Si l'on conduisait les vents, on conduirait les ballons.

11. Pourriez-vous signaler le point vers lequel il conviendrait de diriger les recherches sous ce rapport? — R. Laissez faire.

12. De votre vivant avez-vous étudié les différents systèmes proposés? — R. Non.

13. Pourriez-vous donner des conseils à ceux qui s'occupent de ces sortes de recherches? — R. Pensez-vous qu'on suivrait vos avis?

14. Ce ne serait pas les nôtres, mais les vôtres. — R. Voulez-vous un traité? je le ferai faire.

15. Par qui? — R. Par des amis qui m'ont guidé moi-même.

16. Il y a ici deux inventeurs distingués en fait d'aérostation, M. Sanson

et M. Ducroz qui ont obtenu des rapports scientifiques très-honorables. Vous faites-vous une idée de leur système? — R. Non; il y a beaucoup à dire; je ne les connais pas.

17. Admettant le problème de la direction résolu, croyez-vous à la possibilité d'une navigation aérienne sur une grande échelle comme sur mer? — R. Non, jamais comme par le télégraphe.

18. Je ne parle pas de la rapidité des communications qui ne peuvent jamais être comparées à celles du télégraphe, mais du transport d'un grand nombre de personnes et d'objets matériels. Quel résultat peut-on espérer sous ce rapport? — R. Peu et promptitude.

19. Quand vous étiez dans un péril imminent, pensiez-vous à ce que vous seriez après votre mort? — R. Non; j'étais tout à mes manœuvres.

20. Quelle impression faisait sur vous la pensée du danger que vous couriez? — R. L'habitude avait émoussé la crainte.

21. Quelle sensation éprouviez-vous quand vous étiez perdu dans l'espace? — R. Trouble, mais bonheur; mon esprit semblait s'échapper de votre monde; cependant les besoins de la manœuvre me rappelaient souvent à la réalité, et me faisaient retomber à la froide et dangereuse position dans laquelle je me trouvais.

22. Voyez-vous avec plaisir votre femme suivre la même carrière aventureuse que vous? — R. Non.

23. Quelle est votre situation comme Esprit? — R. Je vis comme vous, c'est-à-dire que je puis pourvoir à ma vie spirituelle comme vous pourvoyez à votre vie matérielle.

Remarque. Les curieuses expériences de M. Poitevin, son intrépidité, sa remarquable habileté dans la manœuvre des ballons, nous faisaient espérer trouver en lui plus d'élévation et de grandeur dans les idées. Le résultat n'a pas répondu à notre attente; l'aérostation n'était pour lui, comme on a pu le voir, qu'une industrie, une manière de vivre par un genre particulier de spectacle; toutes ses facultés étaient concentrées sur les moyens de piquer la curiosité publique. C'est ainsi que, dans ces entretiens d'outre-tombe, les prévisions sont souvent déroutées; tantôt elles sont dépassées, tantôt on trouve moins qu'on ne s'y attendait, preuve évidente de l'indépendance des communications.

Dans une séance particulière, et par l'intermédiaire du même médium, Poitevin a dicté les conseils suivants pour réaliser la promesse qu'il venait de faire : chacun pourra en apprécier la valeur; nous les donnons comme sujet d'étude sur la nature des Esprits, et non pour leur mérite scientifique plus que contestable.

« Pour conduire un ballon plein de gaz vous rencontrerez toujours les

plus grandes difficultés : l'immense surface qu'il offre en proie aux vents, la petitesse du poids que le gaz peut porter, la faiblesse de l'enveloppe que réclame cet air subtile ; toutes ces causes ne permettront jamais de donner au système aérostatique la grande extension que vous voudriez lui voir prendre. Pour que l'aérostat ait une utilité réelle, il faut qu'il soit un mode de communications puissant et doué d'une certaine promptitude, mais surtout puissant. Nous avons dit qu'il tiendrait le milieu entre l'électricité et la vapeur ; oui, et à deux points de vue :

1° Il doit transporter plus vite que les chemins de fer les voyageurs, moins vite que le télégraphe les messages.

2° Ne tient-il pas le milieu entre ces deux systèmes, car il participe à la fois de l'air et de la terre, tous deux lui servent de chemin : il est entre le ciel et le monde.

« Vous ne m'avez pas demandé si vous parviendriez à aller, par ce moyen, visiter les autres planètes. Cependant cette pensée est celle qui a inquiété bien des cerveaux, et dont la solution comblerait d'étonnement tout votre monde. Non, vous n'y parviendrez pas. Songez donc que pour traverser ces espaces inouis pour vous, de millions, de millions de lieues, la lumière met des années ; voyez donc combien il faudrait de temps pour les atteindre, même portés par la vapeur ou par le vent.

« Pour en revenir au sujet principal, je vous disais en commençant qu'il ne fallait pas espérer beaucoup de votre système actuellement employé ; mais vous obtiendrez beaucoup plus en agissant sur l'air par compression forte et étendue ; le point d'appui que vous cherchez est devant vous, il vous entoure de tous côtés, vous vous y heurtez à chacun de vos mouvements, il entrave tous les jours votre route, et influe surtout ce que vous touchez. Songez bien à cela, tirez de cette révélation tout ce que vous pourrez : les déductions en sont énormes. Nous ne pouvons vous prendre la main et vous faire forger les outils nécessaires à ce travail, nous ne pouvons vous donner mot à mot une induction ; il faut que votre Esprit travaille, qu'il mûrise ses projets, sans cela vous ne comprendriez point ce que vous feriez et vous ne sauriez manier vos instruments ; nous serions obligés de tourner et d'ouvrir nous-mêmes tous vos pistons, et les circonstances imprévues qui viendraient un jour ou l'autre combattre vos efforts vous rejetteraient dans votre ignorance première.

» Travaillez donc et vous trouverez ce que vous aurez cherché ; conduisez votre Esprit vers le côté que nous vous indiquons, et apprenez par l'expérience que nous ne vous induisons pas en erreur. »

Remarque. Ces conseils, quoique renfermant d'incontestables vérités, n'en dénotent pas moins un Esprit peu éclairé à certains points de vue,

puisqu'il paraît ignorer la véritable cause de l'impossibilité d'atteindre à d'autres planètes. C'est une preuve de plus de la diversité des aptitudes et des lumières que l'on rencontre dans le monde des Esprits comme ici-bas. C'est par la multiplicité des observations qu'on arrive à le connaître, à le comprendre et à le juger. C'est pourquoi nous donnons des spécimens de tous les genres de communications, en ayant soin d'en faire ressortir le fort et le faible. Celle de Poitevin est terminée par une considération fort juste qui nous semble avoir été suscitée par un Esprit plus philosophique que le sien; au reste, il avait dit qu'il ferait rédiger ces conseils par ses amis qui, en définitive, ne nous apprennent rien.

Nous y trouvons encore une nouvelle preuve que les hommes qui ont eu une spécialité sur la terre, ne sont pas toujours les plus propres à nous éclairer comme Esprits, si, surtout, ils ne sont pas assez élevés pour se dégés de la vie terrrestre.

Il est fâcheux, pour le progrès de l'aéronautique, que la plupart de ces hommes intrépides ne puissent mettre leur expérience à profit pour la science, tandis que les théoriciens sont étrangers à la pratique, et sont comme des marins qui n'auraient jamais vu la mer. Incontestablement il y aura un jour des ingénieurs en aérostatique, comme il y a des ingénieurs maritimes, mais ce ne sera que lorsqu'ils auront pu voir et sonder par eux-mêmes les profondeurs de l'océan aérien. Que d'idées ne leur donnerait pas le contact réel des éléments, idées qui échappent aux gens de métier! car, quel que soit leur savoir, ils ne peuvent, du fond de leur cabinet, apercevoir tous les écueils; et pourtant si cette science doit être un jour une réalité, ce ne sera que par eux. Aux yeux de beaucoup de gens c'est encore une chimère, et voilà pourquoi les inventeurs, qui ne sont pas en général des capitalistes, ne trouvent ni l'appui, ni les encouragements nécessaires. Quand l'aérostation donnera des dividendes, même en espérance, et pourra être cotée, les capitaux ne lui feront pas défaut; jusque-là il ne faut compter que sur le dévouement de ceux qui voient le progrès avant la spéculation. Tant qu'il y aura parcimonie dans les moyens d'exécution, il y aura des échecs par l'impossibilité de faire les essais sur une assez vaste échelle ou dans des conditions convenables. On est forcé de faire mesquinement, et l'on fait mal, en cela, comme en toute chose. Le succès ne sera qu'au prix de sacrifices suffisants pour entrer largement dans la voie de la pratique, et qui dit sacrifice, dit exclusion de toute idée de bénéfice. Espérons que la pensée de doter le monde de la solution d'un grand problème, ne fût-ce qu'au point de vue de la science, inspirera quelque généreux désintéressement. Mais la première chose à faire serait de fournir aux théoriciens les moyens d'acquérir l'expérience de l'air, même

par les moyens imparfaits que nous possédons. Si Poitevin eût été un homme de savoir, et qu'il eût inventé un système de locomotion aérienne, il eût inspiré, sans contredit, plus de confiance que ceux qui n'ont jamais quitté la terre, et eût probablement trouvé les ressources que l'on refuse aux autres.

Pensées poétiques

Dictées par l'Esprit d'Alfred de Musset, pour Mme ***.

Si tu souffres sur terre
Pauvre cœur affligé,
Si pour toi la misère
Est un lot obligé,
Pense, dans ta douleur,
Que tu suis le chemin
Qui conduit par les pleurs
Vers un meilleur destin.

Les chagrins de la vie
Sont-ils donc assez grands
Pour que ton cœur oublie
Qu'un jour aux premiers rangs,
Pour prix de tes souffrances,
Ton Esprit épuré
Aura les jouissances
De l'empire éthéré ?

La vie est un passage
Dont tu connais le cours ;
Agis toujours en sage,
Tu auras d'heureux jours.

Remarque. Le médium qui a servi d'interprète est non-seulement étranger aux règles les plus vulgaires de la poésie, mais n'a jamais pu faire un seul vers par lui-même. Il les écrit avec une facilité extraordinaire sous la dictée des Esprits, et quoiqu'il soit médium depuis très peu de temps, il en possède déjà un recueil nombreux des plus intéressants. Nous en avons vu entre autres de charmants et pleins d'à-propos, qui lui ont été dictés par l'Esprit d'une personne vivante qu'il a évoquée et qui habite à 200 lieues. Cette personne, lorsqu'elle est éveillée, n'est pas plus potée que lui.

Somnambules rétribués.

Un de nos correspondants nous écrit à propos de notre dernier article sur les médiums mercenaires, pour nous demander si nos observations s'appliquent également aux somnambules rétribués.

Si l'on veut bien remonter à la source du phénomène, on verra que le somnambule, bien qu'on puisse le considérer comme une variété de médium, est dans un cas différent du médium proprement dit. En effet, ce dernier reçoit ses communications d'Esprits étrangers qui peuvent venir ou non selon les circonstances ou les sympathies qu'ils rencontrent. Le somnambule, au contraire, agit par lui-même; c'est son propre Esprit qui se dégage de la matière, et voit plus ou moins bien, selon que le dégagement est plus ou moins complet. Le somnambule, il est vrai, est en rapport avec d'autres Esprits qui l'assistent plus ou moins volontiers, en raison de leurs sympathies; mais, en définitive, c'est le sien qui voit et qui peut, jusqu'à un certain point, disposer de lui-même sans que d'autres y trouvent à redire, et sans que leur concours soit indispensable. Il en résulte que le somnambule qui cherche une compensation matérielle à la fatigue souvent très grande qui résulte pour lui de l'exercice de sa faculté, n'a point à vaincre les mêmes susceptibilités que le médium qui n'est qu'un instrument.

On sait en outre que la lucidité somnambulique se développe par l'exercice; or, celui qui en fait son occupation exclusive, acquiert une facilité d'autant plus grande, qu'il est à même de voir beaucoup de choses avec lesquelles il finit par s'identifier, ainsi qu'avec certains termes spéciaux qui lui reviennent plus facilement à la mémoire; en un mot, il se familiarise avec cet état qui devient pour ainsi dire son état normal : rien ne l'étonne plus. Les faits, d'ailleurs, sont là pour prouver avec quelle promptitude et quelle netteté ils peuvent voir; d'où nous concluons que la rétribution payée à certains somnambules n'est point un obstacle au développement de la lucidité.

A cela on fait une objection. Comme la lucidité est souvent variable, qu'elle dépend de causes fortuites, on se demande si l'appât du gain ne pourrait pas engager le somnambule à feindre cette lucidité alors même qu'elle lui ferait défaut, par fatigue ou autre cause, inconvénient qui ne peut avoir lieu quand il n'y a pas d'intérêt. Cela est très vrai, mais nous répondons que toute chose a son mauvais côté. On peut abuser de tout, et partout où se glisse la fraude, il faut la flétrir. Le somnambule qui agirait

ainsi manquerait de loyauté, ce qui, malheureusement, se rencontre aussi chez ceux qui ne dorment pas. Avec un peu d'habitude, on peut aisément s'en apercevoir, et il serait difficile d'abuser longtemps un observateur expérimenté. En cela, comme en toutes choses, l'essentiel est de s'assurer du degré de confiance que mérite la personne à laquelle on s'adresse. Si le somnambule non rétribué n'offre pas cet inconvénient, il ne faut pas croire que sa lucidité soit infaillible; il peut se tromper tout comme un autre, s'il est dans de mauvaises conditions; l'expérience est à cet égard le meilleur guide. En résumé, nous ne préconisons personne; nous avons été à même de constater des services éminents rendus par les uns et par les autres; notre but était seulement de prouver qu'on peut trouver de bons somnambules dans l'une et l'autre condition.

Aphorismes spirites et Pensées détachées.

Les Esprits s'incarnent hommes ou femmes, parce qu'ils n'ont pas de sexe. Comme ils doivent progresser en tout, chaque sexe, comme chaque position sociale, leur offre des épreuves et des devoirs spéciaux, et l'occasion d'acquérir de l'expérience. Celui qui serait toujours homme, ne saurait que ce que savent les hommes.

—

Par la doctrine spirite, la solidarité n'est plus restreinte à la société terrestre : elle embrasse tous les mondes; par les rapports que les Esprits établissent entre les différentes sphères, la solidarité est universelle, car d'un monde à l'autre les êtres vivants se prêtent un mutuel appui.

AVIS.

Nous recevons sans cesse des lettres de nos correspondants qui nous demandent *l'Histoire de Jeanne d'Arc et celle de Louis XI* dont nous avons publié des extraits, ainsi que l'album des dessins de M. Victorien Sardou.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'histoire de *Jeanne d'Arc* est complétement épuisée, maintenant; que la vie *de Louis XI* ainsi que celle de *Louis IX* n'ont point encore été publiées; nous espérons qu'elles le seront un jour et nous nous ferons un devoir de les annoncer dans notre recueil. Jusque-là toute demande à l'effet de se procurer ces ouvrages est sans objet. Il en est de même de l'album de M. Sardou. Le dessin que nous avons donné de la maison de Mozart est le seul qui soit en vente chez M. Ledoyen.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Scènes de la vie privée spirite.

Dans notre dernier numéro nous avons présenté le tableau de la vie Spirite comme ensemble; nous avons suivi les Esprits depuis l'instant où ils quittent leur corps terrestre, et nous avons rapidement esquissé leurs occupations. Nous nous proposons aujourd'hui de les montrer en action, en réunissant dans un même cadre diverses scènes intimes dont nos communications nous ont rendus témoins. Déjà, les nombreux entretiens familiers d'outre-tombe publiés dans cette revue ont pu donner une idée de la situation des Esprits selon le degré de leur avancement, mais ici il y a un caractère spécial d'activité qui nous fait mieux connaître encore le rôle qu'ils jouent parmi nous à notre insu. Le sujet d'étude dont nous allons rapporter les péripéties s'est offert spontanément; il présente d'autant plus d'intérêt qu'il a pour héros principal, non un de ces Esprits supérieurs qui habitent des mondes inconnus, mais un de ceux qui, par leur nature même, sont encore attachés à notre terre, un contemporain qui nous a donné des preuves manifestes de son identité. C'est parmi nous que l'action se passe, et chacun de nous y joue son rôle.

Cette étude des mœurs spirites a, en outre, cela de particulier, qu'elle nous montre la progression des Esprits à l'état errant, et comment nous pouvons concourir à leur éducation.

Un de nos amis qui, après de longs essais infructueux, mais dont sa patience a triomphé, est tout à coup devenu excellent médium écrivain, et de plus médium auditif, était occupé à écrire, avec un autre médium de ses amis, lorsque, à une question adressée à un Esprit, il obtint une réponse assez bizarre et peu sérieuse dans laquelle il ne reconnaissait pas le caractère de l'Esprit évoqué. Ayant interpellé l'auteur de cette réponse, et après l'avoir sommé au nom de Dieu de se faire connaître, ce dernier signa *Pierre Le Flamand*, nom parfaitement inconnu du médium. C'est

alors que s'établit entre eux, et plus tard entre cet Esprit et nous, une série d'entretiens que nous allons rapporter :

Premier entretien.

1. Qui es-tu ? Je ne connais personne de ce nom. — R. Un de tes anciens camarades de collége.

2. Je n'en ai aucun souvenir. — R. Te rappelles-tu avoir une fois été rossé ?

3. C'est possible ; entre écoliers cela arrive quelquefois. Je me souviens en effet de quelque chose comme cela, mais je me souviens aussi de lui avoir rendu la monnaie de sa pièce. — R. C'était moi ; je ne t'en veux pas.

4. Merci ; autant que je me le rappelle, tu étais un assez mauvais garnement. — R. Voilà la mémoire qui te revient ; je n'ai pas changé tant que j'ai vécu. J'étais mauvaise tête, mais pas méchant dans le fond ; je me battais avec le premier venu ; c'était comme un besoin chez moi ; puis, le dos tourné, je n'y pensais plus.

5. Quand et à quel âge es-tu mort ? — R. Il y a quinze ans ; j'avais vingt ans à peu près.

6. De quoi es-tu mort ? — R. Une étourderie de jeune homme..., une suite de ma mauvaise tête....

7. As-tu encore ta famille ? — R. J'avais perdu depuis longtemps mon père et ma mère ; j'habitais chez un oncle, mon seul parent... ; si tu vas à Cambrai je t'engage à aller le voir... ; c'est un bien brave homme que j'aime beaucoup quoiqu'il m'ait assez durement mené ; mais je le méritais.

8. S'appelle-t-il comme toi ? — R. Non ; il n'y a plus personne à Cambrai de mon nom ; il s'appelle W.... ; il demeure rue.... n... ; tu verras que c'est bien moi qui te parle.

Remarque. — Le fait a été vérifié par le médium lui-même dans un voyage qu'il fit quelque temps après. Il trouva M. W.... à l'adresse indiquée ; celui-ci lui dit qu'en effet il avait eu un neveu de ce nom, un franc étourdi assez mauvais sujet, mort en 1844, peu de temps après avoir tiré à la conscription. Cette circonstance n'avait pas été indiquée par l'Esprit ; il l'a fait plus tard spontanément ; on verra à quelle occasion.

9. Par quel hasard es-tu venu chez moi ? — R. Le hasard si tu veux ; mais moi je crois plutôt que c'est mon bon génie qui m'a poussé vers toi, car j'ai l'idée que nous gagnerons tous les deux à renouveler connaissance..... J'étais ici à côté, chez ton voisin, occupé à considérer des tableaux..., pas des tableaux d'église... ; tout à coup je t'ai aperçu et je suis venu. Je t'ai vu occupé à causer avec un autre Esprit, j'ai voulu me mêler de la conversation.

10. Mais pourquoi as-tu répondu aux questions que je faisais à un autre Esprit? Ceci n'est pas d'un bon camarade. — R. J'étais en présence d'un Esprit sérieux qui ne me paraissait pas disposé à répondre; en répondant pour lui je croyais lui faire la langue, mais cela n'a pas réussi; je voulais, en ne disant pas la vérité, le faire parler.

11. Ceci est très mal, car il aurait pu en résulter des choses fâcheuses si je ne me fusse pas aperçu de la supercherie. — R. Tu l'aurais toujours su, un peu plus tôt, un peu plus tard.

12. Dis-moi un peu comment tu es entré ici? — R. Belle question! Est-ce que nous avons besoin de demander le cordon?

13. Tu peux donc aller partout, entrer partout? — R. Mais!.... sans dire gare! encore.... Nous ne sommes pas Esprits pour rien.

14. Je croyais cependant que certains Esprits n'avaient pas le pouvoir de pénétrer dans toutes les réunions? — R. Est-ce que, par hasard, tu crois que ta chambre est un sanctuaire, et que je suis indigne d'y pénétrer?

15. Réponds sérieusement à ma question, et pas de mauvaises plaisanteries, je t'en prie; tu vois que je ne suis pas d'humeur à les supporter, et que les Esprits mystificateurs sont mal reçus chez moi. — R. Il y a des réunions d'Esprits où nous autres vauriens ne pouvons pénétrer, c'est vrai; mais ce sont les Esprits supérieurs qui nous en empêchent, et non pas vous autres hommes; d'ailleurs, quand nous allons quelque part nous savons bien nous taire et nous tenir à l'écart quand il le faut; nous écoutons, et si cela nous ennuie nous nous en allons.... Ah çà! tu n'as pas l'air enchanté de ma visite.

16. C'est que je ne reçois pas volontiers le premier venu, et franchement je te sais mauvais gré d'être venu troubler un entretien sérieux. — R. Ne te fâche pas..., je ne t'en veux pas..., je suis toujours bon garçon...; une autre fois je me ferai annoncer.

17. Voilà quinze ans que tu es mort.... — R. Entendons-nous; c'est mon corps qui est mort; mais *moi*, qui te parle, je ne suis pas mort.

Remarque. On trouve souvent chez les Esprits, même légers et facétieux, des mots d'une grande profondeur. Ce MOI qui n'est pas mort est tout à fait philosophique.

18. C'est bien comme cela que je l'entends. A ce sujet, dis-moi si, tel que tu es maintenant, tu me vois avec autant de netteté que si tu avais ton corps? — R. Je te vois encore bien mieux; j'étais myope; c'est pour cela que j'ai voulu me faire exempter de la conscription.

19. Voilà, dis-je, quinze ans que tu es mort, et tu me parais tout aussi étourdi qu'auparavant; tu n'as donc pas avancé? — R. Je suis ce que j'étais, ni mieux, ni pis.

20. A quoi passes-tu ton temps? — R. Je n'ai pas d'autres occupations que de me divertir ou de me renseigner sur les événements qui peuvent influencer ma destinée. Je vois beaucoup; je passe une partie de mon temps, tantôt chez des amis, tantôt au spectacle.... Je surprends quelquefois de drôles de choses.... Si l'on savait que l'on a des témoins quand on croit être seul!.... Enfin je fais en sorte que mon temps me soit à charge le moins possible.... Dire combien cela durera, je n'en sais rien, et cependant je cours ainsi depuis un certain temps.... As-tu assez d'explications comme cela?

21. En somme, es-tu plus heureux que de ton vivant? — R. Non.

22. Qu'est-ce qui te manque? Tu n'as plus besoin de rien; tu ne souffres plus; tu ne crains pas d'être ruiné; tu vas partout, tu vois tout; tu ne redoutes ni les soucis, ni les maladies, ni les infirmités de la vieillesse; n'est-ce pas là une existence heureuse? — R. Il me manque la réalité des jouissances; je ne suis pas assez avancé pour jouir d'un bonheur moral; j'envie tout ce que je vois, et c'est ce qui me torture; je m'ennuie et je tâche de tuer le temps comme je peux!... il est bien long le temps!... j'éprouve un malaise que je ne puis définir...; j'aimerais mieux souffrir les misères de la vie que cette anxiété qui m'accable.

Remarque. N'est-ce pas là un éloquent tableau des souffrances morales des Esprits inférieurs? Envier tout ce que l'on voit; avoir les mêmes désirs et ne jouir de rien en réalité, ce doit être une véritable torture.

23. Tu as dis que tu allais voir tes amis; n'est-ce pas une distraction? — R. Mes amis ne savent pas que je suis là, et d'ailleurs ils ne pensent plus à moi; cela me fait mal.

24. N'en as-tu pas parmi les Esprits? — R. Des étourdis, des vauriens comme moi, qui s'ennuient comme moi; leur société n'est pas très amusante; ceux qui sont heureux et raisonnables s'éloignent de moi.

25. Pauvres garçon! je te plains, et si je pouvais t'être utile, je le ferais avec plaisir. — R. Si tu savais ce que cette parole me fait de bien! c'est la première fois que je l'entends.

26. Ne pourrais-tu te procurer les occasions de voir et d'entendre des choses bonnes et utiles qui serviraient à ton avancement? — R. Oui, mais il faudrait pour cela que je sache profiter de ces leçons; j'avoue que de préférence j'aime à assister à des scènes d'amour et de débauche qui n'ont pas influencé mon esprit dans le bien. Avant d'entrer chez toi, j'étais là, à considérer des tableaux qui réveillaient en moi certaines idées..., mais brisons là... J'ai su cependant résister à demander à me réincarner pour jouir des plaisirs dont j'ai tant abusé; maintenant je vois combien j'aurais eu tort. En venant chez toi, je sens que je fais bien.

27. Eh bien! à l'avenir, j'espère que tu me feras le plaisir, si tu tiens à mon amitié, de ne plus arrêter ton attention sur les tableaux qui peuvent te donner de mauvaises idées, et que tu penseras au contraire à ce que tu pourras entendre ici de bon et d'utile pour toi. Tu t'en trouveras bien; crois-moi. — R. Si c'est ton idée ce sera la mienne.

28. Quand tu vas au théâtre éprouves-tu les mêmes émotions que lorsque tu y allais de ton vivant? — R. Plusieurs émotions différentes; celles-là d'abord; puis je me mêle quelquefois à des conversations..., j'entends de singulières choses.

29. Quel est ton théâtre de prédilection? — R. Les Variétés; mais il m'arrive souvent d'aller les voir tous dans la même soirée. Je vais aussi dans les bals, dans les réunions où l'on s'amuse.

30. De façon que, tout en t'amusant, tu peux t'instruire, car tu dois pouvoir observer beaucoup dans ta position? — R. Oui, mais ce que j'aime bien, ce sont certains colloques; il est vraiment curieux de voir les manéges de certains individus, surtout de ceux qui veulent se faire croire encore jeunes. Dans tous ces bavardages personne ne dit la vérité: le cœur se farde comme le visage et c'est à n'y rien comprendre. J'ai fait une étude de mœurs là-dessus.

31. Eh bien! ne vois-tu pas que nous pourrions avoir ensemble de bonnes petites causeries comme celle-ci dont nous pourrons l'un et l'autre tirer bon profit? — R. Toujours; comme tu le dis, pour toi d'abord et pour moi ensuite. Tu as des occupations que nécessite ton corps; moi je puis faire toutes les démarches possibles pour m'instruire sans nuire à mon existence.

32. Puisqu'il en est ainsi, tu continueras tes observations, ou, comme tu le dis, tes études de mœurs; jusqu'à présent tu n'en as guère profité; il faut qu'elles servent à t'éclairer, et pour cela il faut que tu les fasses dans un but sérieux et non pour t'amuser et tuer le temps. Tu me diras ce que tu as vu; nous en raisonnerons, et nous en tirerons des conséquences pour notre instruction mutuelle. — R. Ce sera même très attrayant; oui, certainement, je suis à ton service.

33. Ce n'est pas tout; je voudrais te procurer l'occasion de faire une bonne action; le veux-tu? — R. De grand cœur! Il sera donc dit que je pourrai être bon à quelque chose. Dis-moi tout de suite ce qu'il faut que je fasse.

34. Doucement! Je ne confie pas ainsi des missions délicates à ceux dont je ne suis pas parfaitement sûr. Tu as de la bonne volonté, je n'en doute pas; mais auras-tu la persévérance nécessaire? c'est une question. Il faut donc que j'apprenne à te mieux connaître, pour savoir ce dont tu es

capable et jusqu'à quel point je peux compter sur toi. Nous en causerons une autre fois. — R. Tu le verras.

35. Adieu donc pour aujourd'hui. — R. Au revoir.

Deuxième entretien.

36. Eh bien ! mon cher Pierre, as-tu réfléchi sérieusement à ce que nous avons dit l'autre jour ? — R. Plus sérieusement que tu ne crois, car j'ai à cœur de te prouver que je vaux mieux que je n'en ai l'air. Je me sens plus à mon aise depuis que j'ai quelque chose à faire ; j'ai un but maintenant, et je ne m'ennuie plus.

37. J'ai parlé de toi à M. Allan Kardec ; je lui ai communiqué notre entretien, et il en a été très content ; il désire entrer en rapport avec toi. — R. Je le sais, je suis allé chez lui.

38. Qui t'y a conduit? — R. Ta pensée. Je suis revenu ici depuis l'autre jour ; j'ai vu que tu voulais lui parler de moi, et je me suis dit : Allons-y le premier, j'y trouverai probablement quelque sujet d'observation et peut-être l'occasion d'être utile.

39. J'aime à te voir ces pensées sérieuses. Quelle impression as-tu reçue de ta visite? — R. Oh ! une bien grande ; j'y ai appris des choses dont je ne me doutais pas et qui m'ont éclairé sur mon avenir. C'est comme une lumière qui s'est faite en moi ; je comprends maintenant tout ce que j'ai à gagner à me perfectionner..., il le faut..., il le faut.

40. Puis-je, sans indiscrétion, te demander ce que tu as vu chez lui ? — R. Aussurément, chez lui comme chez d'autres, d'autant plus que je ne dirai toujours que ce que je voudrai.... ou ce que je pourrai.

41. Comment entends-tu cela? Est-ce que tu ne peux pas dire tout ce que tu veux ? — R. Non ; depuis quelques jours je vois un Esprit qui semble me suivre partout, qui me pousse ou me retient ; on dirait qu'il me dirige ; je sens une impulsion dont je ne me rends pas compte, et à laquelle j'obéis malgré moi ; si je veux dire ou faire quelque chose de déplacé, il se pose devant moi..., me regarde..., et je me tais..., je m'arrête.

42. Quel est cet Esprit? — R. Je n'en sais rien ; mais il me domine.

43. Pourquoi ne le lui demandes-tu pas ? — R. Je n'ose pas ; quand je veux lui parler, il me regarde, et ma langue est clouée.

Remarque. Il est évident que le mot *langue* est ici une figure, puisque les Esprits n'ont pas de langage articulé.

44. Tu dois voir s'il est bon ou mauvais? — R. Il doit être bon, puisqu'il m'empêche de dire des bêtises ; mais il est sévère... Il a quelquefois l'air courroucé, et d'autres fois il semble me regarder avec tendresse... Il

m'est venu dans la pensée que ce pourrait bien être l'Esprit de mon père qui ne veut pas se faire connaître.

45. Cela me paraît probable ; il ne doit pas être fort content de toi. Ecoute-moi bien ; je vais te donner un avis à ce sujet. Nous savons que les parents ont pour mission d'élever leurs enfants et de les diriger dans la voie du bien ; ils sont en conséquence responsables du bien et du mal que font ces derniers d'après l'éducation qu'ils ont reçue, et ils en souffrent ou en sont heureux dans le monde des Esprits. La conduite des enfants influe donc jusqu'à un certain point sur le bonheur ou le malheur de leurs parents après la mort. Comme ta conduite sur la terre n'a pas été très édifiante, et que depuis que tu es mort tu n'as pas fait grand'chose de bon, ton père doit en souffrir s'il a à se reprocher de ne t'avoir pas bien dirigé... — R. Si je ne suis pas devenu bon sujet, ce n'est pas faute d'avoir été plus d'une fois corrigé d'importance.

46. Ce n'était peut-être pas le meilleur moyen de te ramener ; quoi qu'il en soit, son affection pour toi est toujours la même, et il te le prouve en se rapprochant de toi, si c'est lui, comme je le présume ; il doit être heureux de ton changement, c'est ce qui explique ses alternatives de tendresse et de courroux ; il veut t'aider dans la bonne voie dans laquelle tu viens d'entrer, et lorsqu'il t'y verra solidement engagé, je suis persuadé qu'il se fera connaître. Ainsi, en travaillant à ton propre bonheur, tu travailleras au sien. Je ne serais même pas étonné que ce fût lui qui t'ait poussé à venir chez moi. S'il ne l'a pas fait plus tôt, c'est qu'il a voulu te laisser le temps de comprendre le vide de ton existence désœuvrée et d'en ressentir les désagréments. — R. Merci ! merci... ! Il est là derrière toi... Il pose sa main sur ta tête, comme s'il te dictait les paroles que tu viens de dire.

47. Revenons à M. Allan Kardec. — R. Je suis allé chez lui avant-hier soir ; il était occupé à écrire dans son cabinet..., il travaillait à un nouvel ouvrage qu'il prépare... Ah ! il nous arrange bien, nous autres pauvres Esprits ; si l'on ne nous connaît pas ce ne sera pas sa faute.

48. Etait-il seul ? — R. Seul, oui, c'est-à-dire qu'il n'y avait personne avec lui ; mais il y avait autour de lui une vingtaine d'Esprits qui bourdonnaient au-dessus de sa tête.

49. Les entendait-il ? — R. Il les entendait si bien qu'il regardait de tous côtés d'où venait ce bruit, pour voir si ce n'étaient pas des milliers de mouches ; puis il a ouvert sa fenêtre pour regarder si c'était le vent ou la pluie.

Remarque. Le fait était parfaitement exact.

50. Parmi tous ces Esprits en as-tu reconnu ? — R. Non ; ce ne sont pas

ceux dont je faisais ma société; j'avais l'air d'un intrus et je me suis mis dans un coin pour observer.

51. Ces Esprits paraissaient-ils s'intéresser à ce qu'il écrivait? — R. Je le crois bien! Il y en avait deux ou trois surtout qui lui soufflaient ce qu'il écrivait et qui avaient l'air de prendre l'avis des autres; lui, il croyait tout bonnement que les idées étaient de lui, et il en paraissait content.

52. Est-ce tout ce que tu as vu? — R. Il est ensuite arrivé huit ou dix personnes qui se sont réunies dans une autre chambre avec Kardec; on s'est mis à causer; on le questionnait; il répondait, il expliquait.

53. Connais-tu les personnes qui étaient là? — R. Non; je sais seulement qu'il y avait de grands personnages, car à l'un d'eux on disait toujours : Prince, et à un autre, M. le Duc. Les Esprits sont aussi arrivés en masse; il y en avait au moins une centaine, dont plusieurs avaient sur la tête comme des couronnes de feu; les autres se tenaient à l'écart et écoutaient.

54. Et toi, que faisais-tu? — R. J'écoutais aussi, mais j'observais surtout; alors il m'est venu dans l'idée de faire une démarche très utile pour Kardec; je te dirai plus tard ce que c'était quand j'aurai réussi. J'ai donc quitté l'assemblée, et tout en cheminant dans les rues, je m'amusais à flâner devant les boutiques, à me mêler dans les groupes.

56. De sorte qu'au lieu d'aller à tes affaires, tu perdais ton temps. — R. Je ne l'ai pas perdu, puisque j'ai empêché un vol.

56. Ah! tu te mêles aussi de faire la police? — R. Pourquoi pas? En passant devant une boutique fermée, je remarque qu'il se passe en dedans quelque chose de singulier; j'entre; je vois un jeune homme très agité et qui allait, venait et avait l'air d'en vouloir à la caisse du marchand. Il y avait avec lui deux Esprits, l'un qui lui soufflait à l'oreille : Va donc, poltron! le tiroir est plein; tu pourras t'amuser à ton aise, etc.; l'autre avait une figure de femme, belle et pleine de noblesse, quelque chose de céleste et de bon dans le regard; il lui disait : Va-t'en! va-t'en! ne te laisse pas tenter; et il lui soufflait les mots : prison, déshonneur.

Le jeune homme hésitait. Au moment où il s'approche du comptoir, je me mets devant lui pour l'arrêter. Le mauvais Esprit me demande de quoi je me mêle. Je veux, lui dis-je empêcher ce jeune homme de commettre une mauvaise action, et peut-être d'aller aux galères. Alors le bon Esprit s'approche de moi et me dit : *Il faut qu'il subisse la tentation; c'est une épreuve; s'il succombe, ce sera sa faute.* Mon voleur allait triompher, lorsque son mauvais génie emploie une ruse abominable qui réussit; il lui fait remarquer, sur une tablette, une bouteille : c'était de l'eau-de-vie; il lui inspire l'idée d'en boire pour se donner du courage. Le malheureux est

perdu, me dis-je..., tâchons au mois de sauver quelque chose. Je n'avais plus qu'une ressource, c'était d'avertir le patron... tôt! me voilà chez lui au cinquième. Il était en train de faire une partie de cartes avec sa femme; il fallait trouver le moyen de le faire descendre.

57. S'il avait été médium tu lui aurais fait écrire qu'on le volait. Croyait-il du moins aux Esprits? — R. Il n'avait pas assez d'esprit pour savoir seulement ce que c'est.

58. Je ne te connaissais pas le talent de faire des jeux de mots. — R. Si tu m'interromps, je ne dis plus rien. Je lui donne un violent éternument; il veut prendre du tabac, et il s'aperçoit qu'il a oublié sa tabatière dans la boutique. Il appelle son petit garçon qui dormait dans un coin et lui dit d'aller la lui chercher..., ce n'était pas mon affaire...; l'enfant se reveille en grognant... Je souffle à la mère de dire : Ne reveille donc pas cet enfant; tu peux bien y aller toi-même. — Il se décide enfin...; je le suis, pour le faire aller plus vite. Arrivé à la porte il aperçoit de la lumière dans la boutique et entend du bruit. Voilà la peur qui le prend, les jambes lui tremblent; je le pousse pour le faire avancer; s'il était entré subitement, il prenait son voleur comme dans une trappe; au lieu de cela, ce gros imbécile se met à crier : au voleur! le voleur se sauve, mais dans sa précipitation, et troublé qu'il était par l'eau-de-vie, il oublie de ramasser sa casquette. Le marchand entre quand il n'y a plus personne...; ce que fera la casquette, ce n'est pas mon affaire... : celui-là n'est pas dans de beaux draps. Grâce à moi, le vol n'a pas eu le temps de s'accomplir, et le marchand en a été quitte pour la peur; ce qui ne l'a pas empêché de dire en remontant chez lui qu'il a terrassé un homme de six pieds. — Voyez un peu, dit-il, à quoi tiennent les choses! si je n'avais pas eu l'idée de prendre du tabac!... — Si je ne t'avais pas empêché d'envoyer notre garçon! dit la femme... — Il faut convenir que nous avons eu bon nez tous les deux! — Ce que c'est que le hasard!

Voilà, mon cher, comment on nous remercie.

59. Tu es un brave garçon, mon cher Pierre, et je te félicite. Ne te décourage pas de l'ingratitude des hommes; tu en trouveras bien d'autres, maintenant que tu te mets à leur rendre service, même parmi ceux qui croient à l'intervention des esprits. — R. Oui, et je sais que les ingrats se préparent de cruels retours.

60. Je vois maintenant que je puis compter sur toi, et que tu deviens vraiment sérieux. — R. Tu verras plus tard que ce sera moi qui te ferai de la morale.

61. J'en ai besoin tout comme un autre, et je reçois volontiers les bons conseils de quelque part qu'ils viennent. Je t'ai dit que je voulais te faire

faire une bonne action; es-tu disposé? — R. Peux-tu en douter?

62. J'ai un de mes amis qui est menacé, je crois, de grandes déceptions s'il continue à suivre la mauvaise voie dans laquelle il est engagé; les illusions qu'il se fait peuvent le perdre. Je voudrais que tu essayasses de le ramener dans la bonne route par quelque chose qui pût l'impressionner vivement; comprends-tu ma pensée? — R. Oui; tu voudrais que je lui fisse quelque bonne manifestation; une apparition, par exemple; mais cela n'est pas en mon pouvoir. Je puis cependant quelquefois, lorsque j'en ai la permission, donner des preuves sensibles de ma présence; tu le sais.

Remarque. Le médium auquel cet Esprit semble s'être attaché est averti de sa présence par une impression très sensible, alors même qu'il ne songe pas à l'appeler. Il le reconnaît à une sorte de frôlement qu'il ressent sur les bras, sur le dos et sur les épaules; mais les effets sont quelquefois plus énergiques. Dans une réunion qui avait lieu chez nous, le 24 mars dernier, cet Esprit répondait aux questions par l'entremise d'un autre médium. On parlait de sa puissance physique; tout à coup, comme pour en donner une preuve, il saisit l'un des assistants par la jambe au moyen d'une violente secousse, le souleva de sa chaise et le jeta tout étourdi à l'autre bout de la chambre.

63. Tu feras ce que tu voudras, ou mieux ce que tu pourras. Je t'avertis qu'il est un peu médium. — R. Tant mieux; j'ai mon plan.

64. Que comptes-tu faire? — R. Je vais d'abord étudier la position; voir de quels Esprits il est entouré, et s'il y a moyen de faire quelque chose avec eux. Une fois chez lui, je m'annoncerai, comme je l'ai fait chez toi; l'on m'interpellera; je répondrai : « C'est moi, Pierre Le Flamand, messager en Esprit, qui vient se mettre à votre service et qui, par la même occasion, désirerait vous obliger. Il a entendu dire que vous étiez dans de certaines espérances qui vous tournent la tête et vous font déjà tourner le dos à vos amis; je crois devoir, dans votre intérêt, vous avertir combien vos idées sont loin de profiter à votre bonheur futur. Foi de Leflamand, je puis vous attester que je viens vous voir dans de bonnes intentions. Craignez la colère des Esprits, et plus encore celle de Dieu, et croyez aux paroles de votre serviteur qui peut vous affirmer que sa mission est toute pour le bien. » (*Sic.*)

Si l'on me renvoie, je reviendrai trois fois, et puis je verrai ce que j'aurai à faire. C'est-il cela?

65. Très-bien, mon ami, mais n'en dis ni plus ni moins.—R. Mot à mot.

66. Mais si l'on te demande qui t'a chargé de cette mission, que répondras-tu? — R. Des Esprits supérieurs. Je puis, pour le bien, ne pas dire tout à fait la vérité.

67. Tu te trompes; du moment qu'on agit pour le bien, c'est toujours par l'inspiration des bons Esprits; ainsi ta conscience peut être en repos, car les mauvais Esprits ne poussent jamais à faire de bonnes choses. — R. C'est entendu.

68. Je te remercie et te félicite de tes bonnes dispositions. Quand veux-tu que je t'appelle pour que tu me fasses connaître le résultat de la mission? — R. Je t'avertirai.

(La suite au prochain numéro.)

Musique d'outre-tombe.

L'Esprit de Mozart vient de dicter à notre excellent médium, M. Bryon-Dorgeval, un fragment de sonate. Comme moyen de contrôle, ce dernier le fit entendre à plusieurs artistes sans en indiquer la source, et en demandant simplement quelle couleur ils trouvaient à ce morceau; chacun y reconnut sans hésitation le cachet de Mozart. Il a été exécuté dans la séance de la Société du 8 avril dernier, en présence de nombreux connaisseurs, par Mlle de Davans, élève de Choppin et pianiste distinguée, qui a bien voulu prêter son concours. Comme point de comparaison, Mlle de Davans a préalablement fait entendre une sonate composée par Mozart de son vivant. Il n'y a eu qu'une voix, non-seulement sur la parfaite identité du genre, mais encore sur la supériorité de la composition spirite. Un morceau de Choppin a ensuite été exécuté par Mlle de Davans avec son talent habituel. On ne pouvait manquer cette occasion d'invoquer ces deux compositeurs avec lesquels on a eu l'entretien suivant :

Mozart.

1. Vous savez sans doute quel motif nous fait vous appeler? — R. Votre appel me fait plaisir.

2. Reconnaissez-vous le morceau qu'on vient de jouer comme étant dicté par vous? — R. Oui, très bien; je le reconnais tout à fait. Le médium qui m'a servi d'interprète est un ami qui ne m'a pas trahi.

3. Lequel des deux morceaux préférez-vous? — R. Le second, sans parallèle.

4. Pourquoi? — R. La douceur, le charme y sont plus vifs et plus tendres à la fois.

Remarque. Ce sont en effet les qualités que l'on a reconnues dans ce morceau.

5. La musique du monde que vous habitez peut-elle se comparer à la

nôtre? — R. Il vous serait difficile de la comprendre; nous avons des sens que vous ne possédez pas.

6. Il nous a été dit que dans votre monde il y a une harmonie naturelle, universelle que nous ne connaissons pas ici-bas. — R. C'est vrai; sur votre Terre vous faites de la musique; ici, toute la nature fait entendre des sons mélodieux.

7. Pourriez-vous jouer vous-même sur le piano? — R. Je le pourrais, sans doute, mais je ne le veux pas; c'est inutile.

8. Ce serait pourtant un puissant motif de conviction. — R. N'êtes-vous pas convaincus?

Remarque. On sait que les Esprits ne se prêtent jamais aux épreuves; ils font souvent spontanément ce qu'on ne leur demande pas; celle-ci, d'ailleurs, rentre dans la catégorie des manifestations physiques dont les Esprits élevés ne s'occupent pas.

9. Que pensez-vous de la publication récente de vos lettres? — R. Elle a rappelé beaucoup mon souvenir.

10. Votre souvenir est dans la mémoire de tout le monde; pourriez-vous préciser l'effet que ces lettres ont produit dans l'opinion? — R. Oui; mais on m'a aimé, et l'on s'est attaché beaucoup plus à moi comme homme qu'on ne le faisait auparavant.

Remarque. La personne, étrangère à la Société, qui a posé ces dernières questions, confirme que tel a été en effet l'impression produite par cette publication.

11. Nous désirons interroger Choppin; le pouvons-nous? — R. Oui; il est plus triste et plus sombre que moi.

Choppin.

12. (Après l'évocation.) Pourriez-vous nous dire dans quelle situation vous êtes comme Esprit? — R. Errant encore.

13. Regrettez-vous la vie terrestre? — R. Je ne suis pas malheureux.

14. Etes-vous plus heureux que vous ne l'étiez? — R. Oui, un peu.

15. Vous dites *un peu*, ce qui veut dire qu'il n'y a pas une grande différence; que vous manque-t-il pour l'être davantage? — R. Je dis un peu, par rapport à ce que j'aurais pu être; car avec mon intelligence, j'aurais pu m'avancer plus que je ne l'ai fait.

16. Le bonheur que vous n'avez pas maintenant, espérez-vous l'avoir un jour? — R. Assurément, cela viendra, mais il faudra de nouvelles épreuves.

17. Mozart dit que vous êtes sombre et triste; pourquoi cela? — R. Mozart dit vrai. Je m'attriste, parce que j'avais entrepris une épreuve que je n'ai pas menée à bien, et je n'ai plus le courage de la recommencer.

18. Comment appréciez-vous vos œuvres musicales? — R. Je les estime beaucoup, mais parmi nous on fait mieux; on exécute mieux surtout; on a plus de moyens.

19. Quels sont donc vos exécutants? — R. Nous avons sous nos ordres des légions d'exécutants qui suivent nos compositions avec mille fois plus d'art qu'aucun des vôtres; ce sont des musiciens accomplis; l'instrument dont ils se servent est leur gosier, pour ainsi dire, et ils sont aidés par des instruments, sortes d'orgues d'une précision et d'une mélodie que vous semblez ne pas devoir comprendre.

20. Etes-vous bien errant? — Oui; c'est-à-dire que je n'appartiens à aucune planète exclusivement.

21. Et vos exécutants, sont-ils aussi errants? — R. Errants comme moi.

22. (A Mozart.) Auriez-vous la bonté de nous expliquer ce que vient de dire Choppin? Nous ne comprenons pas cette exécution par des Esprits errants. — R. Je conçois votre étonnement; nous vous avons pourtant dit déjà qu'il y a des mondes particulièrement affectés aux êtres errants, mondes dans lesquels ils peuvent habiter temporairement; sortes de bivouacs, de camps pour reposer leurs esprits fatigués par une trop longue erraticité, état toujours un peu pénible.

23. (A Choppin.) Reconnaissez-vous ici une de vos élèves? — R. Oui, il me semble.

24. Serez-vous bien aise d'assister à l'exécution d'un morceau de votre composition? — R. Cela me fera beaucoup de plaisir, surtout exécuté par une personne qui a gardé de moi un bon souvenir; qu'elle accepte mes remercîments.

25. Veuillez nous donner votre jugement sur la musique de Mozart. — R. Je l'aime beaucoup; je regarde Mozart comme mon maître.

26. Partagez-vous son opinion relativement à la musique d'aujourd'hui? — R. Mozart a dit que la musique était mieux comprise de son temps qu'aujourd'hui : c'est la vérité; j'objecterai pourtant qu'il y a encore de vrais artistes.

NOTA. — Le fragment de sonate dicté par l'Esprit de Mozart, vient d'être publié. On peut se le procurer, soit au Bureau de la *Revue spirite*, soit à la librairie spirite de M. Ledoyen, Palais royal, galerie d'Orléans, 31. — Prix net : 2 francs. — Il sera adressé *franco* contre la remise d'un mandat de cette somme.

Les mondes intermédiaires ou transitoires.

On a vu par une des réponses rapportées dans l'article précédent qu'il y aurait, à ce qu'il paraît, des mondes affectés aux Esprits errants. L'idée de ces mondes n'était dans la pensée d'aucun des assistants, et personne n'y

eût songé sans la révélation spontanée de Mozart, preuve nouvelle que les communications spirites peuvent être indépendantes de toute opinion préconçue. Dans le but d'approfondir cette question, nous l'avons soumise à un autre Esprit, en dehors de la Société et par l'intermédiaire d'un autre médium qui n'en avait aucune connaissance.

1. (A saint Augustin.) Existe-t-il, comme cela nous a été dit, des mondes qui servent aux Esprits errants de stations et de points de repos? — R. Il y en a, mais ils sont gradués; c'est-à-dire qu'ils occupent des positions intermédiaires parmi les autres mondes, suivant la nature des Esprits qui peuvent s'y rendre, et qui y jouissent d'un bien-être plus ou moins grand.

2. Les Esprits qui habitent ces mondes peuvent-ils les quitter à volonté? — R. Oui; les Esprits qui se trouvent dans ces mondes peuvent s'en détacher pour aller où ils doivent se rendre. Figurez-vous des oiseaux de passage s'abattant sur un île en attendant d'avoir repris des forces pour se rendre à leur destination.

3. Les Esprits progressent-ils pendant leurs stations dans les mondes intermédiaires? — R. Certainement; ceux qui se réunissent ainsi, c'est dans le but de s'instruire et de pouvoir plus facilement obtenir la permission de se rendre dans des lieux meilleurs, et parvenir à la position qu'obtiennent les élus.

4. Ces mondes sont-ils perpétuellement et par leur nature spéciale affectés aux Esprits errants? — R. Non; leur position n'est que transitoire.

5. Sont-ils en même temps habités par des êtres corporels? — Non.

6. Ont-ils une constitution analogue à celle des autres planètes? — R. Oui, mais la surface est stérile.

7. Pourquoi cette stérilité? — R. Ceux qui les habitent n'ont besoin de rien.

8. Cette stérilité est-elle permanente et tient-elle à leur nature spéciale? — R. Non, ils sont stériles par transition.

9. Ces mondes doivent alors être dépourvus de beautés naturelles? — R. La nature se traduit par les beautés de l'immensité qui ne sont pas moins admirables que ce que vous appelez les beautés naturelles.

10. Y a-t-il de ces mondes dans notre système planétaire? — R. Non.

11. Puisque leur état est transitoire, notre Terre sera-t-elle un jour de ce nombre? — R. Elle l'a été.

12. A quelle époque? — R. Pendant sa formation.

Remarque. Cette communication confirme une fois de plus cette grande vérité que rien n'est inutile dans la nature; chaque chose a son but, sa destination; rien n'est vide, tout est habité, la vie est partout. Ainsi, pendant

la longue série de siècles qui se sont écoulés avant l'apparition de l'homme sur la Terre, durant ces lentes périodes de transition attestées par les couches géologiques, avant même la formation des premiers êtres organiques ; sur cette masse informe, dans cet aride chaos où les éléments étaient confondus, il n'y avait pas absence de vie ; des êtres qui n'avaient ni nos besoins, ni nos sensations physiques y trouvaient un refuge. Dieu a voulu que, même dans cet état imparfait, elle servît à quelque chose. Qui donc oserait dire que parmi ces milliards de mondes qui circulent dans l'immensité, un seul, un des plus petits, perdu dans la foule, eût le privilége exclusif d'être peuplé. Quelle serait donc l'utilité des autres? Dieu ne les aurait-il faits qu'en vue de récréer nos yeux? Supposition absurde, incompatible avec la sagesse qui éclate dans toutes ses œuvres. Personne ne contestera qu'il y a dans cette idée des mondes encore impropres à la vie matérielle, et pourtant peuplés d'êtres vivants appropriés à ce milieu, quelque chose de grand et de sublime où se trouve peut-être la solution de plus d'un problème.

Le lien de l'esprit et du corps.

Mme Schutz, une de nos amies, qui est parfaitement de ce monde, et ne paraît pas devoir le quitter de sitôt, ayant été évoquée pendant son sommeil, nous a plus d'une fois donné la preuve de la perspicacité de son Esprit dans cet état. Un jour, ou mieux une nuit, après un entretien assez long elle dit : Je suis fatiguée ; j'ai besoin de repos ; je dors ; mon corps en a besoin.

Là-dessus on lui fit cette question : Votre corps peut reposer ; en vous parlant je ne le dérange pas ; c'est votre Esprit qui est ici et non votre corps ; vous pouvez donc vous entretenir avec moi, sans que celui-ci en souffre. Elle répondit :

« Vous avez tort de croire cela ; mon Esprit se détache bien un peu de mon corps, mais il est comme un ballon captif qui est retenu par des cordes. Lorsque le ballon reçoit des secousses occasionnées par le vent, le poteau qui le tient captif ressent la commotion des secousses transmises par les attaches. Mon corps tient lieu de poteau à mon Esprit, avec la différence qu'il éprouve des sensations inconnues au poteau, et que ces sensations fatiguent beaucoup le cerveau ; voilà pourquoi mon corps, comme mon Esprit, a besoin de repos. »

Cette explication, à laquelle elle nous a déclaré que, pendant la veille, elle n'avait jamais songé, montre parfaitement les relations qui existent entre le corps et l'Esprit, alors que ce dernier jouit d'une partie de sa li-

berté. Nous savions bien que la séparation absolue n'a lieu qu'après la mort, et même quelque temps après la mort, mais jamais cette liaison ne nous avait été dépeinte par une image aussi claire et aussi saisissante; aussi avons-nous sincèrement félicité cette dame de ce qu'elle avait autant d'esprit en dormant.

Ceci, toutefois, ne nous paraissait qu'une ingénieuse comparaison, lorsque tout dernièrement cette figure a pris les proportions de la réalité. — M. R..., ancien ministre résidant des États-Unis, près le roi de Naples, homme très éclairé sur le spiritisme, étant venu nous voir, nous a demandé si, dans les phénomènes des apparitions, nous avions jamais observé une particularité distinctive entre l'Esprit d'une personne vivante et celui d'une personne morte; en un mot, si, lorsqu'un Esprit apparaît spontanément, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, nous avons un moyen de reconnaître si la personne est morte ou vivante. Sur notre réponse que nous n'en connaissons pas d'autre que de le demander à l'Esprit, il nous dit connaître en Angleterre un médium voyant, doué d'une grande puissance, qui, chaque fois que l'Esprit d'une personne vivante se présente à lui, remarque une traînée lumineuse partant de la poitrine, traverse l'espace sans être interrompue par les obstacles matériels, et va aboutir au corps, sorte de cordon ombilical, qui unit les deux parties momentanément séparées de l'être vivant. Il ne l'a jamais remarqué quand la vie corporelle n'existe plus, et c'est à ce signe qu'il reconnaît si l'Esprit est celui d'une personne morte ou encore vivante.

La comparaison de Mme Schutz nous est revenue à la pensée, et nous en avons trouvé la confirmation dans le fait que nous venons de rapporter. Nous ferons toutefois une remarque à ce sujet.

On sait qu'au moment de la mort la séparation n'est pas brusque; le périsprit ne se dégage que peu à peu, et tant que dure le trouble, il conserve une certaine affinité avec le corps. Ne serait-il pas possible que le lien observé par le médium voyant dont nous venons de parler, subsistât encore lorsque l'Esprit apparaît au moment même de la mort, ou peu d'instants après, comme cela arrive souvent? Dans ce cas, la présence de ce cordon ne serait pas un indice que la personne est vivante. M. R... n'a pu nous dire si le médium a fait cette remarque. Dans tous les cas, l'observation n'en est pas moins très importante, et jette un nouveau jour sur ce qu'on peut appeler la physiologie des Esprits.

Réfutation d'un article de l'Univers.

Le journal *l'Univers*, dans son numéro du 13 avril dernier, contient un article de M. l'abbé Chesnel où la question du spiritisme est longuement discutée. Nous l'aurions laissé passer comme tant d'autres auxquels nous n'attachons aucune importance, s'il s'agissait d'une de ces diatribes grossières qui prouvent tout au moins de la part de leurs auteurs l'ignorance la plus absolue de ce qu'ils attaquent. Nous nous plaisons à reconnaître que l'article de M. l'abbé Chesnel est rédigé dans un tout autre esprit. Par la modération et la convenance de son langage, il mérite une réponse, d'autant plus nécessaire que cet article contient une erreur grave et peut donner une idée très fausse soit du spiritisme en général, soit en particulier du caractère et de l'objet des travaux de la Société parisienne des études spirites. Nous citons l'article dans son entier.

« Tout le monde connaît le spiritualisme de M. Cousin, cette philosophie destinée à prendre doucement la place de la religion. Aujourd'hui, nous possédons sous le même titre un corps de doctrines *révélées*, qui va se complétant peu à peu, et un culte fort simple, il est vrai, mais d'une efficacité merveilleuse, puisqu'il mettrait les dévots en communication réelle, sensible et presque permanente avec le monde surnaturel.

« Ce culte a des assemblées périodiques qui s'ouvrent par l'invocation d'un saint canonisé. Après avoir constaté la présence au milieu des fidèles de saint Louis, roi de France, on le supplie d'interdire aux malins esprits l'entrée du temple, et on lit le procès-verbal de la séance précédente. Puis, sur l'invitation du président, un *médium* monte au bureau près du secrétaire chargé d'écrire les demandes faites par l'un des fidèles et les réponses qui seront dictées au *médium* par l'esprit invoqué. L'assemblée assiste gravement, pieusement, à cette scène de nécromancie quelquefois très longue, et quand l'ordre du jour est épuisé, on se retire plus persuadé que jamais de la vérité du spiritualisme. Chaque fidèle, dans l'intervalle qui s'écoule jusqu'à la réunion suivante, ne néglige point d'entretenir un commerce assidu, mais privé, avec ceux des esprits qui lui sont ou le plus accessibles ou le plus chers. Les *médium* abondent, et il n'y a guère de secrets dans l'autre vie que les *médium* ne finissent par pénétrer. Ces secrets une fois révélés aux fidèles, ne sont pas dérobés au public. La *Revue spiritualiste*, qui paraît régulièrement tous les mois, ne refuse aucun abonnement profane, et le premier venu peut acheter les livres qui contiennent le texte révélé avec son commentaire authentique.

« On serait porté à croire qu'une religion qui consiste uniquement dans l'évocation des morts est fort hostile à l'Église catholique, qui n'a jamais

cessé d'interdire la pratique de la nécromancie. Mais ces sentiments étroits, tout naturels qu'ils paraissent, n'en sont pas moins étrangers, assure-t-on, au cœur des spiritualistes. Ils rendent volontiers justice à l'Évangile et à son Auteur; ils avouent que Jésus a vécu, agi, parlé, souffert comme nos quatre évangélistes le racontent. La doctrine évangélique est vraie; mais cette révélation dont Jésus fut l'organe, loin d'exclure tout progrès, a besoin d'être complétée. C'est le spiritualisme qui donnera à l'Evangile la saine interprétation qui lui manque et le complément qu'il attend depuis dix-huit siècles.

« Mais aussi, qui assignera des limites au progrès du christianisme enseigné, interprété, développé tel qu'il l'est par des âmes dégagées de la matière, étrangères aux passions terrestres, à nos préjugés et aux intérêts humains? L'infini lui-même se découvre à nous; or, l'infini n'a pas de bornes, et tout nous fait espérer que la révélation de l'infini sera continuée sans interruption; à mesure que s'écouleront les siècles, on verra les révélations ajoutées aux révélations, sans épuiser jamais ces mystères dont l'étendue et la profondeur semblent grandir à mesure qu'ils se dégagent de l'obscurité qui les avait enveloppés jusqu'ici.

« D'où cette conséquence que le spiritualisme est une religion, puisqu'il nous met intimement en relation avec l'infini et qu'il absorbe, en l'élargissant, le christianisme, qui, de toutes les formes religieuses présentes ou passées, est, comme on l'avoue sans peine, la plus élevée, la plus pure et la plus parfaite. Mais agrandir le christianisme est une tâche difficile, qui ne peut être accomplie sans renverser les barrières derrière lesquelles il se tient retranché. Les rationalistes ne respectent aucunes barrières; moins ardents ou mieux avisés, les spiritualistes n'en trouvent que deux dont l'abaissement paraisse indispensable, savoir, l'autorité de l'Église catholique, et le dogme de l'éternité des peines.

« Cette vie est-elle l'unique épreuve qu'il soit donné à l'homme de traverser? L'arbre demeure-t-il éternellement du côté où il est tombé? L'état de l'âme, après la mort, est-il définitif, irrévocable et éternel? Non, répond la nécromancie spiritualiste. A la mort, rien ne finit, tout recommence. La mort est pour chacun de nous le point de départ d'une incarnation nouvelle, d'une nouvelle vie et d'une nouvelle épreuve.

« Dieu, selon le panthéisme allemand, n'est pas l'être, mais le devenir éternel. Quoi qu'il en soit de Dieu, l'homme, d'après les spiritualistes parisiens, n'a pas d'autre destinée que le devenir progressif ou rétrogressif, selon ses mérites et selon ses œuvres. La loi morale ou religieuse a une sanction véritable dans les autres vies, où les bons sont récompensés et les méchants punis, mais durant une période plus ou moins longue d'années ou de siècles, et non pendant l'éternité.

« Le spiritualisme serait-il la forme mystique de l'erreur dont M. Jean Reynaud est le théologien? Peut-être. Est-il permis d'aller plus loin et de dire qu'entre M. Reynaud et les nouveaux sectaires il existe un lien plus étroit que celui de la communauté de doctrines? Peut-être encore. Mais cette question, faute de renseignements certains, ne sera pas tranchée ici d'une manière décisive.

« Ce qui importe beaucoup plus que la parenté ou les alliances hérétiques de M. Jean Reynaud, c'est la confusion d'idées dont le progrès du spiritualisme est le signe; c'est l'ignorance en matière de religion, qui rend possible tant d'extravagance; c'est la légèreté avec laquelle des hommes, d'ailleurs estimables, accueillent ces révélations de l'autre monde qui n'ont aucun mérite, pas même celui de la nouveauté.

« Il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à Pythagore et aux prêtres de l'Egypte pour découvrir les origines du spiritualisme contemporain. On les trouvera en feuilletant les procès-verbaux du magnétisme animal.

« Dès le XVIII[e] siècle, la nécromancie jouait un grand rôle dans les pratiques du magnétisme; et plusieurs années avant qu'il fût question d'esprits frappeurs en Amérique, certains magnétiseurs français obtenaient, disaient-ils, de la bouche des morts ou des démons, la confirmation des doctrines condamnées par l'Eglise; et notamment celle des erreurs d'Origène touchant la conversion future des mauvais anges et des réprouvés.

« Il faut dire aussi que le médium spiritualiste dans l'exercice de ses fonctions diffère peu du *sujet* sous la main du magnétiseur, et que le cercle embrassé par les révélations du premier ne dépasse pas non plus celui qui borne la vue du second.

« Les renseignements que la curiosité obtient dans les affaires privées, au moyen de la nécromancie, n'apprennent, en général, rien de plus que ce qui était connu auparavant. La réponse du médium spiritualiste est obscure dans les points que nos recherches personnelles n'ont pu éclaircir; elle est nette et précise dans les choses qui nous sont bien connues; muette sur tout ce qui s'est dérobé à nos études et à nos efforts. Il semble, en un mot, que le médium a une vue magnétique de notre âme, mais qui ne découvre rien au delà de ce qu'il y trouve écrit. Mais cette explication, qui paraît bien simple, est pourtant sujette à de graves difficultés. Elle suppose, en effet, qu'une âme peut naturellement lire au fond d'une autre âme sans le secours des signes et indépendamment de la volonté de celui qui deviendrait pour le premier venu un livre ouvert et très lisible. Or les anges, bons ou mauvais, ne possèdent naturellement ce privilége ni par rapport à nous, ni dans les relations directes qu'ils ont entre eux. Dieu seul pénètre immé-

diatement les esprits et scrute jusqu'au fond des cœurs le plus obstinément fermés à sa lumière.

« Si les faits spiritualistes les plus étranges qu'on rapporte sont authentiques, il faudrait donc, pour les expliquer, recourir à d'autres principes. On oublie trop que ces faits se rapportent en général à un objet qui préoccupe fortement le cœur ou l'intelligence, qui a provoqué de longues recherches, et dont on a souvent parlé en dehors de la consultation spiritualiste. Dans ces conditions, qu'il ne faut pas perdre de vue, une certaine connaissance des choses qui nous intéressent ne dépasse nullement les limites naturelles de la puissance des esprits.

« Quoi qu'il en soit, il n'y a pas autre chose, dans le spectacle qui nous est donné aujourd'hui, qu'une évolutiou du magnétisme qui s'efforce de devenir une religion.

« Sous la forme dogmatique et polémique que la religion nouvelle doit à M. Jean Reynaud, elle a encouru la condamnation du Concile de Périgueux, dont la compétence, on s'en souvient, a été gravement niée par le coupable.

« Dans la forme mystique qu'elle prend aujourd'hui à Paris, elle mérite d'être étudiée au moins comme un signe des temps où nous vivons. Le spiritualisme a enrôlé déjà un certain nombre d'hommes parmi lesquels plusieurs sont honorablement connus dans le monde. Ce pouvoir de séduction qu'il exerce, le progrès lent, mais non interrompu, qui lui est attribué par des témoins dignes de foi, les prétentions qu'il affiche, les problèmes qu'il pose, le mal qu'il peut faire aux âmes, voilà sans doute assez de motifs réunis pour attirer de ce côté l'attention des catholiques. Gardons-nous d'attribuer à la nouvelle secte plus d'importance qu'elle n'en a réellement. Mais pour éviter l'exagération qui grossit tout, ne tombons pas non plus dans la manie de nier et d'amoindrir toutes choses. *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint: Quoniam multi pseudoprophetæ exierunt in mundum.* (I Joan. IV. 1.) »

L'Abbé François Chesnel.

Monsieur l'Abbé,

L'article que vous avez publié dans l'*Univers* concernant le spiritisme, contient plusieurs erreurs qu'il importe de rectifier, et qui proviennent, sans aucun doute, d'une étude incomplète de la matière. Pour les réfuter toutes, il faudrait reprendre, en sous-œuvre, tous les points de la théorie, ainsi que les faits qui lui servent de base, et c'est ce que je n'ai nullement l'intention de faire ici. Je me borne aux points principaux.

Vous voulez bien reconnaître que les idées spirites ont *enrôlé* un certain nombre d'hommes honorablement connus dans le monde ; ce fait, dont la

réalité dépasse sans doute de beaucoup ce que vous croyez, mérite incontestablement l'attention de tout homme sérieux, car tant de gens éminents par leur intelligence, leur savoir et leur position sociale, ne se passionneraient pas pour une idée dénuée de tout fondement. La conclusion naturelle en est qu'au fond de tout cela il doit y avoir quelque chose.

Vous objecterez sans doute que certaines doctrines, moitié religieuses, moitiés sociales, ont trouvé dans ces dernières années des sectaires dans les rangs même de l'aristocratie intellectuelle, ce qui ne les a pas empêchées de tomber sous le ridicule. Les hommes d'intelligence peuvent donc se laisser séduire par des utopies. A cela je réponds que les utopies n'ont qu'un temps ; tôt ou tard la raison en fait justice ; il en sera de même du spiritisme, si c'en est une ; si c'est une vérité, il triomphera de toutes les oppositions, de tous les sarcasmes, je dirai même de toutes les persécutions, si les persécutions étaient encore de notre siècle, et les détracteurs en seront pour leurs frais ; il faudra bien que bon gré mal gré les opposants l'acceptent, comme on a accepté tant de choses, contre lesquelles on avait protesté, soi-disant au nom de la raison. Le spiritisme est-il une vérité ? L'avenir jugera ; déjà il semble se prononcer par la rapidité avec laquelle ces idées se propagent, et remarquez bien que ce n'est pas dans la classe ignorante et illétrée qu'elles trouvent des adhérents, mais bien au contraire parmi les gens éclairés.

Il est encore à remarquer que toutes les doctrines philosophiques sont l'œuvre d'hommes à pensées plus ou moins grandes, plus ou moins justes ; toutes ont un chef, autour duquel se sont groupés d'autres hommes partageant la même manière de voir. Quel est l'auteur du spiritisme ? Quel est celui qui a imaginé cette théorie, vraie ou fausse ? On a cherché à la coordonner, à la formuler, à l'expliquer, c'est vrai ; mais l'idée première, qui l'a conçue ? Personne ; ou pour mieux dire tout le monde, parce que chacun à pu voir et que ceux qui n'ont pas vu, c'est qu'ils n'ont pas voulu voir, ou qu'ils ont voulu voir à *leur manière, sans sortir du cercle de leurs idées préconçues*, ce qui fait qu'ils ont mal vu et mal jugé. Le spiritisme découle d'observations que chacun peut faire, qui ne sont un privilége pour personne, c'est ce qui explique son irrésistible propagation ; il n'est le produit d'aucun système individuel, et c'est ce qui le distingue de toutes les autres doctrines philosophiques.

Ces révélations de l'autre monde n'ont pas même, dites-vous, le mérite de la nouveauté. Serait-ce donc un mérite que la nouveauté ? Qui a jamais prétendu que ce fût une découverte moderne ? Ces communications étant une conséquence de la nature humaine, et ayant lieu par la volonté de Dieu, font partie des lois immuables par lesquelles il régit le monde ; elles ont donc dû exister depuis qu'il y a des hommes sur la terre ; voilà pour-

quoi on les retrouve dans la plus haute antiquité, chez tous les peuples, dans l'histoire profane, aussi bien que dans l'histoire sacrée. L'ancienneté et l'universalité de cette croyance sont des arguments en sa faveur ; en tirer contre elle une conclusion défavorable, serait manquer de logique au premier chef.

Vous dites ensuite que la faculté des médiums diffère *peu* de celle du sujet sous la main du magnétiseur, autrement dit du somnambule; mais admettons même une parfaite identité; quelle peut être la cause de cette admirable clairvoyance somnambulique, clairvoyance qui ne trouve d'obstacle ni dans la matière, ni dans la distance ; qui s'exerce sans le concours des organes de la vue? N'est-ce pas la démonstration la plus patente de l'existence et de l'individualité de l'âme, pivot de la religion ? Si j'étais prêtre, et que je voulusse dans un sermon prouver qu'il y a en nous autre chose que le corps, je le démontrerais d'une manière irrécusable par les phénomènes du somnambulisme naturel ou artificiel. Si la médiumnité n'est qu'une variété du somnambulisme, ses effets n'en sont pas moins dignes d'observation. J'y trouverais une preuve de plus en faveur de ma thèse et m'en ferais une arme nouvelle contre l'athéisme et le matérialisme. Toutes nos facultés sont l'œuvre de Dieu; plus elles sont grandes et merveilleuses, plus elles attestent sa puissance et sa bonté.

Pour moi qui, pendant trente-cinq ans, ai fait du somnambulisme une étude spéciale, qui en ai fait une non moins approfondie de toutes les variétés de médiums, je dis, comme tous ceux qui ne jugent pas sur la vue d'une seule face, que le médium est doué d'une faculté particulière, qui ne permet pas de le confondre avec le somnambule, et que la complète indépendance de sa pensée est prouvée par des faits de la dernière évidence, pour quiconque se place dans les conditions voulues pour observer sans partialité. Abstraction faite des communications écrites, quel est le somnambule qui a jamais fait jaillir une pensée d'un corps inerte? qui a produit des apparitions visibles et même tangibles? qui a pu maintenir un corps grave dans l'espace sans point d'appui? Est-ce par un effet somnambulique qu'un médium a dessiné, il y a quinze jours, chez moi, en présence de vingt témoins, le portrait d'une jeune personne morte depuis dix-huit mois et qu'il n'avait jamais connue, portrait reconnu par le père présent à la séance? Est-ce par un effet somnambulique qu'une table répond avec précision aux questions proposées, à des questions mentales, même? Assurément, si l'on admet que le médium soit dans un état magnétique, il me paraît difficile de croire que la table soit somnambule.

Vous dites, que le médium ne parle clairement que de choses connues. Comment expliquer le fait suivant et cent autres du même genre qui se sont maintes fois reproduits à ma connaissance personnelle? Un de mes amis, très bon médium écrivain, demande à un Esprit si une personne qu'il a perdue de vue depuis quinze ans est encore de ce monde. « Oui, elle vit encore, lui est-il répondu; elle demeure à Paris, telle rue, tel numéro. » Il va, et trouve la personne à l'adresse indiquée. Est-ce de l'illusion? Sa pensée pouvait-elle lui suggérer cette réponse? Si, dans certains cas, les réponses peuvent s'accorder avec la pensée, est-il rationnel d'en conclure que ce soit une loi générale? En cela, comme en toutes choses, les jugements précipités sont toujours dangereux, parce qu'ils peuvent être infirmés par les faits que l'on n'a pas observés.

Au reste, monsieur l'abbé, mon intention n'est point ici de faire un cours de spiritisme, ni d'en discuter l'erreur ou la vérité. Il me faudrait, comme je l'ai dit tout à l'heure, rappeler les faits innombrables que j'ai cités dans la *Revue Spirite*, ainsi que les explications que j'en ai données dans mes divers écrits. J'arrive donc à la partie de votre article qui me paraît la plus grave.

Vous intitulez votre article : *Une religion nouvelle à Paris*. En supposant que tel fût en effet le caractère du spiritisme, il y aurait là une première erreur, attendu qu'il est loin d'être circonscrit dans Paris. Il compte plusieurs millions d'adhérents répandus dans les cinq parties du monde, et Paris n'en a pas été le foyer primitif. En second lieu est-ce une religion? Il est aisé de démontrer le contraire.

Le spiritisme est fondé sur l'existence d'un monde invisible, formé d'êtres incorporels qui peuplent l'espace, et qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu sur la Terre ou dans les autres globes où ils ont laissé leur enveloppe matérielle. Ce sont ces êtres auxquels nous avons donné, ou mieux qui se sont donné le nom d'*Esprits*. Ces êtres, qui nous entourent sans cesse, exercent sur les hommes à leur insu une grande influence; ils jouent un rôle très actif dans le monde moral, et jusqu'à un certain point dans le monde physique. Le spiritisme est donc dans la nature, et l'on peut dire que, dans un certain ordre d'idées, c'est une puissance, comme l'électricité en est une à un autre point de vue, comme la gravitation universelle en est une autre.

Il nous dévoile le monde des invisibles, comme le microscope nous a dévoilé le monde des infiniment petits que nous ne soupçonnions pas. Les phénomènes dont ce monde invisible est la source ont donc dû se produire, et se sont produits dans tous les temps, voilà pourquoi l'histoire de tous les peuples en fait mention. Seulement, dans leur ignorance, les hommes

ont attribué ces phénomènes à des causes plus ou moins hypothétiques, et donné sous ce rapport un libre cours à leur imagination, comme ils l'ont fait pour tous les phénomènes dont la nature leur était imparfaitement connue. Le spiritisme, mieux observé depuis qu'il est vulgarisé, vient jeter la lumière sur une foule de questions jusqu'ici insolubles ou mal résolues. Son véritable caractère est donc celui d'une *science* et non d'une religion, et la preuve en est, c'est qu'il compte parmi ses adhérents des hommes de toutes les croyances et qui n'ont point pour cela renoncé à leurs convictions : des catholiques fervents qui n'en pratiquent pas moins tous les devoirs de leur culte, des protestants de toutes les sectes, des israélites, des musulmans et jusqu'à des boudhistes et des brahmistes ; il y a de tout, excepté des matérialistes et des athées, parce que ces idées sont incompatibles avec les *observations* spirites. Le spiritisme repose donc sur des principes généraux indépendants de toute question dogmatique. Il a, il est vrai, des conséquences morales comme toutes les sciences philosophiques ; ces conséquences sont dans le sens du christianisme, parce que le christianisme est de toutes les doctrines la plus éclairée, la plus pure, et c'est pour cette raison que de toutes les sectes religieuses du monde, les chrétiens sont les plus aptes à le comprendre dans sa véritable essence. Le spiritisme n'est donc point une religion : autrement il aurait son culte, ses temples, ses ministres. Chacun sans doute peut se faire une religion de ses opinions, interpréter à son gré les religions connues, mais de là à la constitution d'une nouvelle Église, il y a loin, et je crois qu'il serait imprudent d'en donner l'idée. En résumé, le spiritisme s'occupe de l'observation des faits, et non des particularités de telle ou telle croyance, de la recherche des causes, de l'explication que ces faits peuvent donner de phénomènes connus, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, et n'impose pas plus un culte à ses partisans que l'astronomie n'impose le culte des astres, ni la pyrotechnie celui du feu. Bien plus : de même que le sabéisme est né de l'astronomie mal comprise, le spiritisme, mal compris dans l'antiquité, a été la source du polythéisme. Aujourd'hui que, grâce aux lumières du christianisme, nous pouvons le juger plus sainement, il nous met en garde contre les systèmes erronés, fruits de l'ignorance ; et la religion ellemême peut y puiser la preuve palpable de beaucoup de vérités contestées par certaines opinions ; voilà pourquoi, contrairement à la plupart des sciences philosophiques, un de ses effets est de ramener aux idées religieuses ceux qui sont égarés par un septicisme exagéré.

La Société dont vous parlez définit son objet par son titre même ; le nom de : *Société parisienne des études spirites* ne ressemble guère à celui d'une secte ; elle en a si peu le caractère que son règlement lui interdit de s'oc-

cuper de questions religieuses; elle est rangée dans la catégorie des sociétés scientifiques, parce qu'en effet son but est d'étudier et d'approfondir tous les phénomènes qui résultent des rapports entre le monde visible et le monde invisible; elle a son président, son secrétaire, son trésorier, comme toutes les sociétés; elle ne convie point le public à ses séances; on n'y fait aucun discours, ni rien qui ait le caractère d'un culte quelconque. Elle procède à ses travaux avec calme et recueillement, d'abord parce que c'est une condition nécessaire pour les observations; secondement, parce qu'elle sait le respect que l'on doit à ceux qui ne vivent plus sur la Terre. Elle les appelle au nom de Dieu, parce qu'elle croit en Dieu, en sa toute-puissance, et qu'elle sait que rien ne se fait en ce monde sans sa permission. Elle ouvre sa séance par un appel général aux bons Esprits, parce que, sachant qu'il y en a de bons et de mauvais, elle tient à ce que ces derniers ne viennent pas se mêler frauduleusement aux communications qu'elle reçoit et l'induire en erreur. Qu'est-ce que cela prouve? Que nous ne sommes pas des athées; mais cela n'implique nullement que nous soyons des religionnaires; c'est ce dont aurait pu se convaincre la personne qui vous a rapporté ce qui se fait parmi nous, si elle eût suivi nos travaux, et si surtout elle les eût jugés moins légèrement, et peut-être avec un esprit moins prévenu et moins passionné. Les faits protestent donc d'eux-mêmes contre la qualification de *nouvelle secte* que vous donnez à la Société, faute sans doute de la mieux connaître.

Vous terminez votre article en appelant l'attention des catholiques sur le mal que le spiritisme peut faire aux âmes. Si les conséquences du spiritisme étaient la négation de Dieu, de l'âme, de son individualité après la mort, du libre arbitre de l'homme, des peines et des récompenses futures, ce serait une doctrine profondément immorale; loin de là, il prouve, non par le raisonnement, mais par les faits, ces bases fondamentales de la religion dont le plus dangereux ennemi est le matérialisme. Il fait plus : par ses conséquences il apprend à supporter avec résignation les misères de cette vie; il calme le désespoir; il apprend aux hommes à s'aimer comme des frères selon les divins préceptes de Jésus. Si vous saviez comme moi combien il a ramené d'incrédules endurcis, combien il a arraché de victimes au suicide par la perspective du sort réservé à ceux qui abrégent leur vie contrairement à la volonté de Dieu; combien il a calmé de haines et rapproché d'ennemis! Est-ce là ce que vous appelez faire du mal aux âmes? Non, vous ne pouvez penser ainsi, et j'aime à croire que si vous le connaissiez mieux, vous le jugeriez tout autrement. La religion, direz-vous, peut faire tout cela. Loin de moi de le contester; mais croyez-vous qu'il eût été plus heureux pour ceux qu'elle a trouvés rebelles, d'être restés dans une incrédulité

absolue? Si le spiritisme en a triomphé, s'il leur a rendu clair ce qui était obscur, évident ce qui était douteux, où est le mal? Pour moi, je dis qu'au lieu de perdre des âmes il en a sauvé.

Agréez, etc.

ALLAN KARDEC.

Le Livre des Esprits chez les Sauvages.

Nous savions que le Livre des Esprits a des lecteurs sympathiques dans toutes les parties du monde, mais nous ne nous serions certes pas douté qu'on pût le trouver chez les sauvages de l'Amérique du Sud, sans une lettre qui nous a été adressée de Lima, il y a quelques mois, et dont nous croyons devoir publier la traduction intégrale en raison du fait significatif qu'elle renferme et dont chacun comprendra la portée. Elle porte avec elle son commentaire, et nous n'y ajouterons aucune réflexion.

« Très-honoré monsieur Allan Kardec,

« Excusez-moi de ne pas vous écrire en français; je comprends cette langue pour la lecture, mais je ne puis l'écrire correctement et intelligiblement.

« Je fréquente depuis plus de dix ans les peuplades aborigènes qui habitent le versant oriental des Andes, dans les contrées de l'Amérique, sur les confins du Pérou. Votre Livre des Esprits que je me suis procuré dans un voyage à Lima m'accompagne dans ces solitudes; vous dire que je l'ai lu avec avidité et que je le relis sans cesse, cela ne doit pas vous étonner; aussi, je ne viendrais point vous troubler pour si peu de chose, si je ne croyais que certains renseignements peuvent vous intéresser, et si je n'avais le désir d'obtenir de vous quelques conseils que j'attends de votre bonté, ne doutant pas que vos sentiments humains ne soient d'accord avec les sublimes principes de votre livre.

Ces peuples que nous appelons sauvages le sont moins qu'on ne le croit généralement; si l'on veut dire qu'ils habitent des cabanes au lieu de palais, qu'ils ne connaissent pas nos arts et nos sciences, qu'ils ignorent l'étiquette des gens policés, ce sont de vrais sauvages; mais sous le rapport de l'intelligence, on trouve chez eux des idées d'une justesse étonnante, une grande finesse d'observation, et des sentiments nobles et élevés. Ils comprennent avec une merveilleuse facilité, et ils ont l'esprit, sans comparaison, moins lourd que les paysans d'Europe. Ils méprisent ce qui leur semble inutile par rapport à la simplicité qui suffit à leur genre de vie. La

tradition de leur antique indépendance est toujours vivante parmi eux, c'est pourquoi ils ont une aversion insurmontable pour leurs conquérants ; mais s'ils haïssent la race en général, ils s'attachent aux individus qui leur inspirent une confiance absolue. C'est à cette confiance que je dois de vivre dans leur intimité, et quand je suis au milieu d'eux, je suis plus en sûreté que dans certaines grandes villes. Quand je les quitte, ils sont dans la tristesse, et me font promettre de revenir ; quand je reviens, toute la tribu est en fête.

Ces explications étaient nécessaires pour ce qui va suivre.

Je vous ai dit que j'avais avec moi le Livre des Esprits. Il me prit un jour fantaisie de leur en traduire quelques passages, et j'ai été fort surpris de voir qu'ils le comprenaient mieux que je ne l'aurais pensé, par suite de certaines remarques très judicieuses qu'ils faisaient. En voici un exemple.

L'idée de revivre sur la Terre leur paraît toute naturelle, et l'un d'eux me dit un jour : Est-ce que quand nous serons morts, nous pouvons naître parmi les Blancs ? — Assurément, répondis-je. — Alors tu es peut-être un de nos parents ? — C'est possible. — C'est sans doute pour cela que tu es bon pour nous et que nous t'aimons ? — C'est encore possible. — Alors quand nous rencontrons un Blanc il ne faut pas lui faire de mal, parce que c'est peut-être un de nos frères.

Vous admirerez, sans doute, comme moi, Monsieur, cette conclusion d'un sauvage, et le sentiment de fraternité qu'elle a fait naître en lui. Au reste, l'idée des Esprits n'est point nouvelle pour eux ; elle est dans leurs croyances, et ils sont persuadés qu'on peut s'entretenir avec les parents qui sont morts et qui viennent visiter les vivants. Le point important est d'en tirer parti pour les moraliser, et je ne crois pas que ce soit une chose impossible, parce qu'ils n'ont pas encore les vices de notre civilisation. C'est ici que j'aurais besoin des conseils de votre expérience. On a tort, à mon avis, de croire qu'on ne peut influencer les gens ignorants qu'en parlant à leurs sens ; je pense au contraire que c'est les entretenir dans des idées étroites, et développer chez eux le penchant à la superstition. Je crois que le raisonnement, quand on sait se mettre à la portée des intelligences, aura toujours un empire plus durable.

Dans l'attente de la réponse dont vous voudrez bien me favoriser, recevez, etc.

DON FERNANDO GUERRERO.

Aphorismes spirites et pensées détachées.

Lorsque vous voulez étudier l'aptitude d'un médium, n'évoquez pas de prime abord, par son intermédiaire, le premier Esprit venu, parce qu'il n'est pas dit que le médium soit apte à servir d'interprète à tous les Esprits, et que des Esprits légers peuvent usurper le nom de celui que vous appelez. Évoquez de préférence son Esprit familier, parce que celui-là viendra toujours; alors vous le jugerez à son langage et vous serez mieux à même d'apprécier la nature des communications que reçoit le médium.

—

Les Esprits incarnés agissent par eux-mêmes selon qu'ils sont bons ou mauvais; ils peuvent agir aussi sous l'impulsion d'Esprits non incarnés dont ils sont les instruments pour le bien ou le mal, ou pour l'accomplissement des événements. Nous sommes ainsi à notre insu les agents de la volonté des Esprits pour ce qui se passe dans le monde, tantôt dans un intérêt général, tantôt dans un intérêt individuel. Ainsi, nous rencontrons quelqu'un qui est cause que nous faisons ou ne faisons pas une chose; nous croyons que c'est le hasard qui nous l'envoie, tandis que le plus souvent ce sont les Esprits qui nous poussent l'un vers l'autre, parce que cette rencontre doit amener un résultat déterminé.

—

Les Esprits, en s'incarnant dans différentes positions sociales, sont comme des acteurs qui, hors de la scène, sont vêtus comme tout le monde, et sur la scène revêtent tous les costumes et jouent tous les rôles, depuis le roi jusqu'au chiffonnier.

—

Il y a des gens qui ne craignent pas la mort, qui l'ont affrontée cent fois, et qui éprouvent une certaine crainte dans l'obscurité; ils n'ont pas peur des voleurs, et pourtant dans l'isolement, dans un cimetière, la nuit, ils ont peur de quelque chose. Ce sont les Esprits qui sont auprès d'eux, et dont le contact produit sur eux une impression, et par suite une crainte dont ils ne se rendent pas compte.

—

Les origines que certains Esprits nous donnent par la révélation de prétendues existences antérieures, sont souvent un moyen de séduction et une tentation pour notre orgueil, qui se trouve flatté d'avoir été tel ou tel personnage.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. Carion, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Le muscle craqueur.

Les adversaires du spiritisme viennent de faire une découverte qui doit bien contrarier les Esprits frappeurs; c'est pour eux un coup de massue, dont ils auront bien de la peine à se relever. Que doivent penser, en effet, ces pauvres Esprits de la terrible botte que vient de leur porter M. Schiff, et puis M. Jobert (de Lamballe), et puis M. Velpeau? Il me semble les voir tout penauds, tenir à peu près ce langage : « Eh bien! mon cher, nous sommes dans de beaux draps! nous voilà enfoncés; nous avions compté sans l'anatomie qui a découvert nos ficelles. Décidément, il n'y a pas moyen de vivre dans un pays où il y a des gens qui voient si clair. » — Allons, messieurs les badauds, qui avez cru bonnement à tous ces contes de bonne femme; imposteurs qui avez voulu nous faire accroire qu'il peut exister des êtres que nous ne voyons pas. Ignorants qui croyez que quelque chose peut échapper au scalpel, *même votre âme*; et vous tous, écrivains spirites ou spiritualistes, plus ou moins spirituels, inclinez-vous et reconnaissez que vous étiez tous des dupes, des charlatans, voire même des fripons ou des imbéciles : ces messieurs vous laissent le choix, car voici la lumière, la vérité pure.

« **Académie des sciences** (*Séance du 18 avril 1859.*) — DE LA CONTRACTION RHYTHMIQUE MUSCULAIRE INVOLONTAIRE.—M. JOBERT (de Lamballe) communique un fait curieux de contractions involontaires rhythmiques du court péronier latéral droit, qui confirme l'opinion de M. Schiff relativement au phénomène occulte des *esprits frappeurs*.

Mademoiselle X..., âgée de quatorze ans, forte, bien constituée, est affectée depuis six ans de mouvements involontaires réguliers du muscle court péronier latéral droit et de battements qui se font entendre derrière la malléole externe droite, offrant la régularité du pouls. Ils se sont déclarés pour la première fois à la jambe droite, pendant la nuit, en même temps qu'une douleur assez vive. Depuis peu de temps le court péronier latéral gauche est atteint d'une affection de même nature, mais de moindre intensité.

L'effet de ces battements est de provoquer de la douleur, de produire des hésitations dans la marche et même de déterminer des chutes. La jeune malade nous déclare que l'extension du pied et la compression exercée sur certains points du pied et de la jambe suffisent pour les arrêter, mais qu'elle continue alors à éprouver de la douleur et de la fatigue dans le membre.

Lorsque cette intéressante personne se présenta à nous, voici dans quel état nous la trouvâmes : Au niveau de la malléole externe droite, il était facile de constater, vers le bord supérieur de cette saillie osseuse, un battement régulier, accompagné d'une saillie passagère et d'un soulèvement des parties molles de cette région, lesquels étaient suivis d'un bruit sec succédant à chaque contraction musculaire. Ce bruit se faisait entendre dans le lit, hors du lit et à une distance assez considérable du lieu où la jeune personne reposait. Remarquable par sa régularité et son éclat, ce bruit l'accompagnait partout. En appliquant l'oreille sur la jambe, le pied ou sur la malléole, on distinguait un choc incommode qui gagnait toute la largeur du trajet parcouru par le muscle, absolument comme un coup qui est transmis d'une extrémité d'une poutre à l'autre. Le bruit ressemblait quelquefois à un frottement, à un grattement, et cela lorsque les contractions offraient moins d'intensité. Ces mêmes phénomènes se sont toujours reproduits, que la malade fût debout, assise ou couchée, quelle que fût l'heure du jour ou de la nuit où nous l'ayons examinée.

Si nous étudions le mécanisme des battements produits, et si, pour plus de clarté, nous décomposons chaque battement en deux temps, nous verrons :

Que, dans le premier temps, le tendon du court péronier latéral se déplace en sortant de la gouttière, et nécessairement en soulevant le long péronier latéral et la peau ;

Que, dans le deuxième temps, le phénomène de contraction étant accompli, son tendon se relâche, se replace dans la gouttière, et produit, en frappant contre celui-ci, le bruit sec et sonore dont nous avons parlé.

Il se renouvelait, pour ainsi dire, à chaque seconde, et chaque fois le petit orteil éprouvait une secousse et la peau qui recouvre le cinquième métatarsien était soulevée par le tendon. Il cessait lorsque le pied était fortement étendu. Il cessait encore lorsqu'une pression était exercée sur le muscle ou la gaîne des péroniers.

Dans ces dernières années, les journaux français et étrangers, ont beaucoup parlé de bruits semblables à des *coups de marteau,* tantôt se succédant régulièrement, tantôt affectant un rhythme particulier, qui se produisaient autour de certaines personnes couchées dans leur lit.

Les charlatans se sont emparés de ces phénomènes singuliers, dont la réalité est d'ailleurs attestée par des témoins dignes de foi. Ils on essayé de les rapporter à l'intervention d'une cause surnaturelle, et s'en sont servis pour exploiter la crédulité publique.

L'observation de mademoiselle X... montre comment, sous l'influence de la contraction musculaire, les tendons déplacés peuvent, au moment où ils retombent dans leurs gouttières osseuses, produire des battements qui, pour certaines personnes, annoncent la présence d'*esprits frappeurs*.

En s'exerçant, tout homme peut acquérir la faculté de produire à volonté de semblables déplacements des tendons et battements secs qui sont entendus à distance.

Repoussant toute idée d'intervention surnaturelle et remarquant que ces battements et ces bruit étranges se passaient toujours au pied du lit des individus agités par les esprits, M. Schiff s'est demandé si le siége de ces bruits n'était pas en eux plutôt que hors d'eux. Ses connaissances anatomiques lui ont donné à penser qu'il pouvait bien être à la jambe, dans la région péronière, où se trouvent placés une surface osseuse, des tendons et une coulisse commune.

Cette manière de voir ***étant bien arrêtée dans son esprit***, il a fait des expériences et des essais sur lui-même, qui ne lui ont pas permis de douter que le bruit n'eût son siége derrière la malléole externe et dans la coulisse des tendons des péroniers.

Bientôt M. Schiff a été à même d'exécuter des bruits volontaires, réguliers, harmonieux, et a pu devant un grand nombre de personnes (une cinquantaine d'auditeurs), imiter les prodiges des esprits frappeurs avec ou sans chaussure, debout ou couché.

M. Schiff établit que tous ces bruits ont pour origine le tendon du long péronier, lorsqu'il passe dans la gouttière péronière, et il ajoute qu'ils coexistent avec un amincissement ou l'absence de la gaîne commune au long et au court péronier. Quant à nous, admettant d'abord que tous ces battements sont produits par la chute d'un tendon contre la surface osseuse péronière, nous pensons cependant qu'il n'est pas besoin d'une anomalie de la gaîne pour s'en rendre compte. Il suffit de la contraction du muscle, du déplacement du tendon et de son retour dans la gouttière pour que le bruit ait lieu. De plus, le court péronier seul est l'agent du bruit en question. En effet, il affecte une direction plus droite que le long péronier, qui subit plusieurs déviations dans son trajet ; il est profondément situé dans la gouttière ; il recouvre tout à fait la gouttière osseuse, d'où il est naturel de conclure que le bruit est produit par le choc de ce tendon sur les parties solides de la gouttière ; il présente des fibres musculaires jusqu'à l'entrée du tendon dans la gouttiere commune, tandis que c'est tout le contraire pour le long péronier.

Le bruit est variable dans son intensité, et l'on peut en effet y distinguer diverses nuances. C'est ainsi que, depuis le bruit éclatant et qui se distingue au loin, on retrouve des variétés de bruit, de frottement, de scie, etc.

Nous avons successivement, par la méthode sous-cutanée, incisé en travers le corps du court péronier latéral droit et le corps du même muscle du côté gauche chez notre malade, et nous avons maintenu les membres dans l'im-

mobilité à l'aide d'un appareil. La réunion s'est faite et les fonctions des deux membres ont été recouvrées sans aucune trace de cette singulière et RARE affection.

M. VELPEAU. Les bruits dont M. Jobert vient de traiter dans son intéressante notice me semblent se rattacher à une question assez vaste. On observe, en effet, de ces bruits dans une foule de régions. La hanche, l'épaule, le côté interne du pied en deviennent assez souvent le siége. J'ai vu, entre autres, une dame qui, à l'aide de certains mouvements de rotation de la cuisse, produisait ainsi une sorte de musique assez manifeste pour être entendue d'un côté à l'autre du salon. Le tendon de la longue portion du biceps brachial en engendre facilement en sortant de sa coulisse, quand les brides fibreuses qui le retiennent naturellement viennent à se relâcher ou à se rompre. Il en est de même du jambier postérieur ou du fléchisseur du gros orteil, derrière la malléole interne. De tels bruits s'expliquent, ainsi que MM. Schiff et Jobert l'ont bien compris, par le frottement ou les soubresauts des tendons dans les rainures ou contre des bords à surfaces synoviales. Ils sont, par conséquent, possibles dans une infinité de régions ou au voisinage d'une foule d'organes. Tantôt clairs ou éclatants, tantôt sourds ou obscurs, parfois humides et d'autres fois secs, ils varient, d'ailleurs, extrêmement d'intensité.

Espérons que l'exemple donné à ce sujet par MM Schiff et Jobert portera les physiologistes à s'occuper sérieusement de ces divers bruits, et qu'ils donneront un jour l'explication rationnelle de phénomènes incompris ou attribués jusqu'ici à des causes occultes et surnaturelles.

M. JULES CLOQUET, à l'appui des observations de M. Velpeau sur les bruits anormaux que les tendons peuvent produire dans diverses régions du corps, cite l'exemple d'une jeune fille de seize à dix-huit ans qui lui fut présentée à l'hôpital Saint-Louis, à une époque où MM. Velpeau et Jobert étaient attachés à ce même établissement. Le père de cette jeune fille, qui s'intitulait *père d'un phénomène,* espèce de saltimbanque, comptait tirer profit de son enfant pour la livrer à une exhibition publique ; il annonca que sa fille avait dans le ventre un mouvement de pendule. Cette fille était parfaitement conformée. Par un léger mouvemement de rotation dans la région lombaire de la colonne vertébrale, elle produisait des craquements trés-forts, plus ou moins réguliers, suivant le rythme des légers mouvements qu'elle imprimait à la partie inférieure de son torse. Ces bruits anormaux pouvaient s'entendre très-distinctement à plus de vingt-cinq pieds de distance, et ressemblaient au bruit d'un vieux tournebroche ; ils étaient suspendus à la volonté de la jeune fille, et paraissaient avoir leur siége dans les muscles de la région lombo-dorsale de la colonne vertébrale. »

Cet article, tiré de *l'Abeille médicale*, et que nous avons cru devoir transcrire dans son intégrité pour l'édification de nos lecteurs, et afin qu'on ne

nous accusât pas d'avoir voulu esquiver quelques arguments, a été reproduit avec des variantes, par différents journaux, avec accompagnement des épithètes obligées. Nous n'avons pas l'habitude de relever les grossièretés : nous les laissons pour compte, notre vulgaire bon sens nous disant qu'on ne prouve rien par des sottises et des injures, quelque savant qu'on soit. Si l'article en question se fût borné à ces banalités, qui ne sont pas toujours marquées au coin de l'urbanité et du savoir vivre, nous ne l'aurions pas relevé ; mais il traite la question au point de vue scientifique ; il nous accable par des démonstrations avec lesquelles il prétend nous pulvériser ; voyons donc si, décidément, nous sommes morts de par l'arrêt de l'Académie des sciences, ou bien, si nous avons quelque chance de vivre comme ce pauvre fou de Fulton dont le système fut déclaré, par l'Institut, un rêve creux, impraticable, ce qui a tout simplement privé la France de l'initiative de la marine à vapeur ; et qui sait les conséquences que cette puisssance, entre les mains de Napoléon Ier, eût pu avoir sur les événements ultérieurs !

Nous ne ferons qu'une très courte remarque au sujet de la qualification de charlatan donnée aux partisans des idées nouvelles ; elle nous semble quelque peu hasardée, quand elle s'applique à des millions d'individus qui n'en tirent aucun profit, et quand elle atteint les sommets les plus élevés des régions sociales. On oublie que le spiritisme a fait, en quelques années, des progrès incroyables dans toutes les parties du monde ; qu'il se propage, non parmi les ignorants, mais dans les classes éclairées ; qu'il compte dans ses rangs un très grand nombre de médecins, des magistrats, des ecclésiastiques, des artistes, des hommes de lettres, de hauts fonctionnaires : gens auxquels on accorde généralement quelques lumières et un peu de bon sens. Or, les confondre dans le même anathème, et les envoyer sans façon aux Petites-Maisons, c'est agir par trop cavalièrement.

Mais direz-vous, ces gens-là sont de bonne foi ; ils sont dupes d'une illusion ; nous ne nions pas l'effet, nous ne contestons que la cause que vous lui attribuez, la science vient de découvrir la véritable cause, elle la fait connaître, et par cela même, fait crouler tout cet échafaudage mystique d'un monde invisible qui peut séduire des imaginations exaltées, mais loyales.

Nous ne nous piquons pas d'être savant, et encore moins oserions-nous nous placer au niveau de nos honorables adversaires ; nous dirons seulement que nos études personnelles en anatomie, et les sciences physiques et naturelles que nous avons eu l'honneur de professer, nous permettent de comprendre leur théorie et que nous ne sommes nullement étourdi par cette avalanche de mots techniques ; les phénomènes dont ils parlent nous

sont parfaitement connus. Dans nos observations sur les effets attribués à des êtres invisibles, nous n'avons eu garde de négliger une cause aussi patente de méprise. Quand un fait se présente, nous ne nous contentons pas d'une seule observation ; nous voulons le voir de tous les côtés, sous toutes ses faces, et avant d'accepter une théorie, nous examinons si elle rend compte de toutes les circonstances, si aucun fait inconnu ne vient la contredire, en un mot si elle résout toutes les questions : la vérité est à ce prix. Vous admettrez bien, messieurs, que cette manière de procéder est assez logique. Eh bien ! malgré tout le respect que commande votre savoir, il se présente quelques difficultés dans l'application de votre système à ce qu'on appelle les Esprits frappeurs. La première c'est qu'il est au moins singulier que cette faculté, jusqu'à présent exceptionnelle et regardée comme un cas pathologique, que M. Jobert (de Lamballe) qualifie de *rare et singulière affection*, soit devenue tout à coup si commune. M. de Lamballe dit, il est vrai, que tout homme peut l'acquérir par l'exercice ; mais comme il dit aussi qu'elle est accompagnée de douleur et de fatigue, ce qui est assez naturel, on conviendra qu'il faut avoir une bien robuste envie de mystifier pour faire craquer son muscle pendant deux ou trois heures de suite quand cela ne rapporte rien, et pour le seul plaisir d'amuser une société.

Mais parlons sérieusement ; ceci est plus grave, car c'est de la science. Ces messieurs qui ont découvert cette merveilleuse propriété du long péronier, ne se doutent pas de tout ce que peut faire ce muscle ; or voilà un beau problème à résoudre. Les tendons déplacés ne frappent pas seulement dans leurs gouttières osseuses ; par un effet vraiment bizarre, ils vont frapper contre les portes, les murailles, les plafonds, et cela à volonté, dans tel endroit désigné. Mais voici qui est plus fort, et voyez combien la science était loin de se douter de toutes les vertus de ce muscle craqueur : il a le pouvoir de soulever une table sans la toucher, de la faire frapper des pieds, se promener dans une chambre, se maintenir dans l'espace sans point d'appui ; de l'ouvrir et de la fermer, et jugez de sa force ! de la faire briser en retombant. Vous croyez qu'il s'agit d'une table fragile et légère comme une plume, et qu'on enlève en soufflant dessus ? Détrompez-vous, il s'agit de tables lourdes et massives, pesant cinquante à soixante kilos, qui obéissent à de jeunes filles, à des enfants. Mais dira M. Schiff, je n'ai jamais vu ces prodiges. Cela est facile à concevoir, il n'a voulu voir que des jambes.

M. Schiff a-t-il apporté dans ses observations l'indépendance d'idées nécessaire ? Était-il degagé de toute prévention ? Il est permis d'en douter ; ce n'est pas nous qui le disons, c'est M. Jobert. Selon lui, M. Schiff s'est demandé, en parlant des médiums, si le siége de ces bruits n'était pas

plutôt en eux que hors d'eux ; *ses connaissances anatomiques lui ont donné à penser qu'il pouvait bien être dans la jambe. Cette manière de voir étant bien arrêtée dans son esprit,* etc. Ainsi, de l'aveu de M. Jobert, M. Schiff a pris pour point de départ, non les faits, mais sa propre idée, son idée préconçue *bien arrêtée*; de là des recherches dans un sens exclusif, et par conséquent une théorie exclusive qui explique parfaitement le fait qu'il a vu, mais non ceux qu'il n'a pas vus. — Et pourquoi n'a-t-il pas vu ? — Parce que, dans sa pensée, il n'y avait qu'un point de départ vrai, et une explication vraie ; partant de là, tout le reste devait être faux et ne méritait pas examen ; il en est résulté que, dans son ardeur à pourfendre les médiums, il a frappé à côté.

Vous croyez, Messieurs, connaître toutes les vertus du long péronier, parce que vous l'avez surpris jouant de la guitare dans sa coulisse? Ah! bien oui ! voilà bien autre chose à enregistrer dans les annales anatomiques. Vous avez cru que le cerveau était le siége de la pensée ; erreur ! on peut penser par la cheville. Les coups frappés donnent des preuves d'intelligence, donc si ces coups viennent exclusivement du péronier, que ce soit le long, selon M. Schiff, ou le court, selon M. Jobert (il faudrait pourtant bien s'entendre à cet égard) : c'est que le péronier est intelligent. — Cela n'a rien d'étonnant ; le médium faisant craquer son muscle à volonté exécutera ce que vous voudrez : il imitera la scie, le marteau, battra le rappel, le rhythme d'un air demandé. — Soit ; mais quand le bruit répond à une chose que le médium ne sait pas du tout, qu'il ne peut savoir ; quand il vous dit de ces petits secrets que vous seul savez, de ces secrets qu'on voudrait cacher à son bonnet de nuit, il faut bien convenir que la pensée vient d'autre part que de son cerveau. D'où vient-elle? Eh parbleu ! du long péronier. Ce n'est pas tout, il est poëte aussi, ce long péronier, car il peut composer des vers charmants, quoique le médium n'ait jamais su en faire de sa vie ; il est polyglotte, car il dicte des choses vraiment fort sensées dans des langues dont le médium ne sait pas le premier mot ; il est musicien... nous le savons, M. Schiff a fait exécuter au sien des sons harmonieux, avec ou sans chaussure, devant cinquante personnes. — Oui ; mais il compose. Vous, Monsieur Dorgeval, qui nous avez donné dernièrement une charmante sonate, vous croyez bonnement que c'est l'Esprit de Mozart qui vous l'a dictée ? Détrompez-vous, c'est votre long péronier qui jouait du piano. En vérité, messieurs les médiums, vous ne vous doutiez pas avoir tant d'esprit dans votre talon. Honneur donc à ceux qui ont fait cette découverte ; que leurs noms soient inscrits en grosses lettres pour l'édification de la postérité et l'honneur de leur mémoire !

Vous plaisantez d'une chose sérieuse, dira-t-on ; mais des plaisanteries ne sont pas des raisons. Non, pas plus que les sottises et les grossièretés.

Confessant notre ignorance auprès de ces messieurs, nous acceptons leur savante démonstration et la prenons très sérieusement. Nous avions cru que certains phénomènes étaient produits par des êtres invisibles qui se sont donné le nom d'Esprits: nous nous sommes trompé, soit; comme nous cherchons la vérité, nous n'aurons pas la sotte prétention de nous entêter sur une idée qui nous est démontrée fausse d'une manière aussi péremptoire. Du moment que M. Jobert, par une incision sous-cutanée, a coupé court aux Esprits, c'est qu'il n'y a plus d'Esprits. Puisqu'il dit que *tous* les bruits viennent du péronier, il faut bien le croire et en admettre toutes les conséquences; ainsi, quand les coups se font entendre dans la muraille ou au plafond, c'est que le péronier y correspond, ou que la muraille a un péronier; quand ces coups dictent des vers par une table qui frappe du pied, de deux choses l'une, c'est la table qui est poète ou bien le péronier; ceci nous paraît logique. Nous allons même plus loin : un officier de notre connaissance reçut un jour en faisant des expériences spirites, et par une main invisible, une paire de soufflets tellement bien appliqués qu'il s'en ressentit encore deux heures après. Or, le moyen de provoquer une réparation? Si pareille chose arrivait à M. Jobert, il ne s'en inquiéterait pas, parce qu'il dirait qu'il a été cinglé par le long péronier.

Voici ce que nous lisons à ce sujet dans le journal *la Mode* du 1er mai 1859.

« L'Académie de médecine continue la croisade des esprits positifs contre le merveilleux en tout genre. Après avoir, à bon droit, mais peut-être un peu maladroitement foudroyé le fameux docteur noir, par l'organe de M. Velpeau, voici maintenant qu'elle vient d'entendre M. Jobert (de Lamballe) déclarer, en plein Institut, le secret de ce qu'il appelle la grande comédie des *Esprits frappeurs*, qui s'est jouée avec tant de succès dans les deux hémisphères.

« Suivant le célèbre chirurgien, tous les *toc toc*, tous les *pan pan*, faisant tressaillir de si bonne foi les gens qui les entendaient; ces bruits singuliers, ces coups secs frappés successivement et comme en cadence, précurseurs de l'arrivée, signes certains de la présence des habitants de l'autre monde, sont tout simplement le résultat d'un mouvement imprimé à un muscle, à un nerf, à un tendon ! Il s'agit d'une bizarrerie de la nature, habilement exploitée, pour produire, sans qu'il soit possible de le remarquer, cette musique mystérieuse qui a charmé, séduit tant de gens.

« Le siége de l'orchestre est placé dans la jambe. C'est le tendon du péronier, jouant dans une coulisse, qui fait tous ces bruits que l'on entend sous les tables, ou à distance, à la volonté du prestidigitateur.

« Je doute très fort, pour ma part, que M. Jobert ait mis la main, comme

il le croit, sur le secret de ce qu'il appelle « une comédie, » et les articles qui ont été publiés dans ce journal même, par notre confrère M. Escande, sur les mystères du monde occulte, me paraissent poser la question avec une largeur bien autrement sincère et philosophique, dans le bon sens du mot.

« Mais, si les charlatans de toutes couleurs sont agaçants avec leurs coups de grosse caisse, il faut convenir que messieurs les savants ne le sont pas moins quelquefois avec l'éteignoir qu'ils prètendent poser sur tout ce qui luit en dehors des flambeaux officiels.

« Ils ne comprennent pas que la soif du merveilleux, qui dévore notre époque, a justement pour causes les excès de positivisme où certains esprits ont voulu l'entraîner. L'âme humaine a besoin de croire, d'admirer et d'avoir vue sur l'infini. On a travaillé à lui boucher les fenêtres que lui ouvrait le catholicisme, elle regarde par n'importe quelles lucarnes. »

HENRY DE PÈNE.

« Notre excellent ami, M. Henry de Pène, nous permettra une observation. Nous ignorons quand M. Jobert a fait cette immortelle découverte, et quel est le jour mémorable où il l'a communiquée à l'Institut. Ce que nous savons, c'est que cette originale explication avait déjà été donnée par d'autres. En 1854, M. le docteur Rayer, un praticien célèbre, qui ne fit pas ce jour là preuve d'une rare perspicacité, présenta lui aussi, à l'Institut, un Allemand dont le savoir-faire donnait, selon lui, la clé de tous les *knokings* et *rappings* des deux mondes. Il s'agissait, comme aujourd'hui, du déplacement de l'un des tendons musculaires de la jambe, appelé le *long péronier*. La démonstration en fut donnée séance tenante, et l'Académie exprima sa reconnaissance pour cette intéressante communication. Quelques jours après, un professeur agrégé de la Faculté de médecine consigna le fait dans le *Constitutionnel*, et il eut le courage d'ajouter que « les savants ayant enfin prononcé, le mystère était enfin éclairci. » Ce qui n'a pas empêché le mystère de persister et de grandir, en dépit de la science qui, se refusant à l'expérimenter, se contente de l'attaquer par des explications ridicules et burlesques, comme celles dont nous venons de parler. Par respect pour M. Jobert (de Lamballe), nous nous plaisons à croire qu'on lui a prêté une expérience qui ne lui appartient nullement. Quelque journal, à bout de nouvelles, aura retrouvé dans quelque coin oublié de son portefeuille l'ancienne communication de M. Rayer, et l'aura ressuscitée, en la plaçant sous son patronage, afin de varier un peu. *Mutato nomine, de te fabula narratur*. C'est fâcheux, sans doute, mais cela vaut encore mieux que si ce journal avait dit vrai. » A. ESCANDE

Intervention de la Science dans le Spiritisme.

L'opposition des corps savants est un des arguments qu'invoquent sans cesse les adversaires du spiritisme. Pourquoi ne se sont-ils pas emparés du phénomène des tables tournantes ? S'ils y avaient vu quelque chose de sérieux, ils n'auraient eu garde, dit-on, de négliger des faits aussi extraordinaires, et encore moins de les traiter avec dédain, tandis qu'ils sont tous contre vous. Les savants ne sont-ils pas le flambeau des nations, et leur devoir n'est-il pas de répandre la lumière? Pourquoi voudriez-vous qu'ils l'eussent étouffée, alors qu'une si belle occasion se présentait à eux de révéler au monde une force nouvelle ? — C'est d'abord une erreur grave de dire que tous les savants sont contre nous, puisque le spiritisme se propage précisément dans la classe éclairée. Il n'y a pas de savants que dans la science officielle et dans les corps constitués. De ce que le spiritisme n'a pas encore droit de cité dans la science officielle, cela préjuge-t-il la question ? On connaît la circonspection de celle-ci à l'endroit des idées nouvelles. Si la science ne s'était jamais trompée, son opinion pourrait ici peser dans la balance; malheureusement l'expérience prouve le contraire. N'a-t-elle pas repoussé comme des chimères une foule de découvertes qui, plus tard, ont illustré la mémoire de leurs auteurs ? Est-ce à dire que les savants sont des ignorants ? cela justifie-t-il les épithètes triviales à force de mauvais goût que certaines gens se plaisent à leur prodiguer ? Assurément non ; il n'est personne de sensé qui ne rende justice à leur savoir, tout en reconnaissant qu'ils ne sont pas infaillibles, et qu'ainsi leur jugement n'est pas en dernier ressort. Leur tort est de trancher certaines questions un peu légèrement, se fiant trop à leurs lumières, avant que le temps n'ait dit son mot, et de s'exposer ainsi à recevoir les démentis de l'expérience.

Chacun n'est bon juge que dans ce qui est de sa compétence. Si vous voulez bâtir une maison, prendrez-vous un musicien ? Si vous êtes malade, vous ferez-vous soigner par un architecte? Si vous avez un procès, prendrez-vous l'avis d'un danseur? Enfin, s'il s'agit d'une question de théologie, la ferez-vous résoudre par un chimiste ou un astronome ? Non, chacun son métier. Les sciences vulgaires reposent sur les propriétés de la matière qu'on peut manipuler à son gré ; les phénomènes qu'elle produit ont pour agents des forces matérielles. Ceux du spiritisme ont pour agents des intelligences qui ont leur indépendance, leur libre arbitre, et ne sont poin soumises à nos caprices ; ils échappent ainsi à nos procédés anatomiques ou de laboratoire, et à nos calculs, et dès lors ne sont plus du ressort de la science proprement dite. La science s'est donc fourvoyée quand elle a voulu

expérimenter les Esprits comme une pile voltaïque; elle est partie d'une idée fixe, préconçue, à laquelle elle se cramponne et veut forcément rattacher l'idée nouvelle; elle a échoué et cela devait être, parce qu'elle a opéré en vue d'une analogie qui n'existe pas; puis, sans aller plus loin, elle a conclu à la négative : jugement téméraire que le temps se charge tous les jours de réformer, comme il en a réformé bien d'autres, et ceux qui l'auront prononcé en seront pour la honte de s'être inscrits trop légèrement en faux contre la puissance infinie du Créateur. Les corps savants n'ont donc point, et n'auront jamais à se prononcer dans la question; elle n'est pas plus de leur ressort que celle de décréter si Dieu existe; c'est donc une erreur de les en faire juge. Mais qui donc sera juge? Les Spirites se croient-ils le droit d'imposer leurs idées? Non, le grand juge, le juge souverain, c'est l'opinion publique; quand cette opinion se sera formée par l'assentiment des masses et des hommes éclairés, les savants officiels l'accepteront comme individus et subiront la force des choses. Laissez passer une génération, et avec elle les préjugés de l'amour-propre qui s'entête, et vous verrez qu'il en sera du Spiritisme comme de tant d'autres vérités que l'on a combattues et qu'il serait ridicule maintenant de révoquer en doute. Aujourd'hui, ce sont les croyants qu'on traite de fous; demain ce sera le tour de ceux qui ne croiront pas, absolument comme on traitait jadis de fous ceux qui croyaient que la terre tourne, ce qui ne l'a pas empêché de tourner.

Mais tous les savants n'ont pas jugé de même; il en est qui ont fait le raisonnement suivant :

Il n'y a pas d'effet sans cause, et les effets les plus vulgaires peuvent mettre sur la voie des plus grands problèmes. Si Newton eût méprisé la chute d'une pomme, si Galvani eût rebuté sa servante en la traitant de folle et de visionnaire, quand elle lui parla des grenouilles qui dansaient dans le plat, peut-être en serions-nous encore à trouver l'admirable loi de la gravitation et les fécondes propriétés de la pile. Le phénomène qu'on désigne sous le nom burlesque de danse des tables, n'est pas plus ridicule que celui de la danse des grenouilles, et il renferme peut-être aussi quelques-uns de ces secrets de la nature qui font révolution dans l'humanité, quand on en a la clé. Ils se sont dit, en outre : Puisque tant de gens s'en occupent, puisque des hommes sérieux en ont fait une étude, il faut qu'il y ait quelque chose; une illusion, une tocade si l'on veut, ne peut avoir ce caractère de généralité; elle peut séduire un cercle, une coterie, mais elle ne fait pas le tour du monde.

Voici, notamment, ce que nous disait un savant docteur médecin, naguère incrédule, et aujourd'hui adepte fervent :

« On dit que des êtres invisibles se communiquent; et pourquoi pas?

Avant l'invention du microscope, soupçonnait-on l'existence de ces milliards d'animalcules qui causent tant de ravages dans l'économie? Où est l'impossibilité matérielle qu'il y ait, dans l'espace, des êtres qui échappent à nos sens? Aurions-nous par hasard la ridicule prétention de tout savoir et de dire à Dieu qu'il ne peut pas nous en apprendre davantage? Si ces êtres invisibles qui nous entourent sont intelligents, pourquoi ne se communiqueraient-ils pas à nous? S'ils sont en relation avec les hommes, ils doivent jouer un rôle dans la destinée, dans les événements; qui sait? c'est peut-être une des puissances de la nature, une de ces forces occultes que nous ne soupçonnons pas. Quel nouvel horizon cela ouvrirait à la pensée! quel vaste champ d'observation! La découverte du monde des invisibles serait bien autre chose que celle des infiniment petits; ce serait plus qu'une découverte, ce serait toute une révolution dans les idées. Quelle lumière peut en jaillir! Que de choses mystérieuses expliquées! Ceux qui y croient, sont tournés en ridicule; mais qu'est-ce que cela prouve? N'en a-t-il pas été de même de toutes les grandes découvertes? Christophe Colomb n'a-t-il pas été rebuté, abreuvé de dégoûts, traité en insensé? Ces idées, dit-on, sont si étranges, que la raison s'y refuse; mais à celui qui eût dit, il y a seulement un demi-siècle, qu'en quelques minutes on correspondrait d'un bout du monde à l'autre; qu'en quelques heures on traverserait la France; qu'avec la fumée d'un peu d'eau bouillante, un navire marcherait vent debout; qu'on tirerait de l'eau les moyens de s'éclairer et de se chauffer; on lui aurait ri au nez. Qu'un homme fût venu proposer un moyen d'éclairer tout Paris à la minute, avec un seul réservoir d'une substance invisible, on l'aurait envoyé à Charenton. Est-ce donc une chose plus prodigieuse que l'espace soit peuplé d'êtres pensants qui, après avoir vécu sur la terre, ont quitté leur enveloppe matérielle? Ne trouve-t-on pas, dans ce fait, l'explication d'une foule de croyances qui remontent à la plus haute antiquité? N'est-ce pas la confirmation de l'existence de l'âme, de son individualité après la mort? N'est-ce pas la preuve de la base même de la religion? Seulement, la religion ne nous dit que vaguement ce que deviennent les âmes; le spiritisme le définit. Que peuvent dire à cela les matérialistes et les athées? De pareilles choses valent bien la peine d'être approfondies. »

Voilà les réflexions d'un savant; mais d'un savant sans prétentions; ce sont aussi celles d'une foule d'hommes éclairés; ils ont réfléchi, étudié sérieusement et sans parti pris; ils ont eu la modestie de ne pas dire : Je ne comprends pas, donc cela n'est pas; leur conviction s'est formée par l'observation et le recueillement. Si ces idées eussent été des chimères, pense-t-on que tant de gens d'élite les eussent adoptées? qu'ils aient pu être longtemps dupes d'une illusion? Il n'y a donc point impossibilité matérielle à

ce qu'il existe des êtres invisibles pour nous et peuplant l'espace, et cette considération seule devrait engager à plus de circonspection. Naguère, qui eût jamais pensé qu'une goutte d'eau limpide pût renfermer des milliers d'êtres vivants, d'une petitesse qui confond notre imagination? Or, il était plus difficile à la raison de concevoir des êtres d'une telle ténuité, pourvus de tous nos organes et fonctionnant comme nous, que d'admettre ceux que nous nommons Esprits.

Les adversaires demandent pourquoi les Esprits, qui doivent avoir à cœur de faire des prosélytes, ne se prêtent pas mieux qu'ils ne le font aux moyens de convaincre certaines personnes dont l'opinion serait d'une grande influence. Ils ajoutent qu'on leur oppose leur manque de foi; à cela, ils répondent avec raison qu'ils ne peuvent avoir une foi anticipée.

C'est une erreur de croire que la foi soit nécessaire, mais la *bonne foi*, c'est autre chose. Il y a des sceptiques qui nient jusqu'à l'évidence, et que des miracles ne pourraient convaincre. Il en est même qui seraient bien fâchés d'être forcés de croire, parce que leur amour-propre souffrirait de convenir qu'ils se sont trompés. Que répondre à des gens qui ne voient partout qu'illusion et charlatanisme? Rien; il faut les laisser tranquilles et dire tant qu'ils voudront qu'ils n'ont rien vu, et même qu'on n'a rien pu leur faire voir. A côté de ces sceptiques endurcis, il y a ceux qui veulent voir à leur manière; qui, s'étant fait une opinion, veulent tout y rapporter, ils ne comprennent pas que des phénomènes ne puissent obéir à leur gré; ils ne savent pas, ou ne veulent pas se mettre dans les conditions nécessaires. Si les Esprits ne sont pas plus empressés de les convaincre par des prodiges, c'est qu'apparemment ils tiennent peu, pour le moment, à convaincre certaines personnes dont ils ne mesurent pas l'importance comme elles le font elles-mêmes; c'est peu flatteur, il faut en convenir, mais nous ne commandons pas à leur opinion; les Esprits ont une manière de juger les choses qui n'est pas toujours la nôtre; ils voient, pensent et agissent d'après d'autres éléments; tandis que notre vue est circonscrite par la matière, bornée par le cercle étroit au milieu duquel nous nous trouvons, ils embrassent l'ensemble; le temps qui nous paraît si long est pour eux un instant, la distance n'est qu'un pas; certains détails, qui nous semblent d'une importance extrême, sont à leurs yeux des enfantillages, et par contre, ils jugent importantes des choses dont nous ne saisissons pas la portée. Pour les comprendre, il faut s'élever, par la pensée, au-dessus de notre horizon matériel et moral, et nous placer à leur point de vue; ce n'est pas à eux à descendre jusqu'à nous, c'est à nous de monter jusqu'à eux, et c'est à quoi nous conduisent l'étude et l'observation. Les Esprits aiment les observateurs assidus et consciencieux; pour eux ils multiplient les

sources de lumière ; ce qui les éloigne, ce n'est pas le doute de l'ignorance, c'est la fatuité de ces prétendus observateurs qui n'observent rien, qui prétendent les mettre sur la sellette et les faire manœuvrer comme des marionnettes. C'est surtout le sentiment d'hostilité et de dénigrement qu'ils apportent, sentiment qui est dans leur pensée, s'il n'est pas dans leurs paroles, malgré leurs protestations contraires. Pour ceux-là, les Esprits ne font rien et s'inquiètent fort peu de ce qu'ils peuvent dire ou penser, parce que leur tour viendra. C'est pourquoi nous avons dit que ce n'est pas la foi qui est nécessaire, mais la bonne foi ; or, nous demandons si nos savants adversaires sont toujours dans ces conditions. Ils veulent les phénomènes à leur commandement, et les Esprits n'obéissent pas au commandement : il faut attendre leur bon vouloir. Il ne suffit pas de dire : montrez-moi tel fait et je croirai ; il faut avoir la volonté de la persévérance, laisser les faits se produire spontanément sans prétendre les forcer ou les diriger ; celui que vous désirez sera précisément celui que vous n'obtiendrez pas, mais il s'en présentera d'autres, et celui que vous voulez viendra peut-être au moment où vous vous y attendrez le moins. Aux yeux de l'observateur attentif et assidu, il en surgit des masses qui se corroborent les uns les autres ; mais celui qui croit qu'il suffit de tourner une manivelle pour faire marcher la machine se trompe étrangement. Que fait le naturaliste qui veut étudier les mœurs d'un animal ? Lui commande-t-il de faire telle ou telle chose pour avoir tout loisir de l'observer à son gré et à sa convenance ? Non ; car il sait bien qu'il ne lui obéira pas ; il *épie* les manifestations spontanées de son instinct ; il les attend et les saisit au passage. Le simple bon sens nous montre qu'à plus forte raison il doit en être de même des Esprits, qui sont des intelligences bien autrement indépendantes que celles des animaux.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

M. de Humboldt.

Décédé le 6 mai 1859 ; appelé dans la Société parisienne des Études spirites les 13 et 20 du même mois.

(*A saint Louis*). Pouvons nous appeler l'esprit de M. Alexandre de Humboldt qui vient de mourir ? — R. Si vous voulez, amis.

1. Evocation. — R. Me voilà ; que cela m'étonne !

2. Pourquoi cela vous étonne-t-il ? — R. Je suis loin de ce que j'étais, il y a à peine quelques jours.

3. Si nous pouvions vous voir, comment est-ce que nous vous verrions? — R. Comme homme.

4. Notre appel vous contrarie-t-il? — Non, non.

5. Avez-vous eu conscience de votre nouvel état aussitôt après votre mort? — R. Je l'attendais depuis longtemps.

Remarque. Chez les hommes qui, comme M. de Humboldt, meurent de mort naturelle et par l'extinction graduelle des forces vitales, l'Esprit se reconnaît bien plus promptement que chez ceux en qui la vie est brusquement interrompue par accident ou mort violente, attendu qu'il y a déjà eu un commencement de dégagement avant la cessation de la vie organique. Chez M. de Humboldt la supériorité de l'Esprit et l'élévation des pensées facilitaient ce dégagement toujours plus lent et plus pénible chez ceux dont la vie est toute matérielle.

6. Regrettez-vous la vie terrestre? — R. Non, du tout; je me sens heureux; je n'ai plus de prison; mon Esprit est libre... Quelle joie même! et quel doux moment que celui qui m'a apporté cette nouvelle grâce de Dieu!

7. Que pensez-vous de la statue qu'on va vous élever en France, quoique vous soyez étranger? — R. Mes remercîments personnels pour l'honneur qu'on me fait; ce que j'estime surtout en cela, c'est le sentiment d'union que ce fait décèle, le désir de voir finir toutes les haines.

8. Vos croyances ont-elles changé? — Oui, beaucoup; mais je n'ai point encore tout *revu;* attendez encore pour me parler plus profondément.

Remarque. Cette réponse et ce mot *revu* sont caractéristiques de l'état ou il se trouve; malgré le prompt dégagement de son Esprit, il y a encore quelque confusion dans ses idées; n'ayant quitté son corps que depuis huit jours, il n' pas encore eu le temps de comparer ses idées terrestres avec celles qu'il peut avoir maintenant.

9. Etes-vous satisfait de l'emploi de votre existence terrestre?— R. Oui; j'ai rempli (à peu près) le but que je m'étais proposé. J'ai servi l'humanité, c'est pourquoi je suis heureux aujourd'hui.

10. Quand vous étiez-vous proposé ce but? — En venant sur la terre.

Remarque. Puisqu'il s'était proposé un but en venant sur la terre, c'est donc qu'il y avait eu chez lui un progrès antérieur, et que son âme n'avait pas pris naissance en même temps que son corps. Cette réponse spontanée ne peut avoir été provoquée par la nature de la question ou la pensée de l'interrogateur.

11. Aviez-vous choisi cette existence terrestre? — R. Il y avait de nombreux candidats pour cette œuvre; j'ai demandé à l'Etre par excellence de me l'accorder, et je l'ai obtenue.

12. Vous rappelez-vous l'existence qui a précédé celle que vous venez de

quitter? — R. Oui; elle eut lieu loin de chez vous et dans un monde bien différent du vôtre.

13. Ce monde est-il égal, inférieur ou supérieur à la terre? — R. Supérieur; pardonnez-moi.

14. Nous savons que notre monde est loin de la perfection, et par conséquent nous ne sommes point humiliés qu'il y en ait au-dessus de nous; mais alors comment êtes-vous venu dans un monde inférieur à celui où vous étiez? — R. Donne-t-on aux riches? j'ai voulu donner: je suis descendu dans la cabane du pauvre.

15. Pouvez-vous nous donner une description des êtres animés du monde que vous habitiez? — R. J'avais ce désir en vous parlant tout à l'heure; mais j'ai compris à temps que j'aurais de la peine à vous expliquer parfaitement cela. — Les êtres y sont bons, *très bons*; comprenez déjà ce point qui est la base de tout le reste du système moral dans ces mondes: rien n'y entrave l'essor des bonnes pensées; rien ne rappelle les mauvaises; tout est heureux, car chacun est content de soi-même et de tous ceux qui l'entourent. — Comme matière, comme sens, toute description est inutile. — Quelle simplification dans les rouages d'une société! aujourd'hui que je suis à même de comparer les deux, je suis effrayé de la distance. Ne pensez pas que je vous dise cela pour vous décourager; non, bien au contraire. Il faut que votre esprit soit bien convaincu de l'existence de ces mondes; alors vous aurez un ardent désir d'y atteindre, et votre travail vous en ouvrira la route.

16. Ce monde fait-il partie de notre système planétaire? — R. Oui, il est très-près de vous. Cependant on ne peut le voir, parce qu'il n'est point lui-même foyer de lumière, et qu'il ne reçoit et ne réfléchit point la lumière des soleils qui l'entourent.

17. Vous nous avez dit tout à l'heure que votre précédente existence avait eu lieu loin de nous, et maintenant vous dites que ce monde est très-près; comment concilier ces deux choses? — R. Il est loin de vous si vous consultez vos distances, vos mesures terrestres; mais il en est proche si vous prenez le compas de Dieu, et si vous essayez d'embrasser d'un coup d'œil toute la création.

Remarque. Il est évident qu'il peut être considéré comme loin si nous prenons comme terme de comparaison les dimensions de notre globe; mais il est près par rapport aux mondes qui sont à des distances incalculables.

18. Pourriez-vous préciser la région du ciel où il se trouve? — R. C'est inutile; les astronomes ne la connaîtront jamais.

9. La densité de ce monde est-elle la même que celle de notre globe? — R. Il s'en faut de mille à dix.

20. Serait-ce un monde de la nature des comètes? — R. Non, aucunement.

21. S'il n'est pas foyer de lumière et s'il ne reçoit ni ne réfléchit la lumière solaire, il y règne donc une obscurité perpétuelle? — R. Les êtres qui vivent là n'ont aucunement besoin de lumière : l'obscurité n'existe pas pour eux ; ils ne la comprennent pas. Vous pensez, parce que vous êtes aveugles, que personne ne peut avoir le sens de la vue.

22. La planète de Jupiter est, au dire de certains Esprits, bien supérieure à la terre ; cela est-il exact? — R. Oui ; tout ce qu'on vous en a dit est vrai.

23. Avez-vous revu Arago depuis votre rentrée dans le monde des Esprits? — R. C'est lui qui m'a tendu la main quand j'ai quitté le vôtre.

24. Connaissiez-vous le spiritisme de votre vivant? — R. Le spiritisme, non ; le magnétisme, oui.

25. Quelle est votre opinion sur l'avenir du spiritisme parmi les corps savants? — R. Grand ; mais son chemin sera pénible.

26. Pensez-vous qu'un jour il soit accepté par les corps savants? — R. Certainement ; mais croyez-vous donc que cela soit indispensable? Occupez-vous plutôt d'en mettre les premiers préceptes au cœur des malheureux qui encombrent votre monde : c'est le baume qui calme les désespoirs et donne l'espérance.

Remarque. François Arago ayant été appelé dans la séance du 27 mai, et par l'intermédiaire d'un autre médium, répondit ainsi à des questions analogues :

Quelle était de votre vivant, votre opinion sur le spiritisme? — R. Je le connaissais très peu, et n'y attachais, par conséquent que peu d'importance ; je vous laisse à penser si j'ai changé d'avis.

Pensez-vous qu'il soit un jour accepté et reconnu par les corps savants? j'entends la science officielle, car pour les savants il y en a beaucoup qu individuellement le reconnaissent. — R. Non-seulement je le pense, mais j'en suis sûr ; il subira le sort de toutes les découvertes utiles à l'humanité ; bafoué d'abord par les savants orgueilleux et les sots ignorants, il finira par être reconnu par tous.

27. Quelle est votre opinion sur le soleil qui nous éclaire? — R. Je n'ai encore rien appris ici comme science ; cependant, je crois toujours que le soleil n'est qu'un vaste centre électrique.

28. Cette opinion est-elle le reflet de celle que vous aviez comme homme, ou la vôtre comme Esprit? — R. Mon opinion de mon vivant, corroborée par ce que je sais maintenant.

29. Puisque vous venez d'un monde supérieur à la terre, comment se fait-il que vous n'ayez pas eu des connaissances précises sur ces choses avant votre dernière existence, et dont vous vous souveniez aujourd'hui? — R. Je les avais certainement, mais ce que vous me demandez n'a aucun rapport à tout ce que j'ai pu apprendre dans des préexistences tellement différentes de celle que j'ai quittée; l'astronomie, par exemple, fut pour moi une science toute nouvelle.

30. Nous avons vu beaucoup d'Esprits nous dire qu'ils habitaient où avaient habité d'autres planètes, mais aucun ne nous a dit habiter le soleil; pourquoi cela? — R. C'est un centre électrique, et non un monde; c'est un instrument et non une demeure. — Il n'y a donc point d'habitants? — R. Habitants fixes, non; visiteurs, oui.

31. Pensez-vous que dans quelque temps, quand vous aurez pu faire de nouvelles observations, vous pourrez mieux nous renseigner sur la nature du soleil? — R. Oui, peut-être et volontiers; cependant, ne comptez pas trop sur moi, je ne serai pas longtemps errant.

32. Où croyez-vous aller quand vous ne serez plus errant? — R. Dieu me permet de me reposer quelques moments; je vais jouir de cette liberté pour rejoindre des amis bien chers qui m'attendaient. Ensuite, je ne sais encore.

33. Nous vous demandons la permission de vous adresser encore quelques questions auxquelles vos connaissances en histoire naturelle vous mettent sans doute à même de répondre.

La sensitive et la dionée ont des mouvements qui accusent une grande sensibilité, et dans certains cas une sorte de volonté, comme la dernière, par exemple, dont les lobes saisissent la mouche qui vient se poser sur elle pour puiser son suc, et à laquelle elle semble tendre un piége pour ensuite la faire mourir. Nous demandons si ces plantes sont douées de la faculté de penser, si elles ont une volonté, et si elles forment une classe intermédiaire entre la nature végétale et la nature animale; en un mot, sont-elles une transition de l'une à l'autre? — R. Tout est transition dans la nature, par le fait même que rien n'est semblable, et que pourtant tout se tient. Ces plantes ne pensent pas, et par conséquent n'ont pas de volonté. L'huître qui s'ouvre et tous les zoophytes n'ont point la pensée; il n'y a qu'un instinct naturel.

34. Les plantes éprouvent-elles des sensations douloureuses quand on les mutile? — R. Non.

Remarque. — Un membre de la société exprime l'opinion que, les mouvements des plantes sensitives sont analogues à ceux qui se produisent dans les fonctions digestives et circulatoires de l'organisme animal, et qui

ont lieu sans la participation de la volonté. Ne voit-on pas, en effet, le pylore se contracter au contact de certains corps pour refuser le passage? Il doit en être de même de la sensitive et de la dionée, chez lesquelles les mouvements n'impliquent nullement la nécessité d'une perception et encore moins d'une volonté.

35. Y a-t-il des hommes fossiles? — R. Le temps les a rongés.

36. Admettez-vous qu'il y ait eu des hommes sur la terre, avant le déluge géologique? — R. Tu ferais bien de t'expliquer plus clairement sur ce point, avant de poser la question. L'homme était sur la terre avant bien des déluges.

37. Adam n'était donc pas le premier homme? — R. Adam est un mythe; où places-tu Adam?

38. Mythe ou non, je parle de l'époque que l'histoire lui assigne. — R. C'est peu calculable pour vous; il est même impossible de supputer le nombre d'années que les premiers hommes sont restés dans un état sauvage et bestial qui n'a cessé que bien longtemps après leur première appartion sur le globe.

39. La géologie fera-t-elle trouver un jour des traces matérielles de l'existence de l'homme sur la terre avant la période adamique? — R. La géologie, non; le bon sens, oui.

40. Le progrès du règne organique sur la terre est marqué par l'apparition successive des acotylédonées, des monocotylédonées et des dycotylédonées; l'homme existait-il avant les dycotylédonées? — R. Non, sa phase suivit celle-là.

41. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir à notre appel, et des renseignements que vous nous avez fournis. — R. C'est avec plaisir. Adieu; au revoir.

Remarque. — Cette communication se distingue par un caractère général de bonté, de bienveillance, et une grande modestie, signe incontestable de supériorité chez l'Esprit; là, en effet, nulle trace de la jactance, de la forfanterie, de l'envie de dominer et de s'imposer, que l'on remarque chez ceux qui appartiennent à la classe des faux savants, Esprits toujours plus ou moins imbus de systèmes et de préjugés qu'ils cherchent à faire prévaloir; tout, chez l'Esprit de Humboldt, même les plus belles pensées, respire la simplicité et dénote l'absence de prétention.

Goëthe.

Société parisienne des Études spirites; 25 mars 1856.

1. Evocation. — R. Je suis avec vous.

2. Dans quelle situation êtes-vous comme Esprit : errant ou réincarné? — R. Errant.

3. Êtes-vous plus heureux que de votre vivant? — R. Oui, car je suis dégagé de mon corps grossier, et je vois ce que je ne pouvais pas voir.

4. Il me semble que vous n'aviez pas une situation malheureuse de votre vivant; en quoi consiste la supériorité de votre situation actuelle? — R. Je viens de vous le dire; vous, adeptes du spiritisme, vous devez comprendre cette situation.

5. Quelle est votre opinion actuelle sur *Faust?* — R. C'est une œuvre qui avait pour but de montrer la vanité et le vide de la science humaine, et par contre exalter, dans ce qu'il avait de beau et de pur, le sentiment de l'amour, et le châtier dans ce qu'il avait de déréglé et de méchant.

6. Est-ce par une certaine intuition du spiritisme que vous avez dépeint l'influence des mauvais Esprits sur l'homme? Comment avez-vous été conduit à faire cette peinture? — R. J'avais le souvenir presque exact d'un monde où je voyais agir l'influence des Esprits sur les êtres matériels.

7. Vous aviez donc souvenir d'une précédente existence? — R. Oui, certes.

8. Pourriez-vous nous dire si cette existence avait eu lieu sur la terre? — R. Non, parce que dans celui-ci on ne voit pas agir les Esprits; c'est bien dans un autre.

9. Mais alors, puisque dans ce monde vous pouviez voir agir les Esprits, il devait être supérieur à la terre. Comment se fait-il que vous soyez venu d'un monde supérieur dans un monde inférieur? Il y avait donc déchéance pour vous? Veuillez nous expliquer cela. — R. Il était supérieur jusqu'à un certain point, mais pas comme vous l'entendez. Les mondes n'ont pas tous la même organisation, sans être pour cela d'une grande supériorité. Du reste, vous savez bien que je remplissais parmi vous une mission que tous vous ne pouvez vous dissimuler, puisque vous faites encore représenter mes ouvrages; il n'y avait pas déchéance, puisque j'ai servi et que je sers encore à votre moralisation. J'appliquais ce qu'il pouvait y avoir de supérieur dans le monde précédent à châtier les passions de mes héros.

10. Oui, on représente encore vos ouvrages. On vient même de traduire en opéra votre drame de *Faust*. Est-ce que vous avez assisté à cette représentation? — R. Oui.

11. Veuillez nous dire votre opinion sur la manière dont M. Gounod a interprété votre pensée par le moyen de la musique? — R. Gounod m'a évoqué sans le savoir. Il m'a très bien compris; moi, musicien allemand, je n'eus pas mieux fait; il pense peut-être en musicien français.

12. Que pensez-vous de Werther? — Je blâme maintenant le dénouement.

13. Cet ouvrage n'a-t-il pas fait beaucoup de mal en exaltant les passions? — R. Il a fait et causé des malheurs.

14. Il a été cause de beaucoup de suicides; en êtes-vous responsable? — R. S'il y a eu une influence malheureuse répandue par moi, c'est bien de cela que je souffre encore et dont je me repens.

15. Vous aviez, je crois, de votre vivant, une grande antipathie pour les Français; en est-il de même actuellement! — R. Je suis très patriote.

16. Etes-vous encore plutôt attaché à un pays qu'à un autre? — R. J'aime l'Allemagne dans sa pensée et dans ses mœurs presque patriarcales.

17. Voudriez-vous nous donner votre opinion sur Schiller? — R. Nous sommes frères par l'esprit et par les missions. Schiller avait une âme grande et noble: ses ouvrages en étaient le reflet; il a moins fait de mal que moi; il m'est bien supérieur, parce qu'il était plus simple et plus vrai.

18. Pourriez-vous nous donner votre opinion sur les poètes français en général, comparés aux poètes allemands? ce n'est point per un vain sentiment de curiosité, mais pour notre instruction. Nous vous croyons des sentiments trop élevés pour qu'il soit nécessaire de vous prier de le faire sans partialité, et en mettant de côté tout préjugé national. — R. Vous êtes bien curieux, mais je veux vous satisfaire :

Les Français nouveaux font souvent de beaux poèmes, mais ils mettent plus de belles paroles que de bonnes pensées; ils devraient s'attacher plus au cœur et moins à l'esprit. Je parle en général, mais je fais quelques exceptions en faveur de quelques-uns : un grand poète pauvre entre autres.

19. Un nom circule à voix basse dans l'assemblée; est-ce celui-là dont vous voulez parler? — R. Pauvre, ou qui le fait.

20. Nous serions heureux d'avoir de vous une dissertation sur un sujet de votre choix, pour notre instruction. Serez-vous assez bon pour nous dicter quelque chose? — R. Je le ferai plus tard et par d'autres médiums; évoquez-moi une autre fois.

Le nègre Pa César.

Pa César, homme libre de couleur, mort le 8 février 1859 à l'âge de 138 ans, près de Covington, aux États-Unis. Il était né en Afrique et fut amené à la Louisiane à l'âge d'environ 15 ans. Les restes mortels de ce patriarche de la race nègre ont été accompagnés au champ du repos par un certain nombre d'habitants de Covington, et une multitude de personnes de couleur.

Société, 25 mars 1859.

1. (*A saint Louis*). Voudriez-vous nous dire si nous pouvons appeler le nègre Pa César dont il vient d'être question? — R. Oui ; je l'aiderai à vous répondre.

Remarque. Ce début fait présager l'état de l'Esprit que l'on désire interroger.

2. Evocation. — R. Que me voulez-vous, et que peut un pauvre Esprit comme moi dans une réunion comme la vôtre?

3. Etes-vous plus heureux maintenant que de votre vivant? — R. Oui, car ma condition n'était pas bonne sur la terre.

4. Cependant vous étiez libre ; en quoi êtes-vous plus heureux maintenant? — R. Parce que mon esprit n'est plus noir.

Remarque. Cette réponse est plus sensée qu'elle ne le paraît au premier abord. Assurément l'Esprit n'est jamais noir ; il veut dire que, comme Esprit, il n'a plus les humiliations auxquelles est en butte la race noire.

5. Vous avez vécu longtemps ; cela vous a-t-il profité pour votre avancement ? — R. Je me suis ennuyé sur la terre, et je ne souffrais pas assez à un certain âge pour avoir le bonheur d'avancer.

6. A quoi employez-vous votre temps maintenant? — R. Je cherche à m'éclairer et dans quel corps je pourrai le faire.

7. Que pensiez-vous des Blancs de votre vivant? — Ils sont bons, mais orgueilleux et vains d'une blancheur dont ils ne sont pas cause.

8. Est-ce que vous considérez la blancheur comme une supériorité? — R. Oui, puisque j'ai été méprisé comme noir.

9. (*A saint Louis*). Est-ce que la race nègre est véritablement une race inférieure? — R. La race nègre disparaîtra de la terre. Elle a été faite pour une latitude autre que la vôtre.

10. (A Pa César). Vous avez dit que vous cherchez le corps par lequel vous pourrez avancer ; choisirez-vous un corps blanc ou un corps noir? — R. Un blanc, car le mépris me ferait du mal.

11. Avez-vous réellement vécu l'âge que l'on vous attribue : 138 ans? — R. Je n'ai pas bien compté, par la raison que vous dites.

Remarque. On venait de faire observer que les nègres n'ayant pas d'état

civil leur âge n'est jugé qu'approximativement, surtout quand ils sont nés en Afrique.

12. (*A saint Louis*). Est-ce que des Blancs se réincarnent quelquefois dans des corps nègres? — R. Oui, quand, par exemple, un maître a maltraité un esclave, il se peut qu'il demande, par expiation, à vivre dans un corps de nègre pour souffrir à son tour les souffrances qu'il a fait endurer, et par ce moyen avancer et se faire pardonner par Dieu.

Variétés.

La princesse de Rébinine.

(Extrait du *Courrier de Paris*, du mai 1859.)

Vous savez que tous les somnambules, toutes les tables tournantes, tous les oiseaux magnétisés, tous les crayons sympathiques et toutes les tireuses de cartes prédisaient la guerre depuis fort longtemps?... Des prophéties dans ce sens ont été faites à une foule de personnages importants, qui, tout en affectant de traiter fort légèrement ces soi-disant révélations du monde surnaturel, ne laissaient pas que d'en être assez vivement préoccupés. Pour notre part, sans trancher la question dans un sens ni dans l'autre, et trouvant d'ailleurs que, là où François Arago lui-même doutait, il est au moins permis de ne pas se prononcer, nous nous bornerons à vous raconter sans commentaires quelques faits dont nous avons été témoin.

Il y a huit jours, nous avions été convié à une soirée spirite chez M. le baron de G.... A l'heure indiquée, tous les invités, au nombre de douze seulement, se trouvaient autour de la table.... miraculeuse, une simple table en acajou, du reste, et sur laquelle, pour le moment, on avait servi le thé et les sandwichs de rigueur. De ces douze convives, nous devons nous hâter de le proclamer, aucun ne pouvait raisonnablement encourir le reproche de charlatanisme. Le maître de la maison, qui compte des ministres parmi ses proches parents, appartient à une grande famille étrangère.

Quant à ses *fidèles*, ils se composaient de deux officiers anglais distingués, d'un enseigne de vaisseau français, d'un prince russe fort connu, d'un médecin très-habile, d'un millionnaire, d'un secrétaire d'ambassade et de deux ou trois gros bonnets du faubourg Saint-Germain. Nous étions le seul *profane* parmi ces illustres du *spiritisme;* mais en notre qualité de chroniqueur parisien, et sceptique par devoir, nous ne saurions être accusé d'une crédulité.... exagérée. La réunion en question ne pouvait donc être soupçonnée de jouer la comédie; et quelle comédie! une comédie inutile et ridicule, dans laquelle chacun aurait volontairement accepté à la fois le

rôle de mystificateur et de mystifié? Cela n'est pas admissible. Et dans quel but, au surplus? dans quel intérêt? C'eût été le cas ou jamais de se demander : *Qui trompe-t-on ici?*

Non, il n'y avait là ni mauvaise foi, ni folie.... Mettons, si vous le voulez, qu'il y a eu hasard.... C'est tout ce que notre conscience nous permet de vous concéder. Or, voici ce qui s'est passé :

Après avoir interrogé l'*Esprit* sur mille choses, on lui a demandé si les espérances de paix, — qui semblaient alors très-fortes, — étaient fondées.

— Non, a-t-il répondu très-distinctement à deux reprises différentes.

— Nous aurons donc la guerre?

— Certainement!...

— Quand cela?

— Dans huit jours.

— Cependant le Congrès ne se réunit que le mois prochain.... Cela rejette assez loin les éventualités d'un commencement d'hostilités.

— Il n'y aura pas de Congrès!

— Pourquoi?

— L'Autriche le refusera.

— Et quelle est la cause qui triomphera?

— Celle de la justice et du bon droit.... celle de la France.

— Et la guerre, que sera-t-elle?

— Courte et glorieuse.

Ceci nous remet en mémoire un autre fait du même genre, qui s'est également passé sous nos yeux il y a quelques années.

On se souvient que, lors de la guerre de Crimée, l'empereur Nicolas rappela en Russie tous ceux de ses sujets qui habitaient la France, sous peine, pour ceux-ci, de voir confisquer leurs biens, s'ils refusaient de se rendre à cet ordre.

Nous étions alors en Saxe, à Leipzick, où l'on prenait, comme partout, un vif intérêt à la campagne qui venait de commencer. Un jour, nous reçûmes le petit mot suivant :

« Je suis ici pour quelques heures seulement; venez me voir, — hôtel de Pologne, n° 13!

« Princesse de Rébinine. »

Nous avions beaucoup connu ici la princesse Sophie de Rébinine, une femme charmante et distinguée, dont l'histoire était tout un roman (que nous écrirons quelque jour), et qui voulait bien nous appeler son ami. Nous nous empressâmes donc de nous rendre à son aimable invitation, aussi agréablement surpris que charmé de son passage à Leipzick.

C'était un dimanche, un 13, et le temps était naturellement gris et triste comme il l'est toujours dans cette partie de la Saxe. Nous trouvâmes la princesse chez elle, plus gracieuse et plus spirituelle que jamais, seulement un peu pâle, un peu mélancolique. Nous lui en fîmes la remarque.

— D'abord, nous répondit-elle, je suis partie comme une bombe. — C'était le cas, puisque nous voilà en guerre, et je suis un peu fatiguée de mon mode de voyage. Ensuite, bien que nous soyons maintenant ennemis, je ne vous cacherai pas que je quitte Paris à regret. Je me considérais presque comme française depuis longtemps, et l'ordre de l'empereur me fait rompre avec une vieille et douce habitude.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée tranquillement dans votre joli appartement de la rue Rumfort?

— Parce que l'on m'aurait coupé les vivres.

— Eh bien! n'avez-vous donc pas chez nous de nombreux et bons amis?

— Si,... je le crois du moins; mais, à mon âge, une femme n'aime pas à laisser prendre hypothèque sur elle.... les intérêts à payer dépassent souvent la valeur du capital! Ah! si j'étais vieille, ce serait autre chose;... mais alors on ne me prêterait pas.

Et là dessus la princesse changea de conversation.

— Ah! çà, nous dit-elle, vous savez que je suis d'une nature très-absorbante.... Je ne connais ici âme qui vive.... Puis-je compter sur vous pour toute la journée?

La réponse que nous fîmes est facile à deviner.

A une heure, la cloche se fit entendre dans la cour, et nous descendîmes dîner à la table d'hôte. Tout le monde parlait, en ce moment, de la guerre... et des tables tournantes.

En ce qui concerne la guerre, la princesse était sûre que la flotte anglo-française serait détruite dans la mer Noire, et elle se serait très-bravement chargée d'aller l'incendier elle-même, si l'empereur Nicolas avait voulu lui confier cette mission délicate et périlleuse. En ce qui concerne les tables tournantes, sa foi était moins robuste, et elle nous proposa de faire avec elle et un autre de nos amis, que nous lui avions présenté au dessert, quelques expériences. Nous remontâmes donc dans sa chambre; on nous servit du café, et, comme il pleuvait, nous passâmes notre après-midi à interroger un guéridon, que nous voyons encore d'ici.

— Et à moi, demanda tout à coup la princesse, n'as-tu rien à me dire?

— Non.

— Pourquoi?

La table frappa treize coups. Or, on se rappelle qu'on était un treize, et que la chambre de Mme de Rébinine portait le numéro treize.

— Cela veut-il dire que le nombre treize m'est fatal ? reprit la princesse, qui avait un peu la superstition de ce chiffre.

— Oui ! fit la table.

— N'importe !... Je suis un Bayard du genre féminin et tu peux parler sans crainte, quoi que tu puisse avoir à m'annoncer.

Nous interrogeâmes le guéridon, qui persista d'abord dans sa prudente réserve, mais auquel, cependant, nous finîmes par arracher les mots suivants :

— Malade... huit jours... Paris... mort violente !

La princesse se portait fort bien, elle venait de quitter Paris et n'espérait pas revoir de longtemps la France... La prophétie de la table était donc au moins absurde sur les trois premiers points... Quant au dernier, inutile d'ajouter que nous ne voulûmes pas même nous y arrêter.

La princesse devait partir à huit heures du soir par le train de Dresde, afin d'arriver le surlendemain matin à Varsovie ; mais elle manqua le convoi.

— Ma foi, nous dit-elle, je vais laisser mes bagages ici et je prendrai le train de quatre heures du matin.

— Alors, vous allez rentrer à l'hôtel vous coucher ?

— Je vais y rentrer, mais je ne me coucherai pas... J'assisterai du haut de la *loge des étrangers* au bal de cette nuit... Voulez-vous me servir de cavalier ?

L'hôtel de Pologne, dont les vastes et magnifiques salons ne contiennent pas moins de deux mille personnes, donne presque chaque jour, été comme hiver, un grand bal, organisé par quelque société de la ville, mais auquel il réserve de faire assister, du haut d'une galerie particulière, ceux des voyageurs désireux de jouir du coup d'œil, qui est fort animé, et de la musique, qui est excellente.

Du reste, en Allemagne, on n'oublie jamais les étrangers, et ils ont partout leur loge réservée, ce qui explique pourquoi les Allemands qui viennent à Paris, pour la première fois, demandent toujours, dans nos théâtres et nos concerts *la loge des étrangers*.

Le jour dont il s'agit, le bal était fort brillant, et la princesse, bien que simple spectatrice, y prit un véritable plaisir. Aussi, avait-elle oublié le guéridon et sa sinistre prédiction, lorsqu'un des garçons de l'hôtel lui apporta une dépêche télégraphique qui venait d'arriver pour elle. Cette dépêche était conçue en ces termes :

« *Madame Rébinine, hôtel de Pologne, Leipzig ; présence indispensable.*

Paris; intérets graves ! » et portait la signature de l'homme d'affaires de la princesse. Quelques heures plus tard, celle-ci reprenait la route de Cologne au lieu de monter dans le train de Dresde. Huit jours après nous apprenions qu'elle était morte !

Paulin Niboyet.

Nous trouvons le récit suivant dans une collection remarquable d'histoires authentiques d'apparitions et autres phénomènes spirites, publiée à Londres en 1682, par le révérend J. Granville et le docteur H. More. Il est intitulé : Apparition de l'esprit du major Georges Sydenham au capitaine V. Dyke, extrait d'une lettre de M. Jacques Douche, de Mongton, à M. J. Granville.

. . . . Peu de temps après la mort du major Georges, le docteur Th. Dyke, proche parent du capitaine, fut appelé pour soigner un enfant malade. Le docteur et le capitaine se couchèrent dans le même lit. Quand ils eurent dormi un peu, le capitaine frappe et ordonne à son domestique de lui apporter deux chandelles allumées, les plus grandes et les plus grosses qu'il puisse trouver. Le docteur lui demanda ce que cela signifiait. « Vous connaissez, dit le capitaine, mes discussions avec le major, touchant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme : nous n'avons pu nous éclairer sur ces deux points, quoique nous l'ayons toujours désiré.

« Il fut donc convenu que celui de nous deux qui mourrait le premier viendrait la troisième nuit après ses funérailles, entre minuit et une heure, dans le jardin de cette petite maison, et là éclairerait le survivant sur ce sujet. C'est aujourd'hui même, ajouta le capitaine, que le major doit remplir sa promesse. » En conséquence il met sa montre près de lui, et à onze heures et demie il se lève, prend une chandelle dans chaque main, sort par une porte de derrière dont il prend la clef, et se promène ainsi dans le jardin pendant deux heures et demie. A son retour il déclare au docteur qu'il n'a rien vu, ni rien entendu qui ne fût très naturel ; mais, ajouta-t-il, je sais que mon major serait venu s'il avait pu.

Six semaines après, le capitaine se rendait à Eaton pour y placer son fils à l'école, et le docteur vint avec lui. Ils logèrent dans une auberge à l'enseigne de *Saint-Christophe*, y restèrent deux ou trois jours, mais ne couchèrent pas ensemble comme à Dulversan ; ils étaient dans deux chambres séparées.

Un matin, le capitaine resta plus longtemps que de coutume dans sa chambre, avant d'appeler le docteur. Enfin il entra chez ce dernier, le visage tout bouleversé, les cheveux hérissés, les yeux hagards et le corps tout tremblant.—Qu'y a-t-il donc, cousin capitaine? dit le docteur. Le capitaine répond : J'ai vu mon major. — Le docteur semble sourire. — Je vous affirme que je ne l'ai jamais vu de ma vie, ou je l'ai vu aujourd'hui. Il me fit alors le récit suivant : « Ce matin, au point du jour, quelqu'un vient à côté de mon lit, arrache les couvertures, en criant : *Cap, cap* (c'était le terme familier du major, pour appeler le capitaine). — Je réponds : Quoi donc! mon major?—Il reprend : Je n'ai pas pu venir le jour dit ; mais maintenant me voici et je vous dis : Il y a un Dieu, et un très-juste et terrible ; si vous ne changez pas de peau, vous verrez quand vous y serez ! — Sur la table, il y avait une épée que le major m'avait donnée ; quand celui-ci eut fait deux ou trois tours dans la chambre, il prit l'épée, la dégaina, et ne la trouvant pas si brillante qu'elle devait être : Cap, cap, dit-il, cette épée était mieux entretenue, quand elle était à moi. — A ces mots, il disparut tout à coup. »

Le capitaine fut non-seulement parfaitement persuadé de la réalité de ce qu'il avait vu et entendu, mais encore il fut, depuis ce temps, beaucoup plus sérieux. Son caractère, jadis léger et jovial, fut notablement modifié. Quand il invitait ses amis, il les traitait grandement, mais il se montrait fort sobre lui-même. Les personnes qu'il connaissait assurent qu'il croyait souvent entendre répéter à ses oreilles les paroles du major, pendant les deux ans qu'il vécut après cette aventure

---

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Société parisienne des études spirites.

DISCOURS DE CLOTURE DE L'ANNÉE SOCIALE 1858-1859.

MESSIEURS,

Au moment où expire votre année sociale, permettez-moi de vous présenter un court résumé de la marche et des travaux de la Société.

Vous en savez l'origine : elle s'est formée sans dessein prémédité, sans projet préconçu. Quelques amis se réunissaient chez moi en tout petit comité; peu à peu ces amis me demandèrent la permission de me présenter leurs amis. Il n'y avait point alors de président : c'étaient des soirées intimes de huit à dix personnes, comme il y en a des centaines dans Paris et ailleurs; mais il était naturel que chez moi j'eusse la direction de ce qui s'y faisait, soit comme maître de maison, soit aussi en raison des études spéciales que j'avais faites, et qui me donnaient une certaine expérience de la matière.

L'intérêt que l'on prenait à ces réunions alla croissant, quoiqu'on ne s'y occupât que de choses très sérieuses; peu à peu, de l'un à l'autre, le nombre des assistants s'accrut, et mon modeste salon, très peu propice pour une assemblée, devint insuffisant. C'est alors que quelques-uns d'entre vous proposèrent d'en chercher un plus commode, et de se cotiser pour subvenir aux frais, ne trouvant pas juste que je les supportasse seul comme je l'avais fait jusqu'à ce moment. Mais pour se réunir régulièrement au-delà d'un certain nombre, et dans un local étranger, il fallait se conformer aux prescriptions légales, il fallait un règlement, et par conséquent un président en titre; il fallait enfin se constituer en société; c'est ce qui eut lieu avec l'assentiment de l'autorité, dont la bienveillance ne nous fit pas défaut. Il était nécessaire aussi d'imprimer aux travaux une direction méthodique et uniforme, et vous voulûtes bien me charger de continuer ce que je faisais chez moi dans nos réunions privées.

J'ai apporté dans mes fonctions, que je puis dire laborieuses, toute l'exactitude et tout le dévouement dont j'ai été capable; au point de vue administratif, je me suis efforcé de maintenir dans les séances un ordre

rigoureux, et de leur donner un caractère de gravité sans lequel le prestige d'assemblée sérieuse eût bientôt disparu. Maintenant que ma tâche est terminée et que l'impulsion est donnée, je dois vous faire part de la résolution que j'ai prise de renoncer pour l'avenir à toute espèce de fonction dans la Société, même à celle de directeur des études; je n'ambitionne qu'un titre, celui de simple membre titulaire dont je serai toujours heureux et honoré. Le motif de ma détermination est dans la multiplicité de mes travaux qui augmentent tous les jours par l'extension de mes relations, car outre ceux que vous connaissez, j'en prépare d'autres plus considérables qui exigent de longues et laborieuses études, et n'absorberont pas moins de dix années; or, ceux de la Société ne laissent pas de prendre beaucoup de temps, soit pour la préparation, soit pour la coordination et la mise au net. Ils réclament en outre une assiduité souvent préjudiciable à mes occupations personnelles, et que rend indispensable l'initiative presque exclusive que vous m'avez laissée. C'est à cette cause, Messieurs, que je dois d'avoir si souvent pris la parole, regrettant bien souvent que les membres éminemment éclairés que nous possédons nous privassent de leurs lumières. Depuis longtemps déjà j'avais le désir de me démettre de mes fonctions; je l'ai exprimé d'une manière très explicite en diverses circonstances, soit ici, soit en particulier à plusieurs de mes collègues, et notamment à M. Ledoyen. Je l'aurais fait plus tôt sans la crainte d'apporter de la perturbation dans la Société en me retirant au milieu de l'année, on aurait pu croire à une défection; et il ne fallait pas donner cette satisfaction à nos adversaires. J'ai donc dû accomplir ma tâche jusqu'au bout; mais aujourd'hui que ces motifs n'existent plus, je m'empresse de vous faire part de ma résolution afin de ne point entraver le choix que vous ferez. Il est juste que chacun ait sa part des charges et des honneurs.

Depuis un an, la Société a vu croître rapidement son importance; le nombre des membres titulaires s'est triplé en quelques mois; vous avez de nombreux correspondants dans les deux continents, et les auditeurs dépasseraient la limite du possible si l'on n'y mettait un frein par la stricte exécution du règlement. Vous avez compté parmi ces derniers les plus hautes notabilités sociales et plus d'une illustration. L'empressement que l'on met à solliciter d'être admis à vos séances témoigne de l'intérêt qu'on y prend, nonobstant l'absence de toute expérimentation destinée à satisfaire la curiosité, et peut-être en raison même de leur simplicité. Si tous n'en sortent pas convaincus, ce qui serait demander l'impossible, les gens sérieux, ceux qui n'y viennent pas avec un parti pris de dénigrement, emportent de la gravité de vos travaux une impression qui les dispose à

approfondir ces questions. Nous n'avons du reste qu'à nous applaudir des restrictions que nous avons apportées dans l'admission des auditeurs étrangers : nous évitons ainsi la foule des curieux importuns. La mesure par laquelle vous avez limité cette admission à certaines séances, réservant les autres pour les seuls membres de la Société, a eu pour résultat de vous donner plus de liberté dans les études que pourrait entraver la présence de personnes non encore initiées et dont les sympathies ne sont pas assurées.

Ces restrictions paraîtront toutes naturelles à ceux qui connaissent le but de notre institution, et qui savent que nous sommes avant tout une Société d'études et de recherches, plutôt qu'une arène de propagande; c'est pour cette raison que nous n'admettons point dans nos rangs ceux qui, ne possédant pas les premières notions de la science, nous feraient perdre notre temps en démonstrations élémentaires sans cesse renouvelées. Sans doute, nous désirons tous la propagation des idées que nous professons, parce que nous les croyons utiles, et chacun de nous y contribue pour sa part; mais nous savons que la conviction ne s'acquiert que par des observations suivies, et non par quelques faits isolés, sans suite et sans raisonnement, contre lesquels l'incrédulité peut toujours élever des objections. Un fait, dira-t-on, est toujours un fait; c'est un argument sans réplique. Sans doute quand il n'est ni contesté ni contestable. Lorsqu'un fait sort du cercle de nos idées et de nos connaissances, il paraît impossible au premier abord; plus il est extraordinaire, plus il soulève d'objections, c'est pourquoi on le conteste; celui qui en sonde les causes, qui s'en rend compte, y trouve une base, une raison d'être; il en comprend la possibilité, et dès-lors ne le rejette plus. Un fait n'est souvent intelligible que par sa liaison avec d'autres faits; pris isolément, il peut paraître étrange, incroyable, absurde même; mais qu'il soit un des anneaux de la chaîne, qu'il ait une base rationnelle, qu'on puisse se l'expliquer, et toute anomalie disparaît. Or, pour concevoir cet enchaînement, pour saisir cet ensemble où l'on est conduit de conséquence en conséquence, il faut en toutes choses, et peut-être plus encore en spiritisme, une suite d'observations raisonnées. Le raisonnement est donc un puissant élément de conviction, aujourd'hui plus que jamais où les idées positives nous portent à savoir le pourquoi et le comment de chaque chose.

On s'étonne de la persistante incrédulité, en matière de spiritisme, de la part de gens qui ont vu, tandis que d'autres qui n'ont rien vu sont de fermes croyants; est-ce à dire que ces derniers sont des gens superficiels qui acceptent sans examen tout ce qu'on leur dit? non; c'est tout le contraire :

les premiers ont vu, mais ne comprennent pas; les seconds n'ont pas vu, mais comprennent, et ils ne comprennent que parce qu'ils raisonnent. L'ensemble des raisonnements sur lesquels s'appuient les faits constitue la science, science encore très imparfaite, il est vrai, et dont nul de nous ne prétend avoir atteint l'apogée, mais enfin c'est une science à son début, et c'est vers la recherche de tout ce qui peut l'étendre et la constituer, que sont dirigées vos études. Voilà ce qu'il importe que l'on sache bien hors de cette enceinte, afin qu'on ne se méprenne pas sur le but que nous nous proposons; afin qu'on ne croie pas surtout, en venant ici, trouver une exhibition d'Esprits se donnant en spectacle. La curiosité a un terme; quand elle est satisfaite, elle cherche un nouveau sujet de distraction; celui qui ne s'arrête pas à la surface, qui voit au-delà de l'effet matériel, trouve toujours quelque chose à apprendre; le raisonnement est pour lui une mine inépuisable : il est sans limite. Notre ligne de conduite pouvait-elle d'ailleurs être mieux tracée que par les admirables paroles que l'Esprit de saint Louis nous a fait adresser, et que nous ne devrions jamais perdre de vue : « On s'est moqué des tables tournantes, on ne se moquera jamais de la philosophie, de la sagesse et de la charité qui brillent dans les communications sérieuses. Qu'ailleurs on voie, qu'ailleurs on entende, que chez vous on *comprenne* et qu'on aime. »

Ces mots : *Que chez vous on comprenne*, sont tout un enseignement. Nous devons comprendre, et nous cherchons à comprendre, parce que nous ne voulons pas croire en aveugles : le raisonnement est le flambeau qui nous guide. Mais le raisonnement d'un seul peut s'égarer, c'est pourquoi nous avons voulu nous réunir en société, afin de nous éclairer mutuellement par le concours réciproque de nos idées et de nos observations. En nous plaçant sur ce terrain, nous nous assimilons à toutes les autres institutions scientifiques, et nos travaux feront plus de prosélytes sérieux que si nous passions notre temps à faire tourner et frapper des tables. Nous en serions bientôt rassasiés; nous voulons à notre pensée un aliment plus solide, voilà pourquoi nous cherchons à pénétrer les mystères du monde invisible, dont ces phénomènes élémentaires ne sont que les premiers indices. Celui qui sait lire s'amuse-t-il à répéter sans cesse l'alphabet? Nous aurions peut-être un plus grand concours de curieux qui se succèderaient à nos séances comme les personnages d'un panorama mouvant, mais ces curieux, qui ne pourraient emporter une conviction improvisée par la vue d'un phénomène inexpliqué pour eux, qui le jugeraient sans l'approfondir, seraient plutôt un obstacle à nos travaux; voilà pourquoi, ne voulant pas dévier de notre caractère scientifique, nous écartons quiconque n'est pas attiré vers nous par un but sérieux. Le Spiritisme a

des conséquences tellement graves, il touche à des questions d'une si haute portée, il donne la clef de tant de problèmes, nous y puisons enfin un si profond enseignement philosophique, qu'à côté de cela une table tournante est un véritable enfantillage.

L'observation des faits sans le raisonnement est insuffisante, disons-nous, pour amener une conviction complète, et c'est bien plutôt celui qui se déclarerait convaincu par un fait qu'il ne comprendrait pas, qu'on pourrait taxer de légèreté; mais cette manière de procéder a un autre inconvénient qu'il est bon de signaler, et dont chacun de nous a pu être témoin, c'est la manie de l'expérimentation qui en est la conséquence naturelle. Celui qui voit un fait spirite sans en avoir étudié toutes les circonstances, ne voit généralement que le fait matériel, et dès lors le juge au point de vue de ses propres idées sans songer qu'en dehors des lois connues, il peut, il doit y avoir des lois inconnues. Il croit pouvoir le faire manœuvrer à son gré; il impose ses conditions, et ne sera convaincu, dit-il, que s'il s'accomplit de telle manière et non de telle autre; il se figure qu'on expérimente les Esprits comme une pile électrique; ne connaissant ni leur nature, ni leur manière d'être qu'il n'a point étudiées, il croit pouvoir leur imposer sa volonté, et se figure qu'ils doivent agir au signal donné pour le bon plaisir de le convaincre; parce qu'il est disposé, pour le quart d'heure, à les entendre, il s'imagine qu'eux doivent être à ses ordres. Ce sont des erreurs dans lesquelles ne tombe pas celui qui s'est donné la peine d'approfondir; il sait se rendre compte des obstacles et ne demande pas l'impossible; au lieu de vouloir amener les Esprits à son point de vue, ce à quoi ils ne se prêtent pas volontiers, il se met au point de vue des Esprits, et pour lui les phénomènes changent d'aspect. Pour cela il faut de la patience, de la persévérance, et une ferme volonté, sans laquelle on n'arrive à rien. Quiconque veut réellement savoir doit se soumettre aux conditions de la chose, et non vouloir soumettre la chose à ses propres conditions. Voilà pourquoi la Société ne se prête point à des expérimentations qui seraient sans résultat, car elle sait par expérience que le Spiritisme, pas plus que toute autre science, ne s'apprend en quelques heures et à la volée. Comme elle est sérieuse, elle ne veut avoir affaire qu'à des personnes sérieuses, qui comprennent les obligations qu'impose une pareille étude quand on veut la faire consciencieusement. Elle ne reconnaît pas pour sérieux ceux qui disent : Faites-moi voir un fait et je serai convaincu. Est-à-dire pour cela que nous négligeons les faits? Bien au contraire, puisque toute notre science est basée sur les faits; nous recherchons donc avec empressement tous ceux qui nous offrent un sujet d'étude, ou qui confirment des principes admis; je veux dire seulement

que nous ne perdons pas notre temps à reproduire ceux que nous connaissons, pas plus que le physicien ne s'amuse à répéter sans cesse les expériences qui ne lui apprennent rien de nouveau. Nous portons nos investigations sur tout ce qui peut éclairer notre marche, nous attachant de préférence aux communications intelligentes, sources de la philosophie spirite, et dont le champ est sans limites, bien plus qu'aux manifestations purement matérielles qui n'ont que l'intérêt du moment.

Deux syst mes également préconisés et pratiqués se présentent dans la manière de recevoir les communications d'outre-tombe; les uns préfèrent attendre les communications spontanées, les autres les provoquent par un appel direct fait à tel ou tel Esprit. Les premiers prétendent qu'en l'absence de contrôle pour constater l'identité des Esprits, en attendant leur bon vouloir, on est moins exposé à être induit en erreur, attendu que celui qui parle c'est qu'il est là et qu'il veut parler, tandis qu'il n'est pas certain que celui qu'on appelle puisse venir ou répondre. On leur objecte que laisser parler le premier venu, c'est ouvrir la porte aux mauvais aussi bien qu'aux bons. L'incertitude de l'identité n'est pas une objection sérieuse, puisqu'on a souvent des moyens de la constater, et que d'aileurs cette constatation est l'objet d'une étude qui tient aux principes mêmes de la science; l'Esprit qui parle spontanément se renferme le plus ordinairement dans des généralités, tandis que les questions lui tracent un cadre plus positif et plus instructif. Quant à nous, nous ne condamnons que les systèmes exclusifs; nous savons que l'on obtient de très bonnes choses par l'un et l'autre mode, et si nous donnons la préférence au second, c'est que l'expérience nous apprend que, dans les communications spontanées, les Esprits trompeurs ne se font pas plus faute de se parer de noms respectables que dans les évocations; ils ont même le champ plus libre, tandis que par les questions on les domine et on les maîtrise bien plus aisément, sans compter que les questions sont d'une incontestable utilité dans les études. C'est à ce mode d'investigations que nous devons la multitude d'observations que nous recueillons chaque jour et qui nous font pénétrer plus profondément ces étranges mystères. Plus nous avançons plus l'horizon grandit devant nous, et nous montre combien est vaste le champ que nous avons à moissonner.

Les nombreuses évocations que nous avons faites ont permis de porter un œil investigateur sur le monde invisible depuis la base jusqu'au sommet, c'est-à-dire dans ce qu'il a de plus infime, comme dans ce qu'il a de plus sublime. Les innombrables variétés de faits et de caractères qui sont sortis de ces études faites avec le calme profond, l'attention soutenue et la prudente circonspection d'observateurs sérieux, nous ont ouvert les

arcanes de ce monde si nouveau pour nous ; l'ordre et la méthode que vous avez apportés dans vos recherches étaient des éléments indispensables pour le succès. Vous savez en effet par expérience qu'il ne suffit pas d'appeler au hasard l'Esprit de telle ou telle personne ; les Esprits ne viennent pas ainsi au gré de notre caprice et ne répondent pas à tout ce que la fantaisie nous prend de leur demander. Il faut, avec les êtres d'outre-tombe, des ménagements, savoir tenir un langage approprié à leur nature, à leurs qualités morales, au degré de leur intelligence, au rang qu'il occupent ; être avec eux dominateur ou soumis, selon les circonstances, compatissant pour ceux qui souffrent, humble et respectueux avec les supérieurs, ferme avec les mauvais et les entêtés qui ne subjuguent que ceux qui les écoutent avec complaisance ; il faut enfin savoir formuler et enchaîner méthodiquement les questions pour obtenir des réponses plus explicites, saisir dans les réponses des nuances qui sont souvent des traits caractéristiques, des révélations importantes, qui échappent à l'observateur superficiel, inexpérimenté ou de passage. La manière de converser avec les esprits est donc un art véritable, qui exige du tact, la connaissance du terrain sur lequel on marche, et constitue à proprement parler le spiritisme pratique. Sagement dirigées, les évocations peuvent apprendre de grandes choses ; elles offrent un puissant élément d'intérêt, de moralité et de conviction : d'intérêt, parce qu'elles nous font connaître l'état du monde qui nous attend tous, et dont on se fait quelquefois une idée si bizarre ; de moralité, parce que nous pouvons y voir, par analogie, notre sort futur ; de conviction, parce qu'on trouve dans ces conversations intimes la preuve manifeste de l'existence et de l'individualité des Esprits, qui ne sont autres que nos âmes dégagées de la matière terrestre. Votre opinion sur le spiritisme en général étant formée, vous n'avez pas besoin d'asseoir vos convictions sur la preuve matérielle des manifestations physiques ; aussi avez-vous voulu, d'après le conseil des Esprits, vous renfermer dans l'étude des principes et des questions morales, sans négliger pour cela l'examen des phénomènes qui peuvent aider dans la recherche de la vérité.

La critique épilogueuse nous a reproché d'accepter trop facilement les doctrines de certains Esprits, surtout en ce qui concerne les questions scientifiques. Ces personnes montrent par cela même qu'elles ne connaissent ni le véritable but de la science spirite, ni celui que nous nous proposons, et l'on peut à bon droit leur retourner le reproche de légèreté dans leur jugement. Certes ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre la réserve avec laquelle on doit accueillir ce qui vient des Esprits ; nous sommes loin de prendre toutes leurs paroles pour des articles de foi. Nous savons que

parmi eux il y en a de tous les degrés de savoir et de moralité; pour nous, c'est tout un peuple qui présente des variétés cent fois plus nombreuses que celles que nous voyons parmi les hommes; ce que nous voulons, c'est étudier ce peuple; c'est arriver à le connaître et à le comprendre; pour cela nous étudions les individualités, nous observons les nuances, nous tâchons de saisir les traits distinctifs de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leur caractère; nous voulons enfin nous identifier autant que possible avec l'état de ce monde. Avant d'occuper un logement, nous aimons assez savoir comment il est, si nous y seront commodément, à connaître les habitudes des voisins que nous aurons, le genre de société que nous y pourrons fréquenter. Eh bien! c'est notre logement futur, ce sont les mœurs du peuple au milieu duquel nous vivrons, que les Esprits nous font connaître. Mais de même que, chez nous, les gens ignorants et à vues étroites se font une idée incomplète de notre monde matériel et du milieu qui n'est pas le leur, de même aussi les Esprits dont l'horizon moral est borné, ne peuvent saisir l'ensemble, et sont encore sous l'empire des préjugés et des systèmes; il ne peuvent donc pas plus nous renseigner sur tout ce qui concerne le monde spirite, qu'un paysan ne pourrait le faire sur l'état de la haute société parisienne ou du monde savant. Ce serait donc avoir de notre jugement une bien pauvre opinion, si l'on pensait que nous écoutons tous les Esprits comme des oracles. Les Esprits sont ce qu'ils sont, et nous ne pouvons changer l'ordre des choses; n'étant pas tous parfaits, nous n'acceptons leurs paroles que sous bénéfice d'inventaire et non avec la crédulité des enfants; nous jugeons, nous comparons, nous tirons des conséquences de nos observations, et leurs erreurs mêmes sont pour nous des enseignements, parce que nous ne faisons pas abnégation de notre discernement.

Ces observations s'appliquent également à toutes les théories scientifiques que peuvent donner les Esprits. Il serait par trop commode de n'avoir qu'à les interroger pour trouver la science toute faite, et pour posséder tous les secrets de l'industrie : nous n'acquérons la science qu'au prix du travail et des recherches; leur mission n'est pas de nous affranchir de cette obligation. Nous savons d'ailleurs que, non-seulement tous ne savent pas tout, mais qu'il y a parmi eux de faux savants comme parmi nous, qui croient savoir ce qu'ils ne savent pas, et parlent de ce qu'ils ignorent avec l'aplomb le plus imperturbable. Un Esprit pourrait donc dire que c'est le soleil qui tourne et non la terre, et sa théorie n'en serait pas plus vraie, parce qu'elle viendrait d'un Esprit. Que ceux qui nous supposent une crédulité si puérile, sachent donc que nous tenons toute opinion exprimée par un Esprit pour une opinion individuelle; que nous ne l'accep-

tons qu'après l'avoir soumise au contrôle de la logique et des moyens d'investigation que nous fournit la science spirite elle-même, moyens que vous connaissez tous.

Tel est, messieurs, le but que se propose la Société ; ce n'est certes pas à moi de vous l'apprendre, mais je me plais à le rappeler ici, afin que si mes paroles retentissent au-dehors, on ne se méprenne pas sur son véritable caractère. Je suis heureux, pour ma part, de n'avoir eu qu'à vous suivre dans cette voie sérieuse qui élève le spiritisme au rang des sciences philosophiques. Vos travaux ont déjà porté des fruits, mais ceux qu'ils porteront plus tard sont incalculables, si, comme je n'en doute pas, vous restez dans les conditions propices pour attirer les bons Esprits parmi vous.

Le concours des bons Esprits, telle est en effet la condition sans laquelle nul ne peut espérer la vérité ; or ce concours, il dépend de nous de l'obtenir. La première de toutes les conditions pour se concilier leur sympathie, c'est le recueillement et la pureté des intentions. Les Esprits sérieux vont où on les appelle sérieusement, avec foi, ferveur, et confiance ; ils n'aiment ni à servir d'expérience, ni à se donner en spectacle ; ils se plaisent au contraire à instruire ceux qui les interrogent sans arrière-pensée ; les Esprits légers, qui s'amusent de tout, vont partout et de préférence où ils trouvent une occasion de mystifier ; les mauvais sont attirés par les mauvaises pensées, et par mauvaises pensées il faut entendre toutes celles qui ne sont pas conformes aux préceptes de la charité évangélique. Donc, dans toute réunion, quiconque apporte des sentiments contraires à ces préceptes, amène avec soi des Esprits ardents à semer le trouble, la discorde et la désaffection.

La communion de pensées et de sentiments pour le bien est ainsi une chose de première nécessité, et cette communion ne peut se trouver dans un milieu hétérogène, où trouveraient accès les basses passions de l'orgueil, de l'envie et de la jalousie, passions qui se trahissent toujours par la malveillance et l'acrimonie du langage, quelque épais que soit d'ailleurs le voile dont on cherche à les couvrir ; c'est l'*a*, *b*, *c*, de la science spirite. Si nous voulons fermer aux mauvais Esprits la porte de cette enceinte, fermons-leur d'abord la porte de nos cœurs, et évitons tout ce qui peut leur donner prise sur nous. Si jamais la Société devenait le jouet d'Esprits trompeurs, c'est qu'ils y seraient attirés ; par qui ? Par ceux en qui ils trouveraient un écho, car ils ne vont que là où ils savent être écoutés. On connaît le proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ;* on peut le retourner ainsi par rapport à nos Esprits sympathiques : *Dis-moi ce que tu penses, je te dirai qui tu hantes.* Or, les pensées se traduisent par les actes ;

donc, s'il est admis que la discorde, l'orgueil, l'envie et la jalousie ne peuvent être soufflés que par de mauvais Esprits, quiconque apporterait ici des éléments de désunion, susciterait des entraves, accuserait par cela même la nature de ses satellites occultes, et nous ne pourrions que regretter sa présence au sein de la Société. A Dieu ne plaise, il n'en sera jamais ainsi, je l'espère, et avec l'assistance des bons Esprits, si nous savons nous les rendre favorables, la Société se consolidera autant par la considération qu'elle saura mériter que par l'utilité de ses travaux. Si nous n'avions en vue que des expériences de curiosité, la nature des communications serait à peu près indifférente, parce que nous ne les prendrions toujours que pour ce qu'elles seraient; mais comme dans nos études nous ne cherchons ni notre amusement, ni celui du public, ce que nous voulons, ce sont des communications vraies; pour cela il nous faut la sympathie des bons Esprits, et cette sympathie n'est acquise qu'à ceux qui écartent les mauvais dans la sincérité de leur âme. Dire que des Esprits légers n'ont jamais pu se glisser parmi nous à la faveur de quelques défauts de cuirasse, ce serait par trop présomptueux et prétendre à la perfection, les Esprits supérieurs ont même pu le permettre pour éprouver notre perspicacité et notre zèle à rechercher la vérité; mais notre jugement doit nous tenir en garde contre les piéges qui peuvent nous être tendus, et nous donne dans tous les cas les moyens de les éviter.

Le but de la Société ne consiste pas seulement dans la recherche des principes de la science spirite; elle va plus loin: elle en étudie aussi les conséquences morales, car là surtout est sa véritable utilité.

Nos études nous apprennent que le monde invisible qui nous entoure réagit constamment sur le monde visible; elles nous le montrent comme une des puissances de la nature; connaître les effets de cette puissance occulte qui nous domine et nous subjugue à notre insu, n'est-ce pas avoir la clef de plus d'un problême, l'explication d'une foule de faits qui passent inaperçus? Si ces effets peuvent être funestes, connaître la cause du mal, n'est-ce pas avoir le moyen de s'en préserver, comme la connaissance des propriétés de l'électricité nous a donné le moyen d'atténuer les effets désastreux de la foudre? Si nous succombons alors, nous ne pourrons nous en prendre qu'à nous-mêmes, car nous n'aurons pas l'ignorance pour excuse. Le danger est dans l'empire que les mauvais Esprits prennent sur les individus, et cet empire n'est pas seulement funeste au point de vue des erreurs de principes qu'ils peuvent propager, il l'est encore au point de vue des intérêts de la vie matérielle. L'expérience nous apprend que ce n'est jamais impunément qu'on s'abandonne à leur domination; car leurs intentions ne peuvent jamais être bonnes. Une de leurs tactiques pour

arriver à leurs fins, c'est la désunion, parce qu'ils savent très bien qu'ils auront bon marché de celui qui est privé d'appui; aussi leur premier soin, quand ils veulent s'emparer de quelqu'un, est-il toujours de lui inspirer de la défiance et de l'éloignement pour quiconque peut les démasquer en l'éclairant par des conseils salutaires; une fois maîtres du terrain, ils peuvent à leur gré le fasciner par de séduisantes promesses, le subjuguer en flattant ses inclinations, profitant pour cela de tous les côtés faibles qu'ils rencontrent, pour mieux lui faire sentir ensuite l'amertume des déceptions, le frapper dans ses affections, l'humilier dans son orgueil, et souvent ne l'élever un instant que pour le précipiter de plus haut.

Voilà, Messieurs ce que nous montrent les exemples qui se déroulent à chaque instant sous nos yeux, aussi bien dans le monde des Esprits que dans le monde corporel, ce dont nous pouvons profiter pour nous-mêmes, en même temps que nous cherchons à en faire profiter les autres. Mais dira-t-on, n'attirez-vous pas les mauvais Esprits en évoquant des hommes qui ont été le rebut de la société? Non, parce que nous ne subissons jamais leur influence. Il n'y a de danger que quand c'est l'Esprit qui S'IMPOSE, il n'y en a jamais quand on S'IMPOSE à l'Esprit. Vous savez que ces esprits ne viennent à votre appel que comme contraints et forcés, et qu'en général ils se trouvent si peu dans leur milieu parmi vous, qu'ils ont toujours hâte de s'en aller. Leur présence est pour nous une étude, parce que, pour connaître, il faut tout voir; le médecin n'arrive à l'apogée du savoir qu'en sondant les plaies les plus hideuses; or cette comparaison du médecin est d'autant plus juste que vous savez combien de plaies nous avons cicatrisées, combien de souffrances nous avons allégées; notre devoir est de nous montrer charitables et bienveillants pour les êtres d'outre-tombe, comme pour nos pareils.

Je jouirais personnellement, messieurs, d'un privilége inouï, si j'avais été à l'abri de la critique. On ne se met pas en évidence sans s'exposer aux traits de ceux qui ne pensent pas comme nous. Mais il y a deux espèces de critiques : l'une qui est malveillante, acerbe, envenimée, où la jalousie se trahit à chaque mot; celle qui a pour but la recherche sincère de la vérité a des allures tout autres. La première ne mérite que le dédain : je ne m'en suis jamais tourmenté; la seconde seule est discutable.

Quelques personnes ont dit que j'avais été trop vite dans les théories spirites; que le temps n'était pas venu de les établir, que les observations n'étaient pas assez complètes. Permettez-moi quelques mots à ce sujet.

Deux choses sont à considérer dans le spiritisme : la partie expérimentale et la partie philosophique ou théorique. Si l'on fait abstraction de l'enseignement donné par les Esprits, je demande si, en mon nom, je n'ai pas

le droit, comme tant d'autres, d'élucubrer un système de philosophie? Le champ des opinions n'est-il pas ouvert à tout le monde? Pourquoi donc ne ferais-je pas connaître la mienne? Ce sera au public à juger si elle a ou non le sens commun. Mais cette théorie, au lieu de m'en faire un mérite, si mérite il y a, je déclare qu'elle émane entièrement des Esprits. — Soit, dit-on, mais vous allez trop loin. — Ceux qui prétendent donner la clef des mystères de la création, dévoiler le principe des choses et la nature infinie de Dieu, ne vont-ils pas plus loin que moi, qui déclare, de par les Esprits, qu'il n'est pas donné à l'homme d'approfondir ces choses sur lesquelles on ne peut établir que des conjectures plus ou moins probables? — Vous allez trop vite. — Serait-ce un tort d'avoir devancé certaines personnes? D'ailleurs qui les empêche de marcher? — Les faits ne sont pas encore suffisamment observés. — Mais si, moi, à tort ou à raison, je crois les avoir assez observés, dois-je attendre le bon plaisir de ceux qui restent en arrière? Mes publications ne barrent le chemin à personne. — Puisque les Esprits sont sujets à erreur, qui vous dit que ceux qui vous ont renseigné ne se sont pas trompés? — Là en effet, est toute la question, car celle de précipitation est par trop puérile. Eh bien! je dois dire sur quoi est fondée ma confiance dans la véracité et la supériorité des Esprits qui m'ont instruit. Je dirai d'abord que, d'après leur conseil, je n'accepte rien sans examen et sans contrôle; je n'adopte une idée que si elle me paraît rationnelle, logique, si elle est d'accord avec les faits et les observations, si rien de sérieux ne vient la contredire. Mais mon jugement ne saurait être u critérium infaillible; l'assentiment que j'ai rencontré chez une foule de gens plus éclairés que moi, m'est une première garantie; j'en trouve une autre non moins prépondérente dans le caractère des communications qui m'ont été faites depuis que je m'occupe de spiritisme. Jamais, je puis le dire, il ne s'y est glissé un seul de ces mots, un seul de ces signes par lesquels se trahissent toujours les Esprits inférieurs, même les plus astucieux; jamais de domination; jamais de conseils équivoques ou contraires à la charité et à la bienveillance, jamais de prescriptions ridicules; loin de là, je n'ai trouvé en eux que des pensées grandes, nobles, sublimes, exemptes de petitesse et de mesquinerie; en un mot, leurs rapports avec moi, dans les plus petites, comme dans les plus grandes choses, ont toujours été tels que si c'eût été un homme qui m'eût parlé, je l'aurais tenu pour le meilleur, le plus sage, le plus prudent, le plus moral et le plus éclairé. Voilà, messieurs, les motifs de ma confiance, corroborée par l'identité d'enseignement donné à une foule d'autres personnes avant et depuis la publication de mes ouvrages. L'avenir dira si je suis ou non dans le vrai; en attendant, je crois avoir aidé au progrès du spiritisme

en apportant quelques pierres à l'édifice. En montrant que les faits peuvent s'asseoir sur le raisonnement, j'aurai contribué à le faire sortir de la voie frivole de la curiosité, pour le faire entrer dans la voie sérieuse de la démonstration, la seule qui puisse satisfaire les hommes qui pensent et ne s'arrêtent pas à la surface.

Je termine, messieurs, par le court examen d'une question d'actualité. On parle d'autres sociétés qui veulent s'élever en rivalité de la nôtre. L'une, dit-on, compte déjà 300 membres et possède des ressources financières importantes. J'aime à croire que ce n'est pas une forfanterie qui serait aussi peu flatteuse pour les Esprits qui l'auraient suscitée que pour ceux qui s'en rendent les échos. Si c'est une réalité, nous la féliciterons sincèrement si elle obtient l'unité de sentiments nécessaire pour déjouer l'influence des mauvais Esprits et consolider son existence.

J'ignore complétement quels sont les éléments de la société, ou des sociétés, qu'on dit vouloir se former; je ne ferai donc qu'une remarque générale.

Il y a dans Paris et ailleurs une multitude de réunions intimes, comme était la nôtre jadis, où l'on s'occupe plus ou moins sérieusement des manifestations spirites, sans parler des États-Unis où elles se comptent par milliers; j'en connais où les évocations se font dans les meilleures conditions et où l'on obtient des choses très remarquables; c'est la conséquence naturelles du nombre croissant des médiums qui se développent de tous côtés en dépit des rieurs, et plus nous irons, plus ces centres se multiplieront. Ces centres, formés spontanément d'éléments très peu nombreux et variables, n'ont rien de fixe ni de régulier et ne constituent pas à proprement parler des sociétés. Pour une société régulièrement organisée, il faut des conditions de vitalité toutes différentes, en raison même du nombre des membres qui la composent, de la stabilité et de la permanence. La première de toutes, c'est l'*homogénéité* dans les principes et dans la manière de voir. Toute société formée d'éléments hétérogènes porte en soi le germe de sa dissolution, on peut la dire mort-née, quel qu'en soit l'objet : politique, religieux, scientifique ou économique. Une société spirite requiert une autre condition, c'est l'assistance des bons Esprits si l'on veut obtenir des communications sérieuses, car des mauvais, si on leur laisse prendre pied, on ne peut attendre que mensonges, déceptions et mystifications; son existence même est à ce prix, puisque les mauvais seront les premiers agents de sa destruction; ils la mineront peu à peu s'ils ne la font pas crouler tout d'abord. Sans homogénéité, point de communion de pensées, et partant point de calme ni de recueillement possibles; or les bons ne viennent que là où ils trouvent ces conditions; et comment les trouver dans une

réunion dont les croyances sont divergentes, où les uns même ne croient pas du tout, et où, par conséquent, domine sans cesse l'esprit d'opposition et de controverse? Ils n'assistent que ceux qui veulent ardemment s'éclairer en vue du bien, sans arrière-pensée, et non pour satisfaire une vaine curiosité. Vouloir former une société spirite en dehors de ces conditions, ce serait faire preuve de l'ignorance la plus absolue des principes les plus élémentaires du Spiritisme.

Sommes-nous donc les seuls capables de les réunir? Ce serait bien fâcheux, et en outre bien ridicule à nous de le croire. Ce que nous avons fait d'autres assurément peuvent le faire. Que d'autres Sociétés s'occupent donc des mêmes travaux que nous, qu'elles prospèrent, qu'elles se multiplient, tant mieux, mille fois tant mieux, car ce sera un signe de progrès dans les idées morales; tant mieux surtout si elles sont bien assistées et si elles ont de bonnes communications, car nous n'avons pas la prétention d'avoir un privilége à cet égard; comme nous n'avons en vue que notre instruction personnelle et l'intérêt de la science, que notre Société ne cache aucune pensée de spéculation *ni directe ni indirecte*, aucune vue ambitieuse, que son existence ne repose point sur une question d'argent, les autres Sociétés seront pour nous des sœurs, mais ne peuvent être des concurrentes; si nous en étions jaloux, nous prouverions que nous sommes assistés par de mauvais Esprits. Si l'une d'elles se formait en vue de nous créer une rivalité, avec l'arrière-pensée de nous supplanter, elle révèlerait par son but même la nature des Esprits qui présideraient à sa formation, car cette pensée ne serait ni bonne ni charitable, et les bons Esprits ne sympathisent pas avec les sentiments de haine, de jalousie et d'ambition.

Nous avons au reste un moyen infaillible de ne craindre aucune rivalité; c'est saint Louis qui nous le donne : *Que chez vous on comprenne et qu'on aime*, nous a-t-il dit. Travaillons donc à comprendre; luttons avec les autres, mais luttons de charité et d'abnégation. Que l'amour du prochain soit inscrit sur notre drapeau et soit notre devise; avec cela nous braverons la raillerie et l'influence des mauvais Esprits. Sur ce terrain on peut nous égaler, et tant mieux, car ce seront des frères qui nous arriveront, mais il dépend de nous de n'être jamais surpassés.

Mais, dira-t-on, vous avez une manière de voir qui n'est pas la nôtre; nous ne pouvons sympathiser avec des principes que nous n'admettons pas, car rien ne prouve que vous soyez dans le vrai. A cela je réponds : Rien neprouve que vous soyez plus dans le vrai que nous, car vous doutez encore, et le doute n'est pas une doctrine. On peut différer d'opinion sur des points de la science sans se mordre et se jeter la pierre; il est même

très-peu digne et très-peu scientifique de le faire. Cherchez donc de votre côté, comme nous cherchons du nôtre; l'avenir donnera raison à qui de droit. Si nous nous trompons, nous n'aurons pas le sot amour-propre de nous entêter dans des idées fausses; mais il est des principes sur lesquels on est certain de ne pas se tromper : c'est l'amour du bien, l'abnégation, l'abjuration de tout sentiment d'envie et de jalousie; ces principes sont les nôtres, et avec ces principes on peut toujours sympathiser sans se compromettre; c'est le lien qui doit unir tous les hommes de bien, quelle que soit la divergence de leurs opinions : l'égoïsme seul met entre eux une barrière infranchissable.

Telles sont, Messieurs, les observations que j'ai cru devoir vous présenter en quittant les fonctions que vous m'avez confiées; je remercie du fond du cœur tous ceux qui ont bien voulu me donner des témoignages de sympathie. Quoi qu'il arrive, ma vie est consacrée à l'œuvre que nous avons entreprise, et je serai heureux si mes efforts peuvent aider à la faire entrer dans la voie sérieuse qui est son essence, la seule qui puisse assurer son avenir. Le but du Spiritisme est de rendre meilleurs ceux qui le comprennent; tâchons de donner l'exemple et de montrer que, pour nous, la doctrine n'est pas une lettre morte; en un mot soyons dignes des bons Esprits, si nous voulons que les bons Esprits nous assistent. Le bien est une cuirasse contre laquelle viendront toujours se briser les armes de la malveillance.

ALLAN KARDEC.



BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Nous publierons à l'avenir le compte rendu régulier des séances de la Société. Nous comptions le faire à partir de ce numéro; mais l'abondance des matières nous oblige à l'ajourner à la prochaine livraison. Les Sociétaires qui ne résident pas à Paris et les membres correspondants pourront ainsi suivre les travaux de la Société. Nous nous bornerons à dire aujourd'hui que, malgré l'intention que M. Allan Kardec avait exprimée dans son discours de clôture de renoncer à la présidence, lors du renouvellement du bureau, il a été réélu à l'unanimité, moins une voix et un bulletin blanc. Il aurait cru mal répondre à un témoignage aussi flatteur en persistant dans son refus. Il n'a accepté toutefois que conditionnellement et sous la réserve *expresse* de résigner ses fonctions du moment que

la Société se trouverait à même d'offrir la présidence à une personne dont le nom et la position sociale seraient de nature à lui donner un plus grand relief; son désir étant de pouvoir consacrer tout son temps aux travaux et aux études qu'il poursuit.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Le gouvernement a permis aux journaux non politiques de donner des nouvelles de la guerre, mais comme les relations abondent sous toutes les formes, il serait au moins inutile de les répéter ici. Ce qui sera peut-être plus nouveau pour nos lecteurs, c'est un récit venant de l'autre monde; quoiqu'il ne soit pas puisé à la source officielle du *Moniteur*, il n'en offre pas moins d'intérêt au point de vue de nos études. Nous avons donc pensé à interroger quelques-unes des glorieuses victimes de la victoire, présumant que nous y pourrions trouver quelque utile instruction; de tels sujets d'observation et surtout d'actualité ne se présentant pas tous les jours. Ne connaissant personnellement aucun de ceux qui ont pris part à la dernière bataille, nous avons demandé aux Esprits qui veulent bien nous assister, s'ils voudraient nous en envoyer un; nous pensions même trouver dans un étranger plus de liberté et de laisser-aller que s'il se fût trouvé en présence d'amis ou de parens dominés par l'émotion. Sur la réponse affirmative, nous eûmes les entretiens suivants.

Le Zouave de Magenta.

PREMIER ENTRETIEN. (*Société*, 10 juin 1859.)

1. Nous prions Dieu tout-puissant de permettre à l'Esprit d'un des militaires morts à la bataille de Magenta de se communiquer à nous. — R. Que voulez-vous savoir?

2. Où étiez-vous quand nous vous avons appelé? — R. Je ne saurais trop vous le dire.

3. Qui vous a prévenu que nous désirions nous entretenir avec vous? — R. Un qui est plus malin que moi.

4. De votre vivant vous doutiez-vous que les morts pouvaient venir causer avec les vivants? — R. Oh! pour ça, non.

5. Quel effet cela produit-il sur vous de vous trouver ici? — R. Ça me fait plaisir; vous devez, à ce qu'on me dit, faire de grandes choses.

6. A quel corps de l'armée apparteniez-vous? (Quelqu'un dit à voix basse : A son langage ce doit être un zouzou.) — R. Ah! vous le dites.

7. Quel grade aviez-vous? — R. Celui de tout le monde.

8. Comment vous appeliez-vous? — R. Joseph Midard.

9. Comment êtes-vous mort? — R. Vous voudriez tout savoir et ne rien payer.

10. Allons! vous n'avez pas perdu votre gaîté; dites toujours, nous paierons après. Comment êtes-vous mort? — R. D'une prune rentrée.

11. Etes-vous contrarié d'être mort? — R. Ma foi! non; je suis bien ici.

12. Au moment où vous êtes mort, vous êtes-vous immédiatement reconnu? — R. Non, j'étais si abasourdi que je ne le croyais pas.

Remarque.—Ceci est conforme à tout ce que nous avons observé dans les cas de mort violente; l'Esprit ne se rendant pas sur-le-champ compte de sa situation, ne croit pas être mort. Ce phénomène s'explique très facilement; il est analogue à celui des somnambules qui ne croient pas dormir. En effet pour le somnambule l'idée de sommeil est synonyme de suspension des facultés intellectuelles; or, comme il pense, pour lui il ne dort pas; il n'en convient que plus tard, lorsqu'il s'est familiarisé avec le sens attaché à ce mot. Il en est de même de l'Esprit surpris par une mort subite, alors que rien n'avait préparé sa séparation d'avec le corps; pour lui la mort est synonyme de destruction, d'anéantissement; or, comme il voit, qu'il se sent, qu'il a ses idées, pour lui il n'est pas mort; il lui faut quelque temps pour se reconnaître.

13. Au moment où vous êtes mort, la bataille n'était pas encore finie; en avez-vous suivi les péripéties? — R. Oui, puisque je vous dis que je ne croyais pas être mort; je voulais toujours cogner sur les *autres chiens*.

14. Quelle sensation éprouviez-vous à ce moment?—R. J'étais enchanté, je me trouvais tout léger.

15. Voyiez-vous les Esprits de vos camarades quitter leur corps? — R. Je ne m'occupais pas de cela, puisque je ne croyais pas à la mort.

16. Que devenaient à ce moment cette foule d'Esprits quittant la vie dans le tumulte de la mêlée? — R. Je crois bien qu'ils faisaient comme moi.

17. Les Esprits de ceux qui se battaient avec le plus d'acharnement les uns contre les autres, que pensaient-ils en se trouvant ensemble dans ce monde des Esprits? Etaient-ils encore animés les uns contre les autres? — R. Oui, pendant quelque temps et selon leur caractère.

18. Vous reconnaissez-vous mieux maintenant? — R. Sans cela on ne m'aurait pas envoyé ici.

19. Pourriez-vous nous dire si, parmi les Esprits morts depuis longtemps, il s'en trouvait là qui s'intéressassent au sort de la bataille? (Nous prions saint Louis de vouloir bien l'aider dans ses réponses, afin qu'elles soient aussi explicites que possible pour notre instruction). — R. En très grande quantité, car il est bon que vous sachiez que ces combats et leurs conséquences sont préparés de longue main, et que nos adversaires ne se sont pas souillés de crimes comme ils l'ont fait sans y avoir été poussés en vue de de conséquences futures que vous ne tarderez pas à connaître.

20. Il devait y en avoir qui s'intéressaient aux succès des Autrichiens; cela formait-il deux camps parmi eux? — R. Bien entendu.

Remarque.—Ne nous semble-t-il pas voir ici les dieux d'Homère prenant parti les uns pour les Grecs, et les autres pour les Troyens? Qu'étaient-ce en effet que les dieux du paganisme, sinon des Esprits dont les Anciens avaient fait des divinités? N'avons-nous pas raison de dire que le Spiritisme est une lumière qui éclairera plus d'un mystère, la clef de plus d'un problême?

21. Exerçaient-ils une influence quelconque sur les combattants. — R. Une très considérable.

22. Pouvez-vous nous décrire la manière dont ils exerçaient cette influence? — R. De la même manière que toutes les influences produites par les Esprits sur les hommes.

23. Que comptez-vous faire maintenant? — R. Etudier plus que je ne l'ai fait pendant ma dernière étape.

24. — Allez-vous retourner pour assister comme spectateur aux combats qui se livreront encore? — R. Je ne sais encore; j'ai des affections qui me retiennent en ce moment; je compte bien cependant m'échapper un peu de temps à autre pour m'amuser à voir les brossées subséquentes.

25. Quel genre d'affection vous retient donc? — R. Une vieille mère infirme et souffrante qui me pleure.

26. Je vous demande pardon de la mauvaise pensée qui vient de traverser mon esprit au sujet de l'affection qui vous retient. — R. Je ne vous en veux pas; je vous dis des bêtises pour vous faire rire un peu; il est naturel que vous me preniez pour un pas grand'chose, vu l'honorable corps auquel j'appartenais; mais rassurez-vous: je ne m'étais engagé que pour cette pauvre mère; je mérite un peu qu'on m'ait envoyé près de vous.

27. Quand vous vous êtes trouvé parmi les Esprits, entendiez-vous le bruit de la bataille; voyiez-vous les choses aussi clairement que de votre vivant? — R. Je l'ai d'abord perdue de vue, mais après quelque temps j'y voyais beaucoup mieux, car je voyais toutes les ficelles.

28. Je demande si vous perceviez le bruit du canon. — R. Oui.

29. Au moment de l'action, pensiez-vous à la mort et à ce que vous deviendriez si vous étiez tué? — R. Je pensais à ce que deviendrait ma mère.

30. Était-ce la première fois que vous alliez au feu? — Non, non; et l'Afrique?

31. Avez-vous vu l'entrée des Français à Milan? — R. Non.

32. Etes-vous seul ici de ceux qui sont morts en Italie? — Oui.

33. Pensez-vous que la guerre durera longtemps? — R. Non; il est facile, et peu méritoire, du reste, de le prédire.

34. Quand vous voyez parmi les Esprits un de vos chefs, le reconnaissez-vous encore comme votre supérieur? — R. S'il l'est, oui; sinon, non.

Remarque. Dans sa simplicité et son laconisme, cette réponse est éminemment profonde et philosophique. Dans le monde spirite la supériorité morale est la seule qu'on reconnaisse; celui qui ne l'avait pas sur la terre, quel que fût son rang, n'a aucune supériorité; là, le chef peut être au-dessous du soldat, le maître au-dessous du serviteur. Quelle leçon pour notre orgueil!

35. Pensez-vous à la justice de Dieu, et vous inquiète-t-elle? — R. Qui n'y penserait? Mais je n'ai heureusement pas à la redouter beaucoup; j'ai racheté par quelques actions que Dieu a trouvées bonnes les quelques escapades que j'ai pu faire en qualité de zouzou, comme vous dites.

36. En assistant à un combat, pourriez-vous protéger un de vos camarades et détourner de lui un coup fatal? — R. Non; ce n'est pas en notre pouvoir; l'heure de la mort est marquée par Dieu; s'il doit y passer, rien ne peut l'en empêcher; comme rien ne peut l'atteindre si la retraite n'a pas sonnée pour lui.

37. Voyez-vous le général Espinasse? — R. Je ne l'ai pas encore vu, mais j'espère bien encore le voir.

DEUXIÈME ENTRETIEN. (17 juin 1859.)

38. *Évocation.* — R. Présent! Hardi! en avant!

39. Vous rappelez-vous être venu ici il y a huit jours? — R. Mais!

40. Vous nous avez dit que vous n'aviez pas encore revu le général Espinasse; comment pourrez-vous le reconnaître, puisqu'il n'a pas emporté son habit de général? — R. Non, mais je le connais de vue; et puis n'avons nous pas une foule d'amis qui sont tout prêts à nous donner le mot. Ici ce n'est plus comme sur le grand rond; on n'a pas peur de se prêter un coup

d'épaule, et je vous réponds qu'il n'y a que les mauvais drôles que l'on voit seuls.

41. Sous quelle apparence êtes-vous ici? — R. Zouave.

42. Si nous pouvions vous voir, comment vous verrions-nous? — R. En turban et culotte.

43. Eh bien! je suppose que vous nous apparaissiez avec turban et culotte, où avez vous pris ce costume, puisque vous avez laissé le vôtre sur le champ de bataille! — R. Ah! voilà! je n'en sais rien; j'ai un tailleur qui m'arrange ça.

44. En quoi sont faits le turban et la culotte que vous portez? vous en rendez-vous compte? — R. Non; cela regarde le fripier.

Remarque. Cette question du costume des Esprits, et plusieurs autres non moins intéressantes qui se rattachent au même principe, sont complétement élucidées par de nouvelles observations faites au sein de la société; nous en rendrons compte dans notre prochain numéro. Notre brave zouave n'est pas assez avancé pour les résoudre lui-même; il nous a fallu pour cela le concours de circonstances qui se sont présentées fortuitement et qui nous ont mis sur la voie.

45. Vous rendez-vous compte de la raison pour laquelle vous nous voyez, tandis que nous ne pouvons vous voir? — R. Je crois comprendre que vos lunettes sont trop faibles.

46. Est-ce que, par la même raison, vous ne pourriez pas voir le général en uniforme? — R. Oui, mais il ne le porte pas tous les jours.

47. Quels jours le porte-t-il? — R. Dame! quand on l'appelle au palais.

48. Pourquoi êtes-vous ici en zouave, puis que nous ne pouvons vous voir? — R. Tout naturellement parce que je suis zouave encore depuis près de huit ans, et qu'au milieu des Esprits, nous gardons longtemps cette forme; mais ce n'est qu'entre nous, vous comprenez que quand nous allons dans un monde tout étranger, la Lune ou Jupiter, nous ne nous donnons pas la peine de faire tant de toilette.

49. Vous parlez de la Lune, de Jupiter, est-ce que vous y avez été depuis votre mort? — R. Non, vous ne me comprenez pas. Nous avons beaucoup couru l'univers depuis notre mort; ne nous a-t-on pas expliqué une foule de problèmes de notre terre? Ne connaissons-nous pas Dieu et les autres êtres beaucoup mieux que nous ne le faisions il y a quinze jours? Il se passe à la mort une métamorphose chez l'Esprit, que vous ne pouvez comprendre.

50. Avez-vous revu le corps que vous avez laissé sur le champ de bataille? — R. Oui, il n'est pas beau.

51. Quelle impression cette vue a-t-elle faite sur vous? — R. Tristesse.

52. Avez-vous connaissance de votre existence précédente? — R. Oui, mais elle n'était pas assez glorieuse pour que j'en fasse ma roue.

53. Dites-nous seulement le genre d'existence que vous aviez? — R. Simple marchand de fourrures indigènes.

54. Nous vous remercions d'avoir bien voulu revenir une seconde fois. — R. A bientôt; ça m'amuse et ça m'instruit; puis qu'on veut bien me tolérer ici, j'y reviendrai volontiers.

UN OFFICIER SUPÉRIEUR MORT A MAGENTA. (*Société*, 10 juin 1859.)

1. Évocation. — R. Me voici.

2. Voudriez-vous nous dire comment vous êtes venu si promptement à notre appel? R. J'étais prévenu de votre désir.

3. Par qui avez-vous été prévenu? R. Par un émissaire de Louis.

4. Aviez-vous connaissance de l'existence de notre société? R. Vous le savez.

Remarque. L'officier dont il s'agit avait en effet concouru à faire obtenir à la Société l'autorisation de se constituer.

5. A quel point de vue envisagiez-vous notre société lorsque vous avez aidé à sa formation? — R. Je n'étais pas encore entièrement fixé, mais je penchais beaucoup à croire, et sans les événements qui sont survenus, je fusse certainement allé m'instruire dans votre cercle.

6. Il y a beaucoup de très grandes notabilités qui partagent les idées spirites, mais qui ne l'avouent pas hautement; il serait à désirer que des personnes influentes sur l'opinion arborassent ouvertement ce drapeau. — R. Patience; Dieu le veut, et cette fois le mot est vrai.

7. Dans quelle classe influente de la société pensez-vous que l'exemple sera donné en premier? — R. Partout un peu d'abord, entièrement ensuite.

8. Veuillez nous dire, au point de vue de l'étude, si, quoique mort à peu près au même moment que le zouave qui vient de venir, vos idées sont plus lucides que les siennes? — R. Beaucoup; ce qu'il vous a pu dire qui témoignait une certaine hauteur de pensées lui était soufflé, car il est très bon, mais très ignorant et un peu léger.

9. Vous intéressez-vous encore au succès de nos armes? — R. Beaucoup plus que jamais, car j'en connais le but aujourd'hui.

10. Veuillez définir votre pensée; le but a toujours été hautement avoué, et dans votre position surtout, vous deviez le connaître? — R. Le but que se propose Dieu, le connaissez-vous?

Remarque. Personne ne méconnaîtra la gravité et la profondeur de cette

réponse. Ainsi, vivant, il connaissait le but des hommes : comme Esprit, il voit ce qu'il y a de providentiel dans les événements.

11. Que pensez-vous de la guerre en général? — Mon opinion est que je vous souhaite de progresser assez rapidement pour qu'elle devienne impossible autant qu'inutile.

12. Croyez-vous qu'un jour viendra où elle sera impossible et inutile? — R. Je le pense, et n'en doute pas, et je puis vous dire que le moment n'est pas si loin que vous pouvez le croire, sans cependant vous donner l'espérance de le voir vous-mêmes.

13. Vous êtes-vous reconnu immédiatement au moment de votre mort? — Je me suis reconnu presque de suite, et cela grâce aux vagues notions que j'avais du spiritisme.

14. Pouvez-vous nous dire quelque chose de M*** mort également à la dernière bataille? — R. Il est encore dans les filets de la matière; il a plus de peine à en sortir; ses pensées ne s'étaient pas dirigées de ce côté.

Remarque. Ainsi la connaissance du spiritisme aide au dégagement de l'âme après la mort; elle abrége la durée du trouble qui accompagne la séparation; cela se conçoit; *on connaissait d'avance le monde où l'on se trouve.*

15. Avez-vous assisté à l'entrée de nos troupes à Milan? — R. Oui, et avec bonheur; j'ai été ravi de l'ovation qui a accueilli nos armes, par patriotisme d'abord, et ensuite à cause de l'avenir qui les attend.

16. Pouvez-vous, comme Esprit, exercer une influence quelconque sur les dispositions stratégiques? — R. Croyez-vous que cela n'a pas été fait dès le principe, et avez-vous peine à deviner par qui?

17. Comment se fait-il que les Autrichiens aient si promptement abandonné une place forte comme Pavie? — R. La peur.

18. Ils sont donc démoralisés? R. Complétement; et puis si l'on agit sur les nôtres dans un sens, vous devez penser qu'une influence d'une autre nature agit sur eux.

Remarque. Ici l'intervention des Esprits dans les événements n'est pas équivoque; ils préparent les voies pour l'accomplissement des vues de la Providence. Les Anciens auraient dit que c'était l'ouvrage *des Dieux*; nous disons que c'est celui des Esprits par l'ordre de Dieu.

19. Veuillez nous donner votre appréciation sur le général Giulay, comme militaire, et tout sentiment de nationalité à part. — R. Pauvre, pauvre général.

20. Reviendrez-vous avec plaisir si nous vous en prions? — R. Je suis à votre disposition, et je promets même de revenir sans être appelé; la sympathie que j'avais pour vous ne peut que s'accroître, vous devez le penser. Adieu.

Réponse à la réplique de M. l'abbé Chesnel, dans l'Univers.

Le journal *l'Univers* a inséré, dans son numéro du 28 mai dernier, la réponse que nous avons faite à l'article de M. l'abbé Chesnel sur le spiritisme, et l'a fait suivre d'une réplique de ce dernier. Ce second article reproduisant tous les arguments du premier, moins l'urbanité des formes à laquelle tout le monde s'était plu à rendre justice, nous n'y pourrions répondre qu'en répétant ce que nous avons déjà dit, ce qui nous paraît complétement inutile. M. l'abbé Chesnel s'efforce toujours de prouver que le spiritisme est, doit être et ne peut être qu'une religion nouvelle, parce qu'il en découle une philosophie, et qu'on s'y occupe de la constitution physique et morale des mondes. A ce compte, toutes les philosophies seraient des religions. Or, comme les systèmes abondent et qu'ils ont tous des partisans plus ou moins nombreux, cela rétrécirait singulièrement le cercle du catholicisme. Nous ne savons pas jusqu'à quel point il n'est pas imprudent et dangereux d'émettre une telle doctrine; car c'est proclamer une scission qui n'existe pas; c'est au moins en donner l'idée. Voyez un peu à quelle conséquence vous arrivez. Lorsque la science est venue contester le sens du texte biblique des six jours de la création, on a crié à l'anathème, on a dit que c'était attaquer la religion; aujourd'hui, que les faits ont donné raison à la science, qu'il n'y a pas plus moyen de les contester que de nier la lumière, l'Église s'est mise d'accord avec la science. Supposons qu'alors on eût dit que cette théorie scientifique était une religion nouvelle, une secte, parce qu'elle *paraissait* en contradiction avec les livres sacrés, qu'elle renversait une interprétation donnée depuis des siècles, il en serait résulté qu'on ne pouvait être catholique et adopter ces idées nouvelles. Songez donc à quoi se réduirait le nombre des catholiques, si l'on en retranchait tous ceux qui ne croient pas que Dieu a fait la terre en six fois vingt-quatre heures!

Il en est de même du spiritisme ; si vous le regardez comme une religion nouvelle, c'est qu'à vos yeux il n'est pas catholique. Or, suivez bien mon raisonnement. De deux choses l'une : ou c'est une réalité, ou c'est une utopie. Si c'est une utopie, il n'y a pas à s'en préoccuper, parce qu'il tombera de lui-même; si c'est une réalité, toutes les foudres ne l'empêcheront pas d'être, pas plus qu'elles n'ont jadis empêché la terre de tourner. S'il y a véritablement un monde invisible qui nous entoure, si l'on peut communiquer avec ce monde et en obtenir des renseignements sur l'état de ceux qui l'habitent, et tout le spiritisme est là dedans, avant peu cela paraîtra

aussi naturel que de voir le soleil en plein midi ou de trouver des milliers d'êtres vivants et invisibles dans une goutte d'eau limpide; cette croyance deviendra si vulgaire que vous-même serez forcé de vous rendre à l'évidence. Si, à vos yeux, cette croyance est une religion nouvelle, elle est en dehors du catholicisme; car elle ne peut être à la fois la religion catholique et une religion nouvelle. Si, par la force des choses et de l'évidence, elle devient générale, et il ne peut en être autrement si c'est une des lois de la nature, à votre point de vue il n'y aura plus de catholiques, et vous-même ne serez plus catholique, car vous serez forcé de faire comme tout le monde. Voilà, monsieur l'abbé, le terrain sur lequel nous entraîne votre doctrine, et elle est si absolue que vous me gratifiez déjà du titre de grand-prêtre de cette religion, honneur dont, vraiment, je ne me doutais guère. Mais vous allez plus loin : selon vous, tous les médiums sont les prêtres de cette religion. Ici je vous arrête au nom de la logique. Il m'avait semblé jusqu'à présent que les fonctions sacerdotales étaient facultatives, qu'on n'était prêtre que par un acte de sa propre volonté, qu'on ne l'était pas malgré soi et en vertu d'une faculté naturelle. Or la faculté des médiums est une faculté naturelle qui tient à l'organisation, comme la faculté somnambulique; qui ne requiert ni sexe, ni âge, ni instruction, puisqu'on la rencontre chez les enfants, les femmes et les vieillards, chez les savants comme chez les ignorants. Comprendrait-on que de jeunes garçons et de jeunes filles fussent des prêtres et des prêtresses sans le vouloir et sans le savoir? En vérité, M. l'abbé, c'est abuser du droit d'interpréter les mots. Le spiritisme, comme je l'ai dit, est en dehors de toutes les croyances dogmatiques, dont il ne se préoccupe pas; nous ne le considérons que comme une science philosophique qui nous explique une foule de choses que nous ne comprenons pas, et par cela même, au lieu d'étouffer en nous les idées religieuses, comme certaines philosophies, les fait naître chez ceux en qui elles n'existent pas; mais si voulez à toute force l'élever au rang d'une religion, vous le poussez vous-même dans une voie nouvelle. C'est ce que comprennent parfaitement beaucoup d'ecclésiastiques qui, loin de pousser au schisme, s'efforcent de concilier les choses, en vertu de ce raisonnement : si les manifestations du monde invisible ont lieu, ce ne peut être que par la volonté de Dieu, et nous ne pouvons pas aller contre sa volonté, à moins de dire que, dans le monde, quelque chose arrive sans sa permission, ce qui serait une impiété. Si j'avais l'honneur d'être prêtre, je m'en servirais en faveur de la religion ; je m'en ferais une arme contre l'incrédulité, et je dirais aux matérialistes et aux athées : Vous demandez des preuves? Ces preuves, les voici : c'est Dieu qui les envoie.

Variétés.

Lord Castlereagh et Bernadotte.

Il y a environ quarante ans, l'aventure suivante arriva au marquis de Londonderry, depuis lord Castlereagh. Il était allé visiter un gentilhomme de ses amis, qui habitait au nord de l'Irlande un de ces vieux châteaux que les romanciers choisissent de préférence pour théâtre des apparitions. L'aspect de l'appartement du marquis était en harmonie parfaite avec l'édifice. En effet, les boiseries richement sculptées, et noircies par le temps, l'immense cintre de la cheminée, semblable à l'entrée d'une tombe, les draperies poudreuses et lourdes qui masquaient les croisées et entouraient le lit, étaient de nature à donner un tour mélancolique aux pensées.

Lord Londonderry examina sa chambre et fit connaissance avec les anciens maîtres du château, qui, debout dans leurs cadres, semblaient attendre son salut. Après avoir congédié son valet, il se coucha. Il venait d'éteindre sa bougie, lorsqu'il aperçut un rayon de lumière qui éclairait le ciel de son lit. Convaincu qu'il n'y avait point de feu dans la grille, que les rideaux étaient fermés et que la chambre se trouvait quelques minutes avant plongée dans une obscurité complète, il supposa qu'un intrus s'était glissé dans la pièce. Se tournant alors rapidement du côté d'où venait la lumière, il vit, à son grand étonnement, la figure d'un bel enfant entourée d'un limbe.

Persuadé de l'intégrité de ses facultés, mais soupçonnant une mystification d'un des nombreux hôtes du château, lord Londonderry s'avança vers l'apparition, qui se retira devant lui. A mesure qu'il approchait, elle reculait, jusqu'à ce qu'enfin, parvenue sous le sombre cintre de l'immense cheminée, elle s'abîma dans la terre.

Lord Londonderry ne dormit point de la nuit.

Il se détermina à ne faire aucune allusion à ce qui lui était arrivé jusqu'à ce qu'il eût examiné avec soin les figures de toutes les personnes de la maison. Au déjeûner, il chercha en vain à saisir quelques-uns des sourires cachés, des regards de connivence, des clignements d'yeux par lesquels se trahissent généralement les auteurs de ces conspirations domestiques.

La conversation suivit son tour ordinaire; elle était animée, et rien ne révélait une mystification. A la fin, le marquis ne put résister au désir de raconter ce qu'il avait vu. Le maître du château fit observer que la relation de lord Londonderry devait paraître fort extraordinaire à ceux qui n'habitaient pas depuis longtemps le manoir et qui ne connaissaient pas les légendes de la famille. Alors se tournant vers lord Londonderry: « Vous

avez vu l'*enfant brillant*, lui dit-il ; soyez satisfait, c'est le présage d'une grande fortune ; mais j'aurais préféré qu'il n'eût point été question de cette apparition. »

Dans une autre circonstance, lord Castlereagh vit l'enfant brillant à la Chambre des communes. Le jour de son suicide il eut une semblable apparition (1). On sait que ce lord, un des principaux membres du ministère Harrowby, et le plus acharné persécuteur de Napoléon durant ses revers, se coupa l'artère carotide le 22 août 1823, et mourut à l'instant même.

L'étonnante fortune de Bernadotte lui avait, dit-on, été prédite par une fameuse nécromancienne, qui avait aussi annoncé celle de Napoléon Ier, et qui possédait la confiance de l'impératrice Joséphine.

Bernadotte était convaincu qu'une sorte de divinité tutélaire s'attachait à lui pour le protéger. Peut-être les traditions merveilleuses qui entourèrent son berceau n'étaient-elles pas étrangères à cette pensée qui ne l'abandonna jamais. On racontait en effet, dans sa famille, une ancienne chronique qui prétendait qu'une fée, femme d'un de ses ancêtres, avait prédit qu'un roi illustrerait sa postérité.

Voici un fait qui prouve combien le merveilleux avait conservé d'empire sur l'esprit du roi de Suède. Il voulait trancher par le sabre les difficultés que la Norwége lui opposait et envoyer son fils Oscar à la tête d'une armée pour réduire les rebelles. Le conseil d'État fit une vive opposition à ce projet. Un jour que Bernadotte venait d'avoir une discussion animée sur ce sujet, il monta à cheval et s'éloigna de la capitale au grand galop. Après avoir franchi un long espace, il arriva sur les limites d'une sombre forêt. Tout à coup il se présenta à ses yeux une vieille femme bizarement vêtue et les cheveux en désordre : « Que voulez-vous ? » demanda brusquement le roi. La sorcière répondit sans se déconcerter :

— Si Oscar combat en cette guerre que tu médites, il ne donnera pas les premiers coups, mais il les recevra.

Bernadotte, frappé de cette apparition et de ces paroles, regagna son palais. Le lendemain, portant encore sur son visage les traces d'une longue veille remplie d'agitation, il se présente au conseil : « J'ai changé d'avis, dit-il ; nous négocierons la paix, mais je la veux à des conditions honorables. »

M. de Chateaubriand raconte, dans sa *Vie de M. de Rancé*, fondateur de la Trappe, qu'un jour cet homme célèbre se promenant dans l'avenue du château de Veretz, crut voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse-cour. Il y vola : le feu diminuait à mesure qu'il en approchait. A une

(1) *Forbes Winslow. Anatomy of suicide*, 1 vol. in-8°, p. 242. London, 1840.

certaine distance, l'embrasement se changea en un lac de feu, au milieu duquel s'élevait à demi-corps une femme dévorée par les flammes.

La frayeur le saisit et il reprit en courant le chemin de la maison. En arrivant, les forces lui manquèrent, et il se jeta mourant sur un lit.

Ce ne fut que bien longtemps après qu'il raconta cette vision, dont le souvenir seul le faisait pâlir.

Ces mystères appartiennent-ils à la folie ? M. Brière de Boismont semble les attribuer à un ordre de chose plus élevé, et je suis de son avis. N'en déplaise à mon ami le docteur Lélut : j'aime mieux croire au génie famillier de Socrate et aux voix de Jeanne d'Arc, qu'à la démence du philosophe et de la vierge de Domrémy.

Il y a des phénomènes qui dépassent l'intelligence, qui déconcertent les idées reçues, mais devant l'évidence desquels il faut que la logique humaine s'incline humblement. Rien n'est brutal et surtout irrécusable comme un fait. Telle est notre opinion, et surtout celle de M. Guizot :

« Quelle est la grande question, la question suprême qui préoccupe aujourd'hui les esprits ? 'est la question posée entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas un ordre surnaturel, certain et souverain quoique impénétrable à la raison humaine ; la question posée, pour appeler les choses par leur nom, entre le *supernaturalisme* et le *rationalisme*. D'un côté, les incrédules, les panthéistes, les sceptiques de toute sorte, les purs rationalistes ; de l'autre les chrétiens.

« Il faut, pour notre salut présent et futur, que la foi dans l'ordre surnaturel, que le respect et la soumission à l'ordre surnaturel rentrent dans le monde et dans l'âme humaine, dans les grands esprits comme dans les esprits simples, dans les régions les plus élevées comme dans les plus humbles. L'influence réelle, vraiment efficace et régénératrice des croyances religieuses, est à cette condition ; hors de là, elles sont superficielles et bien près d'être vaines. » (*Guizot.*)

Non, la mort ne sépare point pour toujours, même en ce monde, les élus que Dieu a reçus dans son sein et les exilés restés sur cette vallée de larmes, *in hâc lacrymarum valle,* pour employer les mélancoliques paroles du *Salve regina*. Il y a des heures mystérieuses et bénies où les morts bien-aimés se penchent vers ceux qui les pleurent et murmurent à leurs oreilles des paroles de consolation et d'espérance. M. Guizot, cet esprit sévère et méthodique, a raison de le professer : *« Hors de là, les croyances religieuses sont superficielles et bien près d'être vaines. »*

Sam. (Extrait de la *Patrie,* 5 juin 1859.)

Qu'est-ce que le Spiritisme?

INTRODUCTION A LA CONNAISSANCE DU MONDE INVISIBLE OU DES ESPRITS, CONTENANT LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA DOCTRINE SPIRITE ET LA RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS PRÉJUDICIELLES,

par ALLAN KARDEC
Auteur du livre des *Esprits* et directeur de la *Revue Spirite*.
Grand in-18. Prix : 60 c. (1)

Les personnes qui n'ont du Spiritisme qu'une connaissance superficielle, sont naturellement portées à faire certaines questions dont une étude complète leur donnerait sans doute la solution, mais le temps, et souvent la volonté leur manquent, pour se livrer à des observations suivies. On voudrait, avant d'entreprendre cette tâche, savoir au moins ce dont il s'agit, et si cela vaut la peine de s'en occuper. Il nous a donc paru utile de présenter, dans un cadre restreint, la réponse à quelques-unes des questions fondamentales qui nous sont journellement adressées; ce sera, pour le lecteur, une première initiation, et, pour nous, du temps gagné par la dispense de répéter constamment la même chose. La forme d'entretien nous a semblé la plus convenable, parce qu'elle n'a pas l'aridité de la forme purement dogmatique.

Nous terminons cette introduction par un résumé qui permettra de saisir, par une lecture rapide, l'ensemble des principes fondamentaux de la science. Ceux qui, d'après ce court exposé, croiront la chose digne de leur attention, pourront l'approfondir en connaissance de cause. Les objections naissent le plus souvent des idées fausses que l'on se fait, *a priori*, sur ce que l'on ne connait pas; rectifier ces idées, c'est aller au-devant des objections : tel est le but que nous nous sommes proposé en publiant ce petit écrit.

Les personnes étrangères au Spiritisme y trouveront donc les moyens d'acquérir en peu de temps et à peu de frais une idée de la chose, et celles qui sont déjà initiées, la manière de résoudre les principales difficultés qu'on leur oppose. Nous comptons sur le concours de tous les amis de cette science pour aider à répandre ce court résumé.

ALLAN KARDEC.

(1) Tous les ouvrages de M. Allan Kardec se trouvent chez MM. LEDOYEN, DENTU, et au bureau de la *Revue*.

Imprimerie de H. Carion, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Mobilier d'outre-tombe.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre qui nous est adressée du département du Jura par un des correspondants de la Société parisienne des Études spirites :

« ... Je vous ai dit, Monsieur, que notre vieille habitation était aimée des Esprits. Au mois d'octobre dernier (1858), Mme la comtesse de C., amie intime de ma fille, vint passer quelques jours dans notre manoir avec son jeune fils, âgé de huit ans. On couchait l'enfant dans le même appartement que sa mère; la porte donnant de sa chambre dans celle de ma fille fut laissée ouverte pour pouvoir prolonger les heures de la journée et causer. L'enfant ne dormait pas, et disait à sa mère : « Que faites-vous donc de cet homme assis au pied de votre lit? Il fume dans une grande pipe; voyez comme il remplit votre chambre de fumée; renvoyez-le donc; il secoue vos rideaux. » Cette vision dura toute la nuit; la mère ne put faire taire l'enfant et personne ne put fermer l'œil. Cette circonstance n'étonna ni ma fille ni moi, qui savons ce qu'il en est des manifestations spirites; quant à la mère, elle crut que son fils rêvait éveillé, ou s'amusait.

« Voici un autre fait qui m'est personnel et qui m'est arrivé dans ce même appartement, au mois de mai 1858; c'est l'apparition de l'Esprit d'un *vivant* qui fut fort étonné ensuite d'être venu me visiter; voici dans quelle circonstance : J'étais fort malade et ne dormais pas depuis longtemps, lorsque je vis, à dix heures du soir, un ami de ma famille assis près de mon lit. Je lui témoignai ma surprise de sa visite à cette heure. Il me dit : Ne parlez pas, je viens vous veiller; ne parlez pas, il faut que vous dormiez; et il étendit sa main sur ma tête. Plusieurs fois je rouvris les yeux pour voir s'il y était encore, et chaque fois il me faisait signe de les fermer et de me taire. Il roulait sa tabatière dans ses doigts et prenait de temps en temps une prise comme il a l'habitude de le faire. Je m'endormis enfin, et à mon réveil la vision avait disparu. Différentes circonstances me donnaient la preuve qu'au moment de cette visite inattendue j'étais par-

faitement éveillée et que ce n'était point un rêve. A sa première visite, je m'empressai de le remercier; il tenait la même tabatière, et en m'écoutant avait le même sourire de bonté que j'avais remarqué en lui pendant qu'il me veillait. Comme il m'affirma n'être pas venu, ce que du reste je n'eus pas de peine à croire, car il n'y avait aucun motif qui pût l'engager à venir à pareille heure et à passer la nuit auprès de moi, je compris que son Esprit seul m'avait rendu visite tandis que son corps reposait tranquillement chez lui. »

Les faits d'apparition sont tellement nombreux qu'il nous serait impossible d'enregistrer tous ceux qui sont à notre connaissance et que nous tenons de sources parfaitement authentiques. Du reste, aujourd'hui que ces faits sont expliqués, qu'on se rend exactement compte de la manière dont ils se produisent, on sait qu'ils rentrent dans les lois de la nature et, dès lors, n'ont plus rien de merveilleux. Nous en avons déjà donné la théorie complète, nous ne ferons que la rappeler en peu de mots pour l'intelligence de ce qui va suivre.

On sait qu'outre l'enveloppe corporelle extérieure, l'Esprit en a une seconde semi-matérielle que nous nommons périsprit. La mort n'est que la destruction de la première. L'Esprit, dans son état errant, conserve le périsprit qui constitue une sorte de corps éthéré, invisible pour nous dans l'état normal. Les Esprits peuplent l'espace, et si, à un moment donné, le voile qui nous les dérobe venait à se lever, nous verrions une innombrable population s'agiter autour de nous et parcourir les airs; nous en avons sans cesse à nos côtés qui nous observent, et souvent se mêlent à nos occupations ou à nos plaisirs, selon leur caractère. L'invisibilité n'est pas une propriété absolue des Esprits; souvent ils se montrent à nous sous l'apparence qu'ils avaient de leur vivant, et il est peu de personnes qui, en rappelant leurs souvenirs, n'aient eu connaissance de quelque fait de ce genre. La théorie de ces apparitions est fort simple et s'explique par une comparaison qui nous est très familière, celle de la vapeur qui, lorsqu'elle est très raréfiée, est complétement invisible; un premier degré de condensation la rend nuageuse; de plus en plus condensée, elle passe à l'état liquide, puis à l'état solide. Il s'opère quelque chose d'analogue par la volonté de l'Esprit dans la substance du périsprit; ce n'est, du reste, comme nous l'avons dit, qu'une comparaison et non une assimilation que nous avons prétendu établir; nous nous sommes servi de l'exemple de la vapeur pour montrer les changements d'aspect que peut subir un corps invisible, mais nous n'en avons pas inféré qu'il y eût dans le périsprit une condensation dans le sens propre du mot. Il s'opère, dans sa contexture, une modification moléculaire qui le rend visible et même tangible, et peut lui

donner, jusqu'à un certain point, les propriétés des corps solides. Nous savons que des corps parfaitement transparents deviennent opaques par un simple changement dans la position des molécules, ou par l'addition d'un autre corps également transparent. Nous ne savons pas exactement comment s'y prend l'Esprit pour rendre visible son corps éthéré; la plupart même d'entre eux ne s'en rendent pas compte, mais, par les exemples que nous avons cités, nous en concevons la possibilité physique, et cela suffit pour ôter à ce phénomène ce qu'il a de surnaturel au premier abord. L'Esprit peut donc l'opérer soit par une simple modification intime, soit en s'assimilant une portion de fluide étranger qui change momentanément l'aspect de son périsprit; c'est même cette dernière hypothèse qui ressort des explications qui nous ont été données, et que nous avons rapportées en traitant ce sujet. (Mai, juin et décembre.)

Jusque-là il n'y a aucune difficulté pour ce qui concerne la personnalité de l'Esprit, mais nous savons qu'ils se présentent avec des vêtements dont ils changent l'aspect à volonté; souvent même ils ont certains accessoires de toilette, tels que bijoux, etc. Dans les deux apparitions que nous avons citées en commençant, l'un avait une pipe et produisait de la fumée; l'autre avait une tabatière et prisait; et notez bien ce fait que cet Esprit était celui d'une personne vivante, que sa tabatière était en tout semblable à celle dont il se servait habituellement et qui était restée chez lui. Qu'est-ce que c'est que cette tabatière, cette pipe, ces vêtements, ces bijoux? Les objets matériels qui existent sur la terre auraient-ils leur représentation éthérée dans le monde invisible? La matière condensée qui forme ces objets aurait-elle une partie quintessenciée échappant à nos sens? C'est là un immense problème dont la solution peut donner la clef d'une foule de choses jusqu'alors inexpliquées, et c'est la tabatière en question qui nous a mis sur la voie, non-seulement de ce fait, mais du phénomène le plus extraordinaire du Spiritisme : celui de la pneumatographie ou écriture directe, dont nous parlerons tout à l'heure.

Si quelques critiques nous reprochaient encore à ce sujet d'aller trop avant dans la théorie, nous leur dirions que, lorsque nous trouvons une occasion d'avancer, nous ne voyons pas pourquoi nous serions tenu de rester en arrière. S'ils en sont encore à voir tourner des tables sans savoir pourquoi elles tournent, ce n'est pas une raison pour nous de nous arrêter en chemin. Le Spiritisme est sans doute une science d'observation, mais c'est plus encore peut-être une science de raisonnement; le raisonnement est le seul moyen de le faire avancer et de triompher de certaines résistances. Tel fait est contesté uniquement parce qu'il n'est pas compris; *l'explication lui ôte tout caractère merveilleux* et le fait rentrer dans les lois générales de la

nature. Voilà pourquoi nous voyons tous les jours des gens qui n'ont rien vu et qui croient, uniquement parce qu'ils comprennent; tandis que d'autres ont vu et ne croient pas, parce qu'ils ne comprennent pas. En faisant entrer le Spiritisme dans la voie du raisonnement, nous l'avons rendu *acceptable* pour ceux qui veulent se rendre compte du pourquoi et du comment de chaque chose, et le nombre en est grand dans ce siècle-ci, parce que la croyance aveugle n'est plus dans nos mœurs; or, n'eussions-nous fait qu'indiquer la route, nous aurions la conscience d'avoir contribué au progrès de cette science nouvelle, objet de nos études constantes. Revenons à notre tabatière.

Toutes les théories que nous avons données touchant le Spiritisme nous ont été fournies par les Esprits, et bien souvent elles ont contredit nos propres idées, comme cela est arrivé dans le cas présent, preuve que les réponses n'étaient pas le reflet de notre pensée. Mais le moyen d'avoir une solution n'est pas chose indifférente; nous savons, par expérience, qu'il ne suffit pas de demander brusquement une chose pour l'obtenir; les réponses ne sont pas toujours suffisamment explicites; il faut en demander le développement avec certaines précautions, arriver au but graduellement et par un enchaînement de déductions qui nécessitent un travail préalable. En principe, la manière de formuler les questions, l'ordre, la méthode et la clarté sont des choses qu'on ne doit pas négliger, et qui plaisent aux Esprits sérieux, parce qu'ils y voient un but sérieux.

Voici l'entretien que nous avons eu avec l'Esprit de saint Louis, à propos de la tabatière, et en vue d'arriver à la solution du problème de la production de certains objets dans le monde invisible. (*Société*, 24 juin 1859.)

1. Dans le récit de Me R..., il est question d'un enfant qui a vu près du lit de sa mère un homme fumant dans une grosse pipe. On conçoit que cet Esprit ait pu prendre l'apparence d'un fumeur, mais il paraît qu'il fumait réellement puisque l'enfant vit la chambre pleine de fumée. Qu'était-ce que cette fumée? — *R.* Une apparence produite pour l'enfant.

2. Madame R... cite également un cas d'apparition, qui lui est personnel, de l'Esprit d'une personne vivante. Cet Esprit avait une tabatière et prisait. Eprouvait-il la sensation que l'on éprouve en prisant? — *R.* Non.

3. Cette tabatière avait la forme de celle dont il se sert habituellement et qui était chez lui. Qu'était-ce que cette tabatière entre les mains de cet Esprit? — *R.* Toujours apparence; c'était pour que la circonstance fût remarquée comme elle l'a été, et que l'apparition ne fût pas prise pour une hallucination produite par l'état de santé du voyant. L'Esprit voulait que cette dame crût à la réalité de sa présence, il a pris toutes les apparences de la réalité.

4. Vous dites que c'est une apparence; mais une apparence n'a rien de réel, c'est comme une illusion d'optique. Je voudrais savoir si cette tabatière n'était qu'une image sans réalité, comme celle, par exemple, d'un objet qui se reflète dans une glace?

(M. Sanson, un des membres de la Société, fait observer que, dans l'image reproduite par la glace, il y a quelque chose de réel; si elle n'y reste pas, c'est que rien ne la fixe; mais si elle se pose sur la plaque du daguerréotype, elle y laisse une empreinte, preuve évidente qu'elle est produite par une substance quelconque, et que ce n'est pas seulement une illusion d'optique.)

L'observation de M. Sanson est parfaitement juste. Voudriez-vous avoir la bonté de nous dire s'il y a quelque analogie avec la tabatière, c'est-à-dire si, dans cette tabatière, il y a quelque chose de matériel? — R. Certainement; c'est à l'aide de ce principe matériel que le périsprit prend l'apparence de vêtements semblables à ceux que l'Esprit portait de son vivant.

Remarque. Il est évident qu'il faut entendre ici le mot *apparence* dans le sens d'image, imitation. La tabatière réelle n'était pas là; celle que tenait l'Esprit n'en était que la reproduction: c'était donc une apparence comparée à l'original, quoique formée d'un principe matériel.

L'expérience nous apprend qu'il ne faut pas prendre à la lettre certaines expressions employées par les Esprits; en les interprétant selon nos idées, nous nous exposons à de grandes méprises, c'est pourquoi il faut approfondir le sens de leurs paroles toutes les fois qu'il présente la moindre ambiguïté; c'est une recommandation que nous font constamment les Esprits. Sans l'explication que nous avons provoquée, le mot *apparence*, constamment reproduit dans les cas analogues, pouvait donner lieu à une fausse interprétation.

5. Est-ce que la matière inerte se dédoublerait? Y aurait-il dans le monde invisible une matière essentielle qui revêtirait la forme des objets que nous voyons? En un mot, ces objets auraient-ils *leur doublure éthérée* dans le monde invisible, comme les hommes y sont représentés en Esprit?

Remarque. C'est là une théorie comme une autre, et c'était notre pensée; mais l'Esprit n'en a pas tenu compte, ce dont nous ne sommes nullement humilié, parce que son explication nous a paru très logique et qu'elle repose sur un principe plus général dont nous trouvons maintes applications.

— R. Ce n'est point ainsi que cela se passe. L'Esprit a sur les éléments matériels répandus partout dans l'espace, dans notre atmosphère, une puissance que vous êtes loin de soupçonner. Il peut à son gré concentrer ces éléments et leur donner la forme apparente propre à ses projets.

6. Je pose de nouveau la question d'une manière catégorique, afin d'éviter toute équivoque : Les vêtements dont se couvrent les Esprits sont-ils quelque chose ? — R. Il me semble que ma réponse précédente résout la question. Ne savez-vous pas que le périsprit lui-même est quelque chose ?

7. Il résulte de cette explication que les Esprits font subir à la matière éthérée des transformations à leur gré, et qu'ainsi, par exemple, pour la tabatière, l'Esprit ne l'a point trouvée toute faite, mais qu'il l'a faite lui-même pour le moment où il en avait besoin, et qu'il a pu la défaire ; il doit en être de même de tous les autres objets, tels que vêtements, bijoux, etc. — R. Mais évidemment.

8. Cette tabatière a été visible pour Mme R... au point de lui faire illusion. L'Esprit aurait-il pu la rendre tangible pour elle ? — R. Il l'aurait pu.

9. Le cas échéant, Mme R... aurait-elle pu la prendre dans ses mains, croyant avoir une tabatière véritable ? — R. Oui.

10. Si elle l'eût ouverte, elle y eût probablement trouvé du tabac ; si elle eût pris de ce tabac, l'aurait-il fait éternuer ? — R. Oui.

11. L'Esprit peut donc donner, non-seulement la forme, mais des propriétés spéciales ? — R. S'il le veut ; ce n'est qu'en vertu de ce principe que j'ai répondu affirmativement aux questions précédentes. Vous aurez des preuves de la puissante action qu'exerce l'Esprit sur la matière, et que vous êtes loin de soupçonner, comme je vous l'ai déjà dit.

12. Supposons alors qu'il eût voulu faire une substance vénéneuse et qu'une personne en eût pris, aurait-elle été empoisonnée ? — R. Il l'aurait pu, mais il ne l'aurait pas fait ; cela ne lui aurait pas été permis.

13. Aurait-il eu le pouvoir de faire une substance salutaire et propre à guérir en cas de maladie, et le cas s'est-il présenté ? — R. Oui, fort souvent.

Remarque. On trouvera un fait de ce genre, suivi d'une intéressante explication théorique, dans l'article que nous publions ci-après sous le titre de *Un Esprit servant.*

14. Il pourrait tout aussi bien faire une substance alimentaire ; supposons qu'il ait fait un fruit, un mets quelconque, quelqu'un pourrait-il en manger et se sentir rassasié ? — R. Oui, oui. Mais ne cherchez donc pas tant pour trouver ce qui est si facile à comprendre. Il suffit d'un rayon de soleil pour rendre perceptibles à vos organes grossiers ces particules matérielles qui encombrent l'espace au milieu duquel vous vivez ; ne savez-vous pas que l'air contient des vapeurs d'eau ? Condensez-les, vous les ramènerez à l'état normal ; privez-les de chaleur, et voilà que ces molécules impalpables et invisibles sont devenues un corps solide

et très-solide, et bien d'autres matières dont les chimistes vous tireront des merveilles plus étonnantes encore ; seulement l'Esprit possède des instruments plus parfaits que les vôtres : sa volonté et la permission de Dieu.

Remarque. La question de satiété est ici fort importante. Comment une substance qui n'a qu'une existence et des propriétés temporaires et en quelque sorte de convention peut-elle produire la satiété ? Cette substance, par son contact avec l'estomac, produit la sensation de la satiété, mais non la satiété résultant de la plénitude. Si une telle substance peut agir sur l'économie et modifier un état morbide, elle peut tout aussi bien agir sur l'estomac et y produire le sentiment de la satiété. Nous prions toutefois MM. les pharmaciens et restaurateurs de ne pas en concevoir de jalousie, ni croire que les Esprits viennent leur faire concurrence : ces cas sont rares, exceptionnels, et ne dépendent jamais de la volonté ; autrement on se nourrirait et l'on se guérirait à trop bon marché.

15. L'Esprit pourrait-il, de la même manière, faire de l'argent monnayé ? — R. Par la même raison.

16. Ces objets, rendus tangibles par la volonté de l'Esprit, pourraient-il avoir un caractère de permanence et de stabilité ? — R. Cela se pourrait, mais cela ne se fait pas ; c'est en dehors des lois.

17. Tous les Esprits ont-ils ce pouvoir au même degré ? — R. Non, non !

18. Quels sont ceux qui ont plus particulièrement ce pouvoir ? — R. Ceux auxquels Dieu l'accorde quand cela est utile.

19. L'élévation de l'Esprit y est-elle pour quelque chose ? — R. Il est certain que plus l'Esprit est élevé, plus facilement il l'obtient ; mais encore cela dépend des circonstances : des Esprits inférieurs peuvent avoir ce pouvoir.

20. La production des objets semi-matériels est-elle toujours le fait d'un acte de la volonté de l'Esprit, ou bien exerce-t-il quelquefois ce pouvoir à son insu ? — R. Il l'exerce SOUVENT à son insu.

21. Ce pouvoir serait alors un des attributs, une des facultés inhérentes à la nature même de l'Esprit ; ce serait en quelque sorte une de ses propriétés, comme de voir et d'entendre ? — R. Certainement ; mais souvent il l'ignore lui-même. C'est alors qu'un autre l'exerce pour lui, à son insu, quand les circonstances le demandent. Le tailleur du zouave était justement l'Esprit dont je viens de parler, et auquel il faisait allusion dans son langage badin.

Remarque. Nous trouvons une comparaison de cette faculté dans celle de certains animaux, la torpille, par exemple, qui dégage de l'électricité sans

savoir ni ce qu'elle fait, ni comment elle s'y prend, et qui connaît encore moins le mécanisme qu'elle fait fonctionner. Ne produisons-nous pas souvent nous-mêmes certains effets par des actes spontanés dont nous ne nous rendons pas compte? Il nous paraît donc tout naturel que l'Esprit agisse en cette circonstance par une sorte d'instinct; il produit par sa volonté, sans savoir comment, comme nous marchons sans calculer les forces que nous mettons en jeu.

22. Nous concevons que, dans les deux cas cités par Madame R..., l'un des deux Esprits ait voulu avoir une pipe et l'autre une tabatière pour frapper les yeux d'une personne vivante; mais je demande si, n'ayant point à se faire voir, l'Esprit pourrait croire tenir ces objets, et se faire illusion à lui-même?—*R*. Non, s'il a une certaine supériorité, car il a la parfaite conscience de ce qu'il est; mais il en est autrement pour les Esprits inférieurs.

Remarque. Telle était par exemple la reine d'Oude, dont l'évocation a été rapportée dans le numéro de mars 1858, et qui se croyait encore couverte de diamants.

23. Deux Esprits peuvent-ils se reconnaître entre eux par l'apparence matérielle qu'ils avaient de leur vivant? — *R*. Ce n'est pas par là qu'ils se reconnaissent, puisqu'ils ne prendront pas cette apparence l'un pour l'autre; mais si, dans certaines circonstances, ils se trouvent en présence, revêtus de cette apparence, pourquoi ne se reconnaîtraient-ils pas?

24. Comment les Esprits peuvent-ils se reconnaître dans la foule des autres Esprits, et comment surtout peuvent-ils le faire quand l'un d'eux va chercher au loin, et souvent dans d'autres mondes, ceux qu'on appelle? — *R*. Ceci est une question dont la solution entraînerait trop loin; il faut attendre; vous n'êtes pas assez avancés; contentez-vous, pour le moment, de la certitude que cela est, vous en avez assez de preuves.

25. Si l'Esprit peut puiser dans l'élément universel les matériaux pour faire toutes ces choses, donner à ces choses une réalité temporaire avec leurs propriétés, il peut tout aussi bien y puiser ce qui est nécessaire pour écrire, et par conséquent ceci nous paraît donner la clef du phénomène de l'écriture directe? — *R*. Enfin, vous y voilà donc !

26. Si la matière dont se sert l'Esprit n'a pas de persistance, comment se fait-il que les traces de l'écriture directe ne disparaissent pas? — *R*. N'épiloguez pas sur les mots; je n'ai d'abord pas dit : jamais; il était question d'un objet matériel volumineux; ici, ce sont des signes tracés qu'il est utile de conserver, et on les conserve.

La théorie ci-dessus peut se résumer ainsi : L'Esprit agit sur la matière; il puise dans la matière primitive universelle les éléments nécessaires pour former à son gré des objets ayant l'apparence des divers corps qui existent

sur la terre. Il peut également opérer sur la matière élémentaire, par sa volonté, une transformation intime qui lui donne des propriétés déterminées. Cette faculté est inhérente à la nature de l'Esprit, qui l'exerce souvent comme un acte instinctif quand cela est nécessaire, et sans s'en rendre compte. Les objets formés par l'Esprit ont une existence temporaire, subordonnée à sa volonté ou à la nécessité; il peut les faire et les défaire à son gré. Ces objets peuvent, dans certains cas, avoir aux yeux des personnes vivantes, toutes les apparences de la réalité, c'est-à-dire devenir momentanément visibles et même tangibles. Il y a formation, mais non création, attendu que l'Esprit ne peut rien tirer du néant.

Pneumatographie ou Écriture directe.

La *Pneumatographie* est l'écriture produite directement par l'Esprit, sans aucun intermédiaire; elle diffère de la *Psychographie* en ce que celle-ci est la transmission de la pensée de l'Esprit au moyen de l'écriture par les mains d'un médium. Nous avons donné ces deux mots dans le *Vocabulaire spirite* placé en tête de notre *Instruction pratique*, avec l'indication de leur différence étymologique. *Psychographie*, du grec *psukê* papillon, âme, et *graphô*, j'écris; *pneumatographie*, de *pneuma*, air, souffle, vent, esprit. Dans le médium écrivain, la main est l'instrument; mais son *âme*, ou l'Esprit incarné en lui, est l'intermédiaire, l'agent ou l'interprète de l'Esprit étranger qui se communique; dans la *Pneumatographie*, c'est l'Esprit étranger lui-même qui écrit directement sans intermédiaire.

Le phénomène de l'écriture directe est sans contredit l'un des plus extraordinaires du Spiritisme; quelque anormal qu'il paraisse au premier abord, c'est aujourd'hui un fait avéré et incontestable; si nous n'en avons pas encore parlé, c'est que nous attendions d'en pouvoir donner l'explication, et d'avoir pu nous-même faire toutes les observations nécessaires pour traiter la question en connaissance de cause. Si la théorie est nécessaire pour se rendre compte de la possibilité des phénomènes spirites en général, elle l'est plus encore peut-être dans ce cas, sans contredit, l'un des plus étranges qui se soient encore présentés, mais qui cesse de paraître surnaturel dès que l'on en comprend le principe.

A la première révélation de ce phénomène, le sentiment dominant a été celui du doute; l'idée d'une supercherie est aussitôt venue à la pensée; en effet, tout le monde connaît l'action des encres dites sympathiques dont les traces, d'abord complétement invisibles, apparaissent au bout de quelque temps. Il se pouvait donc qu'on eût abusé de la crédulité, et nous n'affirme-

rions pas qu'on ne l'ait jamais fait; nous sommes même convaincu que certaines personnes, non dans un but mercenaire, mais uniquement par amour-propre et pour faire croire à leur puissance, ont employé des subterfuges.

J.-J. Rousseau rapporte le fait suivant dans la troisième des lettres écrites de la Montagne : « J'ai vu à Venise, en 1743, une manière de sorts assez nouvelle, et plus étrange que ceux de Préneste; celui qui les voulait consulter entrait dans une chambre, et y restait seul s'il le désirait. Là, d'un livre plein de feuillets blancs, il en tirait un à son choix; puis, tenant cette feuille, il demandait non à voix haute, mais mentalement, ce qu'il voulait savoir; ensuite il pliait la feuille blanche, l'enveloppait, la cachetait, la plaçait dans un livre ainsi cachetée; enfin, après avoir récité certaines formules fort baroques, sans perdre son livre de vue, il en allait tirer le papier, reconnaître le cachet, l'ouvrir, et il trouvait sa réponse écrite.

« Le magicien qui faisait ces sorts était le premier secrétaire de l'ambassade de France, et il s'appelait J.-J. Rousseau. »

Nous doutons que Rousseau ait connu l'écriture directe, autrement il eût su beaucoup d'autres choses touchant les manifestations spirites, et il n'eût pas traité la question aussi légèrement; il est probable, comme il l'a reconnu lui-même quand nous l'avons interrogé sur ce fait, qu'il employait un procédé que lui avait enseigné un charlatan italien.

Mais de ce qu'on peut imiter une chose, il serait absurde de conclure que la chose n'existe pas. N'a-t-on pas, dans ces derniers temps, trouvé le moyen d'imiter la lucidité somnambulique au point de faire illusion ? Et de ce que ce procédé de saltimbanque a couru toutes les foires, faut-il conclure qu'il n'y a pas de vrais somnambules ? Parce que certains marchands vendent du vin frelaté, est-ce une raison pour qu'il n'y ait pas de vin pur? Il en est de même de l'écriture directe; les précautions pour s'assurer de la réalité du fait étaient d'ailleurs bien simples et bien faciles, et, grâce à ces précautions, il ne peut aujourd'hui faire l'objet d'aucun doute.

Puisque la possibilité d'écrire sans intermédiaire est un des attributs de l'Esprit, que les Esprits ont existé de tous temps, et de tous temps aussi ont produit les divers phénomènes que nous connaissons, ils ont dû également produire l'écriture directe dans l'antiquité aussi bien que de nos jours; et c'est ainsi que l'on peut expliquer l'apparition des trois mots dans la salle du festin de Balthazar. Le moyen âge, si fécond en prodiges occultes, mais qui ont été étouffés sous les bûchers, a dû connaître aussi l'écriture directe, et peut-être trouverait-on dans la théorie des modifications que les Esprits peuvent opérer sur la matière, et que nous avons rapportée dans notre article précédent, le principe de la transmutation des métaux; c'est un point que nous traiterons quelque jour.

Un de nos abonnés nous disait dernièrement qu'un de ses oncles, chanoine, qui avait été missionnaire au Paraguay pendant de longues années, obtenait, vers l'année 1800, l'écriture directe conjointement avec son ami, le célèbre abbé Faria. Leur procédé, que notre abonné n'a jamais bien connu et qu'il avait en quelque sorte surpris furtivement, consistait dans une série d'anneaux suspendus auxquels étaient adaptés des crayons verticaux dont la pointe reposait sur du papier. Ce procédé se ressent de l'enfance de l'art ; nous avons fait des progrès depuis. Quoi qu'il en soit des résultats obtenus à diverses époques, ce n'est que depuis la vulgarisation des manifestations spirites qu'il est sérieusement question de l'écriture directe. Le premier qui paraît l'avoir fait connaître à Paris dans ces dernières années, c'est M. le baron de Guldenstubbe, qui a publié sur ce sujet un ouvrage très intéressant, contenant un grand nombre de *fac simile* des écritures qu'il a obtenues (1). Le phénomène était déjà connu en Amérique depuis quelque temps. La position sociale de M. de Guldenstubbe, son indépendance, la considération dont il jouit dans le monde le plus élevé, écartent incontestablement toute suspicion de fraude volontaire, car il ne peut être mu par aucun motif d'intérêt. On pourrait tout au plus croire qu'il était lui-même le jouet d'une illusion ; mais à cela un fait répond péremptoirement, c'est l'obtention du même phénomène par d'autres personnes, en s'entourant de toutes les précautions nécessaires pour éviter toute supercherie et toute cause d'erreur.

L'écriture directe s'obtient, comme en général la plupart des manifestations spirites *non spontanées*, par le recueillement, la prière et l'évocation. On en a souvent obtenu dans les églises, sur les tombeaux, au pied des statues ou des images des personnages que l'on appelle ; mais il est évident que la localité n'a d'autre influence que de provoquer un plus grand recueillement et une plus grande concentration de la pensée ; car il est prouvé qu'on l'obtient également sans ces accessoires et dans les endroits les plus vulgaires, sur un simple meuble domestique, si l'on se trouve dans les conditions morales voulues, et si l'on jouit de la faculté médianimique nécessaire.

Dans le principe on prétendait qu'il fallait déposer un crayon avec le papier ; le fait alors pouvait jusqu'à un certain point s'expliquer. On sait que les Esprits opèrent le mouvement et le déplacement des objets ; qu'ils les saisissent et les lancent quelquefois à travers l'espace ; ils pouvaient donc tout aussi bien saisir le crayon, et s'en servir pour tracer des caractères ; puisqu'ils lui donnent l'impulsion par l'intermédiaire de la main du

(1) *La réalité des Esprits* et de leurs manifestations, démontrée par le phénomène de l'écriture directe. Par M. le baron de Guldenstubbe ; 1 vol. in-8, avec 15 planches et 93 fac-simile. Prix 8 fr. chez Frank, rue Richelieu. Se trouve aussi chez Dentu et Ledoyen.

médium, d'une planchette, etc., ils pouvaient également le faire d'une manière directe. Mais on ne tarda pas à reconnaître que la présence du crayon n'était pas nécessaire, et qu'il suffisait d'un simple morceau de papier plié ou non, sur lequel on trouve, après quelques minutes, des caractères tracés. Ici le phénomène change complétement de face et nous jette dans un ordre de choses entièrement nouveau; ces caractères ont été tracés avec une substance quelconque; du moment qu'on n'a pas fourni cette substance à l'Esprit, il l'a donc faite, créée lui-même; où l'a-t-il puisée? Là était le problème. M. le général russe, comte de B... nous a montré une strophe de dix vers allemands qu'il a obtenus de cette manière, par l'entremise de la sœur du baron de Guldenstubbe, en mettant tout simplement une feuille de papier *détachée de son propre carnet* sous le socle de la pendule de la cheminée. L'ayant retirée au bout de quelques minutes il y trouva ces vers en caractères typographiques allemands assez fins et d'une parfaite pureté. Par l'intermédiaire d'un médium écrivain, l'Esprit lui dit de brûler ce papier; comme il hésitait, regrettant de sacrifier ce précieux spécimen, l'Esprit ajouta : Ne crains rien, je t'en donnerai un autre. Sur cette assurance, il jeta le papier au feu, puis plaça un second feuillet également tiré de son portefeuille, sur lequel les vers se trouvèrent reproduits exactement de la même manière. C'est cette seconde édition que nous avons vue et examinée avec le plus grand soin, et, chose bizarre, les caractères présentaient un relief comme s'ils sortaient de la presse. Ce n'est donc plus seulement du crayon que peuvent faire les Esprits, mais de l'encre et des caractères d'imprimerie.

Un de nos honorables collègues de la Société, M. Didier a obtenu ces jours-ci les résultats suivants, que nous avons été à même de constater, et dont nous pouvons garantir la parfaite authenticité. S'étant rendu, avec Mme Huet, qui depuis peu a réussi dans des essais de ce genre, à l'église de Notre-Dame des Victoires, il prit une feuille de papier à lettre portant l'entête de sa maison de commerce, la plia en quatre et la déposa sur les marches d'un autel en priant au nom de Dieu un bon Esprit quelconque de vouloir bien écrire quelque chose; au bout de dix minutes de recueillement il trouva, dans l'intérieur et sur l'un des feuillets le mot *foi*, et sur un autre feuillet le mot *Dieu*. Ayant ensuite prié l'Esprit de vouloir bien dire par qui cela avait été écrit, il replaça le papier, et après dix autres minutes il trouva ces mots : *par Fénelon*.

Huit jours plus tard, le 12 juillet, il voulut renouveler l'expérience et se rendit à cet effet au Louvre dans la salle Coyzevox située sous le pavillon de l'horloge. Sur le pied du buste de Bossuet il plaça une feuille de papier à lettre pliée comme la première fois, mais il n'obtint

rien. Un petit garçon de cinq ans l'accompagnait, et l'on avait déposé la casquette de l'enfant sur le piedestal de la statue de Louis XIV qui se trouve à quelques pas. Croyant l'expérience manquée, il se disposait à se retirer, lorsqu'en prenant la casquette il trouva dessous, et comme écrits au crayon sur le marbre, les mots *aimez-Dieu* accompagnés de la lettre B. La première pensée des assistants fut que ces mots avaient pu être écrits antérieurement par une main étrangère et qu'ils ne les avaient point remarqués; néanmoins on voulut tenter l'épreuve, on mit la feuille pliée sur ces mots, et le tout fut recouvert de la casquette. Au bout de quelques minutes on trouva sur l'un des feuillets ces trois lettres : *a i m;* le papier replacé avec prière d'achever, on obtint *Aimez-Dieu*, c'est-à-dire ce qui était écrit sur le marbre, moins le B. Il demeurait évident, d'après cela, que les premiers mots tracés étaient dûs à l'écriture directe. Il en ressortait encore ce fait curieux, c'est que les lettres avaient été tracées successivement et non d'un seul coup, et que lors de la première inspection les mots n'avaient pas eu le temps d'être achevés. En sortant du Louvre, M. D... se rendit à Saint-Germain l'Auxerrois où il obtint par le même procédé les mots : *Soyez humbles. Fénelon,* écrits d'une manière très nette et très lisible. On peut voir encore les mots ci-dessus écrits sur le marbre de la statue dont nous venons de parler.

La substance dont ces caractères sont formés a toutes les apparences de la mine de plomb, et s'efface facilement avec la gomme; nous l'avons examinée au microscope, et nous avons constaté qu'elle n'est point incorporée au papier, mais simplement déposée à la surface, d'une manière irrégulière, sur les aspérités, formant des arborescences assez semblables à celles de certaines cristallisations. La partie effacée par la gomme laisse apercevoir des couches de matière noire introduite dans les petites cavités des rugosités du papier. Ces couches détachées et enlevées avec soin sont la matière elle-même qui s'est produite pendant l'opération. Nous regrettons que la petite quantité recueillie ne nous ait pas permis d'en faire l'analyse chimique; mais nous ne désespérons pas d'y parvenir un jour.

Si l'on veut bien maintenant se reporter à notre article précédent, on y trouvera l'explication complète de ce phénomène. Dans cette écriture, l'Esprit ne se sert ni de nos substances, ni de nos instruments; il crée lui-même les substances et les instruments dont il a besoin, en puisant ses matériaux dans l'élément primitif universel auquel il fait subir, par sa volonté, les modifications nécessaires à l'effet qu'il veut produire. Il peut donc tout aussi bien faire de l'encre d'impression ou de l'encre ordinaire que du crayon, voire même des caractères typographiques assez résistants pour donner un relief à l'empreinte.

Tel est le résultat auquel nous a conduit le phénomène de la tabatière rapporté dans notre précédent article, et sur lequel nous nous sommes longuement étendu, parce que nous y avons vu l'occasion de sonder une des lois les plus graves du Spiritisme, loi dont la connaissance peut éclairer plus d'un mystère même du monde visible. C'est ainsi que d'un fait, vulgaire en apparence, peut jaillir la lumière; le tout est d'observer avec soin, et c'est ce que chacun peut faire comme nous, quand on ne se bornera pas à voir des effets sans en chercher les causes. Si notre foi s'affermit de jour en jour, c'est parce que nous comprenons; faites donc comprendre, si vous voulez faire des prosélytes sérieux. L'intelligence des causes a un autre résultat, c'est de tracer une ligne de démarcation entre la vérité et la superstition.

Si nous envisageons l'écriture directe au point de vue des avantages qu'elle peut offrir, nous dirons que, jusqu'à présent, sa principale utilité a été la constatation matérielle d'un fait grave : l'intervention d'une puissance occulte qui trouve par là un nouveau moyen de se manifester. Mais les communications que l'on obtient ainsi sont rarement de quelque étendue ; elles sont généralement spontanées et bornées à des mots, des sentences, souvent des signes inintelligibles; on en a obtenu dans toutes les langues, en grec, en latin, en syriaque, en caractères hiéroglyphiques, etc., mais elles ne se sont point encore prêtées à ces entretiens suivis et rapides que permet la psychographie ou écriture par médiums.

Un Esprit servant.

Nous extrayons les passages suivants de la lettre d'un de nos correspondants de Bordeaux :

« Voici, mon cher monsieur Allan Kardec, un nouveau récit de faits très extraordinaires, et que je vous soumets avec la prière de vouloir bien les vérifier en évoquant l'Esprit qui en est l'auteur.

« Une jeune dame, que nous nommerons madame Mally, est la personne par l'intermédiaire de laquelle ont eu lieu les manifestations qui forment le sujet de cette lettre. Cette dame habite Bordeaux et a trois enfants.

« Dès son bas âge, à neuf ans environ, elle a eu des apparitions. Un soir, en rentrant chez elle avec sa famille, elle voit dans l'angle d'un escalier la forme très distincte d'une tante morte depuis quatre ou cinq ans. Elle pousse une exclamation : Ah ! ma tante! Et l'apparition disparaît. Deux ans après, elle s'est entendu appeler par une voix qu'elle crut recon-

naître pour celle de sa tante, et si fortement qu'elle ne put s'empêcher de dire : Entrez, ma tante! La porte ne s'ouvrant pas, elle alla l'ouvrir elle-même, et ne voyant personne, elle descendit auprès de sa mère s'informer si quelqu'un était monté.

« A quelques années de là, nous trouvons cette dame en possession d'un guide ou Esprit familier qui semble chargé de veiller sur sa personne et celle de ses enfants, et qui rend une foule de petits services dans la maison, entre autres de réveiller les malades à heure fixe pour prendre de la tisane, ou ceux qui veulent partir; ou bien, par certaines manifestations, il relève le moral. Cet Esprit a un caractère peu sérieux; cependant, à côté de marques de légèreté, il a donné des preuves de sensibilité et d'attachement. Madame Mally le voit ordinairement sous la forme d'une étincelle ou d'une grande clarté; mais il se manifeste à ses enfants sous une forme humaine. Une somnambule prétendit lui avoir donné ce guide, sur lequel elle paraissait avoir de l'influence. Quand madame Mally restait quelque temps sans s'occuper de son guide, il prenait soin de se rappeler à elle par quelques visions plus ou moins désagréables. Une fois, par exemple, qu'elle descendait sans lumière, elle aperçut sur le palier un cadavre couvert d'un linceul et lumineux. Cette dame a une grande force de caractère, comme nous le verrons plus tard; néanmoins elle ne put se défendre d'une impression pénible à cette vue; et, fermant vivement la porte de sa chambre, elle s'enfuit chez sa mère. D'autres fois elle se sentait tirer par sa robe, ou frôler comme si quelqu'un ou quelque animal se serrait contre elle. Ces taquineries cessaient dès qu'elle adressait une pensée à son guide, et, de son côté, la somnambule semonçait ce dernier et lui défendait de la tourmenter.

« En 1856, la troisième fille de madame Mally, âgée de quatre ans, tomba malade au mois d'août. L'enfant était constamment plongée dans un état de somnolence interrompu par des crises et des convulsions. Pendant huit jours j'ai vu moi-même l'enfant paraissant sortir de son accablement, prendre une figure souriante et heureuse, et les yeux à demi clos, sans regard pour ceux qui l'entouraient, tendre sa main par un geste gracieux comme pour recevoir quelque chose, le porter à sa bouche et manger; puis remercier par un sourire charmant. Pendant ces huit jours, l'enfant a été soutenu par cette nourriture invisible, et son corps avait repris son apparence de fraîcheur habituelle. Quand elle put parler, il semblait qu'elle sortait d'un long sommeil, et elle racontait de merveilleuses visions.

« Pendant la convalescence de l'enfant, vers le 25 août, eut lieu dans cette même maison l'apparition d'un *agenère*. Vers dix heures et demie du soir madame Mally, tenant la petite par la main, descendait un escalier de service

quand elle aperçut un individu qui montait. L'escalier était parfaitement éclairé par la lumière de la cuisine, de sorte que madame Mally put très bien distinguer l'individu, qui avait toutes les apparences d'une personne vigoureusement constituée. Arrivés tous les deux en même temps sur le palier, ils se rencontrent face à face; c'était un jeune homme d'une figure agréable, bien vêtu, la tête couverte d'une casquette, et tenant à la main un objet qu'elle ne put bien distinguer. Madame Mally, surprise de cette rencontre inattendue à cette heure et dans un escalier dérobé, le considère sans dire un mot et sans même lui demander ce qu'il veut. L'inconnu de son côté la considère un moment en silence, puis tourne les talons et descend l'escalier en frottant les barreaux de la rampe avec l'objet qu'il tenait à la main et qui faisait le même bruit que si c'eût été une baguette. A peine a-t-il disparu que madame Mally se précipite dans la chambre où je me trouvais en ce moment, et s'écrie qu'un voleur est dans la maison. Nous nous mettons à la recherche, aidés de mon chien; tous les coins sont explorés; on s'assure que la porte de la rue est fermée et que personne n'a pu s'introduire, et que d'ailleurs on n'aurait pu la refermer sans bruit; il était peu probable, du reste, qu'un malfaiteur fût venu dans un escalier éclairé et à une heure où il était exposé à rencontrer à chaque instant les gens de la maison; d'un autre côté, comment un étranger se serait-il trouvé dans cet escalier qui ne sert point au public; et, dans tous les cas, s'il s'était trompé, il aurait adressé la parole à madame Mally, tandis qu'il lui tourne le dos et s'en va tranquillement comme quelqu'un qui n'est pas pressé et qui n'est pas embarrassé de son chemin. Toutes ces circonstances ne purent nous laisser de doute sur la nature de cet individu.

« Cet esprit se manifeste souvent par des bruits tels que celui du tambour, des coups violents dans le fourneau, des coups de pieds dans les portes qui alors s'ouvrent toutes seules, ou un bruit semblable à celui de cailloux qui seraient lancés contre les vitres. Un jour que madame Mally était sur la porte de sa cuisine, elle vit celle d'un cabinet en face s'ouvrir et se fermer à plusieurs reprises par une main invisible; d'autres fois, étant occupée à souffler le feu, elle s'est senti tirer par sa robe, ou bien en montant l'escalier on la saisissait par le talon. A plusieurs reprises il lui a caché ses ciseaux ou d'autres objets de travail, puis quand elle les avait bien cherchés, ils lui étaient déposés sur ses genoux. Un dimanche, elle était occupée à introduire une gousse d'ail dans un gigot; tout à coup elle se la sent arracher des doigts; croyant l'avoir laissée tomber, elle la cherche inutilement; alors reprenant le gigot, elle trouve la gousse piquée dans un trou triangulaire dont la peau était rabattue, comme pour montrer qu'une main étrangère l'avait placée là avec intention.

« L'aînée des enfants de madame Mally, à l'âge de quatre ans, étant à la promenade avec sa mère, celle-ci s'aperçut que sa fille s'entretenait avec un être invisible qui paraissait lui demander des bonbons; la petite fermait la main et disait toujours :

— Ils sont à moi, achète-s'en si tu en veux.

La mère étonnée lui demanda à qui elle parlait.

— C'est, dit l'enfant, ce petit garçon qui veut que je lui donne mes bonbons.

— Quel est ce petit garçon? demanda la mère.

— Ce petit garçon qui est là, à côté de moi.

— Mais je ne vois personne.

— Ah! il est parti. Il était habillé de blanc et tout frisé.

« Une autre fois la petite malade dont j'ai parlé plus haut, s'amusait à faire des cocottes de papier. Maman! maman! dit-elle, fais donc finir ce petit qui veut prendre mon papier.

— Quoi donc? dit la mère.

— Oui, ce petit m'a pris mon papier; et l'enfant se mit à pleurer.

— Mais où est-il?

— Ah! le voilà qui s'en va par la croisée. C'était un petit garçon tout noir.

« Cette même petite fille sautait un jour sur la pointe des pieds à en perdre haleine, malgré la défense de sa mère, qui craignait qu'elle ne se fît mal. Tout à coup elle s'arrête en s'écriant: « Ah! le guide de maman! » On lui demande ce que cela signifie; elle dit qu'elle a vu un bras l'arrêter quand elle sautait et l'a forcée de rester tranquille. Elle ajoute qu'elle n'a point eu peur, et qu'elle a tout de suite pensé au guide de sa mère. Les faits de ce genre se renouvellent fréquemment, mais ils sont devenus familiers pour les enfants, qui n'en conçoivent aucune frayeur, car la pensée du guide de leur mère leur vient spontanément.

« L'intervention de ce guide s'est manifestée dans des circonstances plus sérieuses. Madame Mally avait loué une maison avec jardin dans la commune de Caudéran. Cette maison était isolée et entourée de vastes prairies; elle l'habitait seule avec ses trois enfants et une institutrice. La commune était alors infestée de bandits qui commettaient des déprédations dans les propriétés environnantes, et avaient naturellement jeté leur dévolu sur une maison qu'ils savaient habitée par deux femmes seules; aussi toutes les nuits venaient-ils marauder et essayer de forcer les portes et les contrevents. Pendant trois ans que madame Mally habita cette maison, elle fut dans des transes continuelles, mais chaque soir, elle se recommandait à Dieu, et son guide, après sa prière, se manifestait sous la forme d'une étincelle. Plu-

sieurs fois, quand, pendant la nuit, les voleurs faisaient leurs tentatives d'effraction, une clarté subite illuminait la chambre, et elle entendait une voix qui lui disait : « Ne crains rien ; ils n'entreront pas ; » et en effet ils n'ont jamais réussi à pénétrer. Néanmoins, par surcroît de précaution, elle s'était munie d'armes à feu. Une nuit qu'elle les entendit rôder, elle tira sur eux deux coups de pistolet qui atteignirent l'un d'eux, car elle l'entendit gémir, mais le lendemain il avait disparu. Ce fait a été rapporté en ces termes dans un journal de Bordeaux :

« On nous raconte un fait qui dénote un certain courage de la part d'une « jeune personne habitant la commune de Caudéran :

« Une dame qui occupe une maison isolée dans cette commune a chez « elle une jeune demoiselle qui est chargée de l'éducation de plusieurs « enfants.

« Cette dame avait été, l'une des précédentes nuits, victime d'une ten- « tative de vol. Le lendemain il fut convenu que l'on ferait bonne garde, et « qu'au besoin on veillerait pendant la nuit.

« Ce qui avait été convenu fut fait. Aussi, lorsque les voleurs se présentè- « rent pour achever leur œuvre de la veille, ils trouvèrent qui les reçut. « Seulement ils eurent la précaution de ne pas lier conversation avec les « habitants de la maison assiégée. La jeune demoiselle dont nous avons « parlé les ayant entendus, s'empressa d'ouvrir la porte et de tirer un coup « de pistolet qui dut atteindre l'un des voleurs, car on a, le lendemain, » trouvé du sang dans le jardin.

« Jusqu'ici on n'a pu découvrir les auteurs de cette seconde tenta- « tive. »

« Je ne parlerai que pour mémoire d'autres manifestations qui eurent lieu dans cette même maison de Caudéran, pendant le séjour de ces dames. Pendant la nuit on entendait souvent des bruits étranges, semblables à celui de boules roulées sur les planchers, ou du bois de la cuisine jeté par terre, et pourtant tout était le matin dans un ordre parfait.

« Veuillez, monsieur, si vous le jugez à propos, évoquer le guide de madame Mally et l'interroger sur les manifestations dont je viens de vous entretenir. Veuillez notamment lui demander si la somnambule qui a prétendu avoir donné ce guide a le pouvoir de le reprendre, et s'il se retirerait dans le cas où celle-ci viendrait à mourir. . . . . »

Le guide de madame Mally

(Société, 8 juillet 1859).

1. Évocation du guide de Mme Mally. — R. Je viens, cela m'est facile.

2. Sous quel nom voulez-vous que nous vous désignions ? — R. Comme vous voudrez; par celui sous lequel vous me connaissez déjà.

3. Quel motif vous a attaché à madame Mally et à ses enfants ? — R. D'anciennes relations d'abord, et une amitié, une sympathie que Dieu protége toujours.

4. On a dit que c'est la somnambule, madame Dupuy, qui vous a donné à madame Mally; est-ce vrai ? — R. C'est elle qui lui a dit que j'étais près d'elle.

5. Est-ce que vous dépendez de cette somnambule ? — R. Non.

6. Pourrait-elle vous retirer d'auprès de cette dame ? — R. Non.

7. Si cette somnambule venait à mourir, cela aurait-il sur vous une influence quelconque ? — R. Aucune.

8. Y a-t-il longtemps que votre corps est mort ? — R. Oui, plusieurs années.

9. Qu'étiez-vous de votre vivant ? — R. Enfant mort à huit ans.

10. Êtes-vous heureux ou malheureux, comme Esprit ? — Heureux; je n'ai aucun souci personnel, je ne souffre que pour les autres ; il est vrai que je souffre beaucoup pour eux.

11. Est-ce vous qui êtes apparu sur l'escalier à madame Mally sous la figure d'un jeune homme qu'elle a pris pour un voleur ? — R. Non; c'était un compagnon.

12. Et une autre fois sous la figure d'un cadavre ? cela pouvait l'impressionner fâcheusement; c'était un mauvais tour qui n'annonce pas de la bienveillance. — R. Loin de là dans beaucoup de cas; mais ici c'était pour donner à madame Mally des pensées plus courageuses; qu'est-ce qu'un cadavre a d'effrayant ?

13. Vous avez donc le pouvoir de vous rendre visible à volonté ? — Oui, mais je vous ai dit que ce n'était pas moi.

14. Est-ce que vous êtes également étranger aux autres manifestations matérielles qui se sont produites chez elle ? — R. Pardon ! cela oui ; c'est ce que je me suis imposé pour elle, comme travail matériel; mais j'accomplis pour elle un travail bien autrement utile et bien autrement sérieux.

15. Pouvez-vous vous rendre visible à tout le monde? — Oui.

16. Pourriez-vous vous rendre visible ici, à l'un de nous? — R. Oui; demandez à Dieu que cela puisse être; je le peux, mais je n'ose le faire.

17. Si vous ne voulez pas vous rendre visible, vous pourriez tout au moins nous faire une manifestation, nous apporter, par exemple, quelque chose sur la table? — R. Certainement, mais à quoi bon? Auprès d'elle je témoigne de ma présence par ce moyen, mais auprès de vous c'est inutile, puisque nous causons ensemble.

18. L'obstacle ne serait-il pas que vous manquez ici du médium nécessaire pour produire ces manifestations? — R. Non, cela est un faible obstacle. Ne voyez-vous pas souvent des apparitions subites à des personnes qui ne sont nullement médiums?

19. Tout le monde est donc apte à avoir des manifestations spontanées? — R. Puisque en étant homme, on est médium.

20. L'Esprit ne trouve-t-il pas, cependant, dans l'organisation de certaines personnes, une facilité plus grande à se communiquer? — R. Oui, mais je vous le dis, et vous devriez le savoir, les Esprits sont puissants par eux-mêmes, le médium n'est rien. N'avez-vous pas l'écriture directe, et faut-il pour cela un médium? Non; de la foi seulement et un ardent désir, et souvent encore cela se produit à l'insu des hommes, c'est-à-dire sans foi et sans désir.

21. Pensez-vous que les manifestations, telles que l'écriture directe, par exemple, deviendront plus communes qu'elles ne le sont aujourd'hui? — R. Certainement; comment entendez-vous donc la divulgation du Spiritisme?

22. Pouvez-vous nous expliquer ce que la petite fille de madame Mally recevait sur sa main et mangeait pendant sa maladie? — R. *Manne;* une substance formée par nous qui renferme le principe contenu dans la manne ordinaire et la douceur d'une sucrerie.

23. Cette substance est-elle formée de la même manière que les vêtements et autres objets que produisent les Esprits par leur volonté et l'action qu'ils ont sur la matière? — R. Oui, mais les éléments sont bien différents; les parties qui forment ma manne ne sont pas les mêmes que celles que je prendrais pour former du bois ou un vêtement.

24. (A saint Louis). L'élément pris par l'Esprit pour former sa manne est-il différent de celui qu'il eût pris pour former autre chose? Il nous a toujours été dit qu'il n'y a qu'un seul élément primitif universel dont les différents corps ne sont que des modifications. — R. Oui; c'est-à-dire que ce même élément primitif gît dans l'espace, ici sous une forme, et là sous une autre; c'est ce qu'il veut dire; il prend sa manne à une partie de cet élément qu'il croit différente, mais c'est bien toujours le même.

25. L'action magnétique par laquelle on donne à une substance, à de l'eau par exemple, des propriétés spéciales, a-t-elle du rapport avec celle de l'Esprit qui crée une substance? — R. Le magnétiseur ne déploie absolument que la volonté; c'est un Esprit qui l'aide, qui se charge de préparer et de rassembler le remède.

26. (Au Guide). Nous avons rapporté dans le temps des faits curieux de manifestations de la part d'un Esprit que nous avons désigné sous le nom du Follet de Bayonne; connaissez-vous cet Esprit? — R. Pas particulièrement; mais j'ai suivi ce que vous avez fait avec lui, et c'est même seulement ainsi que je l'ai connu d'abord.

27. Est-ce un Esprit d'un ordre inférieur? — R. Inférieur veut-il dire méchant? Non. Veut-il dire simplement: pas entièrement bon, peu avancé? Oui.

28. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir, et des explications que vous nous avez données. — R. A votre service.

Remarque. Cette communication nous offre un complément à ce que nous avons dit dans nos deux articles précédents sur la formation de certains corps par les Esprits. La substance donnée à l'enfant pendant sa maladie était évidemment une substance préparée par eux et qui a eu pour effet de lui rendre la santé. Où en ont-ils puisé les principes? Dans l'élément universel transformé pour l'usage proposé. Le phénomène si étrange des propriétés transmises par l'action magnétique, problème jusqu'à présent inexpliqué, et sur lequel se sont tant égayés les incrédules, se trouve maintement résolu. Nous savons en effet que ce ne sont pas seulement les Esprits des morts qui agissent, mais que celui des vivants a aussi sa part d'action dans le monde invisible: l'homme à la tabatière nous en a fourni la preuve. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que la volonté d'une personne agissant pour le bien puisse opérer une transformation de la matière primitive, et lui donner des propriétés déterminées? Il y a là, à notre avis, la clef de bien des effets prétendus surnaturels, et dont nous aurons occasion de parler. C'est ainsi que par l'observation nous arrivons à nous rendre compte des choses en faisant la part de la réalité et du merveilleux. Mais qui dit que cette théorie soit vraie? Soit; elle a du moins le mérite d'être rationnelle et parfaitement d'accord avec les faits observés; si quelque cerveau humain en trouve une qu'il juge plus logique que celle donnée par les Esprits, on les comparera; on nous saura peut-être un jour gré d'avoir mis sur la voie de l'étude raisonnée du Spiritisme.

« Je voudrais bien, nous disait un jour une personne, avoir ainsi un Esprit servant à mes ordres, à charge même de supporter quelques petites espiégleries de sa part. » C'est une satisfaction dont on jouit souvent sans s'en douter, car tous les Esprits qui nous assistent ne se manifestent pas d'une manière ostensible; mais ils n'en sont pas moins à nos côtés, et leur influence, pour être occulte, n'en est pas moins réelle.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Voltaire et Frédéric.

Dialogue obtenu par l'entremise de deux médiums servant d'interprètes à chacun de ces deux Esprits, dans la séance de la Société du 18 mars 1859.

Questions préalables adressées à Voltaire.

1. Dans quelle situation êtes-vous comme Esprit? — R. Errant, mais repentant.

2. Quelles sont vos occupations comme Esprit? — R. Je déchire le voile de l'erreur que, de mon vivant, je croyais la lumière de la vérité.

3. Que pensez-vous de vos écrits en général? — R. Mon Esprit était dominé par l'orgueil; puis j'avais une mission d'élan à donner à un peuple dans l'enfance; mes œuvres en sont les conséquences.

4. Que direz-vous en particulier de votre *Jeanne-d'Arc?* — R. Celui-là était une diatribe; j'ai fait plus méchant que cela.

5. De votre vivant que pensiez-vous de votre avenir après la mort? — R. Mais je ne croyais qu'à la matière, vous le savez bien, et elle meurt.

6. Etiez-vous athée dans le véritable sens du mot? — R. J'étais orgueilleux; je niais la divinité par orgueil, ce dont j'ai souffert et ce dont je me repens.

7. Voudriez-vous vous entretenir avec Frédéric qui a bien aussi voulu répondre à notre appel. Cet entretien serait instructif pour nous. — R. Si Frédéric le veut, je suis prêt.

Voltaire. — Vous voyez, mon cher monarque, que je reconnais mes torts et que je suis loin de parler comme mes œuvres; autrefois nous donnions le spectacle de nos turpitudes; nous sommes obligés maintenant de donner celui de notre repentir et de notre désir de connaître la grande et pure vérité.

Frédéric. — Je vous croyais moins bon que vous ne l'êtes réellement.

Voltaire. — Une puissance que nous sommes obligés d'adorer, et de reconnaître toute souveraine, force notre âme à proclamer, pour ceux que nous avons peut-être abusés, une doctrine tout opposée à celle que nous avons professée.

Frédéric. — C'est vrai, mon cher Arouet, mais ne feignons plus, c'est inutile, tous les voiles sont tombés.

Voltaire. — Nous avons laissé tant de désastres derrière nous, qu'il nous faudra bien des larmes pour en obtenir le pardon et nous absoudre! nous ne saurions trop nous unir pour faire oublier et réparer les maux que nous avons causés.

Frédéric. — Avouons aussi que le siècle qui nous admirait fut bien pauvre de jugement, et qu'il faut peu de chose pour éblouir les hommes: rien qu'un peu d'audace.

Voltaire. — Pourquoi non? nous avons fait tant de fracas dans notre siècle!

Frédéric. — C'est ce fracas qui tombant tout à coup dans un complet silence, nous a rejetés dans la réflexion amère, presque dans le repentir. Je pleure ma vie, mais aussi que je m'ennuie de ne plus être Frédéric! et toi de ne plus être M. de Voltaire!

Voltaire. — Parlez donc pour vous, Majesté.

Frédéric. — Oui, je souffre; mais ne le répétez pas.

Voltaire. — Mais abdiquez donc! plus tard vous ferez comme moi.

Frédéric. — Je ne puis...

Voltaire. — Vous me demandiez d'être votre guide; je le serai encore; je tâcherai seulement de ne pas vous égarer à l'avenir. Si vous pouvez lire, cherchez ici ce qui peut vous être utile. Ce ne sont pas des altesses qui vous interrogent, mais des esprits qui cherchent et qui trouvent la vérité avec l'aide de Dieu.

Frédéric. — Prenez-moi donc par la main; tracez-moi une ligne de conduite si vous le pouvez... espérons-le... mais ce sera pour vous... Pour moi je suis fort troublé, et voilà un siècle que cela dure.

Voltaire. — Vous me laissez encore l'envie d'avoir l'orgueil de valoir mieux que vous; cela n'est pas généreux. Devenez bon et humble, pour que je sois humble moi-même.

Frédéric. — Oui, mais la trace que ma qualité de Majesté m'a laissée dans le cœur m'empêche toujours de m'humilier comme toi. Mon cœur est ferme comme un rocher, aride comme un désert, sec comme l'arène.

Voltaire. — Seriez-vous donc poëte? Je ne vous connaissais pas ce talent là, Sire.

Frédéric. — Tu feins, toi... Je ne demande à Dieu qu'une chose, l'oubli du passé... une incarnation d'épreuve et de travail.

Voltaire. — C'est mieux; je m'unis aussi à vous, mais je sens que j'aurai longtemps à attendre ma rémission et mon pardon.

Frédéric. — Bien, mon ami; prions donc ensemble une fois.

Voltaire. — Je le fais toujours depuis que Dieu a daigné lever pour moi le voile de la chair.

Frédéric. — Que penses-tu de ces hommes qui nous appellent ici?

Voltaire. — Eux peuvent nous juger et nous ne pouvons que nous humilier avec eux.

Frédéric. — Ils me gênent, moi... leurs pensées sont trop diverses.

D. (*à Frédéric*). — Que pensez-vous du spiritisme? — R. Vous êtes plus savants que nous; ne vivez-vous pas un siècle après nous? et quoique au ciel depuis ce temps, nous ne faisons à peine qu'y entrer.

D. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir à notre appel, ainsi que votre ami Voltaire.

Voltaire. — Nous viendrons quand vous voudrez.

Frédéric. — Ne m'évoquez pas souvent... Je ne suis pas sympathique.

D. Pourquoi n'êtes-vous pas sympathique? — R. Je méprise, et je me sens méprisable.

25 mars 1859.

1. Evocation de Voltaire. — R. Parlez.

2. Que pensez-vous de Frédéric, maintenant qu'il n'est plus là. — R. Il raisonne fort bien, mais il n'a pas voulu s'expliquer ; comme il vous l'a dit, il méprise, et ce mépris qu'il a pour tout le monde l'empêche de se livrer, crainte de n'être pas compris.

3. Eh bien ! auriez-vous la bonté d'y suppléer, et de nous dire ce qu'il entendait par ces mots : je méprise et je me sens méprisable? — R. Oui ; il se sent faible et corrompu comme nous tous, et il comprend peut-être plus que nous encore, ayant plus abusé que d'autres des dons de Dieu.

4. Comment le jugez-vous comme monarque? — R. Habile.

5. Le jugez-vous honnête homme ? — R. On ne peut demander cela ; ne connaissez-vous pas ses actions?

6. Ne pourriez-vous pas nous donner une idée plus précise que vous ne l'avez fait, de vos occupations comme Esprit? — R. Non ; à tout instant de ma vie je découvre comme un nouveau point de vue du bien ; je tâche de le pratiquer, ou plutôt d'apprendre à le pratiquer. Quand on a eu une existence comme la mienne, on a bien des préjugés à combattre, bien des pensées à repousser ou à changer complétement avant de revenir à la vérité.

7. Nous désirerions avoir de vous une dissertation sur un sujet à votre choix ; voudriez-vous nous en donner une ? — R. Sur le Christ, oui, si vous voulez.

8. Est-ce dans cette séance? — R. Plus tard ; attendez ; dans une autre.

8 avril 1859.

1. Evocation de Voltaire. — R. Je suis là.

2. Auriez-vous la bonté de nous donner aujourd'hui la dissertation que vous nous avez promise? — R. Ce que je vous ai promis, je puis le tenir ici ; seulement j'abrégerai.

Mes chers amis, lorsque j'étais parmi vos pères, j'avais des opinions, et pour les soutenir et les faire prévaloir chez mes contemporains, j'ai souvent simulé une conviction que je ne possédais pas en réalité. C'est ainsi que voulant flétrir les défauts, les vices dans lesquels tombait la religion, j'ai soutenu une thèse qu'aujourd'hui je suis condamné à réfuter.

J'ai attaqué bien des choses pures et saintes que ma main profane aurait dû respecter. Ainsi j'ai attaqué le Christ lui-même, ce modèle de vertus surhumaines, puis-je dire ; oui, pauvres hommes, nous rivaliserons peut-être un peu avec notre modèle, mais nous n'aurons jamais le dévouement et la sainteté qu'il a montrés ; toujours il sera au-dessus de nous, car il fut meilleur avant nous. Nous étions encore plongés dans le vice de la corruption que déjà il était assis à la droite de Dieu. Ici, devant vous, je rétracte tout ce que ma plume a tracé contre le Christ, car je l'aime, oui je l'aime. Je regrettais de ne l'avoir encore pu faire.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

NOTA. A partir d'aujourd'hui, nous publions, ainsi que nous l'avons annoncé, le Bulletin des travaux de la Société. Chaque numéro contiendra celui des séances qui ont eu lieu dans le mois précédent. Ces bulletins ne contiendront que le résumé succinct des travaux et des procès-verbaux de chaque séance; quant aux communications mêmes que l'on y obtient, ainsi que celles de source étrangère dont il est donné lecture, nous les avons toujours publiées intégralement toutes les fois qu'elles ont pu offrir un côté utile et instructif. Nous continuerons à le faire en rappelant, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, la date des séances où elles ont eu lieu. L'abondance des matières et les nécessités de la classification nous obligent souvent à intervertir l'ordre de certains documents; mais ceci ne tire à aucune conséquence, dès lors que tôt ou tard ils y trouvent leur place.

VENDREDI, 1er JUILLET 1859 (Séance particulière).

Affaires administratives. — Admission de M. S..., membre correspondant à Bordeaux.

Ajournement, jusqu'à plus ample information, de deux membres titulaires présentés les 10 et 17 juin.

Désignation de trois nouveaux commissaires-introducteurs pour les séances générales.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications. — M. Allan Kardec annonce qu'il a vu M. W... fils, de Boulogne-sur-Mer, dont il a été question dans la revue de décembre 1858, à propos d'un article sur le phénomène de bicorporéité, et qui lui a confirmé le fait de sa présence simultanée à Boulogne et à Londres.

Lettre de M. S..., correspondant de Bordeaux, contenant des détails circonstanciés sur des faits remarquables de manifestations et d'apparitions qui sont à sa connaissance personnelle, de la part d'un Esprit familier. (Lettre publiée ci-dessus, ainsi que l'évocation faite à ce sujet.)

M. le docteur Morhéry fait hommage à la Société de deux cantates dont il est l'auteur pour les paroles, intitulées, l'une l'*Italie*, l'autre la *Vénitienne*. Quoique ces deux productions soient complétement étrangères aux travaux de la Société, elle les accepte avec reconnaissance, et en remercie l'auteur.

M. Th... fait observer, à propos de la communication de Christophe Colomb, obtenue dans la dernière séance, que ses réponses relatives à sa mission et à celle des Esprits en général semblent consacrer la doctrine de la fatalité.

Plusieurs membres contestent cette conséquence des réponses de Christophe Colomb, attendu que la mission n'ôte pas la liberté de faire ou de ne pas faire. L'homme n'est point poussé fatalement à faire telle ou telle chose; il se peut que, comme homme, il agisse plus ou moins aveuglément; mais, comme Esprit, il a toujours la conscience de ce qu'il fait, et reste toujours

maître de ses actions. En supposant que le principe de la fatalité découlât des réponses de Colomb, ce ne serait pas une consécration d'un principe que les Esprits ont de tous temps combattu. Ce ne serait, dans tous les cas, qu'une opinion individuelle : or, la Société est loin d'accepter comme vérité irréfutable tout ce que disent les Esprits, parce qu'elle sait qu'ils peuvent se tromper. Un Esprit pourrait très bien dire que c'est le soleil qui tourne et non la terre, et ce ne serait pas plus vrai, parce que cela viendrait d'un Esprit. Nous prenons les réponses pour ce qu'elles valent ; notre but est d'étudier les individualités, quel que soit leur degré de supériorité ou d'infériorité, et nous y puisons la connaissance de l'état moral du monde invisible, n'accordant notre confiance aux doctrines des Esprits qu'autant qu'elles ne froissent ni la raison ni le bon sens, et que nous y trouvons véritablement la lumière. Lorsqu'une réponse est évidemment illogique ou erronée, nous en concluons que l'Esprit qui la donne est encore arriéré, voilà tout. Quant à celles de Colomb, elles n'impliquent en aucune façon la fatalité.

Etudes. — Questions sur les causes de la prolongation du trouble chez le docteur Glower, évoqué le 10 juin.

Questions sur les causes de la sensation physique douloureuse produite sur M. W... fils, de Boulogne, par les Esprits souffrants.

Questions sur la théorie de la formation des objets matériels dans le monde des Esprits, tels que vêtements, bijoux, etc. ; sur la transformation de la matière élémentaire par la volonté de l'Esprit. Explication du phénomène de l'écriture directe. (Voir notre précédent article, page, 197.)

Evocation d'un officier supérieur mort à Magenta (2e entretien) ; questions sur certaines sensations d'outre-tombe.

M. S... propose d'évoquer M. M..., disparu depuis un mois, afin de savoir de lui s'il est mort ou vivant. Saint Louis, interrogé à ce sujet, dit que cette évocation ne peut être faite ; que l'incertitude qui règne sur le sort de cet homme a un but d'épreuve, et qu'on saura plus tard, par des moyens ordinaires, ce qu'il est devenu.

VENDREDI, 8 JUILLET 1859 (Séance générale).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications. — Lecture de deux communications spontanées obtenues par M. R..., membre titulaire ; l'une de saint Louis, contenant des conseils à la Société sur le mode d'appréciation des réponses des Esprits, l'autre de Lamennais. (Elles seront publiées dans le prochain numéro.)

Lecture d'une notice sur le diacre Pâris et les convulsionnaires de Saint-Médard, préparée par le comité des travaux, pour servir de sujet d'étude.

M. Didier, membre titulaire, rend compte des curieuses expériences qu'il a faites sur l'écriture directe et des résultats remarquables qu'il a obtenus.

Etudes. — Evocation du guide ou Esprit familier de madame Mally, de Bordeaux, à propos de la notice transmise par M. S..., sur les faits de manifestation produits chez cette dame, et lus dans la dernière séance.

Evocation de M. K..., mort le 15 juin 1859 dans le département de la Sarthe. M. K..., homme de bien, très éclairé, étant versé dans les études

spirites, cette évocation, faite sur l'invitation de ses parents et de ses amis, a constaté l'influence de ces études sur l'état de dégagement de l'âme après la mort. Elle a, en outre, spontanément révélé le fait important des *visites spirites nocturnes* entre l'Esprit de personnes vivantes. De ce fait découlent des conséquences graves pour la solution de certains problèmes moraux et psychologiques.

VENDREDI, 15 JUILLET 1859 (Séance particulière).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Affaires administratives. — M. le président, sur la demande de plusieurs membres, et considérant que beaucoup de personnes sont absentes dans cette saison, propose que, conformément à l'usage établi dans toutes les sociétés, il soit pris quelque temps de vacances.

La Société décide qu'elle suspendra ses séances pendant le mois d'août, et qu'elle les reprendra le vendredi, 2 septembre.

M. Cr..., secrétaire adjoint, écrit pour demander son remplacement, motivé sur de nouvelles occupations qui ne lui permettent pas d'assister régulièrement au commencement des séances. Il sera ultérieurement pourvu à son remplacement.

Communications. — Lecture d'une lettre de M. Jobard de Bruxelles, président honoraire de la Société, qui rend compte de plusieurs faits relatifs au Spiritisme, et adresse à la Société une chanson intitulée le *Chant du Zouave*, qui lui a été inspirée par l'évocation du *Zouave de Magenta*, rapportée dans la Revue du mois de juillet; elle a été chantée sur un théâtre de Bruxelles. Le but de cette chanson, où se déploie la verve spirituelle de l'auteur, est de montrer que les idées spirites ont pour effet de détruire les appréhensions de la mort.

M. D... rend compte de nouveaux faits d'écriture directe, qu'il a obtenus au Louvre et à Saint-Germain-l'Auxerrois. (Voir l'article, page 205.)

Lecture d'une lettre écrite à M. le président à propos de l'orage de Solferino. L'auteur signale plusieurs autres faits analogues, et demande s'il n'y a pas quelque chose de providentiel dans cette coïncidence. Il a été répondu à cette question dans le second entretien avec l'officier supérieur mort à Magenta. Elle sera, du reste, l'objet d'un examen plus approfondi.

Lettre de madame L..., dans laquelle cette dame rend compte d'une mystification dont elle a été l'objet de la part d'un Esprit malveillant qui s'est dit être saint Vincent de Paul, et qui l'a trompée par un langage en apparence édifiant et des détails circonstanciés sur elle et sa famille, pour l'induire ensuite à des démarches compromettantes. La Société reconnaît, par cette lettre même, que cet Esprit avait révélé sa nature par certains faits auxquels il n'était pas possible de se méprendre.

Etudes. — Problèmes moraux et questions diverses : Sur le mérite des bonnes actions en vue de la vie future; — sur les missions spirites; — sur l'influence de la crainte ou du désir de la mort; — sur les médiums intuitifs.

Questions sur les visites spirites nocturnes entre personnes vivantes.

Evocation du diacre Pâris.

Evocation du faux saint Vincent de Paul, Esprit mystificateur de madame L....

Vendredi 22 juillet 1859. (*Séance générale.*)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications. Lecture d'une communication particulière de M. R..., membre titulaire, sur la théorie de la folie, des rêves, des hallucinations et du somnambulisme, par l'Esprit de François Arago et de Saint-Vincent-de-Paul. Cette théorie est un développement raisonné et savant des principes déjà émis sur ces matières. (Elle sera publiée dans le prochain numéro.)

M. R... rend compte d'un fait récent d'apparition. Il était lié avec M. Furne. Le semedi 16 juillet, jour de l'enterrement de ce dernier, pendant la soirée, M. Furne s'est présenté à la femme de M. R..., sous l'apparence qu'il avait de son vivant, et cherchait à s'en rapprocher, tandis qu'un autre Esprit, mais dont elle ne put distinguer la figure, le tenait à bras le corps, et cherchait à l'éloigner. Émue de cette apparition, elle se couvrit les yeux, mais elle continua à le voir comme auparavant. Le lendemain, cette dame, qui est médium écrivain ainsi que son mari, se mit à tracer convulsivement des caractères irréguliers qui semblaient former le nom de *Furne*. Un autre Esprit interrogé sur ce fait répondit, qu'en effet, M. Furne voulait se communiquer à eux, mais que dans l'état de trouble où il se trouve encore, il se reconnaît à peine; il ajoute qu'il faut attendre une huitaine de jours avant de l'évoquer, et qu'alors il pourra se manifester librement.

M. le docteur V... rend compte d'un fait de prévision spirite accompli en sa présence, et d'autant plus remarquable que la précision des dates est fort rare de la part des Esprits. Il y a six semaines environ, une dame de sa connaissance, très bon médium écrivain, reçoit une communication de l'Esprit de son père; tout à coup et sans provocation, ce dernier se met à parler spontanément de la guerre d'Italie. A ce propos on lui demanda si elle finira bientôt. Il répondit : le 11 *juillet la paix sera signée.* Sans attacher autrement d'importance à cette prévision, M. V... renferme cette réponse sous un pli cacheté qu'il remet à une tierce personne, avec recommandation de ne l'ouvrir qu'après le 11 juillet. On sait que l'événement s'est accompli comme il avait été annoncé.

Il est remarquable que lorsque les Esprits parlent des choses à venir, ils le font spontanément, parce que, sans doute, ils jugent utile de le faire, mais ce n'est jamais lorsqu'ils y sont provoqués par un motif de curiosité.

Études. Problèmes moraux et questions diverses. Questions complémentaires sur le mérite des bonnes actions; — sur les visites spirites; — sur l'écriture directe.

Questions sur l'intervention des Esprits dans les phénomènes de la nature, tels que les orages, et sur les attributions de certains Esprits.

Questions complémentaires sur le diacre Pâris et les convulsionnaires de Saint-Médard. — Évocation du général Hoche.

A M. L., de Limoges.

Nous prions la personne qui a pris la peine de nous écrire de Limoges, pour nous indiquer des documents intéressants concernant le spiritisme, de vouloir bien nous mettre à même d'entrer en communication directe avec elle, afin que nous puissions lui répondre au sujet des propositions qu'elle nous a fait l'honneur de nous adresser. Le défaut d'espace nous empêche de citer quelques-uns des passages de sa lettre.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. Carion, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Des procédés pour écarter les mauvais Esprits.

L'immixtion des Esprits trompeurs dans les communications écrites est une des plus grandes difficultés du Spiritisme ; on sait par expérience qu'ils ne se font aucun scrupule de prendre des noms supposés, et même des noms respectables ; y a-t-il des moyens de les écarter ? là est la question. Certaines personnes emploient à cet effet ce qu'on pourrait appeler des *procédés*, c'est-à-dire, soit des formules particulières d'évocation, soit des sortes d'exorcismes, comme de leur faire jurer au nom de Dieu qu'ils disent la vérité, de leur faire écrire certaines choses, etc. Nous connaissons quelqu'un qui, à chaque phrase, sommait l'Esprit de signer son nom ; s'il était le vrai, il écrivait le nom sans peine ; s'il était le faux, il s'arrêtait court au beau milieu sans pouvoir l'achever ; nous avons vu cette personne avoir les communications les plus ridicules de la part d'Esprits qui signaient un nom d'emprunt avec un aplomb parfait. D'autres personnes pensent qu'un moyen efficace c'est de faire confesser Jésus en chair, ou autres vérités de la religion. Eh bien ! nous déclarons que, si quelques Esprits, un peu plus scrupuleux, sont arrêtés par l'idée d'un parjure ou d'une profanation, il en est qui jurent tout ce qu'on veut, qui signent tous les noms, qui se rient de tout, et bravent la présence des signes les plus vénérés, d'où nous concluons que, parmi ce qu'on peut appeler des *procédés*, il n'est aucune formule, aucun expédient matériel qui puisse servir de préservatif efficace.

En ce cas, dira-t-on, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de cesser d'écrire. Ce moyen ne serait pas meilleur ; loin de là, il serait pire dans beaucoup de cas. Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, l'action des Esprits sur nous est incessante, et elle n'en est pas moins réelle, parce qu'elle est occulte. Si elle doit être mauvaise, elle sera plus pernicieuse encore par cela même que l'ennemi sera caché ; par les communications écrites, il se révèle, se démasque, on sait à qui l'on a affaire, et on peut le combattre. — Mais s'il n'y a aucun moyen de l'évincer, que faire alors? — Nous n'avons pas dit qu'il n'y eût aucun moyen, mais seulement que la

plupart de ceux que l'on emploie sont impuissants ; c'est la thèse que nous nous proposons de développer.

Il ne faut pas perdre de vue que les Esprits constituent tout un monde, toute une population qui remplit l'espace, qui circule à nos côtés, qui se mêle à tout ce que nous faisons. Si le voile qui nous les dérobe venait à se lever, nous les verrions, autour de nous, aller, venir, nous suivre ou nous éviter selon le degré de leur sympathie; les uns indifférents, véritables flâneurs du monde occulte, les autres très occupés, soit d'eux-mêmes, soit des hommes auxquels ils s'attachent, dans un but plus ou moins louable, selon les qualités qui les distinguent. Nous verrions en un mot la doublure du genre humain avec ses bonnes et ses mauvaises qualités, ses vertus e ses vices. Cet entourage, auquel nous ne pouvons échapper, car il n'est pas d'endroit si caché qu'il soit inaccessible aux Esprits, exerce sur nous et à notre insu une influence permanente ; les uns nous poussent au bien, les autres au mal, et nos déterminations sont bien souvent le résultat de leurs suggestions; heureux quand on a assez de jugement pour discerner la bonne ou la mauvaise voie dans laquelle ils cherchent à nous entraîner. Puisque les Esprits ne sont autre chose que les hommes mêmes dépouillés de leur grossière enveloppe, que les âmes qui survivent au corps, il en résulte qu'il y a des Esprits depuis qu'il y a des êtres humains dans l'univers; c'est une des puissances de la nature, et ils n'ont pas attendu qu'il y eût des médiums écrivains pour agir, et la preuve en est, c'est que, de tous temps, les hommes ont commis des inconséquences; voilà pourquoi nous disons que leur influence est indépendante de la faculté d'écrire; cette faculté est un moyen de connaître cette influence, de savoir quels sont ceux qui rôdent autour de nous, qui s'attachent à nous. Croire qu'on peut s'y soustraire en s'abstenant d'écrire, c'est faire comme les enfants qui croient échapper à un danger en se bouchant les yeux. L'écriture, en nous révélant ceux que nous avons pour acolytes, pour amis ou pour ennemis, nous donne par cela même une arme pour combattre ces derniers, et nous devons en remercier Dieu; à défaut de la vue pour reconnaître les Esprits, nous avons les communications écrites ; par là, ils révèlent ce qu'ils sont ; *c'est pour nous un sens* qui nous permet de les juger ; le repousser, c'est se complaire à rester aveugle, et vouloir demeurer exposé à la tromperie sans contrôle.

L'immixtion des mauvais Esprits dans les communications écrites n'est donc pas un danger du Spiritisme, puisque, s'il y danger, le danger existe sans cela, et qu'il est permanent ; voilà ce dont on ne saurait trop se persuader : c'est simplement une difficulté, mais dont il est aisé de triompher si l'on s'y prend convenablement.

On peut d'abord poser en principe que les mauvais Esprits ne vont que là où quelque chose les attire; donc, quand ils se mêlent aux communications, c'est qu'ils trouvent des sympathies dans le milieu où ils se présentent, ou tout au moins des côtés faibles dont ils espèrent profiter; en tout état de cause, c'est qu'ils ne trouvent pas une force morale suffisante pour les repousser. Parmi les causes qui les attirent, il faut placer en première ligne les imperfections morales de toute nature, parce que le mal sympathise toujours avec le mal; en second lieu, la trop grande confiance avec laquelle on accueille leurs paroles. Lorsqu'une communication accuse une mauvaise origine, il serait illogique d'en inférer une parité nécessaire entre l'Esprit et les évocateurs; on voit souvent les personnes les plus honorables exposées aux fourberies des Esprits trompeurs, comme on voit dans le monde des honnêtes gens trompés par des fripons; mais lorsqu'on se tient sur ses gardes, les fripons n'ont que faire; c'est ce qui arrive aussi avec les Esprits. Lorsqu'une personne honnête est trompée par eux, cela peut tenir à deux causes : la première est une confiance trop absolue qui la dissuade de tout examen; la seconde, que les meilleures qualités n'excluent pas certains côtés faibles qui donnent prise aux mauvais Esprits, ardents à saisir les moindres défauts de cuirasse. Nous ne parlons pas de l'orgueil et de l'ambition, qui sont plus que des travers, mais d'une certaine faiblesse de caractère, et surtout des préjugés que ces Esprits savent habilement exploiter en les flattant, et, à cet égard, ils prennent tous les masques pour inspirer plus de confiance.

Les communications franchement grossières sont les moins dangereuses, parce qu'elles ne peuvent tromper personne; celles qui le sont le plus sont celles qui n'ont qu'un faux semblant de sagesse ou de gravité, en un mot, celles des Esprits hypocrites et des faux savants; les uns peuvent se tromper de bonne foi, par ignorance ou par fatuité, les autres n'agissent que par astuce. Voyons donc le moyen de s'en débarrasser.

La première chose est d'abord de ne pas les attirer, et d'éviter tout ce qui peut leur donner accès.

Les dispositions morales sont, comme nous l'avons vu, une cause prépondérante; mais, abstraction faite de cette cause, le mode employé n'est pas sans influence. Il y a des personnes qui ont pour principe de ne jamais faire d'évocations et d'attendre la première communication spontanée qui se présente sous le crayon du médium; or, si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit sur la foule très-mélangée des Esprits qui nous entourent, on concevra sans peine que c'est se mettre à la discrétion du premier venu, bon ou mauvais; et comme dans cette foule il y en a plus de mauvais que de bons, il y a plus de chance d'en avoir de mauvais, absolument

comme si vous ouvrez votre porte à tous les passants de la rue; tandis que par l'évocation vous faites votre choix, et en vous entourant de bons Esprits, vous imposez silence aux mauvais, qui pourront bien, malgré cela, chercher quelquefois à se faufiler, — les bons même le permettront pour exercer votre sagacité à les reconnaître, — mais ils seront sans influence. Les communications spontanées ont une grande utilité quand on est certain de la qualité de son entourage, alors on a souvent à se féliciter de l'initiative laissée aux Esprits; l'inconvénient n'est que dans le système absolu qui consiste à s'abstenir de l'appel direct et des questions.

Parmi les causes qui influent puissamment sur la qualité des Esprits qui fréquentent les cercles spirites, il ne faut pas omettre la nature des choses dont on s'occupe. Ceux qui se proposent un but sérieux et utile attirent par cela même les Esprits sérieux; ceux qui n'ont en vue que de satisfaire une vaine curiosité ou leurs intérêts personnels, s'exposent tout au moins à des mystifications, s'ils n'ont pas pis. En résumé, on peut tirer des communications spirites les enseignements les plus sublimes, les plus utiles, lorsqu'on sait les diriger; toute la question est de ne pas se laisser prendre aux ruses des Esprits moqueurs ou malveillants; or, pour cela, l'essentiel est de savoir à qui l'on a affaire. Écoutons d'abord à ce sujet les conseils que l'Esprit de saint Louis donnait à la Société parisienne des études Spirites par l'entremise de M. R... un de ses bons médiums. Ceci est une communication spontanée qu'il reçut un jour chez lui, avec mission de la lui transmettre.

« Quelle que soit la confiance légitime que vous inspirent les Esprits qui président à vos travaux, il est une recommandation que nous ne saurions trop répéter, et que vous devriez toujours avoir présente à la pensée quand vous vous livrez à vos études : c'est de peser et mûrir, c'est de soumettre au contrôle de la raison la plus sévère toutes les communications que vous recevez; de ne pas négliger, dès qu'une réponse vous paraît douteuse ou obscure, de demander les éclaircissements nécessaires pour vous fixer.

« Vous savez que la révélation a existé dès les temps les plus reculés, mais elle a toujours été appropriée au degré d'avancement de ceux qui la recevaient. Aujourd'hui, il n'est plus question de vous parler par figures et par paraboles : vous devez recevoir nos enseignements d'une manière claire, précise, et sans ambiguïté. Mais il serait trop commode de n'avoir qu'à questionner pour être éclairés; ce serait d'ailleurs sortir des lois progressives qui président à l'avancement universel. Ne soyez donc pas étonnés si, pour vous laisser le mérite du choix et du travail, et aussi pour vous punir des infractions que vous pouvez commettre contre nos conseils,

il est quelquefois permis à certains Esprits, ignorants plus que malintentionnés, de répondre dans quelques cas à vos questions. Ceci, au lieu d'être pour vous une cause de découragement, doit être un puissant excitant à rechercher le vrai avec ardeur. Soyez donc bien convaincus qu'en suivant cette route vous ne pouvez manquer d'arriver à des résultats heureux. Soyez unis de cœur et d'intention; travaillez *tous*; cherchez, cherchez toujours, et vous trouverez. » LOUIS.

Le langage des Esprits sérieux et bons a un cachet auquel il est impossible de se méprendre pour peu qu'on ait du tact, du jugement et l'habitude de l'observation. Les mauvais Esprits, de quelque voile hypocrite qu'ils couvrent leurs turpitudes, ne peuvent jamais soutenir leur rôle indéfiniment; ils montrent toujours le bout de l'oreille par quelque coin, autrement, si leur langage était sans tache, ils seraient de bons Esprits. Le langage des Esprits est donc le véritable critérium par lequel nous pouvons les juger; le langage étant l'expression de la pensée, a toujours un reflet des qualités bonnes ou mauvaises de l'individu. N'est-ce pas aussi par le langage que nous jugeons les hommes que nous ne connaissons pas? Si vous recevez vingt lettres de vingt personnes que vous n'avez jamais vues, est-ce qu'en les lisant vous ne serez pas impressionné diversement? Est-ce que, par les qualités du style, par le choix des expressions, par la nature des pensées, par certains détails de forme même, vous ne reconnaîtrez pas, dans celui qui vous écrit, un homme bien élevé d'un rustre, un savant d'un ignorant, un orgueilleux d'un homme modeste? Il en est absolument de même des Esprits. Supposez que ce soient des hommes qui vous écrivent, et jugez-les de la même manière; jugez-les sévèrement, les bons Esprits ne s'offensent nullement de cette investigation scrupuleuse, puisque ce sont eux-mêmes qui nous la recommandent comme moyen de contrôle. Nous savons que nous pouvons être trompés, donc notre premier sentiment doit être celui de la défiance; les mauvais Esprits qui cherchent à nous induire en erreur peuvent seuls redouter l'examen, car ceux-là, loin de le provoquer, veulent être crus sur parole.

De ce principe découle tout naturellement et tout logiquement le moyen le plus efficace d'écarter les mauvais Esprits, et de se prémunir contre leurs fourberies. L'homme qui n'est pas écouté cesse de parler; celui qui voit constamment ses ruses découvertes va les porter ailleurs; le fripon qui sait qu'on est sur le qui-vive ne fait pas de tentatives inutiles. De même les Esprits trompeurs quittent la partie là où ils voient qu'ils n'ont rien à faire, et où ils ne trouvent que des gens sur leurs gardes qui rejettent tout ce qui leur paraît suspect.

Il nous reste, pour terminer, à passer en revue les principaux caractères qui décèlent l'origine des communications spirites.

1. Les Esprits supérieurs ont, comme nous l'avons dit en maintes circonstances, un langage toujours digne, noble, élevé, sans mélange d'aucune trivialité ; ils disent tout avec simplicité et modestie, ne se vantent jamais, ne font jamais parade de leur savoir ni de leur position parmi les autres. Celui des Esprits inférieurs ou vulgaires a toujours quelque reflet des passions humaines ; toute expression qui sent la bassesse, la suffisance, l'arrogance, la forfanterie, l'acrimonie, est un indice caractéristique d'infériorité, ou de supercherie si l'Esprit se présente sous un nom respectable et vénéré.

2. Les bons Esprits ne disent que ce qu'ils savent; ils se taisent ou confessent leur ignorance sur ce qu'ils ne savent pas. Les mauvais parlent de tout avec assurance, sans se soucier de la vérité. Toute hérésie scientifique notoire, tout principe qui choque la raison et le bon sens, montre la fraude si l'Esprit se donne pour un Esprit éclairé.

3. Le langage des Esprits élevés est toujours identique, sinon pour la forme, du moins pour le fond. Les pensées sont les mêmes, quels que soient le temps et le lieu ; elles peuvent être plus ou moins développées selon les circonstances, les besoins et les facilités de communiquer, mais elles ne seront pas contradictoires. Si deux communications portant le même nom sont en opposition l'une avec l'autre, l'une des deux est évidemment apocryphe, et la véritable sera celle où RIEN ne dément le caractère connu du personnage. Une communication porte-t-elle de tout point le caractère de la sublimité et de l'élévation, sans aucune tache, c'est qu'elle émane d'un Esprit élevé, quel que soit son nom ; renferme-t-elle un mélange de bon et de mauvais, c'est d'un Esprit ordinaire, s'il se donne pour ce qu'il est ; d'un fourbe, s'il se pare d'un nom qu'il ne sait pas justifier.

4. Les bons Esprits ne commandent jamais ; ils ne s'imposent pas : ils conseillent, et si on ne les écoute pas, ils se retirent. Les mauvais sont impérieux : ils donnent des ordres, et veulent être obéis. Tout Esprit qui s'impose trahit son origine.

5. Les bons Esprits ne flattent point ; ils approuvent quand on fait bien, mais toujours avec réserve ; les mauvais donnent des éloges exagérés, stimulent l'orgueil et la vanité tout en prêchant l'humilité, et cherchent à *exalter l'importance personnelle* de ceux qu'ils veulent capter.

6. Les Esprits supérieurs sont au-dessus des puérilités de la forme *en toutes choses ;* pour eux la pensée est tout, la forme n'est rien. Les Esprits vulgaires seuls peuvent attacher de l'importance à certains détails incompatibles avec des idées véritablement élevées. *Toute prescription méticuleuse* est

un signe certain d'infériorité et de supercherie de la part d'un Esprit qu prend un nom imposant.

7. Il faut se défier des noms bizarres et ridicules que prennent certains Esprits qui veulent imposer à la crédulité ; il serait souverainement absurde de prendre ces noms au sérieux.

8. Il faut également se défier de ceux qui se présentent trop facilement sous des noms extrêmement vénérés, et n'accepter leurs paroles qu'avec la plus grande réserve ; c'est là surtout qu'un contrôle sévère est indispensable, car c'est souvent un masque qu'ils prennent pour faire croire à de prétendues relations intimes avec des Esprits hors ligne. Par ce moyen ils flattent la vanité, et en profitent pour induire souvent à des démarche regrettables ou ridicules.

9. Les bons Esprits sont très scrupuleux sur les démarches qu'ils peuvent conseiller ; elles n'ont jamais, dans tous les cas, qu'un but sérieux et éminemment utile. On doit donc regarder comme suspectes toutes celles qui n'auraient pas ce caractère, et mûrement réfléchir avant de les entreprendre.

10. Les bons Esprits ne prescrivent que le bien. Toute maxime, tout conseil qui n'est pas *strictement conforme à la pure charité évangélique* ne peut être l'œuvre de bons Esprits ; il en est de même de toute insinuation malveillante tendant à exciter ou à entretenir des sentiments de haine, de jalousie ou d'égoïsme.

11. Les bons Esprits ne conseillent jamais que des choses parfaitement rationnelles ; toute recommandation qui s'écarterait de la *droite ligne du bon sens ou des lois immuables de la nature* accuse un Esprit borné et encore sous l'influence des préjugés terrestres, et par conséquent peu digne de confiance.

12. Les Esprits mauvais, ou simplement imparfaits, se trahissent encore par des signes matériels auxquels on ne saurait se méprendre. Leur action sur le médium est quelquefois violente, et provoque dans son écriture des mouvements brusques et saccadés, une agitation fébrile et convulsive qui tranche avec le calme et la douceur des bons Esprits.

13. Un autre signe de leur présence, est l'obsession. Les bons Esprits n'obsèdent jamais ; les mauvais s'imposent à tous les instants ; c'est pourquoi tout médium doit se défier du besoin irrésistible d'écrire qui s'empare de lui dans les moments les plus inopportuns. Ce n'est jamais le fait d'un bon Esprit, et il ne doit pas y céder.

14. Parmi les Esprits imparfaits qui se mêlent aux communications, il en est qui se glissent pour ainsi dire furtivement, comme pour faire une espiéglerie, mais qui se retirent aussi facilement qu'ils sont venus, et cela à la

première sommation; d'autres, au contraire, sont tenaces, s'acharnent après un individu, et ne cèdent qu'à la contrainte et à la persistance; ils s'emparent de lui, le subjuguent, le fascinent au point de lui faire prendre les plus grossières absurdités pour des choses admirables, heureux quand des personnes de sang froid parviennent à lui dessiller les yeux, ce qui n'est pas toujours facile, car ces Esprits ont l'art d'inspirer de la défiance et de l'éloignement pour quiconque peut les démasquer; d'où il suit que l'on doit tenir pour suspect d'infériorité ou de mauvaise intention tout Esprit qui prescrit l'isolement, et l'éloignement de quiconque peut donner de bons conseils. L'amour-propre vient à leur aide, car il en coûte souvent d'avouer qu'on a été dupe d'une mystification, et de reconnaître un fourbe en celui sous le patronage duquel on se faisait gloire de se placer. Cette action de l'Esprit est indépendante de la faculté d'écrire; à défaut de l'écriture, l'Esprit malveillant a cent moyens d'agir et de circonvenir; l'écriture est pour lui un moyen de persuasion, mais ce n'est pas une cause; pour le médium, c'est un moyen de s'éclairer.

En passant toutes les communications spirites au contrôle des considérations précédentes, on en reconnaîtra facilement l'origine, et l'on pourra déjouer la malice des Esprits trompeurs qui ne s'adressent qu'à ceux qui se laissent bénévolement tromper; s'ils voient qu'on se met à genoux devant leurs paroles, ils en profitent, comme feraient de simples mortels; c'est donc à nous de leur prouver qu'ils perdent leur temps. Ajoutons que, pour cela, la prière est d'un puissant secours; par elle on appelle à soi l'assistance de Dieu et des bons Esprits, on augmente sa propre force; mais on connaît le précepte : Aide-toi, le ciel t'aidera; Dieu veut bien nous assister, mais à la condition que nous fassions de notre côté ce qui est nécessaire.

Au précepte ajoutons un exemple. Un monsieur, que je ne connaissais pas, vint un jour me voir, et me dit qu'il était médium; qu'il recevait des communications d'un Esprit *très élevé* qui l'avait chargé de venir auprès de moi me faire une révélation au sujet d'une trame qui, selon lui, s'ourdissait contre moi, de la part d'ennemis secrets qu'il désigna. « Voulez-vous, ajouta-t-il, que j'écrive en votre présence? Volontiers, répondis-je; mais je dois vous dire, tout d'abord, que ces ennemis sont moins à craindre que vous ne croyez. Je sais que j'en ai; qui est-ce qui n'en a pas? et les plus archarnés sont souvent ceux à qui on a fait le plus de bien. J'ai pour moi la conscience de n'avoir fait volontairement de mal à personne; ceux qui m'en feront ne pourront pas en dire autant, et Dieu sera juge entre nous. Voyons toutefois l'avis que votre Esprit veut bien me donner. » Là-dessus ce monsieur écrivit ce qui suit :

« J'ai ordonné à C... (le nom du monsieur) qui est le flambeau de la
« lumière des bons Esprits, et qui a reçu d'eux la mission de la répandre
« parmi ses frères, de se rendre chez Allan Kardec qui devra croire aveuglé-
« ment ce que je lui dirai, parce que je suis au nombre des élus préposés par
« Dieu pour veiller au salut des hommes, et que je viens lui annoncer la
« vérité...... »

En voilà assez, lui dis-je, ne prenez pas la peine de poursuivre. Cet exorde suffit pour me montrer à quel Esprit vous avez affaire ; je n'ajouterai qu'un mot, c'est que pour un Esprit qui veut faire le rusé, il est bien maladroit.

Ce monsieur parut assez scandalisé du peu de cas que je faisais de son Esprit, qu'il avait la bonté de prendre pour quelque archange, ou tout ou moins pour quelque saint du premier ordre, venu tout exprès pour lui. « Mais, lui dis-je, cet Esprit montre le bout de l'oreille par chacun des mots qu'il vient d'écrire, et il faut convenir qu'il sait bien peu cacher son jeu. D'abord il vous ordonne : donc il veut vous tenir sous sa dépendance, ce qui est le propre des Esprits obsesseurs : il vous appelle *le flambeau de la lumière des bons Esprits*, langage passablement emphatique et amphigourique, bien loin de la simplicité qui caractérise celui des bons Esprits, et par là il flatte votre orgueil, exalte votre importance, ce qui seul suffirait pour le rendre suspect. Il se place sans façon au nombre des élus préposés par Dieu : jactance indigne d'un Esprit véritablement supérieur. Enfin il me dit que je dois le croire *aveuglément ;* ceci couronne l'œuvre. C'est bien là le style de ces Esprits menteurs qui veulent qu'on les croie sur parole, parce qu'ils savent qu'ils ont tout à perdre à un examen sérieux. Avec un peu plus de perspicacité, il aurait dû savoir que je ne me paie pas de belles paroles, et qu'il s'adressait mal en me prescrivant une confiance aveugle. D'où je conclus que vous êtes le jouet d'un Esprit qui vous mystifie et abuse de votre bonne foi. Je vous engage à y faire sérieusement attention, parce que, si vous n'y prenez garde, il pourra vous jouer quelque tour de sa façon. »

Je ne sais si ce monsieur a profité de l'avertissement, car je ne l'ai jamais revu, non plus que son Esprit. Je n'en finirais pas si je racontais toutes les communications de ce genre qu'on est venu me soumettre, quelquefois très sérieusément, comme émanant des plus grands saints, de la vierge Marie, et même du Christ, et il était vraiment curieux de voir les turpitudes qui se débitaient sous ces noms vénérés ; il faut être aveugle pour se méprendre sur leur origine, alors que souvent un seul mot équivoque, une seule pensée contradictoire, suffisent pour faire découvrir la supercherie à quiconque se donne la peine de réfléchir. Comme exemples remarquables

à l'appui, nous engageons nos lecteurs à vouloir bien se reporter aux articles publiés dans les n°s de la *Revue spirite* des mois de juillet et d'octobre 1858.

Confession de Voltaire.

Un de nos correspondants de Boulogne, à propos de l'entretien de Voltaire et de Frédéric, que nous avons publié dans le dernier numéro de la Revue, nous adresse la communication suivante; nous l'insérons d'autant plus volontiers qu'elle présente un côté éminemment instructif au point de vue spirite. Notre correspondant la fait précéder de quelques réflexions que nos lecteurs nous sauront gré de ne pas omettre.

« Si jamais un homme, plus qu'un autre, en est à subir les châtiments éternels, cet homme est bien Voltaire. Le courroux, la vengeance de Dieu le poursuivront à tout jamais. Voilà ce que nous disent les théologiens de la vieille école.

« Maintenant que disent les maîtres de la théologie moderne? Il se peut, disent-ils, que vous méconnaissiez l'homme, non moins que le Dieu dont vous parlez; gardez pour vous vos basses passions de haine et de vengeance et n'en souillez pas votre Dieu. Si Dieu s'inquiète de ce pauvre pécheur, s'il touche à l'insecte, ce sera pour lui enlever son dard, pour ramener à lui une tête exaltée, un cœur égaré. Disons de plus que Dieu, qui sait lire dans les cœurs autrement que vous, trouve du bon là où vous ne trouvez que du mal. S'il a doué cet homme d'un grand génie, c'est pour le bien de la race, non pour son malheur. Qu'importe donc ses premières extravagances, ses allures de franc-coudoyeur chez vous? Une âme de cette trempe n'en pouvait guère faire d'autres : la médiocrité lui était impossible en quoi que ce fût. Maintenant qu'il s'est orienté, qu'en poulain indompté il a joué des talons et des dents dans sa pâture terrestre, qu'il vienne à Dieu en coursier docile, mais toujours grand, superbe pour le bien autant qu'il l'était pour le mal. Dans l'article qui suit, nous verrons par quels moyens s'est opérée cette transformation; nous verrons notre étalon des déserts, la crinière encore haute, les narines au vent, faire sa course à travers les espaces de l'univers. C'est que là, lui, la pensée déchaînée, en a trouvé de cette liberté qui était son essence, et s'en est donné à pleins poumons de cette respiration d'où il tirait sa vie! Qu'en est-il arrivé? Il s'est perdu, il s'est confondu; le grand prêcheur du néant a enfin trouvé ce néant, mais non pas comme il le comprenait; humilié, déchu de lui-même, frappé de sa petitesse, lui qui se croyait si grand, a été anéant devant son Dieu; le voilà face à terre; il attend son arrêt; cet arrêt c'est :

Relève-toi, mon enfant, ou va-t'en misérable! On trouvera le verdict dans la communication ci-après.

« Cette confession de Voltaire aura d'autant plus de valeur dans la Revue Spirite, qu'elle le montre sous son double aspect. Nous avons vu quelques Esprits naturalistes et matérialistes qui, faussés de tête autant que leur maître, mais sans avoir son cœur, persistaient à se glorifier dans leur cynisme. Que ceux-ci restent dans leur enfer tant qu'ils se plaisent à braver le ciel, à se railler de tout ce qui fait le bonheur de l'homme, c'est logique, c'est leur place propre; mais nous trouvons logique aussi que ceux qui reconnaissent leurs erreurs en recueillent le fruit. Aussi on voudra bien croire que nous ne nous posons pas en apologistes de l'ancien Voltaire; nous l'acceptons seulement dans son nouveau rôle et nous nous réjouissons de sa conversion, laquelle glorifie Dieu, et ne peut manquer d'impressionner profondément ceux qui, aujourd'hui encore, se laissent entraîner par ses écrits. Là est le poison, ici est l'antidote.

« Cette communication, traduite de l'anglais, est extraite de l'ouvrage du juge Edmonds, publié aux États-Unis. Elle prend la forme d'une conversation entre Voltaire et Wolsey, le célèbre cardinal anglais du temps de Henri VIII. Deux médiums ont été impressionnés séparément pour transmettre ce dialogue. »

Voltaire. — Quelle immense révolution dans la pensée humaine a eu lieu depuis que j'ai quitté la terre!

Wolsey. — En effet, cette infidélité qu'on vous reprochait alors, a grandi démesurément depuis cette époque. Ce n'est pas qu'elle ait autant de prétentions aujourd'hui, mais elle est plus profonde et plus universelle, et à moins d'être arrêtée, elle menace d'engloutir l'humanité dans le matérialisme, plus qu'elle ne l'a fait pendant des siècles.

Voltaire. — Infidélité dans quoi et envers qui? Est-ce dans la loi de Dieu et de l'homme? Prétends-tu m'accuser d'infidélité parce que je ne pus me soumettre aux étroits préjugés des sectes qui m'entouraient? C'est que mon âme en était à demander une ampleur de pensée, un rayon de lumière, au-delà des doctrines humaines. Oui, mon âme enténébrée avait soif du jour.

Wolsey. — Aussi je ne voulais parler que de l'infidélité qu'on vous *prêtait*, et, hélas! vous ne le savez que trop, cette imputation vous pèse encore. Je me permettais, non de vous reprocher, mais de vous adresser des regrets, car votre mépris des doctrines du jour, en autant que celles-ci n'étaient que matérielles et inventées par les hommes, ne saurait léser des esprits pareils au vôtre. Mais cette même cause qui agissait sur votre esprit, opérait également sur d'autres, lesquels étaient trop faibles et trop petits pour arriver

aux mêmes résultats que vous. Voilà donc comment ce qui, chez vous n'était qu'une négation des dogmes des hommes, se traduisait chez d'autres en reniement de Dieu. C'est de cette source que s'est répandu avec une rapidité si effrayante le doute sur l'avenir de l'homme. Voilà aussi pourquoi l'homme, en bornant toutes ses aspirations à ce seul monde, est tombé de plus en plus dans l'égoïsme et dans la haine du prochain. C'est la cause, oui, la cause de cet état de choses qu'il importe de chercher, car une fois trouvée, le remède sera comparativement facile. Dites-moi, cette cause, la connaissez-vous?

Voltaire. - Mes opinions, telles qu'elles ont été données au monde, furent empreintes, il est vrai, d'un sentiment d'amertume et de satire; mais notez bien qu'alors j'avais l'esprit tiraillé pour ainsi dire par une lutte intérieure. Je regardais l'humanité comme m'étant inférieure en intelligence et en pénétration; je n'y voyais que des marionnettes que pouvait conduire tout homme doué d'une volonté forte, et je m'indignais de voir cette humanité, tout en s'arrogeant une existence immortelle, être pétrie d'éléments ignobles. Fallait-il donc croire qu'un être de cette espèce fît partie de la Divinité, et qu'il pouvait, de sa chétive main, saisir l'immortalité? Cette lacune entre deux existences si disproportionnées me choquait, et je ne pouvais la combler. Je ne voyais que l'animal chez l'homme, non le Dieu.

Je reconnais qu'en quelques cas mes opinions ont eu de fâcheuses tendances; mais j'ai la conviction, qu'à d'autres égards, elles ont eu leur bon côté. Elles parvinrent à relever plusieurs âmes qui s'étaient dégradées dans l'esclavage; elles brisèrent les chaînes de la pensée et donnèrent des ailes aux grandes aspirations. Mais, hélas! moi aussi, qui planais si haut, je me perdis comme les autres.

Si en moi la partie spirituelle eût été développée aussi bien que la partie matérielle, j'eusse pu raisonner avec plus de discernement; mais en les confondant, je perdis de vue cette immortalité de l'âme que je cherchais et que je ne demandais pas mieux que de trouver; aussi, tout emporté que j'étais dans ma lutte avec le monde, j'en arrivai, presque malgré moi, à nier l'existence d'un avenir. L'opposition que je faisais aux sottes opinions et à l'aveugle crédulité des hommes, me poussait à nier en même temps, et à contrecarrer tout le bien que pouvait faire la religion chrétienne. Cependant, tout infidèle que j'étais, je sentais que j'étais supérieur à mes adversaires; oui, bien au-delà de la portée de leur intelligence; la belle face de la nature me révélait l'univers, m'inspirait le sentiment d'une vague vénération, mêlée au désir d'une liberté illimitée, sentiment que jamais ceux-ci n'éprouvaient, accroupis qu'ils étaient dans les ténèbres de l'esclavage.

Mes ouvrages ont donc eu leur bon côté, car sans eux le mal qui serait arrivé à l'humanité eût été pire, sans opposition aucune. Plusieurs hommes ne voulurent plus de leur asservissement; beaucoup d'entre eux s'affranchirent, et si ce que je prêchais leur donna une seule pensée élevée, ou bien leur fit faire un seul pas dans le chemin de la science, n'était-ce pas leur ouvrir les yeux sur leur véritable condition? Ce que je regrette, c'est d'avoir vécu si longtemps sur la terre sans savoir ce que j'aurais pu être, et ce que j'aurais pu faire. Que n'aurais-je pas fait, si j'eûsse été béni de ces lumières du Spiritisme qui se lèvent aujourd'hui sur les Esprits des hommes!

Incroyant et douteux je suis entré dans le monde spirite. Ma seule présence suffisait pour bannir toute lueur de lumière qui aurait pu éclairer mon âme obscurcie; c'était la partie matérielle de mon être qui s'était développée sur la terre; quant à la partie spirituelle, elle s'était perdue au milieu de mes égarements en cherchant la lumière; elle se trouvait encoffrée comme dans une cage de fer. Hautain et moqueur, j'y débutai, ne connaissant, ni ne me souciant de connaître cet avenir que j'avais tant combattu étant dans le corps. Mais, faisons ici cet aveu : il s'était toujours trouvé dans mon âme une toute petite voix qui se faisait entendre à travers les barreaux matériels, et qui demandait le jour. C'était une lutte incessante entre le désir de savoir et une obstination à ne pas savoir. Ainsi donc mon entrée fut loin d'être agréable. Ne venais-je pas de découvrir la fausseté, le néant des opinions que j'avais soutenues avec toute la force de mes facultés? L'homme se trouvait immortel, après tout, et je ne pouvais manquer de voir qu'il devait également exister un Dieu, un Esprit immortel, qui était en tête et qui gouvernait cet espace illimité qui m'entourait.

Comme je voyageais sans cesse, sans m'accorder aucun repos, afin de me convaincre que ce pouvait bien encore être un monde matériel, là où j'étais, mon âme lutta contre la vérité qui m'écrasait! Je ne pus me réaliser comme Esprit qui venait de quitter son séjour mortel! Il n'y eût personne avec qui je pus entamer des rapports, car j'avais refusé l'immortalité à tous. Il n'existait pas de repos pour moi : j'étais toujours errant et doutant; l'Esprit en moi, ténébreux et amer, tranchait du maniaque, impuissant à rien suivre de fixe ou d'arrêté.

C'était, ai-je dit, en moqueur et en jetant le défi que j'abordai le monde spirite. D'abord je fus conduit loin des habitations des Esprits, et je parcourus l'immense espace. Ensuite il me fut permis de jeter l'œil sur les constructions merveilleuses des séjours spirites et, en effet, elles me parurent surprenantes; je fus poussé, çà et là, par une force irrésistible; j'en dus

voir, et voir jusqu'à ce que mon âme fût débordée par les splendeurs, et écrasée devant le pouvoir qui contrôlait de telles merveilles. Enfin, j'en fus à vouloir me cacher et me blottir dans le creux des rochers, mais je ne le pus.

Ce fut à ce moment que mon cœur commença à sèntir le besoin de s'épancher ; une association quelconque devenait urgente, car je brûlais de dire combien j'avais été induit dans l'erreur, non par d'autres, mais par mes propres rêves. Il ne me restait plus d'illusion sur mon importance personnelle, car je ne sentais que trop combien j'étais peu de chose dans ce grand monde des Esprits. J'étais enfin tellement tombé de lassitude et d'humiliation, qu'il me fut permis de m'adjoindre à quelques-uns des habitants. Ce fut d'ici que je pus contempler la position que je m'étais faite sur la terre, et celle qui en résultait pour moi dans le monde spirite. Je vous laisse croire si cette appréciation dut me sourire.

Une révolution complète, un bouleversement de fond en comble eut lieu dans mon organisme spirite, et de maître que j'avais été, je devins l'élève le plus ardent. Avec l'expansion intellectuelle qui se trouvait en moi, que de progrès je fis ! Mon âme se sentait illuminée et embrasée par l'amour divin ; ses aspirations vers l'immortalité, de comprimées qu'elles étaient, prirent des élans gigantesques. Je voyais combien mes erreurs avaient été grandes, et combien la réparation à faire devait être grande pour expier tout ce que j'avais fait ou dit, qui aurait pu séduire et tromper l'humanité. Qu'elles sont magnifiques, ces leçons de la sagesse et de la beauté célestes ! elles dépassent tout ce que j'aurais pu imaginer sur la terre.

En résumé, j'ai vécu assez pour reconnaître dans mon existence terrestre une guerre acharnée entre le monde et ma nature spirituelle. J'ai profondément regretté les opinions que j'ai promulguées et qui ont dû égarer beaucoup de monde ; mais en même temps, c'est pénétré de gratitude envers le Créateur, l'infiniment sage, que je me sens avoir été un instrument à l'aide duquel les Esprits des hommes ont pu se porter vers l'examen et le progrès.

Remarque. Nous n'ajouterons aucune réflexion sur cette communication dont chacun appréciera la profondeur et la haute portée, et où l'on retrouve toute la supériorité du génie. Jamais peut-être un tableau plus grandiose et plus saisissant n'a été donné du monde spirite, et de l'influence des idées terrestres sur les idées d'outre-tombe. Dans l'entretien que nous avons publié dans notre dernier numéro, on retrouve le même fonds de pensées, quoique moins développées et surtout moins poétiquement exprimées. Ceux qui ne s'attachent qu'à la forme diront sans doute qu'ils ne reconnaissent pas le même Esprit dans ces deux communications, et que la

dernière surtout ne leur paraît pas à la hauteur de Voltaire ; d'où ils concluront que l'une des deux n'est pas de lui.

Assurément quand nous l'avons appelé, il ne nous a pas apporté son acte de naissance, mais quiconque voit au-dessous de la surface, sera frappé de l'identité de vues et de principes qui existe entre ces deux communications, obtenues à des époques diverses, à une aussi grande distance, et dans des langues différentes. Si le style n'est pas le même, il n'y a pas contradiction dans la pensée, et c'est l'essentiel. Mais si c'est le même Esprit qui a parlé dans ces deux communications, pourquoi est-il si explicite, si poétique dans l'une, tandis qu'il est si laconique, si vulgaire dans l'autre ? Il faut n'avoir pas étudié les phénomènes spirites pour ne pas s'en rendre compte. Cela tient à la même cause qui fait que le même Esprit donnera de charmantes poésies par un médium, et ne pourra pas dicter un seul vers par un autre. Nous connaissons des médiums qui ne sont pas poëtes le moins du monde, et qui obtiennent des vers admirables, comme il y en a d'autres qui n'ont jamais appris à dessiner et qui font en dessin des choses merveilleuses. Il faut donc reconnaître, qu'abstraction faite des qualités intellectuelles, il y a chez les médiums des aptitudes spéciales qui les rendent, pour certains Esprits, des instruments plus ou moins flexibles, plus ou moins commodes. Nous disons pour certains Esprits, parce que les Esprits ont aussi leurs préférences fondées sur des raisons que nous ne connaissons pas toujours ; ainsi, le même Esprit sera plus ou moins explicite, selon le médium qui lui sert d'interprète, et surtout selon l'habitude qu'il a de s'en servir ; car il est certain, en outre, qu'un Esprit qui se communique fréquemment par la même personne le fait avec plus de facilité que celui qui vient pour la première fois. L'essor de la pensée peut donc être entravé par une foule de causes, mais quand c'est le même Esprit, le fond de la pensée est le même, quoique la forme soit différente, et l'observateur un peu attentif le reconnaît aisément à certains traits caractéristiques. Nous rapporterons à ce sujet le fait suivant :

L'Esprit d'un souverain, qui a joué dans le monde un rôle prépondérant, ayant été appelé dans une de nos réunions, débuta par un acte de colère en déchirant le papier et en cassant le crayon. Son langage fut loin d'être bienveillant, car il se trouvait humilié de venir parmi nous, et demanda si nous croyions qu'il dût s'abaisser à nous répondre. Il convenait cependant que s'il le faisait, c'était comme contraint et forcé par une puissance supérieure la sienne ; mais que si cela dépendait de lui il ne le ferait pas. Un de nos correspondants d'Afrique, qui n'avait nulle connaissance du fait, nous écrit que, dans une réunion dont il faisait partie, on voulut évoquer le même Esprit. Son langage fut de tous points identique : « Croyez-vous dit-il, que

ce soit volontairement que je viens ici, dans cette maison de marchands, que peut-être un de mes valets ne voudrait pas habiter? Je ne vous réponds pas; cela me rappelle mon règne où j'étais si heureux; j'avais autorité sur tous mes peuples, maintenant il faut que je sois soumis. » L'Esprit d'une reine qui, de son vivant, ne s'était pas distinguée par sa bonté, répondit dans le même cercle : « Ne m'interrogez plus, vous m'ennuyez; si j'avais encore le pouvoir que j'avais sur la terre, je vous ferais bien repentir, mais vous vous moquez de moi, de ma misère, maintenant que je ne puis rien sur vous; je suis bien malheureuse ! »—N'est-ce pas là une curieuse étude de mœurs spirites?

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Un Officier de l'armée d'Italie.

DEUXIÈME ENTRETIEN. (Société; 1er juillet 1859. — Voir le n° de Juillet).

1. *Evocation.* — R. Me voici ; parlez-moi.

2. Vous nous avez promis de revenir nous voir, et nous en profitons pour vous prier de nous donner quelques explications complémentaires. — R. Volontiers.

3. Depuis votre mort avez-vous assisté à quelques-uns des combats qui ont eu lieu ? — R. Oui, au dernier.

4. Quand vous êtes témoin, comme Esprit, d'un combat et que vous voyez les hommes s'entr'égorger, cela vous fait-il éprouver le sentiment d'horreur que nous éprouvons nous-mêmes en voyant de pareilles scènes? — R. Oui, je l'éprouvais même étant homme, mais alors le respect humain refoulait ce sentiment comme indigne d'un soldat.

5. Y a-t-il des Esprits qui prennent plaisir à voir ces scènes de carnage? — R. Peu.

6. Quel sentiment éprouvent, à cette vue, les Esprits d'un ordre supérieur? — R. Grande compassion ; presque mépris. Celui que vous éprouvez vous-mêmes quand vous voyez des animaux se déchirer entre-eux.

7. En assistant à un combat, et en voyant les hommes mourir, êtes-vous témoin de la séparation de l'âme et du corps? — R. Oui.

8. A ce moment voyez-vous deux individus : l'Esprit et le corps? — R. Non ; le corps, qu'est-ce donc ? — Mais le corps n'en est pas moins là,

et il doit être distinct de l'Esprit? — R. Un cadavre, oui ; mais ce n'est plus un être.

9. Quelle apparence a pour vous l'Esprit à ce moment? — R. Légère.

10. L'Esprit s'éloigne-t-il immédiatement du corps? Veuillez nous décrire, je vous prie, aussi explicitement que possible les choses telles qu'elles se passent, et que nous les verrions si nous en étions témoins. — R. Il a peu de morts tout à fait instantanées ; la plupart du temps l'Esprit dont le corps vient d'être frappé d'une balle ou d'un boulet, se dit : Je vais mourir, pensons à Dieu, songeons au ciel, adieu terre que j'aimais. Après ce premier sentiment, la douleur vous arrache de votre corps, et c'est alors que l'on peut distinguer l'Esprit *qui se meut* à côté du cadavre. Cela paraît si naturel que la vue du corps mort ne produit aucun effet désagréable. Toute la vie étant transportée dans l'Esprit, lui seul attire l'attention ; c'est avec lui que l'on converse, ou à lui que l'on commande.

Remarque. — On pourrait comparer cet effet à celui que produit une troupe de baigneurs; le spectateur ne fait pas attention aux habits qu'ils ont laissés sur le bord de l'eau.

11. Généralement, l'homme surpris par une mort violente, pendant quelque temps ne se croit pas mort. Comment s'explique-t-il sa situation, et comment peut-il se faire illusion, puisqu'il doit bien sentir que son corps n'est plus matériel, résistant? — R. Il le sait, et il n'y a point d'illusion.

Remarque. —Ceci n'est pas parfaitement exact; nous savons que les Esprits se font illusion dans certains cas, et qu'ils ne croient pas être morts.

12. Un violent orage a éclaté à la fin de la bataille de Solferino ; est-ce par une circonstante fortuite ou par une vue providentielle? — R. Toute circonstance fortuite est le fait de la volonté de Dieu.

13. Cet orage avait-il un but, et quel était-il? — R. Oui, certainement : arrêter le combat.

14. Etait-il provoqué dans l'intérêt de l'une des parties belligérantes et laquelle? — R. Oui, surtout pour nos ennemis.

—Pourquoi cela? Veuillez vous expliquer plus clairement ?—R. Vous me demandez pourquoi? Mais ne savez-vous pas que, sans cet orage, notre artillerie ne laissait pas échapper un Autrichien?

15. Si cet orage a été provoqué, il a dû avoir des agents ; quels étaient ces agents? — R. L'électricité.

16. C'est l'agent matériel; mais y a-t-il des Esprits ayant dans leurs attributions la conduite des éléments? — R. Non, la volonté de Dieu suffit ; il n'a pas besoin d'aides aussi communs.

(*Voir plus loin l'article sur les orages.*)

Le général Hoche.

(Société; 22 juillet 1859.)

1. *Evocation.* — R. Je suis à vous.

2. Mme J... nous a dit que vous vous étiez spontanément communiqué à elle; dans quelle intention l'avez-vous fait, puisqu'elle ne vous appelait pas? — R. C'est elle qui m'amène ici; je désirais être appelé par vous, et je savais qu'en me rendant auprès d'elle, vous le sauriez, et que vous m'évoqueriez probablement.

3. Vous lui avez dit que vous suiviez les opérations militaires de l'Italie : cela nous paraît naturel; veuillez nous dire ce que vous en pensez — R. Elles ont produit de grands résultats; de mon temps on se battait plus longtemps.

4. En assistant à cette guerre, y jouiez-vous un rôle actif? — R. Non, simple spectateur.

5. D'autres généraux de votre temps y sont-ils venus comme vous? — R. Oui; vous devez bien le penser.

6. Pouvez-vous en désigner quelques-uns? — C'est inutile.

7. On nous a dit que Napoléon Ier y assissait, et nous n'avons pas de peine à le croire. A l'époque des premières guerres d'Italie, il n'était que général; dans celle-ci voudriez-vous nous dire s'il voyait les choses au point de vue du général ou de l'empereur? — R. Des deux, et d'un troisième encore : du diplomate.

8. De votre vivant, votre rang comme militaire était à peu près égal au sien; comme depuis votre mort il a beaucoup monté, veuillez nous dire si, comme Esprit, vous le regardez comme votre supérieur? — R. Ici règne l'égalité; que demandez-vous là?

Remarque. — Par égalité il entend sans doute que les Esprits ne tiennent aucun compte des distinctions terrestres, dont en effet ils se soucient fort peu, et qui ne sont d'aucun poids parmi eux; mais l'égalité morale est loin d'y régner; il y a entre eux une hiérarchie et une subordination fondées sur les qualités acquises, et nul ne peut se soustraire à l'ascendant de ceux qui sont plus élevés et plus purs.

9. En suivant les péripéties de la guerre, prévoyiez-vous la paix comme aussi prochaine? — R. Oui.

10. Etait-ce chez vous une simple prévision, ou bien en aviez-vous une connaissance préalable certaine? — R. Non; on me l'avait dit.

11. Etes-vous sensible à la mémoire que l'on a gardée de vous? — R. Oui; mais j'ai si peu fait.

12. Votre veuve vient de mourir ; vous a-t-elle rejoint immédiatement? — R. Je l'attendais. Aujourd'hui je vais la quitter : l'existence m'appelle.

13. Est-ce sur la terre que vous devez prendre une nouvelle existence? — R. Non.

14. Le monde où vous devez aller est-il connu de nous? — R. Oui ; Mercure.

15. Ce monde est-il moralement supérieur ou inférieur à la terre? — R. Inférieur. Je l'élèverai, je contribuerai à lui faire prendre rang.

16. Connaissez-vous maintenant ce monde où vous allez entrer. — Oui, très-bien ; mieux peut-être que je ne le connaîtrai quand je l'habiterai.

Remarque. — Cette réponse est parfaitement logique ; comme Esprit, il voit ce monde dans son ensemble ; quand il y sera incarné, il ne le verra qu'au point de vue restreint de sa personnalité, et de la position sociale qu'il y occupera.

17. Sous le rapport physique, les habitants de ce monde sont-ils aussi matériels que ceux de la terre? — R. Oui, tout à fait ; plus encore.

18. Est-ce vous qui avez choisi ce monde pour votre nouvelle existence? — Non, non ; j'eusse préféré une terre calme et heureuse ; là, je trouverai des torrents de mal à combattre, et les fureurs du crime à punir.

Remarque. — Lorsque nos missionnaires chrétiens se rendent chez les peuples barbares pour essayer de faire pénétrer chez eux les germes de la civilisation, ne remplissent-ils pas une mission analogue? Pouquoi donc s'étonner qu'un Esprit élevé se rende dans un monde arriéré en vue de le faire avancer?

19. Cette existence vous est-elle imposée par la contrainte? — Non on m'a engagé ; on m'a fait comprendre que la destinée, la Providence, si vous voulez, m'y appelait ; c'est comme la mort avant de monter au ciel il faut souffrir, et je n'ai pas assez souffert, hélas!

20. Etes-vous heureux comme Esprit? — R. Sans peines, oui.

21. Quelles ont été, je vous prie, vos occupations, comme Esprit, depuis le moment où vous avez quitté la terre? — R. J'ai visité le monde, la terre entièrement ; cela m'a demandé l'espace de plusieurs années ; j'ai appris les lois que Dieu emploie pour y conduire tous les phénomènes qui en font la vie ; puis, j'ai procédé de même pour plusieurs sphères.

22. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir à notre appel. R. Adieu ; vous ne me reverrez pas.

Mort d'un Spirite.

(Société, 8 juillet 1859).

M. J..., négociant du département de la Sarthe, mort le 15 juin 1859, était un homme bien sous tous les rapports, et d'une charité sans bornes. Il avait fait une étude sérieuse du Spiritisme dont il était un des fervents adeptes. Comme abonné à la *Revue spirite*, il se trouvait avoir des rapports indirects avec nous, sans que nous nous soyons vus. En l'évoquant, nous avons pour but, non-seulement de répondre au désir de ses parents et de ses amis, mais de lui donner personnellement un témoignage de notre sympathie, et de le remercier des choses obligeantes qu'il avait bien voulu dire et penser de nous. C'était, en outre, pour nous, un sujet d'étude intéressant au point de vue l'influence que la connaissance approfondie du Spiritisme peut avoir sur l'état de l'âme après la mort.

1. *Evocation.* — R. Je suis là depuis longtemps.

2. Je n'ai jamais eu le plaisir de vous voir ; néanmoins, me reconnaissez-vous ? — Je vous reconnais d'autant mieux que je vous ai souvent visité, et que j'ai eu plus d'un entretien avec vous comme Esprit pendant ma vie.

Remarque. — Ceci confirme le fait très important, et dont nous avons eu de nombreux exemples, des communications que les hommes ont entre eux, à leur insu, pendant leur vie. Ainsi, pendant le sommeil du corps, les Esprits voyagent et vont se visiter réciproquement. Ils rapportent au réveil une intuition des idées qu'ils ont puisées dans ces entretiens occultes, mais dont ils ignorent la source. Nous avons, de cette manière, pendant la vie, une double existence : l'existence corporelle qui nous donne la vie de relation extérieure, et l'existence spirite qui nous donne la vie de relation occulte.

3. Etes-vous plus heureux que sur terre ? — R. Est-ce à vous de me le demander ?

4. Je le conçois ; cependant, vous jouissiez d'une fortune honorablement acquise, qui vous procurait les jouissances de la vie ; vous aviez l'estime et la considération que vous méritaient votre bonté et votre bienfaisance, veuillez nous dire en quoi consiste la supériorité de votre bonheur actuel ? — R. Il consiste naturellement dans la satisfaction que me procure le souvenir du peu de bien que j'ai fait, et dans la certitude de l'avenir qu'il me promet ; et comptez-vous pour rien l'absence des inquiétudes et du tracas de la vie ; des souffrances corporelles et de tous ces tourments que nous nous créons pour satisfaire aux besoins du corps ? Pendant

la vie, l'agitation, l'anxiété, des angoisses incessantes, même au sein de la fortune ; ici la tranquillité et le repos : c'est le calme après la tempête.

5. Six semaines avant de mourir, vous affirmiez avoir encore cinq années à vivre; d'où vous venait cette illusion, alors que tant de personnes pressentent leur mort prochaine? — R. Un Esprit bienveillant voulait écarter de ma pensée ce moment que j'avais la faiblesse de redouter sans l'avouer, malgré ce que je savais de l'avenir de l'Esprit.

6. Vous aviez sérieusement approfondi la science Spirite; veuillez nous dire si, à votre entrée dans le monde des Esprits, vous avez trouvé les choses telles que vous vous les étiez figurées? — R. A bien peu de chose près, si ce n'est quelques questions de détail que j'avais mal comprises.

7. La lecture attentive que vous faisiez de la *Revue spirite* et du livre des Esprits, vous a-t-elle beaucoup aidé en cela ? — R. Incontestablement ; c'est là principalement ce qui m'a préparé à mon entrée dans la véritable vie.

8. Avez-vous éprouvé un étonnement quelconque en vous trouvant dans dans le monde des Esprits? — R. C'est impossible autrement ; mais étonnement n'est pas le mot : admiration plutôt. On est si loin de pouvoir se faire une idée de ce que c'est!

Remarque. Celui qui, avant d'aller habiter un pays, l'a étudié dans les livres, s'est indentifié avec les mœurs de ses habitants, sa configuration, son aspect, au moyen de dessins, de plans et de descriptions, est moins surpris, sans doute, que celui qui n'en a aucune idée; et pourtant la réalité lui montre une foule de détails qu'il n'avait pas prévus et qui l'impressionnent. Il doit en être de même du monde des Esprits, dont nous ne pouvons comprendre toutes les merveilles, parce qu'il est des choses qui dépassent notre entendement.

10. En quittant votre corps, avez-vous vu et reconnu immédiatement des Esprits autour de vous? — R. Oui, et des Esprits chéris.

11. Que pensez-vous maintenant de l'avenir du Spiritisme? — R. Un avenir plus beau que vous ne le pensez encore, malgré votre foi et votre désir.

12. Vos connaissances touchant les matières spirites vous permettront, sans doute, de nous répondre avec précision sur certaines questions. Pourriez-vous nous décrire clairement ce qui s'est passé en vous à l'instant où votre corps a rendu le dernier soupir, et où votre Esprit s'est trouvé libre? — R. Il est, je crois, personnellement très difficile de trouver un moyen de vous le faire comprendre autrement qu'on ne l'a déjà fait, en comparant la sensation qu'on éprouve au réveil qui suit un profond sommeil ; ce réveil est plus ou moins lent et difficile en raison directe de la situation

morale de l'Esprit, et ne manque jamais d'être fortement influencé par les circonstances qui accompagnent la mort.

Remarque. Ceci est conforme à toutes les observations qui ont été faites sur l'état de l'Esprit au moment de sa séparation d'avec le corps; nous avons toujours vu les circonstances *morales et matérielles* qui accompagnent la mort réagir puissamment sur l'état de l'Esprit dans les premiers moments.

13. Votre Esprit a-t-il conservé la conscience de son existence jusqu'au dernier moment, et l'a-t-il recouvrée immédiatement? Y a-t-il eu un moment d'absence de lucidité, et quelle en a été la durée? — R. Il y a eu un instant de trouble, mais presque inappréciable pour moi.

14. L'instant du réveil a-t-il eu quelque chose de pénible? — R. Non, au contraire; je me sentais, si je puis parler ainsi, allègre et dispos comme si j'avais respiré un air pur à la sortie d'une salle enfumée.

Remarque. Comparaison ingénieuse et qui ne peut être que l'expression de la vérité.

15. Vous rappelez-vous l'existence que vous aviez avant celle que vous venez de quitter? Quelle était-elle? — R. Je me la rappelle on ne peut mieux. J'étais un bon serviteur auprès d'un bon maître, qui m'a reçu conjointement avec d'autres à ma rentrée dans ce monde bienheureux.

16. Votre frère, je crois, s'occupe moins des questions spirites que vous ne le faisiez? — R. Oui, je ferai en sorte qu'il les prenne plus à cœur, si cela m'est permis. S'il savait ce que l'on y gagne, il y attacherait plus d'importance.

17. Votre frère a chargé M. B... de me faire part de votre décès; ils attendent tous les deux avec impatience le résultat de notre entretien; mais ils seront encore plus sensibles à un souvenir direct de votre part, si vous vouliez bien me charger de quelques paroles pour eux, ou pour d'autres personnes qui vous regrettent. — R. Je leur dirai, par votre entremise, ce que je leur aurais dit moi-même, mais je crains beaucoup de n'avoir pas plus d'influence près de quelques-uns d'entre eux que je n'en avais autrefois; cependant je les conjure, en mon nom et en celui de leurs amis, que je vois, de réfléchir, et d'étudier sérieusement cette grave question du Spiritisme, ne fût-ce que pour le secours qu'elle apporte pour passer ce moment si redouté de la plupart, et si peu redoutable pour celui qui s'y est préparé à l'avance par l'étude de l'avenir et la pratique du bien. Dites-leur que je suis toujours avec eux, au milieu d'eux, que je les vois, et que je serai heureux si leurs dispositions peuvent leur assurer, dans le monde où je suis, une place dont ils n'auront qu'à se féliciter. Dites-le surtout à mon frère, dont le bonheur est mon vœu le plus cher, et que je n'oublie pas, quoique je sois plus heureux.

18. La sympathie que vous avez bien voulu me témoigner de votre vivant, sans m'avoir vu, me fait espérer que nous nous reconnaîtrons facilement quand je me trouverai parmi vous; et jusque-là je serai heureux que vous veuilliez bien m'assister dans les travaux qui me restent à faire pour accomplir ma tâche. — R. Vous me jugez trop favorablement; néanmoins soyez convaincu que, si je puis vous être de quelque utilité, je ne manquerai pas de le faire, peut-être même sans que vous vous en doutiez.

19. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir à notre appel, et des explications instructives que vous nous avez données. — R. A votre disposition ; je serai souvent avec vous.

Remarque. — Cette communication est sans contredit une de celles qui dépeignent la vie spirite avec le plus de clarté; elle offre un puissant enseignement touchant l'influence que les idées spirites exercent sur notre état après la mort.

Cet entretien a paru laisser quelque chose à désirer à l'ami qui nous a fait part de la mort de M. J... « Ce dernier, nous répond-il, n'a pas conservé dans son langage le cachet d'originalité qu'il avait avec nous. Il se tient dans une réserve qu'il n'observait avec personne; son style incorrect, saccadé, tranchait de l'inspiration: il osait tout; il battait en brèche quiconque formulait une objection contre ses croyances; il nous taillait en pièces pour nous convertir. Dans son apparition psychologique, il ne fait connaître aucune particularité des nombreuses relations qu'il avait avec une multitude de personnes qu'il fréquentait. Nous aurions tous aimé à nous voir désignés par lui, non pour satisfaire notre curiosité, mais pour notre instruction. Nous aurions voulu qu'il nous eût parlé nettement de quelques idées émises par nous, en sa présence, dans nos conversations. Il aurait pu me dire, à moi personnellement, si j'ai tort de m'arrêter à telle ou telle considération; si ce que je lui ai dit est vrai ou faux. Il ne nous a point parlé de sa sœur encore vivante et si digne d'intérêt. »

D'après cette lettre nous avons évoqué de nouveau M. J... et lui avons adressé les questions suivantes :

20. Avez-vous connaissance de la lettre que j'ai reçue en réponse à l'envoi de votre évocation. — R. Oui, je l'ai vu écrire.

21. Aurez-vous la bonté de nous donner quelques explications sur certains passages de cette lettre, et cela, comme vous le pensez bien, dans un but d'instruction, et uniquement pour me fournir les éléments d'une réponse ? — R. Si vous le trouvez utile, oui.

22. On trouve étrange que votre langage n'ait pas conservé son cachet d'originalité; il paraît que, de votre vivant, vous étiez assez cassant dans la discussion. — R. Oui, mais le ciel et la terre sont bien différents, et ici

'ai trouvé des maîtres. Que voulez-vous ! ils m'impatientaient par leurs objections saugrenues ; je leur montrais le soleil. et ils ne voulaient pas le voir ; comment garder son sang-froid ? Ici je n'ai pas à discuter ; nous nous comprenons tous.

23. Ces messieurs s'étonnent que vous ne les ayez pas interpellés nominativement pour les réfuter, comme vous le faisiez de votre vivant. — R. Qu'ils s'en étonnent ! Je les attends ; quand ils viendront me rejoindre, alors ils verront qui de nous avait raison. Il faudra bien qu'ils y viennent bon gré mal gré eux, et les uns plus tôt qu'ils ne le croient ; leur jactance tombera comme la poussière abattue par la pluie ; leur forfanterie... (Ici l'Esprit s'arrête et refuse d'achever la phrase).

24. Ils en infèrent que vous ne leur portez pas tout l'intérêt qu'ils avaient droit d'attendre de vous ? — R. Je leur veux du bien, mais je ne le leur ferai pas malgré eux.

25. Ils s'étonnent également que vous n'ayez rien dit de votre sœur. — R. Sont-ils donc entre elle et moi ?

26. M. B... aurait voulu que vous lui eussiez dit ce qu'il vous a raconté dans l'intimité ; c'eût été pour lui et pour les autres un moyen de s'éclairer. — R. A quoi bon lui répéter ce qu'il sait ? Croit-il que je n'aie que cela à faire ? N'ont-ils pas tous les moyens de s'éclairer que j'avais moi-même ? qu'ils en profitent ! ils s'en trouveront bien, je le leur garantis. Quant à moi, je bénis le ciel de m'avoir envoyé la lumière qui m'a frayé la route de la félicité.

27. Mais c'est cette lumière qu'ils désirent et qu'ils seraient heureux de recevoir de vous. — R. La lumière luit pour tout le monde ; aveugle qui ne la voit pas ; celui-là tombera dans le précipice et maudira son aveuglement.

28. Votre langage me semble empreint d'une bien grande sévérité. — R. Ne m'ont-ils pas trouvé trop doux ?

29. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir, et des éclaircissements que vous nous avez donnés. — R. Toujours à votre service, parce que je sais que c'est pour le bien.

Les orages. — Rôle des Esprits dans les phénomènes naturels.

(Société, 22 juillet 1859).

1. (A Fr. Arago.) Il nous a été dit que l'orage de Solferino avait eu un but providentiel, et l'on nous signale plusieurs faits de ce genre, notamment en février et juin 1848. Ces orages, pendant les combats, avaient-ils un but analogue? — R. Presque tous.

2. L'Esprit interrogé à ce sujet nous a dit que Dieu seul agissait, dans ces circonstances, sans intermédiaires. Permettez-nous quelques questions à ce sujet que nous vous prions de vouloir bien résoudre avec votre clarté habituelle.

Nous concevons parfaitement que la volonté de Dieu soit la cause première, en cela comme en toutes choses, mais nous savons aussi que les Esprits sont ses agents. Or, puisque nous savons que les Esprits ont une action sur la matière, nous ne voyons pas pourquoi, certains d'entre eux, n'auraient pas une action sur les éléments, pour les agiter, les calmer ou les diriger. — R. Mais c'est évident; cela ne peut être autrement; Dieu ne se livre pas à une action directe sur la matière; il a ses agents dévoués à tous les degrés de l'échelle des mondes. L'Esprit évoqué n'a parlé ainsi que par une connaissance moins parfaite de ces lois que de celles de la guerre.

Remarque. La communication de l'officier, rapportée ci-dessus, a été obtenue le 1er juillet; celle-ci n'a eu lieu que le 22 et *par un autre médium;* rien, dans la question, n'indique la qualité du premier Esprit évoqué, qualité que rappelle spontanément celui qui vient de répondre. Cette circonstance est caractéristique, et prouve que la pensée du médium n'est pour rien dans la réponse. C'est ainsi que, dans une multitude de circonstances fortuites, l'Esprit révèle, soit son identité, soit son indépendance. C'est pourquoi nous disons qu'il faut beaucoup voir, beaucoup observer; alors on découvre une multitude de nuances qui échappent à l'observateur superficiel et de passage. On sait qu'il faut saisir les faits quand ils se présentent, et que ce n'est pas en les provoquant qu'on les obtient. L'observateur attentif et patient trouve toujours quelque chose à glaner.

3. La mythologie est entièrement fondée sur les idées spirites; nous y retrouvons toutes les propriétés des Esprits, avec cette différence que les Anciens en avaient fait des dieux. Or, la mythologie nous représente ces dieux, ou ces Esprits, avec des attributions spéciales; ainsi, les uns étaient chargés des vents, d'autres de la foudre, d'autres de présider à la végétation, etc.;

cette croyance est-elle dénuée de fondement? — R. Elle est si peu dénuée de fondement qu'elle est encore bien au-dessous de la vérité.

4. A l'origine de nos communications, les Esprits nous ont dit des choses qui semblent confirmer ce principe. Ils nous ont dit, par exemple, que certains Esprits habitent plus spécialement l'intérieur de la terre, et président aux phénomènes géologiques. — R. Oui, et vous ne tarderez pas beaucoup à avoir l'explication de tout cela.

5. Ces Esprits qui habitent l'intérieur de la terre, et président aux phénomènes géologiques, sont-ils d'un ordre inférieur?—R. Ces Esprits n'habitent pas positivement la terre, mais ils président et dirigent; ils sont d'un ordre tout différent.

6. Sont-ce des Esprits qui ont été incarnés en hommes comme nous?— R. Qui le seront, et qui l'ont été. Je vous en dirai plus dans peu de temps, si vous le voulez.

Intérieur d'une famille Spirite.

Madame G... est restée veuve depuis trois ans avec quatre enfants; l'aîné est un aimable jeune homme de dix-sept ans, et le plus jeune une charmante petite fille de six ans. Depuis longtemps, dans cette famille, on s'occupe de Spiritisme, et avant même que cette croyance ne se fût popularisée comme elle l'est aujourd'hui, le père et la mère en avaient comme une sorte d'intuition que diverses circonstances étaient venues développer. Le père de M. G... lui était apparu plusieurs fois dans sa jeunesse, et chaque fois l'avait prévenu de choses importantes, ou lui avait donné d'utiles conseils. Des faits du même genre s'étaient également passés chez leurs amis, de sorte que, pour eux, l'existence d'outre-tombe ne pouvait faire l'objet d'aucun doute, non plus que la possibilité de communiquer avec les êtres qui nous sont chers. Quand vint le Spiritisme, ce ne fut que la confirmation d'une idée bien arrêtée et sanctifiée par le sentiment d'une religion éclairée, car cette famille est un modèle de piété et de charité évangélique. Ils puisèrent dans la science nouvelle des moyens de communication plus directs; la mère et l'un des enfants devinrent d'excellents médiums; mais loin d'employer cette faculté à des questions futiles, tous la regardèrent comme un don précieux de la Providence, dont il n'était permis de se servir que pour des choses sérieuses; aussi n'en usaient-ils jamais qu'avec recueillement et respect, et loin du regard des importuns et des curieux.

Sur ces entrefaites, le père tomba malade, et, pressentant sa fin prochaine, il réunit ses enfants et leur dit : « Mes chers enfants, ma femme bien-aimée, Dieu me rappelle à lui ; je sens que je vais vous quitter sous peu ; mais je pense que vous puiserez dans votre foi en l'immortalité la force nécessaire pour supporter avec courage cette séparation, comme moi j'emporte la consolation que je pourrai toujours être au milieu de vous et vous aider de mes conseils. Appelez-moi donc quand je ne serai plus sur la terre, je viendrai m'asseoir à vos côtés, causer avec vous, comme le font nos grands parents ; car, en vérité, nous serons moins séparés que si je partais pour un pays lointain. Ma chère femme, je te laisse une grande tâche, mais plus elle est lourde, plus elle sera glorieuse ; et, j'en ai l'assurance, nos enfants t'aideront à la supporter. N'est-ce pas, mes enfants, vous seconderez votre mère ; vous éviterez tout ce qui pourrait lui faire de la peine ; vous serez toujours bons et bienveillants pour tout le monde ; vous tendrez la main à vos frères malheureux, car vous ne voudriez pas vous exposer à la tendre un jour vous-mêmes en vain. Que la paix, la concorde et l'union régnent parmi vous ; que jamais l'intérêt ne vous divise, car l'intérêt matériel est la plus grande barrière entre la terre et le ciel. Songez que je serai toujours là, près de vous, que je vous verrai comme je vous vois en ce moment, et mieux encore, puisque je verrai votre pensée ; vous ne voudrez donc pas plus m'attrister après ma mort que vous ne l'avez fait de mon vivant. »

C'est un spectacle vraiment édifiant de voir l'intérieur de cette pieuse famille. Ces enfants, nourris dans les idées spirites, ne se regardent point comme séparés de leur père ; pour eux il est là, et ils craindraient de faire la moindre action qui pût lui déplaire. Toutes les semaines, une soirée est consacrée à causer avec lui, et quelquefois plus souvent ; mais il y a les nécessités de la vie auxquelles il faut pourvoir,—la famille n'est pas riche,—c'est pourquoi un jour fixe est assigné à ces pieux entretiens, et ce jour est toujours attendu avec impatience. La petite fille dit souvent : Est-ce aujourd'hui que vient mon papa ? Ce jour là se passe en causeries familières, en instructions proportionnées à l'intelligence, quelquefois enfantines, d'autres fois graves et sublimes ; ce sont des conseils donnés à propos, de petits travers qu'il signale : s'il fait la part des éloges, la critique n'est pas épargnée, et le coupable baisse les yeux, comme s'il avait son père devant lui ; il lui demande un pardon qui n'est quelquefois accordé qu'après plusieurs semaines d'épreuve : on attend son arrêt avec une fièvreuse anxiété. Alors, quelle joie ! quand le père dit : Je suis content de toi. Mais la menace la plus terrible, c'est de dire : Je ne reviendrai pas la semaine prochaine.

La fête annuelle n'est pas oubliée. C'est toujours un jour solennel auquel

on convie tous les grands parents défunts, sans oublier un petit frère mort il y a quelques années. Les portraits sont ornés de fleurs ; chaque enfant a préparé un petit travail, voire même le compliment traditionnel ; l'aîné a fait une dissertation sur un sujet grave ; une des jeunes filles exécute un morceau de musique ; la plus petite enfin récite une fable ; c'est le jour des grandes communications, et chaque convié reçoit un souvenir des amis qu'il a laissés sur la terre.

Quelles sont belles ces réunions par leur touchante simplicité ! Comme tout y parle au cœur ! Comment peut-on en sortir sans être pénétré de l'amour du bien ? Mais là aucun regard moqueur, aucun rire sceptique ne vient troubler le pieux recueillement ; quelques amis partageant les mêmes convictions et dévoués à la religion de famille sont seuls admis à prendre part à ce banquet du sentiment. Riez-en tant que voudrez, vous qui vous moquez des choses les plus saintes ; quelque superbes et endurcis que vous soyez, je ne vous fais pas l'injure de croire que votre orgueil pût rester impassible et froid devant un tel spectacle.

Un jour pourtant fut un jour de deuil pour la famille, un jour de véritable chagrin : le père avait annoncé qu'il serait quelque temps, longtemps même sans pouvoir venir ; une grande et importante mission l'appelait loin de la terre. La fête annuelle n'en fut pas moins célébrée ; mais elle fut triste : le père n'y était pas. Il avait dit en partant : Mes enfants, qu'à mon retour je vous trouve tous dignes de moi, et chacun s'efforce de se rendre digne de lui. Ils attendent encore.

Aphorismes Spirites et Pensées détachées.

Lorsqu'on évoque un parent ou un ami, quelque affection qu'ils vous ait conservée, il ne faut pas s'attendre à ces élans de tendresse qui nous sembleraient naturels après une séparation douloureuse ; l'affection, pour être calme, n'en est pas moins sentie, et peut être plus réelle que celle qui se traduit par de grandes démonstrations. Les Esprits pensent, mais ils n'agissent pas comme les hommes : deux Esprits amis se voient, s'aiment, sont heureux de se rapprocher, mais ils n'ont pas besoin de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Quand ils se communiquent à nous par l'écriture, une bonne parole leur suffit et en dit plus pour eux que des phrases emphatiques.

Allan Kardec.

Imprimerie de H. Carion, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Les Miracles.

Sous le titre de *Un miracle*, M. Mathieu, ancien pharmacien des armées, vient de publier une relation de plusieurs faits d'écriture directe dont il a été témoin. Ces faits s'étant produits dans des circonstances à peu près identiques à celles des faits que nous avons rapportés dans notre numéro du mois d'août, et ne présentant rien de plus caractérisé, nous ne les relaterons pas, nous les mentionnons uniquement pour montrer que les phénomènes spirites ne sont pas un privilége exclusif, et pour saisir cette occasion de féliciter M. Mathieu du zèle qu'il met à les propager. Plusieurs autres petites brochures et des articles du même auteur, dans divers journaux, en sont la preuve. M. Mathieu est un homme de science, qui a passé, comme tant d'autres, et comme nous-même, par la filière de l'incrédulité ; mais il a dû céder à l'évidence, car, contre les faits, il faut nécessairement mettre bas les armes. Nous nous permettrons seulement de critiquer le titre qu'il a donné à sa dernière publication, et ce n'est point ici une chicane de mots, nous croyons que la chose a une certaine importance et mérite un examen sérieux.

Dans son acception primitive, et par son étymologie, le mot *miracle* signifie *chose extraordinaire*, *chose admirable à voir;* mais ce mot, comme tant d'autres, s'est écarté du sens originaire, et aujourd'hui il se dit (selon l'Académie) d'*un acte de la puissance divine*, *contraire aux lois communes de la nature*. Telle est, en effet, son acception usuelle, et ce n'est plus que par comparaison et par métaphore qu'on l'applique aux choses vulgaires qui nous surprennent et dont la cause est inconnue.

Le phénomène rapporté par M. Mathieu a-t-il le caractère d'un *miracle*, dans le vrai sens du mot? Assurément non. Le miracle, avons-nous dit, est une dérogation aux lois de la nature. Il n'entre nullement dans nos vues d'examiner si Dieu a jugé utile, en certaines circonstances, de déroger aux lois établies par lui-même : notre but est uniquement de démontrer que le fait de l'écriture directe, quelque extraordinaire qu'il soit, ne dérogeant nullement à ces lois, n'a aucun caractère miraculeux. Le miracle ne s'ex-

plique pas ; l'écriture directe, au contraire, s'explique de la manière la plus rationnelle, comme on a pu le voir par notre article sur ce sujet. Ce n'est donc pas un miracle, mais un simple phénomène qui a sa raison d'être dans les lois générales. Le miracle a encore un autre caractère : c'est d'être insolite et isolé. Or, du moment qu'un fait se reproduit, pour ainsi dire, à volonté, et par diverses personnes, ce ne peut être un miracle.

La science fait tous les jours des miracles aux yeux des ignorants : voilà pourquoi jadis ceux qui en savaient plus que le vulgaire passaient pour sorciers ; et, comme on croyait que toute science venait du diable, on les brûlait. Aujourd'hui qu'on est beaucoup plus civilisé, on se contente de les envoyer aux Petites-Maisons ; et puis, quand on a laissé les inventeurs mourir de faim, on leur élève des statues, et on les proclame les bienfaiteurs de l'humanité. Mais laissons ces tristes pages de notre histoire et revenons à notre sujet. Qu'un homme réellement mort soit rappelé à la vie par une intervention divine, c'est là un véritable miracle, parce que c'est contraire aux lois de la nature. Mais si cet homme n'a que les apparences de la mort, s'il y a encore en lui un reste de *vitalité latente*, et que la science, ou une action magnétique parvienne à le ranimer, pour les gens éclairés, c'est un simple phénomène naturel ; mais aux yeux du vulgaire ignorant, le fait passera pour miraculeux, et l'auteur sera pourchassé à coups de pierres ou vénéré, selon le caractère des individus. Qu'au milieu de certaines campagnes un physicien lance un cerf-volant électrique et fasse tomber la foudre sur un arbre, ce nouveau Prométhée sera certainement regardé comme armé d'une puissance diabolique ; et, soit dit en passant, Prométhée nous semble singulièrement avoir devancé Franklin. Pour en revenir à l'écriture directe, c'est un des phénomènes qui démontrent de la manière la plus patente l'action des intelligences occultes ; mais de ce que le phénomène est produit par des êtres occultes, il n'est pas plus miraculeux que tous les autres phénomènes qui sont dus à des agents invisibles, parce que ces êtres occultes qui peuplent les espaces sont une des puissances de la nature, puissance dont l'action est incessante sur le monde matériel aussi bien que sur le monde moral. Le Spiritisme, en nous éclairant sur cette puissance, nous donne la clef d'une foule de choses inexpliquées et inexplicables par tout autre moyen, et qui ont pu, dans les temps reculés, passer pour des prodiges ; il révèle, de même que le magnétisme, une loi, sinon inconnue, du moins mal comprise ; ou, pour mieux dire, on connaissait les effets, car ils se sont produits de tous temps, mais on ne connaissait pas la loi, et c'est l'ignorance de cette loi qui a engendré la superstition. Cette loi connue, le merveilleux cesse, et les phénomènes rentrent dans l'ordre des choses naturelles. Voilà pourquoi les Spirites ne font pas plus de miracles en faisant tourner

une table ou écrire les trépassés, que le médecin en faisaient revivre un moribond, ou le physicien en faisant tomber la foudre.

Voilà pourquoi aussi nous repoussons de toutes nos forces la qualification employée par M. Mathieu, quoique bien persuadé qu'il n'a voulu donner aucun sens mystique à ce mot; mais parce que les personnes qui ne vont pas au fond des choses, et c'est le plus grand nombre, pourraient se méprendre, et croire que les adeptes du Spiritisme s'attribuent une puissance surnaturelle. Celui qui prétendrait, à l'aide de cette science, *faire des miracles*, serait ou un ignorant de la chose, ou un faiseur de dupes. Il est inutile de donner des armes à ceux qui rient de tout, même de ce qu'ils ne connaissent pas, et ce serait se donner bénévolement un ridicule.

Les phénomènes spirites, de même que les phénomènes magnétiques, avant qu'on n'en connût la cause, ont donc pu passer pour des prodiges; or, comme les sceptiques, les esprits forts, c'est-à-dire ceux qui, selon eux, ont le privilége exclusif de la raison et du bon sens, ne croient pas qu'une chose soit possible du moment qu'ils ne la comprennent pas, voilà pourquoi tous les faits réputés prodigieux sont l'objet de leurs railleries; et comme la religion contient un grand nombre de faits de ce genre, ils ne croient pas à la religion, et de là à l'incrédulité absolue il n'y a qu'un pas. Le Spiritisme, en expliquant la plupart de ces faits, leur donne une raison d'être. Il vient donc en aide en la religion en démontrant la possibilité de certains faits qui, pour n'avoir plus le caractère miraculeux, n'en sont pas moins extraordinaires, et Dieu n'en est ni moins grand ni moins puissant pour n'avoir pas dérogé à ses lois. De quels quolibets les enlèvements de saint Cupertin n'ont-ils pas été l'objet? Or, la suspension éthéréenne des corps graves est un fait démontré et expliqué par le Spiritisme; nous en avons été *personnellement témoin oculaire*, et M. Home, ainsi que d'autres personnes de notre connaissance, ont renouvelé à plusieurs reprises le phénomène produit par saint Cupertin. Donc ce phénomène rentre dans l'ordre des choses naturelles. Au nombre des faits de ce genre, il faut ranger en première ligne les apparitions, parce que ce sont les plus fréquents. Celle de la Salette, qui divise même le clergé, n'a pour nous rien d'insolite. Assurément nous ne pouvons affirmer que le fait a eu lieu, parce que nous n'en avons pas la preuve matérielle; mais, pour nous, il est possible, attendu que des milliers de faits analogues *récents* nous sont connus; nous y croyons, non-seulement parce que leur réalité est avérée pour nous, mais surtout parce que nous nous rendons parfaitement compte de la manière dont ils se produisent. Qu'on veuille bien se reporter à la théorie que nous avons donnée des apparitions, et l'on verra que ce phénomène devient aussi simple et aussi plausible qu'une foule de phénomènes physiques qui ne sont

prodigieux que faute d'en avoir la clef. Quant au personnage qui s'est présenté à la Salette, c'est une autre question; son identité ne nous est nullement démontrée; nous constatons seulement qu'une apparition peut avoir eu lieu, le reste n'est pas de notre compétence. Notre but n'est point non plus d'examiner si Dieu a pu déroger à ses lois en faisant des miracles, dans le véritable sens du mot; c'est une question de théologie qui ne rentre pas dans notre cadre; que chacun garde donc ses convictions à ce sujet, le Spiritisme n'a pas a s'en occuper; nous disons seulement que les faits produits par le Spiritisme nous révèlent des lois nouvelles et nous donnent la la clef d'une foule de choses qui paraissaient surnaturelles; si quelques-uns de ceux qui passaient pour miraculeux y trouvent une explication logique et une raison d'être, c'est un motif pour ne pas se hâter de nier ce que l'on ne comprend pas.

Certaines personnes nous critiquent de donner des théories spirites qu'elles regardent comme prématurées. Elles oublient que les faits du Spiritisme sont contestés par beaucoup, précisément parce qu'ils paraissent sortir de la loi commune et qu'on ne s'en rend pas compte. Donnez-leur une base rationnelle, et le doute cesse. Dites à quelqu'un, purement et simplement, que vous allez transmettre une dépêche de Paris en Amérique, et en recevoir la réponse en quelques minutes, on vous rira au nez; expliquez le mécanisme du procédé, et l'on y croira, sans même avoir vu opérer. L'explication, dans ce siècle où l'on ne se paie pas de mots, est donc un puissant motif de conviction; aussi, nous voyons tous les jours des personnes qui n'ont été témoins d'aucun fait, qui n'ont vu ni une table tourner ni un médium écrire, et qui sont aussi convaincues que nous, uniquement parce qu'elles ont lu et compris. Si l'on ne devait croire qu'à ce que l'on a vu de ses yeux, nos convictions se réduiraient à bien peu de chose.

Le magnétisme reconnu par le pouvoir judiciaire.

Dans la *Revue Spirite* du mois d'octobre 1858, nous avons publié deux articles sous les titres de : *Emploi officiel du magnétisme animal*, et *le Magnétisme et le somnambulisme enseignés par l'Église*. Dans le premier nous avons rendu compte du traitement magnétique conseillé au roi de Suède Oscar par ses propres médecins; dans le second nous avons cité plusieurs demandes et réponses extraites d'un ouvrage intitulé : *Cours élémentaire d'instruction chrétienne à l'usage des catéchismes et des écoles chrétiennes*, publié en 1853, par l'abbé Marotte, vicaire général du diocèse de Verdun, et dans lequel le magnétisme et le somnambulisme sont clairement définis et avoués. Voici maintenant la justice qui vient leur donner une sanction écla-

tante par le jugement du tribunal correctionnel de Douai, du 27 août dernier. Tous les journaux ayant rapporté ce jugement, il serait inutile de le répéter; nous ne ferons donc qu'en rapporter sommairement les circonstances.

Un jeune homme, qui ne connaissait du magnétisme que le nom, et n'avait jamais pratiqué, ignorant par conséquent les mesures de prudence qu'enseigne l'expérience, proposa un jour de magnétiser le neveu du maître d'hôtel chez lequel il dînait; après quelques passes l'enfant tomba en somnambulisme, mais le magnétiseur improvisé ne sut comment s'y prendre pour le sortir de cet état qui fut suivi de crises nerveuses persistantes. De là une plainte en justice formé par l'oncle contre le magnétiseur. Deux médecins ont été appelés comme experts. Voici l'extrait de leur déposition qui est à peu près identique, du moins quant à la conclusion. Après avoir décrit et constaté l'état somnambulique chez l'enfant, le premier médecin ajoute :

« Je ne crois nullement à l'existence d'un fluide nouveau, d'un agent physique, plus ou moins analogue au magnétisme terrestre, se développant dans l'homme sous l'influence de passes, d'attouchements, etc., et qui produirait chez les sujets influencés des effets parfois miraculeux.

« L'existence d'un tel fluide n'a jamais été scientifiquement démontrée. Loin de là, toutes les fois que des hommes difficiles à tromper, des membres de l'Académie des sciences, des médecins éminents, ont voulu vérifier les faits allégués, les princes du magnétisme ont toujours reculé : ils se sont retranchés derrière des prétextes trop transparents, et ni la question de fait, ni, à plus forte raison, la question de doctrine, n'ont pu être élucidées. Il n'existe donc point, pour le monde savant, de magnétisme animal. Cependant, suit-il de là que les pratiques des magnétiseurs ne produisent aucun effet, *et si l'on nie à bon droit le magnétisme, ne peut-on admettre la magnétisation?*

« Je suis convaincu que si les imaginations nerveuses, impressionnables sont tous les jours fortement remuées par les manœuvres dont il s'agit, c'est en elles-mêmes qu'il faut voir les phénomènes qu'elles présentent, et non point dans une sorte de rayonnement de la part de l'expérimentateur. Cette explication s'appliquerait au cas de Jourdain, si les attaques qui ont suivi la première, en la supposant déterminée par la magnétisation, avaient été s'éloignant et s'affaiblissant : une impulsion unique doit logiquement produire des effets décroissants. Or, il en est tout autrement : à mesure que le temps s'écoule, les attaques s'accélèrent et augmentent d'intensité. Cette circonstance me déroute. Une influence indéterminée est évidemment en jeu : quelle est-elle? Les antécédents et la manière d'être physique de Jour-

dain ne me sont pas assez connus pour que je puisse l'attribuer à son tempérament, et je dois déclarer que je ne sais pas où la placer ailleurs. »

Ici l'enfant est pris d'une de ses attaques. Le témoin, ainsi que son confrère, constatent des contractions musculaires générales chroniques, point d'insensibilité de la peau ni de l'œil, qui se dérobe à l'action de la lumière quand on ouvre les paupières; point d'écume à la bouche; point de flexion des pouces dans la paume de la main. Le cri initial n'a pas eu lieu : l'accès d'ailleurs se termine graduellement, en passant par la période somnambulique. Les docteurs déclarent que l'enfant n'est point épileptique, encore moins cataleptique.

Sur interpellation, relativement au mot somnambulisme, à l'effet de savoir si tout ne s'expliquerait pas en admettant que le sujet, préalablement somnambule, aurait eu, le 15 août, un accès de cette espèce de maladie, le témoin répond que, « d'abord, il n'est point établi que l'enfant fût somnambule, et qu'ensuite ce phénomène se serait produit dans des conditions tout à fait insolites : au lieu d'arriver la nuit, au milieu du sommeil naturel, il serait venu en plein midi et en pleine veille. Les passes magnétiques me paraissent être la cause de l'état actuel de l'enfant : je n'en vois pas d'autre. »

Le second médecin dépose ainsi : « J'ai vu le jeune malade le 13 octobre 1858, il était dans un état somnambulique, jouissant de locomotion volontaire; il récitait du catéchisme. Mon fils le vit dans la nuit du 15 : il était dans le même état et conjuguait le verbe *pouvoir*. Ce n'est que quelque temps après que je sus qu'il avait été magnétisé, qu'un voyageur aurait dit : S'il n'est pas démagnétisé, il en a peut-être pour sa vie. J'ai connu dans ma jeunesse un écolier dans le même état et qui, ayant été guéri sans moyens médicaux, est devenu un homme distingué dans la profession qu'il a embrassée. Les accidents qu'éprouve le malade ne sont que des troubles nerveux : il n'y a aucun symptôme d'épilepsie ni de catalepsie. »

Le tribunal a prononcé le jugement suivant :

« Considérant qu'il résulte des débats que, le 15 août 1858, en exerçant imprudemment sur la personne du jeune Jourdain, âgé de treize ans, des attouchements, des approches qualifiés passes magnétiques, et tout au moins en frappant par cet appareil et ces manœuvres inacoutumées la faible imagination de cet enfant, le prévenu a produit sur le patient une surexcitation, un désordre nerveux, et enfin, une lésion ou une maladie dont les accès se sont reproduits depuis cette époque à divers intervalles;

« Que l'action d'avoir, par ces manœuvres imprudentes, occasionné ladite lésion ou maladie, constitue le délit prévu par l'article 320 du Code pénal;

« Que le fait dont il s'agit a occasionné à la partie civile un préjudice qui doit être réparé ;

« Qu'il existe des circonstances atténuantes ;

« Le Tribunal condamne le prévenu en 25 fr. d'amende, 1,200 fr. de dommages-intérêts et aux frais et dépens du procès. »

Nous n'avons point à nous prononcer sur le jugement en lui-même ; le tribunal a-t-il eu tort ou raison de condamner ? la peine est-elle trop forte ou trop faible ? cela ne nous regarde pas ; la justice a parlé et nous respectons sa décision, mais nous examinerons les conséquences du jugement, qui ont une portée capitale. Il y a eu condamnation, donc il y a eu délit. Comment le délit a-t-il été commis ? La sentence dit : *par des attouchements, des approches qualifiés passes magnétiques ;* donc les attouchements et passes magnétiques ont une action et ne sont pas de pures simagrées. Ces attouchements et ces passes diffèrent donc en quelque chose des attouchements et des gestes ordinaires ; mais comment les distinguer ? C'est là une chose importante, car enfin s'il n'y avait pas une différence, on ne pourrait toucher le premier venu, ni lui faire des signes sans s'exposer à le faire tomber en crise et sans encourir une amende. Ce n'est pas au tribunal à nous l'apprendre, et encore moins à nous dire comment les passes et attouchements, *lorsqu'ils ont le caractère magnétique,* peuvent produire un effet quelconque ; il constate le fait d'un accident et la cause de l'accident, sa mission est d'apprécier le dommage et la réparation qui est due. Mais les experts appelés à éclairer le tribunal vont sans doute nous renseigner à ce sujet ; sans faire un cours sur la matière, ils doivent motiver leur opinion, comme cela se fait dans tous les cas de médecine légale, et prouver qu'ils parlent en connaissance de cause, car c'est la première condition que doit remplir l'expert. Eh bien ! nous en sommes fâché pour la logique de ces messieurs, mais leur déposition témoigne de leur ignorance complète de la chose sur laquelle ils avaient à donner leur avis ; non-seulement ils ne connaissent pas le magnétisme, mais les faits du somnambulisme naturel ne leur sont pas familiers, puisqu'ils pensent (l'un d'eux du moins), qu'ils ne peuvent se produire que *la nuit*, et pendant le sommeil naturel, ce qui est contredit par l'expérience.

Mais là n'est pas la partie la plus remarquable de la déposition, du premier témoin surtout : *Si l'on nie* A BON DROIT *le magnétisme*, dit-il, *ne peut-on admettre la magnétisation ?* En vérité, je ne sais si c'est un tour de force de logique, mais j'avoue en toute humilité qu'il dépasse mon intelligence, et que beaucoup de personnes sont comme moi ; car cela revient à dire qu'on peut magnétiser sans magnétisme, absolument comme si l'on disait qu'un homme peut recevoir des coups de bâton, mais que le bâton dont

il a été frappé n'existe pas. Or, nous croyons fermement, d'après un dicton bien connu, et jusqu'à preuve contraire, que, pour donner des coups de bâton il faut un bâton, et, par analogie, que pour magnétiser il faut du magnétisme, tout aussi bien que pour purger il faut une purgation; notre intelligence ne va pas jusqu'à comprendre les effets sans les causes.

Je ne nie pas l'effet, direz-vous, je le constate au contraire; ce que je nie, c'est la cause que vous donnez à cet effet. Vous dites qu'entre vos doigts et le patient il y a quelque chose d'invisible que vous appelez fluide magnétique; moi, je dis qu'il n'y a rien, que ce fluide n'existe pas; or ce fluide c'est le magnétisme; vos gestes sont la magnétisation. — D'accord; vous admettez ainsi que de simples gestes, sans intermédiaire, peuvent produire les crises nerveuses, les effets somnambuliques, cataleptiques et autres uniquement parce que l'imagination est frappée; soit, je l'admets. Je veux bien qu'une personne soit impressionnée par l'appareil de ces gestes, et que cette impression aille jusqu'à la faire dormir en plein midi, et contre sa volonté, ce qui serait déjà un fait fort remarquable, vous en conviendrez. Mais ce sommeil est-il un sommeil naturel causé, comme le disent quelques-uns, par la monotonie des mouvements ? Dans ce cas comment expliquerez-vous l'instantanéité du sommeil produit en quelques secondes ? Pourquoi ne réveillez-vous pas ce dormeur si facile en lui secouant le bras ? Je passe, comme de raison, bien d'autres phénomènes tout aussi peu explicables par votre système; mais il en est un dont vous pourrez sans doute donner la solution, car je ne suppose pas que vous vous soyez fait une théorie sur un sujet aussi grave, sans vous être assuré qu'elle résout tous les cas, théorie qui doit être d'autant moins hasardée que c'est en plein tribunal que vous l'énoncez; donc vous devez être sûr de vous. Eh bien ! je vous prie, pour l'instruction du public et de tous les gens assez simples pour croire à l'existence du fluide magnétique, de vouloir bien résoudre par votre système les deux questions suivantes.

1° Si les effets attribués au fluide magnétique ne sont que le résultat d'une imagination frappée et fortement impressionnée, comment se produisent-ils à l'insu de la personne, alors qu'on la magnétise pendant son sommeil naturel, ou lorsqu'elle est dans une pièce voisine sans voir le magnétiseur et sans savoir qu'on la magnétise ?

2° Si les attouchements ou passes magnétiques peuvent produire des crises nerveuses et l'état somnambulique, comment ces mêmes passes et attouchements peuvent-ils produire l'effet contraire, détruire ce qu'ils ont fait, calmer les crises nerveuses les plus violentes qu'ils ont occasionnées, faire cesser l'état somnambulique subitement et comme par un coup de foudre ? Est-ce par un effet d'imagination, alors que la personne ne voit ni n'entend

ce qui se passe autour d'elle ? ou faut-il admettre que l'on peut agir sur l'imagination sans le concours de l'imagination, ce qui serait bien possible, puis qu'on peut bien magnétiser sans magnétisme ? Ceci me rappelle une petite anecdote. Un imprudent maniait un fusil; le coup part et tue un autre individu. Un expert est appelé à examiner l'arme; il déclare que l'individu a été tué par le coup de fusil, mais que le fusil n'était pas chargé. N'est-ce pas le cas de notre magnétiseur qui blesse en magnétisant, mais sans magnétisme ? Assurément le tribunal de Douai, dans sa haute sagesse, ne s'est pas arrêté à ces contradictions, sur lesquelles il n'avait pas à se prononcer. Comme nous l'avons dit, il n'a vu que l'effet produit; il déclare cet effet produit par *des attouchements et passes magnétiques;* il n'avait pas à décider s'il existe en nous un fluide magnétique; mais le jugement n'en constate pas moins d'une manière authentique que le magnétisme est une réalité, autrement il n'aurait pas condamné pour avoir fait des gestes insignifiants. Que ceci soit une leçon pour les imprudents qui jouent avec ce qu'ils ne connaissent pas.

Ces Messieurs, dans l'opinion qu'ils ont émise, n'ont pas vu qu'ils arrivaient à un résulat diamétralement opposé à leur but, celui d'attribuer aux magnétiseurs un pouvoir que ceux-ci sont loin de revendiquer. En effet, les magnétiseurs prétendent qu'ils n'agissent qu'à l'aide d'un intermédiaire; que *lorsque cet intermédiaire leur fait défaut, leur action est nulle;* ils ne se reconnaissent pas le pouvoir de donner des coups de bâton sans bâton, ni de tuer avec un fusil non chargé. Eh bien ! de par la théorie de ces Messieurs, ils font bien un autre prodige, puisqu'ils agissent sans avoir rien dans les mains, ni rien dans les poches. Il est des choses, vraiment, qu'on ne peut prendre au sérieux; nous leur en demandons bien pardon, mais cela n'ôte rien à leur mérite; ils peuvent être fort habiles et savants médecins, et c'est à ce titre, sans doute, que le Tribunal les a consultés; nous ne nous permettons de critiquer que leur opinion sur le magnétisme. Nous terminons par une remarque importante. Si le magnétisme est une réalité, pourquoi n'est-il pas reconnu officiellement par la Faculté? Il y aurait là-dessus beaucoup de choses à dire; nous nous bornerons à une seule considération et à demander pourquoi les découvertes les plus accréditées aujourd'hui n'ont pas été acceptées d'emblée par les corps savants? Je laisse à d'autres le soin de répondre. Le corps médical est partagé sur la question du magnétisme, comme il l'est sur l'homœopathie, l'allopathie, sur la phrénologie, sur le traitement du choléra, sur les purgations et la saignée, et sur tant d'autres choses, de telle sorte qu'une opinion pour ou contre est toujours une opinion individuelle qui n'a pas force de loi; ce qui fait loi, c'est l'opinion générale, qui se forme par les faits en dépit de toute oppo-

sition, et qui exerce sur les plus récalcitrants une pression irrésistible; c'est ce qui arrive pour le magnétisme, comme pour le Spiritisme, et ce n'est pas trop s'avancer de dire que la moitié des médecins reconnait et admet aujourd'hui le magnétisme, et que les trois quarts des magnétiseurs sont médecins; il en est de même du Spiritisme, qui compte dans ses rangs une foule de médecins et d'hommes de science. Qu'importe donc l'opposition systématique, ou plus ou moins intéressée de quelques-uns ! laissez faire le temps qui balaie les amours-propres froissés et les mesquines préoccupations ; la vérité peut être ballottée, mais elle ne sombre pas, et la postérité enregistre le nom de ceux qui l'ont combattue ou soutenue. Si le magnétisme eût été une utopie, il y a longtemps qu'il n'en serait plus question, tandis que, comme son frère le Spiritisme, il pousse des racines de tous les côtés; luttez donc contre des idées qui envahissent le monde entier : le haut et le bas de l'échelle sociale!

Les Médiums inertes.

Au nombre des questions importantes qui se rattachent à la science Spirite, celle du rôle des médiums a été plus d'une fois controversée. M. Brasseur, directeur du Centre industriel, a développé à ce sujet des idées particulières dans une série d'articles fort bien rédigés, dans le *Moniteur de la toilette* (1), et notamment dans le numéro du mois d'août dernier, auquel nous empruntons les passages que nous citons plus loin. Il nous fait l'honneur de nous demander notre avis; nous le lui donnerons en toute sincérité, sans prétendre que notre opinion doive faire loi. Nous laissons nos lecteurs et les observateurs juges de la question. Nous n'aurons, du reste, qu'à résumer ce que nous avons dit en maintes occasions sur ce sujet, que nous avons déjà traité avec beaucoup plus de développement que nous ne pouvons le faire ici, ne pouvant répéter ce qui se trouve dans nos divers écrits.

Voici les principaux passages d'un des articles de M. Brasseur suivis de nos réponses :

« Qu'est-ce qu'un médium ? Le médium est-il actif ou passif? Telles sont « les questions posées en vue d'élucider un sujet qui préoccupe vivement « les personnes désireuses de s'instruire sur les choses de l'autre monde, « et conséquemment de leurs rapports avec celui-ci.

« Le 18 mai dernier, j'ai adressé à M. le président de la *Société Spirite*

(1) Journal des salons. — Modes. — Littérature. — Théâtres. Rue de l'Echiquier, 15.

« une note intitulée : *Du médium et des Esprits*, et depuis lors, vers le 15
« juillet, M. Allan Kardec a publié un nouveau livre sous ce titre : *Qu'est-*
« *ce que le Spiritisme?* En l'ouvrant, je croyais y trouver une réponse ca-
« tégorique, mais en vain. L'auteur persiste dans ses errements : « *Les mé-*
« *diums* (dit-il, page 75) *sont* LES PERSONNES *aptes à recevoir, d'une*
« *manière patente, l'impression des Esprits, et à servir d'*INTERMÉDIAIRES
« *entre le monde visible et le monde invisible.*»

L'ouvrage précité n'est point un cours de Spiritisme; c'est un exposé sommaire des principes de la sience à l'usage des personnes qui désirent en acquérir les premières notions, l'examen des questions de détail et des diverses opinions ne pouvant entrer dans un cadre aussi restreint et ayant un but spécial. Quant à la définition que nous donnons des médiums, elle nous semble parfaitement claire, et c'est par cette définition que nous répondons à la question de M. Brasseur : Qu'est-ce qu'un médium ? Il est possible qu'elle ne réponde pas à son opinion personnelle ; mais, quant à nous, nous n'avons, jusqu'à présent, aucune raison de la modifier.

« M. Allan Kardec ne reconnaît pas le médium *inerte*. Il parle bien des
« boîtes, cartons ou planchettes, mais il n'y voit (page 62) que des « ap-
« pendices de la main, dont on aurait reconnu l'inutilité... »

« Entendons-nous. »

« Selon vous, le médium est un *intermédiaire* entre le monde visible et
« le monde invisible; mais *est-il absolument nécessaire que cet intermédiaire*
« *soit une personne?* Ne suffit-il pas que l'invisible ait à sa disposition un
« *instrument quelconque* pour se manifester à nous ? »

A cela nous répondrons carrément : Non, il ne suffit pas que l'invisible ait à sa disposition un instrument quelconque pour se manifester, car il lui faut le concours fluidique d'une personne, et c'est cette personne qui, pour nous, est le véritable médium. S'il suffisait à l'Esprit d'avoir à sa disposition un instrument quelconque, on verrait des corbeilles ou planchettes écrire toutes seules, ce qui ne s'est jamais vu. L'écriture directe, qui est le fait en apparence le plus indépendant de toute coopération, ne se produit elle-même que sous l'influence de médiums doués d'une aptitude spéciale. Une considération puissante vient corroborer notre opinion. Selon M. Brasseur, l'instrument est la chose principale, la personne est l'accessoire ; selon nous, c'est tout le contraire. S'il en était autrement, pourquoi les planchettes ne marcheraient-elles pas avec le premier venu? Donc, s'il faut, pour la faire marcher, être doué d'une aptitude spéciale, c'est que le rôle de la personne n'est pas purement passif. C'est pourquoi cette personne est pour nous le véritable médium ; l'instrument n'est, comme nous l'avons dit, qu'un appendice de la main dont on peut se passer ; et cela est si vrai,

que toute personne qui écrit avec une planchette peut écrire directement avec la main, sans planchette et même sans crayon, puisqu'elle peut tracer les caractères avec le doigt, tandis que la planchette n'écrit pas sans la personne. Au reste, toutes les variétés de médiums, ainsi que leur rôle *actif* ou *passif*, sont amplement développés dans notre ***Instruction pratique sur les manifestations.***

« L'âme séparée de la matière par la dissolution du corps, n'a plus au-
« cun élément physique de l'humanité. »

Et le périsprit, qu'en faites-vous? Le périsprit est le lien qui unit l'âme au corps, l'enveloppe sémi-matérielle qu'elle possède pendant la vie et qu'elle conserve après la mort : c'est sous cette enveloppe qu'elle se montre dans les apparitions, et cette enveloppe est si bien une matière, quoique éthérée, qu'elle peut acquérir les propriétés de la tangibilité.

« En tenant le crayon directement, l'on a remarqué que la personne mé-
« lange ses sentiments et ses idées avec les idées et les sentiments de l'invi-
« sible, de sorte qu'ils ne donnent ainsi que des *communications mitigées;*
« tandis qu'en employant les boîtes, cartons et planchettes sous les mains
« de deux personnes ensemble, ces personnes restent absolument étran-
« gères à la manifestation, qui est alors celle de l'invisible seul : c'est pour-
« quoi je déclare ce dernier moyen supérieur et préférable à celui de la
« Société Spirite. »

Cette opinion pourrait être vraie, si elle n'était pas contredite par des milliers de faits observés, soit dans la *Société parisienne des Études Spirites*, soit ailleurs, et qui prouvent jusqu'à l'évidence la plus patente que les médiums animés, *même intuitifs*, à plus forte raison les médiums *mécaniques* peuvent être des instruments absolument passifs et jouir de la plus complète indépendance de pensées. Dans le médium mécanique, l'Esprit agit sur la main qui reçoit une impulsion tout à fait involontaire et joue le rôle de ce que M. Brasseur appelle *médium inerte*, qu'elle soit seule ou armée d'un crayon, ou appuyée sur un objet mobile muni d'un crayon.

Dans le médium intuitif, l'Esprit agit sur le cerveau, qui transmet par le courant du système nerveux le mouvement au bras, et ainsi de suite. Le médium mécanique écrit sans avoir la moindre conscience de ce qu'il produit : l'*acte précède la pensée;* chez le médium intuitif, la pensée accompagne l'acte, et même quelquefois le précède : c'est alors la pensée de l'Esprit qui traverse la pensée du médium; et si quelquefois elles paraissent se confondre, leur indépendance n'en est pas moins manifeste quand, par exemple, le médium écrit, *même par intuition*, des choses qu'il ne PEUT pas savoir, ou entièrement contraires à ses idées, à sa manière de voir, à ses propres convictions : en un mot, quand il pense blanc et qu'il écrit noir. Il y

a en outre tant de faits spontanés et imprévus que le doute n'est pas permis pour quiconque a été à même d'observer. Le rôle du médium est ici celui d'un truchement qui reçoit une pensée étrangère, qui la transmet, qui doit la comprendre pour la transmettre, et qui pourtant ne se l'assimile pas. C'est ainsi que cela se passe chez les médiums parlants qui reçoivent l'impulsion sur les organes de la parole, comme d'autres la reçoivent sur le bras ou la main, et encore chez les médiums *auditifs* qui entendent clairement une voix leur parler et leur dicter ce qu'ils doivent écrire. Et que direz-vous des médiums *voyants* auxquels les Esprits se montrent sous la forme qu'ils avaient de leur vivant, qui les voient circuler autour de nous, aller venir comme la foule que nous avons sous les yeux? Et des médiums impressibles qui ressentent les attouchements occultes, l'impresssion des doigts, des ongles même, qui marquent dans la peau et y laissent une empreinte? Est-ce le fait d'un être qui n'a plus rien de la matière? Et des médiums à double vue qui, parfaitement éveillés, et en plein jour, voient clairement ce qui se passe à distance? N'est-ce pas une faculté propre, un genre de médiumnité? La médiumnité est la faculté des médiums; les médiums sont les personnes accessibles à l'influence des Esprits et qui peuvent leur servir d'intermédiaires Tel est la définition qui se trouve dans le petit *Dictionnaire des Dictionnaires français abrégé* de Napoléon Landais, et jusqu'à présent elle nous paraît rendre exactement l'idée.

Nous ne contestons pas l'utilité des instruments que M. Brasseur désigne sous le nom de médiums inertes, nom qu'il est parfaitement libre de leur donner, s'il juge utile d'en faire une distinction; ils ont incontestablement un avantage, comme résultat d'expérience, pour les personnes qui n'ont encore rien vu; mais comme la Société parisienne des Etudes Spirites ne se compose que de personnes qui n'en sont pas à leur début, dont les convictions sont formées, qu'elle ne fait aucune expérience en vue de satisfaire la curiosité du public qu'elle ne convoque pas à ses séances, afin de n'être point troublée dans ses recherches et dans ses observations, ces moyens primitifs ne lui apprendraient rien de nouveau; c'est pourquoi elle en emploie de plus expéditifs, attendu qu'elle possède une assez grande expérience de la chose pour savoir parfaitement distinguer la nature des communications qu'elle reçoit.

Nous ne suivrons pas M. Brasseur dans tous les raisonnements sur lesquels il appuie sa théorie. Nous craindrions de les affaiblir en les tronquant, et dans l'impossibilité de les reproduire intégralement, nous préférons renvoyer ceux de nos lecteurs qui voudront en prendre connaissance, au journal qu'il rédige, avec un incontestable talent, et dans lequel on trouvera sur le même sujet des articles de M. Jules de Neuville, très bien écrits,

mais qui n'ont qu'un tort à nos yeux, c'est de n'avoir pas été précédés d'une étude suffisamment approfondie de la matière, sans quoi il est beaucoup de questions qu'il jugerait superflues.

En résumé, nous persistons, d'accord en cela avec la Société Spirite, à regarder les personnes comme les véritables médiums qui peuvent être actifs ou passifs, selon leur nature et leur aptitude; appelons, si l'on veut, les instruments des *médiums inertes*, c'est une distinction qui peut être utile, mais on serait dans l'erreur si on leur attribuait le rôle et les propriétés des êtres animés dans les communications *intelligentes;* nous disons intelligentes, car il faut encore faire la distinction de certaines manifestations spontanées purement physiques. C'est un sujet que nous avons amplement traité dans la *Revue*.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 29 juillet 1859 (Séance générale).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications. — Faits curieux de prévision de mort et d'avertissements d'outre-tombe, arrivés l'un à MM. de Chamissot et de Brunoy, émigrés qui habitaient Coblentz en 1794; l'autre à Mme la comtesse Ch.... (Seront publiés.)

Observations microscopiques et analytiques sur la matière de l'écriture directe. (Voir le n° du mois d'août 1859.)

Lecture d'une lettre en réponse à l'envoi de l'évocation de M. J. (de la Sarthe); faite dans la séance du 22 juillet.

Études. — Questions complémentaires relatives au repos des Esprits. Les réponses ne paraissent point à la hauteur de l'Esprit évoqué, dont on ne reconnaît ni la clarté, ni la précision habituelles. Ces réponses ne donnant point de solution satisfaisante, la Société n'en tient aucun compte.

Questions adressées à François Arago au sujet des réponses équivoques ci-dessus. Il dit que l'Esprit qui a répondu n'est pas celui qu'on a appelé. Cet Esprit, ajoute-t-il, n'est pas mauvais, mais il est peu avancé, et incapable de résoudre certaines questions. On l'a laissé faire pour vous exercer dans l'appréciation des réponses, et lui donner à lui-même une leçon.

Questions au même sur l'analyse chimique de la matière de l'écriture directe.

Questions au même sur les orages et le rôle des Esprits dans les phénomènes de la nature. (Publ. dans le n° de septembre.)

2° Évocation de M. J... (de la Sarthe), d'après la lettre ci-dessus relatée. (Publiée dans le n° de septembre, sous le titre de *Mort d'un Spirite*).

Evocation de Jacques Arago. (Sera publiée.)

Vendredi 2 septembre 1859 (Séance particulière).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Affaires administratives. Présentation et admission de deux nouveaux membres titulaires, et d'un membre correspondant à Madrid.

Communications. Lettre de M. Det..., membre de la Société, dans laquelle il cite un passage remarquable, extrait du tableau de Paris de Mercier, édition de 1788, 12° vol. et intitulé *Spiritualistes*. Ce passage constate l'existence à cette époque d'une Société formée à Paris, et ayant pour objet les communications avec les Esprits. Il fournit ainsi une nouvelle preuve que le Spiritisme n'est pas de création moderne, et qu'il était accepté par les hommes les plus recommandables. (Publiée ci-après.)

M. S... fait observer à ce sujet que vers cette époque un nommé *Martitinez Pascalis* avait fondé la secte des *Martinistes* qui prétendaient aussi être en relation avec les Esprits par des moyens que les initiés s'engageaient à tenir secrets.

Lettre de M. le docteur B... de New-York, qui remercie la Société du titre de correspondant qu'elle lui a conféré, et donne d'intéressants détails touchant l'exploitation mercantile du Spiritisme en Amérique.

Communication de plusieurs lettres de M. Dumas, membre titulaire de la Société, à Sétif (en Algérie), et qui contiennent un grand nombre d'évocations dont plusieurs offrent un intérêt sérieux au point de vue de l'étude. Elles constatent que plusieurs médiums se sont formés dans ce pays, et que le Spiritisme y est l'objet d'une grande préoccupation. Parmi les faits qu'il cite, on remarque notamment le suivant. Un charbonnier, très peu lettré, ayant essayé d'écrire comme médium, n'obtint d'abord que des traits irréguliers avec lesquels il remplit successivement six pages; ayant eu l'idée de placer ces pages à la suite les unes des autres, il s'est trouvé que tous ces traits concordaient entre eux, et formaient un ensemble. Depuis, cette même personne a écrit des pages entières avec une grande facilité, mais l'abondance, la prolixité et la nature de certaines communications peuvent faire craindre une obsession.

M. Allan Kardec rend compte d'un fait de manifestation spontanée qui s'est produit chez lui dans une réunion et dans des circonstances remarquables. La princesse S..., présente à la réunion, ayant témoigné le désir d'évoquer le docteur Beaufils, son médecin, mort depuis sept à huit mois, trois médiums, au nombre desquels se trouvait la fille de la princesse, très

bon médium elle-même, furent pris de mouvements convulsifs violents, cassant les crayons et déchirant le papier. L'Esprit sommé de se faire connître finit par dire, après beaucoup d'hésitation, qu'il n'osait pas dire son nom. Pressé de questions, il répondit qu'on savait son nom par les journaux; qu'il était un misérable; qu'il avait tué; qu'il était le garçon boucher, assassin de la rue de la Roquette, exécuté dernièrement. Interrogé sur les motifs de sa présence sans avoir été appelé, il dit qu'il était envoyé par d'autres Esprits, *afin de convaincre que les médiums n'écrivent pas leur pensée;* il termine en demandant qu'on veuille bien prier pour lui, parce qu'il se repent de sa conduite et qu'il souffre. Sur la promesse qui lui fut faite d'accéder à son désir, et après lui avoir donné quelques conseils, il se retira. Le docteur Beaufils vint alors; il répondit avec beaucoup de calme et de lucidité aux diverses questions qui lui furent adressées.

Cette communication est en effet une preuve manifeste de l'indépendance des médiums, car tous les membres de la réunion étaient préoccupés de l'évocation du docteur, et personne ne songeait à cet homme qui est venu surprendre tout le monde en se manifestant par des signes identiques à trois médiums différents qui n'avaient en mains ni cartons, ni planchettes.

Lecture d'une communication spontanée obtenue par M. R..., membre de la Société sur l'antiquité des croyances spirites, et les traces qu'elles ont laissées dans toutes les religions. (Publiée ci-après.)

Études. Évocation de Privat d'Anglemont. (Sera publiée.)

Évocation de l'avare millionnaire de Lyon, connu sous le nom du Père Crépin. (Sera publiée.)

Vendredi, 9 septembre 1859 (Séance générale).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications. Lecture d'une communication spontanée obtenue par M. le vicomte d'H..., médium nouvellement formé, et transmise par M. D..., membre de la Société, à Lille. (Sera publiée.)

Lecture d'une communication spontanée de Lamennais, obtenue par M. R..., membre de la Société. (Sera publiée.)

Autre communication spontanée obtenue par le même, de la part du docteur Olivier, qui s'est présenté à lui sans être appelé. Cette communication a cela de très remarquable, qu'elle montre cet Esprit dans une situation identique à celle de Voltaire, telle que celui-ci l'a décrite dans ses Confessions publiées dans la Revue du mois de septembre. Il doute de tout, même de Dieu; il erre et ne trouve personne pour l'éclairer, ce qui le plonge dans une anxiété d'autant plus pénible qu'il n'en voit pas le terme. Les paroles de consolation que lui adresse le médium semblent être pour

lui un trait de lumière et un adoucissement. Il se propose de revenir. (Sera publiée.)

M. Allan Kardec rend compte d'un fait remarquable d'obsession de la part d'un Esprit brutal, ancien charretier, sur la personne de M. C..., très bon médium. Ce fait confirme en outre la possibilité des lieux hantés par certains Esprits. (Sera publié.)

Les Esprits tapageurs de Madrid; relation d'un fait rapporté, sans commentaire, par un journal de Madrid, au sujet d'une maison de cette ville, que des bruits et des bouleversements nocturnes rendaient inhabitable, et contre lesquels les investigations et les mesures de la police avaient échoué.

Études. Questions sur l'avarice, à propos de l'évocation du père Crépin, de Lyon. (Seront publiées à la suite de cette évocation).

Évocation de Privat d'Anglemont, 2e entretien. (Sera publiée.)

Évocation de M. Julien S..., faite sur la demande de M. B. de Bouxhors.

Évocation de M. Adrien de S..., faite par une personne étrangère assistant à la séance. Cette évocation, quoique ayant un intérêt tout personnel, offre un trait caractéristique touchant l'influence exercée par les Esprits errants sur les Esprits incarnés.

Le caveau de Saint-Leu. En recherchant la sépulture du grand chancelier Pasquier dans l'Eglise de Saint-Leu, à Paris, le 27 juillet 1859, les ouvriers ayant percé un mur, ont trouvé sous le chœur un caveau long de 5 mètres, sur 4 de haut et 2 de large, hermétiquement fermé par une dalle. Dans ce caveau se trouvaient quinze à vingt squelettes sans cercueils et dans différentes positions, ce qui annonçait qu'ils n'y avaient point été ensevelis. Sur le mur on a trouvé écrit, avec un instrument pointu : Marvé, 1733; Chenest, 1733; Marx, enfant de chœur, 1727; Charles Remy, 1721; Gabriel, 1727; Thiévan, 1723; Maupain, 1728, et plusieurs noms illisibles.

On demande à l'Esprit de saint Louis s'il est possible d'évoquer l'un des Esprits dont les noms se trouvent dans ce caveau, afin d'en obtenir des éclaircissements sur cette découverte. Il est répondu : « Je vous conseille de laisser cela; il y a des crimes dans cette affaire, trop récente pour exhumer rien de ce qui la concerne. »

Verteuil, ancien auteur dramatique et acteur du théâtre de la Cité. C'était un jeune homme d'esprit, d'une beauté remarquable et jouissant d'une assez grande fortune. En peu de temps il perdit tout son avoir par une banqueroute, puis la parole, l'ouïe et la vue. Il mourut à Bicêtre, où il resta vingt ans sourd, muet et aveugle, ne recevant de communications que

lorsqu'on lui traçait des caractères dans le creux de la main; alors il répondait par écrit. Cette position exceptionnelle semblait devoir offrir un intéressant sujet d'étude psychologique. L'Esprit de saint Louis, consulté à cet effet, répondit: « Ne l'évoquez pas, il est réincarné. » Il fournit ensuite divers renseignements sur les antécédents de ce jeune homme, les causes et les circonstances de son infirmité. (Voir, pour les détails de cette touchante histoire, la *Patrie* du 26 juillet 1859).

Évocation de l'ancien charretier dont il a été rendu compte dans les communications. Il se manifeste par des signes de violence, en cassant les crayons qu'il enfonce dans le papier avec force, et par une écriture grosse, saccadée et peu lisible. Cette évocation présente un caractère remarquable, surtout au point de vue de l'influence que l'homme peut exercer sur certains Esprits inférieurs par la prière et les bons conseils. (Sera publiée.)

Vendredi, 16 septembre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 9 septembre.

Communications. Lecture d'un article de l'*Illustration* de 1853, communiqué par M. R..., et intitulé *les Tables volantes.* Cet article constate, d'après un journal russe, *Sjevernava Plschela,* du 27 avril 1853, et d'après les documents fournis par M. Tscherepanoff, que le phénomène des tables mouvantes est connu et pratiqué de temps immémorial en Chine, en Sibérie et chez les Kalmouks de la Russie méridionale. Chez ces derniers, notamment, on se sert de ce moyen pour retrouver les objets perdus. (Publié ci-après.)

M. Dorgeval adresse à la Société un poème intitulé *Uranie*, de M. de Porry, de Marseille, dans lequel les points fondamentaux de la doctrine spirite sont clairement énoncés, quoique l'auteur n'eût, à l'époque où il l'a composé, aucune notion de cette science. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que M. de Porry paraît avoir écrit son poème par une sorte de faculté médiamique; c'est le soir, dans le demi-sommeil, que les vers se formulent dans sa pensée, et il les écrit le lendemain à son réveil. Lecture est donnée de plusieurs fragments de ce poème, qui seront publiés dans la Revue.

Lettre de M. P..., de Marseille, contenant une communication d'un Esprit qui se fait connaître sous le nom de Paul, et une de saint Louis, remarquable par diverses réponses d'une grande profondeur.

Lecture d'une communication spontanée faite à M. R..., membre de la Société, par le boucher assassin de la rue de la Roquette, dont il a été question dans la séance du 2 septembre, et qui est venu s'interposer dans une réunion qui a eu lieu chez M. Allan Kardec. Cet Esprit vient le remer-

cier d'avoir prié pour lui, ainsi qu'il l'avait demandé. Cette communication est remarquable par les bonnes pensées qu'elle renferme, et jette un nouveau jour sur l'assistance que l'on peut donner aux Esprits souffrants. (Sera publiée.)

Etudes. Il est demandé à l'Esprit de saint Louis si, indépendamment des sujets élaborés d'avance, les Esprits voudraient bien donner des communications spontanées sur un sujet à leur choix. Il est répondu affirmativement, et que César écrira la prochaine fois par l'entremise de M. R..., et avec l'agrément de ce dernier.

M. Col..., présent à la séance comme auditeur, demande si on veut bien lui permettre de faire l'évocation de son fils dont la mort est pour la mère une cause de douleur que rien ne peut adoucir. Devant aller rejoindre celle-ci le lendemain, il désirerait lui rapporter l'entretien comme sujet de consolation. Cette évocation n'ayant qu'un intérêt personnel ne sera pas publiée.

Examen de la théorie de M. Brasseur sur les médiums. Il considère les cartons, planchettes et autres instruments comme les seuls véritables médiums, qu'il qualifie de *médiums inertes*, attendu, dit-il, que dans les médiums animés il y a toujours plus ou moins participation de la pensée personnelle. Plusieurs membres prennent part à la discussion, et s'accordent à combattre l'opinion de M. Brasseur, fondée, disent-ils, sur une observation incomplète, attendu que l'indépendance absolue du médium animé est prouvée par des faits irrécusables. Un des arguments que l'on oppose à M. Brasseur, c'est que les cartons et planchettes ne parlent jamais seuls, d'où il résulte que ce ne sont que des instruments, ou, comme on l'a dit, des appendices dont on peut se passer : c'est l'accessoire et non le principal. La planchette armée du crayon et influencée par la personne, n'est pas plus médium que le crayon placé directement dans la main de la personne.

M. Samson donne lecture de quelques vers qu'il a composés en l'honneur de saint Louis, et en remercîment de la guérison dont il a été l'objet. Comme il ne se reconnaît pas pour poète, il demande par quel Esprit ils lui ont été inspirés. Il lui est répondu que c'est le sien, pénétré d'une juste reconnaissance pour celui qui a soulagé ses douleurs.

Évocation de Swedenborg. — A l'évocation faite par M. Allan Kardec, il répond : Parle, mon vieil ami. — Vous m'honorez du titre de votre vieil ami, et pourtant nous sommes loin d'être contemporains, et je ne vous connais que par vos écrits. — C'est vrai, mais moi, je te connais depuis longtemps — Nous désirons vous adresser plusieurs questions sur divers points de votre doctrine, mais vu l'heure avancée, notre but est seulement de vous demander si vous voudrez bien le faire dans la prochaine séance. — R. Avec plaisir. Laissez-moi, dès aujourd'hui, faire une correction à mes

écrits, correction importante pour moi. Lorsque j'écrivis ma doctrine, je prétendis, d'après les conseillers du monde céleste qui me dictaient, que chaque peuple se trouvait dans le ciel dans une sphère séparée, et que le caractère distinctif de chaque nation reparaissait encore, non, par individus, mais par grandes familles. L'expérience m'a convaincu que cela n'est pas.

— N'y a-t-il pas aussi d'autres points sujets à contestations? — R. Oui, beaucoup d'autres, mais celui-ci est un des plus marquants.

— Nous avons ici plusieurs médiums; en est-il un que vous préfériez pour vous communiquer à nous?— R. Non... et pourtant oui : le choix que je ferais serait un médium mécanique, comme vous les appelez, et prompt à la fois.

Vendredi 23 septembre 1859. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal de la séance du 16.

Présentation de quatre candidats comme membres titulaires. Leur admission sera discutée dans la prochaine séance particulière du 7 octobre, et prononcée s'il y a lieu.

Communications. — Lecture d'une lettre de Rouen, qui rapporte un fait authentique, arrivé dans la famille de la personne qui écrit, de l'apparition de son aïeule au moment de sa mort.

Autre fait récent d'apparition et d'avertissement d'outre-tombe. M. D..., docteur-médecin, de Paris, avait soigné pendant quelque temps une jeune femme atteinte d'une maladie incurable et qui, pour le moment, n'habitait plus Paris. Il y a quinze jours environ, M. D... fut réveillé par des coups frappés à la porte de sa chambre à coucher. Croyant qu'on venait l'appeler pour un malade, il demande : Qui est là? Au même instant, il voit la jeune femme debout devant lui, et qui lui dit d'un ton de voix très distinct : « C'est moi, monsieur D..., je viens vous dire que je suis morte. » Information prise, il fut reconnu que cette femme était morte la nuit même de son apparition.

Fait curieux de séparation momentanée de l'âme et du corps arrivé, il y a quelques jours, à M. C., médium de la Société. (Sera publié avec l'explication donnée par les Esprits.)

Lecture d'une communication remarquable faite par l'Esprit de Privat d'Anglemont à M. Ch., médium de la Société. (Sera publiée avec les autres communications du même Esprit.)

Etudes. — Trois communications spontanées avaient été promises pour cette séance : une de César, une de Swedenborg, et une de Privat d'Anglemont. On les fait écrire simultanément par trois médiums différents, tous mécaniques.

Diverses questions sont ensuite adressées à Swedenborg sur quelques-uns des points de sa doctrine, qu'il reconnaît comme erronés. Lecture préalable est donnée d'une notice biographique sur le même, préparée par Mme P., membre de la Société. (Seront publiées).

M. Det..., membre de la Société, avait préparé sur César une série de questions fort savantes, mais les explications spontanées de cet Esprit rendent la plupart de ces questions superflues; néanmoins, elles seront examinées, et l'on fera un choix de celles que l'on croira utile de proposer ultérieurement.

M. Dumas, de Sétif, membre titulaire de la Société, est présent à la séance. Il demande à faire l'évocation de quelques-uns des Esprits qui se sont manifestés à lui, afin d'avoir un contrôle des communications qu'il a obtenues en Algérie. Le résultat de ces évocations est identique et confirme les réponses qui lui ont été faites. A la question de savoir s'il peut concourir efficacement à la propagation du Spiritisme en Afrique, il est répondu que non-seulement il le peut, mais qu'il le doit.

Société Spirite au dix-huitième siècle

A Monsieur le Président de la Société parisienne des Études spirites.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Ce n'est pas de 1853, époque où les Esprits commencèrent à se manifester par le mouvement des tables et par des coups frappés, que date le renouvellement des évocations. Dans l'historique du Spiritisme que nous lisons dans vos ouvrages, vous ne faites pas mention d'une Société comme la nôtre, dont l'existence, à ma grande surprise, m'est révélée par *Mercier*, dans son tableau de Paris, édition de 1788, chapitre intitulé : *Spiritualistes*, 12e volume. Voici ce qu'il dit :

« Pourquoi la théologie, la philosophie et l'histoire font-elles mention de plusieurs apparitions d'Esprits, de génies ou de démons? La créance d'une partie de l'antiquité était que chaque homme avait deux Esprits, l'un bon qui l'invitait à la vertu, l'autre mauvais qui l'invitait au mal.

« Une *secte nouvelle* ajoute foi au retour des Esprits en ce monde. J'ai entendu plusieurs personnes qui étaient réellement persuadées qu'il existe des moyens pour les évoquer. Nous sommes environnés d'un monde que nous n'apercevons pas. Autour de nous sont des êtres dont nous n'avons point l'idée; doués d'une nature intellectuelle supérieure, ils nous voient. Point de vide dans l'univers : voilà ce qu'assurent les adeptes de la *science nouvelle*.

« Ainsi le retour des âmes des morts, cru de toute antiquité, et dont notre

philosophie se moquait, est adopté aujourd'hi *pàr des hommes qui ne sont, ni ignorants, ni superstitieux.* Tous ces Esprits, d'ailleurs, apppelés dans l'Écriture *les Princes de l'air* sont toujours sous le bon plaisir du maître de la nature. Aristote dit que les Esprits apparaissent souvent aux hommes pour les nécessités les uns des autres. Je ne fais que rapporter ici ce que les partisans de l'existence des génies nous disent.

« Si l'on croit à l'immortalité de l'âme, il faut admettre que cette multitude d'Esprits peuvent se manifester après la mort. Parmi cette foule de prodiges dont tous les pays de la terre sont remplis, *si un seul a eu lieu, l'incrédulité a tort.* Je crois donc qu'il n'y aurait pas moins de témérité à nier qu'à soutenir la vérité des apparitions. Nous sommes dans un monde inconnu. »

On n'accusera pas Mercier d'incrédulité et d'ignorance, et nous voyons dans l'extrait qui précède qu'il ne rejetait point *à priori* les manifestations des Esprits, quoiqu'il n'eût pas eu occasion d'en être témoin. Mais en homme sage, il suspendait son jugement jusqu'à plus ample informé. Déjà, à propos du magnétisme, il avait dit : « Cela est si mystérieux, si « profond, si incroyable, qu'il faut rire ou tomber à genoux ; je n'ai fait « ni l'un ni l'autre : *j'observe* et *j'attends.* »

Il serait intéressant de savoir pourquoi ces évocations, reprises en 1788 ont été interrompues jusqu'en 1853. Serait-ce parce que les membres de la Société qui s'en occupait auraient péri pendant la Révolution ? Il est fâcheux que Mercier n'ait pas fait connaître le nom du président de cette Société.

Agréez, etc.

« Det...

« Membre titulaire de la Société. »

Remarque. Le fait rapporté par Mercier a une importance capitale dont personne ne méconnaîtra la portée. Il prouve que, dès cette époque, des hommes recommandables par leur intelligence s'occupaient sérieusement de la science spirite. Quant à la cause qui amena la cessation de cette Société, il est sans doute probable que les troubles qui suivirent y eurent une grande part ; mais il n'est pas exact de dire que les évocations furent interrompues jusqu'en 1853. Vers cette dernière époque, il est vrai, les manifestations prirent un plus grand développement, mais il est avéré qu'elles n'avaient jamais cessé. En 1818, nous avons eu entre les mains une notice manuscrite sur la Société des Théosophes qui existait au commencement de ce siècle, et qui prétendait que, par le recueillement et la prière on pouvait se mettre en communication avec les Esprits ; c'était probablement la suite de celle dont parle Mercier. Dès l'année 1800, le célèbre abbé

Faria, de concert avec un chanoine de ses amis, ancien missionnaire au Paraguay, s'occupait de l'évocation et obtenait des communications écrites. Tous les jours nous apprenons que des personnes en avaient à Paris, bien avant qu'il ne fût question des Esprits d'Amérique. Mais il faut dire aussi qu'avant cette époque, tous ceux qui possédaient cette connaissance en faisaient mystère ; aujourd'hui qu'elle est dans le domaine public, elle se vulgarise, voilà toute la différence, et si c'était une chimère elle ne se serait pas implantée en quelques années dans les cinq parties du monde ; le bon sens en aurait déjà fait justice, précisément parce que chacun est à même de voir et de comprendre. Personne sans doute ne contestera les progrès que ces idées font chaque jour et cela dans les rangs les plus éclairés de la société. Or, une idée sur laquelle on appelle le raisonnement, qui grandit et plein jour, par la discussion et par l'examen, n'a pas les caractères d'une utopie.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Le père Crépin.

(Société ; 2 septembre 1859.)

Les journaux ont annoncé dernièrement la mort d'un homme qui habitait Lyon, où il était connu sous le nom du père Crépin. Il était plusieurs fois millionnaire, et d'une avarice peu commune. Dans les derniers temps de sa vie, il était venu loger chez les époux Favre, qui s'étaient engagés à le nourrir moyennant 30 centimes par jour, déduction de dix centimes pour son tabac. Il possédait neuf maisons, et logeait précédemment dans l'une d'elles, dans une espèce de niche qu'il s'était fait faire sous l'escalier. A l'époque des loyers, il arrachait les affiches des rues pour se servir de ce papier pour ses quittances. L'arrêté municipal qui prescrivait le blanchiment des maisons lui causa un violent désespoir ; il fit des démarches pour obtenir une exception, mais ce fut inutilement. Il s'écriait qu'il était ruiné. S'il n'avait eu qu'une seule maison, il se serait résigné ; mais, ajoutait-il, il en avait neuf.

1. *Évocation.* — R. Me voici, que me voulez-vous ? Hélas ! mon or ! mon or ! qu'est-il devenu ?

2. Regrettez-vous la vie terrestre ? — R. Oh ! oui !

3. Pourquoi la regrettez-vous ? — Je ne puis plus toucher mon or, le compter et le renfermer.

4. A quoi employez-vous votre temps ? — R. Je suis encore bien attaché à la terre, et je me repens difficilement.

5. Revenez-vous quelquefois voir vos chers trésors et vos maisons? — R. Aussi souvent que je le peux.

6. De votre vivant, n'avez-vous jamais songé que vous n'emporteriez pas tout cela dans l'autre monde? — Non. Ma seule idée était attachée aux richesses pour les entasser ; je n'ai jamais pensé à m'en séparer.

7. Quel était votre but en amassant ces richesses qui ne servaient à rien, pas même à vous, puisque vous viviez de privations? — R. J'éprouvais de la volupté à les toucher.

8. D'où vous venait cette avarice sordide? — De la jouissance qu'éprouvait mon Esprit et mon cœur à avoir beaucoup d'argent. Je n'ai eu que cette passion ici-bas.

9. Comprenez-vous que c'était de l'avarice? — R. Oui, je comprends maintenant que j'étais un misérable; cependant, mon cœur est encore bien errestre, et j'éprouve une certaine jouissance à voir mon or; mais je ne puis le palper, et cela est un commencement de punition dans la vie où je suis.

10. Vous n'éprouviez donc aucun sentiment de pitié pour les malheureux qui souffraient la misère, et il ne vous est donc jamais venu à la pensée de les soulager? — R. Pourquoi n'avaient-ils pas d'argent? Tant pis pour eux!

11. Vous rappelez-vous l'existence que vous aviez avant celle que vous venez de quitter? — R. Oui, j'étais berger, bien malheureux de corps, mais heureux de cœur.

12. Quelle ont été vos premières pensées quand vous vous êtes reconnu dans le monde des Esprits? — R. Ma première pensée a été de chercher mes richesses, et surtout mon or. Quand je n'ai rien vu que l'espace, j'ai été bien malheureux ; mon cœur s'est déchiré, et le remords a commencé à s'emparer de moi. Plus j'irai, je crois, plus je souffrirai de mon avarice terrestre.

13. Quelle est pour vous, maintenant, la conséquence de votre vie terrestre? — R. Inutile pour mes semblables, inutile devant l'éternité, mais malheureuse pour moi devant Dieu.

14. Prévoyez-vous une nouvelle existence corporelle? — R. Je ne sais pas.

15. Si vous deviez avoir prochainement une nouvelle existence corporelle, laquelle choisiriez-vous? — R. Je choisirais une existence qui pût me rendre utile à mes semblables.

16. De votre vivant vous n'aviez point d'amis sur la terre, car un avare comme vous n'en peut avoir ; en avez-vous parmi les Esprits? — R. Je n'ai prié jamais pour personne ; mon ange gardien que j'ai bien offensé est le seul qui ait pitié de moi.

17. A votre entrée dans le monde des Esprits, y en a-t-il qui sont venus vous recevoir? — R. Oui, ma mère.

18. Avez-vous déjà été évoqué par d'autres personnes? — R. Une fois par des personnes que j'ai maltraitées.

19. Ne l'avez-vous pas été en Afrique dans un centre où l'on s'occupe des Esprits? — R. Oui, mais tous ces gens n'avaient aucune pitié de moi, et c'est bien pénible; ici on est compatissant.

20. Notre évocation vous profitera-t-elle? — R. Beaucoup.

21. Comment avez-vous acquis votre fortune? — R. J'ai gagné un peu loyalement; mais j'ai beaucoup pressuré, et un peu volé mes pareils.

22. Pouvons-nous faire quelque chose pour vous? — R. Oui, un peu de votre pitié pour une âme en peine.

(Société, 9 septembre 1859).

Questions adressées à saint Louis à propos du père Crépin.

1. Le père Crépin que nous avons évoqué la dernière fois était un type rare d'avarice; il n'a pu nous donner d'explications sur la source de cette passion en lui; seriez-vous assez bon pour y suppléer? Il nous a dit qu'il avait été berger, très malheureux de corps, mais heureux de cœur; nous ne voyons là rien qui pût développer en lui cette avarice sordide; voudriez-vous nous dire ce qui a pu la faire naître? — R. Il était ignorant, inexpérimenté; il a demandé la richesse; elle lui a été accordée, mais comme punition de sa demande; il ne recommencera plus, croyez-le bien.

2. Le père Crépin nous offre le type de l'avarice ignoble, mais cette passion a des nuances. Ainsi, il y a des gens qui ne sont avares que pour les autres; nous demandons quel est le plus coupable de celui qui amasse pour le plaisir d'amasser, et se refuse même le nécessaire, ou de celui qui, ne se privant de rien, est ladre quand il s'agit du plus petit sacrifice pour son prochain? — R. Il est évident que le dernier est plus coupable, car il est profondément égoïste; l'autre est fou.

3. L'Esprit, dans les épreuves qu'il doit subir pour arriver à la perfection, doit-il subir tous les genres de tentation, et pourrait-on dire que, pour le père Crépin, le tour de l'avarice était venu au moyen des richesses qui étaient à sa disposition, et qu'il a succombé? — R. Cela n'est pas général, mais c'est exact pour lui. Vous savez qu'il y en a qui prennent, dès le début, une route qui les affranchit de bien des épreuves.

Madame E. de Girardin, médium.

Nous extrayons l'article suivant de la chronique du *Paris-Journal*, n° 44. Il n'a pas besoin de commentaire; il montre que si, comme le disent assez peu poliment ceux qui s'adjugent sans façon le privilége du bon sens, tous les partisans du Spiritisme sont des fous, on peut se consoler et même s'honorer d'aller aux Petites-Maisons en compagnie d'intelligences de la trempe de Madame de Girardin et de tant d'autres.

«Je vous ai promis l'autre jour l'histoire de Madame de Girardin et d'un célèbre docteur; je vous la raconterai aujourd'hui, car j'en ai obtenu la permission; elle est fort curieuse. Nous resterons encore dans le surnaturel; on s'en occupe plus que jamais, et nous qui, par état, tâtons le pouls à Paris, nous lui trouvons un léger accès de fièvre chaude à cet égard. Décidément c'est un besoin pour l'imagination humaine que de savoir l'avenir et de percer les mystères de la nature. Lorsqu'on voit des intelligences comme celle de Delphine Gay s'adonner à ces pratiques, que l'on traite de puériles on ne peut leur refuser une certaine importance; surtout quand elles sont appuyées de témoignages irrécusables, tels que celui dont je vous parle et que vous allez connaître, — j'entends le témoignage, mais non le docteur, — si vous voulez bien.

«Madame de Girardin avait une petite planchette et un crayon; elles les consultait sans cesse. Elle avait ainsi des conversations avec beaucoup de célébrités de l'histoire, sans compter le diable qui s'en mêlait aussi. Un soir même il vint se révéler à un grave personnage qui n'en eut pas peur, puisque son état est de le chasser. La grande Delphine ne faisait rien sans l'avis de sa planchette; elle lui demandait des conseils littéraires que celle-ci ne lui refusait point; elle était même pour l'illustre poète d'une sévérité magistrale. Ainsi elle lui répétait sans cesse de ne plus faire de tragédies, sans considération pour les vers merveilleux que renferment *Judith* et *Cléopâtre.* Qui est-ce qui va voir jouer une tragédie? les fanatiques de la poésie dramatique. Que cherchent-ils dans une tragédie? ils cherchent de beaux vers qui les émeuvent et les touchent, et *Judith* et *Cléopâtre* fourmillent ds ces pensées de femme, exprimées par une femme d'un esprit et d'un cœur éminents, dont le talent n'est contesté par personne. Enfin la planchette ne le voulait pas, elle s'obstinait à la prose et à la comédie; elle collaborait pour les dénoûments et corrigeait les longeurs.

Non-seulement Delphine lui confiait ses travaux littéraires, mais elle lui racontait encore ses souffrances et prenait ses ordonnances pour sa santé. Hélas! ces ordonnances, dictées par l'imagination de la malade ou par le démon, ont contribué à nous l'enlever. Elle prenait des remèdes incroyables, des tartines de beurre au poivre, des piments, tous engins de destruction pour une nature inflammable telle que celle-là; on en a trouvé des preuves après sa mort, dont ses amis et ses admirateurs ne se consoleront jamais.

« Tout le monde connaît Chasseriau, emporté, lui aussi, dans la fleur de l'âge. Il fit de souvenir un portrait superbe de la belle défunte; on l'a gravé et il est partout aujourd'hui. Il porta le portrait au docteur en question et lui demanda s'il en était content; celui-ci fit quelques légeres observations. Le peintre allait s'y rendre, lorsque l'idée leur vint à tous les deux de s'en rapporter au modèle lui-même. Ils placèrent les mains sur la planchette, Madame de Girardin se révéla presque aussitôt. On comprend quelle fut leur émotion. Interrogée sur le portrait, elle dit qu'il n'était pas parfait, qu'il n'y fallait pas toucher cependant, parce qu'on courrait risque de le gâter, la ressemblance étant fort délicate et fort difficile à saisir, lorsqu'on n'a pas d'autre guide que la mémoire. On lui fit d'autres questions; aux unes elle refusa de répondre, aux autres elle répondit.

« On s'informa du lieu où elle était.

« — Je ne veux pas le dire, répliqua-t-elle.
« Et malgré toutes les prières on ne put rien en obtenir sur ce point.
« — Etes-vous heureuse ?
« — Non.
« — Pourquoi !
« — Parce que je ne puis plus être utile à ceux que j'aime. »

Elle resta muette obstinément tant qu'on lui parla de l'autre vie et ne donna aucun renseignement; elle ne dit même pas si cela lui était défendu, ou si elle agissait de son plein gré. Après une longue conversation elle s'en alla. On dressa procès-verbal de cette séance. Les deux témoins en furent si impressionnés qu'ils n'ont pas recommencé depuis. Le docteur pourrait maintenant appeler celui qui l'assistait ce jour-là et avoir ces deux grands esprits dans sa planchette. Comme tout passe en ce monde ! Et quel enseignement dans ces faits étranges si nous les prenions au point de vue philosophique et religieux ! »

Les tables volantes.

Sous ce titre, nous trouvons l'article suivant dans l'*Illustration* de 1853, précédé des plaisanteries obligées dont nous faisons grâce à nos lecteurs.

« Mais il s'agit bien des tables tournantes! Voici des tables volantes! Et le phénomène ne se produit pas d'aujourd'hui; il existe depuis longues années. Où ? demandez-vous. Ma foi, c'est un peu loin, en Sibérie ! Un journal russe, *Sjévernava Plschelà* ou *l'Abeille du Nord*, dans son numéro du 27 avril dernier, contient sur ce sujet un article de M. Tscherepanoff, qui a voyagé dans le pays des Kalmouks. En voici un extrait.

« Il faut savoir que les lamas, prêtres de la religion bouddhaïque, à laquelle adhèrent tous les Mongols et les Bourètes russes, pareils en cela aux prêtres de l'ancienne Égypte, ne communiquent pas les secrets qu'ils ont inventés, mais s'en servent, au contraire, pour accroître l'influence qu'ils exercent sur un peuple naturellement superstitieux. C'est ainsi qu'ils prétendent pouvoir retrouver les objets volés, et, à cet effet, il se servent de la *table volante;* les choses se passent de la manière suivante :

« La victime du vol s'adresse au lama, en le priant de lui révéler l'endroit où les objets sont cachés. Le prêtre de Bouddha demande deux ou trois jours pour se préparer à cette grave cérémonie. Le terme expiré, il s'assied par terre, place devant lui une petite table carrée, pose la main dessus, et se met à lire un grimoire; ce qui dure une demi-heure. Quand il a bien marmotté, il se lève, en tenant toujours la main dans la même position qu'auparavant, et la table se soulève de terre, Le lama se dresse de toute sa grandeur; il porte la main au-dessus de sa tête, et la table monte de la même hauteur; le lama fait un pas en avant, le meuble suit en l'air son exemple; le lama recule, le meuble fait de même; bref, la table prend diverses directions, et finit par tomber à terre. C'est dans la direction principale que la table a prise que se trouve l'endroit cherché. Si l'on en croit les récits des habitants, ils s'est présenté des cas où la table s'est laissée choir juste à la place qui recélait l'objet dérobé.

« Dans l'expérience à laquelle M. Tscherepanoff assista, la table s'envola

jusqu'à une distance de 15 toises. L'objet volé ne fut pas retrouvé sur-le-champ; mais dans la direction indiquée par le meuble demeurait un paysan russe qui remarqua le signe, et le même jour s'ôta la vie. Sa mort subite éveilla les soupçons; des perquisitions furent faites à son domicile, et l'on trouva ce que l'on cherchait. Le voyageur vit trois autres expériences, mais aucune ne réussit. La table ne voulut pas bouger; les lamas, du reste, ne furent pas embarrassés pour expliquer cette immobilité; si le meuble ne remuait pas, c'est que les objets ne pouvaient pas être retrouvés.

« M. Tscherepanoff fut témoin de ce phénomène en 1831, dans le village de Jélany : « Je n'en croyais pas mes yeux, dit-il; j'étais persuadé qu'il y avait là quelque escamotage, et que mon lama se servait d'une corde habilement dissimulée, ou d'un fil de fer pour élever sa table en l'air; mais, en regardant de près, je n'aperçus aucune trace de ficelle ni de fil de fer; la table était une planche de sapin assez mince, ne pesant qu'une livre et demie. Aujourd'hui, je suis persuadé que le phénomène est produit par la mêmes causes que celui de la *danse des tables.* »

« Ainsi, les chefs de la secte des *Esprits*, qui croyaient avoir inventé la *table-moving*, n'ont fait que reprendre une invention depuis longtemps connue chez d'autres peuples. *Nihil sub sole novi*, disait Salomon. Qui sait si, du temps de Salomon lui-même, on ne connaissait pas la manière de faire tourner les tables!... Que dis-je? Ce procédé était connu bien avant le digne fils de David. Lisez le *North-China-Herald*, cité par la *Gazette d'Ausbourg* du 11 mai, et vous verrez que les habitants du Céleste Empire s'amusent à ce jeu depuis un temps immémorial. »

Nous avons dit cent fois que le Spiritisme étant dans la nature, et l'une des puissances de la nature, les phénomènes qui en découlent ont dû se produire dans tous les temps et chez tous les peuples, interprétés, commentés et habillés selon les mœurs et le degré d'instruction. Jamais nous n'avons prétendu que ce fût une invention moderne; plus nous irons, plus nous découvrirons les traces qu'il a laissées partout et dans tous les âges. Les modernes n'ont d'autre mérite que de l'avoir dépouillé du mysticisme, de l'exagération et des idées superstitieuses des temps d'ignorance. Il est remarquable que la plupart de ceux qui en parlent si légèrement ne se sont jamais donné la peine de l'étudier. Ils jugent sur une première impression, la plupart du temps sur des ouï-dire, sans connaissance des causes, et sont tout surpris quand on leur montre au fond de cela un des principes qui touchent aux plus graves intérêts de l'humanité. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse ici seulement de l'intérêt de l'autre monde; quiconque ne s'arrête pas à la surface voit sans peine qu'il touche à toutes les questions vitales du monde actuel. Qui aurait pensé jadis que d'une grenouille dansant dans un plat, au contact d'une cuillère d'argent, sortirait le moyen de communiquer en quelques secondes d'un bout du monde à l'autre, de diriger la foudre, de produire une lumière rivale du soleil? Patience, messieurs les rieurs, et d'une table qui danse pourra bien sortir un géant qui mettra les rieurs de son côté. Du train dont vont les choses, cela ne commence pas mal.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. Carion, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Doit-on publier tout ce que disent les Esprits ?

Cette question nous est adressée par un de nos correspondants, et nous y répondons par la question suivante : Serait-il bon de publier tout ce que disent et pensent les hommes ? Quiconque possède une notion tant soit peu profonde du Spiritisme, sait que le monde invisible est composé de tous ceux qui ont laissé sur la terre leur enveloppe visible; mais en dépouillant l'homme charnel, ils n'ont pas tous pour cela revêtu la tunique des anges. Il y en a donc de tous les degrés de savoir et d'ignorance, de moralité et d'immoralité; voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue. N'oublions pas que, parmi les Esprits, il y a, comme sur la terre, des êtres légers, étourdis et moqueurs; de faux savants, vains et orgueilleux d'un savoir incomplet; des hypocrites, des méchants, et, ce qui nous paraîtrait inexplicable si nous ne connaissions en quelque sorte la physiologie de ce monde, il y en a de sensuels, de vils, de crapuleux, qui se traînent dans la fange. A côté de cela, vous avez, toujours comme sur la terre, des êtres bons, humains, bienveillants, éclairés, sublimes de vertus; mais comme notre monde n'est ni au premier, ni au dernier rang, quoiqu'il soit plus voisin du dernier que du premier, il en résulte que le monde des Esprits renferme des êtres plus avancés intellectuellement et moralement que nos hommes les plus éclairés, et d'autres qui sont encore au-dessous des hommes les plus inférieurs. Dès lors que ces êtres ont un moyen patent de se communiquer aux hommes, d'exprimer leurs pensées par des signes intelligibles, leurs communications doivent être le reflet de leurs sentiments, de leurs qualités ou de leurs vices; elles seront légères, triviales, grossières, ordurières même, savantes, sages ou sublimes, selon leur caractère et leur élévation. Ils se révèlent eux-mêmes par leur langage; de là la nécessité de ne point accepter aveuglément tout ce qui vient du monde occulte, et de le soumettre à un contrôle sévère. Avec les communications de certains Esprits, on pourrait, comme avec les discours de certains hommes, faire un recueil très peu édifiant. Nous avons sous les yeux un petit ouvrage anglais, publié en Amérique, qui en

est la preuve, et dont on peut dire que la mère n'en recommandera pas la lecture à sa fille ; c'est pourquoi nous ne le recommandons pas à nos lecteurs. Il y a des gens qui trouvent cela drôle, amusant ; qu'ils en fassent leurs délices dans l'intimité, soit, mais qu'ils le gardent pour eux. Ce que nous concevons encore moins, c'est qu'on se vante d'obtenir soi-même des communications malséantes ; c'est toujours un indice de sympathies dont il n'y a pas lieu de tirer vanité, surtout quand ces communications sont *spontanées et persistantes*, comme cela arrive à certaines personnes. Cela ne préjuge sans doute rien sur leur moralité *actuelle ;* car nous en connaissons qui sont affligées de ce genre d'obsession, auquel leur caractère ne peut nullement se prêter ; cependant cet effet doit avoir une cause, comme tous les effets ; si on ne la trouve pas dans l'existence présente, il faut bien la chercher dans un état antérieur ; si elle n'est en nous, elle est hors de nous, mais nous y sommes toujours pour quelque chose, ne serait-ce que par faiblesse de caractère. La cause connue, il dépend de nous de la faire cesser.

A côté de ces communications franchement mauvaises et qui choquent toute oreille un peu délicate, il y en a qui sont simplement triviales ou ridicules ; y a-t il de l'inconvénient à les publier ? Si elles sont données pour ce qu'elles valent, il n'y a que demi-mal ; si elles sont données comme étude du genre, avec les précautions oratoires, les commentaires et les correctifs nécesssaires, elles peuvent même être instructives, en ce qu'elles font connaître le monde Spirite sous toutes ses faces ; avec de la prudenee et des ménagements, on peut tout dire ; mais le mal est de donner comme sérieuses des choses qui choquent le bon sens, la raison ou les convenances ; le danger, dans ce cas, est plus grand qu'on ne pense. D'abord ces publications ont pour inconvénient d'induire en erreur les personnes qui ne sont pas à même d'approfondir et de discerner le vrai du faux, surtout dans une question aussi nouvelle que le Spiritisme ; secondement, ce sont des armes fournies aux adversaires, qui ne manquent pas d'en tirer des arguments contre la haute moralité de l'enseignement Spirite ; car, encore une fois, le mal est de donner sérieusement des choses notoirement absurdes. Quelques-uns même peuvent voir une profanation dans le rôle ridicule que l'on prête à certains personnages justement vénérés, et auxquels on fait tenir un langage indigne d'eux. Ceux qui ont étudié à fond la science Spirite, savent à quoi s'en tenir à cet égard ; ils savent que les Esprits moqueurs ne se font pas faute de se parer de noms respectables ; mais ils savent aussi que ces Esprits n'abusent que ceux qui veulent bien se laisser abuser, et qui ne savent pas, ou ne *veulent* pas déjouer leurs ruses par les moyens de contrôle que nous connaissons. Le public, qui ne sait pas cela,

ne voit qu'une chose : une absurdité gravement offerte à l'admiration, et il se dit : Si tous les Spirites sont comme cela, ils n'ont pas volé l'épithète dont on les gratifie. Ce jugement est inconsidéré, sans aucun doute ; vous les accusez avec raison de légèreté, et vous leur dites : Étudiez la chose, et ne voyez pas qu'un seul côté de la médaille ; mais il y a tant de gens qui jugent *à priori*, et sans se donner la peine de tourner le feuillet, surtout quand la bonne volonté n'y est pas, qu'il faut éviter ce qui peut leur donner trop de prise ; car si à la mauvaise volonté se joint la malveillance, ce qui est très ordinaire, ils sont enchantés de trouver à mordre.

Plus tard, quand le Spiritisme sera vulgarisé, plus connu, et compris des masses, ces publications n'auront pas plus d'influence que n'en aurait aujourd'hui un livre renfermant des hérésies scientifiques. Jusque-là on ne saurait y mettre trop de circonspection, car il en est qui peuvent nuire essentiellement à la cause qu'elles veulent défendre, bien plus même que les grossières attaques et les injures de certains adversaires : quelques-unes seraient faites dans ce but qu'elles ne réussiraient pas mieux. Le tort de certains auteurs est d'écrire sur un sujet avant de l'avoir suffisamment approfondi, et par là de donner lieu à une critique fondée Ils se plaignent du jugement téméraire de leurs antagonistes : ils ne font pas attention qu'ils montrent souvent eux-mêmes le défaut de la cuirasse. Au reste, malgré toutes les précautions, il serait présomptueux de se croire à l'abri de toute critique : d'abord parce qu'il est impossible de contenter tout le monde ; en second lieu, parce qu'il y a des gens qui rient de tout, même des choses les plus sérieuses, les uns par *état*, les autres par caractère. Ils rient bien de la religion ; il n'est pas étonnant qu'ils rient des Esprits, qu'ils ne connaissent pas. Si encore leurs plaisanteries étaient spirituelles, il y aurait compensation ; malheureusement elles ne brillent en général ni par la finesse, ni par le bon goût, ni par l'urbanité et encore moins par la logique. Faisons donc pour le mieux ; en mettant de notre côté la raison et les convenances, nous y mettrons aussi les rieurs.

Ces considérations seront facilement comprises de tout le monde ; mais il en est une non moins essentielle qui tient à la nature même des communications Spirites et que nous ne devons pas omettre : les Esprits vont où ils trouvent de la sympathie et *où ils savent être écoutés*. Les communications grossières et inconvenantes, ou simplement fausses, absurdes et ridicules, ne peuvent émaner que d'Esprits inférieurs : le simple bon sens l'indique. Ces Esprits font ce que font les hommes qui se voient écoutés avec complaisance : ils s'attachent à ceux qui admirent leurs sottises, et souvent s'en emparent et les dominent au point de les fasciner et de les subjuguer. L'importance que l'on accorde à leurs communications, par la

publicité, les attire, les excite et les encourage. Le seul, le véritable moyen de les éloigner, c'est de leur prouver qu'on n'est pas leur dupe, en rejetant impitoyablement, comme apocryphe et suspect, tout ce qui n'est pas rationnel, tout ce qui dément la supériorité que s'attribue l'Esprit qui se manifeste et le nom dont il s'affuble : alors quand il voit qu'il perd son temps, il se retire.

Nous croyons avoir suffisamment répondu à la question de notre correspondant sur la convenance et l'opportunité de certaines publications Spirites. Publier sans examen, ou sans correctif, tout ce qui vient de cette source serait faire preuve, selon nous, de peu de discernement. Telle est du moins notre opinion personnelle, que nous livrons à l'appréciation de ceux qui, étant *désintéressés* dans la question, peuvent juger avec impartialité, en mettant de côté toute considération individuelle. Nous avons, comme tout le monde, le droit de dire notre façon de penser sur la science qui fait l'objet de nos études, et de la traiter à notre manière, sans prétendre imposer nos idées à qui que ce soit, ni les donner comme des lois. Ceux qui partagent notre manière de voir, c'est qu'ils croient, comme nous, être dans le vrai ; l'avenir montrera qui a tort ou raison.

Les médiums sans le savoir.

Dans la séance de la société du 16 septembre 1859, il a été lu divers fragments d'un poëme de M. de Porry, de Marseille, intitulé *Uranie*. Ainsi qu'on l'a fait observer, ce poëme abonde en idées Spirites qui semblent avoir été puisées à la source même du Livre des Esprits, et pourtant, il est avéré qu'à l'époque où l'auteur l'écrivit il n'avait aucune connaissance de la doctrine Spirite. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner quelques échantillons. Ils se rappellent sans doute ce qui a été dit au sujet de la manière dont M. de Porry a écrit son poëme, manière qui semble accuser en lui une sorte de médiumnité involontaire. (Voir le numéro du mois d'octobre 1859, page 270). Il est constant, du reste, que les Esprits qui nous entourent, qui exercent sur nous et à notre insu une influence incessante, profitent des dispositions qu'ils rencontrent dans certains individus, pour en faire les instruments des idées qu'ils veulent exprimer et porter à la connaissance des hommes ; ces individus sont donc de véritables médiums sans le savoir, et n'ont pas besoin pour cela d'être doués de la médiumnité mécanique. Tous les hommes de génie, poëtes, peintres, musiciens sont dans ce cas ; assurément leur propre Esprit peut produire par lui-même, s'il est assez avancé pour cela, mais beaucoup d'idées peuvent aussi leur venir d'une source étrangère ; et ne semblent-ils pas y faire appel en demandant

l'inspiration? or, qu'est-ce que l'inspiration, sinon une idée suggérée? Ce que l'on tire de son propre fonds n'est pas inspiré : on le possède, et l'on n'a pas besoin de le recevoir. Si l'homme de génie tirait tout de lui-même, pourquoi donc les idées lui feraient-elles défaut au moment où il les cherche? Ne serait-il pas maître de puiser dans son cerveau, comme celui qui a de l'argent puise dans sa bourse? S'il n'y trouve rien à un moment donné, c'est qu'il n'y a rien. Pourquoi donc au moment où il y songe le moins les idées jaillissent-elles comme d'elles-mêmes? Les physiologistes pourraient-ils nous rendre compte de ce phénomène? Ont-ils jamais cherché à le résoudre? Ils disent : Le cerveau produit aujourd'hui, il ne produira pas demain; mais pourquoi ne produira-t-il pas demain? Ils en sont réduits à dire que c'est parce qu'il a produit la veille. Selon la doctrine Spirite, le cerveau peut toujours produire ce qui est en lui, voilà pourquoi l'homme le plus inepte trouve toujours quelque chose à dire, fût-ce même une sottise; mais les idées dont nous ne sommes pas les maîtres ne sont pas les nôtres; elles nous sont suggérées; quand l'inspiration ne vient pas, c'est que l'inspirateur n'est pas là, où qu'il ne juge pas à propos de se communiquer. Il nous semble que cette explication en vaut bien une autre. On pourrait objecter que le cerveau ne produisant pas, il ne devrait pas se fatiguer. Ce serait là une erreur; le cerveau n'en est pas moins le canal par où passent les idées étrangères, l'instrument qui exécute. Le chanteur ne se fatigue-t-il pas les organes de la voix, quoique la musique ne soit pas de lui? Pourquoi donc le cerveau ne se fatiguerait-il pas à exprimer des idées qu'il est chargé de transmettre, quoiqu'il ne les ait pas produites? C'est sans doute pour lui donner le repos nécessaire à l'acquisition de nouvelles forces que l'inspirateur lui impose des temps d'arrêt.

On peut encore objecter que ce système ôte au producteur son mérite personnel, puisqu'on attribue ses idées à une source étrangère. A cela nous répondons que si les choses se passent ainsi, nous ne savons qu'y faire, et que nous ne voyons pas la grande nécessité de se parer des plumes du paon; mais cette objection n'est pas sérieuse, parce que d'abord nous n'avons pas dit que l'homme de génie ne puisait rien dans son propre fonds; en second lieu que les idées qui lui sont suggérées se confondant avec les siennes propres, rien ne les distingue, et qu'ainsi il n'est pas blâmable de se les attribuer, à moins que les ayant reçues à titre de communication Spirite avérée, il ne voulût s'en donner la gloire, ce que les Esprits pourraient bien lui faire acheter par quelques déceptions. Nous dirons enfin que si des Esprits suggèrent à un homme de grandes idées, de ces idées qui caractérisent le génie, c'est qu'ils le jugent capable de les comprendre, de les élaborer, et de les transmettre; ils ne prendraient pas un imbécile

pour leur interprète ; on peut donc toujours s'honorer de recevoir une grande et belle mission, si surtout l'*orgueil* ne la détourne pas de son but louable, et n'en fait pas perdre le mérite.

Que les pensées suivantes soient celles de l'Esprit personnel de M. de Porry, ou qu'elles lui aient été suggérées par voie *médiamique indirecte*, il n'en a pas moins le mérite du poète ; car si l'idée première lui a été donnée, l'honneur de l'avoir élaborée ne saurait lui être contestée.

URANIE.

FRAGMENTS D'UN POÈME DE M. DE PORRY, DE MARSEILLE.

Ouvrez-vous à mes cris, voiles du sanctuaire !
Que le méchant frémisse et que le bon s'éclaire !
Un jour divin m'inonde, et mon sein agité
A flots étincelants darde la vérité !
Et vous, graves penseurs dont les travaux célèbres
Promettent la lumière et donnent les ténèbres,
Qui de songes menteurs et de prestiges vains
Bercez incessamment les malheureux humains,
Conciles de savants, que tant d'orgueil enflamme,
Vous serez confondus par la voix d'une femme !
Ce Dieu, que vous voulez de l'univers bannir,
Ou que vous prétendez follement définir,
Dont vos systèmes vains veulent sonder l'essence,
Malgré vous, se révèle à votre conscience ;
Et tel qui, se livrant à de subtils débats,
L'osa nier tout haut, le proclame tout bas !
Tout par sa volonté naît et se renouvelle :
C'est la Base suprême et la Vie éternelle ;
Tout repose sur lui : la matière et l'esprit ;
Qu'il retire son souffle... et l'univers périt !
L'athée a dit un jour : « *Dieu n'est qu'une chimère,*
Et, fille du hasard, la vie est éphémère,
Le monde, où l'homme faible en naissant fut jeté,
Est régi par les lois de la nécessité.
Quand le trépas éteint et nos sens et notre âme,
L'abîme du néant de nouveau nous réclame ;
La nature, immuable en son cours éternel,
Recueille nos débris dans son sein maternel.
Usons des courts instants que ses faveurs nous donnent ;
Que nos fronts radieux de roses se couronnent ;
Le plaisir seul est Dieu : dans nos bruyants festins,
Défions le courroux des mobiles destins ! »

Mais quand ta conscience, intime vengeresse,
Insensé! te reproche une coupable ivresse,
L'indigent repoussé par un geste inhumain,
Ou le crime impuni dont tu souillas ta main,
Est-ce du sein obscur de l'aveugle matière
Que jaillit dans ton cœur l'importune lumière
Qui, ramenant toujours tes forfaits sous tes yeux,
T'épouvante et te rend à toi-même odieux?
Alors, du souverain que ton audace nie
Tu sens passer sur toi la puissance infinie;
Il te presse, il t'assiége, et, malgré tes efforts,
Se révèle à ton cœur par le cri du remords!...
Evitant les humains, brisé d'inquiétude,
Tu cherches des forêts la noire solitude;
Et tu crois, parcourant leurs sauvages détours,
Échapper à ce Dieu qui te poursuit toujours!
Sur sa proie en lambeaux le tigre heureux sommeille:
L'homme, couvert de sang, dans les ténèbres veille;
Son œil est ébloui d'une affreuse lueur;
Son corps tremble inondé d'une froide sueur;
Un bruit sourd et sinistre à son oreille tonne;
De spectres menaçants l'escorte l'environne;
Et sa voix, qui formule un redoutable aveu,
S'écrie avec terreur : Grâce, grâce, ô mon Dieu!
Oui, le remords, bourreau de tout être qui pense,
Nous révèle avec Dieu notre immortelle essence;
Et souvent la vertu, d'un noble repentir
Transforme un vil coupable en glorieux martyr;
Des brutes séparant l'humaine créature,
Le remords est la flamme où notre âme s'épure;
Et par son aiguillon l'être régénéré,
Sur l'échelle du bien avance d'un degré.

Oui, la vérité brille, et du superbe athée
Par ses rayons vengeurs l'audace est réfutée.
Le panthéisme vient exposer à son tour
De son fol argument le captieux détour :
« *O mortels fascinés par un songe risible,*
Où le trouverez-vous, ce Grand-Etre invisible?
Il est devant vos yeux, cet éternel Grand-Tout;
Tout forme son essence, en lui tout se résout;
Dieu luit dans le soleil, verdit dans le feuillage,
Rugit dans le volcan et tonne dans l'orage,
Fleurit dans nos jardins, murmure dans les eaux,

Soupire mollement par la voix des oiseaux,
Et colore des airs les tissus diaphanes;
C'est lui qui nous anime et qui meut nos organes;
C'est lui qui pense en nous; tous les êtres divers
Sont lui-même; en un mot, ce Dieu, c'est l'univers. »
Quoi! Dieu se manifeste à lui-même contraire!
Il est brebis et loup, tourterelle et vipère!
Il devient tour à tour pierre, plante, animal;
Sa nature combine et le bien et le mal,
Parcourt tous les degrés de la brute à l'archange!
Eternelle antithèse, il est lumière et fange!
Il est vaillant et lâche, il est petit et grand,
Véridique et menteur, immortel et mourant!...
Il est en même temps oppresseur et victime,
Cultive la vertu, se roule dans le crime;
Il est en même temps Lamettrie et Platon,
Socrate et Mélitus, Marc-Aurèle et Néron;
Serviteur de la gloire et de l'ignominie!...
Lui-même tour à tour il s'affirme et se nie!
Contre sa propre essence il aiguise le fer,
Se voue au paradis, se condamne à l'enfer,
Invoque le néant; et pour comble d'outrage,
Sa voix raille et maudit son magnifique ouvrage!...
Oh! non, mille fois non, ce dogme monstrueux
N'a jamais pu germer dans un cœur vertueux.
Plongé dans ses remords où le crime s'expie,
Le téméraire auteur de la doctrine impie,
Dans le sein des plaisirs, se sentit effrayer
Par l'image d'un Dieu qu'il ne pouvait nier;
Et pour s'en affranchir, blasphème du blasphème!...
Il l'unit à ce monde, il l'unit à lui-même.
L'athée au moins, pressé d'un pareil embarras,
Osant nier son Dieu, ne le dégrade pas.

. . . .

Dieu, que la race humaine a recherché sans cesse,
Dieu, qui veut qu'on l'adore et non qu'on le connaisse,
Est des êtres divers le principe et la fin:
Mais, pour monter vers lui, quel est donc le chemin?
Ce n'est point la Science, éphémère mirage
Qui fascine nos yeux de sa brillante image,
Et qui, trompant toujours un impuissant désir,
Disparaît sous la main qui pense le saisir.

Savants, vous entassez décombres sur décombres
Et vos systèmes vains passent comme des ombres! —
Ce Dieu, que sans périr nul être ne peut voir,
Dont l'essence renferme un terrible pouvoir,
Mais qui pour ses enfants nourrit un amour tendre,
A moins de l'égaler, tu ne peux le comprendre!
Ah! pour s'unir à lui, pour le rejoindre un jour,
L'âme doit emprunter les ailes de l'Amour.
Jetons au vent l'orgueil et les cendres du doute;
Dieu lui-même aux croyans aplanira la route :
Son amour infini n'a jamais écarté
L'âme qui le recherche avec sincérité,
Et qui, foulant aux pieds richesse et jouissance,
Aspire à se confondre avec sa pure essence.
Mais ce Dieu, qui chérit le cœur humble et pieux,
Qui bannit de son sein le despote orgueilleux,
Qui se voile au savant, qui s'abandonne au sage,
Comme un amant jaloux ne souffre aucun partage;
Et, pour lui plaire, il faut aux prestiges mondains
Opposer constamment d'inflexibles dédains.
Heureux donc ses enfants qui, dans la solitude,
Du bon, du vrai, du beau, font leur unique étude!
Heureux donc l'homme juste absorbé tout entier
Dans la triple lueur de ce divin foyer!
Au milieu des chagrins dont le cortége abonde
Sur le cercle borné de notre pauvre monde,
Pareil à l'oasis qui fleurit au désert,
Le trésor de la Foi pour son âme est ouvert;
Et Dieu, sans se montrer, dans son cœur s'insinue,
Et lui verse une joie au vulgaire inconnue.
Alors, de son destin le sage est satisfait;
D'un calme inaltérable il garde le bienfait;
D'un voile constellé lorsque la nuit l'entoure,
Sur sa couche paisible il s'endort, et savoure,
Dans les songes brillants dont s'enivre son cœur,
Un céleste avant-goût du suprême bonheur.

Ton âme que du vrai l'ardente soif altère,
De la Création veut sonder le mystère?...
Comme un peintre a d'abord conçu dans son cerveau
Le chef-d'œuvre enchanteur qu'enfante son pinceau,
L'Eternel tire tout de sa propre nature,
Mais ne se confond pas avec sa créature

Qui, de l'intelligence ayant reçu le feu,
Est libre de faillir ou de monter vers Dieu.
OEuvre de sa Pensée, œuvre de sa parole,
Chaque création de son sein part... et vole,
Dans un cercle tracé par d'inflexibles lois,
Accomplir le destin dont elle a fait le choix.
Comme l'artiste, Dieu pense avant de produire.
Comme lui, ce qu'il crée, il pourrait le détruire;
Or, source intarrissable et des êtres divers
Et des globes semés dans l'immense Univers,
Dieu, la Force sans frein, de sa Vie éternelle,
A ses créations transmet une étincelle.
Le livre ou le tableau par l'artiste inventé,
Produit inerte, gît dans l'immobilité;
Mais le Verbe jailli de sa Toute-Puissance,
S'en détache et se meut dans sa propre existence;
Sans cesse il se transforme et jamais ne périt;
De l'inerte métal s'élevant à l'esprit,
Le Verbe créateur dans la plante sommeille,
Rêve dans l'animal, et dans l'homme s'éveille;
De degrés en degrés descendant et montant,
De la Création l'assemblage éclatant,
Sur les flots de l'éther forme une chaîne immense
Que l'archange finit, que la pierre commence.
Obéissant aux lois qui règlent son milieu,
Chaque élément s'approche ou s'éloigne de Dieu;
Soit qu'au bien il se voue ou qu'au mal il succombe,
Chaque être intelligent à son gré monte ou tombe.
Or, si l'homme habitant l'atmosphère du mal,
S'abaisse par le crime au rang de l'animal,
En ange l'homme pur se transforme, — et cet ange
De degrés en degrés peut devenir archange.
Sur son trône brillant cet archange monté,
Est libre de garder sa personnalité,
Ou de se fondre au sein de la Toute-Puissance
Qui peut s'assimiler une parfaite essence.

Ainsi plus d'un archange, au céleste séjour,
A Dieu s'est réuni par un excès d'amour;
Mais d'autres, jalousant sa gloire souveraine,
Fascinés par l'orgueil, ce père de la haine,
Ont voulu du Très-Haut discuter les arrêts,
Et plonger dans la nuit qui cache ses secrets;

Ce Dieu dont un regard les aurait mis en poudre,
Les noircit des carreaux de sa brûlante foudre.
Depuis, défigurés, dans l'univers errants,
Suivis par les assauts des remords dévorants,
Ces anges qu'égara leur audace funeste,
N'osent plus se montrer sur le parvis céleste;
Et la honte, aiguisant son aiguillon amer,
Livre leur cœur rebelle aux tourments de l'enfer,
Tandis que l'homme pur dont l'épreuve s'achève,
De triomphe en triomphe au paradis s'élève.
Tous ces mondes divers dans l'infini semés,
Qui blessent tes regards de leurs traits enflammés,
Que roule de l'éther la vague universelle,
Ainsi que les Esprits, sont groupés en échelles.
De globes variés ces lumineux faisceaux
Sont de vastes séjours, de célestes vaisseaux
Où voguent dans l'espace, à d'énormes distances,
Des Esprits gradués les cohortes immenses.
Il est des mondes purs et des mondes affreux :
Sans entraves régnant sur les globes heureux,
Trois principes divins, honneur, amour, justice,
De l'ordre social cimentent l'édifice;
Et, sans cesse chéris de tous leurs habitants,
De leur félicité sont les gages constants.

D'autres globes, livrés à d'insolents vertiges,
Des anges réprouvés ont suivi les vestiges :
Ces mondes, artisans de leur propre malheur,
Ont à la loi de Dieu substitué la leur;
Et, sur leur sol où gronde une horrible tourmente,
De leurs hôtes impurs la foule se lamente.
Notre globe novice, en ses pas incertains,
Flotta jusqu'à nos jours entre ces deux destins.
Outrageant la morale, outrageant la nature,
Quand un globe du crime a comblé la mesure;
Que ses hôtes, plongés dans leurs plaisirs bruyants,
Ont fermé leur oreille aux discours des voyants;
Que du Verbe divin la plus légère trace
Dans ce monde aveuglé se dissipe et s'efface,
Alors du Tout-Puissant le courroux déchaîné
Descend sur le rebelle à périr condamné :
Les archanges vengeurs de leurs ailes puissantes
Battent la terre impie... et ses mers bondissantes,

D'une immense hauteur dépassant leurs niveaux,
Sur le sol nettoyé précipitent leurs eaux;
Des volcans souterrains la flamme éclate, gronde,
Disperse dans l'éther les débris de ce monde;
Et l'Etre-Souverain dont la vengeance a lui,
Brise ce globe impur qui ne croit plus en lui!

Notre terre chétive est un séjour d'épreuve
Où le juste souffrant, de ses larmes s'abreuve,
Larmes qui, par degrés purifiant son cœur,
Préparent son chemin vers un monde meilleur.
Et ce n'est pas en vain, quand le sommeil nous plonge
Dans les riants transports de l'ivresse d'un songe,
Que d'un rapide élan nous sommes emportés
Dans un astre nouveau rayonnant de clartés;
Que nous croyons errer sous de vastes bocages
Sans cesse parcourus par un peuple de sages;
Que nous voyons ce globe éclairé de soleils
Aux rayons tour à tour blancs, azurés, vermeils,
Qui, croisant dans les airs leurs teintes mariées,
Colorent ces beaux champs de lueurs variées!...
Si ton cœur ici-bas se maintient vertueux,
Tu les traverseras, ces globes luxueux
Que la paix réjouit, qu'habite la sagesse,
Où règne du bonheur l'éternelle largesse.
ui, ton âme les voit, ces radieux séjours
Que les faveurs du ciel embellissent toujours,
Où l'esprit s'épurant monte de grade en grade,
Lorsque le pervers suit un chemin rétrograde,
Et du règne du mal parcourant les anneaux,
Descend de cercle en cercle aux gouffres infernaux.

Miroir où l'univers reflète son image,
Ces destins différents, notre âme les présage.
L'âme, ce vif ressort qui domine les sens,
A ses moindres désirs soudain obéissant, —
Qui, comme un feu captif dans un vase d'argile,
Consume en ses transports son vêtement fragile; —
L'âme, qui du passé garde le souvenir
Et sait lire parfois dans l'obscur avenir,
N'est point du feu vital l'éphémère étincelle
Toi-même, tu le sens, ton âme est immortelle.
Dans les champs de l'espace et de l'éternité,
Gardant sa permanence et son identité,

Non, l'âme ne meurt point, mais change son domaine,
Et d'asile en asile à jamais se promène.
Notre âme, s'isolant du monde extérieur,
Parfois peut conquérir un sens supérieur;
Et, dans l'enivrement du sommeil magnétique,
S'armer d'un nouvel œil et du don prophétique;
Affranchie un instant des terrestres liens,
Sans obstacle parcourt les champs aériens;
Et, d'un agile bond, dans l'infini lancée,
Voit à travers les corps et lit dans la pensée.

Swedenborg.

Swedenborg est un de ces personnages plus connus de nom que de fait, du moins pour le vulgaire; ses ouvrages très volumineux, et en général très abstraits, ne sont guère lus que par les érudits : aussi la plupart de ceux qui en parlent seraient-ils fort embarrassés de dire ce qu'il était. Pour les uns, c'est un grand homme, objet d'une profonde vénération, sans savoir pourquoi; pour les autres, c'est un charlatan, un visionnaire, un thaumaturge. Comme tous les hommes qui professent des idées qui ne sont pas celles de tout le monde, quand ces idées surtout froissent certains préjugés, il a eu, et il a encore ses contradicteurs. Si ces derniers se fussent bornés à le réfuter, ils étaient dans leur droit; mais l'esprit de parti ne respecte rien, et les plus nobles qualités ne trouvent pas grâce devant lui : Swedenborg ne pouvait faire exception. Sa doctrine laisse, sans doute, beaucoup à désirer : lui-même aujourd'hui est loin de l'approuver en tous points. Mais toute réfutable qu'elle soit, il n'en restera pas moins comme l'un des hommes les plus éminents de son siècle. Les documents suivants sont tirés de l'intéressante notice communiquée par Mme P... à la Société parisienne des études Spirites.

Emmanuel Swedenborg est né à Stockholm, en 1688, et mort à Londres, en 1772, à l'âge de 84 ans. Son père, Jœper Swedenborg, évêque de Skava, était remarquable par son mérite et par son savoir; mais son fils le surpassa de beaucoup : il excella dans toutes les sciences, et surtout dans la théologie, la mécanique, la physique et la métallurgie. Sa prudence, sa sagesse, sa modestie et sa simplicité lui valurent la haute réputation dont il jouit encore aujourd'hui. Les rois l'appelèrent dans leurs conseils. En 1716, Charles XII le nomma assesseur au Collége métallique de Stockholm; la reine Ulrique l'anoblit, et il occupa les places les plus honorables avec distinction jusqu'en 1743, époque où il eut sa première révélation Spirite.

Il était alors âgé de 55 ans et donna sa démission, ne voulant plus s'occuper que de son apostolat et de l'établissement de la doctrine de la Jérusalem nouvelle. Voici comment il raconte lui-même sa première révélation :

« J'étais à Londres où je dînais fort tard, à mon auberge ordinaire, et où je m'étais réservé une chambre pour avoir la liberté d'y méditer à mon aise. Je m'étais senti pressé par la faim, et je mangeais de bon appétit. Sur la fin du repas, je m'aperçus qu'une espèce de brouillard se répandait sur mes yeux, et je vis le plancher de ma chambre couvert de reptiles hideux, tels que serpents, crapauds, chenilles et autres ; je fus saisi, d'autant plus que les ténèbres augmentèrent, mais elles se dissipèrent bientôt ; alors je vis clairement un homme au milieu d'une lumière vive et rayonnante, assis dans un coin de la chambre ; les reptiles avaient disparu avec les ténèbres. J'étais seul : jugez de la frayeur qui s'empara de moi, quand je lui entendis prononcer distinctement, mais avec un son de voix bien capable d'imprimer la terreur : « Ne mange pas tant ! » A ces mots, ma vue s'obscurcit, mais elle se rétablit peu à peu, et je me vis seul dans ma chambre. Encore un peu effrayé de tout ce que j'avais vu, je me rendis en hâte à mon logis, sans rien dire à personne de ce qui m'était arrivé. Là, je me laissai aller à mes réflexions, et je ne conçus pas que ce fût l'effet du hasard ou de quelque cause physique.

« La nuit suivante, le même homme, rayonnant de lumière, se présenta encore devant moi et me dit : « Je suis Dieu, le Seigneur, créateur et ré-
« dempteur : je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens intérieur et
« spirituel de l'Écriture Sainte ; je te dicterai ce que tu dois écrire. »

« Pour cette fois, je ne fus point du tout effrayé, et la lumière, quoique très vive et resplendissante dont il était environné, ne fit aucune impression douloureuse sur mes yeux ; il était vêtu de pourpre, et la vision dura un bon quart d'heure. Cette même nuit, les yeux de mon homme intérieur furent ouverts et disposés pour voir dans le ciel, dans le monde des Esprits et dans les enfers, et je trouvai partout plusieurs personnes de ma connaissance, les unes mortes depuis longtemps, les autres depuis peu. Dès ce jour-là, je renonçai à toutes les occupations mondaines pour ne plus travailler que sur les choses spirituelles, pour me conformer à l'ordre que j'en avais reçu. Il m'arriva souvent, dans la suite, d'avoir les yeux de mon Esprit ouverts, et de voir en plein jour ce qui se passait dans l'autre monde, de parler aux Anges et aux Esprits comme je parle aux hommes. »

Un des points fondamentaux de la doctrine de Swedenborg repose sur ce qu'il appelle les correspondances. Selon lui, le monde spirituel et le monde naturel étant liés entre eux comme l'intérieur à l'extérieur, il en résulte que les choses spirituelles et les choses naturelles font un, par in-

flux, et qu'il y a entre elles correspondance. Voilà le principe ; mais que doit-on entendre par cette correspondance et cet influx : c'est le difficile à saisir.

La terre, dit Swedenborg, correspond à l'homme. Les diverses productions qui servent à la nourriture des hommes correspondent à divers genres de biens et de vérités, savoir : les aliments solides à des genres de biens, et les aliments liquides à des genres de vérités. La maison correspond à la volonté et à l'entendement, qui constituent le mental humain. Les aliments correspondent aux vérités ou aux faussetés, selon la substance, la couleur et la forme qu'ils présentent. Les animaux correspondent aux affections; ceux qui sont utiles et doux, aux affections bonnes; et ceux qui sont nuisibles et méchants, aux affections mauvaises; les oiseaux doux et beaux, aux vérités intellectuelles; ceux qui sont méchants et laids, aux faussetés; les poissons, aux sciences qui tirent leur origine des choses sensuelles; et les insectes nuisibles, aux faussetés qui proviennent des sens. Les arbres et les arbustes correspondent à divers genres de connaissances; les herbes et le gazon, à diverses vérités scientifiques. L'or correspond au bien céleste; l'argent, au vrai spirituel; l'airain, au bien naturel, etc., etc. Ainsi, depuis les derniers degrés de la création jusqu'au soleil céleste et spirituel, tout se tient, tout s'enchaîne par l'influx qui produit la correspondance.

Le second point de sa doctrine est celui-ci : Il n'y a qu'un seul Dieu et une seule personne, qui est Jésus-Christ.

L'homme, créé libre, selon Swedenborg, abusa de sa liberté et de sa raison. Il tomba; mais sa chute avait été prévue par Dieu; elle devait être suivie de sa réhabilitation; car Dieu, qui est l'amour même, ne pouvait pas le laisser dans l'état où sa chute l'avait plongé. Or, comment opérer cette réhabilitation? Le replacer dans l'état primitif, c'eût été lui enlever le libre arbitre, et par là l'anéantir. Ce fut en se conformant aux lois de son ordre éternel qu'il procéda à la réhabilitation du genre humain. Vient ensuite une théorie très diffuse des trois soleils franchis par Jéhovah, pour se rapprocher de nous et prouver qu'il est l'*homme même.*

Swedenborg divise le monde des Esprits en trois lieux différents : ciels, intermédiaires et enfers, sans toutefois leur assigner de places. « Après la mort, dit-il, on entre dans le monde des Esprits ; les saints se dirigent volontairement vers l'un des trois ciels, et les pécheurs vers l'un des trois enfers, d'où ils ne sortiront jamais. » Cette doctrine désespérante annihile la miséricorde de Dieu; car il lui refuse le pouvoir de pardonner aux pécheurs surpris par une mort violente ou accidentelle.

Tout en rendant justice au mérite personnel de Swendeborg, comme savant et comme homme de bien, nous ne pouvons nous constituer les défenseurs

de doctrines que condamne le plus vulgaire bon sens. Ce qui en ressort le plus clairement, d'après ce que nous connaissons maintenant des phénomènes Spirites, c'est l'existence d'un monde invisible, et la possibilité de communiquer avec lui. Swedenborg a joui d'une faculté qui a paru surnaturelle de son temps; c'est pourquoi des admirateurs fanatiques l'ont regardé comme un être exceptionnel; dans des temps plus reculés, on lui eût élevé des autels; ceux qui n'y ont pas cru l'ont traité, les uns de cerveau exalté, les autres de charlatan. Pour nous, c'était un médium voyant et un écrivain intuitif, comme il y en a des milliers; faculté qui rentre dans la condition des phénomènes naturels.

Il a eu un tort, très pardonnable, vu son inexpérience des choses du monde occulte, c'était d'accepter trop aveuglément tout ce qui lui était dicté, sans le soumettre au contrôle sévère de la raison. S'il en eût mûrement pesé le pour et le contre, il y eût reconnu des principes inconciliables avec une logique tant soit peu rigoureuse. Aujourd'hui, il ne serait probablement pas tombé dans la même faute; car il aurait eu les moyens de juger et d'apprécier la valeur des communications d'outre-tombe; il aurait su que c'est un champ où toutes les herbes ne sont pas bonnes à cueillir, et qu'entre les unes et les autres le bon sens, qui ne nous a pas été donné pour rien, doit savoir faire un choix. La qualité que s'est attribuée l'Esprit qui s'est manifesté à lui suffisait pour le mettre sur ses gardes, surtout en considérant la trivialité de son début. Ce qu'il n'a pas fait lui-même, c'est à nous de le faire maintenant, en ne prenant dans ses écrits que ce qu'il y a de rationnel; ses erreurs mêmes doivent être un enseignement pour les médiums trop crédules que certains Esprits cherchent à fasciner en flattant leur vanité ou leurs préjugés par un langage pompeux ou de trompeuses apparences.

L'anecdote suivante prouve le peu de bonne foi des adversaires de Swedenborg, qui cherchaient toutes les occasions de le dénigrer. La reine Louise-Ulrique, connaissant les facultés dont il était doué, l'avait un jour chargé de savoir de l'Esprit de son frère, le prince de Prusse, pourquoi, quelque temps avant sa mort, il n'avait pas répondu à une lettre qu'elle lui avait envoyée pour lui demander des conseils. Swedenborg, au bout de vingt-quatre heures, avait rapporté à la reine, en audience secrète, la réponse du prince, conçue de telle sorte que la reine, pleinement persuadée que personne, excepté elle et son frère défunt, ne connaissait le contenu de cette lettre, fut saisie de la plus profonde stupéfaction, et reconnut le pouvoir miraculeux du grand homme. Voici l'explication que donne de ce fait un de ses antagonistes, le chevalier Beylon, lecteur de la reine:

« On regardait la reine comme l'un des principaux auteurs de la tenta-

tive de révolution qui eut lieu en Suède en 1756, et qui coûta la vie au comte Barbé et au maréchal Horn. Peu s'en fallut que le parti des chapeaux qui triomphait alors ne la rendît responsable du sang versé. Dans cette situation critique, elle écrivit à son frère, le prince de Prusse, pour lui demander conseil et assistance. La reine ne reçut pas de réponse, et comme le prince mourut bientôt après, elle n'apprit jamais la cause de son silence; c'est pourquoi elle chargea Swedenborg d'interroger l'Esprit du prince à ce sujet. Justement, à l'arrivée du message de la reine, les sénateurs, comtes T... et H... étaient présents. Ce dernier, qui avait intercepté la lettre, savait aussi bien que son complice, le comte T..., pourquoi cette missive était restée sans réponse, et tous deux résolurent de profiter de cette circonstance pour faire parvenir à la reine leurs avis sur beaucoup de choses. Ils allèrent donc de nuit trouver le visionnaire et lui dictèrent la réponse. Swedenborg, à défaut d'inspiration, saisissant celle-ci avec empressement, courut, le lendemain, chez la reine, et là, dans le silence de son cabinet, il lui dit : que l'Esprit du prince lui était apparu et l'avait chargé de lui annoncer son mécontentement, et de l'assurer que s'il n'avait pas répondu à sa lettre, c'est qu'il avait désapprouvé sa conduite, que sa politique imprudente et son ambition étaient cause du sang répandu, qu'elle était coupable devant Dieu, et qu'elle aurait à expier. Il la faisait prier de ne plus se mêler des affaires de l'état, etc., etc. La reine, convaincue par cette révélation, crut à Swedenborg et embrassa sa défense avec ardeur.

Cette anecdote a donné lieu à une polémique soutenue entre les disciples de Swedenborg et ses détracteurs. Un ecclésiastique suédois, nommé Malthésius, qui est devenu fou, avait publié que Swedenborg, dont il était ouvertement l'ennemi, s'était rétracté avant de mourir. Le bruit s'en étant répandu en Hollande, vers l'automne de 1785, Robert Hindmarck fit une enquête à ce sujet, et démontra toute la fausseté de la calomnie inventée par Malthésius.

L'histoire de la vie de Swedenborg prouve que la vue spirituelle dont il était doué ne nuisit en rien, chez lui, à l'exercice de ses facultés naturelles. Son éloge, prononcé après sa mort devant l'Académie des Sciences de Stockholm, par l'académicien Landel, montre combien fut vaste son érudition, et l'on voit, par ses discours prononcés à la diète de 1761, la part qu'il prenait à la direction des affaires publiques de son pays.

La doctrine de Swedenborg fit de nombreux prosélytes à Londres, en Hollande, et même à Paris, où elle donna naissance à la Société dont nous avons parlé dans notre Numéro du mois d'octobre, à celle des Martinistes, des Théosophes, etc. Si elle ne fut pas acceptée par tous dans toutes ses conséquences, elle eut toujours pour résultat de propager la croyance à la

possibilité de communiquer avec les êtres d'outre-tombe, croyance fort ancienne, comme on le sait, mais jusqu'à ce jour cachée au vulgaire par les pratiques mystérieuses dont elle était entourée. Le mérite incontestable de Swedenborg, son profond savoir, sa haute réputation de sagesse ont été d'un grand poids dans la propagation de ces idées qui se popularisent de plus en plus aujourd'hui, par cela même qu'elles croissent au grand jour, et que loin de chercher l'ombre du mystère, elles font appel à la raison. Malgré ses erreurs de système, Swedenborg n'en est pas moins une de ces grandes figures dont le souvenir restera attaché à l'histoire du Spiritisme, dont il fut un des premiers et des plus zélés promoteurs.

(Société, 23 septembre 1859.)

Communication de Swedenborg promise dans la séance du 16 septembre.

Mes bons amis et fidèles croyants, j'ai désiré venir parmi vous pour vous encourager dans la voie que vous suivez avec tant de courage, relativement à la question Spirite. Votre zèle est apprécié de notre monde des Esprits : poursuivez, mais ne vous dissimulez pas que des obstacles vous entraveront encore quelque temps; les détracteurs ne vous manqueront pas plus qu'ils ne m'ont fait défaut. J'ai prêché le Spiritisme, il y a un siècle, et j'ai eu des ennemis de tous genres ; j'ai eu aussi de fervents adeptes : cela a soutenu mon courage. Ma morale Spirite et ma doctrine ne sont pas sans avoir de grandes erreurs que je reconnais aujourd'hui. Ainsi les peines ne sont pas éternelles ; je le vois : Dieu est trop juste et trop bon pour punir éternellement la créature qui n'a pas assez de force pour résister à ses passions. Ce que je disais également du monde des Anges, où l'on prêche dans des temples, n'était qu'une illusion de mes sens : j'ai cru le voir; j'étais de bonne foi, et je l'ai dit; mais je me suis trompé. Vous êtes, vous, dans un meilleur chemin, car vous êtes plus éclairés qu'on ne l'était à mon époque. Continuez, mais soyez prudents pour que vos ennemis n'aient pas des armes trop fortes contre vous. Vous voyez le terrain que vous gagnez chaque jour; courage donc ! car l'avenir vous est assuré. Ce qui vous donne de la force, c'est que vous parlez au nom de la raison. Avez-vous des questions à m'adresser? je vous répondrai.

SWEDENBORG.

1. C'est à Londres, en 1745, que vous avez eu votre première révélation ; l'aviez-vous désirée? Vous occupiez-vous déjà de questions théologiques? — R. Je m'en occupais ; mais je n'avais nullement désiré cette révélation : elle est venue spontanément.

Quel était cet Esprit qui vous est apparu, et qui vous a dit être Dieu

lui-même ? Était-ce réellement Dieu ? — R. Non ; j'ai cru à ce qu'il m'a dit, parce que j'ai vu en lui un être surhumain, et j'en étais flatté.

3. Pourquoi a-t-il pris le nom de Dieu ? — R. Pour être mieux obéi.

4. Dieu peut-il se manifester directement aux hommes ? — R. Il le pourrait certainement, mais il ne le fait plus.

5. Il l'a donc fait dans un temps ? — Oui, dans les premiers âges de la terre.

6. Cet Esprit vous ayant fait écrire des choses que vous reconnaissez aujourd'hui comme erronnées, l'a-t-il fait dans une bonne ou dans une mauvaise intention ? — R. Ce n'était pas dans une mauvaise intention ; il s'est trompé lui-même, parce qu'il n'était pas assez éclairé ; je vois aussi que les illusions de mon propre Esprit ou de mon intelligence l'influençaient malgré lui. Cependant, au milieu de quelques erreurs de système, il est facile de reconnaître de grandes vérités.

7. Le principe de votre doctrine repose sur les correspondances. Croyez-vous toujours à ces rapports que vous trouviez entre chaque chose du monde matériel et chaque chose du monde moral ? — R. Non ; c'est une fiction.

8. Qu'entendez-vous par ces mots : *Dieu est l'homme même ?* — R. Dieu n'est pas l'homme, mais c'est l'homme qui est une image de Dieu.

9. Veuillez, je vous prie, développer votre pensée. — R. Je dis que l'homme est l'image de Dieu, en ce que l'intelligence, le génie qu'il reçoit quelquefois du ciel est une émanation de la toute-puissance divine : il représente Dieu sur la terre par le pouvoir qu'il exerce sur toute la nature, et par les grandes vertus qu'il est en son pouvoir d'acquérir.

10. Devons-nous considérer l'homme comme une partie de Dieu ? — R. Non, l'homme n'est pas une partie de la Divinité : ce n'est que son image.

11. Pourriez-vous nous dire de quelle manière vous receviez des communications de la part des Esprits, et si vous avez écrit ce qui vous a été révélé à la manière de nos médiums ou par inspiration ? — R. Quand j'étais dans le silence et le recueillement, mon Esprit était comme ravi, en extase, et je voyais clairement une image devant moi qui me parlait et me dictait ce que je devais écrire ; mon imagination s'y mêlait aussi quelquefois.

12. Que devons-nous penser du fait rapporté par le chevalier Beylon, au sujet de la révélation que vous avez faite à la reine Louise-Ulrique ? — R. Cette révélation est vraie. Beylon l'a dénaturée.

13. Quelle est votre opinion sur la doctrine Spirite, telle qu'elle est aujourd'hui ? — R. Je vous ai dit que vous êtes dans une voie plus sûre que la mienne, attendu que vos lumières, en général, sont plus étendues ; moi, j'avais à lutter contre plus d'ignorance, et surtout contre la superstition.

L'Ame erranto

Dans un volume intitulé : *les Six Nouvelles*(1), par Maxime Ducamp, se trouve une touchante histoire que nous recommandons à nos lecteurs. C'est une âme errante qui raconte ses propres aventures.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Maxime Ducamp que nous n'avons jamais vu ; nous ne savons, par conséquent, s'il a puisé ses renseignements dans sa propre imagination, ou dans des études Spirites ; mais, quoi qu'il en soit, il ne pouvait être plus heureusement inspiré. On peut en juger par le fragment ci-après. Nous ne parlerons pas du cadre fantastique dans lequel la nouvelle est enchâssée ; c'est un accessoire sans importance et de pure forme.

« Je suis une âme errante, une âme en peine ; je vogue à travers les espaces en attendant un corps ; je vais sur les ailes du vent, dans l'azur du ciel, dans le chant des oiseaux, dans les pâles clartés de la lune ; je suis une âme errante. . . . .

. . . .

« Depuis l'instant où Dieu nous a séparés de lui, nous avons vécu sur terre bien des fois, montant de génération en génération, abandonnant sans regret les corps qui nous sont confiés, et continuant l'œuvre de notre propre perfectionnement à travers les existences que nous subissons.

« Lorsque nous quittons cet hôte incommode qui nous sert si mal ; lorsqu'il est allé féconder et renouveler la terre dont il est sorti ; lorsque, en liberté, nous ouvrons enfin nos ailes, Dieu nous donne alors de connaître notre but. Nous voyons nos existences précédentes, nous jugeons des progrès que nous avons faits depuis les siècles, nous comprenons les punitions et les récompenses qui nous ont atteints par les joies et les douleurs de notre vie, nous voyons notre intelligence croître de naissance en naissance, et nous aspirons vers l'état suprême par lequel nous quitterons cette patrie inférieure pour gagner les planètes rayonnantes où les passions sont plus élevées, l'amour moins ambitieux, le bonheur plus tenace, les organes plus développés, les sens plus nombreux, et dont le séjour est réservé aux mondes qui, par leurs vertus, ont approché plus que nous de la béatitude.

« Lorsque Dieu nous renvoie dans des corps qui doivent vivre par nous leur misérable vie, nous perdons toute conscience de ce qui a précédé ces naissances nouvelles ; le *moi*, qui s'était réveillé, s'est rendormi ; il ne per-

(1) A la Librairie Nouvelle, boulevart des Italiens.

siste plus, et de nos existences passées, il ne reste que de vagues réminiscences qui causent en nous les sympathies, les anthipathies, et aussi parfois les idées innées.

« Je ne parlerai point de toutes les créatures qui ont vécu de mon souffle ; mais ma vie dernière a subi un malheur si grand, que de celle-là seule je dirai l'histoire. »

Il serait difficile de mieux définir le principe et le but de la réincarnation, la progression des êtres, la pluralité des mondes et l'avenir qui nous attend. Voici maintenant, en deux mots, l'histoire de cette âme : Un jeune homme aimait une jeune personne et en était aimé ; mais des obstacles s'opposaient à leur union. Il demande à Dieu de permettre à son âme de se dégager de son corps pendant le sommeil, afin qu'elle puisse aller voir sa bien-aimée. Cette faveur lui est accordée. Toutes les nuits donc son âme s'envole et laisse son corps dans un état complet d'inertie, d'où il ne sort que lorsque l'âme revient en prendre possession. Pendant ce temps, il va visiter celle qu'il aime ; il la voit sans qu'elle s'en doute ; il veut lui parler, mais elle ne l'entend pas ; il épie ses moindres mouvements, surprend sa pensée ; il est heureux de ses joies, triste de ses douleurs. Rien de plus gracieux et de plus délicat que le tableau de ces scènes entre la jeune fille et l'âme invisible. Mais, ô faiblesse de l'être incarné ! un jour, ou pour mieux dire une nuit, il s'oublie ; trois jours se passent sans qu'il songe à son corps qui ne peut vivre sans son âme. Tout à coup il pense à sa mère qui l'attend, et qui doit être inquiète d'un sommeil aussi long. Il accourt donc ; mais il était trop tard ; son corps avait cessé de vivre. Il assiste à ses funérailles, puis console sa mère. Sa fiancée, au désespoir, ne veut entendre parler d'aucune autre union ; pourtant, vaincue par les sollicitations de sa propre mère, elle cède après une longue résistance. L'âme errante lui pardonne une infidélité qui n'est pas dans sa pensée ; mais pour recevoir ses caresses et ne la plus quitter, elle demande à être incarnée dans l'enfant qui doit naître.

Si l'auteur n'est pas convaincu des idées Spirites, il faut convenir qu'il joue bien son rôle.

L'Esprit et le Juré.

Un de nos correspondants, homme d'un grand savoir et pourvu de titres scientifiques *officiels*, ce qui ne l'empêche pas d'avoir la faiblesse de croire que nous avons une âme, que cette âme survit au corps, qu'après la mort elle erre dans l'espace, et peut encore se communiquer aux vivants, d'autant mieux qu'il est lui-même très bon médium, et a de nombreux entretiens avec les êtres d'outre-tombe, nous adresse le lettre suivante :

« Monsieur,

« Vous jugerez peut-être à propos de donner place au fait suivant dans votre intéressante revue.

« J'étais juré il y a quelque temps ; la Cour d'assises avait à juger un jeune homme à peine sorti de l'adolescence, accusé d'un meurtre accompli sur la personne d'une femme âgée avec d'horribles circonstances. L'accusé avouait et racontait les détails du crime avec une impassibilité et un cynisme qui faisaient frémir l'assemblée.

« Cependant, il était facile de prévoir que, vu son âge, son défaut absolu d'éducation et les excitations qu'il avait reçues dans sa famille, on solliciterait pour lui des circonstances atténuantes, d'autant plus qu'il rejetait la colère qui l'avait fait agir sur une provocation par injures.

« Je voulus consulter la victime sur le degré de sa culpabilité. Je l'appelai, séance tenante, par une évocation mentale ; elle me fit connaître qu'elle était présente, et je lui abandonnai ma main. Voici la conversation que nous eûmes, moi mentalement, elle par écrit :

« D. Que pensez-vous de votre meurtrier ? — R. Ce n'est pas moi qui l'accuserai.

« D. Pourquoi ? — R. Parce qu'il a été poussé au crime par un homme qui m'a fait la cour il y a cinquante ans, et qui, n'ayant rien obtenu de moi, a juré qu'il s'en vengerait. Il a conservé dans la mort son désir de vengeance ; il a profité des dispositions de l'accusé pour lui inspirer l'envie de me tuer.

« D. Comment le savez-vous ? — Parce qu'il me l'a dit lui-même quand je suis arrivée dans le monde que j'habite aujourd'hui.

« D. Je conçois votre réserve devant cette excitation que votre meurtrier n'a pas repoussée comme il le devait et le pouvait ; mais ne pensez-vous pas que l'inspiration criminelle, à laquelle il a si volontiers obéi, n'eût pas eu sur lui la même puissance, s'il n'eût pas nourri et entretenu depuis longtemps des sentiments d'envie, de haine et de vengeance contre vous et votre famille ? — R. Assurément ; sans cela il eût été plus capable de résister ; c'est pourquoi j'ai dit que celui qui a voulu se venger a profité des dispositions de ce jeune homme ; vous pensez bien qu'il ne se serait pas adressé à quelqu'un qui aurait eu la volonté de résister.

« D. Jouit-il de sa vengeance ? — Non, car il voit qu'elle lui coûtera cher, et qu'en outre, au lieu de me faire du mal, il m'a rendu service en me faisant entrer plus tôt dans le monde des Esprits où je suis plus heureuse ; c'est donc une mauvaise action sans profit pour lui.

« Des circonstances atténuantes furent admises par le jury sur les motifs que j'ai indiqués plus haut, et la peine de mort fut écartée.

« Sur ce que je viens de raconter, il y a à faire une observation morale d'une haute importance. Il faut en conclure, en effet, que l'homme doit surveiller jusqu'à ses moindres pensées mauvaises, jusqu'à ses mauvais sentiments, en apparence les plus fugitifs, car ils ont la propriété d'attirer vers lui les Esprits méchants et corrompus, et de l'offrir faible et désarmé à leurs coupables inspirations : c'est une porte qu'il ouvre au mal, sans en comprendre le danger. C'est donc avec une profonde connaissance de l'homme et du monde spirituel que J. C. a dit : « Quiconque aura regardé une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » (S. Mat., ch. V, v. 28.)

« J'ai l'honneur, etc.

» Simon M... »

Avertissements d'outre-tombe.

L'OFFICIER DE CRIMÉE.

L'Indépendance belge, qu'on n'accusera pas d'un excès de bienveillance à l'égard des croyances Spirites, a rapporté le fait suivant, que plusieurs autres journaux ont répété, et que nous reproduisons à notre tour sous toutes réserves, n'ayant pas eu occasion d'en constater la réalité.

« Soit que notre imagination invente et peuple un monde des âmes à côté et au-dessus de nous, soit que le monde dans lequel nous sommes, nous vivons et nous nous mouvons, existe réellement, il est hors de doute, pour moi du moins, que d'inexplicables accidents se produisent qui provoquent la science et défient la raison.

« Dans la guerre de Crimée, pendant une de ces nuits tristes et lentes qui prêtaient merveilleusement à la mélancolie, au cauchemar, à toutes les nostalgies du ciel et de la terre, un jeune officier se lève tout à coup, sort de sa tente, va chercher un de ses camarades et lui dit :

— Je viens de recevoir la visite de ma cousine, de Mlle de T...

— Tu rêves.

— Non. Elle est entrée, pâle, souriant et effleurant à peine le sol trop dur, trop grossier pour ses pieds délicats. Elle m'a regardé, après que sa voix douce m'a brusquement réveillé et elle m'a dit : « Tu tardes bien ! prends garde ! quelquefois on meurt de la guerre sans aller à la guerre ! » J'ai voulu lui parler, me soulever, courir à elle ; elle s'est reculée ! Et mettant un doigt sur sa lèvre : « Silence ! m'a-t-elle dit, aie du courage et de la patience, nous nous reverrons. » Ah ! mon ami, elle était bien pâle, je suis certain qu'elle est malade, qu'elle m'appelle.

— Tu dors tout éveillé, tu es fou, repartit l'ami.

— C'est possible, mais alors qu'est-ce donc que ce mouvement de mon cœur qui l'évoque et qui me la fait voir?

« Les deux jeunes gens causèrent, et à l'aurore l'ami reconduisait vers sa tente l'officier visionnaire, quand celui-ci tressaillit tout à coup.

— La voilà, mon ami ; la voilà, dit-il, elle est devant ma tente..... Elle me fait signe que je manque de foi et de confiance.

« L'ami, bien entendu, ne voyait rien. Il fit de son mieux pour rassurer son camarade. Le jour parut, et avec le jour des occupations assez sérieuses pour qu'il ne fût plus question des fantômes de la nuit. Mais par une précaution fort raisonnable, le lendemain une lettre partait pour la France demandant instamment des nouvelles de Mlle de T... Quelques jours après, on répondait que Mlle de T... était assez sérieusement malade, et que si le jeune officier pouvait obtenir un congé, on pensait que sa vue aurait le meilleur effet.

« Demander un congé au moment des plus rudes fatigues, à la veille peut-être d'un assaut décisif, et faire valoir des craintes sentimentales, il ne fallait pas trop y songer. Toutefois, je crois me rappeler que le congé fut demandé et obtenu, et que le jeune officier allait partir pour la France, quand il eut encore une vision. Celle-là était épouvantable. Mlle de T... vint, pâle et muette, glisser une nuit sous sa tente, et lui montra le long vêtement blanc qu'elle traînait. Le jeune officier ne douta pas un seul instant que sa fiancée ne fût morte; il étendit la main, prit un de ses pistolets et se fit sauter la cervelle.

« En effet, la même nuit, à la même heure, Mlle de T... avait rendu le dernier soupir.

« Cette vision était-elle le résultat du magnétisme? Je n'en sais rien. Etait-ce de la folie? Je le veux bien. Mais c'était quelque chose qui échappe aux railleries des ignorants, et aux railleries plus malséantes encore des savants.

« Quant à l'authenticité de ce fait, je la garantis. Interrrogez les officiers qui ont passé ce long hiver en Crimée, et il en est peu qui ne vous racontent des phénomènes de pressentiment, de vision, de mirage de la patrie et des parents, analogues à ce que je viens de vous dire.

« Qu'en faut-il conclure? rien. Si ce n'est que je finis mon courrier d'une façon bien lugubre, et que je sais peut-être le moyen d'endormir sans savoir magnétiser.

« Thécel. »

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, nous n'avons pu constater l'authenticité du fait; mais ce que nous pouvons garantir, c'est sa possi-

bilité. Les exemples avérés, anciens et récents, d'avertissements d'outre-tombe sont si nombreux, que celui-ci n'a rien de plus extraordinaire que ceux dont tant de personnes dignes de foi ont été témoins. Ils ont pu paraître surnaturels en d'autres temps; mais aujourd'hui que la cause en est connue, et psychologiquement expliquée, grâce à la théorie Spirite, ils n'ont rien qui s'écarte des lois de la nature. Nous n'y ajouterons qu'une seule remarque, c'est que, si cet officier eût connu le Spiritisme, il aurait su que le moyen de rejoindre sa fiancée n'était pas de se tuer, car cette action peut l'en éloigner pour un temps bien plus long que celui qu'il eût passé sur la terre. Le Spiritisme lui aurait dit en outre qu'une mort glorieuse, sur le champ de bataille, lui eût été plus profitable que celle qu'il s'est donnée volontairement par un acte de faiblesse.

Voici un autre fait d'avertissement d'outre-tombe rapporté par la *Gazette d'Arad* (Hongrie), du mois de novembre 1858.

« Deux frères israélites, de Gyek (Hongrie), étaient allés à Grosswardein, conduire, dans un pensionnat, leurs deux filles âgées de 14 ans. Pendant la nuit qui suivit leur départ, une autre fille de l'un d'eux, âgée de 10 ans, et qui était restée à la maison, se réveille en sursaut, et raconte en pleurant à sa mère qu'elle a vu en rêve son père et son oncle entourés de plusieurs paysans qui voulaient leur faire du mal.

« D'abord la mère ne tint aucun compte de ses paroles ; mais voyant qu'elle ne peut parvenir à calmer son enfant, elle la mène chez le maire du lieu ; celle-ci lui raconte de nouveau son rêve, en ajoutant qu'elle avait reconnu deux de ses voisins parmi les paysans, et que l'événement s'était passé sur la lisière d'une forêt.

« Le maire envoie immédiatement au domicile des deux paysans, qui étaient en effet absents; puis, afin de s'assurer de la vérité, il expédie dans la direction indiquée d'autres émissaires, qui trouvent cinq cadavres sur les confins d'un bois. C'étaient les deux pères avec les deux filles et le cocher qui les avait conduits; les cadavres avaient été jetés sur un brasier pour les rendre méconnaissables. Aussitôt la gendarmerie commença des perquisitions; elle arrêta les deux paysans désignés au moment où ils cherchaient à changer plusieurs billets de banque tachés de sang. Une fois en prison, ils avouèrent leur crime, en disant qu'ils reconnaissaient le doigt de Dieu dans la prompte découverte de leur crime. »

Les Convulsionnaires de Saint-Médard.

(Société, 15 juillet 1859.)

Notice. François Pâris, fameux diacre de Paris, mort en 1727 à l'âge de 37 ans, était fils aîné d'un conseiller au parlement; il devait naturellement succéder à sa charge, mais il aima mieux embrasser l'état ecclésiastique. Après la mort de son père il abandonna ses biens à son frère. Il fit pendant quelque temps des catéchismes à la paroisse de Saint-Côme, se chargea de la conduite des clercs et leur fit des conférences. Le cardinal de Noailles, à la cause duquel il était attaché, voulut le faire nommer curé de cette paroisse, mais un obstacle imprévu s'y opposa. L'abbé Pâris se consacra alors entièrement à la retraite. Après avoir essayé de diverses solitudes, il se confina dans une maison du faubourg Saint-Marcel; là il se livra sans réserve à la prière, aux pratiques les plus rigoureuses de la pénitence et au travail des mains : il faisait des bas au métier pour les pauvres, qu'il regardait comme ses frères; il mourut dans cet asile. L'abbé Pâris avait adhéré à l'appel de la bulle Unigenitus, interjeté par les quatre évêques; il avait renouvelé son appel en 1720. Ainsi il a dû être peint diversement par les partis opposés. Avant de faire des bas, il avait enfanté des livres assez médiocres. On a de lui des explications sur l'épître de saint Paul aux Romains, sur celle aux Galates, une analyse de l'épître aux Hébreux que peu de personnes lisent. Son frère lui ayant fait ériger un tombeau dans le petit cimetière de Saint-Médard, les pauvres que le pieux diacre avait secourus, quelques riches qu'il avait édifiés, plusieurs femmes qu'il avait instruites, allèrent y faire leurs prières; il y eut des guérisons qui parurent merveilleuses, des convulsions qu'on trouva dangereuses et ridicules. La cour fut enfin obligée de faire cesser ce spectacle en ordonnant la clôture du cimetière, le 27 janvier 1732. Alors les mêmes enthousiastes allèrent faire leurs convulsions dans des maisons particulières. Le tombeau du diacre Pâris fut, dans l'esprit de bien des gens, le tombeau du jansénisme; mais quelques autres personnes y crurent voir le doigt de Dieu, et ne furent que plus attachées à un parti qui produisait de telles merveilles. On a différentes vies de ce diacre dont on n'aurait peut-être jamais parlé, si on n'avait voulu en faire un thaumaturge.

Parmi les phénomènes étranges que présentaient les Convulsionnaires de Saint-Médard, on cite :

La faculté de résister à des coups si terribles qu'il semblait que leur corps dût en être broyé;

Celle de parler des langues ignorées ou oubliées par eux;

Un déplacement extraordinaire de l'intelligence; les plus ignorants d'entre eux improvisaient des discours sur la grâce, les maux de l'Église, la fin du monde, etc.

La faculté de lire dans la pensée;

Mis en rapport avec les malades, ils éprouvaient les douleurs aux mêmes endroits que ceux qui les consultaient; rien n'était plus fréquent que de les entendre prédire eux-mêmes les différents phénomènes anormaux qui devaient survenir dans le cours de leurs maladies.

L'insensibilité physique produite par l'extase donna lieu à des scènes atroces. La folie alla jusqu'à crucifier véritablement de malheureuses victimes, à leur faire subir dans tous ses détails la Passion du Christ, et ces victimes, le fait est attesté par les témoignages les plus authentiques, sollicitaient les terribles tortures désignées chez les Convulsionnaires sous le nom de grand secours.

La guérison des malades s'opérait, soit par le simple attouchement de la pierre tumulaire, soit par la poussière qui se trouvait alentour et que l'on prenait dans quelque boisson, ou qu'on appliquait sur des ulcères. Ces guérisons, qui furent très nombreuses, sont attestées par mille témoins, et plusieurs de ces témoins, hommes de science, incrédules au fond, ont enregistré les faits sans savoir à quoi les attribuer.

(Pauline Roland.)

1. Évocation du diacre Pâris. — R. Je suis à vous.

2. Quel est votre état actuel comme Esprit? — R. Errant et heureux.

3. Avez-vous eu d'autres existences corporelles depuis celle que nous vous connaissons? — R. Non; je suis constamment occupé à faire du bien aux hommes.

4. Quelle fut la cause des phénomènes étranges qui se passèrent chez les visiteurs de votre tombeau? — R. Intrigue et magnétisme.

Remarque. Parmi les facultés dont étaient doués les Convulsionnaires, on en reconnaîtra sans peine dont le somnambulisme et le magnétisme offrent de nombreux exemples; telles sont entre autres : l'insensibilité physique, la connaissance de la pensée, la transmission sympathique des douleurs, etc. On ne peut donc douter que ces crisiaques ne fussent dans une sorte d'état de somnambulisme éveillé, provoqué par l'influence qu'ils exerçaient les uns sur les autres à leur insu. Ils étaient à la fois magnétiseurs et magnétisés.

5. Par quelle cause toute une population fut-elle douée subitement de ces facultés étranges? — R. Elles se communiquent très facilement dans certains cas, et vous n'êtes pas assez étrangers aux facultés des Esprits pour ne pas comprendre qu'ils y prirent une grande part, par sympathie pour ceux qui les provoquaient.

7. Y prîtes-vous, comme Esprit, une part directe. — R. Pas la moindre.

8. D'autres Esprits y concoururent-ils? — R. Beaucoup.

9. De quelle nature étaient-ils en général? — R. Peu élevée.

10. Pourquoi ces guérisons et tous ces phénomènes cessèrent-ils quand l'autorité s'y opposa en faisant fermer le cimetière? L'autorité avait donc plus de puissance que les Esprits? — R. Dieu voulut faire cesser la chose parce qu'elle dégénéra en abus et en scandale; il lui fallait un moyen, il employa l'autorité des hommes.

11. Puisque vous n'étiez pour rien dans ces guérisons, pourquoi choisissait-on plutôt votre tombeau que celui d'un autre? — R. Croyez-vous qu'on m'ait consulté? On a choisi mon tombeau par calcul : mes opinions religieuses d'abord, et le peu de bien que j'avais cherché à faire ont été exploités.

Observation à propos du mot Miracle.

M. Mathieu, que nous avons cité dans notre article du mois d'octobre sur les miracles, nous adresse la réclamation suivante à laquelle nous nous empressons de faire droit.

« Monsieur,

» Si je n'ai pas l'avantage d'être d'accord avec vous sur tous les points, je le suis du moins sur celui qui vous a donné occasion de parler de moi dans le dernier numéro de votre journal. Ainsi je goûte parfaitement votre observation relativement au mot *miracle*. Si je m'en suis servi dans mon opuscule, c'est en ayant soin de dire en même temps (page 4) : « Étant convenu que ce mot *miracle* exprime un fait qui se produit en dehors des lois *connues* de la nature ; un fait qui échappe à toute explication humaine, à toute interprétation scientifique. » Je croyais indiquer suffisamment par là que je ne donnais à ce mot *miracle* qu'une valeur relative et de convention ; il paraît, puisque vous avez pris la peine de me combattre, que je me suis trompé.

« Je compte, dans tous les cas, sur votre impartialité, Monsieur, pour que ces quelques lignes, que j'ai l'honneur de vous adresser, trouvent place dans votre prochain numéro. Je ne suis pas fâché que vos lecteurs sachent que je n'ai pas voulu donner au mot en question le sens que vous lui reprochez, et qu'il y a eu maladresse de ma part, ou malentendu de la vôtre, peut-être un peu de l'un et un peu de l'autre.

« Agréez, etc. « MATHIEU. »

Nous étions parfaitement convaincu, ainsi que nous l'avons dit dans notre article, du sens dans lequel M. Mathieu a employé le mot miracle ; aussi notre critique ne portait nullement sur son opinion, mais sur l'emploi du mot, même dans son acception la plus rationnelle. Il y a tant de gens qui ne voient que la surface des choses, sans se donner la peine d'aller au fond, ce qui ne les empêche pas de juger comme s'ils les connaissaient, qu'un tel titre donné à un fait Spirite pourrait être pris à la lettre, de bonne foi par quelques-uns, avec malveillance par le plus grand nombre. Notre observation, sous ce rapport, est d'autant plus fondée, que nous nous rappelons avoir lu quelque part dans un journal dont le nom nous échappe, un article où ceux qui jouissent de la faculté de provoquer les phénomènes Spirites étaient qualifiés, par dérision, de faiseurs de miracles, et cela à propos d'un adepte trop zélé, qui lui-même s'était fait fort d'en produire. C'est ici le cas de rappeler que : rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami. Nos adversaires sont assez ardents à nous prêter des ridicules, sans que nous leur en fournissions le prétexte.

AVIS.

L'abondance des matières ne nous ayant pas permis d'insérer dans ce numéro le Bulletin de la Société Parisienne des Études Spirites, nous le donnerons avec celui du mois de décembre, dans un Supplément, ainsi que plusieurs autres communications que le défaut d'espace nous a fait ajourner.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Réponse à M. Oscar Comettant.

Monsieur,

Vous avez consacré le feuilleton du *Siècle* du 27 octobre dernier aux Esprits et à leurs partisans. Malgré le ridicule que vous jetez sur une question bien plus grave que vous ne pensez, je me plais à reconnaître que, tout en attaquant le principe, vous sauvegardez les convenances par l'urbanité des formes, et qu'il est impossible de dire aux gens, avec plus de politesse, qu'ils n'ont pas le sens commun; aussi n'ai-je garde de confondre votre spirituel article avec ces diatribes grossières qui donnent une si triste idée du bon goût de leurs auteurs, et dont tous les gens qui ont du savoir vivre, partisans ou non, font justice.

Je n'ai point pour habitude de répondre à la critique; j'aurais donc laissé passer votre article comme tant d'autres, si je n'étais chargé par les Esprits, d'abord de vous remercier d'avoir bien voulu vous occuper d'eux, et ensuite de vous donner un petit avis. Vous concevez, monsieur, que de moi-même, je ne me le permettrais pas; je m'acquitte de leur commission, voilà tout. — Comment! direz-vous, les Esprits s'occupent donc du feuilleton que j'ai écrit sur eux? Ils ont bien de la bonté. — Assurément, puisqu'il y en avait à côté de vous quand vous l'écriviez. L'un d'eux, qui vous veut du bien, a même cherché à vous empêcher de mettre certaines réflexions qu'il ne trouvait pas à la hauteur de votre sagacité, craignant pour vous la critique, non des Spirites dont vous vous souciez assez peu, mais de ceux qui connaissent la portée de votre jugement. Sachez bien qu'il y en a partout, qu'ils savent tout ce qui se dit et se fait, et dans le moment où vous lisez ces lignes, il sont là, à vos côtés, qui vous observent. Vous aurez beau dire : Je ne puis croire à l'existence de ces êtres qui peuplent l'espace et que l'on ne voit pas. Croyez-vous à l'air que vous ne voyez pas et qui cependant vous enveloppe? Ceci est bien différent; je crois à l'air, parce que, si je ne le vois pas, je le sens, je l'entends gronder dans l'orage et résonner dans le tuyau de ma cheminée; je vois les objets qu'il

renverse. — Eh bien! les Esprits aussi se font entendre; eux aussi font mouvoir les corps graves, les soulèvent, les transportent, les brisent. — Allons donc! Monsieur Allan Kardec, faites appel à votre raison; comment voulez-vous que des êtres impalpables, en supposant qu'ils existent, ce que je n'admettrais que si je les voyais, aient ce pouvoir? comment des êtres immatériels peuvent-ils agir sur la matière? Cela n'est pas rationnel. — Croyez-vous à l'existence de ces myriades d'animalcules qui sont sur votre main et dont la pointe d'une aiguille peut couvrir des milliers? — Oui, parce que si je ne les vois pas avec les yeux, le microscope me les fait voir. — Mais avant l'invention du microscope, si quelqu'un vous eût dit que vous avez sur votre peau des milliards d'insectes qui y pullulent; qu'une goutte d'eau limpide renferme toute une population; que vous en absorbez des masses avec l'air le plus pur que vous respirez, qu'auriez-vous dit? Vous auriez crié à l'absurde, et si alors vous eussiez été feuilletonniste, vous n'auriez pas manqué d'écrire un bel article contre les animalcules, ce qui ne les aurait pas empêché d'exister. Vous les admettez aujourd'hui parce que le fait est patent; mais avant, vous eussiez déclaré la chose impossible. Qu'y a-t-il donc de plus irrationnel à croire que l'espace soit peuplé d'êtres intelligents, qui, bien qu'invisibles, ne sont pas du tout microscopiques? Quant à moi, j'avoue que l'idée d'êtres petits comme une parcelle homœopathique, et néanmoins pourvus d'organes visuels, sensuels, circulatoires, respiratoires, etc., me paraît encore plus extraordinaire. — J'en conviens, mais encore une fois ce sont des êtres matériels, c'est quelque chose, tandis que vos Esprits, qu'est-ce? rien, des êtres abstraits, immatériels. — D'abord, qui vous a dit qu'ils sont immatériels? L'observation, pesez bien, je vous prie, ce mot *observation*, ce qui ne veut pas dire *système*, l'observation, dis-je, démontre que ces intelligences occultes ont un corps, une enveloppe, invisible, il est vrai, mais qui n'en est pas moins réelle; or, c'est par cet intermédiaire semi-matériel qu'ils agissent sur la matière. N'y a-t-il que les corps solides qui aient une puissance motrice? Ne sont-ce pas au contraire les corps raréfiés qui possèdent cette puissance au plus haut degré : l'air, la vapeur, tous les gaz, l'électricité? Pourquoi donc la refuseriez-vous à la substance qui compose l'enveloppe des Esprits? — D'accord; mais si ces substances sont invisibles et impalpables dans certains cas, la condensation peut les rendre visibles et mêmes solides; on peut les saisir, les enfermer, les analyser, et par là leur existence est démontrée d'une manière irrécusable. — Ah! nous y voilà! Vous niez les Esprits, parce que vous ne pouvez pas les mettre dans une cornue, savoir s'ils sont composés d'oxygène, d'hydrogène ou d'azote. Dites-moi, je vous prie, si avant les découvertes de la chimie moderne on connaissait la composition

de l'air, de l'eau, et les propriétés de cette multitude de corps invisibles dont on ne soupçonnait pas l'existence? Qu'aurait-on dit alors à celui qui eût annoncé toutes les merveilles que nous admirons aujourd'hui? On l'eût traité de charlatan, de visionnaire. Supposons qu'il vous tombe sous la main un livre d'un savant de ce temps-là, qui eût nié toutes ces choses, et qui, de plus, eût cherché à en *démontrer* l'impossibilité, vous diriez : Voilà un savant bien présomptueux, qui s'est prononcé bien légèrement en tranchant sur ce qu'il ne savait pas; mieux vaudrait pour sa réputation qu'il se fût abstenu; en un mot, vous n'auriez pas une haute opinion de son jugement. Eh bien! nous verrons dans quelques années ce qu'on pensera de ceux qui, aujourd'hui, entreprennent de *démontrer* que le Spiritisme est une chimère.

Il est regrettable, sans doute, pour certaines personnes, et les amateurs de collections, qu'on ne puisse mettre les Esprits en bocal pour les observer à loisir; mais ne croyez pas cependant qu'ils échappent à nos sens d'une manière absolue. Si la substance qui compose leur enveloppe est invisible dans son état normal, elle peut aussi, dans certains cas, comme la vapeur, mais par une autre cause, éprouver une sorte de condensation, ou, pour être plus exact, une modification moléculaire qui la rende momentanément visible et même tangible; alors on peut les voir, comme nous nous voyons, les toucher, les palper; ils peuvent nous saisir, faire impression sur nos membres; seulement cet état n'est que temporaire; ils peuvent le quitter aussi promptement qu'ils l'ont pris, et cela, non point en vertu d'une raréfaction mécanique, mais par l'effet de leur volonté, attendu que ce sont des êtres intelligents, et non des corps inertes. Si l'existence des êtres intelligents qui peuplent l'espace est prouvée; s'ils ont, comme nous venons de le voir, une action sur la matière, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils puissent se communiquer à nous, et nous transmettre leurs pensées par des moyens matériels? — Si l'existence de ces êtres est prouvée, soit; mais là est la question. — L'important est d'abord d'en prouver la possibilité : l'expérience fait le reste. Si cette existence n'est pas prouvée pour vous, elle l'est pour moi. Je vous entends d'ici dire en vous-même : Voilà un bien pauvre argument. Je conviens que mon opinion personnelle est d'un bien faible poids, mais je ne suis pas seul; bien d'autres avant moi ont pensé de même, car je n'ai fait ni l'invention, ni la découverte des Esprits; et cette croyance compte des millions d'adhérents qui ont autant et plus d'intelligence que moi; entre ceux qui croient et ceuxqui ne croient pas qui décidera? — Le bon sens, direz-vous. — Soit; j'ajoute : Le temps qui, chaque jour, nous vient en aide. Mais de quel droit ceux qui ne croient pas s'arrogent-ils le privilége du bon sens, quand surtout ceux qui croient se recrutent précisé-

ment, non parmi les ignorants, mais parmi les gens éclairés ; quand tous les jours le nombre s'en accroît ? J'en juge par ma correspondance, par le nombre des étrangers qui viennent me voir, par l'extension de mon journal, qui accomplit sa deuxième année, et compte des abonnés dans les cinq parties du monde, dans les rangs les plus élevés de la société, et jusque sur des trônes. Dites-moi, en conscience, si c'est là la marche d'une idée creuse, d'une utopie ?

En constatant ce fait capital dans votre article, vous dites qu'il menace de prendre les proportions d'un fléau, et vous ajoutez : « L'espèce humaine n'avait-elle pas assez, bon Dieu ! de toutes les *billevesées* qui troublent sa raison sans qu'une nouvelle doctrine vînt encore s'emparer de notre pauvre cervelle ! » Il paraît que vous n'aimez pas les doctrines ; chacun son goût ; tout le monde n'aime pas la même chose ; je dirai seulement que je ne sais trop à quel rôle intellectuel l'homme serait réduit, si, depuis qu'il est sur la terre, il n'avait pas eu des doctrines qui, en le faisant réfléchir, l'ont sorti de l'état passif de la brute. Sans doute, il y en a de bonnes et de mauvaises, de justes et de fausses, mais c'est pour les discerner que Dieu lui a donné le jugement. Vous avez oublié une chose, c'est la définition claire et catégorique de ce que vous rangez parmi les billevesées. Il y a des gens qui qualifient ainsi toutes les idées qu'ils ne partagent pas ; mais vous avez trop d'esprit pour croire qu'il s'est condensé en vous seul. Il en est d'autres qui donnent ce nom à toute opinion religieuse, et qui regardent la croyance en Dieu, à l'âme et à son immortalité, aux peines et aux récompenses futures, comme utiles tout au plus pour occuper les bonnes femmes et faire peur aux petits enfants. Je ne connais pas votre opinion à cet égard ; mais du sens de votre article quelques personnes pourraient inférer que vous êtes un peu dans ces idées. Que vous les partagiez ou non, je me permettrai de vous dire, avec bien d'autres, que là serait le véritable fléau si elles se propageaient. Avec le matérialisme, avec la croyance que nous mourons comme des bêtes, qu'après nous *c'est le néant*, le bien n'a aucune raison d'être, les liens sociaux n'ont aucune consistance : c'est la sanction de l'égoïsme ; la loi pénale est le seul frein qui empêche l'homme de vivre aux dépens d'autrui. S'il en était ainsi, de quel droit punir celui qui tue son semblable pour s'emparer de son bien ? Parce que c'est mal, direz-vous ; mais pourquoi est-ce mal ? Il vous répondra : Après moi il n'y a rien ; tout est fini ; je n'ai rien à craindre ; je veux vivre ici le mieux possible, et pour cela je prends à ceux qui ont ; qui est-ce qui me le défend ? votre loi ? votre loi aura raison si elle est la plus forte, c'est-à-dire si elle m'attrape ; mais si je suis le plus fin, et si je lui échappe, la raison sera pour moi. Quelle est, je vous le demande, la société qui pourrait subsister avec de pareils principes ? Ceci

me rappelle le fait suivant : Un monsieur qui, comme on dit vulgairement, ne croyait ni à Dieu ni à diable, et ne le cachait pas, s'apercevait que depuis quelque temps il était volé par son domestique ; un jour il le prend en flagrant délit. — Comment, malheureux ! lui dit-il, oses-tu prendre ce qui ne t'appartient pas? tu ne crois donc pas en Dieu? — Le domestique se mit à rire, et répondit : Pourquoi y croirais-je, puisque vous n'y croyez pas vous-même? Pourquoi avez-vous plus que moi? Si j'étais riche et vous pauvre, qui vous empêcherait de faire ce que je fais? J'ai été maladroit cette fois, voilà tout, une autre fois je tâcherai de mieux faire. — Ce monsieur eût été bien content que son domestique ne prît pas la croyance en Dieu pour une billevesée. C'est à cette croyance et à celles qui en découlent que l'homme doit sa véritable sécurité sociale, bien plus qu'à la sévérité de la loi, parce que la loi ne peut tout atteindre ; si elle était enracinée dans le cœur de tous, ils n'auraient rien à craindre les uns des autres ; la battre en brèche, c'est lâcher la bride à toutes les passions, c'est anéantir tout scrupule. C'est ce qui faisait dire dernièrement à un prêtre, consulté sur son opinion touchant le Spiritisme, ces paroles pleines de sens : *Le Spiritisme conduit à croire à quelque chose ; or, j'aime mieux ceux qui croient à quelque chose que ceux qui ne croient à rien, parce que les gens qui ne croient à rien ne croient même pas à la nécessité du bien.*

Le Spiritisme, en effet, est la destruction du matérialisme ; c'est la preuve patente, irrécusable, de ce que certaines gens appellent des billevesées, savoir : Dieu, l'âme, la vie future heureuse ou malheureuse. Ce fléau, puisque vous l'appelez ainsi, a d'autres conséquences pratiques. Si vous saviez comme moi combien de fois il a fait rentrer le calme dans les cœurs ulcérés par le chagrin ; quelle douce consolation il répand sur les misères de la vie ; combien il a assoupi de haines, empêché de suicides, vous en railleriez moins. Supposez qu'un de vos amis vienne vous dire : J'étais au désespoir ; j'allais me brûler la cervelle ; mais aujourd'hui que, grâce au Spiritisme, je sais ce qu'il en coûte, j'y renonce ; qu'un autre individu vous dise : J'étais jaloux de votre mérite, de votre supériorité ; vos succès m'empêchaient de dormir ; je voulais me venger, vous accabler, vous ruiner, vous tuer même, et je vous avoue que vous avez couru de grands dangers ; mais aujourd'hui que je suis Spirite, je comprends tout ce que ces sentiments ont d'ignoble, je les abjure ; et, au lieu de vous faire du mal, je viens pour vous rendre service ; vous vous diriez probablement : Eh bien ! il y a encore du bon dans cette folie.

Ce que j'en dis, monsieur, n'est pas pour vous convaincre ni pour vous amener à mes idées ; vous avez des convictions qui vous satisfont, qui résolvent pour vous toutes les questions d'avenir : il est tout naturel que vous

les gardiez ; mais vous me présentez à vos lecteurs comme le propagateur d'un *fléau*, je tenais à leur montrer qu'il serait à désirer que tous les fléaux ne fissent pas plus de mal, à commencer par le matérialisme, et je compte sur votre impartialité pour leur transmettre ma réponse.

Mais, direz-vous, je ne suis pas matérialiste : on peut très bien n'être pas de cette opinion sans croire aux manifestations des Esprits. — Je suis de votre avis ; on est alors *Spiritualiste*, sinon *Spirite*. Si je me suis trompé sur votre manière de voir, c'est que j'ai pris à la lettre la profession de foi placée à la fin de votre article. Vous dites : Je crois à deux choses, à l'amour, chez l'homme, de tout ce qui est merveilleux, ce merveilleux fût-il l'absurde, et à l'éditeur qui m'a vendu le fragment de sonate dicté par l'Esprit de Mozart, 2 fr., prix net. Si là se borne toute votre croyance, elle est bien, ce me semble, la cousine germaine du scepticisme. Mais je parie que vous croyez à quelque chose de plus qu'à M. Ledoyen, qui vous a vendu 2 francs un fragment de sonate : c'est au produit de vos articles, car je présume, peut-être me trompé-je, que vous ne les donnez pas plus pour l'amour de Dieu que M. Ledoyen ne donne ses livres. Chacun son métier : M. Ledoyen vend ses livres, le littérateur vend sa prose et ses vers. Notre pauvre monde n'est pas encore assez avancé pour qu'on puisse se loger, se nourrir et se vêtir pour rien. Peut-être, un jour, les propriétaires, les tailleurs, les bouchers et les boulangers seront-ils assez éclairés pour comprendre qu'il est ignoble à eux de demander de l'argent : alors les libraires et les littérateurs seront entraînés par l'exemple.

— Avec tout cela, vous ne m'avez pas dit le conseil que me donnent les Esprits.—Le voici : C'est qu'il est prudent de ne pas se prononcer trop légèrement sur les choses qu'on ne connaît pas, et d'imiter la sage réserve du savant Arago, qui disait, à propos de magnétisme animal : « Je ne saurais approuver le mystère dont s'enveloppent les savants sérieux qui vont assister aujourd'hui à des expériences de somnambulisme. Le *doute* est une preuve de modestie, et il a rarement nui au progrès des sciences. On n'en pourrait pas dire autant de l'*incrédulité. Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot* IMPOSSIBLE, *manque de prudence.* La réserve est surtout un devoir quand il s'agit de l'organisation animale. (Notice sur Bailly.)

Agréez, etc. Allan KARDEC.

Des effets de la Prière.

Un de nos abonnés nous écrit de Lausanne :

« Depuis plus de quinze ans je professe une grande partie de ce que votre science Spirite enseigne aujourd'hui. La lecture de vos ouvrages ne fait que m'affermir dans cette croyance; elle m'apporte en outre une grande consolation, et jette une vive clarté sur une partie qui n'était que ténèbres pour moi. Quoique bien convaincu que mon existence devait être multiple, je ne pouvais m'expliquer ce que devenait mon Esprit pendant l'intervalle. Mille fois merci, monsieur, de m'avoir initié à ces grands mystères, en m'indiquant la seule route à suivre pour gagner une meilleure place dans l'autre monde. Vous avez ouvert mon cœur à l'espérance et doublé mon courage pour supporter les épreuves d'ici-bas. Veuillez donc, monsieur, venir à mon aide pour reconnaître une vérité qui m'intéresse à un haut degré. Je suis protestant, et dans notre Église on ne prie jamais pour les morts, l'Évangile ne nous l'enseigne pas. Les Esprits que vous évoquez demandent souvent, dites-vous, les secours de vos prières. Est-ce donc parce qu'ils sont encore sous l'influence des idées acquises sur terre, ou est-il vrai que Dieu tient compte des prières des vivants pour abréger la souffrance des morts? Cette question, monsieur, est très-importante pour moi et pour d'autres de mes co-religionnaires qui ont contracté des alliances catholiques. Pour avoir une réponse satisfaisante, il faudrait, je crois, que l'Esprit d'un protestant éclairé, tel qu'un de nos ministres, voulût bien se manifester à vous en compagnie d'un de vos ecclésiastiques. »

Lá question est double : 1° La prière est-elle agréable à ceux pour qui l'on prie? 2° Leur est-elle utile?

Écoutons d'abord sur la première question le Révérend Père Félix dans une introduction remarquable d'un petit livre intitulé : *les Morts souffrants et délaissés*.

« La dévotion envers les morts n'est pas seulement l'expression d'un dogme et la manifestation d'une croyance, c'est un charme de la vie, une consolation du cœur. Qu'y a-t-il en effet de plus suave au cœur que ce culte pieux qui nous rattache à la mémoire et aux souffrances des morts? Croire à l'efficacité de la prière et des bonnes œuvres pour le soulagement de ceux que l'on a perdus; croire, quand on les pleure, que ces larmes versées sur eux peuvent encore leur être secourables; croire enfin que même *dans ce monde invisible qu'ils habitent*, notre amour peut encore les visiter par ses bienfaits : quelle douce, quelle aimable croyance! et, dans cette croyance, quelle consolation pour ceux qui ont vu la mort entrer sous leur toit, et frapper tout près de leur cœur! Si cette croyance et ce culte n'existaient

pas, le cœur humain, par la voix de ses plus nobles instincts, dit à tous ceux qui le comprennent qu'il faudrait les inventer, ne fût-ce que pour mettre la douceur dans la mort et du charme jusqu'en nos funérailles. Rien, en effet, ne transforme et ne transfigure l'amour qui prie sur une tombe ou pleure dans des funérailles, comme cette dévotion au souvenir et aux souffrances des morts. Ce mélange de la religion et de la douleur, de la prière et de l'amour, a je ne sais quoi d'exquis et d'attendrissant tout ensemble. La tristesse qui pleure y devient un auxiliaire de la piété qui prie; la piété, à son tour, y devient pour la tristesse le plus délicieux arôme; et la foi, l'espérance et la charité ne se rencontrent jamais mieux pour honorer Dieu en consolant les hommes, et mettre dans le soulagement des morts la consolation des vivants !

« Ce charme si doux que nous trouvons dans notre commerce fraternel avec les morts, combien il devient plus doux encore lorque nous venons à nous persuader que Dieu, sans doute, ne laisse pas ces chers défunts ignorants tout à fait du bien que nous leur faisons. Qui n'a souhaité, lorsqu'il priait pour un père ou un frère trépassé, *qu'il fût là pour écouter*, et lorsqu'il se dévouait pour lui, *qu'il fût là pour regarder?* Qui ne s'est dit en essuyant ses larmes près du cercueil d'un parent ou d'un ami perdu : « *Si, du moins, il pouvait m'entendre!* lorsque mon amour offre pour lui avec des larmes la prière et le sacrifice, *si j'étais sûr qu'il le sait, et que son amour comprend toujours le mien!* Oui, si je pouvais croire que, non-seulement le soulagement que je lui envoie arrive jusqu'à lui, mais si je pouvais me persuader aussi que *Dieu daigne députer un de ses anges pour lui apprendre*, en lui portant mon bienfait, que ce soulagement vient de moi : oh! Dieu bon pour ceux qui pleurent, quel baume dans ma blessure! quelle consolation dans ma douleur! »

« L'Église, il est vrai, ne nous oblige pas à croire que nos frères trépassés savent, en effet, dans le Purgatoire, ce que nous faisons pour eux sur la terre, *mais elle ne le défend pas non plus; elle l'insinue, et semble nous le persuader par l'ensemble de son culte et de ses cérémonies;* et des hommes graves et honorés dans l'Église ne craignent pas de l'affirmer. Quoi qu'il en soit, du reste, si les morts n'ont pas la connaissance présente et distincte des prières et des bonnes œuvres que nous faisons pour eux, il est certain qu'ils en ressentent les effets salutaires; et cette ferme croyance ne suffit-elle pas à un amour qui veut se consoler de la douleur par le bienfait, et féconder ses larmes par les sacrifices ? »

Ce que le P. Félix admet comme une hypothèse, la science Spirite l'admet comme une vérité incontestable, parce qu'elle en donne la preuve patente. Nous savons, en effet, que le monde invisible est composé de ceux

qui ont quitté leur enveloppe corporelle, autrement dit des âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ; ces âmes ou ces Esprits, ce qui est la même chose, peuplent l'espace ; ils sont partout, à nos côtés aussi bien que dans les régions les plus éloignées ; débarrassés du lourd et incommode fardeau qui les retenait à la surface du sol, n'ayant plus qu'une enveloppe éthérée, semi-matérielle, ils se transportent avec la rapidité de la pensée. L'expérience prouve qu'ils peuvent venir à notre appel ; mais ils y viennent plus ou moins volontiers, avec plus ou moins de plaisir, selon l'intention, cela se conçoit ; la prière est une pensée, un lien qui nous rattache à eux : c'est un appel, une véritable évocation ; or, comme la prière, qu'elle soit efficace ou non, est toujours une pensée bienveillante, elle ne peut donc qu'être agréable à ceux qui en sont l'objet. Leur est-elle utile? c'est une autre question. Ceux qui contestent l'efficacité de la prière, disent : Les décrets de Dieu sont immuables, et il ne peut y déroger à la demande de l'homme. — Cela dépend de l'objet de la prière, car il est bien certain que Dieu ne peut enfreindre ses lois pour satisfaire à toutes les demandes inconsidérées qui lui sont adressées ; envisageons-la seulement au point de vue du soulagement des âmes souffrantes. Nous dirons d'abord, qu'en admettant que la durée effective des souffrances ne puisse être abrégée, la commisération, la sympathie, sont un adoucissement pour celui qui souffre. Qu'un prisonnier soit condamné à vingt ans de prison, ne souffrira-t-il pas mille fois plus s'il est seul, isolé, abandonné? Mais qu'une âme charitable et compatissante vienne le visiter, le consoler, l'encourager, n'eût-elle pas le pouvoir de briser ses chaînes avant le temps voulu, elle les lui fera paraître moins lourdes, et les années lui sembleront plus courtes. Quel est celui qui, sur la terre, n'a pas trouvé dans la compassion un allégement à ses misères, une consolation dans l'épanchement de l'amitié?

Les prières peuvent-elles abréger les souffrances? Le Spiritisme dit : *Oui;* et il le prouve par le raisonnement et par l'expérience : par l'expérience, en ce que ce sont les âmes souffrantes elles-mêmes qui viennent le confirmer, et nous dépeindre le changement de leur situation ; par le raisonnement, en considérant son mode d'action.

Les communications incessantes que nous avons avec les êtres d'outre-tombe font passer sous nos yeux tous les degrés de la souffrance et de la félicité. Nous voyons donc des êtres malheureux, horriblement malheureux, et si le Spiritisme, d'accord en cela avec un grand nombre de théologiens, n'admet *le feu* que comme une figure, comme un emblème des plus grandes douleurs, en un mot, comme un feu moral, il faut convenir que la situation de quelques-uns ne vaut guère mieux que s'ils étaient dans le feu matériel. L'état heureux ou malheureux après la mort n'est donc pas

une chimère, un vrai fantôme. Mais le Spiritisme nous apprend encore que la durée de la souffrance dépend, *jusqu'à un certain point*, de la volonté de l'Esprit, et qu'il peut l'abréger par les efforts qu'il fait pour s'améliorer. La prière, j'entends la prière réelle, celle du cœur, celle qui est dictée par une véritable charité, excite l'Esprit au repentir, développe en lui de bons sentiments; elle l'éclaire, lui fait comprendre le bonheur de ceux qui sont au-dessus de lui; elle l'excite à faire le bien, *à se rendre utile*, car les Esprits peuvent faire le bien et le mal; elle le tire en quelque sorte du découragement dans lequel il s'engourdit; elle lui fait entrevoir la lumière. Par ses efforts, il peut donc sortir du bourbier où il est plongé; et c'est ainsi que la main secourable qu'on lui tend peut abréger ses souffrances.

Notre abonné nous demande si les Esprits qui sollicitent des prières ne seraient pas encore sous l'influence des idées terrestres : A cela nous répondons que parmi les Esprits qui se communiquent à nous, il y en a qui, de leur vivant, ont professé tous les cultes, et que tous, catholiques, protestants, juifs, musulmans, bouddhistes, à cette question : Que pouvons-nous faire qui vous soit utile? répondent : Priez pour moi. — Une prière, selon le rite que vous avez professé, vous serait-elle plus utile ou plus agréable? — Le rite est la forme; la prière du cœur n'a pas de rite. — Nos lecteurs se rappellent sans doute l'évocation d'une veuve du Malabar, insérée dans le numéro de la *Revue* de décembre 1858. Lorsqu'on lui dit : Vous nous demandez de prier pour vous, mais nous sommes chrétiens; nos prières pourraient-elles vous être agréables? Elle répond : Il n'y a qu'un Dieu pour tous les hommes.

Les Esprits souffrants s'attachent à ceux qui prient pour eux, comme l'être reconnaissant à celui qui lui fait du bien. Cette même veuve du Malabar vint plusieurs fois à nos réunions sans être appelée; elle y venait, disait-elle, pour s'instruire; elle nous suivait même dans la rue, ainsi que nous l'avons constaté à l'aide d'un médium voyant. L'assassin Lemaire, dont nous avons rapporté l'évocation dans le numéro du mois de mars 1858, évocation qui, par parenthèse, avait excité la verve railleuse de quelques sceptiques, ce même assassin, malheureux, délaissé, trouva dans un de nos lecteurs un cœur compatissant qui en eut pitié; il vint souvent le visiter, et tâcha de se manifester par toutes sortes de moyens, jusqu'à ce que cette même personne, ayant eu l'occasion de s'éclairer sur ces manifestations, sut que c'était Lemaire qui voulait lui témoigner sa reconnaissance. Lorsqu'il eut la possibilité d'exprimer sa pensée, il lui dit : Merci à vous, âme charitable! J'étais seul avec le remords de ma vie passée, et vous avez eu pitié de moi; j'étais abandonné, et vous avez pensé à moi; j'étais dans l'abîme, et

vous m'avez tendu la main ! Vos prières ont été pour moi comme un baume consolateur; j'ai compris l'énormité de mes crimes, et je prie Dieu de m'accorder la grâce de les réparer par une nouvelle existence où je pourrai faire autant de bien que j'ai fait de mal. Merci encore, ô merci !

Voici, du reste, sur les effets de la prière, l'opinion actuelle d'un illustre ministre protestant, M. Adolphe Monod, mort au mois d'avril 1856.

« Le Christ a dit aux hommes : Aimez-vous les uns les autres. Cette recommandation renferme celle d'employer tous les moyens possibles de témoigner de l'affection à ses semblables, sans entrer pour cela dans aucun détail sur la manière d'atteindre ce but. S'il est vrai que rien ne peut détourner le Créateur d'appliquer la justice dont il est le type, à toutes les actions de l'Esprit, il n'en est pas moins vrai que la prière que vous lui adressez pour celui à qui vous vous intéressez, est pour ce dernier un témoignage de souvenir qui ne peut que contribuer à alléger ses souffrances et à le consoler; dès qu'il témoigne le moindre repentir, et alors *seulement*, il est secouru, mais on ne lui laisse jamais ignorer qu'une âme sympathique s'est occupée de lui; cette pensée l'excite au repentir, et on le laisse dans la douce persuasion que son intercession lui a été utile. Il en résulte nécessairement, de sa part, un sentiment de reconnaissance et d'affection pour celui qui lui a donné cette preuve d'attachement ou de pitié; par conséquent, l'amour que recommandait le Christ aux hommes n'a fait que s'accroître entre eux; ils ont donc tous deux obéi à la loi d'amour et d'union de tous les êtres, loi de Dieu qui doit amener l'unité, qui est la fin de l'Esprit. »

— N'avez-vous rien à ajouter à ces explications? — R. Non, elles renferment tout.

— Je vous remercie d'avoir bien voulu les donner. — R. C'est un bonheur pour moi de contribuer à l'union des âmes, union que les bons Esprits cherchent à faire prévaloir sur toutes les questions de dogme qui les divisent.

Un Esprit qui ne se croit pas mort.

Un de nos abonnés du département du Loiret, très bon médium écrivain, nous écrit ce qui suit sur plusieurs faits d'apparitions qui lui sont personnels.

« Ne voulant laisser dans l'oubli aucun des faits qui viennent à l'appui

de la doctrine Spirite, je viens vous faire part des nouveaux phénomènes dont je suis le témoin et le médium, et qui, comme vous le reconnaîtrez, concordent parfaitement avec tout ce que vous avez publié dans votre Revue sur les divers états de l'Esprit après sa séparation du corps.

« Il y a environ six mois, je m'occupais de communications Spirites avec plusieurs personnes, lorsque la pensée me vint de demander si, parmi les assistants, se trouvait un médium voyant. L'Esprit répond affirmativement, et me désignant, il ajoute : Tu l'es déjà, mais à un faible degré, et seulement pendant ton sommeil ; plus tard ton tempérament se modifiera de telle façon que tu deviendras un excellent médium voyant, mais petit à petit, et d'abord pendant le sommeil seulement.

« Dans le cours de cette année, nous eûmes la douleur de perdre trois de nos parents. L'un d'eux, qui était mon oncle, m'apparut quelque temps après sa mort pendant mon sommeil ; il eut avec moi un long entretien, et me conduisit dans le lieu qu'il habite, et qu'il me dit être le dernier degré conduisant au séjour de la félicité éternelle. J'avais l'intention de vous donner la description de ce que j'ai admiré dans ce séjour incomparable, mais ayant consulté mon Esprit familier à ce sujet, il me répondit : La joie et le bonheur que tu as éprouvés pourraient influencer le récit que tu ferais des merveilleuses beautés que tu as admirées, et ton imagination pourrait créer des choses qui n'existent pas. Attends que ton esprit soit plus calme. Je m'arrête donc pour obéir à mon guide, et ne m'occuperai que des deux autres visions qui sont plus positives. Je vous rapporterai seulement les dernières paroles de mon oncle. Lorsque j'eus admiré ce qu'il *m'était permis de voir*, il me dit : Tu vas maintenant retourner sur la terre. Je le suppliai de m'accorder encore quelques instants.—Non, me dit-il, il est cinq heures, et tu dois reprendre le cours de ton existence. A l'instant je me réveillai, et cinq heures sonnaient à ma pendule.

« Ma seconde vision a été celle d'un des deux autres parents morts dans l'année. C'était un homme vertueux, aimable, bon père de famille, bon chrétien, et, quoique malade depuis longtemps, il mourut presque subitement, et peut-être au moment où il y pensait le moins. Sa figure avait une expression indéfinissable, sérieuse, triste et heureuse tout à la fois. Il me dit : J'expie mes fautes ; mais j'ai une consolation, c'est d'être le protecteur de ma famille ; je continue à vivre au milieu de ma femme et de mes enfants, et je leur inspire de bonnes pensées ; priez pour moi.

« La troisième vision est plus caractérisée, et m'a été confirmée par un fait matériel ; c'est celle du troisième parent. C'était un excellent homme, mais vif, emporté, impérieux avec les domestiques, et surtout attaché outre mesure aux biens de ce monde ; de plus sceptique, et s'occupant plus de

cette vie que de celle à venir. Quelque temps après sa mort, il vint la nuit et se mit à secouer mes rideaux avec impatience, comme pour me réveiller. Comment lui dis-je, c'est toi? — Oui; je suis venu te trouver, car tu es le seul qui puisse me répondre. Ma femme et mon fils sont partis pour Orléans; j'ai voulu les suivre, mais personne ne veut plus m'obéir. J'ai dit à Pierre de faire mes paquets, mais il ne m'écoute pas; personne ne fait attention à moi. Si tu pouvais venir mettre les chevaux à l'autre voiture et faire mes paquets, tu me rendrais grand service, car je pourrais aller rejoindre ma femme à Orléans. — Mais ne peux-tu pas le faire toi-même? — Non, car *je ne puis rien enlever;* depuis le *sommeil* que j'ai éprouvé pendant ma maladie, je suis tout changé; je ne sais plus où je suis; j'ai le cauchemar. — D'où viens-tu? — De B... — Est-ce du château? — Non! me répondit-il avec un cri d'horreur, et en portant la main sur son front, c'est du cimetière! — Après un geste de désespoir, il ajouta : — Tiens, mon cher ami, dis à tous mes parents de prier pour moi, car je suis trop malheureux! — A ces mots il s'enfuit, et je le perdis de vue. Quand il vint me trouver et secouer mes rideaux avec impatience, sa figure exprimait un égarement effrayant. Quand je lui demandai comment il avait fait pour agiter mes rideaux, lui qui disait ne pouvoir rien enlever, il me répondit brusquement : C'est avec mon souffle!

« Le lendemain j'appris que sa femme et son fils étaient effectivement partis pour Orléans. »

Cette dernière apparition est surtout remarquable en ce que l'illusion qui porte certains Esprits à se croire encore vivants, s'est prolongée chez celui-ci bien plus longtemps que dans les cas analogues. Assez généralement elle ne dure que quelques jours, tandis qu'ici, après plus de trois mois il ne se croyait pas encore mort. Du reste, la situation est parfaitement identique à ce que nous avons maintes fois observé. Il voit tout comme de son vivant; il veut parler, et il est surpris de n'être pas écouté; il vaque ou croit vaquer à ses occupations habituelles. L'existence du périsprit est ici démontrée d'une manière frappante, abstraction faite de la vision. Puisqu'il se croit vivant, il se voit donc un corps semblable à celui qu'il a quitté; ce corps agit comme aurait fait l'autre; pour lui rien ne paraît changé; seulement il n'a pas encore étudié les propriétés de son nouveau corps; il le croit dense et matériel comme le premier, et il s'étonne de ne pouvoir rien soulever. Il trouve, néanmoins, dans sa situation quelque chose d'étrange dont il ne se rend pas compte : il croit être sous l'empire d'un cauchemar; il prend la mort pour un sommeil; c'est un état mixte entre la vie corporelle et la vie Spirite, état toujours pénible et plein d'anxiété, et qui tient de l'une et de l'autre. Il est, comme nous l'avons dit ailleurs, la

suite à peu près constante des morts instantanées, telles que celles qui ont lieu par suicide, apoplexie, supplice, combat, etc.

Nous savons que la séparation du corps et du périsprit s'opère graduellement et non d'une manière brusque; elle commence avant la mort, quand celle-ci arrive par l'extinction naturelle des forces vitales, soit par l'âge, soit par la maladie, et surtout chez ceux qui, de leur vivant, pressentent leur fin, et *s'identifient par la pensée avec leur existence future*, de telle sorte qu'à l'instant du dernier soupir, elle est à peu près complète. Lorsque la mort surprend à l'improviste un corps plein de vie, la séparation ne commence qu'à ce moment, et ne s'achève que peu à peu. Tant qu'il existe un lien entre le corps et l'Esprit, celui-ci est dans le trouble, et s'il entre brusquement dans le monde des Esprits, il éprouve un saisissement qui ne lui permet pas de reconnaître tout d'abord sa situation, non plus que les propriétés de son nouveau corps; il faut qu'il l'essaie en quelque sorte, et c'est ce qui lui fait croire être encore de ce monde.

Outre les circonstances de mort violente, il en est d'autres qui rendent plus tenaces les liens du corps et de l'Esprit, car l'illusion dont nous parlons s'observe également dans certains cas de mort naturelle, c'est lorsque l'individu a plus vécu de la vie matérielle que de la vie morale. On conçoit que son attachement à la matière le retienne encore après la mort, et prolonge ainsi l'idée qu'il n'y a rien de changé pour lui. Tel est le cas de la personne dont nous venons de parler.

Remarquons la différence qu'il y a entre la situation de cette personne et celle du second parent : l'un veut encore commander; il croit avoir besoin de ses malles, de ses chevaux, de sa voiture, pour aller rejoindre sa femme; il ne sait pas encore que, comme Esprit, il peut le faire instantanément, ou, pour mieux dire, son périsprit est encore si matériel qu'il le croit assujetti à tous les besoins du corps. L'autre, qui a vécu de la vie morale, qui avait des sentiments religieux, qui s'est identifié avec la vie future, quoique surpris plus à l'improviste que le premier, est déjà dégagé; il dit qu'il vit au milieu de sa famille, mais il sait qu'il y est en Esprit; il parle à sa femme et à ses enfants, mais il sait que c'est par la pensée; en un mot, il n'y a plus d'illusion, tandis que l'autre est encore dans le trouble et dans les angoisses. Il a tellement le sentiment de la vie réelle, qu'il a vu sa femme et son fils partir, et qu'ils sont partis en effet au jour indiqué, ce qu'ignorait son parent auquel il est apparu.

Remarquons, en outre, un mot très caractéristique de sa part, et qui peint bien sa position. A cette question : D'où viens-tu? il répond d'abord par le nom de l'endroit qu'il habitait; puis, à celle-ci : Est-ce du château? Non! dit-il avec effroi, c'est du cimetière. Or, cela prouve une chose, c'est

que le dégagement n'étant pas complet, une sorte d'attraction existait encore entre l'Esprit et le corps, ce qui lui fait dire qu'il vient du cimetière ; mais à ce moment il semble commencer à comprendre la vérité ; la question même paraît le mettre sur la voie en appelant son attention sur sa dépouille, c'est pourquoi il prononce ce mot avec effroi.

Les exemples de cette nature sont très-nombreux, et l'un dés plus frappants est celui du suicidé de la Samaritaine, que nous avons rapporté dans notre Numéro de juin 1858. Cet homme, évoqué plusieurs jours après sa mort, affirmait aussi être encore vivant, et disait : Cependant, je sens les vers qui me rongent. Comme nous l'avons fait observer dans notre relation, ce n'était pas un souvenir, puisque de son vivant il n'était pas rongé par les vers ; c'était donc le sentiment de l'actualité, une sorte de répercussion transmise du corps à l'Esprit par la communication fluidique qui existait encore entre eux. Cette communication ne se traduit pas toujours de la même manière, mais elle est toujours plus ou moins pénible, et comme un premier châtiment pour celui qui s'est trop identifié de son vivant avec la matière.

Quelle différence avec le calme, la sérénité, la douce quiétude de ceux qui meurent sans remords, avec la conscience d'avoir bien employé le temps de leur séjour ici-bas, de ceux qui ne se sont point laissé dominer par leurs passions ! Le passage est court et sans amertume, car la mort est pour eux le retour de l'exil à leur véritable patrie. Est-ce là une théorie, un système? Non, c'est le tableau que nous offrent tous les jours nos communications d'outre-tombe, tableau dont les aspects varient à l'infini, et où chacun peut puiser un utile enseignement, car chacun y trouve des exemples dont il peut faire son profit, s'il veut se donner la peine de le consulter ; c'est un miroir où peut se reconnaître quiconque n'est pas aveuglé par l'orgueil.

Doctrine de la réincarnation chez les Hindous.

(Note communiquée à la Société par M. Tug...)

On se figure généralement que les Hindous n'admettent la réincarnation que comme une expiation, et que, suivant eux, elle ne peut s'opérer que dans le corps des animaux. Cependant les lignes suivantes, extraites du voyage de Mme Ida Pfeiffer, semblent prouver que les Indiens ont à ce sujet des idées plus saines.

« Les filles, dit Mme Pfeiffer, sont ordinairement fiancées dès leur première année. Si le fiancé vient à mourir, la jeune fille est considérée comme veuve, et à ce titre ne peut plus se marier : le veuvage est regardé comme un grand malheur. On croit que c'est la position des femmes dont la conduite n'a pas été irréprochable *dans une vie antérieure.* »

Malgré l'importance qu'on ne peut refuser à ces derniers mots, il faut reconnaître qu'il y a, entre la métempsycose des Hindous et la doctrine admise par la Société parisienne des Études Spirites, une différence capitale. Citons ici ce que dit Zimmermann sur la religion hindoue, dans le Journal des Voyages (Taschenbuch der Reisen).

« Le fond de cette religion est la croyance à un être premier et suprême, à l'immortalité de l'âme, et à la récompense de la vertu. Le véritable et unique Dieu se nomme *Brahm*, qu'il ne faut pas confondre avec *Brahma*, créé par lui. C'est la vraie lumière, qui est la même, éternelle, bienheureuse dans tous les temps et dans tous les lieux. De l'essence immortelle de *Brahm* est émanée la déesse *Bhavani*, c'est-à-dire la nature, et une légion de 1180 millions d'Esprits. Parmi ces Esprits, il y a trois demi-dieux ou génies supérieurs : *Brahma*, *Vichnou* et *Chiva*, la trinité des Hindous. Longtemps la concorde et la félicité régnèrent parmi les Esprits ; mais, dans la suite, une révolte éclata parmi eux, et plusieurs refusèrent d'obéir. Les rebelles furent précipités du haut des cieux dans l'abîme des ténèbres. Alors eut lieu la métempsycose : chaque plante, chaque être fut animé par un ange déchu. Cette croyance explique la bonté des Hindous pour les animaux : ils les considèrent comme leurs semblables et n'en veulent tuer aucun.

« On est tenté de croire que ce n'est qu'à la longue que tout ce qu'il y a de bizarre dans cette religion mal comprise et faussée dans la bouche du peuple, est descendue au rang de folle jonglerie. Il suffira d'indiquer les attributs de quelques-unes de leurs principales divinités pour expliquer l'état actuel de leur religion ; ils admettent 333 millions de divinités inférieures : ce sont les déesses des éléments, des phénomènes de la nature, des arts, des maladies, etc. Il y a, en outre, les bons et les mauvais génies : le nombre des bons dépasse celui des mauvais de 3 millions.

« Ce qui est excessivement remarquable, ajoute Zimmermann, c'est qu'on ne trouve pas, chez les Hindous, une seule image de l'être suprême : il leur paraît trop grand. Toute la terre, disent-ils, est son temple, et ils l'adorent sous toutes les figures. »

Ainsi, suivant les Hindous, les âmes avaient été créées heureuses et parfaites, et leur déchéance a été le résultat d'une rébellion ; leur incarnation dans le corps des animaux est une punition. Suivant la doctrine Spirite, les âmes ont été et *sont encore* créées simples et ignorantes, et c'est par des

incarnations successives qu'elles arrivent, grâce à leurs efforts et à la miséricorde divine, à une perfection qui peut seule leur donner la félicité éternelle. L'âme devant progresser peut rester stationnaire pendant un temps plus ou moins long, mais elle ne rétrograde pas : ce qu'elle a acquis en science ou en moralité, elle ne le perd pas. Si elle n'avance pas, elle ne recule pas : c'est pourquoi elle ne peut retourner animer les êtres inférieurs à l'humanité. Ainsi la métempsycose des Hindous est fondée sur le principe de la dégradation des âmes ; la réincarnation, selon les Esprits, est fondée sur le principe de la progression successive. Selon les Hindous, l'âme a commencé par la perfection pour arriver à l'abjection ; la perfection est le début, l'abjection le résultat. Selon les Esprits, l'ignorance est le début, la perfection est le but et le résultat. Il serait superflu de chercher à démontrer laquelle de ces deux doctrines est la plus rationnelle et donne une plus haute idée de la bonté et de la justice de Dieu. C'est donc par une complète ignorance de leurs principes que quelques personnes les confondent.

TUG...

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Mme Ida Pfeiffer, célèbre voyageuse.

(Société ; 7 septembre 1859.)

Le récit suivant est extrait du second Voyage autour du monde de Mme Ida Pfeiffer, page 345.

« Puisque je suis en train de parler de choses aussi étranges, il faut que je fasse mention d'un événement énigmatique qui se passa, il y a plusieurs années, à Java, et qui fit tant de sensation qu'il provoqua même l'attention du gouvernement.

« Il y avait, dans la résidence de Chéribon, une maisonnette dans laquelle, au dire du peuple, il revenait des Esprits. A la chute du jour, les pierres commençaient à pleuvoir de tous côtés dans la chambre, et partout on crachait du *siri* (1). Les pierres, aussi bien que les crachats, tombaient tout près des personnes qui se trouvaient dans la pièce, mais sans les atteindre ni les blesser. Il paraît que c'était surtout contre un petit enfant que cela était dirigé. On parla tant de cette affaire inexplicable qu'à la fin le gouvernement hollandais chargea un officier supérieur, qui méritait sa confiance,

(1) Préparation que les Javanais mâchent continuellement, et qui donne à la bouche et à la salive une couleur de sang.

de l'examiner. Celui-ci fit poster, autour de la maison, des hommes sûrs et fidèles, avec défense de laisser entrer ou sortir qui que ce fût, examina tout scrupuleusement, et prenant sur ses genoux l'enfant désigné, il s'assit dans la pièce fatale. Le soir, la pluie de pierres et de *siri* commença comme de coutume : tout tomba près de l'officier et de l'enfant, sans atteindre ni l'un ni l'autre. On examina de nouveau chaque coin, chaque trou; mais on ne découvrit rien : l'officier n'y put rien comprendre. Il fit ramasser les pierres, les fit marquer et cacher à un endroit bien éloigné; ce fut en vain : les mêmes pierres tombèrent de nouveau dans la pièce, à la même heure. Enfin, pour mettre un terme à cette histoire inconcevable, le gouvernement fit abattre la maison. »

La personne qui recueillit ce fait, en 1853, était une femme vraiment supérieure, moins par son instruction et son génie que par l'incroyable énergie de son caractère. A part cette ardente curiosité et ce courage indomptable, qui en ont fait la plus étonnante voyageuse qui ait jamais existé, Mme Pfeiffer n'avait dans le caractère rien d'excentrique. C'était une femme d'une piété douce et éclairée, et qui a maintes fois prouvé qu'elle était loin d'être superstitieuse : elle s'était fait une loi de ne raconter que ce qu'elle avait vu par elle-même, ou ce qu'elle tenait de source certaine. (Voir la *Revue de Paris*, du 1er septembre 1856, et le *Dictionnaire des contemporains*, de Vapereau.)

1. Évocation de Mme Pfeiffer. — Je suis là.

2. Êtes-vous surprise de notre appel et de vous trouver parmi nous ? — R. Je suis surprise de la rapidité de mon voyage.

3. Comment avez-vous été prévenue que nous désirions vous parler ? — R. J'ai été amenée ici sans m'en douter.

4. Mais cependant vous avez dû recevoir un avis quelconque. — R. Un entraînement irrésistible.

5. Où étiez-vous, lors de notre appel ? — R. J'étais près d'un Esprit que j'ai mission de guider.

6. Avez-vous eu conscience des lieux que vous avez traversés pour venir ici, ou bien vous y êtes-vous trouvée subitement, sans transition ? — R. Subitement.

7. Êtes-vous heureuse, comme Esprit ? — R. Oui, on ne peut plus heureuse.

8. D'où vous venait ce goût prononcé des voyages ? — R. J'avais été marin dans une vie précédente, et le goût que j'avais dans cette vie pour les voyages s'est reflété sur celle-ci, malgré le sexe que j'avais choisi pour m'y soustraire.

9. Vos voyages ont-ils contribué à votre avancement, comme Esprit ? —

R. Oui, parce que je les ai faits avec un esprit d'observation qui me manquait dans l'existence précédente, où je ne m'étais occupée que de commerce et d'intérêts matériels : c'est pour cela que je croyais avancer davantage dans une vie sédentaire ; mais Dieu, si bon et si sage dans ses décrets que nous ne pouvons pénétrer, m'a fait utiliser mes penchants pour les faire servir à l'avancement que je sollicitais.

10. Quelle est celle des nations que vous avez visitées qui vous a paru la plus avancée et que vous préférez? N'avez-vous pas dit, de votre vivant, que vous placiez certaines peuplades de l'Océanie au-dessus des nations civilisées? — R. C'était un système erroné. Je préfère aujourd'hui la France, car je comprends sa mission et je prévois ses destinées.

11. Quelle est la destinée que vous prévoyez pour la France? — R. Je ne puis vous dire sa destinée ; mais sa mission est de répandre le progrès, les lumières, et partant le Spiritisme VRAI.

12. En quoi les sauvages de l'Océanie vous paraissent-ils plus avancés que les Américains? — Je leur trouvais, à part les vices attachés à l'état sauvage, des qualités sérieuses et solides que je ne rencontrais pas ailleurs.

13. Confirmez-vous le fait qui se serait passé à Java, et qui est rapporté dans vos ouvrages? — R. Je le confirme en partie ; le fait des pierres marquées et jetées de nouveau mérite explication : c'étaient des pierres semblables, mais non les *mêmes*.

14. A quoi attribuiez-vous ce phénomène? — R. Je ne savais à quoi l'attribuer : je me demandais si, en effet, le diable existerait ; je me répondais : Non, et en restai là.

15. Maintenant que vous pouvez vous en rendre compte, veuillez nous dire d'où venaient ces pierres? Etaient-elles transportées ou bien fabriquées exprès par les Esprits? — R. Des pierres transportées. Il était plus facile pour eux de les amener que de les agglomérer.

16. Et ce *siri*, d'où venait-il? était-il fabriqué par eux? — R. Si : c'était plus facile, et en outre inévitable, puisqu'il eût été impossible d'en trouver de tout préparé.

17. Quel était le but de ces manifestations? — R. Comme toujours, pour attirer l'attention et faire constater un fait dont il fût parlé et dont on chercherait l'explication.

Remarque. Quelqu'un fait observer que cette constatation ne pouvait amener aucun résultat sérieux chez de tels peuples ; mais on répond qu'il en a un réel, puisque, par la relation et le témoignage de Mme Pfeiffer, il est venu à la connaissance des peuples civilisés, qui le commentent et en tirent des conséquences : ce sont d'ailleurs les Hollandais qui ont été appelés à le constater.

18. Il devait y avoir un motif spécial, surtout quant à l'enfant tourmenté par ces Esprits? — R. L'enfant possédait une influence favorable, voilà tout, puisqu'il ne lui a été fait personnellement aucun attouchement.

19. Puisque ces phénomènes étaient produits par des Esprits, pourquoi ont-ils cessé quand la maison a été démolie? — R. Ils ont cessé, parce qu'on a jugé inutile de les continuer; mais vous ne devriez pas en être à demander s'ils *auraient pu* continuer.

20. Nous vous remercions d'être venue et d'avoir bien voulu répondre à nos questions. — R. Je suis toute à vous tous.

Privat d'Anglemont.

(Premier entretien, 2 septembre 1859.)

On lit dans le journal *le Pays*, du 15 ou du 16 août 1859, la Notice nécrologique suivante sur Privat d'Anglemont, homme de lettres, mort à l'hospice Dubois.

« Ses inventions ne faisaient jamais de mal à personne; il n'y eut que la dernière de mauvaise, et elle tourna contre lui. En entrant dans la maison de santé où il vient de s'éteindre, mais où il s'éteignit heureux d'un bien-être nouveau, Privat d'Anglemont imagina de dire qu'il était anabaptiste, et de la doctrine de Swedenborg. Il en avait dit bien d'autres dans sa vie! Mais cette fois la mort le prit au mot, et ne lui laissa pas le temps de se dédire. La suprême consolation de la croix fut écartée de son chevet; son convoi rencontra une église, et passa outre. La croix ne vint pas non plus le recevoir sur le seuil du cimetière. Lorsque le cercueil fut déposé dans la tombe, Édouard Fournier, qui prononça sur ce pauvre corps de touchantes paroles, n'osa lui souhaiter que le sommeil, et tous ses amis s'éloignèrent, étonnés de ne l'avoir pas salué un à un avec l'eau qui ressemble aux larmes et qui purifie. Faites donc une souscription après cela, et essayez d'édifier quelque chose sur une sépulture sans espérance! Pauvre Privat! Je ne l'en confie pas moins à celui qui connaît toutes les misères de de notre âme, et qui a mis le pardon comme la loi dans l'effusion d'un cœur affectueux. »

Nous ferons une remarque préalable sur cette Notice. N'y a-t-il pas quelque chose d'atroce dans cette pensée d'une sépulture sans espérance, et qui ne mérite même pas l'honneur d'un monument? La vie de Privat eût

sans doute pu être plus méritoire ; il eut sans contredit des travers ; mais nul ne dit que ce fut un méchant homme, faisant, comme tant d'autres, le mal pour le plaisir de le faire, sous le manteau de l'hypocrisie. Doit-on croire que, parce qu'à ses derniers moments sur la terre il a été privé des prières accordées aux croyants, prières que ses amis peu charitables ne lui ont pas même données, Dieu le réprouve à tout jamais, et qu'il ne lui laisse que le sommeil de l'éternité pour suprême espérance? autrement dit qu'il n'est plus aux yeux de Dieu qu'un animal, lui, homme d'intelligence, insouciant, il est vrai, des biens et des faveurs du monde, vivant au jour le jour sans se préoccuper du lendemain, mais, en définitive, homme de pensée, sinon génie transcendant ? A ce compte, qu'il doit être effrayant le nombre de ceux qui rentrent dans le néant ! Convenons que les Esprits nous donnent de Dieu une idée bien autrement sublime, en nous le représentant comme toujours prêt à tendre une main secourable à celui qui reconnaît ses erreurs, auquel il laisse toujours une ancre de salut.

1. *Evocation.* — Me voilà ; que désirez-vous, mes amis?

2. Avez-vous une conscience nette de votre situation actuelle? — R. Non, pas totalement, mais j'espère ne pas tarder à l'avoir, car heureusement pour moi, Dieu ne me semble pas vouloir m'éloigner de lui, malgré la vie presque inutile que j'ai menée sur la terre, et j'aurai plus tard une position assez heureuse dans le monde des Esprits.

3. Au moment de votre mort vous êtes-vous reconnu immédiatement? — R. J'ai été troublé ; cela se comprend, mais pas tant qu'on pourrait le supposer, car j'ai toujours aimé ce qui était éthéré, poétique, rêveur.

4. Veuillez-nous décrire ce qui s'est passé en vous à ce moment? — R. Il ne s'est passé rien qui soit bien extraordinaire et différent de ce que vous savez déjà ; inutile donc d'en parler encore.

5. Voyez-vous les choses aussi clairement que de votre vivant? — R. Non, pas encore, mais je les verrai.

6. Quelle impression fait sur vous la vue actuelle des hommes et des choses ? — R. Mon Dieu, ce que j'en ai toujours pensé.

7. A quoi vous occupez-vous? — R. Je ne fais rien ; je suis errant ; je cherche, non pas une position sociale, mais une position Spirite ; autre monde, autre occupation : c'est la loi naturelle des choses.

8. Pouvez-vous vous transporter partout où vous voulez? — R. Non ; je serais trop heureux, mon monde est restreint.

9. Vous faut-il un temps appréciable pour vous transporter d'un lieu à un autre? — R. Assez appréciable.

10. De votre vivant, vous constatiez votre individualité au moyen de votre corps ; mais maintenant que vous n'avez plus ce corps, comment la

constatez-vous ?—R. Heu ! c'est étrange ! voilà une chose à laquelle je n'avais pas encore pensé ; on a bien raison de dire qu'on apprend quelque chose tous les jours. Merci, cher confrère.

11. Eh bien ! puisque nous appelons votre attention sur ce point, veuillez y réfléchir, et nous répondre. — R. Je vous ai dit que je suis restreint comme espace ; mais hélas ! moi, qui eus toujours une imagination vive, je le suis aussi comme pensée ; je vous répondrai plus tard.

12. Quelle était, de votre vivant, votre opinion sur l'état de l'âme après la mort ? — R. Je la croyais immortelle, c'est évident ; mais j'avoue, à ma honte, que je ne croyais pas, ou du moins que je n'avais pas une opinion bien arrêtée sur la réincarnation.

13. Quelle était la source du caractère original qui vous distinguait ? — R. Il n'avait pas de source directe ; d'autres sont profonds, sérieux, philosophes ; moi, j'étais gai, vif, original ; c'est une variété de caractère ; voilà tout.

14. N'auriez-vous pu, par votre talent, vous affranchir de cette vie de bohême qui vous laissait en proie aux besoins matériels ; car je crois que vous manquiez souvent du nécessaire ? — R. Trop souvent ; mais, que voulez-vous ? je vivais comme me poussait mon caractère. Ensuite je n'ai jamais su me plier à ces sottes manières du monde ; je ne savais ce que c'était d'aller mendier une protection ; l'art pour l'art, voilà mon principe.

15. Quel est votre espoir pour l'avenir ? — R. Je ne le sais pas encore.

16. Vous rappelez-vous l'existence qui a précédé celle que vous venez de quitter ? — R. Elle est bonne.

Remarque. — Quelqu'un fait observer que ces derniers mots pourraient être pris comme une exclamation ironique, ce qui serait assez dans le caractère de Privat. Celui-ci répond spontanément :

— Je vous demande mille pardons, je n'ai pas plaisanté ; je suis, il est vrai, un Esprit peu instructif pour vous, mais enfin, je ne veux pas plaisanter avec les choses sérieuses. Terminons là ; je ne veux plus parler. Au revoir.

(Quatrième entretien, 9 septembre 1859.)

1. Évocation. — R. Voyons, mes amis, vous n'avez donc pas fini de me faire des questions, très sensées, mais auxquelles je ne puis repondre ?

2. C'est sans doute par modestie que vous dites cela ; car l'intelligence que vous avez montrée de votre vivant, et la manière dont vous nous avez répondu, prouvent que votre esprit est au-dessus du vulgaire. — R. Flatteur !

3. Non, nous ne flattons pas, nous disons ce que nous pensons ; nous

savons d'ailleurs que la flatterie serait sans but avec les Esprits. Lors de votre dernier entretien, vous nous avez quittés brusquement; voudriez-vous nous en dire la raison? — R. La raison, la voici dans toute sa simplicité : Vous me posez des questions tellement en dehors de mes idées que j'étais très embarrassé de répondre; vous comprenez donc le juste mouvement d'orgueil que j'ai dû éprouver en restant coi.

4. Voyez-vous d'autres Esprits autour de vous?—R. J'en vois des quantités : ici, là-bas, partout, partout.

5. Avez-vous réfléchi à la question que nous vous avons posée et à laquelle vous avez dit que vous répondriez une autre fois? Je la répète : De votre vivant vous constatiez votre individualité au moyen de votre corps; mais maintenant que vous n'avez plus ce corps, comment la constatez-vous? en un mot, comment vous distinguez-vous des autres êtres spirituels que vous voyez autour de vous? — R. Si je puis vous exprimer ce qui me touche, j'ai encore conservé une sorte d'essence qui me donne mon individualité et ne me laisse aucun doute que je suis bien moi, quoique je sois mort pour la terre. Je suis encore dans un monde nouveau, bien nouveau pour moi... (Après quelque hésitation.) Je constate enfin mon individualité par mon périsprit, qui est la forme que j'avais dans ce monde.

Remarque. Nous pensons que cette dernière réponse lui a été soufflée par un autre Esprit, car sa précision contraste avec l'embarras que semble indiquer le début.

6. Avez-vous assisté à vos funérailles? — R. Oui, j'y ai assisté, mais je ne sais trop pourquoi.

7. Quel sentiment cela vous a-t-il fait éprouver? — R. J'y ai vu avec plaisir, avec beaucoup de satisfaction, qu'en quittant la terre, j'y laisse encore des regrets.

8. D'où vous est venue l'idée de vous dire anabaptiste et swedenborgien; est-ce que vous aviez étudié la doctrine de Swedenborg? — R. C'est une de mes idées excentriques parmi les autres.

9. Que pensez-vous de la petite Notice nécrologique publiée sur vous dans *le Pays*?—R. Vous m'embarrassez, car croyez-vous, si vous publiez ces communications dans la *Revue*, que cela fasse plaisir à celui qui l'a écrite, que je dise, moi, pour qui elles ont été faites, que ce sont de belles phrases, rien que de belles phrases?

10. Revenez-vous quelquefois voir les endroits que vous avez fréquentés de votre vivant, et les amis que vous avez laissés? — R. Oui, et j'ose dire que j'y trouve encore une certaine satisfaction. Quant aux amis, j'en avais bien peu de sincères; beaucoup me serraient la main sans oser me dire que j'étais excentrique, et par derrière ils m'abîmaient, me traitaient de fou

11. Où allez-vous aller en nous quittant? Ceci n'est pas une question indiscrète, mais pour notre instruction. — R. Où j'irai?... Voyons donc!... Tiens, une idée excellente... je vais me payer une petite joie... une fois n'est pas coutume... Je vais aller faire une petite promenade, visiter une petite chambre qui m'a laissé durant ma vie de bien agréables souvenirs... Oui, c'est une bonne idée; j'y passerai la nuit au chevet d'un pauvre diable de sculpteur qui ce soir n'a pas dîné, et qui a demandé au sommeil le soulagement de sa faim... Qui dort dîne... Pauvre garçon! sois tranquille, je vais te donner des rêves magnifiques.

12. Ne pourrait-on savoir la demeure de ce sculpteur, car on pourrait lui venir en aide? — R. Ceci est une question qui pourrait être indiscrète si je ne connaissais le louable sentiment qui la dicte... Je ne puis répondre à cette question.

13. Seriez-vous assez bon pour nous dicter quelque chose de suivi, sur un sujet à votre choix. Votre talent de littérateur doit vous rendre la chose facile. — R. Pas encore; pourtant vous me paraissez si affables, si compatissants que je vous promets de vous écrire quelque chose. Maintenant, peut-être, pourrai-je être un peu éloquent, mais je crains que mes communications soient encore bien terrestres; laissez épurer un peu mon âme; laissez-la quitter cette enveloppe grossière qui la tient encore, et alors je vous promets une communication; seulement je vous demanderai une chose, c'est de prier Dieu, notre souverain maître, de m'accorder le pardon, l'oubli de mon inutilité sur la terre; car chaque homme a une mission ici-bas, malheur à qui ne la remplit pas avec foi et religion! Priez! priez! au revoir.

(Troisième entretien.)

Je suis là depuis bien longtemps. J'ai promis de dire quelque chose; je dirai.

Rien n'est plus embarrassant, savez-vous, mes amis, que de parler ainsi sans préambule, et d'attaquer un sujet sérieux. Un savant ne prépare ses œuvres qu'après de bien longues réflexions, qu'après avoir mûri longtemps ce qu'il doit dire, ce qu'il doit entreprendre. Quant à moi, je le regrette, mais je n'ai pas encore trouvé un sujet qui soit digne de vous; je ne pourrais vous dire que des puérilités; je préfère donc vous demander de remettre la séance à huitaine, comme on dit au tribunal; peut-être alors aurai-je trouvé quelque chose qui puisse vous intéresser et vous instruire.

Le médium ayant insisté mentalement pour qu'il dise quelque chose, il ajoute : Mais, mon cher, je te trouve étonnant ! Non, je préfère rester auditeur ; tu ne sais donc pas qu'il y a pour moi autant d'instruction que pour vous à écouter ce qu'on discute ici ? Non ; je vous répète, je reste simple auditeur ; c'est un rôle qui sera pour moi bien plus instructif. Malgré tes instances je ne veux pas répondre ; tu crois donc qu'il serait bien agréable pour moi qu'on dît : Ah ! ce soir on a évoqué Privat d'Anglemont. — Vraiment ! qu'a-t-il dit ? — Rien, absolument rien. — Merci ! j'aime mieux que l'on conserve de moi une bonne opinion. Chacun ses idées.

Communication spontanée de Privat d'Anglemont.

(Quatrième entretien, 30 septembre 1859.)

« Enfin voilà que le Spiritisme fait grand bruit partout, et voilà que les journaux s'en occupent, d'une manière indirecte, il est vrai, en citant des faits extraordinaires d'apparitions, de coups frappés, etc. Mes ex-confrères citent les faits sans commentaires ; ils font en cela preuve d'intelligence, car la doctrine Spirite ne doit jamais être mal discutée ou prise en mauvaise part. Pourtant ils n'ont pas encore admis la véracité du rôle du médium ; ils doutent ; mais je réfute leurs objections en disant ceci, qu'eux-mêmes ne sont que des médiums ; tous les écrivains, petits et grands le sont plus ou moins ; ils le sont dans ce sens que les Esprits qui sont autour d'eux agissent sur le système mental, et leur inspirent souvent des pensées qu'ils se glorifient d'avoir enfantées. Certes, ils ne se seraient jamais doutés que moi, Privat d'Anglemont, l'esprit léger par excellence, aurais jamais résolu cette question ; et pourtant je ne dis que la vérité, et pour preuve je donne une chose bien simple : Comment se fait-il qu'après avoir écrit pendant quelque temps, ils sont comme surexcités et dans un état de fièvre peu ordinaire ? L'attention, me direz-vous. Mais lorsque vous êtes bien attaché à une chose, je suppose à regarder un tableau, est-ce que vous avez la fièvre ? Non, n'est-ce pas ? Donc il faut qu'il y ait une autre cause. Eh bien ! je le répète, la cause est dans la sorte de communication qui existe entre le cerveau de l'écrivain et les Esprits qui l'entourent. Maintenant, mes chers confrères, fouettez si bon vous semble le Spiritisme, moquez-vous-en, riez, mais à coup sûr vous vous moquerez de vous-mêmes, vous vous donnerez pour plus tard des verges pour vous... vous me comprenez ? »

PRIVAT D'ANGLEMONT.

Le médium qui avait servi d'interprète à Privat d'Anglemont dans la Société, ayant eu l'idée de l'évoquer en son particulier, eut avec lui l'entre-

tien suivant. Il paraît que cet Esprit a conçu pour lui une certaine affection, soit qu'il trouve en lui un instrument facile, soit qu'il y ait entre eux sympathie. Ce médium est un jeune débutant dans la carrière littéraire, et ses heureux essais annoncent des dispositions que Privat se fait sans doute un plaisir d'encourager.

1. Évocation.

— R. Me voici ; il y a déjà quelque temps que je suis avec toi ; je m'attendais à cette évocation de ta part. C'est moi qui, tout à l'heure, t'ai inspiré les quelques bonnes pensée que tu as eues ; c'était afin, cher ami, de te consoler un peu, et de te faire supporter avec plus de courage les peines de ce monde. Tu crois donc que je n'ai pas souffert aussi, plus que vous ne pensez, vous tous qui avez souri à mes excentricités? Et sous cette cuirasse d'indifférence que j'affectais toujours, combien n'ai-je pas caché de chagrins et de douleurs ! Seulement j'avais une qualité très précieuse pour un homme de lettres ou pour un artiste : j'ai toujours, et n'importe dans quelle occasion, assaisonné mes souffrances par de la gaîté. Quand je souffrais trop, je faisais des saillies, des jeux de mots, des plaisanteries. Combien de fois la faim, la soif, le froid ne sont-ils pas venus frapper à ma porte ! Et combien de fois ne leur ai-je pas répondu par un long et joyeux éclat de rire ! Éclat de rire simulé, diras-tu ? Eh bien ! non, mon ami, je t'avoue qu'il était sincère. Que veux-tu ! j'ai toujours eu le caractère le plus insouciant qu'il soit possible d'avoir. Je ne me suis jamais préoccupé de l'avenir, pas plus que du passé et du présent. J'ai toujours vécu en véritable bohême, au jour le jour ; dépensant cinq francs quand je les avais, et même quand je ne les avais pas ; et pas plus riche quatre jours après avoir reçu de l'argent que je ne l'étais la veille.

Certes, je ne souhaite à qui que ce soit de mener cette vie inutile, incohérente, irrationnelle. Les excentricités ne sont plus de notre temps ; les idées nouvelles ont fait pour cela de trop rapides progrès. C'est une vie dont je ne me fais nullement gloire, et dont parfois j'ai honte. La jeunesse doit être studieuse : elle doit chercher par le travail à fortifier son intelligence, afin de mieux connaître et apprécier et les hommes et les choses.

Détrompez-vous, jeunes gens, si vous croyez qu'en sortant du collége vous êtes des hommes accomplis ou des savants. Vous avez la clef pour tout savoir ; à vous maintenant de travailler et d'étudier ; à vous d'entrer plus carrément dans le vaste champ qui vous est offert, et dont les routes ont été aplanies par vos études du collége. Je sais qu'il faut à la jeunesse des distractions : le contraire serait contre nature ; mais néanmoins pas trop n'en faut ; car celui qui, durant le printemps de sa vie, n'a pensé qu'au plaisir, se prépare pour plus tard de pénibles remords. C'est alors que l'ex-

périence et les nécessités de ce monde lui apprennent que les moments perdus ne se rattrapent jamais. Il faut à un jeune homme de sérieuses lectures : les auteurs anciens sont souvent les meilleurs, car leurs bonnes pensées en suggèrent d'autres. Il doit surtout éviter les romans, qui n'excitent que l'imagination et laissent le cœur dans le vide. Les romans ne devraient être tolérés que comme distraction, une fois de temps en temps, ou pour quelques dames qui n'ont rien de mieux à faire. Instruisez-vous! instruisez-vous! Perfectionnez l'intelligence que Dieu vous a donnée; on n'est digne de vivre qu'à ce prix.

— D. Ton langage m'étonne, cher Privat. Tu t'es présenté à moi sous des dehors très spirituels, sans doute, mais non comme un Esprit profond, et maintenant... — R. Halte-là! jeune homme; je t'arrête. Je suis apparu, ou plutôt je me suis communiqué à vous tous comme un Esprit peu profond, d'accord; mais c'est que je n'étais pas encore totalement dégagé de mon enveloppe terrestre, et l'état d'Esprit ne s'était pas encore présenté dans toute sa réalité. Maintenant, ami, je suis un Esprit, rien qu'un Esprit. Je vais, je sens, j'éprouve tout comme les autres, et ma vie sur la terre ne me semble plus qu'un rêve ; et quel rêve! Je suis en partie habitué à ce monde nouveau qui doit être ma demeur e pour quelque temps.

— D. Combien de temps crois-tu rester comme Esprit, et dans ta nouvelle existence que fais-tu? quelles sont tes occupations? — R. Le temps que je dois rester comme Esprit est entre les mains de Dieu, et durera, — je suppose, et autant que je puis le concevoir, — jusqu'à ce que Dieu trouve mon âme assez épurée pour être incarnée dans une région supérieure. Quant à mes occupations, elles sont presque nulles. Je suis encore errant, et c'est une conséquence de la vie que j'ai menée sur la terre. C'est ainsi que ce qui me semblait un plaisir dans votre monde est une peine pour moi maintenant. Oui, c'est vrai, je voudrais avoir une occupation sérieuse, m'intéresser à quelqu'un qui mériterait ma sympathie, lui inspirer de bonnes pensées; mais, mon cher ami, c'est assez bavardé, et, si tu veux bien le permettre, je vais me retirer. Au revoir; si tu as besoin de moi, ne crains pas de m'appeler : j'accourrai avec plaisir. Bon courage! Sois heureux!

Dirkse Lammers.

(Société, 11 nov. 1859.)

M. Van B..., de La Haye, présent à la séance, rend compte du fait suivant, qui lui est personnel.

Dans une réunion Spirite à laquelle il assistait, à La Haye, un Esprit, qui se désigne sous le nom de *Dirkse Lammers*, se manifeste spontanément. Interrogé sur les particularités qui le concernent, et sur le motif de sa visite au milieu de personnes qui ne le connaissent pas, et qui ne l'ont point appelé, il raconte ainsi son histoire :

« Je vivais en 1592, et je me suis pendu à la place où vous êtes en ce moment, dans une écurie à vaches, qui existait alors sur l'emplacement de la maison actuelle. Voici dans quelle circonstance : J'avais un chien, et ma voisine avait des poules. Mon chien étrangla ses poules, et la voisine, pour s'en venger, empoisonna mon chien. Dans ma colère, je frappai et blessai cette femme ; elle m'attaqua en justice, et je fus condamné à trois mois de prison et à 25 flor. d'amende. Bien que la condamnation fût assez légère, je n'en conçus pas moins de la haine contre l'avocat X..... qui l'avait provoquée, et je résolus de m'en venger. En conséquence, je l'attendis dans un chemin détourné qu'il prenait tous les soirs pour se rendre à Loosduinen, près de La Haye ; je l'étranglai, et le pendis à un arbre. Pour faire croire à un suicide, j'avais mis dans sa poche un papier préparé d'avance, comme étant écrit par lui, et par lequel il disait de n'accuser personne de sa mort, attendu qu'il s'était lui-même ôté la vie. Depuis ce moment, le remords me poursuivit, et trois mois après je me pendis, comme je l'ai dit, à la place où vous êtes. Je viens, poussé par une force à laquelle je ne puis résister, faire l'aveu de mon crime, dans l'espoir que cela pourra peut-être apporter quelque soulagement à la peine que j'endure depuis lors. »

Ce récit fait avec des détails aussi circonstanciés, ayant étonné l'assemblée, on prit des informations et l'on sut, par les recherches faites à l'état civil, qu'en effet, en 1592, un avocat, nommé X....., s'était pendu sur le chemin de Loosduinen.

L'Esprit de Dirkse Lammers ayant été évoqué, dans la séance de la Société du 11 nov. 1859, se manifeste par des actes de violence, en cassant les crayons. Son écriture est saccadée, grosse, presque illisible, et le médium éprouve une extrême difficulté à tracer les caractères.

1. *Évocation.* Me voici. Pour quoi faire?

2. Reconnaissez-vous ici une personne à laquelle vous vous êtes dernière-

ment communiqué? — R. J'ai donné assez de preuves de ma lucidité et de ma bonne volonté : cela devrait suffire.

3. Dans quel but vous êtes-vous communiqué spontanément, chez M. Van B.....? — R. Je ne le sais pas ; j'ai été envoyé là ; je n'avais pas, de moi-même, grande envie de raconter ce que j'ai été forcé de dire.

4. Qui vous a obligé à le faire ? — R. La force qui nous conduit : je n'en sais pas plus ; j'ai été entraîné malgré moi, et forcé d'obéir aux Esprits qui avaient droit de se faire obéir.

6. Êtes-vous contrarié de venir à notre appel? — R. Assez : je ne suis pas à ma place, ici.

6. Êtes-vous heureux comme Esprit? — R. Belle question !

7. Que pouvons-nous faire pour vous être agréable ? — R. Est-ce que vous voudriez faire quelque chose qui me soit agréable !

8. Certainement : la charité nous ordonne d'être utiles, quand nous le pouvons, aux Esprits aussi bien qu'aux hommes. Puisque vous êtes malheureux, nous appellerons sur vous la miséricorde de Dieu : nous nous engageons à prier pour vous. — R. Voilà, depuis des siècles, les premières paroles de cette nature qui me sont adressées. Oh ! merci ! merci ! Pour Dieu ! que ce ne soit pas une vaine promesse, je vous en prie.

Michel François

(Société, 11 novembre 1859).

Michel François, maréchal-ferrant, qui vivait sur la fin du XVII[e] siècle, s'étant adressé à l'intendant de Provence, lui annonça qu'un spectre lui était apparu, et lui avait ordonné d'aller révéler au roi Louis XIV les choses les plus importantes et les plus secrètes. On le fit partir pour la Cour, dans le mois d'avril 1697. Les uns assurent qu'il parla au roi, d'autres disent que le roi refusa de le voir. Ce qu'il y a de vrai, ajoute-t-on, c'est qu'au lieu de l'envoyer aux Petites-Maisons, il obtint de l'argent pour son voyage, et l'exemption des tailles et autres impositions royales.

1. *Evocation*. — R. Je suis là.

2. Comment avez-vous su que nous désirions vous parler ? — R. Comment me faites-vous cette question ? Ne savez-vous pas que vous êtes entourés d'Esprits qui avertissent ceux avec lesquels vous désirez communiquer ?

3. Où étiez-vous quand nous vous avons appelé? — R. Dans l'espace, car je suis encore errant.

4. Êtes-vous surpris de vous trouver au milieu de personnes vivantes ? — R. Pas le moins du monde ; je m'y trouve souvent.

5. Vous rappelez-vous votre existence, en 1697, sous Louis XIV, alors que vous étiez maréchal-ferrant ? — R. Assez confusément..

6. Vous rappelez-vous la révélation que vous vouliez faire au roi ? — R. Je me rappelle que j'avais à lui en faire une.

7. Cette révélation, l'avez-vous faite ? — R. Oui.

8. Vous lui avez dit qu'un spectre vous était apparu et vous avait ordonné d'aller révéler certaines choses au roi ; quel était ce spectre ? — R. C'était celui de son frère.

9. Voulez-vous le nommer ? — R. Non ; vous me comprenez.

10. Était-ce l'homme désigné sous le nom du Masque de fer ? — R. Oui.

11. Maintenant que nous sommes loin de ce temps-là, pourriez-vous nous dire quel était l'objet de cette révélation ? — R. C'était justement de lui apprendre sa mort.

12. La mort de qui ? Était-ce celle de son frère ? — R. Mais oui.

13. Quelle impression votre révélation a-t-elle faite sur le roi ? — R. Une impression mélangée de chagrin et de satisfaction : ceci est du reste assez prouvé par la façon dont il me traita.

14. Comment vous traita-t-il ? — R. Avec bonté et affabilité.

15. On dit que pareille chose est arrivée à Louis XVIII. Savez-vous si cela est vrai ? — R. Je crois qu'il y eut quelque chose comme cela, mais je n'en suis pas bien instruit.

16. Pourquoi cet Esprit vous a-t-il choisi pour cette mission, vous homme obscur, plutôt qu'un personnage de la cour qui eût approché le roi plus facilement ? — R. Je me suis trouvé sur son passage, doué de la faculté qu'il désirait rencontrer et qui était nécessaire, et aussi parce qu'un personnage de la cour n'eût pas pu faire accepter la révélation : on l'eût cru instruit par d'autres moyens.

17. Quel était le but de cette révélation, puisque le roi était nécessairement informé de la mort de son frère avant de l'apprendre par vous ? — R. C'était pour lui donner à réfléchir sur la vie future et sur le sort auquel il pouvait s'exposer et s'est en effet exposé : sa fin a été souillée d'actions par lesquelles il croyait s'assurer un avenir que cette révélation pouvait rendre meilleur.

Communications spontanées obtenues dans les séances de la Société.

30 septembre 1859. (Méd. M. R...)

Aimez-vous les uns les autres, c'est toute la loi : loi divine, par laquelle Dieu crée sans relâche et gouverne les mondes. L'amour est la loi d'attraction pour les êtres vivants et organisés ; l'attraction est la loi d'amour pour la matière inorganique.

N'oubliez jamais que l'Esprit, quel que soit son degré d'avancement, sa situation, comme réincarnation ou erraticité, est *toujours* placé entre un supérieur qui le guide et le perfectionne, et un inférieur vis-à-vis duquel il a les mêmes devoirs à remplir.

Soyez donc charitables, non-seulement de cette charité qui vous porte à tirer de votre bourse l'obole que vous donnez froidement à celui qui ose vous la demander, mais allez au-devant des misères cachées.

Soyez indulgents pour les travers de vos semblables ; au lieu de mépriser l'ignorance et le vice, instruisez-les et moralisez-les ; soyez doux et bienveillants pour tout ce qui vous est inférieur ; soyez-le, même vis-à-vis des êtres les plus infimes de la création, et vous aurez obéi à la loi de Dieu.

VINCENT DE PAUL.

Remarque. Les Esprits considérés par les hommes comme des *saints*, ne prennent généralement pas cette qualité ; ainsi saint Vincent de Paul signe simplement *Vincent de Paul* ; saint Louis signe *Louis*, et ceux, au contraire, qui usurpent des noms et qualités qui ne leur appartiennent pas, font assez ordinairement parade de leurs faux titres, croyant sans doute en imposer plus facilement ; mais ce masque ne peut tromper quiconque se donne la peine d'étudier leur langage ; celui des Esprits réellement supérieurs a un cachet auquel on ne peut se méprendre.

18 novembre 1859. (Méd. M. R...)

L'union fait la force ; soyez unis pour être forts. Le Spiritisme a germé, jeté des racines profondes ; il va étendre sur la terre ses rameaux bienfaisants. Il faut vous rendre invulnérables contre les traits empoisonnés de la calomnie et de la noire phalange des ignorants, des égoïstes et des hypocrites. Pour y arriver, qu'une indulgence et une bienveillance réciproques président à vos rapports ; que vos défauts passent inaperçus, que vos qualités seules soient remarquées ; que le flambeau de la sainte amitié réunisse,

éclaire et réchauffe vos cœurs, et vous résisterez aux attaques impuissantes du mal comme le rocher inébranlable à la vague furieuse.

VINCENT DE PAUL.

23 septembre 1859. (Méd. M. R...)

Jusqu'à présent vous n'avez envisagé la guerre qu'au point de vue matériel ; guerres intestines, guerres de peuples à peuples ; vous n'y avez jamais vu que conquêtes, esclavage, sang, mort et ruines ; il est temps de la considérer au point de vue moralisateur et progressif. La guerre sème sur son passage la mort et les idées ; les idées germent et grandissent ; l'Esprit, après s'être retrempé dans la vie Spirite, vient les faire fructifier. N'accablez donc pas de vos malédictions le diplomate qui a préparé la lutte, ni le capitaine qui a conduit ses soldats à la victoire ; de grandes luttes se préparent : luttes du bien contre le mal, des ténèbres contre la lumière, luttes de l'esprit de progrès contre l'ignorance stationnaire. Attendez avec patience, car ni vos malédictions, ni vos louanges ne pourraient rien changer à la volonté de Dieu ; il saura toujours maintenir ou éloigner ses instruments du théâtre des événements, selon qu'ils auront compris leur mission, ou qu'ils auront abusé, pour servir leurs vues personnelles, de la puissance qu'ils auront acquise par leurs succès. Vous avez l'exemple du César moderne et le mien. J'ai dû, par plusieurs existences misérables et obscures, expier mes fautes, et j'ai vécu pour la dernière fois sur terre sous le nom de Louis IX.

JULES CÉSAR.

L'Enfant et le Ruisseau ; parabole.

11 novembre 1859. (Méd. M. Did...)

Un jour, un petit enfant arriva auprès d'un ruisseau assez rapide qui avait presque l'impétuosité d'un torrent ; l'eau s'élançait d'une colline voisine, et grossissait à mesure qu'elle s'avançait dans la plaine. L'enfant se prit à examiner le torrent, puis ramassa toutes sortes de pierres qu'il prenait dans ses petits bras ; il résolut de construire une digue ; présomption aveugle ! Malgré tous ses efforts et sa petite colère, il ne put y parvenir. Réfléchissant alors plus sérieusement, s'il faut employer ce mot pour un enfant, il monta plus haut, abandonna sa première tentative, et voulut faire sa digue près de la source même du ruisseau ; mais hélas ! ses efforts furent encore impuissants ; il fut découragé et s'en alla en pleurant. En-

core était-on dans la belle saison, et le ruisseau n'était pas trop rapide en comparaison de ce qu'il était en hiver ; il s'accrut, et l'enfant vit ses progrès ; l'eau, en grondant s'élançait avec plus de fureur, renversant tout sur son passage, et le malheureux enfant lui-même eût été emporté, s'il avait osé s'en approcher comme la première fois.

O homme faible ! enfant ! toi qui veux élever un rempart, un obstacle insurmontable à la marche de la vérité, tu n'es pas plus fort que cet enfant, et ta petite volonté pas plus forte que ses petits bras ; quand bien même tu voudrais l'atteindre dans sa source, la vérité, sois-en sûr, t'entraînera infailliblement. BASILE.

Les trois Aveugles ; parabole.

7 obtobre 1859. (Méd. M. Did..)

Un homme riche et généreux, ce qui est rare, rencontra sur sa route trois malheureux aveugles épuisés de faim et de fatigue ; il leur présenta à chacun une pièce d'or. Le premier, aveugle de naissance, aigri par la misère, n'ouvrit même pas la main ; il n'avait jamais *vu*, disait-il, qu'on eût offert de l'or à un mendiant : la chose était *impossible*. Le second tendit machinalement la main, mais rejeta aussitôt l'offrande qu'on lui faisait ; comme son ami il la considérait comme une illusion ou l'œuvre d'un mauvais plaisant : en un mot, selon lui, la pièce était fausse. Le troisième, au contraire, plein de foi en Dieu et d'intelligence, en qui la finesse du tact avait en partie remplacé le sens qui lui manquait, prit la pièce, la palpa, et se levant, en bénissant son bienfaiteur, partit vers la ville voisine pour se procurer ce qui manquait à son existence.

Les hommes sont les aveugles ; le Spiritisme est l'or ; jugez de l'arbre par ses fruits. LUC.

30 septembre 1859. (Méd. Mlle H...)

J'ai demandé à Dieu de me laisser venir un instant parmi vous pour vous donner le conseil de ne jamais avoir de querelles religieuses ; je ne dis pas guerres religieuses, car aujourd'hui le siècle est trop avancé pour cela ; mais dans celui où j'ai vécu, c'était un malheur général, et je n'ai pu l'éviter la fatalité m'a entraîné, et j'ai poussé les autres, moi qui aurais dû les retenir. Aussi j'ai eu ma punition, d'abord sur la terre, et depuis trois siècles j'expie cruellement mon crime. Soyez doux et patients pour ceux que vous enseignez ; s'ils ne veulent pas venir à vous d'abord, qu'ils y viennent plus tard, quand ils verront votre abnégation et votre dévouement.

Mes amis, mes frères, je ne saurais trop vous le recommander, quoi de plus horrible, en effet, que de s'entre-égorger au nom d'un Dieu clément, au nom d'une religion toute sainte qui ne prêche que la miséricorde, la bonté et la charité ! Au lieu de cela, on se tue, on se massacre pour forcer les personnes que l'on veut convertir à croire à un Dieu bon, dit-on ; mais au lieu de croire à votre parole, ceux qui survivent s'empressent de vous laisser et de s'éloigner de vous comme de bêtes féroces. Soyez donc bons, je le répète, et surtout pleins d'aménité pour ceux qui ne croient pas comme vous.

CHARLES IX.

1. Voudriez-vous avoir la complaisance de répondre à quelques questions que nous désirerions vous adresser ? — R. Je le veux bien.

2. Comment avez-vous expié vos fautes ? — R. Par le remords.

3. Avez-vous eu d'autres existences corporelles depuis celle que nous vous connaissons? — R. J'en ai eu une ; j'ai été réincarné à un esclave des deux Amériques ; j'ai bien souffert ; cela m'a avancé dans ma purification.

4. Qu'est devenue votre mère, Catherine de Médicis ? — R. Elle a souffert aussi ; elle est dans une autre planète où elle accomplit une vie de dévouement.

5. Pourriez-vous écrire l'histoire de votre règne, comme l'ont fait Louis XI, Louis XI, et autres ? — R. Je le pourrais aussi bien....

6. Voulez-vous le faire par l'intermédiaire du médium qui vous sert en ce moment d'interprète ?— Oui, ce médium peut me servir, mais je ne commencerai pas ce soir ; je ne suis pas venu pour cela.

7. Aussi, nous ne vous demandons pas de commencer aujourd'hui : nous vous prierons de le faire à votre loisir et à celui du médium ; ce sera un travail de longue haleine qui demandera un certain laps de temps, et nous comptons sur votre promesse ? —R. Je le ferai. Au revoir.

Communications étrangères lues à la Société.

(Communication obtenue par Mlle de P...)

La bonté du Seigneur est éternelle. Il ne veut pas la mort de ses enfants chéris ; mais, ô hommes ! réfléchissez qu'il dépend de vous de hâter le règne de Dieu sur la terre ou de l'éloigner ; que vous êtes responsables les uns des autres ; qu'en vous améliorant vous-mêmes, vous travaillez à la

régénération de l'humanité; la tâche est grande; la responsabilité pèse sur chacun, et nul ne peut se récuser. Embrassez avec ferveur la glorieuse tâche que le Seigneur vous impose, mais priez-le qu'il envoie des travailleurs dans leurs champs, car la moisson est grande, et les travailleurs peu nombreux, comme vous a dit le Christ.

Mais voici, nous vous sommes envoyés comme les travailleurs de vos cœurs; nous y semons le bon grain; prenez garde à ne pas l'étouffer; arrosez-le avec les larmes du repentir et de l'allégresse; du repentir d'avoir si longtemps vécu sur une terre maudite par les péchés du genre humain, éloignés du seul vrai Dieu, adorant les fausses jouissances du monde, qui ne laissent au fond de la coupe que des regrets et de la tristesse. Pleurez d'allégresse, parce que le Seigneur vous a regardés en grâce; parce qu'il veut hâter l'arrivée de ses enfants bienaimés dans son sein paternel; parce qu'il veut que tous vous soyez parés de l'innocence des anges, comme si vous n'eussiez jamais été éloignés de lui.

Le seul qui vous a montré le chemin pour remonter à cette gloire primitive; le seul auquel vous ne puissiez reprocher de s'être jamais trompé dans son enseignement; le seul juste devant Dieu; le seul, enfin, que vous devriez tous suivre pour être agréables à Dieu, c'est le Christ: oui, le Christ votre divin maître, que vous avez oublié et méconnu pendant des siècles. Aimez-le, car il prie sans cesse pour vous; il veut venir à votre secours. Comment! l'incrédulité résiste encore! les merveilles du Christ ne peuvent l'abattre! les merveilles de toute la création restent impuissantes sur ces esprits moqueurs; sur cette poussière qui ne peut prolonger d'une seule minute sa misérable existence! Ces savants qui croient seuls posséder tous les secrets de la création, ne savent d'où ils viennent, ni où ils vont, et pourtant ils nient tout, ils défient tout; parce qu'ils connaissent quelques-unes des lois les plus vulgaires du monde matériel, ils croient pouvoir juger le monde immatériel, ou plutôt ils disent qu'il n'y a rien d'immatériel, que tout doit obéir à ces mêmes lois matérielles qu'ils ont réussi à découvrir.

Mais vous, chrétiens! sachez que vous ne pouvez nier notre intervention sans nier en même temps le Christ, sans nier toute la Bible, car il n'y a pas une page où vous ne trouviez des traces du monde visible en rapport avec le monde invisible. Eh bien! dites, êtes-vous chrétiens ou ne l'êtes vous pas?

REMBRAND.

(Autre, obtenue par M. Pêc..)

Chaque homme a en lui ce que vous appelez une voix intérieure, c'est

ce que l'Esprit appelle la conscience, juge sévère, qui préside à toutes les actions de votre vie. Lorsque l'homme est seul, il écoute cette conscience et se pèse à sa juste valeur; souvent il a honte de lui-même : à ce moment il reconnaît Dieu; mais l'ignorance, fatal conseiller, le pousse et lui met le masque de l'orgueil; il se présente à vous tout gonflé de son vide; il cherche à vous tromper par l'aplomb qu'il se donne. Mais l'homme au cœur droit n'a pas la tête altière; il écoute avec fruit les paroles du sage; il sent qu'il n'est rien, et que Dieu est tout; il cherche à s'instruire dans le livre de la nature, écrit par la main du Créateur; il élève son esprit, chasse de son enveloppe les passions matérielles qui trop souvent vous égarent. C'est un guide dangereux qu'une passion qui vous mène ; retiens ceci, ami; laisse rire le sceptique, son rire s'éteindra; à son heure dernière l'homme devient croyant. Ainsi, pense toujours à Dieu, lui seul ne trompe pas; rappelle-toi qu'il n'y a qu'une route qui conduit vers lui : la foi, et l'amour de ses semblables.

UN MEMBRE DE LA FAMILLE.

Un ancien Charretier.

M. V... est un jeune homme, excellent médium, et qui se distingue généralement par la bonté de ses relations avec le monde Spirite. Toutefois depuis qu'il occupe la chambre qu'il habite, un Esprit inférieur se mêle à ses communications, et s'interpose même à ses travaux personnels. Se trouvant un soir (6 septembre 1859) chez M. Allan Kardec avec qui il devait travailler, il fut entravé par cet Esprit qui, ou lui faisait tracer des choses incohérentes, ou l'empêchait d'écrire. M. Allan Kardec s'adressant alors à cet Esprit eut avec lui l'entretien suivant :

1. Pourquoi viens-tu ici quand on ne t'appelle pas?—R. Je veux le tourmenter.

2. Qui es-tu? Dis-nous ton nom?—R. Je ne le dirai pas, moi.

3. Quel est ton but en venant ainsi te mêler de ce qui ne te regarde pas? Cela ne te profite à rien. — R. Non, mais je l'empêche d'avoir de bonnes communications, et je sais que ça le chagrine beaucoup.

4. Tu es un mauvais Esprit, puisque tu te plais à faire le mal. Au nom de Dieu, je te somme de te retirer et de nous laisser travailler tranquillement. — Est-ce que tu crois me faire peur avec ta grosse voix?

5. Si ce n'est pas de moi que tu as peur, tu auras sans doute peur de

Dieu, au nom duquel je te parle, et qui pourra bien te faire repentir de ta méchanceté. — R. Ne nous fâchons pas, bourgeois.

6. Je te répète que tu es un mauvais Esprit, et je te prie encore une fois de ne pas nous empêcher de travailler. — R. Je suis ce que je suis, c'est ma nature.

Un Esprit supérieur ayant été appelé, et prié d'écarter cet intrus afin de ne pas interrompre le travail, le mauvais Esprit s'en alla probablement, car pendant tout le reste de la soirée, il n'y eut plus aucune interruption. Interrogé sur la nature de cet Esprit, il répondit :

Cet Esprit, qui est de la plus basse classe, est un ancien charretier mort non loin de la maison où demeure V... (le médium). Il a élu domicile dans sa chambre même, et depuis longtemps c'est lui qui l'obsède sans cesse, le tourmente continuellement. Maintenant qu'il sait que V... doit quitter son logement par ordre d'Esprits supérieurs, il le tourmente plus que jamais. C'est encore une preuve que le médium n'écrit pas sa pensée. Tu vois ainsi qu'il y a de bonnes choses même dans les plus désagréables aventures de la vie. Dieu fait voir sa puissance par tous les moyens possibles.

— Quel était le caractère de cet homme, de son vivant? — R. Tout ce qui se rapproche le plus de l'animal. Je crois que ses chevaux avaient plus d'intelligence et de sentiment que lui.

— Quel est le moyen pour M. V... de se débarrasser de lui? — R. Il y en a deux; le moyen spirituel, c'est de prier Dieu; le moyen matériel, c'est de quitter la maison où il est.

— Il y a donc véritablement des lieux hantés par certains Esprits? — R. Oui, des Esprits qui sont encore sous l'influence de la matière s'attachent à certaines localités.

— Les Esprits qui hantent certains lieux peuvent-ils les rendre fatalement funestes ou propices pour les personnes qui les habitent? — R. Qui pourrait les en empêcher? Morts, ils exercent leur influence comme Esprits; vivants, ils l'exerçaient comme hommes.

— Quelqu'un qui ne serait pas médium, qui n'aurait même jamais entendu parler des Esprits, ou qui n'y croirait pas, pourrait-il subir cette influence, et être en butte aux vexations de ces Esprits? — R. Indubitablement; cela arrive plus souvent que vous ne pensez, et explique bien des choses.

— Y a-t-il quelque chose de fondé dans cette croyance que les Esprits fréquentent de préférence les ruines ou les maisons abandonnées? — R. Superstition.

— Ainsi les Esprits hanteront tout aussi bien une maison neuve de la rue de Rivoli qu'une vieille masure? — R. Certainement, car ils peuvent

être attirés dans un lieu plutôt que dans un autre par la disposition d'esprit de ses habitants.

L'Esprit du ci-devant charretier ayant été évoqué dans la société par l'entremise de M. R..., il s'est manifesté par des signes de violence, en cassant les crayons, qu'il enfonçait dans le papier avec force, et par une écriture grosse, tremblée, irrégulière et peu lisible.

1. Evocation. — R. Je suis là.

2. Reconnaissez-vous la puissance de Dieu sur vous? — R. Oui, après?

3. Pourquoi avez-vous choisi la chambre de M. V... plutôt qu'une autre? — R. Ça me plaît.

4. Y resterez-vous longtemps? — R. Tant que j'y serai bien.

5. Vous n'avez donc pas l'intention de vous améliorer? — R. Nous verrons cela, j'ai le temps.

6. Cela vous contrarie-t-il que nous vous ayons appelé? — R. Oui.

7. Que faisiez-vous quand nous vous avons appelé? — R. J'étais chez le mannezingue.

8. Est-ce que vous buviez? — R. Cette bêtise! Est-ce que je peux boire!

9. Qu'avez-vous voulu dire en parlant du mannezingue? — R. J'ai voulu dire ce que j'ai dit.

10. De votre vivant, est-ce que vous maltraitiez vos chevaux? — R. Vous êtes donc sergent de ville?

11. Voulez-vous que l'on prie pour vous? — R. Est-ce que vous feriez ça?

12. Certainement, nous prions pour tous ceux qui souffrent, parce que nous avons pitié des malheureux, et nous savons que la miséricorde de Dieu est grande. — R. Oh! bien, vous êtes de bons zigues tout de même; je voudrais pouvoir vous donner une poignée de main; je vais tâcher de le mériter. Merci!

Remarque. Cet entretien confirme ce que l'expérience a déjà maintes fois prouvé, touchant l'influence que les hommes peuvent exercer sur les Esprits, et par le moyen de laquelle ils peuvent contribuer à leur amélioration. Il montre l'influence de la prière. Ainsi cette nature brute et presque farouche et sauvage, se trouve comme apprivoisée par la pensée de l'intérêt qu'on peut lui porter. Nous avons de nombreux exemples que des criminels sont venus spontanément se communiquer à des médiums qui avaient prié pour eux, et témoigner leur repentir.

Aux observations ci-dessus nous ajouterons les considérations suivantes sur l'évocation des Esprits inférieurs.

Nous avons vu des médiums, jaloux à juste titre de conserver leurs bonnes relations d'outre-tombe, répugner à servir d'interprète aux Esprits inférieurs

que l'on peut appeler; c'est de leur part une susceptibilité mal entendue. De ce que l'on évoque un Esprit vulgaire, même mauvais, on n'est pas sous sa dépendance pour cela; loin de là, c'est vous au contraire qui le dominez: ce n'est pas lui qui vient s'imposer malgré vous, comme dans l'obsession, c'est vous qui vous imposez à lui; il ne commande pas, il obéit; vous êtes son juge et non sa proie. Vous pouvez de plus lui être utile par vos conseils et vos prières, et il vous est reconnaissant de l'intérêt que vous prenez à lui. Lui tendre une main secourable, c'est faire une bonne action; le repousser, c'est manquer de charité; c'est plus encore, c'est de l'égoïsme et de l'orgueil. Ces êtres inférieurs sont d'ailleurs pour nous un puissant enseignement; c'est par eux que nous avons appris à connaître les bas-fonds du monde Spirite et le sort qui attend ceux qui font ici-bas un mauvais usage de la vie. Remarquez en outre que c'est presque toujours en tremblant qu'ils viennent dans les réunions sérieuses où dominent les bons Esprits; ils sont honteux et se tiennent à l'écart, écoutant pour s'instruire. Ils viennent souvent dans ce but sans être appelés; pourquoi donc refuserait-on de les entendre quand souvent leur repentir et leurs souffrances sont un sujet d'édification ou tout au moins d'instruction? On n'a rien à craindre de ces communications, du moment qu'elles ont lieu en vue du bien. Que deviendraient les pauvres blessés si les médecins refusaient de toucher leurs plaies?

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 30 septembre 1859 (Séance générale).

Lecture du procès-verbal de la séance du 23 septembre.

Présentation de M. S..., négociant, chevalier de la Légion-d'Honneur, comme membre titulaire. Renvoi de l'admission à la prochaine séance particulière.

Communications diverses : 1° Lecture d'une communication spontanée faite à M. R.... par l'Esprit du docteur Olivier.

Cette communication est remarquable à un double point de vue : l'amélioration morale de l'Esprit, qui reconnaît de plus en plus l'erreur de ses opinions terrestres, et qui maintenant comprend sa position; secondement, le fait de sa réincarnation prochaine dont il commence à ressentir les effets par un premier trouble, et qui confirme la théorie qui a été donnée sur la manière dont s'opère ce phénomène et la phase qui précède

la réincarnation proprement dite. Ce trouble, résultat du *lien fluidique* qui commence à s'établir entre l'Esprit et le corps qu'il doit animer, rend la communication plus difficile que dans son état de complète liberté; le médium écrit avec plus de lenteur, sa main est lourde; les idées de l'Esprit sont moins nettes. Ce trouble, qui va toujours croissant de la conception à la naissance, est complet aux approches de ce dernier moment, et ne se dissipe que graduellement quelque temps après. (Sera publiée avec les autres communications du même Esprit.)

2° Fait de manifestation physique spontanée arrivé dernièrement à Paris dans une maison du faubourg Saint-Germain, et rapporté par M. A... Un piano s'est fait entendre pendant plusieurs jours de suite sans que personne y touchât. Toutes les précautions ont été prises pour s'assurer que ce fait n'était dû à aucune cause accidentelle. Un prêtre interrogé à ce sujet pense que ce peut être une âme en peine qui réclame assistance et désire se communiquer.

3° Meurtre commis par un enfant de sept ans et demi, avec préméditation et toutes les circonstances aggravantes. Ce fait, rapporté par plusieurs journaux, prouve chez cet enfant un instinct meurtrier inné qui n'a pu être développé en lui par l'éducation, ni le milieu dans lequel il se trouve, et qui ne peut s'expliquer que par un état antérieur à l'existence actuelle. Saint Louis interrogé à ce sujet a répondu : L'Esprit de cet enfant en est presque au début de la période humaine; il n'a encore eu que deux incarnations sur la terre, et avant son existence actuelle il appartenait aux peuplades les plus arriérées du monde maritime. Il a voulu naître dans un monde plus avancé, dans l'espoir de s'avancer lui-même. A la question de savoir si l'éducation pourrait modifier cette nature, il est répondu : Cela est difficile, mais cela se peut; il faudrait de grandes précautions, l'entourer de bonnes influences, développer sa raison, mais il est à craindre qu'on ne fasse tout le contraire.

4° Lecture d'une pièce de vers écrite par une jeune personne comme médium mécanique. Ces vers ont été reconnus pour n'être pas inédits et pour avoir été faits pas un poëte mort il y a quelques années. L'état de l'instruction du médium, qui en a écrit un grand nombre de ce genre, ne permet pas de supposer que ce soit de sa part un effet de mémoire; d'où il faut conclure que l'Esprit qui s'est manifesté a puisé lui-même dans des productions toutes faites et qui lui sont toutes étrangères. Plusieurs faits analogues prouvent que la chose est possible, entr'autres celui d'un des médiums de la Société à qui un Esprit a dicté un passage écrit par M. Allan Kardec, et que celui-ci n'avait encore communiqué à personne.

Etudes. 1° Évocation du nègre qui a servi de nourriture à ses compagnons dans le naufrage du navire *le Constant*.

2° Questions diverses et problèmes moraux adressés à saint Louis sur le fait précédent. Une discussion s'établit à ce sujet, à laquelle prennent part plusieurs membres de la Société.

3° Trois communications spontanées sont obtenues simultanément par l'intermédiaire de trois médiums différents : la première, par M. R..., signée saint Vincent de Paul ; la deuxième, par M. Ch..., signée Privat d'Anglemont ; la troisième, par Mlle H...., signée Charles IX.

4° Questions diverses adressées à Charles IX. Il promet d'écrire l'histoire de son règne à l'instar de Louis XI. (Ces diverses communications sont publiées.)

Vendredi, 7 octobre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 30 septembre.

Présentations et admissions. Mlle S.... et M. le comte de R..., officier de marine, sont présentés comme candidats au titre de membres titulaires.

Admission des cinq candidats présentés dans la séance du 23 septembre, et de Mlle S....

M. le président fait observer, au sujet des nouveaux membres présentés, qu'il est très important, pour la Société, de s'assurer de leurs dispositions. Il ne suffit pas, dit-il, qu'ils soient partisans du Spiritisme en général, il faut qu'ils sympathisent avec sa manière de voir. L'homogénéité de principes est la condition sans laquelle une société quelconque ne saurait avoir de vitalité. Il est donc nécessaire de connaître l'opinion des candidats, afin de ne point laisser introduire d'éléments de discussions oiseuses qui feraient perdre le temps, et pourraient dégénérer en dissensions. La Société ne vise nullement à l'augmentation indéfinie de ses membres ; elle veut avant tout poursuivre ses travaux avec calme et recueillement, c'est pourquoi elle doit éviter tout ce qui pourrait la troubler. Son but étant l'étude de la science, il est évident que chacun est parfaitement libre de discuter les points controversés et d'émettre son opinion personnelle ; mais autre chose est de donner son avis, ou d'arriver avec des idées systématiques préconçues en opposition avec les bases fondamentales. Nous nous sommes réunis pour l'étude et l'observation, et non pour faire de nos séances une arène de controverses. Nous devons, d'ailleurs, nous en référer sur ce point aux conseils qui nous ont été donnés en maintes circonstances par les Esprits qui nous assistent, et qui nous recommandent sans cesse l'union comme condition essentielle pour arriver au but que nous nous proposons, et pour obtenir

leur concours. « L'union fait la force, nous disent-ils; soyez donc unis si vous voulez être forts; autrement vous courez le risque d'attirer les Esprits légers qui vous tromperont. » Voilà pourquoi nous ne saurions apporter trop d'attention sur les éléments que nous introduisons parmi nous.

Désignation de trois nouveaux commissaires pour les trois prochaines séances générales suivantes.

Communications diverses : 1° M. Tug... transmet une note sur un fait curieux de manifestation physique, rapporté par Mme Ida Pfeiffer dans la relation de son voyage à Java.

2° M. Pèch... rapporte un fait de communication spontanée qui lui est personnel, de la part de l'Esprit d'une femme qui, de son vivant, était blanchisseuse et du plus mauvais caractère. Ses sentiments, comme Esprit, n'ont pas changé, et elle continue à montrer un vrai cynisme de méchanceté. Cependant les sages conseils du médium paraissent exercer sur elle une heureuse influence; ses idées se modifient sensiblement.

3° M. R. communique une feuille sur laquelle il a obtenu de l'écriture directe qui s'est produite chez lui, la nuit, spontanément, après en avoir vainement sollicité pendant la journée. La feuille, du reste, ne porte que ces deux mots : *Dieu*, *Fénelon*.

Études : 1° Évocation de Mme *Ida Pfeiffer*, célèbre voyageuse.

2° Les trois aveugles, parabole de saint Luc, donnée en communication spontanée.

3° M. L... G. écrit de Saint-Pétersbourg qu'il est médium intuitif, et prie la Société de vouloir bien demander à un Esprit supérieur quelques conseils à son sujet, afin de l'éclairer sur la nature et l'étendue de sa faculté, pour qu'il puisse se diriger en conséquence. Un Esprit donne spontanément, et sans questions préalables, les conseils qui devront être transmis à M. G.

M. le président prévient la Société que, sur la demande de plusieurs membres qui demeurent fort loin, les séances commenceront dorénavant à huit heures, afin de pouvoir les terminer plus tôt.

Vendredi, 14 octobre. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 7 octobre.

Présentations : M. A..., libraire, M. de la R..., propriétaire, sont présentés comme membres titulaires. Renvoi à la prochaine séance particulière.

M. J..., contrôleur des contributions dans le département du Haut-Rhin, est présenté et admis comme membre correspondant.

Communications diverses. 1° M. Col... communique un extrait de l'ouvrage intitulé *Ciel et Terre*, de M. Jean Raynaud, où l'auteur émet des

idées entièrement conformes à la Doctrine Spirite, et à ce qu'un Esprit a dit dernièrement sur le rôle futur de la France.

2° M. le comte de R... fait part d'une communication spontanée de Savonarole, moine dominicain, obtenue dans une séance particulière. Cette communication est remarquable en ce que ce personnage, quoique inconnu des assistants, a indiqué avec précision la date de sa mort, arrivée en 1498, son âge et son supplice. On pense qu'il pourra être instructif d'évoquer cet Esprit.

3° Explication donnée, par un Esprit, sur le rôle des médiums, à M. P.., ancien recteur de l'Académie, et médium lui-même. Les Esprits, pour se communiquer entre eux, n'ont pas besoin de la parole : la pensée leur suffit. Quand ils veulent se communiquer aux hommes, ils doivent traduire leur pensée par les signes humains, c'est-à-dire par des mots; ils puisent ces mots dans le vocabulaire du médium dont ils se servent en quelque sorte comme d'un dictionnaire ; c'est pourquoi il est plus facile à l'Esprit de s'exprimer dans la langue familière au médium, quoiqu'il puisse également le faire dans une langue que celui-ci ne connaît pas; mais alors c'est un travail plus difficile, et qu'il évite quand il n'y a pas nécessité. M. P... trouve dans cette théorie l'explication de plusieurs faits qui lui sont personnels, et relatifs à des communications qui lui ont été faites par divers Esprits en latin et en grec.

4° Fait rapporté par le même, d'un Esprit assistant à l'enterrement de son corps, et qui, ne se croyant pas mort, ne pensait pas que l'enterrement le concernât. Il disait : Ce n'est pas moi qui suis mort. Puis, quand il vit ses parents, il ajouta : Je commence à croire que vous pourriez bien avoir raison, et qu'il se peut que je ne sois plus de ce monde; mais cela m'est bien égal.

5° M. S... communique un fait remarquable d'avertissement d'outre-tombe, rapporté par la *Patrie* du 16 décembre 1858.

6° Lettre de M. Bl... de La... qui, d'après ce qu'il a lu dans la *Revue* sur le phénomène du dégagement de l'âme pendant le sommeil, demande si la Société voudrait avoir la complaisance de l'évoquer un jour, conjointement avec sa fille qu'il a perdue il y a deux ans, afin d'avoir avec elle, comme Esprit, un entretien qu'il n'a pu encore obtenir comme médium.

Études. 1° Évocation de Savonarole, proposée par M. le comte de R...

2° Évocation simultanée, par deux médiums différents, de M. Bl... de La... (vivant) et de sa fille morte il y deux ans. Entretien du père et de la fille.

3° Deux communications spontanées sont obtenues simultanément, la première de saint Louis, par M. L..., la seconde de Mlle Clary, par son frère.

Vendredi, 21 octobre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 14 octobre.

Présentations et admissions.—M. Lem..., négociant, et M. Pâq..., docteur en droit, sont présentés comme membres titulaires. Mlle H..... est présentée comme membre honoraire, en raison du concours qu'elle a donné à la Société comme médium, et qu'elle veut bien lui promettre pour l'avenir.

Admission des deux candidats présentés dans la séance du 14 octobre, et de Mlle H.....

M. S..... propose qu'à l'avenir les personnes qui désireront faire partie de la Société en fassent la demande par écrit, et qu'il leur soit adressé un exemplaire du réglement.

Lecture d'une lettre de M. Th....., qui fait une proposition analogue, motivée sur la nécessité de n'admettre dans la Société que des personnes déjà initiées à l'objet de ses travaux et professant les mêmes principes. Il pense qu'une demande faite par écrit, appuyée de la signature des deux présentateurs, est une plus grande garantie des intentions sérieuses du candidat, qu'une simple demande verbale.

Cette proposition est adoptée, à l'unanimité, dans les termes suivants :

Toute personne désirant faire partie de la Société parisienne des Études Spirites, devra en faire la demande par écrit au Président. Cette demande devra être signée par les deux présentateurs, et relater : 1° que le postulant a pris connaissance du réglement, et s'engage à s'y conformer; 2° les ouvrages qu'il a lus sur le Spiritisme, et son adhésion aux principes de la Société, qui sont ceux du Livre des Esprits.

M. le président signale la conduite peu convenable de deux auditeurs admis dans la dernière séance générale, et qui ont troublé la tranquillité de leurs voisins par leur conversation et leurs paroles déplacées. Il rappelle à ce sujet les articles du réglement relatifs aux auditeurs, et invite de nouveau MM. les membres de la Société à être d'une excessive réserve sur le choix des personnes auxquelles ils donnent des lettres d'introduction, et surtout à s'abstenir de la manière la plus absolue d'en donner à quiconque ne serait attiré que par un simple motif de curiosité, et même à quiconque, n'ayant aucune notion préalable du Spiritisme, serait, par cela même, dans l'impossibilité de comprendre ce qui se fait dans la Société. Les séances de la Société ne sont pas un spectacle ; on doit y assister avec recueillement ; et ceux qui ne veulent que des distractions ne doivent pas venir les chercher dans une réunion sérieuse.

M. Th. propose la nomination d'une commission de deux membres, chargée d'examiner la question des entrées accordées aux personnes étrangères, et de proposer les mesures nécessaires pour prévenir le retour des abus.

MM. Th. et Col. sont désignés pour faire partie de cette commission.

Etudes : 1° Problèmes moraux et questions diverses adressés à saint Louis ;

2° M. de R... propose l'évocation de son père par des considérations d'utilité générale et non personnelles, présumant qu'il peut en sortir un enseignement.

Saint Louis, interrogé sur la possibilité de cette évocation, répond : Vous le pouvez parfaitement ; cependant je vous ferai remarquer, mes amis, que cette évocation requiert une grande tranquillité d'esprit ; ce soir, vous avez longuement discuté les affaires administratives, et je crois qu'il serait bon de la remettre à une autre séance, attendu qu'elle peut être très instructive.

3° M. Leid... propose l'évocation d'un de ses amis, prêtre de son vivant. Saint Louis, interrogé, répond : Non ; parce que, d'abord, le temps ne vous le permet pas ; ensuite, moi, comme président spirituel de la Société, je n'y vois aucun sujet d'instruction. Il sera préférable de faire cette évocation dans l'intimité.

M. S... demande qu'on mentionne au procès-verbal le titre de *Président spirituel*, que saint Louis a bien voulu prendre.

Vendredi 28 octobre 1859. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 21 octobre.

Présentation de cinq nouveaux candidats comme membres titulaires, savoir : M. N..., négociant, de Paris ; Mme Émilie N..., femme du précédent ; Mme veuve G..., de Paris ; Mlle de P..., de Stockholm ; Mme de L..., de Stockholm.

Lecture des articles du réglement relatifs aux auditeurs, et d'une notice pour l'instruction des personnes étrangères à la Société, afin qu'elles ne se méprennent pas sur l'objet de ses travaux.

Communications : 1° Lecture d'un article de M. Oscar Comettant sur le monde des Esprits, publié dans le *Siècle* du 27 octobre. Réfutation de certains passages de cet article.

2° Lecture d'un article d'un nouveau journal, intitulé la *Girouette*, et publié à Saint-Étienne. Cet article est conçu dans un esprit bienveillant pour le Spiritisme.

3° Hommage de quatre poëmes de M. de Porry, de Marseille, auteur de l'*Uranie*, dont il a été lu des fragments; ce sont : *La captive chrétienne, les bohémiens, Poltawa, Le prisonnier du Caucase.*

Des remerciments seront adressés à M. de Porry, et les susdits ouvrages seront déposés à la bibliothèque de la Société.

4° Lecture d'une lettre de M. Det..., membre titulaire, contenant diverses observations sur le rôle des médiums, à propos de la théorie exposée dans la séance du 14 octobre, et d'après laquelle l'Esprit puiserait ses mots dans le vocabulaire du médium. Il combat cette théorie, du moins au point de vue absolu, par des faits qui viennent la contredire. Il demande que la question soit sérieusement examinée. Elle sera remise à l'ordre du jour.

5° Lecture d'un article de la *Revue française* du mois d'avril 1858, page 416, où est rapportée une conversation de Béranger, de laquelle il résulte que, de son vivant, ses opinions étaient favorables aux idées Spirites.

6° M. le président transmet à la Société les adieux de Mme Br..., membre titulaire, partie pour la Havane.

Études : 1° On propose l'évocation de Mme Br..., partie pour la Havane, et qui se trouve en mer dans ce moment, afin d'avoir d'elle-même de ses nouvelles.

Saint Louis, interrogé à ce sujet, répond : Son esprit est trop préoccupé ce soir, car le vent souffle avec violence (c'était le moment des grandes tempêtes signalées par les journaux), et le soin de sa conservation occupe toute sa pensée. Pour le moment le danger n'est pas grand; mais le deviendra-t-il? Dieu seul le sait.

2° Évocation du père de M. de R..., proposée dans la séance du 21 octobre. Il résulterait de cette évocation que le chevalier de R..., son oncle, dont on n'a point de nouvelles depuis cinquante ans, ne serait pas mort, et habiterait une île de l'Océanie méridionale, où il se serait identifié avec les mœurs des habitants, n'ayant point eu d'occasion de donner de ses nouvelles. (Sera publiée.)

3° Évocation du roi de Kanala (Nouvelle Calédonie), mort le 24 mai 1858. Cette évocation révèle chez cet Esprit une certaine supériorité relative, et présente ceci de remarquable, c'est une très grande difficulté à écrire, malgré l'aptitude du médium; il annonce qu'avec de l'habitude il écrira plus facilement, ce qui est confirmé par saint Louis.

4° Évocation de *Mercure Jean,* aventurier, qui parut à Lyon en 1478 et fut présenté à Louis XI. Il donne des éclaircissements sur les facultés surnaturelles dont on le croyait doué, et des renseignements curieux sur le monde qu'il habite en ce moment. (Sera publiée.)

Vendredi 4 novembre 1859 (Séance particulière).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 28 octobre.

Admission des sept candidats présentés dans les deux séances précédentes.

Projet présenté par la Commission chargée d'étudier les mesures à prendre pour l'admission des auditeurs.

Après une discussion à laquelle prennent part plusieurs membres, la Société décide que la proposition est ajournée, et que provisoirement on s'en tiendra aux dispositions du réglement; que MM. les membres seront invités à se conformer rigoureusement aux dispositions qui règlent l'admission des auditeurs, et à s'abstenir d'une manière absolue de donner des lettres d'introduction à quiconque n'aurait en vue qu'un but de curiosité, et ne possèderait aucune notion préalable de la science Spirite.

La Société adopte ensuite les deux propositions suivantes :

1° *Les auditeurs ne seront point admis aux séances passé huit heures un quart. Les lettres d'admission en feront mention.*

2° *Tous les ans, au renouvellement de l'année sociale, les membres honoraires seront soumis à un nouveau vote d'admission, afin de rayer ceux qui ne seraient plus dans les conditions voulues, et que la Société ne croirait pas devoir maintenir.*

M. l'administrateur-trésorier de la Société présente le compte semestriel du 1er avril au 1er octobre, ainsi que les pièces justificatives des dépenses. Il résulte de ce compte que la Société a un encaisse suffisant pour faire face à ses besoins. La Société approuve le compte du trésorier et lui en donne décharge.

Communications diverses. Lettre de M. Bl. de La... en réponse à l'envoi qui lui a été fait de son évocation et de celle de sa fille. Il constate un fait qui confirme une des circonstances de l'évocation.

Lettre de M. Dumas, de Sétif (Algérie), membre titulaire, qui transmet à la Société un certain nombre de communications qu'il a obtenues.

Études. 1° MM. P... et de R... appellent l'attention sur une nouvelle relation du naufrage du navire *le Constant*, et publiée par le *Siècle*. Il en résulterait que le nègre tué pour être mangé ne se serait point offert volontairement, ainsi que le disait la première relation, et qu'ainsi il y aurait contradiction avec les paroles de l'Esprit du nègre. — M. Col... ne voit pas de contradiction, puisque le mérite attribué au nègre a été contesté par saint Louis, et que le nègre lui-même n'a pas cherché à s'en prévaloir.

2° Examen d'une question proposée par M. Les... sur l'étonnement des Esprits après la mort. Il pense que l'Esprit ayant déjà vécu à l'état d'Esprit

ne devrait pas être étonné. Il est répondu : Cet étonnement n'est que temporaire ; il tient à l'état de trouble qui suit la mort ; il cesse à mesure que l'Esprit se dégage de la matière et recouvre ses facultés d'Esprit.

3° Question sur les somnambules lucides qui prennent des Esprits pour des êtres corporels. Ce fait est confirmé et expliqué par saint Louis.

4° Évocation d'Urbain Grandier. Les réponses étant très laconiques par suite du manque d'habitude du médium, et l'Esprit ayant dit qu'il serait plus explicite avec un autre interprète, cette évocation sera reprise dans une autre séance.

Vendredi, 11 novembre 1854. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal.

Présentation. M. Pierre D..., sculpteur à Paris, est présenté comme membre titulaire.

Communications diverses. 1° Lettre de M. de T... contenant des faits très-intéressants de manifestations visuelles et verbales qui confirment l'état dans lequel se trouvent certains Esprits qui doutent de leur mort. Un des faits rapportés offre cette particularité que, chez l'Esprit en question, cette illusion persistait encore plus de trois mois après la mort. (Cette relation sera publiée.)

2° Faits curieux de précision rapportés par M. Van Br... de La Haye, et qui lui sont personnels. Il n'avait jamais entendu parler des Esprits et de leurs communications, lorsqu'il se trouva par hasard et inopinément conduit dans une réunion Spirite à Dordrecht. Les communications qu'on obtint en sa présence le surprirent d'autant plus qu'il était étranger à la ville, et inconnu aux membres de la réunion; il lui fut dit sur lui, sa position et sa famille une foule de particularités dont lui seul avait connaissance. Ayant évoqué sa mère, et lui ayant demandé, comme preuve d'identité, si elle avait eu plusieurs enfants, elle répondit : Ne sais-tu pas, mon fils, que j'ai eu onze enfants, et l'Esprit désigna tous par leurs prénoms et l'époque de leur naissance. Depuis lors, ce monsieur est un adepte fervent, et sa fille, jeune personne de quatorze ans, est devenue très-bon médium, mais sa médiumnité présente des particularités bizarres ; la plupart du temps elle écrit à rebours, de telle sorte que pour lire ce qu'elle obtient, il faut le présenter devant une glace. Très-souvent aussi la table sur laquelle elle se met pour écrire s'incline d'elle-même en forme de pupitre, et reste dans cette position en équilibre et sans soutien, jusqu'à ce qu'elle ait fini d'écrire.

M. Van Br... rapporte un autre fait curieux de précision par un Esprit

qui s'est communiqué à lui spontanément, sous le nom de Dirkse Lammers, et qui s'est pendu sur le lieu même où se faisait la communication, et dans des circonstances dont l'exactitude a été vérifiée. (Cette relation sera publiée, ainsi que l'évocation à laquelle elle a donné lieu.)

Études. 1° Examen de la question proposée par M. Det..., sur la source où les Esprits puisent leur vocabulaire.

2° Questions sur l'obesssion de certains médiums.

3° Évocation de *Michel François*, maréchal-ferrant, qui fit une révélation à Louis XIV.

4° Évocation de *Dirkse Lammers*, dont l'histoire a été racontée précédemment.

5° Trois communications spontanées sont obtenues simultanément : la première par M. R..., signée Lamennais, la seconde par M. D... fils : l'Enfant et le Ruisseau, parabole signée saint Basile; la troisième par Mlle L. J..., signée Origène.

6° Mlle J..., médium dessinateur, trace spontanément un groupe remarquable, signé de l'Esprit de Lebrun.

(Toutes les questions et communications ci-dessus seront publiées.)

Vendredi, 18 novembre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès verbal.

Admission de M. Pierre D..., présenté dans la dernière séance..

Communications diverses. 1° Lecture d'une commnnication spontanée, obtenue par M. P..., membre de la Société, et dictée par l'Esprit de sa fille.

2° Détails sur Mlle Désiré Godu, demeurant à Hennebont (Morbihan), et qui est douée d'une faculté médiatrice extraordinaire. Elle a passé par toutes les phases de la médiumnité; d'abord elle a eu les manifestations physiques les plus étranges; puis elle est devenue successivement médium auditif, parlant, voyant et écrivain. Aujourd'hui toutes ses facultés sont concentrées sur la guérison des malades, qu'elle soigne par les conseils des Esprits; elle opère des cures que l'on eût regardées comme miraculeuses en d'autres temps. Les Esprits annoncent que sa faculté se développera encore davantage; elle commence à voir les maladies internes, par un effet de seconde vue, sans être en somnambulisme.

(Une notice sera publiée sur ce sujet remarquable.)

Études. 1° Questions sur la faculté de Mlle Désiré Godu.

2° Évocation de Lamettrie.

3° Quatre communications spontanées sont obtenues simultanément; la première par M. R..., signée saint Vincent de Paul; la seconde par

M. Col..., signée Platon; la troisième par M. D... fils, signée Lamennais; la quatrième par Mlle H..., signée Marguerite, dite la reine Margot.

25 Novembre 1859. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal.

Communications diverses. M. le docteur Morhéry fait hommage à la Société d'une brochure intitulée : *Système pratique d'organisation agricole.* Quoique cet ouvrage soit étranger à l'objet des travaux de la Société, il sera déposé dans la bibliothèque, et des remercîments sont adressés à l'auteur.

Lettre de M. de T..., complétant les faits de visions et d'apparitions dont il a été rendu compte dans la séance du 11 novembre.

Lettre de M. le comte de R...., membre titulaire, retenu chez lui par une indisposition, et qui se met à la disposition de la Société pour faire sur lui toutes les expériences qu'elle jugera convenables relativement à l'évocation des personnes vivantes.

Études. 1° Évocation de *Jardin* mort à Nevers, et qui avait conservé les restes de sa femme dans un prie-dieu. (Sera publiée.)

3° Evocation de M. le comte de R... Cette évocation excessivement remarquable par l'étendue des développements donnés avec une parfaite précision et une grande netteté d'idées, jette une très grande clarté sur l'état de l'Esprit séparé du corps, et résout de nombreux problèmes psychologiques. Elle sera publiée dans le numéro de la Revue de janvier 1860.

4° Quatre communications spontanées sont obtenues simultanément, savoir : la première d'une âme souffrante, par Mme de B...; la deuxième l'Esprit de vérité, par M. R...; la troisième de Paul, apôtre, par M. Col... Cette communication est signée en grec; la quatrième par M. Did... fils, signée Charlet (le peintre), qui annonce une série de communications devant former un ensemble.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard.

(Suite. — Voir n° de novembre, p. 306.)

1. (A saint Vincent de Paul). Dans la dernière séance nous avons évoqué le diacre Pâris, qui a bien voulu venir; nous désirerions avoir votre appréciation personnelle sur lui, comme Esprit. — R. C'est un Esprit plein de bonnes intentions, mais plus élevé en morale qu'autrement.

2. Est-il véritablement étranger comme il le dit, à ce qui se faisait auprès de son tombeau? — R. Complétement.

3. Veuillez nous dire comment vous envisagez ce qui se passait chez les Convulsionnaires; était-ce un bien ou un mal? — R. C'était un mal plutôt qu'un bien: il est facile de s'en rendre compte par l'impression générale que produisaient ces faits sur les contemporains éclairés et sur leurs successeurs.

4. A cette question adressée à Pâris, savoir: « Si l'autorité avait eu plus de pouvoir que les Esprits, puis qu'elle a mis un terme à ces prodiges, » sa réponse ne nous a pas semblé satisfaisante; qu'en pensez-vous? — R. Il a fait une réponse à peu près conforme à la vérité; ces faits étant produits par des Esprits peu élevés, l'autorité y mit un terme en interdissant à leurs promoteurs la continuation de leurs espèces de saturnales.

5. Parmi les Convulsionnaires, il en est qui se soumettaient à des tortures atroces; quel en était le résultat sur leur Esprit après la mort? — R. A peu près nul; il n'y avait aucun mérite à des actes sans résultat utile.

6. Ceux qui subissaient ces tortures paraissaient insensibles à la douleur; était-ce chez eux simple résignation, ou insensibilité réelle? — R. Insensibilité complète.

7. Quelle était la cause de cette insensibilité? — R. Effet magnétique.

8. Est-ce que la surexcitation morale, arrivée à un certain degré, ne pouvait pas anéantir chez eux la sensibilité physique? — R. Cela y contribuait chez certains d'entre eux, et les disposait à subir la communication d'un état qui avait été provoqué artificiellement chez d'autres, car le charlatanisme joua un très grand rôle dans ces faits étranges.

9. Puisque ces Esprits opéraient des guérisons, c'était rendre service, et alors comment pouvaient-ils être d'un ordre inférieur? — R. Ne voyez-vous pas cela tous les jours? Ne recevez-vous pas quelquefois des conseils excellents et d'utiles enseignements de certains Esprits peu élevés, légers même? Ne peuvent-ils pas chercher à faire quelque chose de bien comme résultat définitif en vue d'une amélioration morale?

10. Nous vous remercions des explications que vous avez bien voulu nous donner. — R. Tout à vous.

Aphorismes Spirites et Pensées détachés.

Les bons Esprits approuvent ce qu'ils trouvent bien, mais ils ne donnent pas d'éloges exagérés. Les éloges outrés, comme tout ce qui sent la flatterie, sont des signes d'infériorité de la part des Esprits.

Les bons Esprits ne flattent les préjugés d'aucune nature, ni politiques, ni religieux; ils peuvent ne pas les heurter brusquement, parce qu'ils savent que ce serait augmenter la résistance; mais il y a une grande différence entre ces ménagements qu'on peut appeler des précautions oratoires, et l'approbation absolue donnée aux idées souvent les plus fausses, dont se servent les Esprits obsesseurs pour capter la confiance de ceux qu'ils veulent subjuguer en les prenant par leur faible.

Il y a des gens qui ont une singulière manie; ils trouvent une idée toute élaborée par un autre; elle leur paraît bonne et surtout profitable; ils se l'approprient, la donnent comme venant d'eux, et finissent par se faire illusion au point de s'en croire les auteurs, et de déclarer qu'elle leur a été volée.

Un homme vit un jour faire une expérience d'électricité, il essaya de la reproduire, mais n'ayant pas les connaissances voulues, ni les instruments nécessaires, il échoua; alors, sans aller plus loin, et sans chercher si la cause de son insuccès ne pouvait pas venir de lui-même, il déclara que l'électricité n'existait pas, et qu'il allait écrire pour le démontrer.

Que penseriez-vous de la logique de celui qui raisonnerait ainsi? Ne ressemble-t-il pas à un aveugle qui, ne pouvant voir, se mettrait à écrire contre la lumière et la faculté de la vue? C'est pourtant le raisonnement que nous avons entendu faire à propos des Esprits par un homme qui passe pour avoir de l'esprit; de l'esprit soit, du jugement c'est autre chose. Il cherche à écrire comme médium, et de ce qu'il ne peut y parvenir, il conclut que la médiumnité n'existe pas; or, selon lui, si la médiumnité est une faculté illusoire, les Esprits ne peuvent exister que dans des cerveaux fêlés. Quelle sagacité!

ALLAN KARDEC.

NOTA.—Avec le Numéro du mois de janvier 1860, la *Revue Spirite* commencera sa troisième année.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

ANNÉE 1859

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.